

REVUE SPIRITE
JOURNAL
D'ETUDES PSYCHOLOGIQUES

CONTENANT

Le récit des manifestations matérielles ou intelligentes des Esprits, apparitions, évocations, etc., ainsi que toutes les nouvelles relatives au Spiritisme. - L'enseignement des Esprits sur les choses du monde visible et du monde invisible ; sur les sciences, la morale, l'immortalité de l'âme, la nature de l'homme et son avenir. - L'histoire du Spiritisme dans l'antiquité ; ses rapports avec le magnétisme et le somnambulisme ; l'explication des légendes et croyances populaires, de la mythologie de tous les peuples, etc.

FONDE PAR ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

ANNEE 1869

Janvier 1869

A nos correspondants

Décision du Cercle de la morale spirite de Toulouse, à propos du projet de constitution

A l'occasion du projet de constitution que nous avons publié dans le dernier numéro de la Revue, nous avons reçu de nombreuses lettres de félicitations et des témoignages de sympathie dont nous avons été profondément touchés. Dans l'impossibilité de répondre à chacun en particulier, nous prions nos honorables correspondants de vouloir bien agréer les remerciements collectifs que nous leur adressons par la voie de la Revue.

Nous sommes heureux, surtout, de voir que le but et la portée de ce projet ont été compris, et que nos intentions n'ont pas été méconnues ; chacun y a vu la réalisation de ce que l'on désirait depuis longtemps : une garantie de stabilité pour l'avenir, ainsi que les premiers jalons d'un lien entre les spirites, lien qui leur a manqué jusqu'à ce jour, appuyés sur une organisation qui, prévoyant les difficultés éventuelles, assure l'unité des principes, sans immobiliser la doctrine.

De toutes les adhésions que nous avons reçues, nous n'en citerons qu'une seule, parce qu'elle est l'expression d'une pensée collective, et que la source d'où elle émane lui donne en quelque sorte un caractère officiel ; c'est la décision du conseil du Cercle de la morale spirite de Toulouse, régulièrement et légalement constitué. Nous la publions comme témoignage de notre gratitude à l'égard des membres du Cercle, mus en cette circonstance par un élan spontané de dévouement à la cause, et en outre pour répondre au vœu qui nous en a été exprimé.

Extrait des procès-verbaux du conseil d'administration du Cercle de la morale spirite de Toulouse.

Sur l'exposé fait par son président, de la constitution transitoire donnée au Spiritisme par son fondateur, et définie par les préliminaires publiés dans le numéro du 1er décembre courant, de la Revue spirite, le conseil vote à l'unanimité des remerciements à M. Allan Kardec, comme expression de sa profonde reconnaissance pour cette nouvelle preuve de son dévouement à la doctrine dont il est le fondateur, et fait des vœux pour la réalisation de ce sublime projet qu'il considère comme le digne couronnement de l'œuvre du maître ; de même qu'il voit dans l'institution du comité central la tête de l'édifice appelée à diriger à perpétuité les bienfaits du Spiritisme dans l'humanité tout entière ;

Considérant qu'il est du devoir de tout adepte sincère de concourir, dans la mesure de ses ressources, à la création du capital nécessaire à cette constitution, et désirant faciliter à chaque membre du Cercle de la morale spirite le moyen d'y contribuer, décide :

Qu'une souscription restera ouverte au secrétariat du Cercle jusqu'au 15 mars prochain, et que la somme réalisée à cette époque sera adressée à M. Allan Kardec pour être versée à la caisse générale du Spiritisme.

Collationné et certifié conforme à la minute par nous, secrétaire soussigné,
Chêne, secrétaire adjoint.

Statistique du Spiritisme

Un dénombrement exact des spirites serait chose impossible, comme nous l'avons déjà dit, par une raison très simple, c'est que le spiritisme n'est ni une association, ni une congrégation ; ses adhérents ne sont inscrits sur aucun registre officiel. Il est bien reconnu qu'on n'en saurait évaluer le chiffre par le nombre et l'importance des sociétés, fréquentées seulement par une infime minorité. Le Spiritisme est une opinion qui n'exige aucune profession de foi, et peut s'étendre à tout ou partie des principes de la doctrine. Il suffit de sympathiser avec l'idée pour être spirite ; or, cette qualité n'étant conférée par aucun acte matériel, et n'impliquant que des obligations morales, il n'existe aucune base fixe pour

déterminer le nombre des adeptes avec précision. On ne peut l'estimer que d'une manière approximative par les relations et par le plus ou moins de facilité avec laquelle l'idée se propage. Ce nombre augmente chaque jour dans une proportion considérable : c'est un fait positif reconnu par les adversaires eux-mêmes ; l'opposition diminue, preuve évidente que l'idée rencontre de plus nombreuses sympathies.

On comprend, d'ailleurs, que ce n'est que par l'ensemble, et non sur l'état des localités considérées isolément, qu'on peut baser une appréciation ; il y a, dans chaque localité, des éléments plus ou moins favorables en raison de l'état particulier des esprits et aussi des résistances plus ou moins influentes qui s'y exercent ; mais cet état est variable, car telle localité qui s'était montrée réfractaire pendant plusieurs années, devient tout à coup un foyer. Lorsque les éléments d'appréciation auront acquis plus de précision, il sera possible de faire une carte teintée, sous le rapport de la diffusion des idées spirites, comme on en a fait pour l'instruction. En attendant, on peut affirmer, sans exagération, qu'en somme le nombre des adeptes a centuplé depuis dix ans, malgré les manœuvres employées pour étouffer l'idée, et contrairement aux prévisions de tous ceux qui s'étaient flattés de l'avoir enterrée. Ceci est un fait acquis, et dont il faut bien que les antagonistes prennent leur parti.

Nous ne parlons ici que de ceux qui acceptent le Spiritisme en connaissance de cause, après l'avoir étudié, et non de ceux, bien plus nombreux encore, chez lesquels ces idées sont à l'état d'intuition, et auxquels il ne manque que de pouvoir définir leurs croyances avec plus de précision et d'y donner un nom pour être spirites avoués. C'est un fait bien avéré que l'on constate chaque jour, depuis quelque temps surtout, que les idées spirites semblent innées chez une foule d'individus qui n'ont jamais entendu parler du Spiritisme ; on ne peut dire qu'ils aient subi une influence quelconque, ni suivi l'impulsion d'une coterie. Que les adversaires expliquent, s'ils le peuvent, ces pensées qui naissent en dehors et à côté du Spiritisme ! Ce ne serait certainement pas un système préconçu dans le cerveau d'un homme qui aurait pu produire un tel résultat ; il n'y a pas de preuve plus évidente que ces idées sont dans la nature, ni de meilleure garantie de leur vulgarisation dans l'avenir et de leur perpétuité. A ce point de vue on peut dire que les trois quarts au moins de la population de tous les pays possèdent le germe des croyances spirites, puisqu'on les trouve chez ceux-mêmes qui y font de l'opposition. L'opposition, chez la plupart, vient de l'idée fautive qu'ils se font du Spiritisme ; ne le connaissant, en général, que par les ridicules tableaux qu'en a faits la critique malveillante ou intéressée à le décrier, ils récusent avec raison la qualité de spirite. Certes, si le Spiritisme ressemblait aux peintures grotesques qu'on en a faites, s'il se composait des croyances et des pratiques absurdes qu'on s'est plu à lui prêter, nous serions le premier à répudier le titre de spirite. Quand donc ces mêmes personnes sauront que la doctrine n'est autre que la coordination et le développement de leurs propres aspirations et de leurs pensées intimes, elles l'accepteront ; ce sont incontestablement des spirites futurs, mais, en attendant, nous ne les comprenons pas dans nos évaluations.

Si une statistique numérique est impossible, il en est une autre, plus instructive peut-être, et pour laquelle il existe des éléments que nous fournissent nos relations et notre correspondance ; c'est la proportion relative des Spirites suivant les professions, les positions sociales, les nationalités, les croyances religieuses, etc., en tenant compte de cette circonstance que certaines professions, comme les officiers ministériels, par exemple, sont en nombre limité, tandis que d'autres, comme les industriels et les rentiers, sont en nombre indéfini. Toute proportion gardée, on peut voir quelles sont les catégories où le Spiritisme a trouvé, jusqu'à ce jour, le plus d'adhérents. Dans quelques-unes, la proportion a pu être établie à tant pour cent avec assez de précision, sans toutefois prétendre qu'elle le soit avec une rigueur mathématique ; les autres catégories ont simplement été classées en raison du nombre d'adeptes qu'elles ont fourni, en commençant par celles qui en comptent le plus, ce dont la correspondance et les listes d'abonnés à la Revue peuvent donner les éléments. Le tableau ci-après est le résultat du relevé de plus de dix mille observations.

Nous constatons le fait, sans chercher ni discuter la cause de cette différence, ce qui pourrait, néanmoins, faire le sujet d'une étude intéressante.

Proportion relative des spirites

I. Sous le rapport des nationalités. Il n'existe, pour ainsi dire, aucun pays civilisé d'Europe et d'Amérique où il n'y ait des spirites. Celui où ils sont le plus nombreux, ce sont les États-Unis de l'Amérique du Nord. Leur nombre y est évalué, par les uns, à quatre millions, ce qui est déjà beaucoup, et par d'autres à dix millions. Ce dernier chiffre est évidemment exagéré, car il comprendrait plus du tiers de la population, ce qui n'est pas probable. En Europe, le chiffre peut être évalué à un million, dans lequel la France figure pour environ six cent mille. On peut estimer le nombre des spirites du monde entier de six à sept millions. Quand il ne serait que de moitié, l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine qui, en moins de quinze ans, ait réuni un pareil nombre d'adeptes disséminés sur toute la surface du globe. Si l'on y comprenait les spirites inconscients, c'est-à-dire ceux qui ne le sont que par intuition, et deviendront plus tard spirites de fait, en France seulement, on pourrait en compter plusieurs millions.

Au point de vue de la diffusion des idées spirites, et de la facilité avec laquelle elles sont acceptées, les principaux États de l'Europe peuvent être classés ainsi qu'il suit :

1° France. – 2° Italie. – 3° Espagne. – 4° Russie. – 5° Allemagne. – 6° Belgique. – 7° Angleterre. – 8° Suède et Danemark. – 9° Grèce. – 10° Suisse.

II. Sous le rapport du sexe ; sur 100 : hommes, 70 ; – femmes, 30.

III. Sous le rapport de l'âge ; de 30 à 70 ans, maximum ; – de 20 à 30, nombre moyen ; – de 70 à 80, minimum.

IV. Sous le rapport de l'instruction. Le degré d'instruction est très facile à apprécier par la correspondance ; sur 100 : instruction soignée, 30 ; – simples lettrés, 30 ; – instruction supérieure, 20 ; – demi-lettrés, 10 ; – illettrés, 6 ; – savants officiels, 4.

V. Sous le rapport des idées religieuses ; sur 100 : catholiques romains, libres penseurs, non attachés au dogme, 50 ; – catholiques grecs, 15 ; – juifs, 10 ; protestants libéraux, 10 ; catholiques attachés aux dogmes, 10 ; – protestants orthodoxes, 3 ; – musulmans, 2.

VI. Sous le rapport de la fortune ; sur 100 : médiocrité, 60 ; – fortunes moyennes, 20 ; – indigence, 15 ; – grandes fortunes, 5.

VII. Sous le rapport de l'état moral, abstraction faite de la fortune ; sur 100 : affligés, 60 ; – sans inquiétude, 30 ; – heureux du monde, 10 ; – sensualistes, 0.

VIII. Sous le rapport du rang social. Sans pouvoir établir aucune proportion dans cette catégorie, il est de notoriété que le Spiritisme compte parmi ses adhérents : plusieurs souverains et princes régnants ; des membres de familles souveraines, et un grand nombre de personnages titrés.

En général, c'est dans les classes moyennes que le Spiritisme compte le plus d'adeptes ; en Russie, c'est à peu près exclusivement dans la noblesse et la haute aristocratie ; c'est en France qu'il s'est propagé le plus dans la petite bourgeoisie et la classe ouvrière.

IX. État militaire ; selon le grade : 1° lieutenants et sous-lieutenants ; – 2° sous-officiers ; – 3° capitaines ; – 4° colonels ; – 5° médecins et chirurgiens ; – 6° généraux ; – 7° gardes municipaux ; – 8° soldats de la garde ; – 9° soldats de la ligne.

Remarque. Les lieutenants et sous-lieutenants spirites sont presque tous en activité de service ; parmi les capitaines, il y en a environ la moitié en activité, et l'autre moitié en retraite ; les colonels, médecins, chirurgiens et généraux en retraite sont en majorité.

X. Marine : 1° marine militaire ; – 2° marine marchande.

XI. Profession libérales et fonctions diverses. Nous les avons groupées en dix catégories, classées selon la proportion des adhérents qu'elles ont fournis au Spiritisme.

1° Médecins homéopathes. – Magnétistes¹.

¹ Le mot *magnétiseur* réveille une idée d'action : celui de *magnétiste* une idée d'adhésion. Le magnétiseur est celui qui exerce par profession ou autrement ; on peut être magnétiste sans être magnétiseur, on dira : *un magnétiseur expérimenté*, et *un magnétiste convaincu*.

- 2° Ingénieurs. – Instituteurs ; maîtres et maîtresses de pension. – Professeurs libres.
 - 3° Consuls. – Prêtres catholiques.
 - 4° Petits employés. – Musiciens. – Artistes lyriques. – Artistes dramatiques.
 - 5° Huissiers. – Commissaires de police.
 - 6° Médecins allopathes. – Hommes de lettres. – Étudiants.
 - 7° Magistrats. – Hauts fonctionnaires. – Professeurs officiels et des lycées. – Pasteurs protestants.
 - 8° Journalistes. – Artistes peintres. – Architectes. – Chirurgiens.
 - 9° Notaires. – Avocats. – Avoués. – Agents d'affaires.
 - 10° Agents de change. – Banquiers.
- XII. Professions industrielles, manuelles et commerciales, également groupées en dix catégories.
- 1° Tailleurs d'habits. – Couturières.
 - 2° Mécaniciens. – Employés des chemins de fer.
 - 3° Ouvriers tisseurs. – Petits marchands – Concierges.
 - 4° Pharmaciens. – Photographes. – Horlogers. – Voyageurs de commerce.
 - 5° Cultivateurs. – Cordonniers.
 - 6° Boulangers. – Bouchers. - Charcutiers.
 - 7° Menuisiers. – Ouvriers typographes.
 - 8° Grands industriels et chefs d'établissement.
 - 9° Libraires. – Imprimeurs.
 - 10° Peintres en bâtiments. – Maçons. – Serruriers. – Épiciers. – Domestiques.

De ce relevé, résultent les conséquences suivantes :

- 1° Qu'il y a des spirites à tous les degrés de l'échelle sociale ;
 - 2° Qu'il y a plus d'hommes que de femmes spirites. Il est certain que, dans les familles divisées par leur croyance touchant le Spiritisme, il y a plus de maris contrecarrés par l'opposition de leurs femmes que de femmes par celle de leurs maris. Il n'est pas moins constant que, dans toutes les réunions spirites, les hommes sont en majorité.
- C'est donc à tort que la critique a prétendu que la doctrine s'est principalement recrutée parmi les femmes à cause de leur penchant au merveilleux. C'est précisément, au contraire, ce penchant au merveilleux et au mysticisme qui les rend, en général, plus réfractaires que les hommes ; cette prédisposition leur fait accepter plus facilement la foi aveugle qui dispense de tout examen, tandis que le Spiritisme, n'admettant que la foi raisonnée, exige la réflexion et la déduction philosophique pour être bien compris, ce à quoi l'éducation étroite donnée aux femmes, les rend moins aptes que les hommes. Celles qui secouent le joug imposé à leur raison et à leur développement intellectuel, tombent souvent dans un excès contraire ; elles deviennent ce qu'elles appellent des femmes fortes, et sont d'une incrédulité plus tenace ;
- 3° Que la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants. Partout le Spiritisme s'est propagé du haut en bas de l'échelle sociale, et nulle part il ne s'est développé en premier lieu dans les rangs inférieurs ;
 - 4° Que l'affliction et le malheur prédisposent aux croyances spirites, par suite des consolations qu'elles procurent. C'est la raison pour laquelle, dans la plupart des catégories, la proportion des spirites est en raison de l'infériorité hiérarchique, parce que c'est là qu'il y a le plus de besoins et de souffrances, tandis que les titulaires des positions supérieures appartiennent, en général, à la classe des satisfaits ; il faut en excepter l'état militaire où les simples soldats figurent en dernier ;
 - 5° Que le Spiritisme trouve un plus facile accès parmi les incrédules en matières religieuses que parmi ceux qui ont une foi arrêtée ;
 - 6° Enfin, qu'après les fanatiques, les plus réfractaires aux idées spirites sont les sensualistes et les gens dont toutes les pensées sont concentrées sur les possessions et les jouissances matérielles, à quelque classe qu'ils appartiennent, ce qui est indépendant du degré d'instruction.

En résumé, le Spiritisme est accueilli comme un bienfait par ceux qu'il aide à supporter le fardeau de la vie, et il est repoussé ou dédaigné par ceux qu'il gênerait dans la jouissance de la vie. En partant de ce principe, on s'explique aisément le rang qu'occupent, dans ce tableau, certaines catégories d'individus, malgré les lumières qui sont une condition de leur position sociale. Par le caractère, les goûts, les habitudes, le genre de vie des personnes, on peut juger d'avance de leur aptitude à s'assimiler les idées Spiritistes. Chez quelques-uns, la résistance est une question d'amour-propre, qui suit presque toujours le degré du savoir ; quand ce savoir leur a fait conquérir une certaine position sociale qui les met en évidence, ils ne veulent pas convenir qu'ils ont pu se tromper et que d'autres peuvent avoir vu plus juste. Offrir des preuves à certaines gens, c'est leur offrir ce qu'ils redoutent le plus ; et de peur d'en rencontrer, ils se bouchent les yeux et les oreilles, préférant nier à priori et s'abriter derrière leur infailibilité, dont ils sont bien convaincus, quoi qu'ils en disent.

On s'explique moins facilement la cause du rang qu'occupent, dans cette classification, certaines professions industrielles. On se demande, par exemple, pourquoi les tailleurs y occupent le premier rang, tandis que la librairie et l'imprimerie, professions bien plus intellectuelles, sont presque au dernier. C'est un fait constaté depuis longtemps et dont nous ne nous sommes pas encore rendu compte.

Si, dans le relevé ci-dessus, au lieu de ne comprendre que les spiritistes de fait, on eût considéré les spiritistes inconscients, ceux en qui ces idées sont à l'état d'intuition et qui font du Spiritisme sans le savoir, plusieurs catégories auraient certainement été classées différemment ; les littérateurs, par exemple, les poètes, les artistes, en un mot, tous les hommes d'imagination et d'inspiration, les croyants de tous les cultes seraient, sans nul doute, au premier rang. Certains peuples, chez lesquels les croyances spiritistes sont en quelque sorte innées, occuperaient aussi une autre place. C'est pourquoi cette classification ne saurait être absolue, et se modifiera avec le temps.

Les médecins homéopathes sont en tête des professions libérales, parce qu'en effet, c'est celle qui, proportion gardée, compte dans ses rangs le plus grand nombre d'adhérents au Spiritisme ; sur cent médecins spiritistes, il y a au moins quatre-vingts homéopathes. Cela tient à ce que le principe même de leur médication les conduit au spiritualisme ; aussi les matérialistes sont-ils très rares parmi eux, si même il y en a, tandis qu'ils sont nombreux chez les allopathes. Mieux que ces derniers ils ont compris le Spiritisme, parce qu'ils ont trouvé dans les propriétés physiologiques du périsprit, uni au principe matériel et au principe spirituel, la raison d'être de leur système. Par le même motif, les spiritistes ont pu, mieux que d'autres, se rendre compte des effets de ce mode de traitement. Sans être exclusifs à l'endroit de l'homéopathie, et sans rejeter l'allopathie, ils en ont compris la rationalité, et l'ont soutenue contre des attaques injustes. Les homéopathes, trouvant de nouveaux défenseurs dans les spiritistes, n'ont pas eu la maladresse de leur jeter la pierre.

Si les magnétistes figurent au premier rang, toutefois après les homéopathes, malgré l'opposition persistante et souvent acerbe de quelques-uns, c'est que les opposants ne forment qu'une très petite minorité auprès de la masse de ceux qui sont, on peut le dire, spiritistes d'intuition. Le magnétisme et le Spiritisme sont, en effet, deux sciences jumelles, qui se complètent et s'expliquent l'une par l'autre, et dont celle des deux qui ne veut pas s'immobiliser, ne peut arriver à son complément sans s'appuyer sur sa congénère ; isolées l'une de l'autre, elles s'arrêtent dans une impasse ; elles sont réciproquement comme la physique et la chimie, l'anatomie et la physiologie. La plupart des magnétistes comprennent tellement par intuition le rapport intime qui doit exister entre les deux choses, qu'ils se prévalent généralement de leurs connaissances en magnétisme, comme moyen d'introduction auprès des spiritistes.

De tout temps, les magnétistes ont été divisés en deux camps : les spiritualistes et les fluidistes ; ces derniers, de beaucoup les moins nombreux, faisant tout au moins abstraction du principe spirituel, lorsqu'ils ne le nient pas absolument, rapportent tout à l'action du fluide matériel ; ils sont, par conséquent, en opposition de principe avec les spiritistes. Or, il est à remarquer que, si tous les magnétistes ne sont pas spiritistes, tous les spiritistes, sans exception, admettent le magnétisme. En toutes circonstances, ils s'en sont faits les défenseurs et les soutiens. Ils ont donc dû s'étonner de trouver des

adversaires plus ou moins malveillants dans ceux-mêmes dont ils venaient renforcer les rangs ; qui, après avoir été, pendant plus d'un demi-siècle en butte aux attaques, aux railleries et aux persécutions de toutes sortes, jettent, à leur tour, la pierre, les sarcasmes et souvent l'injure aux auxiliaires qui leur arrivent, et commencent à peser dans la balance par leur nombre.

Du reste, comme nous l'avons dit, cette opposition est loin d'être générale, bien au contraire ; on peut affirmer, sans s'écarter de la vérité, qu'elle n'est pas dans la proportion de plus de 2 à 3 p. cent sur la totalité des magnétistes ; elle est beaucoup moindre encore parmi ceux de la province et de l'étranger que de Paris.

Du Spiritisme au point de vue catholique

Extrait du Journal le Voyageur de commerce, du 22 novembre 1868.

Quelques pages sincères sur le Spiritisme, écrites par un homme de bonne foi, ne sauraient être inutiles à cette époque, et il est peut-être temps que la justice et la lumière se fassent sur une question qui, bien que comptant aujourd'hui dans le monde intelligent des adeptes nombreux, n'en est pas moins reléguée dans le domaine de l'absurde et de l'impossible par des esprits légers, imprudents et peu soucieux du démenti que l'avenir peut leur donner.

Il serait curieux d'interroger aujourd'hui ces prétendus savants qui, du haut de leur orgueil et de leur ignorance, décrétaient, naguère encore, avec un dédain superbe, la folie de ces hommes géants qui cherchaient à la vapeur et à l'électricité des applications nouvelles. La mort leur a heureusement épargné ces humiliations.

Pour poser nettement notre situation, nous ferons au lecteur une profession de foi de quelques lignes :

Spirite, Avatar, Paul d'Apremont nous prouvent incontestablement le talent de Théophile Gautier, ce poète que le merveilleux a toujours attiré ; ces livres charmants sont de pure imagination et l'on aurait tort d'y chercher autre chose ; M. Home était un prestidigitateur habile ; les frères Davenport des banquistes maladroits.

Tous ceux qui ont voulu faire du Spiritisme une affaire de spéculation ressortent, à notre avis, de la police correctionnelle ou de la cour d'assises et voici pourquoi : Si le Spiritisme n'existe pas, ce sont des imposteurs passibles de la pénalité infligée à l'abus de confiance ; s'il existe, au contraire, c'est à la condition d'être la chose sacrée par excellence, la plus majestueuse manifestation de la divinité. Si l'on admettait que l'homme passant par-dessus le tombeau pouvait de plein pied pénétrer dans l'autre vie, correspondre avec les morts et avoir ainsi la seule preuve irrécusable, - parce qu'elle serait matérielle, - de l'immortalité de l'âme, ne serait-ce pas un sacrilège que de livrer à des bateleurs le droit de profaner le plus saint des mystères, et de violer sous la protection des magistrats le secret éternel des tombes ? Le bon sens, la morale, la sécurité même des citoyens exigent impérieusement que ces nouveaux voleurs soient chassés du temple, et que nos théâtres et nos places publiques soient fermés à ces faux prophètes qui jettent dans les esprits faibles une terreur dont la folie a trop souvent été la suite.

Ceci posé, entrons dans le cœur même de la question.

A voir les écoles modernes qui font tumulte autour de certains principes fondamentaux et de certitudes acquises, il est facile de comprendre que le siècle de doute et de découragement où nous vivons est pris de vertige et de cécité.

Parmi tous ces dogmes, celui qui a été le plus agité est, sans contredit, celui de l'immortalité de l'âme.

² *Le Voyageur de commerce* paraît tous les dimanches. - Bureaux : 3, faubourg Saint-Honoré. Prix : 22 fr. par an ; 12 fr. pour six mois ; 6 fr. 50 pour trois mois. De ce que le journal a publié l'article qu'on va lire, qui est l'expression de la pensée de l'auteur, nous n'en préjugeons rien sur ses sympathies pour le Spiritisme, car nous ne le connaissons que par ce numéro qu'on a bien voulu nous remettre.

C'est qu'en effet tout est là : c'est la question par excellence, c'est l'homme tout entier, c'est son présent, c'est son avenir ; c'est la sanction de la vie, c'est l'espérance de la mort ; c'est à elle que viennent se rattacher tous les grands principes de l'existence de Dieu, de l'âme, de la religion révélée. Cette vérité admise, ce n'est plus la vie qui doit nous inquiéter, mais le terme de la vie ; les plaisirs s'effacent pour laisser la place au devoir ; le corps n'est plus rien, l'âme est toute ; l'homme disparaît et Dieu seul flamboie dans son éternelle immensité.

Donc le grand mot de la vie, le seul, c'est la mort ou plutôt notre transformation. Étant appelés à passer sur la terre comme des fantômes, c'est vers cet horizon qui s'entrouvre de l'autre côté que nous devons porter nos regards ; voyageurs de quelques jours, c'est au départ qu'il convient de nous renseigner sur le but de notre pèlerinage, de demander à la vie le secret de l'éternité, de poser les jalons de notre chemin, et, passagers de la mort à la vie, de tenir d'une main assurée le fil qui traverse l'abîme.

Pascal a dit : « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est. Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en se réglant par la vue de ce plan qui doit être notre premier objet. »

A toutes les époques, l'homme a eu pour patrimoine commun la notion de l'immortalité de l'âme, et a cherché à appuyer sur des preuves cette idée consolatrice ; il a cru la trouver dans les usages, dans les mœurs des différents peuples, dans les récits des historiens, dans les chants des poètes ; étant antérieure à tout prêtre, à tout législateur, à tout écrivain, n'étant sortie d'aucune secte, d'aucune école, et existant chez les peuples barbares comme chez les nations civilisées, d'où viendrait-elle, si ce n'est de Dieu qui est la vérité ?

Hélas ! ces preuves que la crainte du néant s'est créées ne sont par le fait que les espérances d'un avenir bâti sur une grève incertaine, sur un sable mouvant ; et les déductions de la logique la plus serrée n'arriveront jamais à la hauteur d'une démonstration mathématique.

Cette preuve matérielle, irrécusable, juste comme un principe divin et comme une addition tout à la fois, se trouve tout entière dans le Spiritisme et ne saurait se trouver ailleurs. En le considérant à ce point de vue élevé, comme une ancre de miséricorde, comme la planche suprême de salut, on se rend un compte facile du nombre des adeptes que ce nouvel autel tout catholique, a groupés autour de ses degrés ; car il ne faut pas s'y tromper, c'est là et non ailleurs qu'il faut chercher l'origine du succès que ces nouvelles doctrines ont enfanté près d'hommes qui brillent au premier rang de l'éloquence sacrée ou profane, et dont les noms ont une notoriété méritée dans les sciences et dans les lettres.

Qu'est-ce donc que le Spiritisme ?

Le Spiritisme, dans sa définition la plus large, est la faculté, que possèdent certains individus, d'entrer en relation, au moyen d'un intermédiaire ou médium, qui n'est qu'un instrument entre leurs mains, avec l'Esprit de personnes mortes et habitant un autre monde. Ce système, qui s'appuie, disent les croyants, sur un grand nombre de témoignages, offre une singulière séduction, moins encore par ses résultats que par ses promesses.

Dans cet ordre d'idées, le surnaturel n'est plus une limite, la mort n'est plus une barrière, le corps n'est plus un obstacle à l'âme, qui s'en débarrasse après la vie, comme, pendant la vie, elle s'en débarrasse momentanément dans le rêve. Dans la mort, l'Esprit est libre ; s'il est pur, il s'élève dans des sphères qui nous sont inconnues ; s'il est impur, il erre autour de la terre, se met en communication avec l'homme, qu'il trahit, qu'il trompe et qu'il corrompt. Les spirites ne croient pas aux bons Esprits ; le clergé, se conformant au texte de la Bible, ne croit également qu'aux mauvais, et les retrouve dans ce

passage : « Prenez garde, car le démon rôde autour de vous et vous guette comme un lion cherchant sa proie, quærens quem devoret. »

Ainsi, le Spiritisme n'est pas une découverte moderne. Jésus chassait les démons du corps des possédés, et Diodore de Sicile parle des revenants ; les dieux lares des Romains, leurs Esprits familiers, qu'étaient-ils donc ?

Mais alors pourquoi repousser de parti pris et sans examen un système, dangereux certainement au point de vue de la raison humaine, mais plein d'espérances et de consolations ? La brucine sagement administrée est un de nos remèdes les plus puissants ; parce qu'elle est un poison violent entre les mains des inhabiles, est-ce une raison pour la proscrire du Codex ?

M. Baguenault de Puchesse, un philosophe et un chrétien, au livre duquel j'ai fait de nombreux emprunts, parce que ses idées sont les miennes, dit, dans son beau livre de l'Immortalité, à propos du Spiritisme : « Ses pratiques inaugurent un système complet qui comprend le présent et l'avenir, qui trace les destinées de l'homme, lui ouvre les portes de l'autre vie, et l'introduit dans le monde surnaturel. L'âme survit au corps, puisqu'elle apparaît et se montre après la dissolution des éléments qui le composent. Le principe spirituel se dégage, persiste et, par ses actes, affirme son existence. Dès lors le matérialisme est condamné par les faits ; la vie d'outre-tombe devient un fait certain et comme palpable ; le surnaturel s'impose ainsi à la science et, en se soumettant à son examen, ne lui permet plus de le repousser théoriquement et de le déclarer, en principe, impossible. »

Le livre qui parle ainsi du Spiritisme est dédié à l'une des lumières de l'Église, à l'un des maîtres de l'Académie française, à une illustration des lettres contemporaines, qui répondit :

« Un beau livre, sur un grand sujet, publié par le président de notre Académie de Sainte-Croix, sera un honneur pour vous et pour notre Académie tout entière. Vous ne pouviez guère choisir une question plus haute ni plus importante à étudier à l'heure présente... Permettez-moi donc, monsieur et bien cher ami, de vous offrir, pour le beau livre que vous dédiez à notre Académie et pour le bon exemple que vous nous donnez toutes mes félicitations et tous mes remerciements, avec l'hommage de mon religieux et profond dévouement.

Félix, évêque d'Orléans.

Orléans, le 28 mars 1864. »

L'article est signé Robert de Salles.

L'auteur ne connaît évidemment le Spiritisme que d'une manière incomplète, comme le prouvent certains passages de son article ; cependant, il le considère comme une chose très sérieuse, et à quelques exceptions près, les spirites ne peuvent qu'applaudir à l'ensemble de ses réflexions. Il est surtout dans l'erreur quand il dit que les spirites ne croient pas aux bons Esprits, et aussi dans la définition qu'il donne comme la plus large expression du Spiritisme ; c'est, dit-il, la faculté que possèdent certains individus, d'entrer en relation avec l'Esprit de personnes mortes.

La médiumnité, ou faculté de communiquer avec les Esprits, ne constitue pas le fonds du Spiritisme, sans cela, pour être spirite, il faudrait être médium ; ce n'est là qu'un accessoire, un moyen d'observation, et non la science qui est tout entière dans la doctrine philosophique. Le Spiritisme n'est pas plus inféodé dans les médiums que l'astronomie ne l'est dans une lunette ; et la preuve en est, c'est qu'on peut faire du spiritisme sans médium, comme on a fait de l'astronomie longtemps avant d'avoir des télescopes. La différence consiste en ce que, dans le premier cas, on fait de la science théorique, tandis que la médiumnité est l'instrument qui permet d'asseoir la théorie sur l'expérience. Si le Spiritisme était circonscrit dans la faculté médianimique, son importance serait singulièrement amoindrie et, pour beaucoup de gens, se réduirait à des faits plus ou moins curieux.

En lisant cet article, on se demande si l'auteur croit ou non au Spiritisme ; car il ne le pose, en quelque sorte, que comme une hypothèse, mais comme une hypothèse digne de la plus sérieuse attention. Si c'est une vérité, dit-il, c'est une chose sacrée par excellence, qui ne doit être traitée qu'avec respect, et dont l'exploitation ne saurait être flétrie et poursuivie avec trop de sévérité.

Ce n'est pas la première fois que cette idée est émise, même par les adversaires du Spiritisme, et il est à remarquer que c'est toujours le côté par lequel la critique a cru mettre la doctrine en défaut, en s'attaquant aux abus du trafic lorsqu'elle en a trouvé l'occasion ; c'est qu'elle sent que ce serait le côté vulnérable, et par lequel elle pourrait l'accuser de charlatanisme ; voilà pourquoi la malveillance s'acharne à l'accoler aux charlatans, diseurs de bonne aventure et autres industriels de même espèce, espérant par ce moyen donner le change et lui enlever le caractère de dignité et de gravité qui fait sa force. La levée de boucliers contre les Davenport, qui avaient cru pouvoir impunément mettre les Esprits en parade sur des tréteaux, a rendu un immense service ; dans son ignorance du véritable caractère du Spiritisme, la critique d'alors a cru le frapper à mort, tandis qu'elle n'a discrédité que les abus contre lesquels tous les spirites sincères ont toujours protesté.

Quelle que soit la croyance de l'auteur, et malgré les erreurs contenues dans son article, nous devons nous féliciter d'y voir la question traitée avec la gravité que comporte le sujet. La presse en a rarement entendu parler dans un sens aussi sérieux, mais il y a commencement à tout.

Procès des empoisonneuses de Marseille

Le nom du Spiritisme s'est trouvé incidemment mêlé à cette déplorable affaire ; un des accusés, l'herboriste Joye, a dit qu'il s'en était occupé, et qu'il interrogeait les Esprits ; cela prouve-t-il qu'il fût spirite, et peut-on en inférer quelque chose contre la doctrine ? Sans doute ceux qui veulent la décrier ne manqueront pas d'y chercher un prétexte d'accusation ; mais si les diatribes de la malveillance ont été jusqu'à ce jour sans résultat, c'est qu'elles ont toujours porté à faux, et il en sera de même ici. Pour savoir si le Spiritisme encourt une responsabilité quelconque en cette circonstance, le moyen est bien simple : c'est de s'enquérir de bonne foi, non chez les adversaires, mais à la source même, de ce qu'il prescrit et de ce qu'il condamne ; il n'a rien de secret ; ses enseignements sont au grand jour et chacun peut les contrôler. Si donc les livres de la doctrine ne renferment que des instructions de nature à porter au bien ; s'ils condamnent d'une manière explicite et formelle tous les actes de cet homme, les pratiques auxquelles il s'est livré, le rôle ignoble et ridicule qu'il attribue aux Esprits, c'est qu'il n'y a pas puisé ses inspirations ; il n'est pas un homme impartial qui n'en convienne et ne déclare le Spiritisme hors de cause.

Le Spiritisme ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur propre amélioration morale, parce que c'est le signe caractéristique du vrai spirite. Il n'est pas plus responsable des actes de ceux à qui il plaît de se dire spirites que la vraie science ne l'est du charlatanisme des escamoteurs qui s'intitulent professeurs de physique, ni la saine religion des abus commis en son nom.

L'accusation dit, à propos de Joye : « On a trouvé chez lui un registre qui donne une idée de son caractère et de ses occupations. Chaque page aurait été écrite, selon lui, sous la dictée des Esprits, et il est tout plein de soupirs ardents vers Jésus-Christ. A chaque feuillet il est question de Dieu, et les saints sont invoqués. A côté, pour ainsi dire, sont des écritures qui peuvent donner une idée des opérations habituelles de l'herboriste :

« Pour spiritisme, 4 fr. 25. - Malades, 6 fr. - Cartes, 2 fr. - Maléfices, 10 fr. - Exorcismes, 4 fr. - Baguette divinatoire, 10 fr. - Maléfices pour tirage au sort, 60 fr. » Et bien d'autres désignations, parmi lesquelles on rencontre des maléfices à satiété, et qui se terminent par cette mention : « J'ai fait en janvier 226 fr. Les autres mois ont été moins fructueux. »

A-t-on jamais vu dans les ouvrages de la doctrine spirite l'apologie de pareilles pratiques, ni quoi que ce soit de nature à les provoquer ? N'y voit-on pas, au contraire, qu'elle répudie toute solidarité avec la magie, la sorcellerie, les diableries, les tireurs de cartes, devins, diseurs de bonne aventure, et tous ceux qui font métier de commercer avec les Esprits, en prétendant les avoir à leurs ordres à tant la séance ?

Si Joye avait été spirite, il aurait d'abord regardé comme une profanation de faire intervenir les Esprits en semblables circonstances ; il aurait su, en outre : que les Esprits ne sont aux ordres de personne et ne viennent ni sur commande, ni par l'influence d'aucun signe cabalistique ; que les Esprits sont les âmes des hommes qui ont vécu sur la terre ou dans d'autres mondes, nos parents, nos amis, nos contemporains ou nos ancêtres ; qu'ils ont été hommes comme nous, et qu'après notre mort nous serons Esprits comme eux ; que les gnomes, lutins, farfadets, démons sont des créations de pure fantaisie et n'existent que dans l'imagination ; que les Esprits sont libres, plus libres que lorsqu'ils étaient incarnés, et que prétendre les soumettre à nos caprices et à notre volonté, les faire agir et parler à notre guise pour notre amusement ou notre intérêt, est une idée chimérique ; qu'ils viennent quand ils veulent, de la manière qu'ils veulent, et à qui cela leur convient ; que le but providentiel des communications avec les Esprits est notre instruction et notre amélioration morale, et non de nous aider dans les choses matérielles de la vie que nous pouvons faire ou trouver nous-mêmes, et encore moins de servir la cupidité ; enfin qu'en raison de leur nature même et du respect que l'on doit aux âmes de ceux qui ont vécu, il est aussi irrationnel qu'immoral de tenir bureau ouvert de consultations ou d'exhibitions des Esprits. Ignorer ces choses, c'est ignorer l'a b c d du Spiritisme ; et lorsque la critique le confond avec la cartomancie, la chiromancie, les exorcismes, les pratiques de la sorcellerie, maléfices, envoûtements, etc., elle prouve qu'elle n'en sait pas le premier mot ; or, nier ou condamner une doctrine que l'on ne connaît pas, c'est manquer à la logique la plus élémentaire ; lui prêter ou lui faire dire précisément le contraire de ce qu'elle dit, c'est de la calomnie ou de la partialité.

Puisque Joye mêlait à ses procédés le nom de Dieu, de Jésus et l'invocation des saints, il pouvait tout aussi bien y mêler le nom du Spiritisme, ce qui ne prouve pas plus contre la doctrine, que son simulacre de dévotion ne prouve contre la saine religion. Il n'était donc pas plus spirite, parce qu'il interrogeait soi-disant les Esprits, que les femmes Lamberte et Dye n'étaient vraiment pieuses, parce qu'elles allaient faire brûler des cierges, à la Bonne-Mère, Notre-Dame-de-la-Garde, pour la réussite de leurs empoisonnements. D'ailleurs, s'il eût été spirite, il ne lui serait même pas venu à la pensée de faire servir à la perpétration du mal, une doctrine dont la première loi est l'amour du prochain, et qui a pour devise : Hors la charité, point de salut. Si l'on imputait au Spiritisme l'incitation à de pareils actes, on pourrait, au même titre, en faire tomber la responsabilité sur la religion.

Voici, à ce sujet, quelques réflexions de l'Opinion nationale, du 8 décembre :

« Le Monde accuse le Siècle, les mauvais journaux, les mauvaises réunions, les mauvais livres, de complicité dans l'affaire des empoisonneuses de Marseille.

« Nous avons lu, avec une curiosité douloureuse, les débats de cette étrange affaire ; mais nous n'avons vu nulle part que le sorcier Joye ou la sorcière Lamberte aient été abonnés au Siècle, à l'Avenir ou à l'Opinion. On a trouvé un seul journal chez Joye : c'était un numéro du Diable, journal de l'enfer. Les veuves qui figurent dans cet aimable procès, sont bien loin d'être des libres penseuses. Elles font brûler des cierges à la bonne Vierge, pour obtenir de Notre-Dame la grâce d'empoisonner tranquillement leurs maris. On trouve dans l'affaire tout le vieil attirail du moyen âge : os de mort recueillis au cimetière, emmasquement, qui n'est autre que l'envoûtement du temps de la reine Margot. Toutes ces dames ont été élevées, non dans les écoles Élisabeth, mais chez les bonnes sœurs. Ajoutez aux superstitions catholiques, les superstitions modernes, spiritisme et charlatanismes. C'est l'absurde qui a conduit ces femmes au crime. C'est ainsi qu'en Espagne, près des bouches de l'Èbre, on voit, dans la montagne, une chapelle élevée à Notre-Dame des voleurs.

« Semez la superstition, vous récolterez le crime. C'est pour cela que nous demandons qu'on sème la science. « Éclairez cette tête du peuple, a dit Victor Hugo, vous n'aurez plus besoin de la couper. » - J. Labbé.

L'argument, tiré de ce que les accusés n'étaient pas abonnés à certains journaux, manque de justesse, car on sait qu'il n'est pas nécessaire d'être abonné à un journal pour le lire, surtout dans cette classe d'individus. L'Opinion nationale aurait donc pu se trouver entre les mains de quelques-uns d'entre eux, sans qu'on fût en droit de n'en tirer aucune conséquence contre ce journal. Qu'aurait-elle dit si

Joye eût prétendu s'être inspiré des doctrines de cette feuille ? Elle aurait répondu : Lisez-la, et voyez si vous y trouvez un seul mot propre à surexciter les mauvaises passions. Le prêtre Verger avait certainement chez lui l'Évangile ; bien plus : par état il devait l'étudier ; peut-on dire que ce soit l'Évangile qui l'a poussé à l'assassinat de l'archevêque de Paris ? Est-ce l'Évangile qui a armé le bras de Ravailiac et de Jacques Clément ? qui a allumé les bûchers de l'Inquisition ? Et cependant c'est au nom de l'Évangile que tous ces crimes ont été commis.

L'auteur de l'article dit : « Semez la superstition, et vous récolterez le crime ; » il a raison, mais où il a tort c'est de confondre l'abus d'une chose avec la chose même ; si on voulait supprimer tout ce dont on peut abuser, on ne voit pas trop ce qui échapperait à la proscription, sans en excepter la presse. Certains réformateurs modernes ressemblent aux hommes qui voudraient couper un bon arbre, parce qu'il donne quelques fruits véreux.

Il ajoute : « C'est pour cela que nous demandons qu'on sème la science. » Il a encore raison, car la science est un élément de progrès, mais suffit-elle pour la moralisation complète ? Ne voit-on pas des hommes mettre leur savoir au service de leurs mauvaises passions ? Lapommerai n'était-il pas un homme instruit, un médecin patenté, jouissant d'un certain crédit, et, de plus, un homme du monde ? Il en était de même de Castaing et de tant d'autres. On peut donc abuser de la science ; en faut-il conclure que la science est une mauvaise chose ? Et de ce qu'un médecin a failli, la faute doit-elle rejaillir sur tout le corps médical ? Pourquoi donc imputer au Spiritisme celle d'un homme à qui il a plu de se dire spirite, et qui ne l'était pas ? La première chose, avant de porter un jugement quelconque, était de s'enquérir s'il avait pu trouver dans la doctrine spirite des maximes de nature à justifier ses actes. Pourquoi la science médicale n'est-elle pas solidaire du crime de Lapommerai ? Parce que ce dernier n'a pu puiser dans les principes de cette science l'incitation au crime ; il a employé pour le mal les ressources qu'elle fournit pour le bien ; et pourtant il était plus médecin que Joye n'était spirite. C'est le cas d'appliquer le proverbe : « Quand on veut tuer son chien, on dit qu'il est enragé. »

L'instruction est indispensable, personne ne le conteste ; mais, sans la moralisation, ce n'est qu'un instrument, trop souvent improductif pour celui qui ne sait pas en régler l'usage en vue du bien. Instruire les masses sans les moraliser, c'est mettre entre leurs mains un outil sans leur apprendre à s'en servir, car la moralisation qui s'adresse au cœur ne suit pas nécessairement l'instruction qui ne s'adresse qu'à l'intelligence ; l'expérience est là pour le prouver. Mais comment moraliser les masses ? C'est ce dont on s'est le moins occupé, et ce ne sera certainement pas en les nourrissant de l'idée qu'il n'y a ni Dieu, ni âme, ni espérance, car tous les sophismes du monde ne démontreront pas que l'homme qui croit que tout, pour lui, commence et finit avec son corps, a de plus puissantes raisons de se contraindre pour s'améliorer, que celui qui comprend la solidarité qui existe entre le passé, le présent et l'avenir. C'est cependant cette croyance au néantisme qu'une certaine école de soi-disant réformateurs prétend imposer à l'humanité comme l'élément par excellence du progrès moral.

L'auteur, en citant Victor Hugo, oublie, ou mieux ne se doute pas, que ce dernier a ouvertement affirmé en maintes occasions sa croyance aux principes fondamentaux du Spiritisme ; il est vrai que ce n'est pas du Spiritisme à la façon de Joye ; mais quand on ne sait pas, on peut confondre.

Quelque regrettable que soit l'abus qui a été fait du nom du Spiritisme dans cette affaire, aucun spirite ne s'est ému des suites qui pourraient en résulter pour la doctrine ; c'est qu'en effet, sa morale étant inattaquable, elle n'en peut subir aucune atteinte ; l'expérience prouve, au contraire, qu'il n'y a pas une seule des circonstances qui ont fait retentir le nom du Spiritisme qui n'ait tourné à son profit par un accroissement dans le nombre des adeptes, parce que l'examen que le retentissement provoque ne peut être qu'à son avantage. Il est à remarquer, néanmoins, qu'en cette affaire, à bien peu d'exceptions près, la presse s'est abstenue de tout commentaire à l'endroit du Spiritisme ; il y a quelques années elle en eût défrayé ses colonnes pendant deux mois, et n'aurait pas manqué de présenter Joye comme un des grands prêtres de la doctrine. On a pu remarquer également que, ni le président de la Cour, ni le procureur général dans son réquisitoire, ne se sont appesantis sur cette

circonstance et n'en ont tiré aucune induction. L'avocat seul de Joye a fait son office de défenseur comme il a pu.

Le Spiritisme partout

Lamartine

Aux oscillations du ciel et du vaisseau,
Aux gigantesques flots qui roulent sur nos têtes,
On sent que l'homme aussi double un cap des tempêtes,
Et passe sous la foudre et sous l'obscurité,
Le tropique orageux d'une autre humanité !

Le Siècle, du 20 mai dernier, citait ces vers à propos d'un article sur la crise commerciale. Qu'ont-ils de Spirite ? dira-t-on ; il n'y est question ni d'âmes, ni d'Esprits. On pourrait avec plus de raison demander quel rapport ils ont avec le fond de l'article dans lequel ils étaient encadrés, et traitant du taux des marchandises. Ils touchent bien plus directement au Spiritisme, car c'est, sous une autre forme, la pensée exprimée par les Esprits sur l'avenir qui se prépare ; c'est, dans un langage à la fois sublime et concis, l'annonce des convulsions que l'humanité aura à subir pour sa régénération, et que les Esprits nous font, de tous côtés, pressentir comme imminentes. Tout se résume dans cette pensée profonde : une autre humanité, image de l'humanité transformée, du monde moral nouveau remplaçant le vieux monde qui s'écroule. Les préliminaires de ce remaniement se font déjà sentir, c'est pourquoi les Esprits nous répètent sur tous les tons que les temps sont arrivés. M. Lamartine a fait là une véritable prophétie dont nous commençons à voir la réalisation.

Etienne de Jouy (de l'Académie Française)

On lit ce qui suit dans le tome xvi des œuvres complètes de M. de Jouy, intitulé : Mélanges, page 99 ; c'est un dialogue entre madame de Staël, morte, et M. le duc de Broglie vivant.

M. de Broglie. Que vois-je ! se peut-il ?

Mme de Staël. Mon cher Victor, ne vous alarmez pas, et, sans m'interroger sur un prodige dont aucun être vivant ne saurait pénétrer la cause, jouissez un moment avec moi du bonheur que nous procure à tous deux cette nocturne apparition. Il est, vous le voyez, des liens que la mort même ne saurait briser ; le doux accord des sentiments, des vues, des opinions, forme la chaîne qui rattache la vie périssable à la vie immortelle, et qui empêche que ce qui fut longtemps uni soit à jamais séparé.

M. de Broglie. Je pourrais, je crois, expliquer cette heureuse sympathie par la concordance intellectuelle.

Mme de Staël. N'expliquons rien, je vous prie, je n'ai plus de temps à perdre. Ces relations d'amour qui survivent aux organes matériels ne me laissent point étrangère aux sentiments des objets de mes plus tendres affections. Mes enfants vivent ; ils honorent et chérissent ma mémoire, je le sais ; mais c'est là que se bornent mes rapports présents avec la terre ; la nuit de la tombe enveloppe tout le reste. Dans le même tome, page 83 et suivantes, est un autre dialogue, où sont mis en scène divers personnages historiques, révélant leur existence et le rôle qu'ils ont joué dans des vies successives.

Le correspondant, qui nous adresse cette note, ajoute :

« Je crois, comme vous, que le meilleur moyen d'amener à la doctrine que nous prêchons, bon nombre de récalcitrants, c'est de leur faire voir que ce qu'ils regardent comme un ogre prêt à les dévorer, ou comme une ridicule bouffonnerie, n'est autre chose que ce qui est écloso, par la seule méditation sur les destinées de l'homme, dans le cerveau des penseurs sérieux de tous les âges. »

M. de Jouy écrivait au commencement de ce siècle. Ses œuvres complètes ont été publiées en 1823, en vingt-sept volumes in-8°, chez Didot.

Silvio Pellico

Extrait de *Mes Prisons*, par Silvio Pellico, ch. XIV et XVI.

« Un état pareil était une vraie maladie ; je ne sais si je ne dois pas dire une sorte de somnambulisme. Il me semblait qu'il y avait en moi deux hommes : l'un qui voulait continuellement écrire, et l'autre qui voulait faire autre chose...

Pendant ces nuits horribles, mon imagination s'exaltait quelquefois à tel point que, tout éveillé, il me semblait entendre dans ma prison, tantôt des gémissements, tantôt des rires étouffés. Depuis mon enfance, je n'avais jamais cru aux sorciers ni aux Esprits, et maintenant ces rires et ces gémissements m'épouvantaient ; je ne savais comment me les expliquer ; j'étais forcé de douter si je n'étais pas le jouet de quelque puissance inconnue et malfaisante.

Plusieurs fois je pris la lumière en tremblant, et je regardai si personne n'était caché sous mon lit pour se jouer de moi. Quand j'étais à ma table, tantôt il me semblait que quelqu'un me tirait par mon habit, tantôt que l'on poussait un livre qui tombait à terre ; tantôt aussi je croyais qu'une personne, derrière moi, soufflait ma lumière pour qu'elle s'éteignît. Me levant alors précipitamment, je regardai autour de moi ; je me promenais avec défiance et me demandais à moi-même si j'étais fou ou dans mon bon sens, car, au milieu de tout ce que j'éprouvais, je ne savais plus distinguer la réalité de l'illusion, et je m'écriais avec angoisse : Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ?

Une fois m'étant mis au lit avant l'aurore, je crus être parfaitement sûr d'avoir placé mon mouchoir sous mon traversin. Après un moment d'assoupissement, je m'éveillai comme de coutume, et il me sembla qu'on m'étranglait. Je sentis mon cou étroitement enveloppé. Chose étrange ! Il était enveloppé avec mon mouchoir, fortement attaché par plusieurs nœuds ! J'aurais juré n'avoir pas fait ces nœuds, n'avoir pas touché mon mouchoir depuis que je l'avais mis sous mon traversin. Il fallait que je l'eusse fait en rêvant ou dans un accès de délire, sans en avoir gardé aucune souvenance ; mais je ne pouvais le croire, et, depuis ce moment, je craignais chaque nuit d'être étranglé. »

Si quelques-uns de ces faits peuvent être attribués à une imagination surexcitée par la souffrance, il en est d'autres qui semblent véritablement provoqués par des agents invisibles, et il ne faut pas oublier que Silvio Pellico n'était pas crédule à cet endroit ; cette cause ne pouvait lui venir à la pensée, et, dans l'impossibilité de se l'expliquer, ce qui se passait autour de lui le remplissait de terreur. Aujourd'hui que son Esprit est dégagé du voile de la matière, il se rend compte, non-seulement de ces faits, mais des différentes péripéties de sa vie ; il reconnaît juste ce qui, auparavant, lui paraissait injuste. Il en a donné l'explication dans la communication suivante sollicitée à cet effet.

Société de Paris, 18 octobre 1867.

Qu'il est grand et puissant ce Dieu que les humains rapetissent sans cesse en voulant le définir, et combien les mesquines passions que nous lui prêtons pour le comprendre sont une preuve de notre faiblesse et de notre peu d'avancement ! Un Dieu vengeur ! un Dieu juge ! un Dieu bourreau ! Non ; tout cela n'existe que dans l'imagination humaine, incapable de comprendre l'infini. Quelle folle témérité que de vouloir définir Dieu ! Il est l'incompréhensible et l'indéfinissable, et nous ne pouvons que nous incliner sous sa main puissante, sans chercher à comprendre et à analyser sa nature. Les faits sont là pour nous prouver qu'il existe ! Étudions ces faits et, par leur moyen, remontons de cause en cause aussi loin que nous pourrons aller ; mais ne nous attaquons à la cause des causes que lorsque nous posséderons entièrement les causes secondes, et lorsque nous en comprendrons tous les effets !...

Oui, les lois de l'Éternel sont immuables ! Elles frappent aujourd'hui le coupable, comme elles l'ont toujours frappé, selon la nature des fautes commises et proportionnellement à ces fautes. Elles frappent d'une manière inexorable, et sont suivies de conséquences morales, non fatales, mais inévitables. La peine du talion est un fait, et le mot de l'ancienne loi : « Œil pour œil, dent pour dent, » s'accomplit dans toute sa rigueur. Non-seulement l'orgueilleux est humilié, mais il est frappé dans son orgueil de la même manière dont il a frappé les autres. Le juge inique se voit condamner injustement ; le despote devient opprimé !

Oui, j'ai gouverné les hommes ; je les ai fait plier sous un joug de fer ; je les ai frappés dans leurs affections et leur liberté ; et plus tard, à mon tour, j'ai dû plier sous l'oppresseur, j'ai été privé de mes affections et de ma liberté !

Mais comment l'oppresseur de la veille peut-il devenir le républicain du lendemain ? La chose est des plus simples, et l'observation des faits qui ont lieu sous vos yeux devrait vous en donner la clef. Ne voyez-vous pas, dans le cours d'une seule existence, une même personnalité, tour à tour dominante et dominée ? et n'arrive-t-il pas que, si elle gouverne despotiquement dans le premier cas, elle est, dans le second, une de celles qui luttent le plus énergiquement contre le despotisme ?

La même chose a lieu d'une existence à l'autre. Ce n'est certes pas là une règle sans exception ; mais généralement ceux qui sont en apparence les libéraux les plus forcenés, ont été jadis les plus ardents partisans du pouvoir, et cela se comprend, car il est logique que ceux qui ont été longuement habitués à régner sans conteste et à satisfaire sans entraves leurs moindres caprices, soient ceux qui souffrent davantage de l'oppression, et les plus ardents à en secouer le joug.

Le despotisme et ses excès, par une conséquence admirable des lois de Dieu, entraînent nécessairement chez ceux qui l'exercent un amour immodéré de la liberté, et ces deux excès s'usant l'un par l'autre, amènent inévitablement le calme et la modération.

Telles sont, à propos du désir que vous avez exprimé, les explications que je crois utiles de vous donner. Je serai heureux si elles sont de nature à vous satisfaire.

Silvio Pellico.

Variétés

L'avare de la rue du Four

La Petite Presse du 19 novembre 1868, reproduisait le fait suivant d'après le journal le Droit :

« Dans un misérable galetas de la rue du Four-Saint-Germain, vivait pauvrement un individu d'un certain âge, nommé P... Il ne recevait personne ; il préparait lui-même ses repas, beaucoup plus exigus que ceux d'un anachorète. Couvert de vêtements sordides, il couchait sur un grabat plus sordide encore. D'une maigreur extrême, il paraissait desséché par les privations de tout genre, et on le croyait généralement en proie au plus profond dénuement.

Cependant, une odeur fétide avait commencé à se répandre dans la maison. Elle augmenta d'intensité et finit par gagner l'établissement d'un petit traiteur, situé au rez-de-chaussée, au point que les consommateurs s'en plaignirent.

On rechercha alors avec soin la cause de ces miasmes, et on finit par découvrir qu'ils provenaient du logement occupé par le sieur P...

Cette découverte fit songer que cet homme n'avait pas été vu depuis longtemps, et, dans la crainte qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur, on se hâta d'avertir le commissaire de police du quartier.

Immédiatement, ce magistrat se rendit sur les lieux et fit ouvrir la porte par un serrurier ; mais, dès qu'on voulut entrer dans la chambre, on faillit être suffoqué et il fallut se retirer promptement. Ce ne fut qu'après avoir laissé pendant quelque temps s'introduire dans ce réduit l'air extérieur qu'on put y pénétrer et procéder, avec les précautions convenables, aux constatations.

Un triste spectacle s'offrit au commissaire et au médecin qui l'accompagnait. Sur le lit était étendu le corps du sieur P... dans un état de putréfaction complète ; il était couvert de mouches charbonneuses, et des milliers de vers rongeaient les chairs, qui se détachaient par lambeaux.

Cet état de décomposition n'a pas permis de reconnaître d'une manière certaine la cause de la mort, remontant à une époque éloignée, mais l'absence de toute trace de violence fait penser qu'elle doit être attribuée à une cause naturelle, telle qu'une apoplexie ou une congestion cérébrale. On a d'ailleurs trouvé dans un meuble une somme d'environ 35,000 francs, tant en numéraire qu'en actions, obligations industrielles et valeurs diverses.

A la suite des formalités ordinaires, on s'est hâté d'enlever ces débris humains et de désinfecter le local. L'argent et les valeurs ont été placés sous scellés. »

Cet homme ayant été évoqué à la Société de Paris, a donné la communication suivante :

(Société de Paris, 20 novembre 1868. Méd., M. Rul.)

Vous me demandez pourquoi je me suis laissé mourir de faim, étant en possession d'un trésor. 35,000 francs, c'est une fortune, en effet ! Hélas ! messieurs, vous êtes trop instruits de ce qui se passe autour de vous, pour ne pas comprendre que je subissais des épreuves, et ma fin vous dit assez que j'y ai failli. En effet, dans une précédente existence, j'avais lutté avec énergie contre la pauvreté que je n'avais domptée que par des prodiges d'activité, d'énergie et de persévérance. Vingt fois, je fus sur le point de me voir privé du fruit de mon rude labeur. Aussi, ne fus-je pas tendre pour les pauvres que j'éconduisais lorsqu'ils se présentaient chez moi. Je réservais tout ce que je gagnais pour ma famille, ma femme et mes enfants.

Je me choisis pour épreuve, dans cette nouvelle existence, d'être sobre, modéré dans mes goûts, et de partager ma fortune avec les pauvres, mes frères déshérités.

Ai-je tenu parole ? Vous voyez le contraire ; car j'ai bien été sobre, tempérant, plus que tempérant ; mais je n'ai pas été charitable.

Ma fin malheureuse n'a été que le commencement de mes souffrances, plus dures, plus pénibles en ce moment, où je vois avec les yeux de l'Esprit. Aussi n'aurais-je pas eu le courage de me présenter devant vous, si l'on ne m'avait assuré que vous êtes bons, compatissants au malheur, et je viens vous demander de prier pour moi. Allégez mes souffrances, vous qui connaissez les moyens de rendre les souffrances moins poignantes ; priez pour votre frère qui souffre et qui désire revenir souffrir beaucoup plus encore !

Pitié, mon Dieu ! Pitié pour l'être faible qui a failli ; et vous, messieurs, compassion à votre frère, qui se recommande à vos prières.

L'avare de la rue du Four.

Suicide par obsession

On lit dans le Droit :

« Le sieur Jean-Baptiste Sadoux, fabricant de canots à Joinville-Le-Pont, aperçut hier un jeune homme qui, après avoir erré pendant quelque temps sur le pont, était monté sur le parapet et se précipitait dans la Marne. Aussitôt il se porta à son secours, et, au bout de sept minutes, il le ramena. Mais déjà l'asphyxie était complète, et toutes les tentatives faites pour ranimer cet infortuné demeurèrent infructueuses.

Une lettre trouvée sur lui l'a fait reconnaître pour le sieur Paul D..., âgé de vingt-deux ans, demeurant rue Sedaine, à Paris. Cette lettre, adressée par le suicidé à son père, était extrêmement touchante. Il lui demandait pardon de l'abandonner et lui disait que depuis deux ans il était dominé par une idée terrible, par une irrésistible envie de se détruire. Il lui semblait, ajoutait-il, entendre hors de la vie une voix qui l'appelait sans relâche, et, malgré tous ses efforts, il ne pouvait s'empêcher d'aller vers elle. On a également trouvé dans une poche de paletot une corde neuve à laquelle avait été fait un nœud coulant. Le corps, à la suite de l'examen médico-légal, a été remis à la famille. »

L'obsession est ici bien évidente, et ce qui ne l'est pas moins, c'est que le Spiritisme y est complètement étranger, nouvelle preuve que ce mal n'est pas inhérent à la croyance. Mais si le Spiritisme n'est pour rien dans le fait, lui seul peut en donner l'explication. Voici l'instruction donnée à ce sujet par un de nos Esprits habitués, et de laquelle il ressort que, malgré l'entraînement auquel ce jeune homme a cédé pour son malheur, il n'a point succombé à la fatalité ; il avait son libre arbitre, et, avec plus de volonté, il aurait pu résister. S'il avait été Spirite, il aurait compris que la voix qui le sollicitait ne pouvait être que celle d'un mauvais Esprit, et les suites terribles d'un instant de faiblesse.

(Paris, groupe Desliens, 20 décembre 1868, Médium, M. Nivard.)

La voix disait : Viens ! Viens ! mais elle eût été inefficace, cette voix du tentateur, si l'action directe de l'Esprit ne s'était fait sentir. Le pauvre suicidé était appelé et il était poussé. Pourquoi ? Son passé

était la cause de la situation douloureuse où il se trouvait ; il tenait à la vie et redoutait la mort ; mais, dans cet appel incessant qu'il entendait, il a trouvé, dirai-je la force ? non ; il a puisé la faiblesse qui l'a perdu. Il a surmonté ses craintes, parce qu'il s'attendait à la fin à trouver de l'autre côté de la vie le repos que ce côté-ci lui refusait. Il a été trompé : le repos n'est point venu. Les ténèbres l'entourent, sa conscience lui reproche son acte de faiblesse, et l'Esprit qui l'a entraîné ricane autour de lui, il le crible d'un persiflage constant. L'aveugle ne le voit point, mais il entend la voix qui lui répète : Viens ! viens ! et puis qui se moque de ses tortures.

La cause de ce fait d'obsession est dans le passé, comme je viens de le dire ; l'obsesseur a été poussé lui-même au suicide par celui qu'il vient de faire tomber dans l'abîme. C'était sa femme dans l'existence précédente, et elle avait considérablement souffert de la débauche et des brutalités de son mari. Trop faible pour accepter la situation qui lui était faite, avec résignation et courage, elle demanda à la mort un refuge contre ses maux. Elle s'est vengée depuis ; vous savez comment. Mais cependant l'acte de ce malheureux n'était pas fatal ; il avait accepté les risques de la tentation ; elle était nécessaire à son avancement, car, seule, elle pouvait faire disparaître la tache qui avait sali son existence précédente. Il en avait accepté les risques avec l'espoir d'être le plus fort, il s'était trompé : il a succombé. Il recommencera plus tard ; résistera-t-il ? Cela dépendra de lui.

Priez Dieu pour lui, afin qu'il lui donne le calme et la résignation dont il a tant besoin, le courage et la force pour qu'il ne faillisse pas dans les épreuves qu'il aura à subir plus tard.

Louis Nivard.

Dissertations spirites

Les Arts et le Spiritisme

(Paris, groupe Desliens, 25 novembre 1868, médium M. Desliens.)

Fut-il jamais un temps où il y eut plus de poètes, plus de peintres, de sculpteurs, de littérateurs, d'artistes en tous genres ? Fut-il jamais un temps où poésie, peinture, sculpture, art quel qu'il soit, ait été accueilli avec plus de dédain ? Tout est dans le marasme ! et rien, si ce n'est ce qui a trait directement à la furia positiviste du siècle, n'a actuellement chance d'être favorablement apprécié.

Il y a, sans doute, encore quelques amis du beau, du grand, du vrai ; mais, à côté, combien de profanateurs, soit parmi les exécutants, soit parmi les amateurs ! Il n'y a plus de peintres ; il n'y a que des faiseurs ! Ce n'est point la gloire que l'on poursuit ! elle vient à pas trop lents pour notre génération de gens pressés. Voir la renommée et l'auréole du talent, couronner une existence sur son déclin, qu'est cela ? Une chimère, bonne tout au plus pour les artistes du temps passé ! On avait le temps de vivre alors ; aujourd'hui on a à peine celui de jouir ! Il faut donc arriver, et promptement, à la fortune ; il faut se faire un nom par un faire original, par l'intrigue, par tous les moyens plus ou moins avouables dont la civilisation comble les peuples qui touchent à un progrès immense en avant ou à une décadence sans rémission.

Qu'importe si la célébrité conquise disparaît avec autant de rapidité que l'existence de l'éphémère ! Qu'importe la brièveté de l'éclat !... C'est une éternité si ce temps a suffi pour acquérir la fortune, la clef des jouissances et du dolce far niente !

C'est la lutte courageuse avec l'épreuve qui fait le talent ; la lutte avec la fortune l'énerve et le tue !

Tout tombe, tout périclite, parce qu'il n'y a plus de croyance !

Pensez-vous que le peintre croie en lui-même ? Oui, il y arrive parfois ; mais, en général, il ne croit qu'à l'aveuglement, qu'à la fougue du public, et il en profite jusqu'à ce qu'un nouveau caprice vienne transporter ailleurs le torrent de faveurs qui pénétraient chez lui !

Comment faire des tableaux religieux ou mythologiques qui frappent et émeuvent, lorsque les croyances dans les idées qu'ils représentent ont disparu ?

On a du talent, on sculpte le marbre, on lui donne la forme humaine ; mais c'est toujours une pierre froide et insensible : il n'y a point de vie ! De belles formes, mais non l'étincelle qui crée l'immortalité !

Les maîtres de l'antiquité ont fait des dieux, parce qu'ils croyaient à ces dieux. Nos sculpteurs actuels, qui n'y croient pas, font à peine des hommes. Mais vienne la foi, fût-elle illogique et sans un but sérieux, elle enfantera des chefs-d'œuvre, et, si la raison les guide, il n'y aura point de limites qu'elle ne puisse atteindre ! Des champs immenses, complètement inexplorés, s'ouvrent devant la jeunesse actuelle, devant tous ceux qu'un puissant sentiment de conviction pousse dans une voie quelle qu'elle soit. Littérature, architecture, peinture, histoire, tout recevra de l'aiguillon spirite le nouveau baptême de feu nécessaire pour rendre l'énergie et la vitalité à la société expirante ; car il aura mis au cœur de tous ceux qui l'accepteront, un ardent amour de l'humanité et une foi inébranlable dans sa destinée.

Un artiste, Ducornet.

La musique spirite

(Paris, groupe Desliens, 9 décembre 1868 ; médium, M. Desliens.)

Récemment, au siège de la Société spirite de Paris, le Président m'a fait l'honneur de me demander mon opinion sur l'état actuel de la musique et sur les modifications que pourrait y apporter l'influence des croyances spirites. Si je ne me suis pas rendu de suite à ce bienveillant et sympathique appel, croyez bien, messieurs, qu'une cause majeure a seule motivé mon abstention.

Les musiciens, hélas ! sont des hommes comme les autres, plus hommes peut-être, et, à ce titre, ils sont faillibles et peccables. Je n'ai pas été exempt de faiblesses, et si Dieu m'a fait la vie longue afin de me donner le temps de me repentir, l'enivrement du succès, la complaisance des amis, les flatteries des courtisans m'en ont souvent enlevé le moyen. Un maestro, c'est une puissance, en ce monde où le plaisir joue un si grand rôle. Celui dont l'art consiste à séduire l'oreille, à attendrir le cœur, voit bien des pièges se créer sous ses pas, et il y tombe, le malheureux ! Il s'enivre de l'enivrement des autres ; les applaudissements lui bouchent les oreilles, et il va droit à l'abîme sans chercher un point d'appui pour résister à l'entraînement.

Cependant, malgré mes erreurs, j'avais foi en Dieu ; je croyais à l'âme qui vibrait en moi, et, dégagé de sa cage sonore, elle s'est vite reconnue au milieu des harmonies de la création et a confondu sa prière avec celles qui s'élèvent de la nature à l'infini, de la créature à l'être incréé !...

Je suis heureux du sentiment qui a provoqué ma venue parmi les spirites, car c'est la sympathie qui l'a dicté, et, si la curiosité m'a tout d'abord attiré, c'est à ma reconnaissance que vous devez mon appréciation de la question qui m'a été posée. J'étais là, prêt à parler, croyant tout savoir, lorsque mon orgueil en tombant m'a dévoilé mon ignorance. Je restai muet et j'écoutai ; je revins, je m'instruisis, et, lorsqu'aux paroles de vérité émises par vos instructeurs se joignirent la réflexion et la méditation, je me dis : Le grand maestro Rossini, le créateur de tant de chefs-d'œuvre selon les hommes, n'a fait, hélas ! qu'égrener quelques-unes des perles les moins parfaites de l'écrin musical créé par le maître des maestri. Rossini a assemblé des notes, composé des mélodies, goûté à la coupe qui contient toutes les harmonies ; il a dérobé quelques étincelles au feu sacré ; mais, ce feu sacré, ni lui ni d'autres ne l'ont créé ! - Nous n'inventons pas : nous copions au grand livre de la nature et la foule applaudit quand nous n'avons pas trop déformé la partition.

Une dissertation sur la musique céleste !... Qui pourrait s'en charger ? Quel Esprit surhumain pourrait faire vibrer la matière à l'unisson de cet art enchanteur ? Quel cerveau humain, quel Esprit incarné pourrait en saisir les nuances variées à l'infini ?... Qui possède à ce point le sentiment de l'harmonie ?... Non, l'homme n'est pas fait pour de pareilles conditions !... Plus tard !... bien plus tard !...

En attendant, je viendrai, bientôt peut-être, satisfaire à votre désir et vous donner mon appréciation sur l'état actuel de la musique, et vous dire les transformations, les progrès que le Spiritisme pourra y introduire. - Aujourd'hui il est trop tôt encore. Le sujet est vaste, je l'ai déjà étudié, mais il me déborde encore ; quand j'en serai maître, si toutefois la chose est possible, ou mieux quand je l'aurai

entrevu autant que l'état de mon esprit me le permettra, je vous satisferai ; mais encore un peu de temps. Si un musicien peut seul bien parler de la musique de l'avenir, il doit le faire en maître, et Rossini ne veut point parler en écolier.

Rossini.

Obsessions simulées

Cette communication nous a été donnée à propos d'une dame qui devait venir demander des conseils pour une obsession, et au sujet de laquelle nous avons cru devoir préalablement prendre l'avis des Esprits.

« La pitié pour ceux qui souffrent ne doit pas exclure la prudence, et ce pourrait être une imprudence d'établir des relations avec tous ceux qui se présentent à vous, sous l'empire d'une obsession réelle ou feinte. C'est encore une épreuve par où le Spiritisme devra passer, et qui lui servira à se débarrasser de tous ceux qui, par leur nature, embarrasseraient sa voie. On a bafoué, ridiculisé les spirites ; on a voulu effrayer ceux que la curiosité attirait vers vous, en vous plaçant sous un patronage satanique. Tout cela n'a point réussi ; avant de se rendre on veut démasquer une dernière batterie qui, comme toutes les autres, tournera à votre avantage. Ne pouvant plus vous accuser de contribuer à l'accroissement de l'aliénation mentale, on vous enverra de véritables obsédés, devant lesquels on espère que vous échouerez, et des obsédés simulés qu'il vous serait naturellement impossible de guérir d'un mal imaginaire. Tout cela n'arrêtera en rien vos progrès, mais à la condition d'agir avec prudence, et d'engager ceux qui s'occupent des traitements obsessionnels à consulter leurs guides, non-seulement sur la nature du mal, mais sur la réalité des obsessions qu'ils pourront avoir à combattre. Ceci est important, et je profite de l'idée qui vous a été suggérée de demander à l'avance un conseil, pour vous recommander d'en user toujours ainsi à l'avenir.

« Quant à cette dame, elle est sincère et réellement souffrante, mais il n'y a rien à faire actuellement pour elle, si ce n'est de l'engager à demander, par la prière, le calme et la résignation pour supporter courageusement son épreuve. Ce ne sont point des instructions des Esprits qu'il lui faut ; il serait même prudent de l'éloigner de toute idée de correspondance avec eux, et de l'engager à s'en remettre entièrement aux soins de la médecine officielle. »

Docteur Demeure.

Remarque. - Ce n'est pas seulement contre les obsessions simulées qu'il est prudent de se tenir en garde, mais contre les demandes de communications de toutes natures, évocations, conseils de santé, etc., qui pourraient être des pièges tendus à la bonne foi, et dont la malveillance pourrait se servir. Il convient donc de n'accéder aux demandes de cette nature qu'en connaissance de cause, et à l'égard des personnes connues ou dûment recommandées. Les adversaires du Spiritisme voient avec peine les développements qu'il prend contrairement à leurs prévisions, et ils épient ou provoquent les occasions de le prendre en défaut, soit pour l'accuser, soit pour le tourner en ridicule. En pareil cas, il vaut mieux pécher par excès de circonspection que par imprévoyance.

Allan Kardec

Février 1869

Statistique du Spiritisme

Appréciation par le journal la Solidarité³.

Le journal la Solidarité, du 15 janvier 1869, analyse la statistique du Spiritisme que nous avons publiée dans notre précédent numéro ; s'il en critique quelques chiffres, nous sommes heureux de son adhésion à l'ensemble du travail qu'il apprécie en ces termes :

« Nous regrettons de ne pouvoir reproduire, faute d'espace, les réflexions très sages dont M. Allan Kardec fait suivre cette statistique. Nous nous bornerons à constater avec lui qu'il y a des spirites à tous les degrés de l'échelle sociale ; que la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants ; que le Spiritisme s'est propagé partout du haut en bas de l'échelle sociale ; que l'affliction et le malheur sont les grands recruteurs du Spiritisme, par suite des consolations et des espérances qu'il donne à ceux qui pleurent et regrettent ; que le Spiritisme trouve un plus facile accès parmi les incrédules en matières religieuses que parmi les gens qui ont une foi arrêtée ; enfin, qu'après les fanatiques, les plus réfractaires aux idées spirites sont les gens dont toutes les pensées sont concentrées sur les possessions et les jouissances matérielles, quelle que soit, d'ailleurs, leur condition. »

C'est un fait d'une importance capitale qu'il soit constaté que, partout, « la grande majorité des spirites se trouve parmi les gens éclairés et non parmi les ignorants. » En présence de ce fait matériel, que devient l'accusation de stupidité, ignorance, folie, ineptie, jetée si étourdiment contre les spirites par la malveillance ?

Le Spiritisme se propageant du haut en bas de l'échelle, prouve en outre que les classes favorisées comprennent son influence moralisatrice sur les masses, puisqu'elles s'efforcent de l'y faire pénétrer. C'est qu'en effet, les exemples que l'on a sous les yeux, quoique partiels et encore isolés, démontrent d'une manière péremptoire que l'esprit du prolétariat serait tout autre s'il était imbu des principes de la doctrine spirite.

La principale objection de la Solidarité, et elle est très sérieuse, porte sur le nombre des spirites du monde entier. Voici ce qu'elle dit à ce sujet :

« La Revue spirite se trompe de beaucoup lorsqu'elle n'estime qu'à six ou sept millions le nombre des spirites pour le monde entier. Elle oublie évidemment de compter l'Asie.

Si par le terme spirite on entend les personnes qui croient à la vie d'outre-tombe et aux rapports des vivants avec l'âme des personnes mortes, c'est par centaines de millions qu'il faut les compter. La croyance aux Esprits existe chez tous les sectateurs du bouddhisme, et l'on peut dire qu'elle fait le fond de toutes les religions de l'extrême Orient. Elle est surtout générale en Chine. Les trois anciennes sectes qui depuis si longtemps se partagent les populations dans l'empire du Milieu, croient aux mânes, aux Esprits, et en professent le culte. - On peut même dire que c'est là pour elles un terrain commun. Les adorateurs du Tao et de Fo s'y rencontrent avec les sectateurs du philosophe Koung-fou-tseu.

Les prêtres de la secte de Lao-Tseu, et particulièrement les Tao-Tse, ou docteurs de la Raison, doivent aux pratiques spirites, une grande partie de leur influence sur les populations. - Ces religieux interrogent les Esprits et obtiennent des réponses écrites qui n'ont ni plus ni moins de valeur que celles de nos médiums. Ce sont des conseils et des avis regardés comme étant donnés aux vivants par l'Esprit d'un mort ; il s'y trouve des révélations de secrets connus uniquement de la personne qui interroge, quelquefois des prédictions qui se réalisent ou ne se réalisent pas, mais qui sont de nature à frapper les auditeurs et à flatter assez leurs désirs pour qu'ils se chargent d'accomplir eux-mêmes l'oracle.

³ Le journal *la Solidarité* paraît deux fois par mois. Prix : 10 fr. par an. Paris, librairie des sciences sociales, rue des Saints-Pères, n° 13.

Ces correspondances s'obtiennent par des procédés qui ne diffèrent pas beaucoup de ceux de nos spirites, mais qui cependant doivent être plus perfectionnés si l'on considère la longue expérience des opérateurs qui les pratiquent traditionnellement.

Voici comment ils nous ont été décrits par un témoin oculaire, M. D..., qui habite la Chine depuis longtemps et qui est familier avec la langue du pays.

Une tige de pêcher, longue de 50 à 60 centimètres, est maintenue à ses deux extrémités par deux personnes, dont l'une est le médium et l'autre l'interrogateur. Au milieu de cette tige, on a eu soin de sceller ou d'attacher une petite baguette de même bois, assez semblable à un crayon pour la longueur et la grosseur. Au-dessous de ce petit appareil, se trouve répandue une couche de sable, ou une boîte contenant du millet. La baguette, en se promenant machinalement sur ce sable ou sur ces graines, trace des caractères. Ces caractères, à mesure qu'ils se forment, sont lus et reproduits immédiatement sur le papier par un lettré présent à la séance. Il en résulte des phrases et des écrits plus ou moins longs, plus ou moins intéressants, mais ayant toujours une valeur logique.

Si l'on en croit les Tao-Tse, ces procédés leur viennent de Lao-Tseu lui-même. Or si, d'après l'histoire, Lao-Tseu vécut au sixième siècle avant Jésus-Christ, il est bon de rappeler que, d'après la légende, il est comme le Verbe des chrétiens, antérieur au commencement et contemporain de la grande non-entité, comme s'expriment les docteurs de la Raison.

On voit que le Spiritisme remonte à une assez jolie antiquité.

Cela ne prouve pas qu'il soit vrai ? - Non, sans doute, mais, s'il suffit à une croyance d'être ancienne pour être vénérable, et d'être forte par le nombre de ses partisans pour être respectée, je n'en connais pas qui ait plus de titres au respect et à la vénération de mes contemporains. »

Il va sans dire que nous adhérons complètement à cette rectification, et nous sommes heureux qu'elle émane d'une source étrangère, parce que cela prouve que nous n'avons pas cherché à enfler le tableau. Nos lecteurs apprécieront, comme nous, la manière dont ce journal, qui se recommande par son caractère sérieux, envisage le Spiritisme ; on voit que, de sa part, c'est une appréciation motivée.

Nous savions bien que les idées spirites sont très répandues chez les peuples de l'extrême Orient, et si nous ne les avons pas fait entrer en ligne de compte, c'est que, dans notre évaluation, nous ne nous sommes proposé de présenter, ainsi que nous l'avons dit, que le mouvement du Spiritisme moderne, nous réservant de faire plus tard une étude spéciale sur l'antériorité de ces idées. Nous remercions très sincèrement l'auteur de l'article de nous avoir devancé.

Ailleurs il dit : « Nous croyons que cette incertitude (sur le nombre réel des spirites, en France surtout) tient d'abord à l'absence de déclarations positives de la part des adeptes ; ensuite à l'état flottant des croyances. Il existe, - et nous pourrions en citer à Paris de nombreux exemples, - une foule de gens qui croient au Spiritisme et qui ne s'en vantent pas. »

Ceci est parfaitement juste ; aussi n'avons-nous parlé que des spirites de fait ; autrement, comme nous l'avons dit, si l'on comprenait les spirites d'intuition, en France seulement on les compterait par millions ; mais nous avons préféré être au-dessous qu'au-dessus de la vérité pour ne pas être taxé d'exagération. Il faut cependant que l'accroissement soit bien sensible, pour que certains adversaires l'aient porté à des chiffres hyperboliques, comme l'auteur de la brochure : le Budget du Spiritisme, qui, voyant sans doute les spirites avec un verre grossissant, les évaluait, en 1863, à vingt millions pour la France (Revue Spirite de juin 1863, page 175).

A propos de la proportion des savants officiels, dans la catégorie du degré d'instruction, l'auteur dit : « Nous aimerions bien de voir à l'œil nu ces 4 p. 100 de savants officiels : 40,000 pour l'Europe ; 24,000 pour la France seule ; c'est beaucoup de savants, et officiels encore ; 6 p. 100 d'illettrés, ce n'est guère. »

La critique serait fondée si, comme le suppose l'auteur, il s'agissait de 4 p. 100 sur le nombre approximatif de six cent mille spirites en France, ce qui ferait effectivement vingt-quatre mille ; ce serait beaucoup, en effet, car on aurait quelque peine à trouver ce chiffre de savants officiels dans toute la population de la France. Sur une telle base, le calcul serait évidemment ridicule, et l'on pourrait en dire autant des illettrés. Cette évaluation n'a donc pas pour but d'établir le nombre

effectif des savants officiels spirites, mais la proportion relative dans laquelle ils se trouvent par rapport aux divers degrés d'instruction, parmi lesquels ils sont en minorité. Dans d'autres catégories, nous nous sommes bornés à une simple classification, sans évaluation numérique à tant pour cent. Lorsque nous avons usé de ce dernier procédé, c'était pour rendre la proportion plus sensible.

Pour mieux définir notre pensée, nous dirons que, par savants officiels, nous n'entendons pas tous ceux dont le savoir est constaté par un diplôme, mais uniquement ceux qui occupent des positions officielles, comme membres d'Académies, professeurs des Facultés, etc., qui se trouvent ainsi plus en évidence, et dont, par ce motif, le nom fait autorité dans la science ; à ce point de vue, un docteur en médecine peut être très savant, sans être un savant officiel.

La position officielle influe beaucoup sur la manière d'envisager certaines choses ; nous en citerons, comme preuve, l'exemple d'un médecin distingué, mort depuis plusieurs années, et que nous avons personnellement connu. Il était alors grand partisan du magnétisme, sur lequel il avait écrit, et ce fut ce qui nous mit en rapport avec lui. Sa réputation grandissant, il acquit successivement plusieurs positions officielles. A mesure qu'il montait, sa ferveur pour le magnétisme baissait ; si bien que quand il fut au plus haut de l'échelle, elle tomba au-dessous de zéro, car il renia ouvertement ses anciennes convictions. Des considérations de même nature peuvent expliquer le rang de certaines classes en ce qui concerne le Spiritisme.

La catégorie des affligés, gens sans inquiétude, heureux du monde, sensualistes, fournit à l'auteur de l'article la réflexion suivante :

« Il est dommage que ce soit là de la pure fantaisie. Pas de sensualistes, cela se comprend ; Spiritisme et matérialisme s'excluent. Soixante affligés sur cent spirites, cela se comprend encore. C'est pour ceux qui pleurent que les relations avec un monde meilleur sont précieuses. Mais trente personnes sur cent sans inquiétude, c'est trop beau ! Si le Spiritisme opérait de tels miracles, il ferait bien d'autres conquêtes. Il en ferait surtout parmi les heureux du monde, qui en sont aussi presque toujours les plus inquiets et les plus tourmentés. »

Il y a ici une erreur manifeste, car il semblerait que ce résultat est le fait du Spiritisme, tandis que c'est lui qui puise, dans ces catégories, plus ou moins d'adeptes selon les prédispositions qu'il y rencontre. Ces chiffres signifient simplement qu'il trouve le plus d'adhérents parmi les affligés ; un peu moins parmi les gens sans inquiétude ; mais moins encore parmi les heureux du monde, et point parmi les sensualistes.

Il faut d'abord s'entendre sur les mots. Matérialisme et sensualisme ne sont pas synonymes et ne marchent pas toujours de pair ; car on voit des gens, spiritualistes par profession et par devoir, qui sont très sensuels, tandis qu'il y a des matérialistes très modérés dans leur manière de vivre ; le matérialisme n'est souvent pour eux qu'une opinion qu'ils ont embrassée faute d'en trouver une plus rationnelle ; c'est pourquoi, lorsqu'ils reconnaissent que le Spiritisme comble le vide fait dans leur conscience par l'incrédulité, ils l'acceptent avec bonheur ; les sensualistes, au contraire, y sont les plus réfractaires.

Une chose assez bizarre, c'est que le Spiritisme trouve plus de résistance chez les panthéistes en général, que chez ceux qui sont franchement matérialistes. Cela tient sans doute à ce que le panthéiste se soit presque toujours fait un système ; il a quelque chose, tandis que le matérialiste n'a rien, et que ce vide l'inquiète.

Par les heureux du monde, nous entendons ceux qui passent pour tels aux yeux de la foule, parce qu'ils peuvent se donner largement toutes les jouissances de la vie. Il est vrai qu'ils sont souvent les plus inquiets et les plus tourmentés ; mais de quoi ? des soucis que leur causent la fortune et l'ambition. A côté de ces préoccupations incessantes, des anxiétés de la perte ou du gain, du tracas des affaires pour les uns, des plaisirs pour les autres, il leur reste trop peu de temps pour s'occuper de l'avenir.

Ne pouvant avoir la paix de l'âme qu'à la condition de renoncer à ce qui fait l'objet de leurs convoitises, le Spiritisme les touche peu, philosophiquement parlant. A l'exception des peines du cœur qui n'épargnent personne, si ce n'est les égoïstes, les tourments de la vie sont le plus souvent

pour eux dans les déceptions de la vanité, du désir de posséder, de briller, de commander. On peut donc dire qu'ils se tourmentent eux-mêmes.

Le calme, la tranquillité, au contraire, se trouvent plus particulièrement dans les positions modestes, quand le bien-être de la vie y est assuré. Là, il n'y a que peu ou point d'ambition ; on se contente de ce que l'on a, sans se donner les tourments de l'augmenter en courant les chances aléatoires de l'agiotage ou de la spéculation. Ce sont ceux que nous appelons sans inquiétude, relativement parlant ; pour peu qu'il y ait en eux de l'élévation dans la pensée, ils s'occupent volontiers de choses sérieuses ; le Spiritisme leur offre un attrayant sujet de méditation, et ils l'acceptent plus facilement que ceux à qui le tourbillon du monde donne une fièvre continue.

Tels sont les motifs de cette classification qui n'est pas, comme on le voit, aussi fantaisiste que le suppose l'auteur de l'article. Nous le remercions de nous avoir fourni l'occasion de relever des erreurs que d'autres pourraient avoir commises, faute, par nous, d'avoir été assez explicite.

Dans notre statistique, nous avons omis deux fonctions importantes par leur nature, et parce qu'elles comptent un assez grand nombre d'adeptes sincères et dévoués ; ce sont les maires et les juges de paix, qui sont au cinquième rang, avec les huissiers et les commissaires de police.

Une autre omission contre laquelle il a été réclamé avec justice, et que l'on nous prie avec instance de réparer, c'est celle des Polonais, dans la catégorie des peuples. Elle est d'autant plus fondée que le Spiritisme compte dans cette nation de nombreux et fervents adeptes depuis l'origine. Comme rang, la Pologne vient en cinquième, entre la Russie et l'Allemagne.

Pour compléter la nomenclature, il aurait fallu y comprendre d'autres contrées comme la Hollande, par exemple, qui viendrait après l'Angleterre ; le Portugal, après la Grèce ; les provinces Danubiennes où il y a aussi des spirites, mais sur lesquelles nous n'avons pas de données assez positives pour leur assigner un rang. Quant à la Turquie, la presque totalité des adeptes se compose de Français, d'Italiens et de Grecs.

Une classification plus rationnelle, et plus exacte que celle par contrées territoriales, serait celles par races ou nationalités, qui ne sont pas confinées dans des limites circonscrites, et portent partout où elles sont répandues leur aptitude plus ou moins grande à s'assimiler les idées spirites. A ce point de vue, dans une même contrée, il y aurait souvent plusieurs distinctions à faire.

La communication suivante a été donnée dans un groupe de Paris, à propos du rang qu'occupent les tailleurs parmi les professions industrielles.

(Paris, 6 janvier 1869, groupe Desliens ; méd. M. Leymarie.)

Vous avez créé des catégories, cher maître, en tête desquels vous avez placé certains métiers. Savez-vous, selon nous, ce qui entraîne certaines personnes à se faire spirites ? Ce sont les mille persécutions qu'elles endurent dans leurs professions. Les premiers dont vous parlez doivent avoir de l'ordre, de l'économie, du soin, du goût, être un peu artistes, et puis encore être patients, savoir attendre, écouter, sourire et saluer avec une certaine élégance ; mais après toutes ces petites conventions, plus sérieuses qu'on ne le pense, il faut encore calculer, ordonner sa caisse par doit et avoir, et souffrir, souffrir continuellement.

En contact avec les hommes de toutes classes, commentant les plaintes, les confidences, les duperies, les faux visages, ils apprennent beaucoup ! En conduisant cette vie multiple, leur intelligence s'ouvre par la comparaison ; leur esprit se fortifie par la déception et la souffrance ; et voilà pourquoi certaines corporations comprennent et acclament tous les progrès ; elles aiment le théâtre français, la belle architecture, le dessin, la philosophie ; beaucoup la liberté et toutes ses conséquences. Toujours en avant et à l'affût de ce qui console et fait espérer, elles se donnent au Spiritisme qui est pour elles une force, une promesse ardente, une vérité qui grandit le sacrifice, et, plus que vous ne le croyez, la partie cotée n° 1 vit de sacrifices.

Sonnet.

Puissance du ridicule

En lisant un journal, nous avons trouvé cette phrase proverbiale : En France, le ridicule tue toujours. Ceci nous a suggéré les réflexions suivantes :

Pourquoi en France plutôt qu'ailleurs ? c'est que là, plus qu'ailleurs, l'esprit à la fois fin, caustique et jovial, saisit de prime abord le côté plaisant ou ridicule des choses ; il le cherche par instinct, le sent, le devine, le flaire, pour ainsi dire ; il le découvre où d'autres ne l'apercevraient pas, et le met en relief avec adresse. Mais l'esprit français veut avant tout le bon goût, l'urbanité jusque dans la raillerie ; il rit volontiers d'une plaisanterie fine, délicate, spirituelle surtout, tandis que les charges sans sel, la critique lourde, grossière, à brûle pourpoint, semblable à la patte de l'ours ou au coup de poing du rustre, lui répugnent, parce qu'il a une répulsion instinctive pour la trivialité.

Peut-être dira-t-on que certains succès modernes semblent démentir ces qualités. Il y aurait beaucoup à dire sur les causes de cette déviation qui n'est que trop réelle, mais qui n'est que partielle, et ne peut prévaloir sur le fond du caractère national, ainsi que nous le démontrerons quelque jour. Nous dirons seulement en passant que ces succès qui étonnent les gens de bon goût, sont en grande partie dus à la curiosité très vivace aussi dans le caractère français. Mais écoutez la foule au sortir de certaines exhibitions ; le jugement qui domine, même dans la bouche du peuple, se résume en ces mots : C'est dégoûtant ! et cependant on y est allé, uniquement pour pouvoir dire qu'on a vu une excentricité ; on n'y revient pas, mais en attendant que la foule des curieux ait défilé, le succès est fait, et c'est tout ce que l'on demande. Il en est de même de certains succès soi-disant littéraires.

L'aptitude de l'esprit français à saisir le côté comique des choses, fait du ridicule une véritable puissance, plus grande en France qu'en d'autres pays ; mais est-il exact de dire qu'il y tue toujours ?

Il faut distinguer ce qu'on peut appeler le ridicule intrinsèque, c'est-à-dire inhérent à la chose même, et le ridicule extrinsèque, venant du dehors, et déversé sur une chose. Ce dernier peut sans doute être jeté sur tout, mais il ne blesse que ce qui est vulnérable ; lorsqu'il s'attaque aux choses qui n'y donnent aucune prise, il glisse sans y porter aucune atteinte. La caricature la plus grotesque d'une statue irréprochable ne lui enlève rien de son mérite, et ne la fait pas déchoir dans l'opinion, parce que chacun est à même de l'apprécier.

Le ridicule n'a de puissance qu'autant qu'il frappe juste, qu'il fait ressortir avec esprit et finesse des travers réels : c'est alors qu'il tue ; mais lorsqu'il tombe à faux, il ne tue rien du tout, ou plutôt il se tue lui-même. Pour que l'adage ci-dessus soit complètement vrai, il faudrait dire : « En France, le ridicule tue toujours ce qui est ridicule. » Ce qui est réellement vrai, bon et beau n'est jamais ridicule. Qu'on tourne en dérision une personnalité notoirement respectable, le curé Viannet, par exemple, on inspirera du dégoût, même aux incrédules, tant il est vrai que ce qui est respectable en soi est toujours respecté par l'opinion publique.

Tout le monde n'ayant ni le même goût ni la même manière de voir, ce qui est vrai, bon et beau pour les uns, peut ne pas l'être pour d'autres ; qui donc sera juge ? L'être collectif qu'on appelle tout le monde, et contre les décisions duquel les opinions isolées protestent en vain. Quelques individualités peuvent être momentanément égarées par la critique ignorante, malveillante ou inconsciente, mais non les masses, dont les jugements finissent toujours par triompher. Si la majorité des convives à un banquet trouve un mets de son goût, vous aurez beau dire qu'il est mauvais, vous n'empêcherez pas d'en manger, ou tout au moins d'en goûter.

Ceci nous explique pourquoi le ridicule déversé à profusion sur le Spiritisme, ne l'a pas tué. S'il n'a pas succombé, ce n'est pas faute d'avoir été retourné en tous sens, travesti, dénaturé, grotesquement affublé par ses antagonistes ; et pourtant, après dix ans d'une agression acharnée, il est plus fort que jamais ; c'est qu'il est comme la statue dont nous avons parlé tout à l'heure.

En définitive, sur quoi le sarcasme s'est-il particulièrement exercé, à propos du Spiritisme ? Sur ce qui prête réellement le flanc à la critique : les abus, les excentricités, les exhibitions, les exploitations, le charlatanisme sous toutes ses faces, les pratiques absurdes, qui n'en sont que la parodie, dont le Spiritisme sérieux n'a jamais pris la défense, mais qu'il a, au contraire, toujours désavoués. Le ridicule n'a donc frappé, et n'a pu mordre que sur ce qui était ridicule dans la manière

dont certaines personnes, peu éclairées, conçoivent le Spiritisme. S'il n'a pas encore tout à fait tué ces abus, il leur a porté un coup mortel, et c'était justice.

Le Spiritisme vrai n'a donc pu que gagner à être débarrassé de la plaie de ses parasites, et ce sont ses ennemis qui s'en sont chargés. Quant à la doctrine proprement dite, il est à remarquer qu'elle est presque toujours restée en dehors du débat ; et pourtant c'est la partie principale, l'âme de la cause. Ses adversaires ont bien compris que le ridicule ne pouvait l'effleurer ; ils ont senti que la fine lame de la raillerie spirituelle glisserait sur cette cuirasse, c'est pourquoi ils l'ont attaquée avec la massue de l'injure grossière, et le coup de poing du rustre, mais avec aussi peu de succès.

Dès le principe, le Spiritisme a paru à certains individus à bout d'expédients, une mine féconde à exploiter par sa nouveauté ; quelques-uns, moins touchés de la pureté de sa morale que des chances qu'ils y entrevoyaient, se sont mis sous l'égide de son nom dans l'espoir de s'en faire un moyen ; ce sont ceux qu'on peut appeler spirites de circonstance.

Que serait-il advenu de cette doctrine, si elle n'avait usé de toute son influence pour déjouer et discréditer les manœuvres de l'exploitation ? On aurait vu les charlatans pulluler de toutes parts, faisant un alliage sacrilège de ce qu'il y a de plus sacré : le respect des morts, avec l'art prétendu des sorciers, devins, tireurs de cartes, diseurs de bonne aventure, suppléant par la fraude aux Esprits, quand ceux-ci ne viennent pas. Bientôt on aurait vu les manifestations portées sur les tréteaux, accolées aux tours d'escamotage ; des cabinets de consultations spirites publiquement affichés, et revendus, comme des bureaux de placement, selon l'importance de la clientèle, comme si la faculté médianimique pouvait se transmettre à l'instar d'un fonds de commerce.

Par son silence, qui eût été une approbation tacite, la doctrine se serait rendue solidaire, nous dirons plus : complice de ces abus. C'est alors que la critique aurait eu beau jeu, parce qu'elle aurait pu à bon droit prendre à partie la doctrine qui, par sa tolérance, aurait assumé la responsabilité du ridicule, et, par suite, de la juste réprobation déversée sur les abus ; peut-être eût-elle été plus d'un siècle avant de se relever de cet échec. Il faudrait ne pas comprendre le caractère du Spiritisme, et encore moins ses véritables intérêts pour croire que de tels auxiliaires puissent être utiles à sa propagation, et soient propres à le faire considérer comme une chose sainte et respectable.

En stigmatisant l'exploitation comme nous l'avons fait, nous avons la certitude d'avoir préservé la doctrine d'un véritable danger, danger plus grand que le mauvais vouloir de ses antagonistes avoués, parce qu'il n'y allait rien moins que de son discrédit ; elle leur eût, par cela même, offert un côté vulnérable, tandis qu'ils se sont arrêtés devant la pureté de ses principes. Nous n'ignorons pas que nous avons suscité contre nous l'animosité des exploiters, et que nous nous sommes aliéné leurs partisans ; mais que nous importe ! notre devoir est de prendre en mains la cause de la doctrine et non leurs intérêts ; et ce devoir, nous le remplirons avec persévérance et fermeté jusqu'à la fin.

Ce n'était pas une petite chose que de lutter contre l'envahissement du charlatanisme, dans un siècle comme celui-ci, surtout d'un charlatanisme secondé, souvent suscité par les plus implacables ennemis du Spiritisme ; car, après avoir échoué par les arguments, ils comprenaient bien que ce qui pouvait lui être le plus fatal, c'était le ridicule ; pour cela, le plus sûr moyen était de le faire exploiter par le charlatanisme, afin de le discréditer dans l'opinion.

Tous les spirites sincères ont compris le danger que nous avons signalé, et nous ont secondé dans nos efforts, en réagissant de leur côté contre les tendances qui menaçaient de se développer. Ce ne sont pas quelques faits de manifestations, en les supposant réels, donnés en spectacle, comme appât à la minorité qui font au Spiritisme de véritables prosélytes, parce que, dans de telles conditions, ils autorisent la suspicion. Les incrédules eux-mêmes sont les premiers à dire que si les Esprits se communiquent véritablement, ce ne peut être pour servir de comparses ou de compères à tant la séance ; voilà pourquoi ils en rient ; ils trouvent ridicule qu'à ces scènes on mêle des noms respectables, et ils ont cent fois raison. Pour une personne qui sera amenée au Spiritisme par cette voie, toujours en supposant un fait réel, il y en aura cent qui en seront détournées, sans plus vouloir en entendre parler. L'impression est tout autre dans les milieux où rien d'équivoque ne peut faire suspecter la sincérité, la bonne foi et le désintéressement, où l'honorabilité notoire des personnes

commande le respect. Si l'on n'en sort pas convaincu, on n'en emporte pas, du moins, l'idée d'une jonglerie.

Le Spiritisme n'a donc rien à gagner, et ne pourrait que perdre en s'appuyant sur l'exploitation, tandis que ce seraient les exploités qui bénéficieraient de son crédit. Son avenir n'est pas dans la croyance d'un individu à tel ou tel fait de manifestation ; il est tout entier dans l'ascendant qu'il prendra par sa moralité ; c'est par là qu'il a triomphé, et c'est par là qu'il triomphera encore des manœuvres de ses adversaires. Sa force est dans son caractère moral, et c'est ce qu'on ne pourra lui enlever.

Le Spiritisme entre dans une phase solennelle, mais où il aura encore de grandes luttes à soutenir ; il faut donc qu'il soit fort par lui-même, et, pour être fort, il faut qu'il soit respectable. C'est à ses adeptes dévoués de le faire respecter, d'abord en prêchant eux-mêmes de paroles et d'exemple, et ensuite en désavouant, au nom de la doctrine, tout ce qui pourrait nuire à la considération dont il doit être entouré. C'est ainsi qu'il pourra braver les intrigues, la raillerie et le ridicule.

Un cas de folie causée par la peur du diable

Dans une petite ville de l'ancienne Bourgogne, que nous nous abstenons de nommer, mais que nous pourrions faire connaître au besoin, existe un pauvre vieillard que la foi spirite soutient dans sa misère, vivant tant bien que mal du mince produit que lui rapporte le colportage de menus objets dans les localités voisines. C'est un homme bon, compatissant, rendant service chaque fois qu'il en trouve l'occasion, et certainement au-dessus de sa position par l'élévation de ses pensées. Le Spiritisme lui a donné la foi en Dieu et en l'immortalité, le courage et la résignation.

Un jour, dans une de ses tournées, il rencontra une jeune femme veuve, mère de plusieurs petits enfants, qui, après la mort de son mari qu'elle adorait, éperdue de désespoir, et se voyant sans ressources, perdit complètement la raison. Attiré par la sympathie vers cette grande douleur, il chercha à voir cette malheureuse femme afin de juger si son état était sans remède. Le dénuement dans lequel il la trouva redoubla sa compassion ; mais, pauvre lui-même, il ne pouvait lui donner que des consolations.

« Je la vis plusieurs fois, dit-il à un de nos collègues de la Société de Paris qui le connaissait, et était allé le voir ; un jour je lui dis, avec l'accent de la persuasion, que celui qu'elle regrettait n'était pas perdu sans retour ; qu'il était près d'elle, bien qu'elle ne pût le voir, et que je pouvais, si elle le voulait, la faire causer avec lui. A ces mots, sa figure sembla s'épanouir ; un rayon d'espoir brilla dans ses yeux éteints. « - Ne me trompez-vous pas ? dit-elle ; ah ! si cela pouvait être vrai ! »

Étant assez bon médium écrivain, j'obtins, séance tenante, une courte communication de son mari, qui lui causa une douce satisfaction. Je vins la voir souvent, et chaque fois son mari s'entretenait avec elle par mon intermédiaire ; elle l'interrogeait, et il répondait de manière à ne lui laisser aucun doute sur sa présence, car il lui parlait de choses que j'ignorais moi-même ; il l'encourageait, l'exhortait à la résignation et l'assurait qu'ils se retrouveraient un jour.

Peu à peu, sous l'empire de cette douce émotion et de ces pensées consolantes, le calme rentra dans son âme, sa raison revenait à vue d'œil, et, au bout de quelques mois, elle fut complètement guérie et pût se livrer au travail qui devait nourrir elle et ses enfants.

Cette cure fit une grande sensation parmi les paysans du village. Tout allait donc bien ; je remerciai Dieu de m'avoir permis d'arracher cette malheureuse aux suites de son désespoir ; je remerciai aussi les bons Esprits de leur assistance, car tout le monde savait que cette guérison avait été produite par le Spiritisme, et je m'en réjouissais ; mais j'avais soin de leur dire qu'il n'y avait là rien de surnaturel, leur expliquant de mon mieux les principes de la sublime doctrine qui donne tant de consolations et a déjà fait un si grand nombre d'heureux.

Cette guérison inespérée émut vivement le curé de l'endroit ; il visita la veuve qu'il avait complètement abandonnée depuis sa maladie. Il apprit d'elle comment et par qui elle avait été rendue à la santé et à ses enfants ; qu'elle avait maintenant la certitude de n'être pas séparée de son

mari ; que la joie qu'elle en ressentait, la confiance que cela lui donnait en la bonté de Dieu, la foi dont elle était animée, avaient été la principale cause de son rétablissement.

Hélas ! tout le bien que j'avais mis tant de persévérance à produire allait être détruit. Le curé fit venir la malheureuse veuve à la cure ; il commença par jeter le doute dans son âme ; puis lui fit croire que j'étais un suppôt de Satan, que je n'opérais qu'en son nom, qu'elle était maintenant en sa puissance ; il fit si bien que la pauvre femme, qui aurait eu besoin des plus grands ménagements, affaiblie par tant d'émotions, retomba dans un état pire que la première fois. Aujourd'hui elle ne voit partout que des diables, des démons et l'enfer ; sa folie est complète, et l'on doit la conduire dans un hospice d'aliénés. »

Qui avait causé la première folie de cette femme ? Le désespoir. Qui lui avait rendu la raison ? Les consolations du Spiritisme. Qui l'a fait retomber dans une folie incurable ? Le fanatisme, la peur du diable et de l'enfer. Ce fait dispense de tout commentaire. Le clergé, comme on le voit, est mal venu de prétendre, comme il l'a fait dans maints écrits et sermons, que le Spiritisme pousse à la folie, quand on peut à bon droit lui renvoyer l'argument. Les statistiques officielles sont là, d'ailleurs, pour prouver que l'exaltation des idées religieuses entre pour une part notable dans les cas de folie. Avant de jeter la pierre à quelqu'un, il serait sage de voir si elle ne peut retomber sur soi.

Quelle impression ce fait doit-il produire sur la population de ce village ? Elle ne sera certainement pas en faveur de la cause que soutient M. le curé, car le résultat matériel est là sous les yeux. S'il pense recruter des partisans à la croyance au diable, il se trompe fort, et il est triste de voir que l'Église fasse de cette croyance une pierre angulaire de la foi. (Voir la Genèse selon le Spiritisme, chapitre XVII, 27.)

Un Esprit qui croit rêver

On a souvent vu des Esprits qui se croient encore vivants, parce que leur corps fluidique leur semble tangible comme leur corps matériel ; en voici un dans une position peu commune : tout en ne se croyant pas mort, il a conscience de son intangibilité ; mais comme de son vivant il était profondément matérialiste, de croyance et de genre de vie, il se figure qu'il rêve, et tout ce qu'on lui a dit n'a pu le tirer de son erreur, tant il est persuadé que tout finit avec le corps. C'était un homme de beaucoup d'esprit, écrivain distingué, que nous désignerons sous le nom de Louis. Il faisait partie de la troupe des notabilités qui partirent au mois de décembre dernier pour le monde des Esprits. Il y a quelques années, il vint chez nous, où il fut le témoin de divers faits de médiumnité ; il y vit notamment un somnambule qui lui donna des preuves évidentes de lucidité, pour des choses qui lui étaient toutes personnelles, mais il n'en fut pas plus convaincu de l'existence d'un principe spirituel.

« Dans une séance du groupe de M. Desliens, le 22 décembre, il vint spontanément se communiquer par l'un des médiums, M. Leymarie, sans que personne songeât à lui. Il était mort depuis une huitaine de jours. Voici ce qu'il fit écrire :

Quel rêve singulier !... Je me sens entraîné par un tourbillon dont je ne comprends pas la direction... Quelques amis que je croyais morts m'ont convié à une promenade, et nous voilà emportés. Où allons-nous ?... Tiens ! étrange plaisanterie ! Dans un groupe spirite !... Ah ! la plaisante farce, de voir ces bonnes gens consciencieusement réunis !... Je connais une de ces figures... Où l'ai-je vue ? Je ne sais... (C'était M. Desliens qui se trouvait à la séance mentionnée plus haut). Peut-être chez ce brave homme d'Allan Kardec, qui voulut une fois me prouver que j'avais une âme, en me faisant palper l'immortalité. Mais vainement on fit appel aux Esprits, aux âmes, tout manqua ; comme dans ces dîners trop cuits, tous les plats servis furent ratés et bien ratés. Je ne soupçonnais pourtant pas la bonne foi du grand-prêtre ; je le crois un honnête homme, mais une fière dupe des Esprits de la soi-disant erraticité.

Je vous ai entendus, messieurs et mesdames, et je vous présente mes respects empressés. Vous écrivez, ce me semble, et vos mains agiles vont, sans doute, transcrire la pensée des invisibles !... spectacle innocent !... rêve insensé que je fais là ! En voilà un qui écrit ce que je me dis à moi-

même... Mais vous n'êtes pas amusants du tout, ni mes amis non plus, qui ont des figures compassées comme les vôtres. (Les Esprits de ceux qui étaient morts avant lui, et qu'il croit voir en rêve.)

Eh ! certes ! c'est une manie étrange chez ce vaillant peuple français ! On lui a soustrait tout à la fois l'instruction, la loi, le droit, la liberté de penser et d'écrire, et il se jette, ce brave peuple, dans les rêvasseries et les rêves. Il dort tout éveillé, ce pays des Gaules, et c'est merveille de le voir agir !

Les voilà pourtant à la recherche d'un problème insoluble, condamné par la science, par les penseurs, par les travailleurs !... ils manquent d'instruction... L'ignorance est la loi de Loyola largement appliquée... Ils ont devant eux toutes les libertés ; ils peuvent atteindre tous les abus, les détruire, devenir leur maître enfin, maître viril, économe, sérieux, légal, et, comme des enfants au maillot, il leur faut la religion, un pape, un curé, la première communion, le baptême, la lisière en tout et toujours. Il leur faut des hochets, à ces grands enfants, et les groupes spirites ou spiritualistes leur en donnent.

Ah ! si vraiment il y avait un grain de vérité dans vos élucubrations, mais il y aurait, pour un matérialiste, matière au suicide !... Tenez ! j'ai vécu largement ; j'ai méprisé la chair, je l'ai révoltée ; j'ai ri des devoirs de famille, d'amitié. Passionné, j'ai usé et abusé de toutes les voluptés, et cela avec la conviction que j'obéissais aux attractions de la matière, seule loi vraie sur votre terre, et cela, je le renouvellerai à mon réveil, avec la même furie, la même ardeur, la même adresse. Je prendrai à un ami, à un voisin, sa femme, sa fille ou sa pupille, peu importe, pourvu que, étant plongé dans les délices de la matière, je rende hommage à cette divinité, maîtresse de toutes les actions humaines.

Mais, si je m'étais trompé ?... si j'avais laissé passer la vérité ?... si, vraiment, il y avait d'autres vies antérieures et des existences successives après la mort ?... si l'Esprit était une personnalité vivace, éternelle, progressive, se riant de la mort, se retrem pant dans ce que nous appelons l'épreuve ?... alors il y aurait un Dieu de justice et de bonté ?... je serais un misérable... et l'école matérialiste, coupable du crime de lèse-nation, aurait cherché à décapiter la vérité, la raison !... je serais, ou plutôt nous serions de profonds scélérats, des raffinés soi-disant libéraux !... Oh ! alors, si vous étiez dans la vérité, je me brûlerais la cervelle à mon réveil, aussi vrai que je m'appelle..... »

Dans la séance de la Société de Paris, du 8 janvier, le même Esprit vient se manifester de nouveau, non par l'écriture, mais par la parole, en se servant du corps de M. Morin en somnambulisme spontané. Il parla pendant une heure, et ce fut une scène des plus curieuses, car le médium prit sa pose, ses gestes, sa voix, son langage au point que ceux qui l'avaient vu le reconnurent sans peine. La conversation fut recueillie avec soin et fidèlement reproduite, mais son étendue ne nous permet pas de la publier. Ce ne fut d'ailleurs que le développement de sa thèse ; à toutes les objections et à toutes les questions qu'on lui fit, il prétendit tout expliquer par l'état de rêve, et naturellement se perdit dans un dédale de sophismes. Il rappela lui-même les principaux épisodes de la séance à laquelle il avait fait allusion dans sa communication écrite, il dit :

« J'avais bien raison de dire que tout avait manqué. Tenez, en voici la preuve. J'avais posé cette question : Y a-t-il un Dieu ? Eh bien ! tous vos prétendus Esprits ont répondu affirmativement. Vous voyez qu'ils étaient à côté de la vérité, et qu'ils n'en savent pas plus que vous. Une question, cependant, l'embarrassa beaucoup, aussi chercha-t-il constamment des faux-fuyants pour l'éluder ; ce fut celle-ci : « Le corps par lequel vous nous parlez n'est pas le vôtre, car il est maigre, et le vôtre était gras. Où est votre véritable corps ? il n'est pas ici, car vous n'êtes pas chez vous. Quand on rêve on est dans son lit ; allez donc voir dans votre lit si votre corps y est, et dites-nous comment il se fait que vous puissiez être ici sans votre corps ? »

Poussé à bout par ces questions réitérées, auxquelles il ne répondit que par ces mots : « Effets bizarres des rêves, » il finit par dire : « Je vois bien que vous voudriez me réveiller ; laissez-moi. » Depuis lors il croit toujours rêver.

Dans une autre réunion, un Esprit donna sur ce phénomène la communication suivante :

C'est ici une substitution de personne, un déguisement. L'Esprit incarné reçoit la liberté ou tombe dans l'inaction. Je dis l'inaction, c'est-à-dire la contemplation de ce qui se passe. Il est dans la

position d'un homme qui prête momentanément son logis, et qui assiste aux différentes scènes qui se jouent à l'aide de son mobilier. S'il aime mieux jouir de sa liberté, il le peut, à moins qu'il n'y ait pour lui utilité à demeurer spectateur.

Il n'est pas rare qu'un Esprit agisse et parle avec le corps d'un autre ; vous devez comprendre la possibilité de ce phénomène, alors que vous savez que l'Esprit peut se retirer avec son périsprit plus ou moins loin de son enveloppe corporelle. Lorsque ce fait arrive sans qu'aucun Esprit en profite pour occuper la place, il y a catalepsie. Lorsqu'un Esprit désire s'y mettre pour agir, et prendre un instant sa part de l'incarnation, il unit son périsprit au corps endormi, l'éveille par ce contact et rend le mouvement à la machine ; mais les mouvements, la voix ne sont plus les mêmes, parce que les fluides périspritaux n'affectent plus le système nerveux de la même manière que le véritable occupant.

Cette occupation ne peut jamais être définitive ; il faudrait, pour cela, la désagrégation absolue du premier périsprit, ce qui entraînerait forcément la mort. Elle ne peut même être de longue durée, par la raison que le nouveau périsprit n'ayant pas été uni à ce corps dès la formation de celui-ci, n'y a pas de racines ; n'étant pas modelé sur ce corps, il n'est pas approprié au jeu des organes ; l'Esprit intrus n'y est pas dans une position normale ; il est gêné dans ses mouvements, c'est pourquoi il quitte ce vêtement d'emprunt dès qu'il n'en a plus besoin.

Quant à la position particulière de l'Esprit en question, il n'est point venu volontairement dans le corps dont il s'est servi pour parler ; il y a été attiré par l'Esprit même de Morin qui a voulu jouir de son embarras ; l'autre, parce qu'il a cédé au secret désir de se poser encore et toujours en sceptique et en railleur, a saisi l'occasion qui lui était offerte. Le rôle quelque peu ridicule qu'il a joué, pour ainsi dire malgré lui, en débitant des sophismes pour expliquer sa position, est une sorte d'humiliation dont il sentira l'amertume à son réveil, et qui lui sera profitable.

Remarque. Le réveil de cet Esprit ne peut manquer de donner lieu à des observations instructives. De son vivant, c'était, comme on l'a vu, un type de matérialisme sensualiste ; jamais il n'eût accepté le Spiritisme. Les hommes de cette catégorie cherchent les consolations de la vie dans les jouissances matérielles ; ils ne sont pas de l'école de Büchner par étude, mais parce que cette doctrine affranchit de la contrainte qu'impose la spiritualité ; elle doit, selon eux, être dans le vrai. Pour eux le Spiritisme n'est pas un bienfait, mais une gêne ; il n'est pas de preuves qui puissent triompher de leur obstination ; ils les repoussent, moins par conviction que par la peur que ce ne soit une vérité.

Un Esprit qui se croit propriétaire

Chez un des membres de la Société de Paris, qui a des réunions spirites, on venait depuis quelque temps sonner à la porte, et, quand on allait ouvrir, on ne trouvait personne. Les coups de sonnettes étaient donnés avec force, et comme par quelqu'un qui veut entrer d'autorité. Toutes les précautions ayant été prises pour s'assurer que le fait n'était dû ni à une cause accidentelle, ni à la malveillance, on en conclut que ce devait être une manifestation. Un jour de séance, le maître du logis pria le visiteur invisible de vouloir bien se faire connaître et dire ce qu'il souhaitait. Voici les deux communications qu'il a données.

I

Paris, 22 décembre 1868

Je vous remercie, monsieur, de votre aimable invitation à prendre la parole, et, puisque vous m'y encouragez, je vaincrai ma timidité pour m'ouvrir franchement à vous sur mon désir.

Il faut vous dire d'abord que je n'ai pas toujours été riche. Je suis né pauvre, et si je suis arrivé, c'est à moi seul que je le dois. Je ne vous dirai pas, comme tant d'autres, que je suis venu à Paris en sabots ; c'est une vieille rengaine qui ne prend plus ; mais j'avais de l'ardeur, et l'esprit du spéculateur par excellence. Etant enfant, si je prêtais trois billes, il fallait que l'emprunteur m'en

rendît quatre. Je faisais commerce de tout ce que j'avais, et j'étais heureux de voir peu à peu mon trésor grossir. Il est vrai que des circonstances malheureuses me dépouillèrent plusieurs fois ; j'étais faible ; d'autres plus forts, s'emparaient de mon gain, et tout était à recommencer ; mais j'étais persévérant.

Peu à peu je quittai l'enfance ; mes idées grandirent. Enfant, j'avais exploité mes camarades ; jeune homme, j'exploitai mes camarades d'atelier. Je faisais des courses ; j'étais l'ami de tout le monde, mais je faisais payer mes peines et mon amitié. « Il est bien complaisant, disait-on, mais il ne faut point lui parler de donner. » Hé ! hé ! c'est comme cela qu'on arrive. Allez donc voir ces beaux fils d'aujourd'hui qui dépensent tout ce qu'ils possèdent au jeu et au café ! ils se ruinent et s'endettent, tant en haut qu'en bas de l'échelle. Moi, je laissais les autres courir comme des fous à la culbute. Je marchais lentement et sagement ; aussi j'arrivai au port, et j'acquis une fortune considérable.

J'étais heureux ; j'avais une femme, des enfants ; l'une un peu coquette, les autres un peu dépensiers. Je pensais qu'avec l'âge tout cela disparaîtrait ; mais point. Je les tins cependant longtemps en bride ; mais un jour je tombai malade. On fit venir le médecin qui fit, sans doute, bien du mal à ma bourse ; puis... je perdis connaissance...

Quand je revins à la raison, tout allait sur un joli pied ! Ma femme recevait ; mes fils avaient voitures, chevaux, domestiques, intendant, que sais-je ! toute une armée vorace qui se jeta sur mon pauvre bien, si péniblement acquis, pour le gaspiller.

Cependant, je m'aperçus bientôt que le désordre était organisé ; on ne dépensait que ses revenus, mais on les dépensait largement. On était assez riche : on n'avait plus besoin de capitaliser comme le vieux bonhomme ; il fallait jouir et non thésauriser... Et je restais la bouche béante, ne sachant que dire ; car si j'élevais la voix, je n'étais pas écouté ; on feignait de ne pas me voir. Je suis nul désormais ; les domestiques ne me chassent pas encore, bien que mon costume ne soit pas en harmonie avec le luxe des appartements ; mais on ne fait pas attention à moi. Je m'assieds, je me lève, je heurte les visiteurs, j'arrête les valets ; il semble qu'ils ne sentent rien ; et cependant j'ai de la vigueur, j'espère, et, vous pourrez en témoigner, vous qui m'avez entendu sonner. Je crois que c'est un parti pris ; on veut sans doute me rendre fou pour se débarrasser de moi.

Telle était ma situation lorsque je vins visiter une de mes maisons. Vieille habitude que je conserve encore, bien que ce ne soit plus moi qui sois le maître ; mais j'ai tout vu bâtir ; ce sont mes écus qui ont tout payé, et je les aime, moi, ces maisons dont les revenus enrichissent mes fils ingrats.

J'étais donc en visite ici, lorsque j'appris que des spirites s'y réunissaient. Cela m'intéressa ; je m'enquis du Spiritisme, et j'appris que les spirites prétendaient expliquer toutes choses. Comme ma situation me paraît peu claire, je ne serais pas fâché d'avoir l'avis des Esprits à cet égard. Je ne suis ni un incrédule, ni un curieux ; j'ai envie de voir et de croire, d'être éclairé, et si vous me remettez en position de tout gouverner chez moi, foi de propriétaire, je ne vous augmenterai pas tant que je vivrai.

II

Paris, 29 décembre 1868

Je suis mort, dites-vous ? Mais songez-vous bien à ce que vous me dites ?... Vous prétendez que mes enfants ne me voient ni ne m'entendent ; mais vous me voyez et m'entendez, vous, puisque vous entrez en conversation avec moi ; puisque vous m'ouvrez quand je sonne ; puisque vous m'interrogez et que je réponds ?... Écoutez, je vois ce que c'est : vous êtes moins forts que je n'ai cru, et comme vos Esprits ne peuvent rien dire, vous voulez m'entortiller en me faisant douter de ma raison... Me prenez-vous pour un enfant ? Si j'étais mort, je serais Esprit comme eux et je les verrais ; mais je n'en vois aucun, et vous ne m'avez pas encore mis en rapport avec eux.

Il y a pourtant une chose qui m'intrigue. Dites-moi donc pourquoi vous écrivez tout ce que je dis ? Est-ce que, par hasard, vous voudriez me trahir ? On dit que les spirites sont des fous ; vous pensez peut-être dire à mes enfants que je m'occupe de Spiritisme, et leur donner ainsi le moyen de me faire interdire ?

Mais il écrit, il écrit !... Je n'ai pas plutôt fini de penser que mes idées sont aussitôt couchées sur le papier... Tout cela n'est pas clair !... Ce qu'il y a de sûr, c'est que je vois, que je parle ; je respire, je marche, je monte les escaliers, et, Dieu merci ! je m'aperçois suffisamment que c'est au cinquième que vous demeurez... Ce n'est pas charitable de se faire ainsi un jeu de la peine des gens. Je souffle ; je n'en puis plus, et l'on prétend me faire croire que je n'ai plus de corps ?... Je sens bien mon asthme, peut-être !... Quant à ceux qui m'ont dit ce que c'était que le Spiritisme, eh bien ! mais ce sont des gens comme vous ; des connaissances à moi ; que j'avais perdues de vue, et que j'ai retrouvées depuis ma maladie !

Oh ! mais... c'est singulier !... Oh ! par exemple, je n'y suis plus ; mais plus du tout !... Mais, il me semble... Oh ! ma mémoire qui s'en va... si... non... mais si... Je suis fou, ma parole... J'ai parlé à des gens que je croyais morts et enterrés depuis huit ou dix ans... Parbleu ! j'ai assisté aux convois ; j'ai fait des affaires avec les héritiers !... C'est vraiment étrange !... Et ils parlent ! et ils marchent... et ils causent !... Ils sentent leurs rhumatismes !... Ils parlent de la pluie et du beau temps ;... ils prisent mon tabac et me serrent la main !

Mais alors, moi !... Non, non, ce n'est pas possible ! je ne suis pas mort ! On ne meurt pas comme cela, sans s'en apercevoir... J'ai encore été au cimetière, justement à la fin de ma maladie ;... c'était un parent... mon fils était en deuil... ma femme n'y était pas, mais elle pleurait... Je l'ai accompagné, ce pauvre cher... Mais qui était-ce donc ?... Je ne le sais vraiment... Quel trouble étrange m'agite !... Ce serait moi ?... Mais non ; puisque j'accompagnais le corps, je ne pouvais être dans la bière... Être là, et là-bas !... et pourtant !... comme c'est étrange tout cela !... quel écheveau embrouillé !... Ne me dites rien ; je veux chercher tout seul ; vous me troubleriez... Laissez-moi ; je reviendrai... Il paraît décidément que je suis un revenant !... Oh ! la singulière chose !

Remarque. Cet Esprit est dans la même situation que le précédent en ce sens que l'un et l'autre se croient encore de ce monde ; mais il y a entre eux cette différence que l'un se croit en possession de son corps charnel, tandis que l'autre a conscience de son état spirituel, mais se figure qu'il rêve. Ce dernier est sans contredit plus près de la vérité, et cependant il sera le dernier à revenir de son erreur. L'expropriétaire était, il est vrai, très attaché aux biens matériels, mais son avarice et des habitudes d'économie un peu sordide, prouvent qu'il ne menait pas une vie sensuelle. De plus, il n'est pas foncièrement incrédule ; il ne repousse pas la spiritualité. Louis, au contraire, en a peur ; ce qu'il regretterait, ce n'est pas l'abandon de la fortune qu'il gaspillait de son vivant, mais les plaisirs que ce gaspillage lui procurait. Ne pouvant se résoudre à admettre qu'il survit à son corps, il croit rêver ; il se complaît dans cette idée par l'espoir de revenir à la vie mondaine ; il s'y cramponne par tous les sophismes que son imagination peut lui suggérer. Il restera donc en cet état, puisqu'il le veut, jusqu'à ce que l'évidence vienne lui ouvrir les yeux. Lequel souffrira le plus au réveil ? La réponse est facile : l'un ne sera que médiocrement surpris, l'autre sera terrifié.

Vision de Pergolèse

On a souvent raconté, et chacun connaît l'étrange récit de la mort de Mozart, dont le Requiem si célèbre fut le dernier et l'incontestable chef-d'œuvre. Si l'on en croit une tradition napolitaine, très ancienne et très respectable, longtemps avant Mozart, des faits non moins mystérieux et non moins intéressants auraient précédé, sinon amené, la mort prématurée d'un grand maître : Pergolèse.

Cette tradition, je l'ai reçue de la bouche même d'un vieux paysan de la campagne de Naples, ce pays des arts et des souvenirs ; il la tenait de ses aïeux et, dans son culte pour l'illustre maître dont il parlait, il n'avait garde de rien changer à leur récit.

Je l'imiterai et vous rendrai fidèlement ce qu'il m'a raconté.

« Vous connaissez, me dit-il, la petite ville de Casoria, à quelques kilomètres de Naples ; c'est là qu'en 1704 Pergolèse reçut le jour.

Dès l'âge le plus tendre l'artiste de l'avenir se révéla. Lorsque sa mère, comme le font toutes les nôtres, fredonnait auprès de lui les légendes rimées de notre pays, pour endormir il bambino, ou,

selon l'expression naïve de nos nourrices napolitaines, afin d'appeler autour du berceau les petits anges du sommeil (angelini del sonno), l'enfant, dit-on, au lieu de fermer les yeux, les tenait grands ouverts, fixes et brillants ; ses petites mains s'agitaient et semblaient applaudir ; aux cris joyeux qui s'échappaient de sa poitrine haletante, on eût dit que cette âme à peine éclosée frissonnait déjà aux premiers échos d'un art qui devait un jour la captiver tout entière.

A huit ans, Naples l'admirait comme un prodige, et pendant plus de vingt ans l'Europe entière applaudit à son talent et à ses œuvres. Il fit faire à l'art musical un pas immense ; il jeta pour ainsi dire le germe d'une ère nouvelle qui devait bientôt enfanter les maîtres que l'on nomme Mozart, Méhul, Beethoven, Haydn et les autres ; la gloire, en un mot, couvrait son front de la plus éclatante auréole.

Et cependant, sur ce front, on eût dit qu'un nuage de mélancolie se promenait errant et le faisait pencher vers la terre. De temps en temps, le regard profond de l'artiste s'élevait vers le ciel comme pour y chercher quelque chose, une pensée, une inspiration.

Quand on le questionnait, il répondait qu'une vague aspiration remplissait son âme, qu'au fond de lui-même il entendait comme les échos incertains d'un chant du ciel qui l'entraînait et l'élevait, mais qu'il ne pouvait saisir, et que, semblable à l'oiseau que des ailes trop faibles ne peuvent emporter à son gré dans l'espace, il retombait sur la terre sans avoir pu suivre cette suave inspiration.

Dans ce combat, l'âme peu à peu s'épuisait ; au plus bel âge de la vie, car il n'avait alors que trente-deux ans, Pergolèse semblait avoir été déjà touché du doigt de la mort. Son génie fécond semblait devenu stérile, sa santé dépérisait de jour en jour ; ses amis en cherchaient en vain la cause et lui-même ne pouvait la découvrir.

Ce fut dans cet état étrange et pénible qu'il passa l'hiver de 1735 à 1736.

Vous savez avec quelle piété nous célébrons ici, de nos jours encore, malgré l'affaiblissement de la foi, les touchants anniversaires de la mort du Christ ; la semaine où l'Église les rappelle à ses enfants est bien réellement pour nous une semaine sainte. Aussi, en vous reportant à l'époque de foi où vivait Pergolèse, vous pouvez penser avec quelle ferveur le peuple courait en foule dans les églises pour y méditer les scènes attendrissantes du drame sanglant du Calvaire.

Le vendredi-saint Pergolèse suivit la foule. En approchant du temple, il lui sembla qu'un calme, depuis longtemps inconnu pour lui, se faisait dans son âme, et, lorsqu'il eut franchi le portail, il se sentit comme enveloppé d'un nuage à la fois épais et lumineux. Bientôt il ne vit plus rien ; un silence profond se fit autour de lui ; puis devant ses yeux étonnés, et au milieu du nuage où jusqu'alors il lui avait semblé être emporté, il vit se dessiner les traits purs et divins d'une vierge entièrement vêtue de blanc ; il la vit poser ses doigts éthérés sur les touches d'un orgue, il entendit comme un concert lointain de voix mélodieuses qui insensiblement se rapprochaient de lui. Le chant que ces voix répétaient le remplissait de charme, mais ne lui était pas inconnu ; il lui semblait que ce chant n'était autre que celui dont il n'avait pu si souvent percevoir que les vagues échos ; ces voix, c'étaient bien celles qui, depuis de longs mois, jetaient le trouble en son âme et qui maintenant y apportaient un bonheur sans partage ; oui, ce chant, ces voix, c'étaient bien le rêve qu'il avait poursuivi, la pensée, l'inspiration qu'il avait si longtemps inutilement cherchées.

Mais pendant que son âme, emportée dans l'extase, buvait à longs traits les harmonies simples et célestes de cet angélique concert, sa main, mue comme par une force mystérieuse, s'agitait dans l'espace et paraissait tracer à son insu des notes qui traduisaient les sons que l'oreille entendait.

Peu à peu les voix s'éloignèrent, la vision disparut, le nuage s'évanouit et Pergolèse, ouvrant les yeux, vit, écrit de sa main, sur le marbre du temple, ce chant d'une simplicité sublime qui devait l'immortaliser, le Stabat Mater, que depuis ce jour le monde chrétien tout entier répète et admire.

L'artiste se releva, sortit du temple, calme, heureux, et non plus inquiet et agité. Mais, de ce jour, une nouvelle aspiration s'empara de cette âme d'artiste ; elle avait entendu le chant des anges, le concert des cieux ; les voix humaines et les concerts terrestres ne lui pouvaient plus suffire. Cette soif ardente, élan d'un vaste génie, acheva d'épuiser le souffle de vie qui lui restait, et c'est ainsi qu'à trente-trois ans, dans l'exaltation, dans la fièvre ou plutôt dans l'amour surnaturel de son art, Pergolèse trouva la mort. »

Telle est la narration de mon Napolitain. Ce n'est, je l'ai dit, qu'une tradition ; je n'en défends pas l'authenticité, et l'histoire ne la confirme peut-être pas en tout point, mais elle est trop touchante pour ne se point complaire en son récit.

Ernest Le Nordez.

(Petit Moniteur du 12 décembre 1868.)

Bibliographie

*Histoire des Camisards des Cévennes par Eug. Bonnemère*⁴.

La guerre entreprise sous Louis XIV contre les Camisards, ou Trembleurs des Cévennes, est, sans contredit, un des épisodes les plus tristes et les plus émouvants de l'histoire de France. Elle est moins remarquable, peut-être, au point de vue purement militaire, qui a renouvelé les atrocités trop communes dans les guerres de religion, que par les innombrables faits de somnambulisme spontané, extase, double vue, prévisions et autres phénomènes du même genre qui se sont produits pendant tout le cours de cette malheureuse croisade. Ces faits, que l'on croyait alors surnaturels, entretenaient le courage chez les calvinistes, traqués dans les montagnes, comme des bêtes fauves, en même temps qu'ils les faisaient considérer comme des possédés du diable par les uns, et comme des illuminés par les autres ; ayant été une des causes qui ont provoqué et entretenu la persécution, ils y jouent un rôle principal et non accessoire ; mais comment les historiens pouvaient-ils les apprécier, alors qu'ils manquaient de tous les éléments nécessaires pour s'éclairer sur leur nature et leur réalité ? Ils n'ont pu que les dénaturer et les présenter sous un faux jour.

Les connaissances nouvelles fournies par le magnétisme et le Spiritisme pouvaient seules jeter la lumière sur la question ; or, comme on ne peut parler avec vérité de ce que l'on ne comprend pas, ou de ce que l'on a intérêt à dissimuler, ces connaissances étaient aussi nécessaires pour faire sur ce sujet un travail complet et exempt de préjugés, que l'étaient la géologie et l'astronomie pour commenter la Genèse.

En démontrant la véritable cause de ces phénomènes, en prouvant qu'ils ne sortent pas de l'ordre naturel, ces connaissances leur ont restitué leur véritable caractère. Elles donnent ainsi la clef des phénomènes du même genre qui se sont produits en maintes autres circonstances, et permettent de faire la part du possible et de l'exagération légendaire.

M. Bonnemère, joignant au talent de l'écrivain, et aux connaissances de l'historien, une étude sérieuse et pratique du Spiritisme et du magnétisme, se trouve dans les meilleures conditions pour traiter en connaissance de cause et avec impartialité le sujet qu'il a entrepris. L'idée spirite a plus d'une fois été mise à contribution dans des œuvres de fantaisie, mais c'est la première fois que le Spiritisme figure nominalement et comme élément de contrôle dans une œuvre historique sérieuse ; c'est ainsi que peu à peu il prend son rang dans le monde, et que s'accomplissent les prévisions des Esprits.

L'ouvrage de M. Bonnemère ne paraîtra que du 5 au 10 février, mais quelques épreuves nous ayant été communiquées, nous en extrayons les passages suivants que nous sommes heureux de pouvoir reproduire par anticipation. Nous en supprimons toutefois les notes indicatives des pièces à l'appui. Nous ajouterons qu'il se distingue des ouvrages sur le même sujet par des documents nouveaux qui n'avaient point encore été publiés en France, de sorte qu'on peut le considérer comme le plus complet.

Il se recommande donc par plus d'un titre à l'attention de nos lecteurs, qui pourront en juger par les fragments ci-après :

« Le monde n'a jamais rien vu de semblable à cette guerre des Cévennes. Dieu, les hommes et les démons se mirent de la partie ; les corps et les Esprits entrèrent en lutte, et, bien autrement encore

⁴ 1 vol. in-12, 3 fr. 50 ; par la poste, 4 fr. Paris, chez Décembre-Alonnier, lib.

que dans l'Ancien Testament, les prophètes guidaient aux combats les guerriers qui semblaient eux-mêmes ravis au-dessus des conditions ordinaires de la vie.

Les sceptiques et les railleurs trouvent plus facile de nier ; la science déroutée craint de se compromettre, détourne ses regards et refuse de se prononcer. Mais comme il n'est pas de faits historiques qui soient plus incontestables que ceux-là, comme il n'en est pas qui aient été attestés par d'aussi nombreux témoins, la raillerie, les fins de non-recevoir ne peuvent pas être admises plus longtemps. C'est devant le sérieux peuple anglais que les dépositions ont été juridiquement recueillies, avec les formes les plus solennelles, sous la dictée des protestants réfugiés, et elles ont été publiées à Londres, en 1707, alors que le souvenir de toutes ces choses était encore vivant dans toutes les mémoires, et que les démentis eussent pu les écraser sous leur nombre, si elles eussent été fausses.

Nous voulons parler du Théâtre sacré des Cévennes, ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc, auquel nous allons faire de larges emprunts.

Les phénomènes étranges qui s'y trouvent rapportés ne cherchaient, pour se produire, ni l'ombre ni le mystère ; ils se manifestaient devant les intendants, devant les généraux, devant les évêques, comme devant les ignorants et les simples d'esprit. En était témoin qui voulait et eût pu les étudier qui l'eût désiré.

J'ai vu dans ce genre, écrivait Villars à Chamillard, le 25 septembre 1704, des choses que je n'aurais jamais crues, si elles ne s'étaient pas passées sous mes yeux : une ville entière, dont toutes les femmes sans exception paraissaient possédées du diable. Elles tremblaient et prophétisaient publiquement dans les rues. J'en fis arrêter vingt des plus méchantes dont une eut la hardiesse de trembler et prophétiser devant moi. Je la fis pendre pour l'exemple, et renfermer les autres dans les hôpitaux. »

De tels procédés étaient de mise sous Louis xiv, et faire pendre une pauvre femme parce qu'une force inconnue la contraignait à dire devant un maréchal de France des choses qui ne lui agréaient pas, pouvait être alors une façon d'agir qui ne révoltait personne, tant elle était simple et naturelle et dans les habitudes du temps. Aujourd'hui, il faut avoir le courage d'aborder en face la difficulté et de lui chercher des solutions moins brutales et plus probantes.

Nous ne croyons ni au merveilleux, ni aux miracles. Nous allons donc expliquer naturellement, de notre mieux, ce grave problème historique, resté sans solution jusques ici. Nous allons le faire en nous aidant des lumières que le magnétisme et le Spiritisme mettent aujourd'hui à notre disposition, sans prétendre d'ailleurs imposer à personne ces croyances.

Il est regrettable que nous ne puissions consacrer que quelques lignes à ce qui, on le comprend, exigerait un volume de développements. Nous dirons seulement, pour rassurer les esprits timides, que cela ne froisse en rien les idées chrétiennes ; nous n'en voulons pour preuve que ces deux versets de l'Evangile de saint Matthieu :

Lors donc que l'on vous livrera entre les mains des gouverneurs et des rois, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez, ni de ce que vous leur direz : car ce que vous leur devez dire vous sera donné à l'heure même ;

Car ce n'est pas vous qui parlez, mais c'est l'esprit de votre père qui parle en vous. (Matth., ch. x, v. 19, 20).

Nous laissons aux commentateurs le soin de décider quel est, au vrai, cet esprit de notre Père qui, à certains moments, se substitue à nous, parle à notre place et nous inspire. Peut-être pourrait-on dire que toute génération qui disparaît est le père et la mère de celle qui lui succède, et que les meilleurs parmi ceux qui semblent n'être plus, s'élevant rapidement lorsqu'ils sont débarrassés des entraves du corps matériel, viennent emprunter les organes de ceux de leurs fils qu'ils estiment dignes de leur servir d'interprètes, et qui expieront chèrement un jour le mauvais usage qu'ils auront fait des facultés précieuses qui leur sont déléguées.

Le magnétisme réveille, surexcite et développe chez certains somnambules l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que notre civilisation incomplète a étouffé en nous pour les remplacer par les fausses lueurs de la science.

Le somnambule naturel met son rêve en action, voilà tout. Il n'emprunte rien aux autres, ne peut rien pour eux.

Le somnambule fluïdique, au contraire, celui chez lequel le contact du fluïde du magnétiseur provoque cet état bizarre, se sent impérieusement tourmenté du désir de soulager ses frères. Il voit le mal, ou vient lui indiquer le remède.

Le somnambule inspiré, qui peut parfois être en même temps fluïdique, est le plus richement doué, et chez lui l'inspiration se maintient dans des sphères élevées lorsqu'elle se manifeste spontanément. Celui-là seul est un révélateur ; c'est en lui seul que le progrès réside, parce que seul il est l'écho, l'instrument docile d'un Esprit autre que le sien, et plus avancé.

Le fluïde est un aimant qui attire les morts bien aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés, et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers, et qui leur sont sympathiques. Ceux-ci de leur côté, épurés et éclairés par une vie meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ces natures primitives, honnêtes, passives, qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utile de leur révéler.

Au siècle dernier, on les appelait des extatiques. Aujourd'hui ce sont des médiums.

Le Spiritisme est la correspondance des âmes entre elles. Suivant les adeptes de cette croyance, un être invisible se met en communication avec un autre, jouissant d'une organisation particulière qui le rend apte à recevoir les pensées de ceux qui ont vécu, et à les écrire, soit par une impulsion mécanique inconsciente imprimée à la main, soit par transmission directe à l'intelligence des médiums.

Si l'on veut accorder pour un moment quelque créance à ces idées, on comprendra sans peine que les âmes indignées de ces martyrs que le grand roi immolait chaque jour par centaines, soient venues veiller sur les êtres chéris dont elles avaient été violemment séparées, qu'elles les aient soutenus, guidés, consolés au milieu de leurs dures épreuves, inspirés de leur esprit, qu'elles leur aient annoncé par avance, - ce qui eut lieu bien souvent, - les périls qui les menaçaient.

Un petit nombre seulement étaient véritablement inspirés. Le dégagement fluïdique qui sortait d'eux, comme de certains êtres supérieurs et privilégiés, agissait sur cette foule profondément troublée qui les entourait, mais sans pouvoir développer chez la plupart d'entre eux autre chose que les phénomènes grossiers et largement faillibles de l'hallucination. Inspirés et hallucinés, tous avaient la prétention de prophétiser, mais ces derniers émettaient une foule d'erreurs au milieu desquelles on ne pouvait plus discerner les vérités que l'Esprit soufflait véritablement aux premiers. Cette masse d'hallucinés réagissait à son tour sur les inspirés, et jetait le trouble au milieu de leurs manifestations...

Il fallait, dit l'abbé Pluquet, pour soutenir la foi des restes dispersés du protestantisme, des secours extraordinaires, des prodiges. Ils éclatèrent de toutes parts parmi les réformés, pendant les quatre premières années qui suivirent la révocation de l'Édit de Nantes. On entendit dans les airs, aux environs des lieux où il y avait eu autrefois des temples, des voix si parfaitement semblables aux chants des psaumes, tels que les protestants les chantent, qu'on ne put les prendre pour autre chose. Cette mélodie était céleste et ces voix angéliques chantaient les psaumes selon la version de Clément Marot et de Théodore de Bèze. Ces voix furent entendues dans le Béarn, dans les Cévennes, à Vassy, etc. Des ministres fugitifs furent escortés par cette divine psalmodie, et même la trompette ne les abandonna qu'après qu'ils eurent franchi les frontières du royaume. Jurieu rassembla avec soin les témoignages de ces merveilles et en conclut que « Dieu s'étant fait des bouches au milieu des airs, c'était un reproche indirect que la Providence faisait aux protestants de France de s'être tus trop facilement. » Il osa prédire qu'en 1689 le calvinisme serait rétabli en France... »

L'Esprit du Seigneur sera avec vous, avait dit Jurieu ; il parlera par la bouche des enfants et des femmes, plutôt que de vous abandonner. »

C'était plus qu'il n'en fallait pour que les protestants persécutés s'attendissent à voir les femmes et les enfants se mettre à prophétiser.

Un homme tenait chez lui, dans une verrerie cachée au sommet de la montagne de Peyrat, en Dauphiné, une véritable école de prophétie. C'était un vieux gentilhomme nommé Du Serre, né dans le village de Dieu-le-Fit. Ici les origines sont un peu obscures. On dit qu'il s'était fait initier à Genève aux pratiques d'un art mystérieux dont un petit nombre de personnages se transmettaient le secret. Rassemblant chez lui quelques jeunes garçons et quelques jeunes filles, dont il avait sans doute observé la nature impressionnable et nerveuse, il les soumettait préalablement à des jeûnes austères ; il agissait puissamment sur leur imagination, étendait vers eux ses mains comme pour leur imposer l'Esprit de Dieu, soufflait sur leurs fronts, et les faisait tomber comme inanimés devant lui, les yeux fermés, endormis, les membres raidis par la catalepsie, insensibles à la douleur, ne voyant, n'entendant plus rien de ce qui se passait autour d'eux, mais paraissant écouter des voix intérieures qui parlaient en eux, et voir des spectacles splendides dont ils racontaient les merveilles. Car, dans cet état bizarre, ils parlaient, ils écrivaient, puis, revenus à leur état ordinaire, ils ne se rappelaient plus rien de ce qu'ils avaient fait, de ce qu'ils avaient dit, de ce qu'ils avaient écrit.

Voilà ce que Brueys raconte de ces « petits prophètes dormants, » comme il les appelle. Nous trouvons là les procédés, bien connus aujourd'hui, du magnétisme, et quiconque le veut, peut, dans bien des circonstances, reproduire les miracles du vieux gentilhomme verrier...

Il y eut, en 1701, une explosion nouvelle de prophètes. Ils pleuvaient du ciel, ils sourçaient de terre, et, des montagnes de la Lozère jusqu'aux rivages de la Méditerranée, on les comptait par milliers. Les catholiques avaient enlevé aux calvinistes leurs enfants : Dieu se servit des enfants pour protester contre cette prodigieuse iniquité. Le gouvernement du grand roi ne connaissait que la violence. On arrêta en masse, au hasard, ces prophètes-enfants ; on fouetta impitoyablement les plus petits, on brûla la plante des pieds aux plus grands. Rien n'y fit, et il y en avait plus de trois cents dans les prisons d'Uzès, lorsque la faculté de Montpellier reçut l'ordre de se transporter dans cette ville pour examiner leur état. Après de mûres réflexions, la docte faculté les déclara « atteints de fanatisme. »

Cette belle solution de la science officielle, qui aujourd'hui encore n'en saurait pas dire beaucoup plus long sur cette question, ne mit pas un terme à ce flot débordant d'inspirations. Bâville publia alors une ordonnance (septembre 1701) pour rendre les parents responsables du fanatisme de leurs enfants.

On mit des soldats à discrétion chez tous ceux qui n'avaient pu détourner leurs enfants de ce dangereux métier, et on les condamna à des peines arbitraires. Aussi tout retentissait des plaintes et des clameurs de ces pères infortunés. La violence fut portée si loin que pour s'en délivrer, il y eut plusieurs personnes qui dénoncèrent elles-mêmes leurs enfants, ou les livrèrent aux intendants et aux magistrats, en leur disant : « Les voilà, nous nous en déchargeons, faites-leur passer vous-mêmes, s'il est possible, l'envie de prophétiser. »

Vains efforts ! On enchaînait, on torturait le corps, mais l'Esprit restait libre, et les prophètes se multipliaient. En novembre, on en enleva plus de deux cents des Cévennes, « que l'on condamna à servir le roi, les uns dans ses armées, les autres sur les galères » (Court de Gébelin). Il y eut des exécutions capitales qui n'épargnèrent pas même les femmes. On pendit à Montpellier une prophétesse du Vivarais, parce qu'il sortait de son nez et de ses yeux du sang, qu'elle appelait des larmes de sang, qu'elle pleurait sur les infortunes de ses coreligionnaires, sur les crimes de Rome, et des papistes...

Une sourde irritation, un flot de colère longtemps contenue grondait depuis longtemps dans toutes les poitrines, au bout de ces vingt années d'intolérables iniquités. La patience des victimes ne lassait pas la fureur des bourreaux. On songea enfin à repousser la force par la force...

C'était sans doute, dit Brueys, un spectacle bien extraordinaire et bien nouveau ; on voyait marcher des gens de guerre pour aller combattre de petites armées de prophètes » (t. I, p. 156).

Spectacle étrange, en effet, car les plus dangereux parmi ces petits prophètes se défendaient à coups de pierres, réfugiés sur des hauteurs inaccessibles. Mais le plus souvent ils n'essayaient même pas de disputer leur vie. Lorsque les troupes s'avançaient pour les attaquer, ils marchaient hardiment contre elles, en poussant de grands cris : « Tartara ! tartara ! Arrière Satan ! » Ils croyaient, disait-

on, que ce mot, tartara, devait, comme un exorcisme, mettre leurs ennemis en fuite, qu'eux-mêmes étaient invulnérables, ou qu'ils ressusciteraient au bout de trois jours, s'ils venaient à succomber dans la mêlée. Leurs illusions ne furent pas de longue durée sur ces divers points, et bientôt ils opposèrent aux catholiques des armes plus efficaces.

Dans deux rencontres, sur la montagne de Chailaret, et non loin de Saint-Genieys, on en tua quelques centaines, on en prit un bon nombre et le reste parut se disperser. Bâville jugeait les captifs, en faisait pendre quelques-uns, envoyait le reste aux galères ; et comme rien de tout cela ne paraissait décourager les réformés, on continua à rechercher les assemblées du désert, à égorger sans pitié ceux qui s'y rendaient, sans que ceux-ci songeassent encore à opposer une sérieuse résistance à leurs bourreaux. D'après la déposition d'une prophétesse nommée Isabeau Charras, consignée dans le Théâtre sacré des Cévennes, ces malheureux martyrs volontaires s'y rendaient, avertis d'avance par les révélations des extatiques, du sort qui les attendait ; on y lit :

Le nommé Jean Héraut, de notre voisinage, et quatre ou cinq de ses enfants avec lui, avaient des inspirations. Les deux plus jeunes étaient âgés, l'un de sept ans, l'autre de cinq ans et demi, quand ils reçurent le don ; je les ai vus bien des fois dans leurs extases. Un autre de nos voisins, nommé Marliant, avait aussi deux fils et trois filles dans le même état. L'aînée était mariée. Étant enceinte d'environ huit mois, elle alla dans une assemblée, en compagnie de ses frères et sœurs, et ayant avec elle son petit garçon, âgé de sept ans. Elle y fut massacrée avec son dit enfant, un de ses frères et une de ses sœurs. Celui de ses frères qui ne fut pas tué, fut blessé, mais il en guérit : et la plus jeune des sœurs fut laissée pour morte sous les corps massacrés, sans avoir été blessée. L'autre sœur fut rapportée, encore vivante, chez son père, mais elle mourut de ses blessures quelques jours après. Je n'étais pas dans l'assemblée, mais j'ai vu le spectacle de ces morts et de ces blessés. »

Ce qu'il y a de plus notable, c'est que tous ces martyrs avaient été avertis par l'Esprit de ce qui devait leur arriver. Ils l'avaient dit à leur père en prenant congé de lui et en lui demandant sa bénédiction, le soir même qu'ils sortirent de la maison pour se trouver dans l'assemblée qui devait se faire la nuit suivante. Quand le père vit tous ces lamentables objets, il ne succomba pas à sa douleur, mais, au contraire, il dit avec une pieuse résignation : « Le Seigneur l'a donné, le Seigneur l'a ôté, que le nom du Seigneur soit béni ! » C'est du frère du gendre, des deux enfants blessés et de toute la famille que j'ai appris que tout cela avait été prédit. »

Eugène Bonnemère.

Allan Kardec

Mars 1869

La chair est faible

Etude physiologique et morale

Il y a des penchants vicieux qui sont évidemment inhérents à l'Esprit, parce qu'ils tiennent plus au moral qu'au physique ; d'autres semblent plutôt la conséquence de l'organisme, et, par ce motif, on s'en croit moins responsable ; telles sont les prédispositions à la colère, à la mollesse, à la sensualité, etc.

Il est parfaitement reconnu aujourd'hui, par les philosophes spiritualistes, que les organes cérébraux correspondant aux diverses aptitudes, doivent leur développement à l'activité de l'Esprit ; que ce développement est ainsi un effet et non une cause. Un homme n'est pas musicien, parce qu'il a la bosse de la musique, mais il n'a la bosse de la musique que parce que son Esprit est musicien (Revue, de juillet 1860, page 198, et avril 1862, page 97.)

Si l'activité de l'Esprit réagit sur le cerveau, elle doit réagir également sur les autres parties de l'organisme. L'Esprit est ainsi l'artisan de son propre corps, qu'il façonne, pour ainsi dire, afin de l'approprier à ses besoins et à la manifestation de ses tendances. Cela étant donné, la perfection du corps chez les races avancées serait le résultat du travail de l'Esprit qui perfectionne son outillage à mesure que ses facultés augmentent. (Genèse selon le Spiritisme, chap. XI ; Genèse spirituelle.)

Par une conséquence naturelle de ce principe, les dispositions morales de l'Esprit doivent modifier les qualités du sang, lui donner plus ou moins d'activité, provoquer une sécrétion plus ou moins abondante de bile ou autres fluides. C'est ainsi, par exemple, que le gourmand se sent venir la salive, ou, comme on le dit vulgairement, l'eau à la bouche à la vue d'un mets appétissant. Ce n'est pas le mets qui peut surexciter l'organe du goût, puisqu'il n'y a pas contact ; c'est donc l'Esprit dont la sensualité est éveillée, qui agit par la pensée sur cet organe, tandis que, sur un autre Esprit, la vue de ce mets ne produit rien. Il en est de même de toutes les convoitises, de tous les désirs provoqués par la vue. La diversité des émotions ne peut s'expliquer, dans une foule de cas, que par la diversité des qualités de l'Esprit. Telle est la raison pour laquelle une personne sensible verse facilement des larmes ; ce n'est pas l'abondance des larmes qui donne la sensibilité à l'Esprit, mais la sensibilité de l'Esprit qui provoque la sécrétion abondante des larmes. Sous l'empire de la sensibilité, l'organisme s'est modelé sur cette disposition normale de l'Esprit, comme il s'est modelé sur celle de l'Esprit gourmand.

En suivant cet ordre d'idées, on comprend qu'un Esprit irascible doit pousser au tempérament bilieux ; d'où il suit qu'un homme n'est pas colère parce qu'il est bilieux, mais qu'il est bilieux, parce qu'il est colère. Ainsi en est-il de toutes les autres dispositions instinctives ; un Esprit mou et indolent laissera son organisme dans un état d'atonie en rapport avec son caractère, tandis que s'il est actif et énergique, il donnera à son sang, à ses nerfs des qualités toutes différentes. L'action de l'Esprit sur le physique est tellement évidente, qu'on voit souvent de graves désordres organiques se produire par l'effet de violentes commotions morales. L'expression vulgaire : L'émotion lui a tourné le sang, n'est pas aussi dénuée de sens qu'on pourrait le croire ; or, qui a pu tourner le sang, sinon les dispositions morales de l'Esprit ?

Cet effet est surtout sensible dans les grandes douleurs, les grandes joies et les grandes frayeurs, dont la réaction peut aller jusqu'à causer la mort. On voit des gens qui meurent de la peur de mourir ; or, quel rapport existe-t-il entre le corps de l'individu et l'objet qui cause sa frayeur, objet qui, souvent, n'a aucune réalité ? C'est, dit-on, l'effet de l'imagination ; soit ; mais qu'est-ce que l'imagination, sinon un attribut, un mode de sensibilité de l'Esprit ? Il paraît difficile d'attribuer l'imagination aux muscles et aux nerfs, car alors on ne s'expliquerait pas pourquoi ces muscles et

ces nerfs n'ont pas toujours de l'imagination ; pourquoi ils n'en ont plus après la mort ; pourquoi ce qui cause chez les uns une frayeur mortelle, surexcite le courage chez d'autres.

De quelque subtilité que l'on use pour expliquer les phénomènes moraux par les seules propriétés de la matière, on tombe inévitablement dans une impasse, au fond de laquelle on aperçoit, dans toute son évidence, et comme seule solution possible, l'être spirituel indépendant, pour qui l'organisme n'est qu'un moyen de manifestation, comme le piano est l'instrument des manifestations de la pensée du musicien. De même que le musicien accorde son piano, on peut dire que l'Esprit accorde son corps pour le mettre au diapason de ses dispositions morales.

Il est vraiment curieux de voir le matérialisme parler sans cesse de la nécessité de relever la dignité de l'homme, alors qu'il s'efforce de le réduire à un morceau de chair qui se pourrit et disparaît sans laisser aucun vestige ; de revendiquer pour lui la liberté comme un droit naturel, alors qu'il en fait une mécanique marchant comme un tournebroche, sans responsabilité de ses actes.

Avec l'être spirituel indépendant, préexistant et survivant au corps, la responsabilité est absolue ; or, pour le plus grand nombre, le premier, le principal mobile de la croyance au néantisme, c'est l'effroi que cause cette responsabilité, en dehors de la loi humaine, et à laquelle on croit échapper en se bouchant les yeux. Jusqu'à ce jour cette responsabilité n'avait rien de bien défini ; ce n'était qu'une crainte vague, fondée, il faut bien le reconnaître, sur des croyances qui n'étaient pas toujours admissibles par la raison ; le Spiritisme la démontre comme une réalité patente, effective, sans restriction, comme une conséquence naturelle de la spiritualité de l'être ; c'est pourquoi certains gens ont peur du Spiritisme qui les troublerait dans leur quiétude, en dressant devant eux le redoutable tribunal de l'avenir. Prouver que l'homme est responsable de tous ses actes, c'est prouver sa liberté, d'action, et prouver sa liberté, c'est relever sa dignité. La perspective de la responsabilité en dehors de la loi humaine est le plus puissant élément moralisateur : c'est le but auquel conduit le Spiritisme par la force des choses.

D'après les observations physiologiques qui précèdent, on peut donc admettre que le tempérament est, au moins en partie, déterminé par la nature de l'Esprit, qui est cause et non effet. Nous disons en partie, parce qu'il est des cas où le physique influe évidemment sur le moral : c'est lorsqu'un état morbide ou anormal est déterminé par une cause externe, accidentelle, indépendante de l'Esprit, comme la température, le climat, les vices héréditaires de constitution, un malaise passager, etc. Le moral de l'Esprit peut alors être affecté dans ses manifestations par l'état pathologique, sans que sa nature intrinsèque soit modifiée.

S'excuser de ses méfaits sur la faiblesse de la chair n'est donc qu'un faux-fuyant pour échapper à la responsabilité. La chair n'est faible que parce que l'Esprit est faible, ce qui renverse la question, et laisse à l'Esprit la responsabilité de tous ses actes. La chair, qui n'a ni pensée ni volonté, ne prévaut jamais sur l'Esprit qui est l'être pensant et voulant ; c'est l'Esprit qui donne à la chair les qualités correspondantes à ses instincts, comme un artiste imprime à son œuvre matérielle le cachet de son génie. L'Esprit affranchi des instincts de la bestialité se façonne un corps qui n'est plus un tyran pour ses aspirations vers la spiritualité de son être ; c'est alors que l'homme mange pour vivre, parce que vivre est une nécessité, mais ne vit plus pour manger.

La responsabilité morale des actes de la vie reste donc entière ; mais la raison dit que les conséquences de cette responsabilité doivent être en raison du développement intellectuel de l'Esprit ; plus il est éclairé, moins il est excusable, parce qu'avec l'intelligence et le sens moral, naissent les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste. Le sauvage, encore voisin de l'animalité, qui cède à l'instinct de la brute en mangeant son semblable, est, sans contredit, moins coupable que l'homme civilisé qui commet une simple injustice.

Cette loi trouve encore son application dans la médecine, et donne la raison de l'insuccès de celle-ci dans certains cas. Dès lors que le tempérament est un effet et non une cause, les efforts tentés pour le modifier peuvent être paralysés par les dispositions morales de l'Esprit qui oppose une résistance inconsciente et neutralise l'action thérapeutique. C'est donc sur la cause première qu'il faut agir ; si l'on parvient à changer les dispositions morales de l'Esprit, le tempérament se modifiera de lui-même sous l'empire d'une volonté différente, ou, tout au moins, l'action du traitement médical sera

secondée au lieu d'être contrecarrée. Donnez, si c'est possible, du courage au poltron, et vous verrez cesser les effets physiologiques de la peur ; il en est de même des autres dispositions.

Mais, dira-t-on, le médecin du corps peut-il se faire le médecin de l'âme ? Est-il dans ses attributions de se faire le moralisateur de ses malades ? Oui, sans doute, dans une certaine limite ; c'est même un devoir qu'un bon médecin ne néglige jamais, dès l'instant qu'il voit dans l'état de l'âme un obstacle au rétablissement de la santé du corps ; l'essentiel est d'appliquer le remède moral avec tact, prudence et à propos, selon les circonstances. A ce point de vue, son action est forcément circonscrite, car, outre qu'il n'a sur son malade qu'un ascendant moral, une transformation du caractère est difficile à un certain âge ; c'est donc à l'éducation, et surtout à l'éducation première, qu'incombent les soins de cette nature. Quand l'éducation sera, dès le berceau, dirigée dans ce sens ; quand on s'attachera à étouffer, dans leur germe, les imperfections morales, comme on le fait pour les imperfections physiques, le médecin ne trouvera plus, dans le tempérament, un obstacle contre lequel sa science est trop souvent impuissante.

C'est, comme on le voit, toute une étude ; mais une étude complètement stérile tant qu'on ne tiendra pas compte de l'action de l'élément spirituel sur l'organisme. Participation incessamment active de l'élément spirituel dans les phénomènes de la vie, telle est la clef de la plupart des problèmes contre lesquels se heurte la science ; quand la science fera entrer en ligne de compte l'action de ce principe, elle verra s'ouvrir devant elle des horizons tout nouveaux. C'est la démonstration de cette vérité qu'apporte le Spiritisme.

Apôtres du Spiritisme en Espagne

Ciudad-Real, février 1869

A Monsieur Allan Kardec.

Cher Monsieur,

Les Spiritistes qui composaient le cercle de la ville d'Andujar, aujourd'hui disséminés par la volonté de Dieu pour la propagation de la véritable doctrine, vous saluent fraternellement.

Infimes par le talent, grands par la foi, nous nous proposons de soutenir, tant par la presse que par la parole, tant en public qu'en particulier, la doctrine spirite, parce que c'est celle-là même que Jésus a prêchée, lorsqu'il est venu sur la terre pour la rédemption de l'humanité.

La doctrine spirite, appelée à combattre le matérialisme, à faire prévaloir la divine parole, afin que l'esprit de l'Évangile ne soit plus tronqué par personne, à préparer le chemin de l'égalité et de la fraternité, a besoin aujourd'hui, en Espagne, d'apôtres et de martyrs. Si nous ne pouvons être des premiers, nous serons des derniers : nous sommes prêts pour le sacrifice.

Nous lutterons seuls ou ensemble, avec ceux qui professent notre doctrine. Les temps sont arrivés ; ne perdons pas, par indécision ou par peur, la récompense qui est réservée à ceux qui souffrent et sont persécutés pour la justice.

Notre groupe était composé de six personnes, sous la direction spirituelle de l'Esprit de Fénelon. Notre médium était Francisco Perez Blanca, et les autres : Pobra Medina, Luis Gonzalez, Francisco Marti, José Gonzalez et Manuel Gonzalez.

Après avoir répandu la semence à Andujar, nous sommes aujourd'hui dans différentes villes : Léon, Séville, Salamanca, etc., où chacun de nous travaille à la propagation de la doctrine, ce que nous considérons comme notre mission.

Suivant les conseils de Fénelon, nous allons publier un journal spirite ; désirant l'illustrer d'extraits tirés des œuvres que vous avez publiées, nous vous prions de nous en accorder la permission. Nous serions en outre très heureux de votre bienveillante coopération, et à cette fin, nous mettons à votre disposition les colonnes de notre journal.

Vous remerciant à l'avance, nous vous prions de saluer en notre nom nos frères de la Société de Paris ;

Et vous, cher Monsieur, recevez la fraternelle accolade de vos frères. Pour tous.

Manuel Gonzalez Soriano.

Nous avons eu déjà maintes fois l'occasion de dire que l'Espagne comptait de nombreux adeptes, sincères, dévoués et éclairés ; ici, c'est plus que du dévouement, c'est de l'abnégation ; non une abnégation irréfléchie, mais calme, froide, comme celle du soldat qui marche au combat en se disant : Quoi qu'il m'en coûte, je ferai mon devoir. Ce n'est pas ce courage qui flamboie comme un feu de paille et s'éteint à la première alerte ; qui, avant d'agir, calcule soigneusement ce qu'il peut perdre ou gagner, c'est le dévouement de celui qui met l'intérêt de tous avant l'intérêt personnel.

Que serait-il advenu des grandes idées qui ont fait avancer le monde, si elles n'avaient trouvé que des défenseurs égoïstes, dévoués en paroles tant qu'il n'y avait rien à craindre et rien à perdre, mais fléchissant devant un regard de travers et la peur de compromettre quelques parcelles de leur bien-être ? Les sciences, les arts, l'industrie, le patriotisme, les religions, les philosophies ont eu leurs apôtres et leurs martyrs. Le Spiritisme aussi est une grande idée régénératrice ; il naît à peine ; il n'est pas encore complet, et déjà il trouve des cœurs dévoués jusqu'à l'abnégation, jusqu'au sacrifice ; dévouements souvent obscurs, ne cherchant ni la gloire ni l'éclat, mais qui, pour agir dans une petite sphère, n'en sont que plus méritoires, parce qu'ils sont plus désintéressés moralement.

Cependant, dans toutes les causes, les dévouements au grand jour sont nécessaires, parce qu'ils électrisent les masses, Le temps n'est pas éloigné, cela est certain, où le Spiritisme aura aussi ses grands défenseurs qui, bravant les sarcasmes, les préjugés et la persécution, en arboreront le drapeau avec la fermeté que donne la conscience de faire une chose utile ; ils l'appuieront de l'autorité de leur nom et de leur talent, et leur exemple entraînera la foule des timides qui se tiennent encore prudemment à l'écart.

Nos frères d'Espagne ouvrent la marche ; ils ceignent leurs reins, et s'apprêtent à la lutte ; qu'ils reçoivent nos félicitations et celles de leurs frères en croyance de tous les pays, car entre les Spiritistes il n'y a pas de distinction de nationalités. Leurs noms seront inscrits avec honneur à côté des courageux pionniers auxquels la postérité devra un tribut de reconnaissance pour avoir, des premiers, payé de leur personne, et contribué à l'érection de l'édifice.

Est-ce à dire que le dévouement consiste à prendre le bâton de voyage pour aller prêcher de par le monde à tout venant ? Non, certes ; en quelque lieu que l'on soit on peut être utile. Le véritable dévouement consiste à savoir tirer le meilleur parti de sa position, en mettant au service de la cause, le plus utilement possible et avec discernement, les forces physiques et morales que la Providence a départies à chacun.

La dispersion de ces messieurs n'est pas le fait de leur volonté ; réunis d'abord par la nature de leurs fonctions, ces mêmes fonctions les ont appelés sur différents points de l'Espagne. Loin de se décourager de cet isolement, ils ont compris que, tout en restant unis de pensée et d'action, ils allaient pouvoir planter le drapeau en plusieurs centres, et qu'ainsi leur séparation tournerait au profit de la vulgarisation de l'idée.

Ainsi en a-t-il été d'un régiment français dont un certain nombre d'officiers avaient formé entre eux un des groupes les plus sérieux et les mieux organisés que nous ayons vus. Animés d'un zèle éclairé et d'un dévouement à l'épreuve, leur but était d'abord de s'instruire à fond des principes de la doctrine, puis de s'exercer à la parole en s'imposant l'obligation de traiter, à tour de rôle, une question, afin de se familiariser avec la controverse. Hors de leur cercle, ils prêchaient de parole et d'exemple, mais avec prudence et modération ; ne cherchant point à faire de la propagande à tout prix, ils la faisaient plus fructueuse. Le régiment ayant changé de résidence fut réparti entre plusieurs villes ; le groupe fut ainsi dispersé matériellement, mais toujours unis d'intentions, ils poursuivent leur œuvre sur des points différents.

Le Spiritisme partout

Extrait de journaux anglais

Un de nos correspondants de Londres nous transmet la notice suivante :

« Le journal anglais *The Builder* (le Constructeur), organe des architectes, très estimé pour son caractère pratique et la rectitude de son jugement, a traité incidemment, à plusieurs reprises, des questions touchant au Spiritisme ; dans ces articles il est même question des manifestations de nos jours, dont l'auteur donne une appréciation à son point de vue.

Il a été aussi question du Spiritisme dans quelques-unes des dernières notices de la *Revue anthropologique* de Londres ; on y déclare que le fait de l'intervention ostensible des Esprits, dans certains phénomènes, est trop bien avéré pour être révoqué en doute. On y parle de l'enveloppe corporelle de l'homme comme d'un grossier vêtement approprié à son état actuel que l'on regarde comme le plus bas échelon du règne hominal ; ce règne, bien que le couronnement de l'animalité de la planète, n'est qu'une ébauche du corps glorieux, léger, purifié et lumineux que l'âme doit revêtir dans l'avenir, à mesure que la race humaine se développe et se perfectionne.

Ce n'est pas encore, ajoute notre correspondant, la doctrine homogène et cohérente de l'école spirite française, mais cela s'en rapproche beaucoup et m'a paru intéressant comme indice du mouvement des idées dans le sens spirite de ce côté du détroit. Mais on y manque de direction ; on flotte à l'aventure dans ce monde nouveau qui s'ouvre devant l'humanité, et il n'est pas étonnant qu'on s'y égare, faute de guide. Il n'est pas douteux que, si les ouvrages de la doctrine étaient traduits en anglais, ils y rallieraient de nombreux partisans en fixant les idées encore incertaines. A. Blackwell. »

Charles Fourier

Dans un ouvrage intitulé : *Charles Fourier, sa vie et ses œuvres*, par Pellarin, on trouve une lettre de Fourier à M. Muiron, en date du 3 décembre 1826, par laquelle il prévoit les phénomènes futurs du Spiritisme.

Elle est ainsi conçue :

« Il paraît que MM. C. et P. ont renoncé à leur travail sur le magnétisme. Je gagerais qu'ils ne font pas valoir l'argument fondamental : c'est que, si tout est lié dans l'univers, il doit exister des moyens de communication entre les créatures de l'autre monde et celles-ci ; je veux dire : communication de facultés, participation temporaire et accidentelle des facultés des ultra-mondains ou défunts, et non pas communication avec eux. Cette participation ne peut pas avoir lieu dans l'état de veille, mais seulement dans un état mixte, comme le sommeil ou autre. Les magnétiseurs ont-ils trouvé cet état ? Je l'ignore ? mais, en principe, je sais qu'il doit exister. »

Fourier écrivait ceci en 1826, à propos des phénomènes somnambuliques ; il ne pouvait avoir aucune idée des moyens de communication directe découverts vingt-cinq ans plus tard, et n'en concevait la possibilité que dans un état de dégagement, rapprochant en quelque sorte les deux mondes ; mais il n'en avait pas moins la conviction du fait principal, celui de l'existence de ces rapports.

Sa croyance sur un autre point capital, celui de la réincarnation sur la terre, est encore plus précise quand il dit : Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire. C'est le principe de l'expiation terrestre dans les existences successives, en tout pareil à ce qu'enseigne le Spiritisme d'après les exemples fournis par ces mêmes rapports entre le monde visible et le monde invisible. Grâce à ces rapports, ce principe de justice, qui n'existait dans la pensée de Fourier qu'à l'état de théorie ou de probabilité, est devenu une vérité patente.

Profession de foi d'un fouriériste.

Le passage suivant est extrait d'un ouvrage nouveau intitulé : *Lettres à mon frère sur mes croyances religieuses*, par Math. Briancourt⁵.

« Je crois en un seul Dieu tout-puissant, juste et bon, ayant pour corps la lumière, pour membres la totalité des astres ordonnés en séries hiérarchiques. - Je crois que Dieu assigne à tous ses membres,

⁵ 1 vol. in-18. Libr. des sciences sociales.

grands et petits, une fonction à remplir dans le développement de la vie universelle qui est sa vie, réservant l'intelligence pour ceux de ses membres qu'il s'associe dans le gouvernement du monde. - Je crois que les êtres intelligents du dernier degré, les humanités, ont pour tâche la gestion des astres qu'ils habitent et sur lesquels ils ont mission de faire régner l'ordre, la paix et la justice. - Je crois que les créatures remplissent leurs fonctions en satisfaisant leurs besoins, que Dieu proportionne exactement aux exigences des fonctions ; et, comme dans sa bonté, il attache le plaisir à la satisfaction des besoins, je crois que toute créature, accomplissant sa tâche, est aussi heureuse que le comporte sa nature, et que ses souffrances sont d'autant plus vives, qu'elle s'écarte davantage de l'accomplissement de cette tâche. - Je crois que l'humanité terrestre aura bientôt acquis les connaissances et le matériel qui lui sont indispensables pour remplir sa haute fonction, et qu'en conséquence, le jour du bonheur général ici-bas ne tardera pas longtemps à se lever. - Je crois que l'intelligence des êtres raisonnables dispose de deux corps : l'un formé de substances visibles pour nos yeux ; l'autre de natures plus subtiles et invisibles nommées arômes. - Je crois qu'à la mort de leur corps visible, ces êtres continuent à vivre dans le monde aromal, où ils trouvent la rémunération exacte de leurs œuvres bonnes ou mauvaises ; puis, qu'après un temps plus ou moins long, ils reprennent un corps matériel pour l'abandonner encore à la décomposition, et ainsi de suite. - Je crois que les intelligences qui s'agrandissent en remplissant exactement leurs fonctions, vont animer des êtres du plus en plus élevés dans la divine hiérarchie, jusqu'à ce qu'elles rentrent, à la fin des temps, dans le sein de Dieu d'où elles sont sorties, qu'elles s'unissent à son intelligence et partagent sa vie aromale. »

Avec une telle profession de foi, on comprend que fouriéristes et spiritistes puissent se donner la main.

Variétés

Mademoiselle de Chilly

On lit dans la Petite Presse du 11 février 1869 :

« M. de Chilly, le sympathique directeur de l'Odéon, si cruellement éprouvé par la mort presque foudroyante de sa fille unique, est menacé d'une nouvelle douleur. Sa nièce, Mademoiselle Artus, fille de l'ancien chef d'orchestre de l'Ambigu-Comique, est en ce moment pour ainsi dire aux portes du tombeau. A ce propos, le Figaro rapporte cette triste et touchante histoire :

Mademoiselle de Chilly mourante donna une petite bague à cette cousine dont la vie est aujourd'hui si cruellement menacée, et lui dit : - Prends-la, tu me la rapporteras !

Ces mots ont-ils frappé l'imagination de la pauvre enfant ? Etaient-ils l'expression de cette double vue attribuée à la mort ? Toujours est-il que, quelques jours après les funérailles de Mademoiselle de Chilly, sa jeune cousine tombait malade.

Ce que le Figaro ne dit pas, c'est qu'à ses derniers moments, la pauvre morte, qui se cramponnait à la vie avec toute l'énergie de ses dix-huit belles années, criait de son lit de douleur à sa cousine fondant en larmes dans un coin de la chambre, théâtre de son agonie : - Non je ne veux pas mourir ! je ne veux pas m'en aller seule ! tu viendras avec moi ! je t'attends ! je t'attends ! tu ne te marieras pas ! Quel spectacle et quelles angoisses pour cette infortunée Mademoiselle Artus, dont, en effet, les fiançailles se préparaient au moment même où Mademoiselle de Chilly s'alitait pour ne plus se relever ! »

Oui, certainement, ces paroles sont l'expression de cette double vue attribuée à la mort, et dont les exemples ne sont pas rares. Que de personnes ont eu des pressentiments de ce genre avant de mourir ! Dira-t-on qu'elles jouent la comédie ? Que les néantistes expliquent ces phénomènes s'ils le peuvent ! Si l'intelligence n'était qu'une propriété de la matière, et devait s'éteindre avec celle-ci, comment expliquer la recrudescence d'activité de cette même intelligence, les facultés nouvelles, transcendantes parfois, qui se manifestent si souvent au moment même où l'organisme se dissout, où le dernier soupir va s'exhaler ? Cela ne prouve-t-il pas que quelque chose survit au corps ? On l'a

dit cent fois : l'âme indépendante se révèle à chaque instant sous mille formes et dans des conditions tellement évidentes, qu'il faut fermer volontairement les yeux pour ne pas la voir.

Apparition d'un fils vivant à sa mère

Le fait suivant est rapporté par un journal de médecine de Londres, et reproduit par le Journal de Rouen, du 22 décembre 1868 :

« La semaine dernière, M. Samuel W..., un des principaux employés de la Banque, dut quitter de bonne heure une soirée à laquelle il avait été invité avec sa femme, parce qu'il se trouva fort indisposé. Il rentra chez lui avec une fièvre de cheval. On envoya chercher le médecin ; celui-ci avait été appelé dans une ville des environs, et il ne devait rentrer que fort tard dans la nuit.

Madame Samuel se décida à attendre le médecin au chevet de son mari. Bien qu'en proie à une fièvre ardente, le malade dormait tranquillement. Madame Samuel, un peu tranquilisée, voyant que son mari ne souffrait pas, ne lutta pas contre le sommeil et elle s'endormit à son tour.

Vers trois heures, elle entendit résonner la sonnette de la porte d'entrée, côté des maîtres et des visites. Elle quitta avec précipitation son fauteuil, prit un bougeoir et descendit au salon.

Là, elle s'attendait à voir entrer le médecin. La porte du salon s'ouvrit, mais à la place du docteur elle vit entrer son fils Edouard, un garçon de douze ans, qui est dans un collège près de Windsor. Il était très pâle et avait la tête entourée d'un large bandeau blanc.

- Tu attendais le médecin pour papa, n'est-ce pas ? fit-il en embrassant sa mère. Mais papa va mieux, ce n'est rien même ; il se lèvera demain. C'est moi qui ai besoin d'un bon médecin. Tâche de l'appeler tout de suite, car celui du collège n'y entend pas grand-chose...

Saisie, effrayée, Madame Samuel eut la force de sonner. La femme de chambre arriva. Elle trouva sa maîtresse au milieu du salon, immobile, le bougeoir à la main. Le bruit de sa voix réveilla Madame Samuel. Elle avait été le jouet d'une vision, d'un rêve, appelons-le comme nous voudrions. Elle se rappelait tout et répéta à sa camériste ce qu'elle avait cru entendre. Puis elle s'écria en pleurant : « Un malheur a dû arriver à mon fils ! »

« Le médecin tant attendu arriva. Il examina M. Samuel. La fièvre avait presque disparu ; il affirma que cela n'avait été qu'une simple fièvre nerveuse, qui suit son cours et finit en quelques heures.

La mère, après ces paroles rassurantes, narra au docteur ce qui lui était arrivé une heure avant. L'homme de l'art - par incrédulité, ou par envie d'aller se reposer peut-être - conseilla à Madame Samuel de n'attacher aucune importance à ces fantômes. Il dut cependant céder aux prières, aux angoisses de la mère et l'accompagner à Windsor.

Au point du jour, ils arrivèrent au collège. Madame Samuel demanda des nouvelles de son fils ; on lui répondit qu'il était à l'infirmerie depuis la veille. Le cœur de la pauvre mère se serra ; le docteur devint soucieux.

Bref, on visita l'enfant. Il s'était fait une large blessure au front en jouant dans le jardin. On lui avait donné les premiers soins, seulement on l'avait mal pansé. La blessure n'avait rien de dangereux pourtant.

Voici le fait dans tous ses détails ; nous le tenons de personnes dignes de foi. Double vue ou rêve, on doit toujours le considérer comme un fait peu ordinaire. »

Comme on le voit, l'idée de la double vue gagne du terrain ; elle s'accrédite en dehors du Spiritisme, comme la pluralité des existences, le périsprit, etc. ; tant il est vrai que le Spiritisme arrive par mille chemins, et s'implante sous toutes sortes de formes, par les soins mêmes de ceux qui n'en veulent pas.

La possibilité du fait ci-dessus est évidente, et il serait superflu de la discuter. Est-ce un rêve ou un effet de double vue ? Madame Samuel dormait, et à son réveil elle se rappelle ce qu'elle a vu ; c'était donc un rêve ; mais un rêve qui apporte l'image d'une actualité aussi précise, et qui est vérifiée presque immédiatement, n'est pas un produit de l'imagination : c'est une vision bien réelle. Il y a en même temps double vue, ou vue spirituelle, car il est bien certain que ce n'est pas avec les yeux du

corps que la mère a vu son fils. Il y a eu de part et d'autre dégagement de l'âme ; est-ce l'âme de la mère qui est allée vers le fils, ou celle du fils qui est venue vers la mère ? Les circonstances rendent ce dernier cas le plus probable, car dans l'autre hypothèse la mère aurait vu son fils à l'infirmerie.

Quelqu'un qui ne connaît que très superficiellement le Spiritisme, mais admet parfaitement la possibilité de certaines manifestations, nous demandait à ce sujet comment le fils, qui était dans son lit, avait pu se présenter à sa mère avec ses habits. « Je conçois, disait-il, l'apparition par le fait du dégagement de l'âme ; mais je ne comprendrais pas que des objets purement matériels, comme des vêtements, aient la propriété de transporter au loin une partie quintessenciée de leur substance, ce qui supposerait une volonté. »

Aussi, lui répondîmes-nous, les habits, aussi bien que le corps matériel du jeune homme, sont restés à leur place. Après une courte explication sur le phénomène des créations fluidiques, nous ajoutâmes : L'Esprit du jeune homme s'est présenté chez sa mère avec son corps fluidique ou périsprital. Sans avoir eu le dessein prémédité de se vêtir de ses habits, sans s'être fait ce raisonnement : « Mes habits d'étoffe sont là ; je ne puis les revêtir ; il faut donc me fabriquer des habits fluidiques qui en auront l'apparence, » il lui a suffi de penser à son costume habituel, à celui qu'il aurait pris dans les circonstances ordinaires, pour que cette pensée donnât à son périsprit les apparences de ce même costume ; par la même raison, il aurait pu se présenter en costume de lit, si telle eût été sa pensée. Cette apparence était devenue pour lui-même une sorte de réalité ; il n'avait qu'une conscience imparfaite de son état fluidique, et, de même que certains Esprits se croient encore de ce monde, il croyait venir chez sa mère en chair et en os, puisqu'il l'embrasse comme d'habitude.

Les formes extérieures que revêtent les Esprits qui se rendent visibles sont donc de véritables créations fluidiques, souvent inconscientes ; le costume, les signes particuliers, les blessures, les défauts du corps, les objets dont ils font usage, sont le reflet de leur propre pensée dans l'enveloppe périspritale.

- Mais alors, dit notre interlocuteur, c'est tout un ordre d'idées nouvelles ; il y a là tout un monde, et ce monde est au milieu de nous ; bien des choses s'expliquent ; les rapports entre les morts et les vivants se comprennent. - Sans aucun doute, et c'est à la connaissance de ce monde, qui nous intéresse à tant de titres, que conduit le Spiritisme. Ce monde se révèle par une multitude de faits que l'on néglige faute d'en comprendre la cause.

Un testament aux États-Unis

« Dans l'Etat du Maine aux Etats-Unis, une dame demandait la nullité d'un testament de sa mère. Elle disait que, membre d'une société spirite, sa mère avait écrit ses dernières volontés sous la dictée d'une table tournante.

Le juge déclara que la loi ne prohibait pas les consultations des tables tournantes, et les clauses du testament furent maintenues. »

Nous n'en sommes pas encore là en Europe ; aussi le journal français qui rapporte ce fait, le fait-il précéder de cette exclamation : Sont-ils forts, ces Américains ! Traduisez : Sont-ils niais !

Quoi qu'en pense l'auteur de cette réflexion critique, ces Américains pourront bien en remonter, sur certains points, à la vieille Europe, si celle-ci se traîne encore longtemps dans l'ornière des vieux préjugés. Le mouvement progressif de l'humanité est parti de l'Orient et s'est peu à peu propagé vers l'Occident ; aurait-il déjà franchi l'Atlantique et planté son drapeau dans le nouveau continent, laissant l'Europe en arrière comme l'Europe a laissé l'Inde ? Est-ce une loi, et le cycle du progrès aurait-il déjà fait plusieurs fois le tour du monde ? Le fait suivant pourrait le faire supposer.

Emancipation des femmes aux Etats-Unis.

On écrit de Yankton, ville de Dokota (Etats-Unis), que la législature de ce territoire vient d'adopter à une grande majorité un bill de M. Enos Stutsman, qui accorde aux femmes le droit de suffrage et d'éligibilité. (Siècle, du 15 janvier 1869.)

Mercredi 29 juillet, madame Alexandrine Bris a subi devant la Faculté des sciences de Paris, un examen de baccalauréat ès sciences ; elle a été reçue avec quatre boules blanches, succès rare, qui lui a valu de la part du président des félicitations ratifiées par les acclamations de toute l'assistance. Le Temps assure que madame Bris doit prendre ses inscriptions à la Faculté de médecine, en vue du doctorat. (Grand Moniteur, du 6 août 1868.)

On nous a dit que madame Bris est américaine. Nous connaissons deux demoiselles de New-York, sœurs de miss B..., membre de la Société spirite de Paris, qui ont le diplôme de docteur et exercent la médecine exclusivement pour les femmes et les enfants. Nous n'en sommes pas encore là.

Miss Nichol, médium à apports

Ces jours derniers, l'hôtel des Deux-Mondes, de la rue d'Antin, a été le théâtre des séances surnaturelles données par la célèbre médium Nichol, en présence de quelques initiés seulement.

Madame Nichol se rend à Rome pour soumettre à l'examen du Saint-Père sa faculté extraordinaire, qui consiste à faire tomber des pluies de fleurs. - C'est ce qu'on appelle un médium à apport, (Journal Paris, 15 janvier 1869.)

Madame Nichol est de Londres, où elle jouit d'une certaine réputation comme médium. Nous avons assisté à quelques-unes de ses expériences, dans une séance intime, il y a plus d'un an, et nous avouons qu'elles nous ont laissé beaucoup à désirer. Il est vrai que nous sommes passablement sceptique à l'endroit de certaines manifestations, et quelque peu exigeant sur les conditions dans lesquelles elles se produisent, non pas que nous mettions en doute la bonne foi de cette dame : nous disons seulement que ce que nous avons vu ne nous a pas paru de nature à convaincre les incrédules.

Nous lui souhaitons bonne chance auprès du Saint-Père ; elle n'aura certes pas de peine à le convaincre de la réalité des phénomènes qui sont aujourd'hui ouvertement avoués par le clergé (voir l'ouvrage intitulé : Des Esprits et de leurs rapports avec le monde visible, par l'abbé Triboulet)⁶ ; mais nous doutons fort qu'elle parvienne à lui faire reconnaître officiellement que ce ne sont pas des œuvres du diable.

Rome est un pays malsain pour les médiums qui ne font pas des miracles selon l'Eglise ; on se rappelle qu'en 1864, M. Home, qui allait à Rome, non pour exercer sa faculté, mais uniquement pour étudier la sculpture, dut céder à l'injonction qui lui fut faite de quitter la ville dans les vingt-quatre heures. (Revue de février 1864, page 33.)

Les arbres hantés de l'île Maurice

Les dernières nouvelles que nous recevons de l'île Maurice constatent que l'état de cette malheureuse contrée suit exactement les phases annoncées (Revue de juillet 1867, page 208, et novembre 1868, page 321). Elles contiennent en outre un fait remarquable qui a fourni le sujet d'une importante instruction dans la Société de Paris.

« Les chaleurs de l'été, dit notre correspondant, ont ramené la terrible fièvre, plus fréquente, plus tenace que jamais. Ma maison est devenue une sorte d'hôpital, et je passe mon temps à me soigner ou à soigner mes proches. La mortalité n'est pas très grande, il est vrai, mais après les horribles souffrances que nous cause chaque accès, nous éprouvons une perturbation générale qui développe en nous de nouvelles maladies : les facultés s'altèrent peu à peu ; les sens, surtout l'ouïe et la vue, sont particulièrement affectés. Pourtant, nos bons Esprits, parfaitement d'accord dans leurs

⁶ 1 vol. in-8 ; 5 fr.

communications avec les vôtres, nous annoncent la fin prochaine de l'épidémie, mais la ruine et la décadence des riches, qui, du reste, commencent déjà.

Je profite du peu de temps que j'ai de disponible pour vous donner les détails que je vous ai promis sur les phénomènes dont ma maison a été le théâtre. Les personnes auxquelles elle appartenait avant moi, insouciantes et négligentes, selon l'usage du pays, l'avaient laissée tomber presque en ruine, et je fus obligé d'y faire de grandes réparations. Le jardin, métamorphosé en basse-cour, était rempli de ces grands arbres de l'Inde, nommés multipliants, dont les racines, sortant du haut des branches, descendent jusqu'au sol où elles s'implantent, et forment, tantôt des troncs énormes en se superposant les unes aux autres, tantôt des galeries assez étendues.

Ces arbres ont une assez mauvaise réputation dans ce pays, où ils passent pour être hantés par les mauvais Esprits. Sans égards pour leurs soi-disant mystérieux habitants, comme je ne les trouvais nullement de mon goût, et qu'ils encombraient inutilement le jardin, je les fis abattre. Dès ce moment, il nous devint presque impossible d'avoir un jour de repos dans la maison. Il fallait vraiment être spirite pour continuer à l'habiter. A chaque instant nous entendions des coups frappés de tous les côtés, des portes s'ouvrir et se fermer, des meubles remuer, des soupirs, des paroles confuses ; souvent aussi on entendait marcher dans les chambres vides. Les ouvriers, qui réparaient la maison, furent bien des fois dérangés par ces bruits étranges, mais comme c'était pendant le jour, ils ne s'en effrayaient pas beaucoup, car ces manifestations sont très fréquentes dans le pays. Nous eûmes beau faire des prières, évoquer ces Esprits, les sermonner, ils ne répondaient que par des injures et des menaces, et ne cessèrent pas leur tapage.

A cette époque nous avons une réunion une fois par semaine ; mais vous ne pouvez vous imaginer tous les mauvais tours qui nous furent joués pour troubler et interrompre nos séances ; tantôt les communications étaient interceptées, tantôt les médiums éprouvaient des souffrances qui les contraignaient à l'inaction.

Il paraît que les habitués de la maison étaient trop nombreux et trop méchants pour être moralisés, car nous ne pûmes en venir à bout, et nous fûmes obligés de cesser nos réunions où nous ne pouvions plus rien obtenir. Un seul voulut bien nous écouter et se recommander à nos prières. C'était un pauvre portugais, nommé Gulielmo, qui se prétendait victime de ces gens avec lesquels il avait commis, je ne sais quel méfait, et qui le retenaient là, disait-il, pour sa punition. Je pris des informations, et j'appris qu'effectivement un marin portugais de ce nom avait été un des locataires de la maison, et qu'il y était mort.

La fièvre arriva ; les bruits devinrent moins fréquents, mais ne cessèrent pas ; au reste, nous avons fini par nous y habituer. Nous nous réunissons encore, mais la maladie a empêché nos séances d'être bien suivies. J'ai soin qu'elles aient lieu autant que possible dans le jardin, car nous avons remarqué que, dans la maison, les bonnes communications sont plus difficiles à obtenir, et que ces jours-là nous sommes très tourmentés, la nuit surtout. »

La question des lieux hantés est un fait acquis ; les tapages et perturbations sont chose connue ; mais certains arbres ont-ils une puissance attractive particulière ? Dans la circonstance dont il s'agit, existe-il un rapport quelconque entre la destruction de ces arbres et les phénomènes qui suivirent immédiatement ? La croyance populaire aurait-elle ici quelque réalité ? C'est ce dont l'instruction ci-après paraît donner une explication logique jusqu'à plus ample confirmation.

(Société de Paris, 19 Février 1869.)

Toutes les légendes, quelles qu'elles soient, si ridicules et si peu fondées qu'elles paraissent, reposent sur une base réelle, sur une vérité incontestable, démontrée par l'expérience, mais amplifiée et dénaturée par la tradition. Certaines plantes, dit-on, sont bonnes pour chasser les mauvais Esprits ; d'autres peuvent provoquer la possession ; certains arbustes sont plus particulièrement hantés ; tout cela est vrai en fait, isolément. Un fait a eu lieu, une manifestation spéciale a justifié ce dicton, et la masse superstitieuse s'est empressée de le généraliser ; c'est l'histoire d'un homme qui pond un œuf. La chose court en secret de bouche en bouche, et s'amplifie jusqu'à prendre les proportions d'une loi incontestable, et cette loi qui n'existe pas, est acceptée en raison des aspirations vers l'inconnu, vers l'extra naturel de la généralité des hommes.

Les multipliants ont été, à Maurice surtout, et sont encore, des points de repères pour les réunions du soir ; on s'adosse à leur tronc, on respire l'air à leurs côtés ; on s'abrite sous leur feuillage.

Or, les hommes, en se désincarnant, surtout lorsqu'ils sont dans une certaine infériorité, conservent leurs habitudes matérielles ; ils fréquentent les endroits qu'ils aimaient comme incarnés ; ils s'y réunissent et ils y séjournent ; voilà pourquoi il y a des endroits plus particulièrement hantés ; il n'y vient pas les Esprits des premiers venus, mais bien des Esprits qui les ont fréquentés de leur vivant. Les multipliants ne sont donc pas plus propices à l'habitation des Esprits inférieurs que tout autre abri. La coutume les désigne aux revenants de Maurice, comme certains châteaux, certaines clairières des forêts allemandes, certains lacs sont plus particulièrement hantés par les Esprits, en Europe.

Si l'on trouble ces Esprits, tout matériels encore, et qui, pour la plupart se croient vivants, ils s'irritent et tendent à se venger, à chercher noise à ceux qui les ont privés de leur abri ; de là, les manifestations dont cette dame et bien d'autres ont eu à se plaindre.

La population mauricienne étant, en général, inférieure sous le rapport moral, la désincarnation ne peut faire de l'espace qu'une pépinière d'Esprits très peu dématérialisés, encore empreints de toutes leurs habitudes terrestres, et qui continuent, quoique Esprits, à vivre comme s'ils étaient hommes. Ils privent de tranquillité et de sommeil ceux qui les privent de leur habitation de prédilection, et voilà tout. La nature de l'abri, son aspect lugubre, n'a rien à voir là-dedans ; c'est simplement une question de bien-être. On les déloge, et ils se vengent. Matériels par essence, ils se vengent matériellement, en frappant contre les murs, en se plaignant, en manifestant leur mécontentement sous toutes les formes.

Que les Mauritiens s'épurent et progressent, ils retourneront dans l'espace avec des tendances d'autre nature, et les multipliants perdront la faculté d'abriter les revenants.

Clélie Duplantier.

Conférence sur le Spiritisme

Sous le titre de : Le Spiritisme devant la science, une conférence publique, par M. Chevillard, avait été annoncée à la salle du boulevard des Capucines pour le 30 janvier dernier. Dans quel sens l'orateur devait-il parler ? C'est ce que tout le monde ignorait.

L'annonce semblait promettre une discussion ex-professo de toutes les parties de la question. Cependant l'orateur a fait complètement abstraction de la partie la plus essentielle, celle qui constitue à proprement parler le Spiritisme : la partie philosophique et morale, sans laquelle assurément le Spiritisme ne serait pas aujourd'hui implanté dans toutes les parties du monde, et ne compterait pas ses adeptes par millions. Dès 1855, on se lassait déjà des tables tournantes ; certes, si là se fût borné le Spiritisme, il y a longtemps qu'on n'en parlerait plus ; sa rapide propagation date du moment où l'on en a vu sortir quelque chose de sérieux et d'utile, où l'on y a entrevu un but humanitaire.

L'orateur s'est donc borné à l'examen de quelques phénomènes matériels ; car il n'a pas même parlé des phénomènes spontanés si nombreux qui se produisent en dehors de toute croyance spirite ; or, annoncer qu'on va traiter une question aussi vaste, aussi complexe dans ses applications et dans ses conséquences, et s'arrêter à quelques points de la surface, c'est absolument comme si, sous le nom de Cours de littérature, un professeur se bornait à expliquer l'alphabet.

Peut-être M. Chevillard s'est-il dit : « A quoi bon parler de la doctrine philosophique ! Dès lors que cette doctrine s'appuie sur l'intervention des Esprits, quand j'aurai prouvé que cette intervention n'existe pas, tout le reste s'écroulera. » Combien, avant M. Chevillard, se sont flattés d'avoir porté le dernier coup au Spiritisme, sans parler de l'inventeur du fameux muscle craqueur, le docteur Jobert (de Lamballe) qui envoyait sans pitié tous les spirites à Charenton, et qui, deux ans plus tard, mourait lui-même dans une maison d'aliénés ! Cependant, malgré tous ces pourfendeurs, frappant d'estoc et de taille, qui semblaient n'avoir qu'à parler pour le réduire en poussière, le Spiritisme a

vécu, il a grandi, et il vit toujours, plus fort, plus vivace que jamais ! C'est là un fait qui a bien sa valeur. Quand une idée résiste à tant d'attaques, c'est qu'il y a quelque chose.

N'a-t-on pas vu jadis des savants s'efforcer de démontrer que le mouvement de la terre était impossible ? Et sans remonter si haut, ce siècle-ci ne nous a-t-il pas montré un corps illustre déclarer que l'application de la vapeur à la navigation était une chimère ? Un livre curieux à faire serait le recueil des erreurs officielles de la science. Ceci est simplement pour arriver à cette conclusion que : lorsqu'une chose est vraie, elle marche quand même, malgré l'opinion contraire des savants ; or, si le Spiritisme a marché malgré tous les arguments que lui ont opposés la haute et la basse science, c'est une présomption en sa faveur.

M. Jobert (de Lamballe) traitait sans façon tous les spirites de charlatans et d'escrocs ; il faut rendre cette justice à M. Chevillard, qu'il ne leur reproche que de se tromper sur la cause. Au reste, des épithètes malséantes, outre qu'elles ne prouvent rien, accusent toujours un manque de savoir-vivre, et auraient été fort déplacées devant un auditoire où devaient nécessairement se trouver beaucoup de spirites. La chaire évangélique est moins scrupuleuse ; on y a dit maintes fois : « Fuyez les Spirites comme la peste, et courez sus ; » ce qui prouve que le Spiritisme est quelque chose, puisqu'on en a peur, car on ne tire pas des coups de canon contre des mouches.

M. Chevillard ne nie pas les faits, au contraire ; il les admet, car il les a constatés ; seulement il les explique à sa manière. Apporte-t-il au moins quelque argument nouveau à l'appui de sa thèse ? On en peut juger.

« Chaque homme, dit-il, possède une quantité plus ou moins grande d'électricité animale, qui constitue le fluide nerveux. Ce fluide se dégage sous l'empire de la volonté, du désir de faire mouvoir une table ; il pénètre la table, et la table se meut ; les coups frappés dans la table ne sont autre chose que des décharges électriques, provoqués par la concentration de la pensée. » Ecriture mécanique : même explication.

Mais comment expliquer les coups frappés dans les murailles, sans la participation de la volonté, chez des gens qui ne savent ce que c'est que le Spiritisme, ou qui n'y croient pas ? Surabondance d'électricité qui se dégage d'elle-même et produit des décharges.

Et les communications intelligentes ? Reflet de la pensée du médium. - Et quand le médium obtient, par la typtologie ou l'écriture, des choses qu'il ignore ? On sait toujours quelque chose, et si ce n'est la pensée du médium, ce peut être celle des autres.

Et quand un médium écrit, inconsciemment des choses qui lui sont personnellement désagréables, est-ce sa propre pensée ? De ce fait non plus que de beaucoup d'autres, il n'est pas question. Cependant, une théorie ne peut être vraie qu'à la condition de résoudre toutes les phases d'un problème ; si un seul fait échappe à l'explication, c'est qu'elle est fautive ou incomplète ; or, de combien de faits celle-ci est-elle impuissante à donner la solution ! Nous serions très désireux de savoir comment M. Chevillard expliquerait, par exemple, les faits rapportés ci-dessus concernant mademoiselle de Chilly, l'apparition du jeune Édouard Samuel, tous les incidents de ce qui s'est passé à l'île Maurice ; comment il expliquerait, par le dégagement de l'électricité, l'écriture chez des personnes qui ne savent pas écrire ; par le reflet de la pensée, le fait de cette bonne qui écrivit, devant toute une société : Je vole ma maîtresse ?

En résumé, M. Chevillard reconnaît l'existence des phénomènes, ce qui est quelque chose, mais il nie l'intervention des Esprits. Quant à sa théorie, elle n'offre absolument rien de nouveau ; c'est la répétition de ce qui a été dit, depuis quinze ans, sous toutes les formes, sans que l'idée ait prévalu. Sera-t-il plus heureux que ses devanciers ? C'est ce que l'avenir prouvera.

Il est vraiment curieux de voir les expédients auxquels ont recours ceux qui veulent tout expliquer sans les Esprits ! Au lieu d'aller droit à ce qui se présente devant eux dans la forme la plus simple, ils vont chercher des causes si embrouillées, si compliquées, qu'elles ne sont intelligibles que pour eux. Ils devraient bien au moins, pour compléter leur théorie, dire ce que, selon eux, deviennent les Esprits des hommes après la mort, car cela intéresse tout le monde, et prouver comme quoi ces Esprits ne peuvent pas se manifester aux vivants ; c'est ce que personne n'a encore fait, tandis que le Spiritisme prouve comme quoi ils peuvent le faire.

Mais tout cela est nécessaire ; il faut que tous ces systèmes s'épuisent et montrent leur impuissance. Au reste, il est un fait notoire, c'est que tout ce retentissement donné au Spiritisme, toutes les circonstances qui l'ont mis en évidence, lui ont toujours été profitables ; et, ce qui est digne de remarque, c'est que plus les attaques ont été violentes, plus il a progressé. Est-ce qu'il ne faut pas à toutes les grandes idées le baptême de la persécution, ne fût-ce que celui de la raillerie ? Et pourquoi n'en a-t-il pas souffert ? La raison en est bien simple : c'est parce que, lui faisant dire le contraire de ce qu'il dit, le présentant tout autre qu'il n'est, bossu quand il est droit, il ne peut que gagner à un examen sérieux et consciencieux, et que ceux qui ont voulu le frapper, ont toujours frappé à côté de la vérité. (Voir la Revue de février 1869, page 40 : Puissance du ridicule.)

Or, plus les couleurs sous lesquelles on le présente sont noires, plus on excite la curiosité. Le parti qui s'est escrimé à dire que c'est le diable, lui a fait beaucoup de bien, parce que, parmi ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion de voir le diable, beaucoup ont été bien aises de savoir comment il est fait, et ne l'ont pas trouvé aussi noir qu'on l'avait dit. Dites qu'il y a sur une place de Paris un monstre hideux, qui va empester toute la ville, et tout le monde courra le voir. N'a-t-on pas vu des auteurs faire mettre dans les journaux des critiques de leurs propres ouvrages, uniquement pour en faire parler ? Tel a été le résultat des diatribes furibondes contre le Spiritisme ; elles ont provoqué le désir de le connaître, et l'ont plus servi qu'elles ne lui ont nu.

Parler du Spiritisme, dans n'importe quel sens, c'est faire de la propagande à son profit ; l'expérience est là pour le prouver. A ce point de vue, il faut se féliciter de la conférence de M. Chevillard ; mais, hâtons-nous de le dire à la louange de l'orateur, il s'est renfermé dans une polémique honnête, loyale et de bon goût. Il a émis son opinion : c'est son droit, et quoiqu'elle ne soit pas la nôtre, nous n'avons garde de nous en plaindre. Plus tard, sans aucun doute, quand le moment opportun sera venu, le Spiritisme aura aussi ses orateurs sympathiques ; seulement nous leur recommanderons de ne pas tomber dans le travers des adversaires ; c'est-à-dire d'étudier à fond la question, afin de ne parler qu'en parfaite connaissance de la cause.

Dissertations spirites

La musique et les harmonies célestes

Suite ; voir le numéro de janvier, p. 30.

(Paris, groupe Desliens, 5 janvier 1869. - Médium M. Desliens.)

Vous avez raison, messieurs, de me rappeler ma promesse, car le temps, qui passe si rapidement dans le monde de l'espace, a des minutes éternelles pour celui qui le subit sous l'étreinte de l'épreuve ! Il y a quelques jours, quelques semaines, je comptais comme vous ; chaque jour ajoutait toute une série de vicissitudes aux vicissitudes déjà supportées, et la coupe allait s'emplantant piano, piano.

Ah ! vous ne savez pas, vous, combien une renommée de grand homme est lourde à porter ! Ne désirez pas la gloire ; ne soyez pas connus : soyez utiles. La popularité a ses épines, et, plus d'une fois, je me suis trouvé meurtri des caresses trop brutales de la foule.

Aujourd'hui, la fumée de l'encens ne m'enivre plus. Je plane sur les mesquineries du passé, et c'est un horizon sans limite qui s'étend devant mon insatiable curiosité. Aussi, les heures tombent par groupes dans le sablier séculaire, et toujours je cherche, toujours j'étudie, sans jamais compter le temps écoulé.

Oui, je vous ai promis ; mais qui peut se flatter de tenir une promesse, lorsque les éléments nécessaires pour l'accomplir, appartiennent à l'avenir ? Le puissant du monde, encore sous le souffle des adulations des courtisans, a pu vouloir étreindre le problème corps à corps ; mais ce n'était plus d'une lutte factice qu'il s'agissait ici ; il n'y avait pas de bravos, de bruyantes acclamations pour m'encourager et me dérober ma faiblesse. C'était, et c'est encore à un travail surhumain que je m'attaquai ; c'est contre lui que je lutte toujours, et si j'espère en triompher, je ne puis néanmoins dissimuler mon épuisement. Je suis terrassé... aux abois !... Je me repose avant d'explorer de

nouveau ; mais, si je ne puis aujourd'hui vous parler de ce que sera l'avenir, je saurai peut-être apprécier le présent : être critique, après avoir été critiqué. Vous me jugerez, et ne m'approuverez que si je suis juste, ce que j'essayerai de faire en évitant les personnalités.

Pourquoi donc tant de musiciens et si peu d'artistes ? tant de compositeurs, et si peu de vérités musicales ? Hélas ! c'est que ce n'est pas, comme on le croit, de l'imagination que l'art peut naître ; il n'a d'autre maître et d'autre créateur que la vérité. Sans elle, il n'est rien, ou il n'est qu'un art de contrebasse, du strass, de la contrefaçon. Le peintre peut faire illusion et montrer du blanc, où il n'a mis qu'un mélange de couleurs sans nom ; les oppositions de nuances créent une apparence, et c'est ainsi qu'Horace Vernet, par exemple, a pu faire paraître d'un blanc éclatant un magnifique cheval orange.

Mais la note n'a qu'un son. L'enchaînement des sons ne produit une harmonie, une vérité, que si les ondes sonores se font l'écho d'une autre vérité. Pour être musicien, il ne suffit plus d'aligner des notes sur une portée, de manière à conserver la justesse des rapports musicaux ; on réussit seulement ainsi à produire des bruits agréables ; mais c'est le sentiment qui naît sous la plume du véritable artiste, c'est lui qui chante, qui pleure, qui rit... Il siffle dans la feuillée avec le vent orageux ; il bondit avec la vague écumante ; il rugit avec le tigre furieux !... Mais pour donner une âme à la musique, pour la faire pleurer, rire, hurler, il faut soi-même avoir éprouvé ces différents sentiments, de douleur, de joie, de colère !

Est-ce le rire aux lèvres et l'incrédulité au cœur que vous personnifierez un martyr chrétien ? Sera-ce un sceptique d'amour qui fera un Roméo, une Juliette ? Est-ce un viveur insouciant qui créerait la Marguerite de Faust ? Non ! Il faut la passion tout entière à celui qui fait vibrer la passion !... Et voilà pourquoi, quand on noircit tant de feuilles, les œuvres sont si rares et les vérités exceptionnelles : c'est qu'on ne croit pas, c'est que l'âme ne vibre pas. Le son que l'on entend, c'est celui de l'or qui tinte, du vin qui pétille !... L'inspiration, c'est la femme qui se compose une beauté menteuse ; et, comme on ne possède que des défauts et des vertus maquillés, on ne produit qu'un placage, qu'un maquillage musical. Grattez la surface, et vous aurez bientôt trouvé le caillou.

Rossini.

(17 janvier 1869. - Médiun, M. Nivard.)

Le silence que j'ai gardé sur la question que le Maître de la doctrine spirite m'a adressée a été expliqué. Il était convenable, avant d'aborder ce difficile sujet, de me recueillir, de me souvenir, et de condenser les éléments qui étaient sous ma main. Je n'avais point à étudier la musique, j'avais seulement à classer les arguments avec méthode, afin de présenter un résumé capable de donner l'idée de ma conception sur l'harmonie. Ce travail, que je n'ai pas fait sans difficulté, est terminé, et je suis prêt à le soumettre à l'appréciation des spirites.

L'harmonie est difficile à définir ; souvent on la confond avec la musique, avec les sons, résultant d'un arrangement de notes, et des vibrations d'instruments reproduisant cet arrangement. Mais l'harmonie n'est point cela, pas plus que la flamme n'est la lumière. La flamme résulte de la combinaison de deux gaz : elle est tangible ; la lumière qu'elle projette est un effet de cette combinaison, et non la flamme elle-même : elle n'est pas tangible. Ici, l'effet est supérieur à la cause. Ainsi en est-il de l'harmonie ; elle résulte d'un arrangement musical ; c'est un effet qui est également supérieur à sa cause : la cause est brutale et tangible ; l'effet est subtil et n'est point tangible.

On peut concevoir la lumière sans flamme et on comprend l'harmonie sans musique. L'âme est apte à percevoir l'harmonie en dehors de tout concours d'instrumentation, comme elle est apte à voir la lumière en dehors de tout concours de combinaisons matérielles. La lumière est un sens intime que possède l'âme ; plus ce sens est développé, mieux elle perçoit la lumière. L'harmonie est également un sens intime de l'âme : elle est perçue en raison du développement de ce sens. En dehors du monde matériel, c'est-à-dire, en dehors des causes tangibles, la lumière et l'harmonie sont d'essence divine ; on les possède en raison des efforts que l'on a faits pour les acquérir. Si je compare la

lumière et l'harmonie, c'est pour mieux me faire comprendre, et aussi, parce que ces deux sublimes jouissances de l'âme sont filles de Dieu, et par conséquent sont sœurs.

L'harmonie de l'espace est si complexe, elle a tant de degrés que je connais, et bien plus encore qui me sont cachés dans l'éther infini, que celui qui est placé à une certaine hauteur de perceptions, est comme saisi d'étonnement en contemplant ces harmonies diverses, qui constitueraient, si elles étaient assemblées, la plus insupportable cacophonie ; tandis qu'au contraire, perçues séparément, elles constituent l'harmonie particulière à chaque degré. Ces harmonies sont élémentaires et grossières dans les degrés inférieurs ; elles portent à l'extase dans les degrés supérieurs. Telle harmonie qui blesse un Esprit aux perceptions subtiles, ravit un Esprit aux perceptions grossières ; et quand il est donné à l'Esprit inférieur de se délecter dans les délices des harmonies supérieures, l'extase le saisit et la prière entre en lui ; le ravissement l'emporte dans les sphères élevées du monde moral ; il vit d'une vie supérieure à la sienne et voudrait continuer de vivre toujours ainsi. Mais, quand l'harmonie cesse de le pénétrer, il se réveille, ou, si l'on veut, il s'endort ; dans tous les cas, il revient à la réalité de sa situation, et dans les regrets qu'il laisse s'échapper d'être descendu, s'exhale une prière à l'Eternel, pour demander la force de remonter. C'est pour lui un grand sujet d'émulation. Je n'essaierai pas de donner l'explication des effets musicaux que produit l'Esprit en agissant sur l'éther ; ce qui est certain, c'est que l'Esprit produit les sons qu'il veut, et qu'il ne peut vouloir ce qu'il ne sait pas. Or donc, celui qui comprend beaucoup, qui a en lui l'harmonie, qui en est saturé, qui jouit lui-même de son sens intime, de ce rien impalpable, de cette abstraction qui est la conception de l'harmonie, agit quand il le veut sur le fluide universel qui, instrument fidèle, reproduit ce que l'Esprit conçoit et veut. L'éther vibre sous l'action de la volonté de l'Esprit ; l'harmonie que ce dernier porte en lui se concrète, pour ainsi dire ; elle s'exhale douce et suave comme le parfum de la violette, ou elle mugit comme la tempête, ou elle éclate comme la foudre, ou elle se plaint comme la brise ; elle est rapide comme l'éclair, ou lente comme la nuée ; elle est brisée comme un sanglot, ou unie comme un gazon ; elle est échevelée comme une cataracte, ou calme comme un lac ; elle murmure comme un ruisseau ou gronde comme un torrent. Tantôt elle a l'âpreté agreste des montagnes et tantôt la fraîcheur d'une oasis ; elle est tour à tour triste et mélancolique comme la nuit, joyeuse et gaie comme le jour ; elle est capricieuse comme l'enfant, consolatrice comme la mère et protectrice comme le père ; elle est désordonnée comme la passion, limpide comme l'amour, et grandiose comme la nature. Quand elle en est à ce dernier terme, elle se confond avec la prière, elle glorifie Dieu, et met dans le ravissement celui-là même qui la produit ou la conçoit.

O comparaison ! Comparaison ! Pourquoi faut-il être obligé de t'employer ! Pourquoi faut-il se plier à tes nécessités dégradantes et emprunter, à la nature tangible, des images grossières pour faire concevoir la sublime harmonie dans laquelle l'Esprit se délecte. Et encore, malgré les comparaisons, ne peut-on faire comprendre cette abstraction qui est un sentiment quand elle est cause, et une sensation quand elle devient effet.

L'Esprit qui a le sentiment de l'harmonie est comme l'Esprit qui a l'acquit intellectuel ; ils jouissent constamment, l'un et l'autre, de la propriété inaliénable qu'ils ont amassée. L'Esprit intelligent, qui enseigne sa science à ceux qui ignorent, éprouve le bonheur d'enseigner, parce qu'il sait qu'il fait des heureux de ceux qu'il instruit ; l'Esprit qui fait résonner l'éther des accords de l'harmonie qui est en lui, éprouve le bonheur de voir satisfaits ceux qui l'écoutent.

L'harmonie, la science et la vertu sont les trois grandes conceptions de l'Esprit : la première le ravit, la seconde l'éclaire, la troisième l'élève. Possédées dans leurs plénitudes, elles se confondent et constituent la pureté. O Esprits purs qui les contenez ! Descendez dans nos ténèbres et éclairez notre marche ; montrez-nous le chemin que vous avez pris, afin que nous suivions vos traces !

Et quand je pense que ces Esprits, dont je peux comprendre l'existence, sont des êtres finis, des atomes, en face du Maître universel et éternel, ma raison reste confondue en songeant à la grandeur de Dieu, et du bonheur infini qu'il goûte en lui-même, par le seul fait de sa pureté infinie, puisque tout ce que la créature acquiert n'est qu'une parcelle qui émane du créateur. Or, si la parcelle arrive à fasciner par la volonté, à captiver et à ravir par la suavité, à resplendir par la vertu, que doit donc produire la source éternelle et infinie d'où elle est tirée ? Si l'Esprit, être créé, arrive à puiser dans sa

pureté tant de félicité, quelle idée doit-on avoir de celle que le créateur puise dans sa pureté absolue ? Eternel problème !

Le compositeur qui conçoit l'harmonie, la traduit dans le grossier langage appelé la musique ; il concrète son idée, il l'écrit. L'artiste apprend la forme et saisit l'instrument qui doit lui permettre de rendre l'idée. L'air mis en jeu par l'instrument, la porte à l'oreille qui la transmet à l'âme de l'auditeur. Mais le compositeur a été impuissant à rendre entièrement l'harmonie qu'il concevait, faute d'une langue suffisante ; l'exécutant, à son tour, n'a pas compris toute l'idée écrite, et l'instrument indocile dont il se sert ne lui permet pas de traduire tout ce qu'il a compris. L'oreille est frappée par l'air grossier qui l'entoure, et l'âme reçoit enfin, par un organe rebelle, l'horrible traduction de l'idée éclosée dans l'âme du maestro. L'idée du maestro était son sentiment intime ; quoique déflorée par les agents d'instrumentation et de perception, elle produit cependant des sensations chez ceux qui l'entendent traduire ; ces sensations sont l'harmonie. La musique les a produites : elles sont des effets de cette dernière. La musique s'est mise au service du sentiment pour produire la sensation. Le sentiment, chez le compositeur, c'est l'harmonie ; la sensation chez l'auditeur, c'est aussi l'harmonie, avec cette différence qu'elle est conçue par l'un et reçue par l'autre. La musique est le médium de l'harmonie ; elle la reçoit et elle la donne, comme le réflecteur est le médium de la lumière, comme tu es le médium des Esprits. Elle la rend plus ou moins déflorée selon qu'elle est plus ou moins bien exécutée, comme le réflecteur renvoie plus ou moins bien la lumière, selon qu'il est plus ou moins brillant et poli, comme le médium rend plus ou moins les pensées de l'Esprit, selon qu'il est plus ou moins flexible.

Et maintenant que l'harmonie est bien comprise dans sa signification, qu'on sait qu'elle est conçue par l'âme et transmise à l'âme, on comprendra la différence qu'il y a entre l'harmonie de la terre et l'harmonie de l'espace.

Chez vous, tout est grossier : l'instrument de traduction et l'instrument de perception ; chez nous, tout est subtil : vous avez l'air, nous avons l'éther ; vous avez l'organe qui obstrue et voile ; chez nous, la perception est directe, et rien ne la voile. Chez vous, l'auteur est traduit : chez nous il cause sans intermédiaire, et dans la langue qui exprime toutes les conceptions. Et pourtant, ces harmonies ont la même source, comme la lumière de la lune a la même source que celle du soleil ; de même que la lumière de la lune est le reflet de celle du soleil, l'harmonie de la terre n'est que le reflet de l'harmonie de l'espace.

L'harmonie est aussi indéfinissable que le bonheur, la crainte, la colère : c'est un sentiment. On ne le comprend que lorsqu'on le possède, et on ne le possède que lorsqu'on l'a acquis. L'homme qui est joyeux ne peut expliquer sa joie ; celui qui est craintif ne peut expliquer sa crainte ; ils peuvent dire les faits qui provoquent ces sentiments, les définir, les décrire, mais les sentiments restent inexpliqués. Le fait qui cause la joie de l'un ne produira rien sur l'autre ; l'objet qui occasionne la crainte de l'un produira le courage de l'autre. Les mêmes causes sont suivies d'effets contraires ; en physique cela n'est pas, en métaphysique, cela existe. Cela existe, parce que le sentiment est la propriété de l'âme, et que les âmes diffèrent entre elles de sensibilité, d'impressionnabilité, de liberté. La musique, qui est la cause seconde de l'harmonie perçue, pénètre et transporte l'un et laisse l'autre froid et indifférent. C'est que le premier est en état de recevoir l'impression que produit l'harmonie, et que le second est dans un état contraire ; il entend l'air qui vibre, mais il ne comprend pas l'idée qu'il lui apporte. Celui-ci arrive à l'ennui et s'endort, celui-là à l'enthousiasme et pleure. Evidemment, l'homme qui goûte les délices de l'harmonie est plus élevé, plus épuré, que celui qu'elle ne peut pénétrer ; son âme est plus apte à sentir ; elle se dégage plus facilement, et l'harmonie l'aide à se dégager ; elle la transporte et lui permet de mieux voir le monde moral. D'où il faut conclure que la musique est essentiellement moralisatrice, puisqu'elle porte l'harmonie dans les âmes, et que l'harmonie les élève et les grandit.

L'influence de la musique sur l'âme, sur son progrès moral, est reconnue par tout le monde ; mais la raison de cette influence est généralement ignorée. Son explication est tout entière dans ce fait : que l'harmonie place l'âme sous la puissance d'un sentiment qui la dématérialise. Ce sentiment existe à un certain degré, mais il se développe sous l'action d'un sentiment similaire plus élevé. Celui qui est

privé de ce sentiment y est amené par degré ; il finit, lui aussi, par se laisser pénétrer et se laisser entraîner dans le monde idéal, où il oublie, pour un instant, les grossiers plaisirs qu'il préfère à la divine harmonie.

Et maintenant, si l'on considère que l'harmonie sort du concept de l'Esprit, on en déduira que si la musique exerce une heureuse influence sur l'âme, l'âme, qui la conçoit, exerce aussi son influence sur la musique. L'âme vertueuse, qui a la passion du bien, du beau, du grand, et qui a l'acquis de l'harmonie, produira des chefs-d'œuvre capables de pénétrer les âmes les plus cuirassées et de les émouvoir. Si le compositeur est terre-à-terre, comment rendra-t-il la vertu qu'il dédaigne, le beau qu'il ignore et le grand qu'il ne comprend pas ? Ses compositions seront le reflet de ses goûts sensuels, de sa légèreté, de son insouciance. Elles seront tantôt licencieuses et tantôt obscènes, tantôt comiques et tantôt burlesques ; elles communiqueront aux auditeurs les sentiments qu'elles exprimeront, et les pervertiront au lieu de les améliorer.

Le Spiritisme, en moralisant les hommes, exercera donc une grande influence sur la musique. Il produira plus de compositeurs vertueux, qui communiqueront leurs vertus en faisant entendre leurs compositions.

On rira moins, on pleurera davantage ; l'hilarité fera place à l'émotion, la laideur fera place à la beauté et le comique à la grandeur.

D'un autre côté, les auditeurs que le Spiritisme aura disposés à recevoir facilement l'harmonie, goûteront, à l'audition de la musique sérieuse, un charme véritable ; ils dédaigneront la musique frivole et licencieuse qui s'empare des masses. Quand le grotesque et l'obscène seront délaissés pour le beau et pour le bien, les compositeurs de cet ordre disparaîtront ; car, sans auditeurs, ils ne gagneront rien, et c'est pour gagner qu'ils se salissent.

Oh ! oui, le Spiritisme aura de l'influence sur la musique ! Comment en serait-il autrement ? Son avènement changera l'art en l'épurant. Sa source est divine, sa force le conduira partout où il y a des hommes pour aimer, pour s'élever et pour comprendre. Il deviendra l'idéal et l'objectif des artistes. Peintres, sculpteurs, compositeurs, poètes, lui demanderont leurs inspirations, et il leur en fournira, car il est riche, car il est inépuisable.

L'Esprit du maestro Rossini, dans une nouvelle existence, reviendra continuer l'art qu'il considère comme le premier de tous ; le Spiritisme sera son symbole et l'inspirateur de ses compositeurs.

Rossini.

La Médiurnité et l'inspiration

(Paris, groupe Desliens ; 16 Février 1869.)

Sous ses formes variées à l'infini, la médiurnité embrasse l'humanité entière, comme un réseau auquel nul ne peut échapper. Chacun étant journellement en contact, qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou s'en révolte, avec des intelligences libres, il n'est pas un homme qui puisse dire : Je ne suis, je n'ai pas été ou je ne serai pas médium. Sous la forme intuitive, mode de communication auquel on a vulgairement donné le nom de voix de la conscience, chacun est en rapport avec plusieurs influences spirituelles, qui conseillent dans un sens ou dans un autre, et souvent simultanément, qui, le bien pur, absolu ; qui, des accommodements avec l'intérêt ; qui, le mal dans toute sa nudité. - L'homme évoque ces voix ; elles répondent à son appel, et il choisit ; mais il choisit, entre ces différentes inspirations et son propre sentiment. - Les inspireurs sont des amis invisibles ; comme les amis de la terre, ils sont sérieux ou de passage, intéressés ou véritablement guidés par l'affection.

On les consulte, ou ils conseillent spontanément, mais comme les conseils des amis de la terre, leurs avis sont écoutés ou rejetés ; ils provoquent parfois un résultat contraire à celui qu'on en attend ; souvent, ils ne produisent aucun effet. - Qu'en conclure ? Non que l'homme soit sous le coup d'une médiurnité incessante, mais qu'il obéit librement à sa propre volonté, modifiée par des avis qui ne peuvent jamais, dans l'état normal, être impératifs.

Lorsque l'homme fait plus que s'occuper des menus détails de son existence, et qu'il s'agit des travaux qu'il est venu plus spécialement accomplir, des épreuves décisives qu'il doit supporter, ou d'œuvres destinées à l'instruction et à l'élévation générales, les voix de la conscience ne se font plus seulement et simplement conseillères, elles attirent l'Esprit sur certains sujets, elles provoquent certaines études et collaborent à l'œuvre en faisant résonner certaines cases cérébrales par l'inspiration. C'est ici une œuvre à deux, à trois, à dix, à cent, si vous voulez ; mais, si cent y ont pris part, un seul peut et doit la signer, car un seul l'a faite et en est responsable !

Qu'est-ce qu'une œuvre quelle qu'elle soit après tout ? Ce n'est jamais une création ; c'est toujours une découverte. L'homme ne fait rien, il découvre tout. Il faut éviter de confondre ces deux termes. Inventer, dans son vrai sens, c'est mettre en lumière une loi existante, une connaissance jusqu'alors inconnue, mais déposée en germe dans le berceau de l'univers. Celui qui invente soulève un des coins du voile qui cache la vérité, mais il ne crée pas la vérité. Pour inventer, il faut chercher et chercher beaucoup ; il faut compulsuer les livres, fouiller au fond des intelligences, demander à l'un la mécanique, à l'autre la géométrie, à un troisième la connaissance des rapports musicaux, à un autre encore les lois historiques, et du tout, faire quelque chose de neuf, d'intéressant, d'inimagé.

Celui qui a été explorer les recoins des bibliothèques, qui a écouté parler les maîtres, qui a scruté la science, la philosophie, l'art, la religion, de l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, est-il le médium de l'art, de l'histoire, de la philosophie et de la religion ? Est-il le médium des temps passés lorsqu'il écrit à son tour ? Non pas, car il ne raconte pas les autres, mais il a appris des autres à raconter, et il enrichit ses récits de tout ce qui lui est personnel. - Le musicien a longtemps écouté la fauvette et le rossignol, avant d'inventer la musique ; Rossini a écouté la nature avant de la traduire au monde civilisé. Est-il le médium du rossignol et de la fauvette ? Non, il compose et il écrit. Il a écouté l'Esprit qui est venu lui chanter les mélodies du ciel ; il a écouté l'Esprit qui a hurlé la passion à ses oreilles ; il a entendu gémir la vierge et la mère laissant tomber, en perles harmonieuses, sa prière sur la tête de son enfant. L'amour et la poésie, la liberté, la haine, la vengeance, et nombre des Esprits que possèdent ces sentiments divers, ont tour à tour chanté leur partition à ses côtés. Il les a écoutées, il les a étudiées, dans le monde et dans l'inspiration, et de l'un et de l'autre, il a fait ses œuvres ; mais il n'était pas médium, pas plus que n'est médium le médecin qui entend les malades raconter ce qu'ils éprouvent et qui donne un nom à leurs maladies. - La médiumnité a eu ses heures chez lui comme chez tout autre ; mais en dehors de ces moments trop courts pour sa gloire, ce qu'il a fait, il l'a fait seul à l'aide des études puisées chez les hommes et chez les Esprits.

A ce compte, on est le médium de tous ; on est le médium de la nature, le médium de la vérité, et médium bien imparfait, car souvent elle apparaît tellement défigurée par la traduction qu'elle est méconnaissable et méconnue.

Halévy.

Allan Kardec

Avril 1869

Librairie spirite

Nous avons annoncé, il y a quelque temps, le projet de publication d'un catalogue raisonné des ouvrages qui intéressent le Spiritisme, et l'intention de le joindre comme supplément à l'un des numéros de la Revue. Dans l'intervalle, le projet de la création d'une maison spéciale pour les ouvrages de ce genre, ayant été conçu et exécuté par une société de spirites, nous leur avons donné notre travail qui a été complété en vue de sa nouvelle destination.

Ayant reconnu l'incontestable utilité de cette fondation, et la solidité des bases sur lesquelles elle est appuyée, nous n'avons pas hésité à lui donner notre appui moral.

Voici en quels termes elle est annoncée en tête du catalogue que nous adressons à nos abonnés avec le présent numéro.

« L'intérêt qui s'attache de plus en plus aux Études psychologiques en général, et, en particulier, le développement que les idées spirites ont pris depuis quelques années, ont fait sentir l'utilité d'une maison spéciale pour la concentration des documents concernant ces matières. En dehors des ouvrages fondamentaux de la doctrine spirite, il existe un grand nombre de livres, tant anciens que modernes, utiles au complément de ces études et qui sont ignorés, ou sur lesquels on manque des renseignements nécessaires pour se les procurer. C'est en vue de combler cette lacune que la Librairie Spirite a été fondée.

La Librairie Spirite n'est pas une entreprise commerciale ; elle est créée par une société de spirites en vue des intérêts de la doctrine, et qui renoncent, par le contrat qui les lie, à toute spéculation personnelle.

Elle est administrée par un gérant, simple mandataire, et tous les bénéfices constatés par les inventaires annuels, seront versés par lui à la caisse générale du Spiritisme.

Cette caisse est provisoirement administrée par le gérant de la Librairie, sous la surveillance de la Société fondatrice ; en conséquence, il recevra les fonds de toutes provenances affectés à cette destination, en tiendra un compte exact, et en opérera le placement, jusqu'au moment où les circonstances en détermineront l'emploi. »

Profession de foi spirite américaine

Nous reproduisons, d'après le Salut de la Nouvelle-Orléans, la déclaration de principes arrêtée dans la cinquième convention nationale, ou assemblée des délégués des spirites des différentes parties des États-Unis. La comparaison des croyances, sur ces matières, entre ce qu'on appelle l'école américaine et l'école européenne, est une chose d'une grande importance, ainsi que chacun pourra s'en convaincre.

Déclaration de principes.

Le spiritualisme nous enseigne :

1. Que l'homme a une nature spirituelle aussi bien qu'une nature corporelle ; ou plutôt que l'homme véritable est un Esprit, ayant une forme organique, composée de matériaux sublimés, qui représente une structure correspondant à celle du corps matériel.
2. Que l'homme, comme Esprit, est immortel. Ayant reconnu qu'il survit à ce changement appelé la mort, on peut raisonnablement supposer qu'il survivra à toutes les vicissitudes futures.
3. Qu'il y a un monde ou état spirituel, avec ses réalités substantielles, objectives aussi bien que subjectives.

4. Que le procédé de la mort physique ne transforme d'aucune façon essentielle la constitution mentale ou le caractère moral de celui qui l'éprouve, car s'il en était autrement, son identité serait détruite.
5. Que le bonheur ou le malheur, aussi bien dans l'état spirituel que dans celui-ci, ne dépend pas d'un décret arbitraire ou d'une loi spéciale, mais bien du caractère, des aspirations et du degré d'harmonie ou conformité de l'individu avec la loi divine et universelle.
6. Il s'ensuit que l'expérience et les connaissances acquises dès cette vie deviennent les fondations sur lesquelles commence la vie nouvelle.
7. Vu que la croissance, sous certains rapports, est la loi de l'être humain dans la vie présente, et vu que ce que l'on appelle la mort n'est en réalité que la naissance à une autre condition d'existence, qui conserve tous les avantages gagnés dans l'expérience de cette vie, on peut en inférer que la croissance, le développement, l'expansion ou la progression sont la destinée infinie de l'esprit humain.
8. Que, le monde spirituel n'est pas éloigné de nous, mais qu'il est près, qu'il nous entoure, ou qu'il est entremêlé à notre présent état d'existence ; et par conséquent, que nous sommes constamment sous la surveillance des êtres spirituels.
9. Que, puisque les individus passent constamment de la vie terrestre à la vie spirituelle dans tous les degrés de développement intellectuel et moral, l'état spirituel comprend tous les degrés de caractères, du plus bas au plus élevé.
10. Que, puisque le ciel et l'enfer, ou le bonheur et le malheur, dépendent plutôt des sentiments intimes que des circonstances extérieures, il y a autant de gradations pour chacun qu'il y a de nuances de caractères, chaque individu gravitant à sa propre place par une loi naturelle d'affinité. On peut les diviser en sept degrés généraux ou sphères ; mais ceux-ci doivent comprendre les variétés indéfinies, ou une « infinité de demeures, » correspondant aux caractères divers des individus, chaque être jouissant d'autant de bonheur que son caractère lui permet d'en avoir.
11. Que les communications du monde des Esprits, qu'elles soient reçues par impression mentale, par inspiration, ou de toute autre manière, ne sont pas, de nécessité, des vérités infaillibles, mais qu'au contraire elles se ressentent inévitablement des imperfections de l'intelligence dont elles émanent et de la voie par où elles viennent ; et que, de plus, elles sont susceptibles de recevoir une fausse interprétation de ceux à qui elles sont adressées.
12. Il s'ensuit qu'aucune communication inspirée, dans le temps présent ou dans le passé (quelles que soient les prétentions qui peuvent ou ont pu être mises en avant quant à sa source), n'a une autorité plus étendue que celle de représenter la vérité à la conscience individuelle, cette dernière étant l'étalon final auquel on doit s'en rapporter pour le jugement de tous les enseignements inspirés ou spirituels.
13. Que l'inspiration, ou l'affluence des idées et des suggestions venant du monde spirituel, n'est pas un miracle des temps passés, mais un fait perpétuel, la méthode constante de l'économie divine pour l'élévation de la race humaine.
14. Que tous les êtres angéliques ou démoniaques qui se sont manifestés ou qui se sont mêlés aux affaires des hommes dans le passé, étaient simplement des Esprits humains désincarnés, dans différents degrés de progression.
15. Que tous les miracles authentiques (ainsi nommés) des temps passés, tels que la résurrection de ceux qui étaient morts en apparence, la guérison des maladies par l'imposition des mains ou d'autres moyens aussi simples, le contact inoffensif avec des poisons, le mouvement d'objets matériels sans concours visible, etc., etc., ont été produits en harmonie avec des lois universelles, et par conséquent peuvent se répéter en tous temps sous des conditions favorables.
16. Que les causes de tout phénomène, - les sources de vie, d'intelligence et d'amour, - doivent se rechercher dans le domaine intérieur et spirituel, et non dans le domaine extérieur et matériel.
17. Que l'enchaînement des causes tend inévitablement à remonter et à s'avancer vers un Esprit infini, qui est non-seulement un principe formateur (la sagesse), mais une source d'affection

(l'amour), - soutenant ainsi le double rapport de la parenté, du père et de la mère, de toutes les intelligences finies, qui, partant, sont unies par des liens filiaux.

18. Que l'homme, à titre d'enfant de ce parent infini, est sa plus haute représentation sur cette sphère d'êtres, l'homme parfait étant la personnification la plus complète de la « plénitude du Père » que nous puissions contempler, et que chaque homme, en vertu de cette parenté, est, ou a dans ses replis intimes, un germe de divinité, une portion incorruptible de l'essence divine qui le porte constamment au bien, et qui, avec le temps, surmontera toutes les imperfections inhérentes à la condition rudimentaire ou terrestre, et triomphera de tout mal.

19. Que le mal est le défaut plus ou moins grand d'harmonie avec ce principe intime ou divin ; et partant, qu'on l'appelle Christianisme, Spiritualisme, Religion, Philosophie ; qu'on reconnaisse le « Saint-Esprit, » la Bible, ou l'inspiration spirituelle et céleste, tout ce qui aide l'homme à soumettre à sa nature interne ce qu'il y a de plus extérieur en lui, et à le rendre harmonieux avec elle, est un moyen de triompher du mal.

Voici donc la base de la croyance des spirites américains ; si ce n'est celle de la totalité, c'est au moins celle de la majorité. Cette croyance n'est pas plus le résultat d'un système préconçu dans ce pays, que le Spiritisme en Europe ; nul ne l'a imaginé ; on a vu, on a observé, et l'on en a tiré des conclusions. Là-bas, pas plus qu'ici, on n'est parti de l'hypothèse des Esprits pour expliquer les phénomènes ; mais, des phénomènes comme effet, on est arrivé par l'observation aux Esprits comme cause. C'est là une circonstance capitale dont les détracteurs s'obstinent à ne pas tenir compte. Parce qu'ils arrivent eux, avec la pensée, le désir même de ne pas trouver les Esprits, ils se figurent que les spirites ont dû prendre leur point de départ dans l'idée préconçue des Esprits, et que l'imagination en a fait voir partout. Comment se fait-il alors que tant de gens qui n'y croyaient pas se sont rendus à l'évidence ? Il y en a des milliers d'exemples, en Amérique comme ici. Beaucoup, au contraire, ont passé par l'hypothèse que M. Chevillard croit avoir inventée, et ils n'y ont renoncé qu'après en avoir reconnu l'impuissance pour tout expliquer. Encore une fois, on n'est arrivé à l'affirmation des Esprits qu'après avoir essayé de toutes les autres solutions.

On a pu déjà remarquer les rapports et les différences qui existent entre les deux écoles, et pour ceux qui ne se payent pas de mots, mais qui vont au fond des idées, la différence se réduit à bien peu de chose. Ces deux écoles ne s'étant point copiées, cette coïncidence est un fait très remarquable. Ainsi, voici des deux côtés de l'Atlantique, des millions de personnes qui observent un phénomène, et qui arrivent au même résultat. Il est vrai que M. Chevillard n'avait pas encore passé par là pour apposer son veto et dire à ces millions d'individus, parmi lesquels il y en a bon nombre qui ne passent pas pour des sots : « Vous vous êtes tous trompés ; moi seul possède la clef de ces étranges phénomènes, et je vais en donner au monde la solution définitive. »

Pour rendre la comparaison plus facile, nous allons prendre la profession de foi américaine, article par article, et mettre en parallèle ce que dit, sur chacune des propositions qui y sont formulées, la doctrine du Livre des Esprits, publié en 1857, et qui est en outre développée dans les autres ouvrages fondamentaux.

On en trouvera un résumé plus complet dans le chapitre II du « Qu'est-ce le Spiritisme ? »

1. L'homme possède une âme ou Esprit, principe intelligent, en qui résident la pensée, la volonté, le sens moral, et dont le corps n'est que l'enveloppe matérielle. L'Esprit est l'être principal, préexistant et survivant au corps, qui n'est qu'un accessoire temporaire.

L'Esprit, soit pendant la vie charnelle, soit après l'avoir quittée, est revêtu d'un corps fluïdique ou périsprit, qui reproduit la forme du corps matériel.

2. L'Esprit est immortel ; le corps seul est périssable.

3. Les Esprits, dégagés du corps charnel, constituent le monde invisible ou spirituel, qui nous entoure et au milieu duquel nous vivons.

Les transformations fluïdiques produisent des images et des objets aussi réels pour les Esprits, qui sont eux-mêmes fluïdiques, que le sont les images et les objets terrestres pour les hommes, qui sont matériels. Tout est relatif dans chacun de ces deux mondes. (Voir la Genèse selon le Spiritisme, chapitre des fluides et des créations fluïdiques.)

4. La mort du corps ne change rien à la nature de l'Esprit qui conserve les aptitudes intellectuelles et morales acquises pendant la vie terrestre.

5. L'Esprit porte en lui-même les éléments de son bonheur ou de son malheur ; il est heureux ou malheureux en raison du degré de son épuration morale ; il souffre de ses propres imperfections dont il subit les conséquences naturelles, sans que la punition soit le fait d'une condamnation spéciale et individuelle.

Le malheur de l'homme sur la terre provient de l'inobservance des lois divines ; quand il conformera ses actes et ses institutions sociales à ces lois, il sera aussi heureux que le comporte sa nature corporelle.

6. Rien de ce que l'homme acquiert pendant la vie terrestre en connaissances et en perfections morales n'est perdu pour lui ; il est, dans la vie future, ce qu'il s'est fait dans la vie présente.

7. Le progrès est la loi universelle ; en vertu de cette loi, l'Esprit progresse indéfiniment.

8. Les Esprits sont au milieu de nous ; ils nous entourent, nous voient, nous entendent et se mêlent, dans une certaine mesure, aux actions des hommes.

9. Les Esprits n'étant autres que les âmes des hommes, on trouve parmi eux tous les degrés de savoir et d'ignorance, de bonté et de perversité qui existent sur la terre.

10. Le ciel et l'enfer, selon la croyance vulgaire, sont des lieux circonscrits de récompenses et de punitions. Selon le Spiritisme, les Esprits, portant en eux-mêmes les éléments de leur félicité ou de leurs souffrances, sont heureux ou malheureux partout où ils se trouvent ; les mots ciel et enfer ne sont que des figures qui caractérisent un état de bonheur ou de malheur.

Il y a, pour ainsi dire, autant de degrés parmi les Esprits qu'il y a de nuances dans les aptitudes intellectuelles et morales ; néanmoins, si l'on considère les caractères les plus tranchés, on peut les grouper en neuf classes ou catégories principales pouvant se subdiviser à l'infini, sans que cette classification ait rien d'absolu. (Livre des Esprits ; liv. II, chap. I, n° 100, échelle spirite.)

A mesure que les Esprits avancent dans la perfection, ils habitent des mondes de plus en plus avancés physiquement et moralement. C'est sans doute ce qu'entendait Jésus par ces paroles : « Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon père. » (Voir Evangile selon le Spiritisme, chap. III.)

11. Les Esprits peuvent se manifester aux hommes de diverses manières : par l'inspiration, la parole, la vue, l'écriture, etc.

C'est une erreur de croire que les Esprits ont la science infuse ; leur savoir, dans l'espace comme sur la terre, est subordonné à leur degré d'avancement, et il en est qui, sur certaines choses, en savent moins que les hommes. Leurs communications sont en rapport avec leurs connaissances, et, par cela même, ne sauraient être infaillibles. La pensée de l'Esprit peut, en outre, être altérée par le milieu qu'elle traverse pour se manifester.

A ceux qui demandent à quoi servent les communications des Esprits, du moment qu'ils n'en savent pas plus que les hommes, on répond qu'elles servent d'abord à prouver que les Esprits existent, et, par conséquent, l'immortalité de l'âme ; secondement, à nous apprendre où ils sont, ce qu'ils sont, ce qu'ils font, et à quelles conditions on est heureux ou malheureux dans la vie future ; troisièmement, à détruire les préjugés vulgaires sur la nature des Esprits et l'état des âmes après la mort, toutes choses que l'on ne saurait pas sans les communications avec le monde invisible.

12. Les communications des Esprits sont des opinions personnelles qui ne doivent point être acceptées aveuglément. L'homme ne doit, en aucune circonstance, faire abnégation de son jugement et de son libre arbitre. Ce serait faire preuve d'ignorance et de légèreté d'accepter comme des vérités absolues tout ce qui vient des Esprits ; ils disent ce qu'ils savent ; c'est à nous de soumettre leurs enseignements au contrôle de la logique et de la raison.

13. Les manifestations étant la conséquence du contact incessant des Esprits et des hommes, il y en a eu dans tous les temps ; elles sont dans l'ordre des lois de la nature, et n'ont rien de miraculeux quelle que soit la forme sous laquelle elles se présentent. Ces manifestations mettant en rapport le monde matériel et le monde spirituel, tendent à l'élévation de l'homme, en lui prouvant que la terre n'est pour lui ni le commencement, ni la fin de toutes choses, et qu'il a d'autres destinées.

14. Les êtres désignés sous le nom d'anges ou de démons ne sont point des créations spéciales, distinctes de l'humanité ; les anges sont des Esprits sortis de l'humanité et qui sont arrivés à la perfection ; les démons sont des Esprits encore imparfaits, mais qui s'amélioreront.

Il serait contraire à la justice et à la bonté de Dieu, d'avoir créé des êtres perpétuellement voués au mal, incapables de revenir au bien, et d'autres, privilégiés, exempts de tout travail pour arriver à la perfection et au bonheur.

Selon le Spiritisme, Dieu n'a de faveurs ni de privilèges pour aucune de ses créatures ; tous les Esprits ont un même point de départ et la même route à parcourir pour arriver, par leur travail, à la perfection et au bonheur. Les uns sont arrivés : ce sont les anges ou purs Esprits ; les autres sont encore en arrière : ce sont les Esprits imparfaits. (Voir la Genèse, chapitres des Anges et des Démons.)

15. Le Spiritisme n'admet pas les miracles dans le sens théologique du mot, attendu que, selon lui, rien ne s'accomplit en dehors des lois de la nature. Certains faits, en les supposant authentiques, n'ont été réputés miraculeux, que parce qu'on en ignorait les causes naturelles. Le caractère du miracle est d'être exceptionnel et insolite ; lorsqu'un fait se reproduit spontanément ou facultativement, c'est qu'il est soumis à une loi, et dès lors ce n'est plus un miracle. Les phénomènes de double vue, d'apparitions, de prescience, de guérisons par l'imposition des mains, et tous les effets désignés sous le nom de manifestations physiques sont dans ce cas. (Voir, pour le développement complet de cette question, la deuxième partie de la Genèse, les Miracles et les prédictions selon le Spiritisme.)

16. Toutes les facultés intellectuelles et morales ont leur source dans le principe spirituel, et non dans le principe matériel.

17. L'Esprit de l'homme, en s'épurant, tend à se rapprocher de la divinité, principe et fin de toutes choses.

18. L'âme humaine, émanation divine, porte en elle le germe ou principe du bien qui est son but final, et doit la faire triompher des imperfections inhérentes à son état d'infériorité sur la terre.

19. Tout ce qui tend à élever l'homme, à dégager son âme des étrointes de la matière, que ce soit sous forme philosophique ou religieuse, est un élément de progrès qui le rapproche du bien, en l'aidant à triompher de ses mauvais instincts.

Toutes les religions conduisent à ce but, par des moyens plus ou moins efficaces et rationnels, selon le degré d'avancement des hommes à l'usage desquels elles ont été faites.

En quoi le Spiritisme américain diffère-t-il donc du Spiritisme européen ? Serait-ce parce que l'un s'appelle Spiritualisme et l'autre Spiritisme ? Puérile question de mots sur laquelle il serait superflu d'insister. Des deux côtés on voit la chose d'un point trop élevé pour s'attacher à une pareille futilité. Peut-être différent-ils encore sur quelques points de forme et de détails, tout aussi insignifiants, et qui tiennent plus aux mœurs et aux usages de chaque contrée qu'au fond de la doctrine. L'essentiel est qu'il y ait concordance sur les points fondamentaux, c'est ce qui ressort avec évidence de la comparaison ci-dessus.

Tous les deux reconnaissent le progrès indéfini de l'âme comme la loi essentielle de l'avenir ; tous les deux admettent la pluralité des existences successives dans des mondes de plus en plus avancés ; la seule différence consiste en ce que le Spiritisme européen admet cette pluralité d'existences sur la terre jusqu'à ce que l'Esprit y ait acquis le degré d'avancement intellectuel et moral que comporte ce globe, après quoi il le quitte pour d'autres mondes, où il acquiert de nouvelles qualités et de nouvelles connaissances. D'accord sur l'idée principale, ils ne diffèrent donc que sur un des modes d'application. Est-ce que ce peut être là une cause d'antagonisme entre gens qui poursuivent un grand but humanitaire ?

Au reste, le principe de la réincarnation sur la terre n'est pas particulier au Spiritisme européen ; c'était un point fondamental de la doctrine druidique ; de nos jours, il a été proclamé avant le Spiritisme par d'illustres philosophes tels que Dupont de Nemours, Charles Fourier, Jean Reynaud, etc. On ferait une liste interminable des écrivains de toutes les nations, poètes, romanciers et autres

qui l'ont affirmé dans leurs ouvrages ; aux Etats Unis nous citerons Benjamin Franklin, et Mme Beecher Stowe, auteur de la Case de l'oncle Tom.

Nous n'en sommes donc ni le créateur, ni l'inventeur. Aujourd'hui il tend à prendre place dans la philosophie moderne, en dehors du Spiritisme, comme seule solution possible et rationnelle d'une foule de problèmes psychologiques et moraux jusqu'à ce jour inexplicables. Ce n'est pas ici le lieu de discuter cette question, pour le développement de laquelle nous renvoyons à l'introduction du Livre des Esprits, et au chapitre IV de l'Evangile selon le Spiritisme. De deux choses l'une : ce principe est vrai ou il ne l'est pas ; s'il est vrai, c'est une loi, et comme toute loi de nature, ce ne sont pas les opinions contraires de quelques hommes qui l'empêcheront d'être une vérité et d'être accepté.

Nous avons déjà expliqué maintes fois les causes qui s'étaient opposées à son introduction dans le Spiritisme américain ; ces causes disparaissent chaque jour, et il est à notre connaissance que déjà il rencontre de nombreuses sympathies dans ce pays. Au reste, le programme ci-dessus n'en parle pas ; s'il n'y est pas proclamé, il n'y est pas contesté ; on peut même dire qu'il ressort implicitement, comme conséquence forcée, de certaines affirmations.

En somme, comme on le voit, la plus grande barrière qui sépare les spirites des deux continents, c'est l'Océan, à travers lequel ils peuvent parfaitement se donner la main.

Ce qui a manqué aux Etats Unis, c'est un centre d'action pour coordonner les principes ; il n'y existe pas, à proprement parler, de corps méthodique de doctrine ; on y trouve, comme on a pu s'en convaincre, des idées très justes et d'une haute portée, mais sans liaison. C'est l'avis de tous les Américains que nous avons eu l'occasion de voir, et il est confirmé par un rapport fait à l'une des conventions tenues à Cleveland en 1867, et dont nous extrayons les passages suivants :

« Dans l'opinion de votre commission, ce qu'on appelle aujourd'hui le Spiritualisme est un chaos où la vérité la plus pure est mêlée sans cesse aux erreurs les plus grossières. Une des choses qui serviront le plus à l'avancement de la philosophie nouvelle sera l'habitude d'employer de bonnes méthodes d'observation. Nous recommandons à nos frères et à nos sœurs une attention poussée au scrupule dans toute cette partie du Spiritualisme. Nous les engageons aussi à se défier des apparences et à ne pas prendre toujours pour un état extatique ou pour une agitation venue du monde spirituel, des dispositions d'âme qui peuvent tirer leur origine du désordre des organes, et en particulier des maladies des nerfs ou du foie, ou de toute autre excitation complètement indépendante de l'action des Esprits.

Chacun des membres de la commission avait déjà une expérience fort longue de ces phénomènes ; depuis dix à quinze ans, nous avons tous été témoins de faits dont l'origine extra-terrestre ne pouvait être révoquée en doute, et qui s'imposaient à la raison. Mais nous étions tous également convaincus qu'une grande partie de ce qu'on donne à la foule comme des manifestations spiritualistes, sont tout simplement des tours de passe-passe plus ou moins adroitement exécutés par des fourbes qui s'en servent pour exploiter la crédulité publique.

Les remarques que nous venons de faire au sujet des jongleries qualifiées de manifestations, s'appliquent dans leur entier à tous les soi-disant médiums qui refusent de faire leurs expériences ailleurs que dans une chambre noire : les Davenport, Fays, Eddies, Ferrises, Church, miss Vanwie et autres, qui prétendent faire des choses matériellement impossibles, et se donnent comme les instruments des Esprits, sans apporter la moindre preuve à l'appui de leurs opérations. Après une investigation attentive de la matière, nous sommes dans l'obligation de déclarer que l'obscurité n'est pas une condition indispensable à la production des phénomènes ; qu'elle est réclamée comme telle seulement par des fourbes, et qu'elle n'a d'autre utilité que de favoriser leurs tromperies. Nous engageons, en conséquence, les personnes qui s'occupent de Spiritualisme, à renoncer à évoquer les Esprits dans l'obscurité.

En Critiquant une pratique qui peut être remplacée sans peine par des modes d'expérimentation infiniment plus probants, nous n'entendons pas infliger un blâme aux médiums qui en usent de bonne foi, mais dénoncer à l'opinion les charlatans qui exploitent une chose digne de tous les

respects. Nous voulons défendre les véritables médiums, et délivrer notre glorieuse cause des imposteurs qui la déshonorent.

Nous croyons aux manifestations physiques ; elles sont indispensables aux progrès du Spiritualisme. Ce sont des preuves simples et nettes qui frappent, dès l'abord, ceux que n'aveuglent pas les préjugés ; elles sont un point de départ pour arriver à l'intelligence des manifestations d'un ordre plus élevé, le chemin qui a conduit la plupart des spiritualistes américains de l'athéisme ou du doute, à la connaissance de l'immortalité de l'âme. » (Extrait du New-York Herald, du 10 septembre 1867.)

Les conférences de M. Chevillard

Appréciées par le journal Paris

(Voir la Revue Spirite de Mars 1869, page 83)

On lit dans le journal Paris, du 7 mars 1869, à propos des conférences de M. Chevillard, sur le Spiritisme :

« On se souvient quel bruit fit, il y a quelques années, dans le monde, le phénomène des tables tournantes.

Pas de famille qui ne possédât son guéridon animé, pas de cercle qui n'eût ses Esprits familiers ; on prenait jour pour faire tourner la table, comme on se donne rendez-vous aujourd'hui pour une sauterie. Un instant la curiosité publique (ravivée par le clergé effrayant les âmes timorées par le spectre abominable de Satan), ne connut plus de bornes, et les tables craquaient, tapaient, dansaient, du sous-sol à la mansarde, avec une obéissance des plus méritoires.

Peu à peu la fièvre tomba, le silence se fit, la mode trouva d'autres amusements, qui sait ? Les tableaux vivants, sans doute.

Mais en s'éloignant, la foule laissait immobiles quelques entêtés, rivés quand même à ces manifestations singulières. Insensiblement une sorte de lien mystérieux s'étendait courant de l'un à l'autre. Les isolés de la veille se comptaient le lendemain ; bientôt une vaste association ne faisait plus, de ces groupes épars, qu'une seule famille marchant, sous la devise d'une croyance commune, à la recherche de la vérité par le Spiritisme.

A cette heure, paraît-il, l'armée compte assez de soldats aguerris pour qu'on lui fasse les honneurs du combat ; et M. Chevillard, après avoir présenté la solution DÉfinitive du problème spirite, n'a pas hésité à poursuivre son sujet dans une conférence nouvelle : Les illusions du Spiritisme.

D'autre part, M. Desjardin, après avoir parlé des novateurs en médecine, menace de heurter prochainement les théories spirites. Les croyants riposteront sans doute, - les Esprits ne pouvant trouver une meilleure occasion de s'affirmer. - C'est donc un réveil, une lutte qui s'engage.

Aujourd'hui les spirites sont plus nombreux en Europe qu'on ne le suppose. On les compte par millions, sans parler de ceux qui croient et ne s'en vantent pas. L'armée recrute tous les jours de nouveaux adeptes ; quoi d'étonnant ? Ne sont-ils pas de plus en plus nombreux ceux qui pleurent et demandent aux communications d'un monde meilleur, l'espérance de l'avenir ?

La discussion sur ce sujet paraît devoir être sérieuse. Il n'est pas sans intérêt de prendre quelques notes dès le premier jour.

M. Chevillard est généreux ; il ne nie pas les faits ; - il affirme la bonne foi des médiums avec lesquels il a été mis en rapport ; il n'éprouve aucun embarras à déclarer qu'il a produit lui-même les phénomènes dont il parle. Les spirites, je gage, ne se trouveront jamais à pareille fête, et ils ne manqueront pas de tirer parti de telles concessions, - s'ils peuvent opposer à M. Chevillard autre chose que la sincérité de leur conviction.

Ce n'est pas à nous de répondre, mais simplement de dégager de cet ensemble de faits les quelques lois magnétiques qui composent la théorie du conférencier. « Les vibrations de la table, dit-il, sont produites par la pensée interne volontaire du médium, aidé du désir des assistants crédules, toujours nombreux. » Ainsi se trouve formellement indiqué le fluide nerveux ou vital, avec lequel M.

Chevillard établit la solution DÉfinitive du problème spirite. « Tout fait spirite, ajoute-t-il plus loin, est une succession de mouvements produits sur un objet inanimé par un magnétisme inconscient. » Enfin, résumant tout son système dans une formule abstraite, il affirme que « l'idée de l'action volontaire mécanique se transmet, par le fluide nerveux, du cerveau jusqu'à l'objet inanimé qui exécute l'action en qualité d'organe lié par le fluide à l'être voulant, que la liaison soit au contact ou à distance ; mais l'être n'a pas la perception de son acte, parce qu'il ne l'exécute pas par un effort musculaire. »

Ces trois exemples suffisent pour indiquer une théorie, que d'ailleurs nous n'avons pas à discuter, et sur laquelle nous aurons peut-être à revenir plus tard ; mais, nous souvenant d'une leçon de M. E. Caro, à la Sorbonne, volontiers reprocherions-nous à M. Chevillard le titre même de sa conférence. S'est-il demandé d'abord si, dans ces questions qui échappent au contrôle, à la preuve mathématique, - que l'on ne peut juger que par déductions, - la recherche des causes premières n'est pas incompatible avec les formules de la science ?

Le Spiritisme laisse une trop large part à la liberté de raisonnement pour pouvoir relever de la science proprement dite. Les faits que l'on constate, merveilleux sans doute, mais toujours identiques, échappent à tout contrôle, et la conviction ne peut naître que de la multiplicité des observations.

La cause, quoi qu'en disent les initiés, reste un mystère pour l'homme qui, froidement, pèse ces phénomènes étranges, et les croyants en sont réduits à faire des vœux pour que, tôt ou tard, une circonstance fortuite déchire ce voile qui cache à nos yeux les grands problèmes de la vie, et nous montre radieux le dieu inconnu.

Pagès de Noyez. »

Nous avons donné notre appréciation sur la portée des conférences de M. Chevillard dans notre précédent numéro, et il serait superflu de réfuter une théorie qui, nous l'avons dit, n'a rien de nouveau, quoi qu'en pense l'auteur. Qu'il ait son système sur la cause des manifestations, c'est son droit ; qu'il le croie juste, c'est assez naturel ; mais qu'il ait la prétention de donner à lui seul la solution définitive du problème, c'est dire qu'à lui seul est donné le dernier mot des secrets de la nature, et qu'après lui, il n'y a plus rien à voir, ni rien à découvrir. Quel est le savant qui a jamais prononcé le nec plus ultra dans les sciences ? Il est des choses qu'on peut penser, mais qu'il n'est pas toujours adroit de dire trop haut.

Au reste, nous n'avons vu aucun spirite s'inquiéter de la prétendue découverte de M. Chevillard ; tous, au contraire, font des vœux pour qu'il en poursuive l'application jusqu'à ses dernières limites, sans omettre aucun des phénomènes qu'on pourrait lui opposer ; on voudrait surtout lui voir résoudre définitivement ces deux questions :

Que deviennent les Esprits des hommes après la mort ?

En vertu de quelle loi ces mêmes Esprits, qui agitaient la matière pendant la vie du corps, ne peuvent plus l'agiter après la mort et se manifester aux vivants ?

Si M. Chevillard admet que l'Esprit est distinct de la matière, et que cet Esprit survit au corps, il doit admettre que le corps est l'instrument de l'Esprit dans les différents actes de la vie ; qu'il obéit à la volonté de l'Esprit. Puisqu'il admet que, par la transmission du fluide électrique, les tables, crayons et autres objets deviennent des appendices du corps et obéissent ainsi à la pensée de l'Esprit incarné, pourquoi, par un courant électrique analogue, ne pourraient-ils pas obéir à la pensée d'un Esprit désincarné ?

Parmi ceux qui admettent la réalité des phénomènes, quatre hypothèses ont été émises sur leur cause, savoir : 1° L'action exclusive du fluide nerveux, électrique, magnétique ou tout autre ; 2° Le reflet de la pensée des médiums et des assistants, dans les manifestations intelligentes ; 3° L'intervention des démons ; 4° La continuité des rapports des Esprits humains, dégagés de la matière, avec le monde corporel.

Ces quatre propositions ont été, depuis l'origine du Spiritisme, préconisées et discutées sous toutes les formes, dans de nombreux écrits, par des hommes d'une valeur incontestable. La lumière de la discussion n'a donc pas manqué. Comment se fait-il que, de ces divers systèmes, celui des Esprits

ait rencontré le plus de sympathies ; qu'il ait seul prévalu, et soit aujourd'hui le seul admis par l'immense majorité des observateurs dans tous les pays du monde ; que tous les arguments de ses adversaires, après plus de quinze ans, n'aient pu en triompher, s'ils sont l'expression de la vérité ? C'est encore une question intéressante à résoudre.

L'enfant électrique

Plusieurs journaux ont reproduit le fait suivant :

Le village de Saint-Urbain, sur les limites de la Loire et de l'Ardèche, est tout en émoi. Il s'y passe, nous écrit-on, d'étranges choses. Les uns les imputent au diable, d'autres y voient le doigt de Dieu, marquant du sceau de la prédestination l'une de ses créatures privilégiées.

Voici en deux mots de quoi il s'agit, dit le Mémorial de la Loire :

« Il y a une quinzaine de jours est né, dans ce hameau, un enfant qui, dès son entrée dans le monde, a manifesté les plus étonnantes vertus, les savants diraient les propriétés les plus singulières. A peine ondoyé, il est devenu impalpable et intangible ! Intangible, non point comme la sensitive, mais à la façon d'une bouteille de Leyde chargée d'électricité, qu'on ne peut toucher sans ressentir une vive commotion. Et puis, il est lumineux ! De toutes ses extrémités s'échappent, par moments, des effluves brillants qui le font ressembler à une luciole.

A mesure que le bébé se développe et se fortifie, ces curieux phénomènes s'accusent avec plus d'énergie et d'intensité. Même il s'en produit de nouveaux. On raconte, par exemple, qu'à certains jours, lorsqu'on approche des mains ou des pieds de l'enfant quelque objet de mince volume, tel qu'une cuiller, un couteau, une tasse, même une assiette, ces ustensiles sont pris d'un frémissement et d'une vibration subits que rien ne peut expliquer.

C'est particulièrement dans la soirée et dans la nuit que ces faits extraordinaires s'accroissent à l'état de sommeil comme à l'état de veille. Parfois alors, - et ceci tient du prodige, - le berceau paraît s'emplier d'une clarté blanchâtre, pareille à ces belles phosphorescences que prennent les eaux de la mer dans le sillage des vaisseaux, et que la science n'a point encore parfaitement expliquées.

L'enfant ne paraît d'ailleurs nullement incommodé des manifestations dont sa petite personne est le mystérieux théâtre. Il tette, dort et se porte fort bien, et n'est ni moins pleureur ni plus impatient que ses pareils. Il a deux jeunes frères de quatre à cinq ans, qui sont nés et vivent à la manière des plus vulgaires marmots.

Ajoutons que les parents, braves cultivateurs, touchant à la quarantaine du côté du mari, à la trentaine du côté de la femme, sont les époux les moins électriques et les moins lumineux du monde. Ils ne brillent que par leur honnêteté, et le soin avec lequel ils élèvent leur petite famille.

On a appelé le curé de la commune voisine, qui a déclaré, après un long examen, n'y rien comprendre du tout ; puis le chirurgien qui a palpé, repalpé, tourné, retourné, ausculté et percuté le sujet, sans vouloir se prononcer nettement sur son cas, mais qui prépare un savant rapport à l'Académie, dont on parlera dans le monde médical.

Un malin du pays, il y en a partout, flairant là une bonne petite spéculation, a proposé de louer l'enfant à raison de 200 fr. par mois « pour le montrer dans les foires. » C'est une bien belle affaire pour les parents. Mais naturellement le père et la mère veulent accompagner un fils si précieux - à 2 francs par jour - et cette condition arrête encore la conclusion du marché.

Le correspondant qui nous donne ces étranges détails nous certifie « sur son honneur » qu'ils sont de la plus exacte vérité, et il a eu soin de faire contre signer sa lettre par « les quatre plus grands propriétaires du pays. »

Aucun Spirite, assurément, ne verra dans ce fait rien de surnaturel ni de miraculeux. C'est un phénomène purement physique, une variante, pour la forme, de celui que présentent les personnes dites électriques. On sait que certains animaux, tels que la torpille et le gymnote, ont des propriétés analogues.

Voici l'instruction donnée à ce sujet par l'un des guides instructeurs de la société de Paris.

« Comme nous vous l'avons dit fréquemment, les phénomènes les plus singuliers se multiplient chaque jour pour attirer l'attention de la science ; l'enfant en question est donc un instrument, mais il n'a été choisi à cet effet qu'en raison de la situation qui lui était faite par son passé. Quelque excentrique que soit, en apparence, un phénomène quelconque, produit sur un incarné, il a toujours pour cause immédiate la situation intelligente et morale de cet incarné, et un rapport avec ses antécédents, toutes les existences étant solidaires. C'est un sujet d'étude, sans doute, pour ceux qui en sont témoins, mais secondairement. C'est surtout pour celui qui en est l'objet, une épreuve ou une expiation. Il y a donc le fait matériel qui est du ressort de la science, et la cause morale qui appartient au Spiritisme.

Mais, direz-vous, comment un état pareil peut-il être une épreuve pour un enfant de cet âge ? Pour l'enfant, non, assurément, mais pour l'Esprit qui n'a pas d'âge, l'épreuve est certaine.

Se trouvant, comme incarné, dans une situation exceptionnelle, entouré d'une auréole physique qui n'est qu'un masque, mais qui peut passer aux yeux de certaines gens pour un signe de sainteté ou de prédestination, l'Esprit, dégagé pendant son sommeil, s'enorgueillit de l'impression qu'il produit. C'était un thaumaturge d'une espèce particulière, qui a passé sa dernière existence à jouer le saint personnage au milieu des prestiges qu'il s'était exercé à accomplir, et qui a voulu poursuivre son rôle dans cette existence. Pour s'attirer le respect et la vénération, il a voulu naître, comme enfant, dans des conditions exceptionnelles. S'il vit, ce sera un faux prophète de l'avenir, et ce ne sera pas le seul.

Quand au phénomène en lui-même, il est certain qu'il aura peu de durée ; la science doit donc se presser si elle veut l'étudier de visu ; mais elle n'en fera rien, ayant peur de rencontrer des difficultés embarrassantes ; elle se contentera de considérer l'enfant comme une torpille humaine. »

Le docteur Morel Lavallée.

Un curé médium guérisseur

Un de nos abonnés du département des Hautes-Alpes, nous écrit ce qui suit :

« Depuis quelque temps on parle beaucoup, dans la vallée du Queyras, d'un curé qui, sans études médicales, guérit une foule de personnes de diverses affections. Il y a longtemps qu'il agit ainsi, et d'augustes personnages l'ont, dit-on, consulté, alors qu'il était chef d'une autre paroisse dans les Basses-Alpes. Ses cures avaient fait du bruit, et l'on dit que, par punition, il fut envoyé comme curé à La Chalpe, commune voisine d'Abriès, sur la frontière du Piémont. Là, il continue à être utile à l'humanité, en soulageant et guérissant comme par le passé.

Pour les spirites, cela n'a rien d'étonnant ; si je vous en parle, c'est parce que, dans la vallée du Queyras comme ailleurs, il fait beaucoup de bruit. Comme tous les médiums guérisseurs sérieux, il n'accepte jamais rien. S. M. l'Impératrice douairière de Russie lui aurait offert, m'a-t-on dit, plusieurs billets de banque qu'il a refusés, la priant de les mettre au tronc si elle voulait les donner pour son église.

Un autre individu glissa un jour une pièce de vingt francs dans ses papiers ; quand il s'en fut aperçu, il le fit revenir sous prétexte de nouvelles indications à lui donner, et lui rendit son argent.

Une foule de personnes parlent de ces guérisons de visu ; d'autres n'y croient pas ; je tiens le fait suivant de celles qui sont le moins favorables.

On avait dénoncé le curé pour exercice illégal de la médecine ; deux gendarmes se présentent chez lui pour le conduire vers l'autorité. Il leur dit : « Je vous suivrai ; mais un instant, s'il vous plaît, car je n'ai pas mangé. Déjeunez avec moi, et vous me garderez. » Pendant le repas, il dit à l'un des gendarmes : « - Vous êtes malade. - Malade ? non plus à présent ; il y a trois mois, je ne dis pas. - Eh bien ! je sais ce que vous avez, et, si vous le voulez, je puis vous guérir tout de suite, si vous faites ce que je vous dirai. » On pourparle et la proposition est acceptée.

Le curé fit suspendre le gendarme par les pieds, de façon que ses mains pussent se poser à terre et le soutenir ; il plaça sous sa tête une écuelle de lait chaud, et lui administra ce qu'on appelle une

fumigation au lait. Au bout de quelques minutes, un petit serpent, disent les uns, un gros ver selon d'autres, tombe dans l'écuelle. Le gendarme, reconnaissant, fait mettre le serpent dans une bouteille, et conduit le curé au magistrat auquel il explique son affaire, après quoi le curé est mis en liberté. J'aurais bien désiré voir ce curé, ajoute notre correspondant, mais la neige de nos montagnes rend les chemins trop difficiles en cette saison ; je suis obligé de me contenter des renseignements que je vous transmets. La conclusion de tout cela, c'est que cette faculté se développe et que les exemples se multiplient. Dans la commune que je vous cite, et dans notre vallée, cela produit un grand effet. Comme toujours, les uns disent : Charlatan ; d'autres, démon ; d'autres, sorcier ; mais les faits sont là, et je n'ai pas manqué l'occasion de dire ma façon de penser, en expliquant que les faits de ce genre n'ont rien de surnaturel, ni de diabolique, qu'on en a vu des milliers d'exemples depuis les temps les plus reculés, et que c'est un mode de manifestation de la puissance de Dieu, sans qu'il y ait dérogação à ses lois éternelles. »

Variétés

Les miracles du Bois-d'Haine

Le Progrès thérapeutique, journal de médecine, dans son numéro du 1er mars 1869, rend compte d'un phénomène bizarre, devenu un objet de curiosité publique au bourg de Bois-d'Haine, en Belgique. Il s'agit d'une jeune fille de 18 ans qui, tous les vendredis, de 1 h. et demie à 4 h. et demie tombe, dans un état d'extase cataleptique ; dans cet état, elle est couchée, les bras étendus, les pieds l'un sur l'autre, dans la position de Jésus sur la croix.

L'insensibilité et la rigidité des membres ont été constatés par plusieurs médecins. Pendant la crise, cinq plaies s'ouvrent aux endroits précis où furent celles du Christ, et laissent suinter du sang véritable. Après la crise le sang cesse de couler, les plaies se ferment, et sont cicatrisées en 24 heures. Pendant les accès, dit le docteur Beaucourt, auteur de l'article, le R. P. Séraphin présent aux séances, grâce à l'ascendant qu'il a sur la malade, a le pouvoir de la rappeler de son extase. Il ajoute : « Tout homme qui n'est pas athée doit, pour être logique, admettre que celui qui a établi les lois admirables, tant physiques que physiologiques, qui régissent la nature, peut aussi, à son gré, suspendre ou changer momentanément une ou plusieurs de ces lois. »

C'est, comme on le voit, un miracle dans toutes les règles, et une répétition de celui des stigmatisés. Comme les miracles selon l'Église ne sont pas du ressort du Spiritisme, nous croyons superflu de pousser plus loin la recherche des causes du phénomène ; et cela d'autant mieux qu'un autre journal a dit, depuis, que l'évêque du diocèse avait interdit toute exhibition.

Le Réveil de M. Louis

Nous avons publié, dans le précédent numéro, le récit du singulier état d'un Esprit qui croyait rêver. Il s'est enfin réveillé, et l'a annoncé spontanément dans la communication suivante :

(Société de Paris, 12 Février 1869. - Méd., M. Leymarie.)

« Décidément, messieurs, il faut, malgré moi, que j'ouvre les yeux et les oreilles ; il faut que j'entende et que je voie. J'ai beau nier et déclarer que vous êtes des gens à manie, très braves, mais très enclins aux rêveries, aux illusions, il faut, je l'avoue, malgré tous mes dires, que je sache enfin que je ne rêve plus. Là-dessus, je suis fixé, mais complètement fixé. Je viens chez vous tous les vendredis, jours de réunion, et à force d'entendre répéter, j'ai voulu savoir si ce fameux rêve se prolongerait indéfiniment. L'ami Jobard s'est chargé de m'édifier à ce sujet, et cela avec preuves à l'appui.

Je n'appartiens plus à la terre ; je suis mort ; j'ai vu le deuil des miens, les regrets des amis, les contentements de quelques envieux, et maintenant je viens vous voir. Mon corps ne m'a pas suivi ; il est bien là-bas, dans son recoin, au milieu du fumier humain ; et, soit avec ou sans appel, je viens vers vous aujourd'hui, non plus avec dépit, mais avec le désir et la conviction de m'éclairer. Je discerne parfaitement ; je vois ce que j'ai été ; je parcours avec Jobard des distances immenses :

donc je vis ; je conçois, je combine, je possède ma volonté et mon libre arbitre : donc tout ne meurt pas. Nous n'étions donc pas une agrégation intelligente de molécules, et toutes nos psalmodies sur l'intelligence de la matière, n'étaient que phrases vides et sans consistance.

Ah ! croyez-le, messieurs, si mes yeux se dessillent, si j'entrevois une vérité nouvelle, ce n'est pas sans souffrances, sans révoltes, sans retours amers !

C'est donc bien vrai ! L'Esprit reste ! fluide, intelligent, il peut, sans la matière, vivre de sa vie propre, éthérée, et selon votre mot : semi-matérielle. Parfois, cependant, je me demande si le rêve fantasque que je faisais depuis plus d'un mois, ne se continue pas avec des péripéties nouvelles, inouïes ; mais le raisonnement froid, impassible, de Jobard, me force la main, et, quand je résiste, il rie, il se plaît à me confondre et, tout joyeux, il m'accable d'épigrammes et de mots heureux ! J'ai beau faire le rebelle et me révolter, il faut obéir à la vérité.

Le Desnoyers de la terre, l'auteur de Jean-Paul Chopard est encore en vie, et sa pensée ardente embrasse d'autres horizons. Il était libéral et terre à terre jadis, tandis qu'à présent, il aborde et embrasse des problèmes inconnus, merveilleux ; et, devant ces nouvelles appréciations, veuillez, messieurs, me pardonner mes dires un peu légers, car si je n'avais pas complètement raison, vous pourriez bien avoir un peu tort.

Je demande à réfléchir, à me reconnaître définitivement, et si le résultat de mes recherches sérieuses me conduit à vos idées, il faut l'espérer, ce ne sera plus pour me brûler la cervelle.

A une autre fois, messieurs.

Louis Desnoyers.

Le même Esprit a donné spontanément la communication ci-après, à propos de la mort de Lamartine.

Société de Paris, 5 Mars 1869. – Méd., M. Leymarie.

Oui, messieurs, nous mourons plus ou moins oubliés ; nous passons, pauvres êtres, fiers des organes qui transmettent nos pensées. Nous voulons la vie avec ses exubérances, nous formons une multitude de projets. Notre sillon, dans ce monde, a pu avoir son retentissement, et la dernière heure venue, tous ces bruits, tout ce petit tapage, notre fierté, notre égoïsme, notre labeur, tout est englouti dans la masse. C'est une goutte d'eau dans l'océan humain.

Lamartine était un grand et noble esprit, chevaleresque, enthousiaste, un vrai maître dans l'acception du mot, un diamant bien pur, bien taillé ; il était beau, grand ; il avait le regard, il avait le geste du prédestiné ; il savait penser, écrire ; il savait parler ; c'était un inspiré, un transformateur !... Poète, il changea l'essor de la littérature en lui prêtant ses ailes prestigieuses ; homme, il gouverna un peuple, une révolution, et ses mains se retirèrent pures du contact du pouvoir.

Nul, plus que lui, ne fut aimé, choyé, béni, adoré ; et lorsque les cheveux blancs sont venus, lorsque le découragement prenait le beau vieillard, le lutteur des grands jours, on ne lui pardonna plus un instant de défaillance. La France elle-même était en défaillance ; elle souffleta le poète, le grand homme ; elle voulut le rapetisser, ce lutteur de deux révolutions, et l'oubli, je le répète, semblait enterrer cette grande et magnanime figure ! Il est mort et bien mort, puisque je l'ai accueilli par delà la tombe, avec tous ceux qui l'avaient apprécié et estimé, malgré l'ostracisme, dont la jeunesse des écoles, se faisait une arme contre lui.

Il était transfiguré, oui, messieurs, transfiguré par la douleur d'avoir vu ceux qui l'avaient tant aimé, lui refuser le dévouement que pourtant il ne sut jamais refuser en d'autres temps, tandis que les vainqueurs lui tendaient la main. Le poète était devenu philosophe, et ce penseur mûrissait son âme endolorie, pour la grande épreuve. Il voyait mieux ; il pressentait tout, tout ce que vous espérez, messieurs, et tout ce que je n'espérais pas.

Plus que lui, je suis un vaincu ; vaincu par la mort, vaincu de mon vivant par le besoin, cet ennemi insaisissable qui nous taquine comme un rongeur ; et bien plus vaincu aujourd'hui, car je viens m'incliner devant la vérité.

Ah ! si pour la France une grande vérité luit aujourd'hui ; si la France de 89, si la mère de tant de génies disparus, recommence à sentir que l'un de ses plus chers enfants, le bon, le noble Lamartine a

disparu, je sens aujourd'hui que, pour lui, rien n'est mort ; son souvenir est partout ; les ondes sonores de tant de souvenirs émeuvent le monde. Il était immortel chez vous, mais bien plus encore chez nous où il est réellement transfiguré. Son Esprit resplendit, et Dieu peut recevoir le grand méconnu. Lamartine peut désormais embrasser les plus vastes horizons et chanter les hymnes grandioses que son grand cœur avait rêvées. Il peut préparer votre avenir, mes amis, et accélérer avec nous les étapes humanitaires. Il pourra plus que jamais voir se développer en vous, cet ardent amour d'instruction, de progrès, de liberté et d'association qui sont les éléments de l'avenir. La France est une initiatrice ; elle sait ce qu'elle peut : elle voudra, elle osera, quand sa crinière puissante aura secoué la fourmilière qui vit aux dépens de sa virilité et de sa grandeur.

Pourrai-je, comme lui, gagner mon auréole et devenir resplendissant de bonheur, me voir régénérer par votre croyance, dont je comprends aujourd'hui la grandeur ? Par vous, Dieu m'a marqué comme une brebis égarée ; merci, messieurs. Au contact des morts tant regrettés, je me sens vivre, et je dirai bientôt avec vous dans la même prière : La mort c'est l'auréole ; la mort c'est la vie.

Louis Desnoyers.

Remarque. - Une dame, membre de la société, qui connaissait particulièrement M. Lamartine, et avait assisté à ses derniers moments, venait de dire qu'après sa mort, sa physionomie s'était littéralement transfigurée, qu'elle n'avait plus la décrépitude de la vieillesse ; c'est à cette circonstance que l'Esprit fait allusion.

Dissertations spirites

Lamartine

(Société spirite de Paris, 14 mars 1869. - Méd., M. Leymarie.)

Un ami, un grand poète, m'écrivait dans une douloureuse circonstance : « Elle est toujours votre compagne, invisible, mais présente ; vous avez perdu la femme, mais non l'âme ! Cher ami, vivons dans les morts ! » Pensée consolante, salutaire, qui reconforte dans la lutte et fait penser sans cesse à cette succession ascendante de la matière, à cette unité dans la conception de tout ce qui est, à ce merveilleux et incomparable ouvrier qui, pour la continuité du progrès, attache l'Esprit à cette matière, spiritualisée à son tour par la présence de l'élément supérieur.

Non, ma bien-aimée, je n'ai pu perdre ton âme qui vivait glorieuse, étincelante de toutes les clartés du monde invisible. Ma vie est une protestation vivante contre le fléau menaçant du scepticisme, sous ses formes multiples. Nul, plus que moi, n'a énergiquement affirmé la personnalité divine et cru à la personnalité humaine en défendant la liberté. Si le sentiment de l'infini était développé en moi, si la présence divine palpait dans des pages enthousiastes, c'est que je devais creuser mon sillon ; c'est que je vivais de la présence de Dieu, et cette source sans cesse jaillissante m'a toujours fait croire au bien, au beau, à la droiture, au dévouement, à l'honneur de l'individu, et plus encore à l'honneur de la nation, cette individualité condensée. C'est que ma compagne était une nature d'élite, forte et tendre. Près d'elle, j'ai compris la nature de l'âme et ses rapports intimes avec la statue de chair, cette merveille ! Aussi, mes études étaient-elles spiritualisées, par conséquent fécondes et rapides, tournant sans cesse vers les formes du beau et la passion des lettres. Je mariaï la science à la pensée, afin que la philosophie, chez moi, pût se servir de ces deux précieux instruments poétiques.

Parfois ma forme fut abstraite et n'était pas à la portée de tout le monde ; mais les penseurs sérieux l'adoptèrent ; tous les grands esprits de mon époque m'ouvrirent leurs rangs. L'orthodoxie catholique me regardait comme une brebis fuyant le troupeau du pasteur romain, surtout lorsque, emporté par les événements, je partageai la responsabilité d'une révolution glorieuse.

Entraîné un moment par les aspirations populaires, par ce souffle puissant d'idées comprimées, je n'étais plus l'homme des grandes situations ; j'avais terminé mon sillon, et, pour moi, sonnaient, sur le timbre du temps, les heures de lassitude et de découragement. J'ai vu mon calvaire, et pendant

que Lamartine le montait péniblement, les enfants de cette France tant aimée, lui crachaient au visage, sans respect pour ses cheveux blancs, l'outrage, le défi, l'injure.

Épreuve solennelle, messieurs, où l'âme se retrempe et se rectifie, car l'oubli c'est la mort, et la mort sur la terre, c'est le commerce avec Dieu, ce dispensateur judicieux de toutes les forces !

Je suis mort en chrétien ; j'étais né dans l'Église, je pars avant elle ! Depuis un an, j'avais une profonde intuition. Je parlais peu, mais je voyageais sans cesse dans ces plaines éthérées où tout se refond sous le regard du Maître des mondes ; le problème de la vie se déroulait majestueusement, glorieusement. J'ai compris la pensée des Swedenborg et de l'école des théosophes, de Fourier, de Jean Reynaud, d'Henri Martin, de Victor Hugo, et le Spiritisme qui m'était familier, quoique en contradiction avec mes préjugés et ma naissance, me préparait au détachement, au départ. La transition n'a pas été pénible ; comme le pollen d'une fleur, mon Esprit, emporté par un tourbillon, a trouvé la plante sœur. Comme vous, je l'appelle erraticité ; et pour me faire aimer cette sœur désirée, ma mère, mon épouse bien-aimée, une multitude d'amis et d'invisibles m'entouraient comme une auréole lumineuse. Plongé dans ce fluide bienfaisant, mon Esprit se rassérénait, comme le corps de ce voyageur du désert qui, après un long voyage sous un ciel de plomb et de feu, trouverait un bain généreux pour son corps, une fontaine limpide et fraîche pour sa soif ardente.

Joies ineffables du ciel sans limites, concerts de toutes les harmonies, molécules qui répercutent les accords de la science divine, chaleur vivifiante de ses impressions innommées que la langue humaine ne saurait déchiffrer, bien-être nouveau, renaissance, complète élasticité, électrique profondeur des certitudes, similitudes des lois, calme plein de grandeur, sphères qui enferment les humanités, oh ! soyez les bienvenues, émotions prévues, agrandies indéfiniment de rayonnements de l'infini !

Echangez vos idées, Spiritistes, qui croyez en nous. Étudiez aux sources toujours nouvelles de notre enseignement ; affirmez-vous, et que chaque membre de la famille soit un apôtre qui parle, marche et agisse avec volonté, avec la certitude que vous ne donnez rien à l'inconnu. Sachez beaucoup pour que votre intelligence s'élève. La science humaine, réunie à la science de vos auxiliaires invisibles, mais lumineux, vous fera maîtres de l'avenir ; vous chasserez l'ombre pour venir à nous, c'est-à-dire à la lumière, à Dieu.

Alphonse de Lamartine.

Charles Fourier

Un disciple de Charles Fourier, qui est en même temps spirite, nous a adressé dernièrement une évocation avec prière de solliciter une réponse si cela était possible, afin de s'éclairer sur certaines questions. L'une et l'autre nous ayant paru instructives, nous les transcrivons ci-après.

(Paris, groupe Desliens ; 9 mars 1869.)

« Frère Fourier,

Du haut de la sphère ultra-mondaine, si ton Esprit peut me voir et m'entendre, je te prie de te communiquer à moi, afin de me fortifier dans la conviction que ton admirable théorie des quatre mouvements a fait naître en moi sur la loi de l'harmonie universelle, ou de me détromper si tu as eu le malheur de te tromper toi-même. - Toi, dont le génie incomparable semble avoir levé le rideau qui cachait la nature, et dont l'Esprit doit être plus lucide encore qu'il ne l'était dans le monde matériel, je te prie de me dire si tu reconnais, dans le monde des Esprits comme sur la terre, qu'il y a renversement de l'ordre naturel établi par Dieu, dans notre organisation sociale ; si les attractions passionnelles sont réellement le levier dont Dieu se sert pour conduire l'homme vers sa véritable destinée ; si l'analogie est un moyen sûr pour découvrir la vérité.

Je te prie de me dire aussi ce que tu penses des sociétés coopératives qui germent de tous côtés à la surface de notre globe. Si ton Esprit peut lire dans la pensée de l'homme sincère, tu dois savoir que le doute le rend malheureux ; c'est pourquoi, je te supplie, de ton séjour d'outre-tombe, de vouloir bien faire tout ce qui dépend de toi pour me convaincre.

Reçois, notre frère, l'assurance du respect que je dois à ta mémoire et de ma plus grande vénération. »

J. G.

Réponse. – « C'est une question bien grave, cher frère en croyance, que demander à un homme s'il s'est trompé, lorsqu'un certain nombre d'années se sont écoulées, depuis qu'il a exposé le système qui satisfaisait le mieux ses aspirations vers l'inconnu ! Me suis-je trompé ?... Qui ne s'est pas trompé lorsqu'il a voulu soulever avec ses seules forces, le voile qui lui dérobaient le feu sacré ! Prométhée a fait des hommes avec ce feu, mais la loi du progrès a condamné ces hommes aux luttes physiques et morales. Moi, j'ai fait un système, destiné comme tous les systèmes à vivre un temps, puis à se transformer, à s'associer à de nouveaux éléments plus vrais. Il en est, voyez-vous, des idées comme des hommes. Dès qu'elles sont nées, elles ne meurent pas : elles se transforment. Grossières d'abord, enveloppées dans la gangue du langage, elles trouvent successivement des ouvriers qui les taillent et les polissent de plus en plus, jusqu'à ce que le caillou informe soit devenu le diamant au vif éclat, la pierre précieuse par excellence.

J'ai cherché consciencieusement et j'ai trouvé beaucoup. M'appuyant sur les principes acquis, j'ai fait avancer de quelques pas la pensée intelligente et régénératrice. Ce que j'ai découvert était vrai en principe ; je l'ai faussé, en voulant l'appliquer. J'ai voulu créer la série, établir des harmonies ; mais ces séries, ces harmonies n'avaient pas besoin de créateur ; elles existaient depuis le commencement ; et je ne pouvais que les troubler en voulant les établir sur les petites bases de ma conception, lorsque Dieu leur avait donné l'univers pour laboratoire gigantesque.

Mon titre le plus sérieux, et celui qu'on ignore ou qu'on dédaigne peut-être le plus, c'est d'avoir partagé avec Jean Reynaud, Ballanche, Joseph de Maistre et bien d'autres, le pressentiment de la vérité ; c'est d'avoir rêvé cette régénération humaine par l'épreuve, cette succession d'existences réparatrices, cette communication du monde libre et du monde enchaîné à la matière que vous avez le bonheur de toucher du doigt. Nous avons prévu et vous réalisez notre rêve. Voilà nos plus grands titres de gloire, les seuls que, pour ma part, j'estime et dont je me souviens.

Vous doutez, dites-vous, mon ami ! tant mieux ; car celui qui doute véritablement, cherche ; et celui qui cherche, trouve. Cherchez donc, et s'il ne dépend que de moi, de vous mettre en main la conviction, comptez sur mon concours dévoué ; mais écoutez un conseil d'ami que j'ai mis en pratique dans ma vie et dont je me suis bien trouvé : « Si vous voulez une démonstration sérieuse d'une loi universelle, cherchez-en l'application individuelle. Voulez-vous la vérité ? Cherchez-la en vous-même et dans l'observation des faits de votre propre vie. Tous les éléments de la preuve sont là. Que celui qui veut savoir s'examine, et il trouvera. »

Ch. Fourier.

Bibliographie

Y a-t-il une vie future ?

Opinions diverses sur ce sujet, recueillies et mises en ordre par un Revenant⁷.

Pour le plus grand nombre, la vie future ne faisant pas question, une démonstration devient en quelque sorte superflue, car c'est à peu près comme si l'on voulait prouver que le soleil se lève tous les matins. Cependant, comme il y a des aveugles qui ne voient pas le soleil se lever, il est bon de savoir comment on peut le leur prouver ; or, c'est la tâche qu'a entreprise le Revenant, auteur de ce livre. Ce Revenant est un savant ingénieur que nous connaissons de réputation, par d'autres ouvrages philosophiques qui portent son nom ; mais comme il n'a pas jugé à propos de le mettre sur celui-ci, nous ne nous croyons pas le droit de commettre une indiscretion, quoique nous sachions pertinemment qu'il ne fait aucun mystère de ses croyances.

Ce livre prouve une fois de plus que la science ne conduit pas fatalement au matérialisme, et qu'un mathématicien peut être un ferme croyant en Dieu, en l'âme, en la vie future et en toutes ses conséquences.

⁷ 1 vol. in-12 ; 3 fr.

Ce n'est pas une simple profession de foi, mais une démonstration digne d'un mathématicien par sa logique serrée et irrésistible. Ce n'est pas non plus une dissertation aride et dogmatique, mais une polémique incidentée sous forme de conversation familière, où le pour et le contre sont impartialement discutés.

L'auteur raconte qu'assistant au convoi d'un de ses amis, il se mit à causer, chemin faisant, avec plusieurs invités. La circonstance et les péripéties de la cérémonie amènent la conversation sur le sort de l'homme après la mort. Elle s'engage d'abord avec un néantiste auquel il entreprend de démontrer la réalité de la vie future par des arguments enchaînés avec un art admirable, et, sans le heurter ni le froisser, il l'amène tout naturellement à ses idées.

Sur la tombe deux discours sont prononcés dans un sens diamétralement opposé sur la question de l'avenir, et produisent des impressions différentes. Au retour, de nouveaux interlocuteurs se joignent aux deux premiers ; ils conviennent de se réunir chez l'un d'eux, et là une polémique sérieuse s'engage, où les opinions diverses font valoir les raisons sur lesquelles elles s'appuient.

Ce livre, dont la lecture est attachante, a tout l'attrait d'une histoire, et toute la profondeur d'une thèse philosophique. Nous ajouterons que, parmi les principes qu'il préconise, nous n'en avons pas trouvé un seul en contradiction avec la doctrine spirite dont l'auteur a dû s'inspirer.

La nécessité de la réincarnation pour le progrès, son évidence, sa concordance avec la justice de Dieu, l'expiation et la réparation par la rencontre de ceux qui se sont nuï dans une précédente existence, y sont démontrées avec une clarté saisissante. Plusieurs exemples cités prouvent que l'oubli du passé, dans la vie de relation, est un bienfait de la Providence, et que cet oubli momentané n'empêche pas de mettre à profit l'expérience du passé, attendu que l'âme se souvient dans les moments de dégagement.

Voici, en quelques mots, un des faits racontés par l'un des interlocuteurs et qui, dit-il, lui est personnel.

Il était apprenti dans une grande fabrique ; par sa conduite, son intelligence et son caractère, il se concilie l'estime et l'amitié du patron qui, par la suite l'associe à sa maison. Plusieurs faits dont il ne se rendait pas compte alors, prouvent chez lui la perception et l'intuition des choses pendant le sommeil ; cette faculté lui a même servi à prévenir un accident qui pouvait avoir des conséquences désastreuses pour la fabrique.

La fille du patron, charmante enfant de huit ans, lui témoigne de l'affection et se plaît avec lui ; mais chaque fois qu'elle s'approche, il éprouve un froid glacial et une répulsion instinctive ; son contact lui fait mal. Peu à peu, cependant, ce sentiment s'affaiblit, puis s'efface. Plus tard, il l'épouse ; elle est bonne, affectueuse, prévenante et l'union est très heureuse.

Une nuit, il fait un rêve affreux. Il se voyait dans sa précédente incarnation ; sa femme s'était conduite d'une manière indigne, et avait été cause de sa mort, et, chose étrange ! il ne pouvait séparer l'idée de cette femme de sa femme actuelle ; il lui semblait que c'était la même personne. Bouleversé de cette vision à son réveil, il est triste ; pressé par sa femme de lui en dire la cause, il se décide à lui raconter son cauchemar. « C'est singulier, dit-elle, j'ai fait un rêve semblable, et c'est moi qui étais la coupable. » Des circonstances font qu'ils reconnaissent l'un et l'autre n'être pas unis pour la première fois ; le mari s'explique la répulsion qu'il avait pour sa femme alors qu'elle était enfant ; la femme redouble de soins pour effacer son passé ; mais elle est déjà pardonnée, car la réparation a eu lieu, et le ménage continue d'être prospère.

De là cette conclusion : que ces deux êtres se sont de nouveau trouvés réunis, l'un pour réparer, l'autre pour pardonner ; que s'ils avaient eu le souvenir du passé, il se seraient fuis, et qu'ils auraient perdu le bénéfice, l'un de la réparation, l'autre du pardon.

Pour donner une idée exacte de l'intérêt de ce livre, il faudrait le citer presque en entier. Nous nous bornerons au passage suivant :

« Vous me demandez si je crois à la vie future, me disait un vieux général ; si nous y croyons, nous autres soldats ! Et comment voulez-vous qu'il en soit autrement, à moins d'être une triple brute ? A quoi donc voulez-vous que nous pensions à la veille d'un combat, d'un assaut, que tout annonce devoir être meurtrier ?... Après avoir dit adieu en pensée aux êtres chers que nous sommes menacés

de quitter, nous revenons irrésistiblement aux enseignements maternels qui nous ont montré une vie future où les êtres sympathiques se retrouvent. Nous puisons dans ces souvenirs un redoublement de courage qui nous fait affronter les plus grands dangers, suivant notre tempérament, avec calme ou avec un certain emportement, et plus souvent encore avec un entrain, une gaieté, qui sont les traits caractéristiques de l'armée française.

Nous sommes, après tout, les descendants de ces braves Gaulois, dont la croyance en la vie future était si grande, qu'ils prêtaient des sommes d'argent à rembourser dans une autre existence. Je vais plus loin, je suis persuadé que nous sommes toujours ces enfants de la vieille Gaule, qui, entre l'époque de César et la nôtre, ont traversé un grand nombre d'existences, dans chacune desquelles ils ont pris un grade plus élevé dans les phalanges terrestres. »

Ce livre sera lu avec fruit par les plus fermes croyants, parce qu'ils y puiseront de nouveaux arguments pour réfuter leurs adversaires.

L'âme, son existence et ses manifestations, par Dyonis⁸

Ce livre tend au même but que le précédent : la démonstration de l'âme, de la vie future, de la pluralité des existences, mais sous une forme plus didactique, plus scientifique, quoique toujours claire et intelligible pour tout le monde. La réfutation du matérialisme, et en particulier des doctrines de Büchner et de Maleschott, y occupe une large place, et ce n'en est pas la partie la moins intéressante ni la moins instructive, par l'irrésistible logique des arguments. La doctrine de ces deux écrivains d'un incontestable talent, et qui prétendent expliquer tous les phénomènes moraux par les seules forces de la matière, a eu beaucoup de retentissement en Allemagne, et par contre-coup en France ; elle a naturellement été acclamée avec enthousiasme par les matérialistes, heureux d'y trouver la sanction de leurs idées ; elle a surtout recruté des partisans parmi les jeunes gens des Ecoles, qui s'en autorisent pour s'affranchir, au nom de la légalité apparente d'une philosophie, du frein qu'impose la croyance en Dieu et en l'immortalité.

L'auteur s'attache à réduire à leur juste valeur les sophismes sur lesquels s'appuie cette philosophie ; il démontre les désastreuses conséquences qu'elle aurait pour la société, si jamais elle venait à prévaloir, et son incompatibilité avec toute doctrine morale. Bien qu'elle ne soit guère connue que dans un certain monde, une réfutation en quelque sorte populaire est très utile, afin de prémunir ceux qui pourraient se laisser séduire par les arguments spécieux qu'elle invoque. Nous sommes persuadé que, parmi les personnes qui la préconisent, il y en a qui reculeraient si elles en avaient compris toute la portée.

Ne serait-ce qu'à ce point de vue, l'ouvrage de M. Dyonis mériterait de sérieux encouragements, car c'est un champion énergique pour la cause du Spiritualisme, qui est aussi celle du Spiritisme auquel on voit que l'auteur n'est pas étranger. Mais là ne se borne pas la tâche qu'il s'est imposée ; il envisage la question de l'âme d'une manière large et complète ; il est un de ceux qui admettent son progrès indéfini, à travers l'animalité, l'humanité et au delà de l'humanité. Peut-être, sous certains rapports, son livre renferme-t-il quelques propositions un peu hasardées, mais qu'il est bon de mettre au jour, afin qu'elles soient mûries par la discussion.

Nous regrettons que le défaut d'espace ne nous permette pas de justifier notre appréciation par quelques citations ; nous nous bornerons au passage suivant, et à dire que ceux qui liront ce livre ne perdront pas leur temps.

« Si nous examinons les êtres qui se sont succédé dans les périodes géologiques, nous remarquons qu'il y a progrès dans les individus doués successivement de vie, et que le dernier venu, l'homme, est une preuve irrécusable de ce développement moral, par le don de l'intelligence transmissible qu'il a reçu le premier, et le seul de tous les animaux.

Cette perfectibilité de l'âme opposée à l'imperfectibilité de la matière, nous amène à penser que l'âme humaine n'est pas la première expression de l'âme, mais qu'elle en est seulement la dernière expression jusqu'ici. En d'autres termes, que l'âme a progressé depuis la première manifestation de

⁸ 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

la vie, passant alternativement par les plantes, les animalcules, les animaux et l'homme, pour s'élever encore, au moyen de créations d'un ordre supérieur, que nos sens imparfaits ne nous permettent pas de comprendre, mais que la logique des faits nous conduit à admettre. La loi de progrès, que nous suivons dans les développements physiques des animaux successifs, existerait donc également, et principalement, dans leur développement moral. »

Sociétés et journaux spirites à l'Étranger

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro le compte rendu de deux sociétés spirites, constituées sur des bases sérieuses, par des statuts imprimés, très sagement conçus : l'une à Séville, en Espagne ; l'autre à Florence, en Italie.

Nous parlerons également des deux nouveaux journaux spirites que nous nous bornons à annoncer ci-après.

El Espiritismo (Le Spiritisme) ; 12 pages in-4°, paraissant deux fois par mois depuis le 1er mars, à Séville, calle de Genova, 51. - Prix, par trimestre : Séville, 5 réaux ; provinces, 6 r. ; Etranger, 10 r.

Il Veggente (Le Voyant), journal magnético-spirite hebdomadaire ; quatre pages in-4° ; publié à Florence, via Pietra Piana, 40. - Prix : 4 fr. 50 c., par an ; pour six mois, 2 fr. 50 c.

Allan Kardec

Mai 1869

Biographie de M. Allan Kardec

C'est sous le coup de la douleur profonde causée par le départ prématuré du vénérable fondateur de la doctrine spirite, que nous abordons une tâche, simple et facile pour ses mains savantes et expérimentées, mais dont la lourdeur et la gravité nous accablent, si nous ne comptons sur le concours efficace des bons Esprits et sur l'indulgence de nos lecteurs.

Qui, parmi nous, pourrait, sans être taxé de présomption, se flatter de posséder l'esprit de méthode et d'organisation dont s'illuminent tous les travaux du maître ? Sa puissante intelligence pouvait seule concentrer tant de matériaux divers, et les triturer, les transformer, pour les répandre ensuite, comme une rosée bienfaisante, sur les âmes désireuses de connaître et d'aimer.

Incisif, concis, profond, il savait plaire et se faire comprendre dans un langage à la fois simple et élevé, aussi éloigné du style familier que des obscurités de la métaphysique.

Se multipliant sans cesse, il avait pu jusqu'ici suffire à tout. Cependant, l'accroissement journalier de ses relations et le développement incessant du Spiritisme, lui faisaient sentir la nécessité de s'adjoindre quelques aides intelligents, et il préparait simultanément l'organisation nouvelle de la doctrine et de ses travaux, lorsqu'il nous a quittés pour aller dans un monde meilleur, recueillir la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments d'une nouvelle œuvre de dévouement et de sacrifice.

Il était seul !... Nous nous appellerons légion, et, quelque faibles et inexpérimentés que nous soyons, nous avons l'intime conviction que nous nous maintiendrons à la hauteur de la situation, si, partant des principes établis et d'une évidence incontestable, nous nous attachons à exécuter, autant qu'il nous sera possible et selon les besoins du moment, les projets d'avenir que M. Allan Kardec se proposait d'accomplir lui-même.

Tant que nous serons dans sa voie et que toutes les bonnes volontés s'uniront dans un commun effort vers le progrès et la régénération intellectuelle et morale de l'humanité, l'Esprit du grand philosophe sera avec nous et nous secondera de sa puissante influence. Puisse-t-il suppléer à notre insuffisance, et puissions-nous nous rendre dignes de son concours, en nous consacrant à l'œuvre avec autant de dévouement et de sincérité, sinon avec autant de science et d'intelligence !

Il avait inscrit sur son drapeau, ces mots : Travail, solidarité, tolérance. Soyons, comme lui, infatigables ; soyons, selon ses vœux, tolérants et solidaires, et ne craignons pas de suivre son exemple en remettant vingt fois sur le chantier les principes encore discutés. Nous faisons appel à tous les concours, à toutes les lumières. Nous essayerons d'avancer avec certitude plutôt qu'avec rapidité, et nos efforts ne seront pas infructueux, si, comme nous en sommes persuadés, et comme nous en donnerons les premiers l'exemple, chacun s'attache à faire son devoir, en mettant de côté toute question personnelle pour contribuer au bien général.

Nous ne saurions entrer sous des auspices plus favorables dans la nouvelle phase qui s'ouvre pour le Spiritisme, qu'en faisant connaître à nos lecteurs, dans une rapide esquisse, ce que fut toute sa vie, l'homme intègre et honorable, le savant intelligent et fécond dont la mémoire se transmettra aux siècles futurs, entourée de l'auréole des bienfaiteurs de l'humanité.

Né à Lyon, le 3 octobre 1804, d'une ancienne famille qui s'est distinguée dans la magistrature et le barreau, M. Allan Kardec (Léon-Hippolyte-Denizart Rivail) n'a point suivi cette carrière. Dès sa première jeunesse, il se sentait attiré vers l'étude des sciences et de la philosophie.

Élevé à l'École de Pestalozzi, à Yverdon (Suisse), il devint un des disciples les plus éminents de ce célèbre professeur, et l'un des propagateurs zélés de son système d'éducation, qui a exercé une grande influence sur la réforme des études en Allemagne et en France.

Doué d'une intelligence remarquable et attiré vers l'enseignement par son caractère et ses aptitudes spéciales, dès l'âge de quatorze ans, il apprenait ce qu'il savait à ceux de ses condisciples qui avaient

moins acquis que lui. C'est à cette école que se sont développées les idées qui devaient plus tard, le placer dans la classe des hommes de progrès et des libres-penseurs.

Né dans la religion catholique, mais élevé dans un pays protestant, les actes d'intolérance qu'il eut à subir à ce sujet lui firent, de bonne heure, concevoir l'idée d'une réforme religieuse, à laquelle il travailla dans le silence pendant de longues années, avec la pensée d'arriver à l'unification des croyances ; mais il lui manquait l'élément indispensable à la solution de ce grand problème.

Le Spiritisme vint plus tard le lui fournir et imprimer une direction spéciale à ses travaux.

Ses études terminées, il vint en France. Possédant à fond la langue allemande, il traduisit pour l'Allemagne différents ouvrages d'éducation et de morale, et, ce qui est caractéristique, les œuvres de Fénelon, qui l'avaient particulièrement séduit.

Il était membre de plusieurs sociétés savantes, entre autres de l'Académie royale d'Arras, qui, dans son concours de 1831, le couronna pour un mémoire remarquable sur cette question : « Quel est le système d'études le plus en harmonie avec les besoins de l'époque ? »

De 1835 à 1840, il fonda, dans son domicile, rue de Sèvres, des cours gratuits, où il enseignait la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc. ; entreprise digne d'éloges en tous temps, mais surtout à une époque où un bien petit nombre d'intelligences se hasardaient à entrer dans cette voie.

Constamment préoccupé de rendre attrayants et intéressants les systèmes d'éducation, il inventa, dans le même temps, une méthode ingénieuse pour apprendre à compter, et un tableau mnémorique de l'histoire de France, ayant pour objet de fixer dans la mémoire les dates des événements remarquables et des grandes découvertes qui illustrèrent chaque règne.

Parmi ses nombreux ouvrages d'éducation, nous citerons les suivants : Plan proposé pour l'amélioration de l'instruction publique (1828) ; Cours pratique et théorique d'arithmétique, d'après la méthode de Pestalozzi, à l'usage des instituteurs et des mères de famille (1829) ; Grammaire française classique (1831) ; Manuel des examens pour les brevets de capacité ; Solutions raisonnées des questions et problèmes d'arithmétique et de géométrie (1846) ; Catéchisme grammatical de la langue française (1848) ; Programme des cours usuels de chimie, physique, astronomie, physiologie qu'il professait au Lycée Polymatique ; Dictées normales des examens de l'Hôtel de Ville et de la Sorbonne, accompagnées de Dictées spéciales sur les difficultés orthographiques (1849), ouvrage très estimé à l'époque de son apparition, et dont, récemment encore, il faisait tirer de nouvelles éditions.

Avant que le Spiritisme ne vînt populariser le pseudonyme Allan Kardec, il avait, comme on le voit, su s'illustrer par des travaux d'une nature toute différente, mais ayant pour objet d'éclairer les masses et de les attacher davantage à leur famille et à leur pays.

« Vers 1850, dès qu'il fut question des manifestations des Esprits, M. Allan Kardec se livra à des observations persévérantes sur ce phénomène et s'attacha principalement à en déduire les conséquences philosophiques. Il y entrevit tout d'abord le principe de nouvelles lois naturelles : celles qui régissent les rapports du monde visible et du monde invisible ; il reconnut dans l'action de ce dernier, une des forces de la nature, dont la connaissance devait jeter la lumière sur une foule de problèmes, réputés insolubles, et il en comprit la portée au point de vue religieux.

Ses principaux ouvrages sur cette matière sont : le Livre des Esprits, pour la partie philosophique, et dont la première édition a paru le 18 avril 1857 ; le Livre des médiums, pour la partie expérimentale et scientifique (janvier 1861) ; l'Évangile selon le Spiritisme, pour la partie morale (avril 1864) ; le Ciel et l'enfer, ou la justice de Dieu selon le Spiritisme (août 1865) ; la Genèse, les miracles et les prédictions (janvier 1868) ; la Revue Spirite, journal d'études psychologiques, recueil mensuel commencé le 1er janvier 1858. Il a fondé à Paris, le 1er avril 1858, la première Société spirite régulièrement constituée sous le nom de Société parisienne des études spirites, dont le but exclusif est l'étude de tout ce qui peut contribuer au progrès de cette nouvelle science. M. Allan Kardec se défend à juste titre d'avoir rien écrit sous l'influence d'idées préconçues ou systématiques ; homme d'un caractère froid et calme, il a observé les faits, et de ses observations il a déduit les lois qui les régissent ; le premier il en a donné la théorie et en a formé un corps méthodique et régulier.

En démontrant que les faits faussement qualifiés de surnaturels sont soumis à des lois, il les fait entrer dans l'ordre des phénomènes de la nature, et détruit ainsi le dernier refuge du merveilleux et l'un des éléments de la superstition.

Pendant les premières années où il fut question de phénomènes spirites, ces manifestations furent plutôt un objet de curiosité qu'un sujet de méditations sérieuses ; le Livre des Esprits fit envisager la chose sous un tout autre aspect ; alors on délaissa les tables tournantes, qui n'avaient été qu'un prélude, et l'on se rallia à un corps de doctrine qui embrassait toutes les questions intéressant l'humanité.

De l'apparition du Livre des Esprits date la véritable fondation du Spiritisme, qui, jusqu'alors, n'avait possédé que des éléments épars sans coordination, et dont la portée n'avait pu être comprise de tout le monde ; de ce moment aussi, la doctrine fixa l'attention des hommes sérieux et prit un développement rapide. En peu d'années ces idées trouvèrent de nombreux adhérents dans tous les rangs de la société et dans tous les pays. Ce succès, sans précédent, tient sans doute aux sympathies que ces idées ont rencontrées, mais il est dû aussi en grande partie, à la clarté, qui est un des caractères distinctifs des écrits d'Allan Kardec.

En s'abstenant des formules abstraites de la métaphysique, l'auteur a su se faire lire sans fatigue, condition essentielle pour la vulgarisation d'une idée. Sur tous les points de controverse, son argumentation, d'une logique serrée, offre peu de prise à la réfutation et prédispose à la conviction. Les preuves matérielles que donne le Spiritisme de l'existence de l'âme et de la vie future tendent à la destruction des idées matérialistes et panthéistes. Un des principes les plus féconds de cette doctrine, et qui découle du précédent, est celui de la pluralité des existences, déjà entrevu par une foule de philosophes anciens et modernes, et dans ces derniers temps par Jean Reynaud, Charles Fourier, Eugène Sue et autres ; mais il était resté à l'état d'hypothèse et de système, tandis que le Spiritisme en démontre la réalité et prouve que c'est un des attributs essentiel de l'humanité. De ce principe découle la solution de toutes les anomalies apparentes de la vie humaine, de toutes les inégalités intellectuelles, morales et sociales ; l'homme sait ainsi d'où il vient, où il va, pour quelle fin il est sur la terre et pourquoi il y souffre.

Les idées innées s'expliquent par les connaissances acquises dans les vies antérieures ; la marche des peuples et de l'humanité, par les hommes des temps passés qui revivent après avoir progressé ; les sympathies et les antipathies, par la nature des rapports antérieurs ; ces rapports, qui relient la grande famille humaine de toutes les époques, donnent pour base les lois mêmes de la nature, et non plus une théorie, aux grands principes de fraternité, d'égalité, de liberté et de solidarité universelle.

Au lieu du principe : Hors l'Église point de salut, qui entretient la division et l'animosité entre les différentes sectes, et qui a fait verser tant de sang, le Spiritisme a pour maxime : Hors la charité point de salut, c'est-à-dire l'égalité parmi les hommes devant Dieu, la tolérance, la liberté de conscience et la bienveillance mutuelle.

Au lieu de la foi aveugle qui annihile la liberté de penser, il dit : Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. A la foi il faut une base, et cette base, c'est l'intelligence parfaite de ce qu'on doit croire : pour croire, il ne suffit pas de voir, il faut surtout comprendre. La foi aveugle n'est plus de ce siècle ; or, c'est précisément le dogme de la foi aveugle qui fait aujourd'hui le plus grand nombre d'incrédules, parce qu'elle veut s'imposer et qu'elle exige l'abdication d'une des plus précieuses facultés de l'homme : le raisonnement et le libre arbitre. » (Évangile selon le Spiritisme).

Travailleur infatigable, toujours le premier et le dernier à l'œuvre, Allan Kardec a succombé, le 31 mars 1869, au milieu des préparatifs d'un changement de local, nécessité par l'extension considérable de ses multiples occupations. De nombreux ouvrages qu'il était sur le point de terminer, ou qui attendaient le temps opportun pour paraître, viendront un jour prouver davantage encore l'étendue et la puissance de ses conceptions.

Il est mort comme il a vécu, en travaillant. Depuis de longues années, il souffrait d'une maladie de cœur qui ne pouvait être combattue que par le repos intellectuel et une certaine activité matérielle ; mais, tout entier à son œuvre, il se refusait à tout ce qui pouvait absorber un de ses instants, aux

dépens de ses occupations de prédilection. Chez lui, comme chez toutes les âmes fortement trempées, la lame a usé le fourreau.

Son corps s'alourdisait et lui refusait ses services, mais son esprit, plus vif, plus énergique, plus fécond, étendait toujours davantage le cercle de son activité.

Dans cette lutte inégale, la matière ne pouvait éternellement résister. Un jour elle fut vaincue ; l'anévrisme se rompit, et Allan Kardec tomba foudroyé. Un homme manquait à la terre ; mais un grand nom prenait place parmi les illustrations de ce siècle, un grand Esprit allait se retremper dans l'infini, où tous ceux qu'il avait consolés et éclairés, attendaient impatiemment sa venue !

« La mort, disait-il récemment encore, la mort frappe à coups redoublés dans les rangs illustres !...

Qui viendra-t-elle maintenant délivrer ? »

Il est venu, après tant d'autres, se retremper dans l'espace, chercher de nouveaux éléments pour renouveler son organisme usé par une vie de labeurs incessants. Il est parti avec ceux qui seront les phares de la nouvelle génération, pour revenir bientôt avec eux continuer et achever l'œuvre laissée entre des mains dévouées.

L'homme n'est plus, mais l'âme demeurera parmi nous ; c'est un protecteur sûr, une lumière de plus, un travailleur infatigable dont se sont accrues les phalanges de l'espace. Comme sur terre, sans blesser personne, il saura faire entendre à chacun les conseils convenables ; il tempérera le zèle prématuré des ardents, secondera les sincères et les désintéressés, et stimulera les tièdes. Il voit, il sait aujourd'hui tout ce qu'il prévoyait naguère encore ! Il n'est plus sujet ni aux incertitudes, ni aux défaillances, et il nous fera partager sa conviction en nous faisant toucher du doigt le but, en nous désignant la voie, dans ce langage clair, précis, qui en fait un type dans les annales littéraires.

L'homme n'est plus, nous le répétons, mais Allan Kardec est immortel, et son souvenir, ses travaux, son Esprit seront toujours avec ceux qui tiendront fermement et hautement le drapeau qu'il a toujours su faire respecter.

Une individualité puissante a constitué l'œuvre ; c'était le guide et la lumière de tous. L'œuvre, sur terre, nous tiendra lieu de l'individu. On ne se ralliera pas autour d'Allan Kardec ; on se ralliera autour du Spiritisme tel qu'il l'a constitué, et par ses conseils, sous son influence, nous avancerons à pas certains vers les phases heureuses promises à l'humanité régénérée.

Discours prononcés sur la tombe

Au nom de la Société spirite de Paris,

par le vice-président, M. Levent.

Messieurs,

Je viens au nom de la Société spirite de Paris, dont j'ai l'honneur d'être le vice-président, exprimer ses regrets de la perte cruelle qu'elle vient de faire en la personne de son vénéré maître M. Allan Kardec, mort subitement avant-hier mercredi, dans les bureaux de la Revue.

A vous, messieurs, qui, chaque vendredi, vous réunissiez au siège de la Société, je n'ai nul besoin de rappeler cette physionomie à la fois bienveillante et austère, ce tact parfait, cette justesse d'appréciation, cette logique supérieure et incomparable qui nous semblait inspirée.

A vous qui partagiez tous les jours de la semaine les travaux du maître, je ne retracerai pas ses labeurs continuels, ses correspondances avec les quatre parties du monde qui, toutes, lui envoyaient des documents sérieux, classés aussitôt dans sa mémoire et recueillis précieusement pour être soumis au creuset de sa haute raison, et former après un travail d'élaboration scrupuleuse, les éléments de ces précieux ouvrages que vous connaissez tous.

Ah ! si, comme à nous, il vous était donné de voir cette masse de matériaux accumulés dans le cabinet de travail de cet infatigable penseur ; si, avec nous, vous aviez pénétré dans le sanctuaire de ses méditations, vous verriez ces manuscrits, les uns presque terminés, les autres en cours d'exécution, d'autres enfin, à peine ébauchés, épars çà et là, et qui semblent dire : Où est donc notre maître, toujours si matinal à l'œuvre ?

Ah ! plus que jamais, vous vous écririez aussi, avec des accents de regrets tellement amers, qu'ils en seraient presque impies : Faut-il que Dieu ait rappelé à lui l'homme qui pouvait encore faire tant de bien ; l'intelligence si pleine de sève, le phare enfin, qui nous a tirés des ténèbres, et nous a fait entrevoir ce nouveau monde bien autrement vaste, bien autrement admirable, que celui qu'immortalisa le génie de Christophe Colomb ? ce monde, dont il avait à peine commencé à nous faire la description, et dont nous pressentions déjà les lois fluidiques et spirituelles.

Mais, rassurez-vous, messieurs, par cette pensée tant de fois démontrée et rappelée par notre président : « Rien n'est inutile dans la nature, tout a sa raison d'être, et ce que Dieu fait est toujours bien fait. »

Ne ressemblons pas à ces enfants indociles, qui, ne comprenant pas les décisions de leur père, se permettent de le critiquer, parfois même de le blâmer.

Oui, messieurs, j'en ai la conviction la plus profonde, et je vous l'exprime hautement : le départ de notre cher et vénéré maître était nécessaire !

Ne serions-nous pas d'ailleurs des ingrats et des égoïstes, si, ne pensant qu'au bien qu'il nous faisait, nous oublions le droit qu'il avait acquis d'aller prendre quelque repos dans la céleste patrie, où tant d'amis, tant d'âmes d'élite l'attendaient et sont venus le recevoir après une absence qui, à eux aussi, a paru bien longue.

Oh! oui, c'est joie, c'est grande fête là-haut, et cette fête et cette joie n'ont d'égal que la tristesse et le deuil que causent son départ parmi nous, pauvres exilés, dont le temps n'est pas encore venu ! Oui, le maître avait accompli sa mission ! C'est à nous qu'il appartient de poursuivre son œuvre, à l'aide des documents qu'il nous a laissés, et de ceux, plus précieux encore, que l'avenir nous réserve ; la tâche sera facile, soyez-en sûrs, si chacun de nous ose s'affirmer courageusement ; si chacun de nous a compris que la lumière qu'il a reçue doit être propagée et communiquée à ses frères ; si chacun de nous, enfin, a la mémoire du cœur envers notre regretté président, et sait comprendre le plan d'organisation, qui a mis le dernier cachet à son œuvre.

Nous continuerons donc tes labeurs, cher maître, sous ton effluve bienfaisant et inspirateur ; reçois-en ici la promesse formelle. C'est la meilleure marque d'affection que nous puissions te donner.

Au nom de la Société parisienne des études spiritistes nous te disons non adieu, mais au revoir, à bientôt !

Le Spiritisme et la Science

par M. C. Flammarion

Lorsque M. le vice-président de la Société eut ainsi, sur la tombe du maître, dit la prière pour les morts et témoigné au nom de la Société des sentiments de regrets qui accompagnent M. Allan Kardec dans son départ de cette vie, M. Camille Flammarion a prononcé le discours que nous allons reproduire en partie. Debout sur une éminence de laquelle il dominait l'assemblée, M. Flammarion a pu faire entendre à tous et affirmer publiquement la réalité des faits spiritistes, leur intérêt général dans la science et leur importance future. Ce discours n'est pas seulement une esquisse du caractère de M. Allan Kardec et du rôle de ses travaux dans le mouvement contemporain, mais encore et surtout un exposé de la situation actuelle des sciences physiques au point de vue du monde invisible, des forces naturelles inconnues, de l'existence de l'âme et de son indestructibilité.

La place nous manque pour donner in extenso le discours de M. Flammarion ; voici ce qui se rattache directement à M. Allan Kardec et au Spiritisme considéré en lui-même. (Le discours entier est publié en brochure.)

« Messieurs,

En me rendant, avec déférence, à l'invitation sympathique des amis du penseur laborieux, dont le corps terrestre gît maintenant à nos pieds, je me souviens d'une sombre journée du mois de décembre 1865. Je prononçais alors de suprêmes paroles d'adieu sur la tombe du fondateur de la Librairie académique, de l'honorable Didier, qui fut, comme éditeur, le collaborateur convaincu

d'Allan Kardec dans la publication des ouvrages fondamentaux d'une doctrine qui lui était chère, et qui mourut subitement aussi, comme si le ciel eût voulu épargner à ces deux esprits intègres l'embarras philosophique de sortir de cette vie, par une voie différente de la voie communément reçue. La même réflexion s'applique à la mort de notre ancien collègue Jobard, de Bruxelles.

Aujourd'hui ma tâche est plus grande encore, car je voudrais pouvoir représenter à la pensée de ceux qui m'entendent, et à celle des millions d'hommes qui, dans l'Europe entière et dans le nouveau monde, se sont occupés du problème encore mystérieux des phénomènes dits spirites ; - je voudrais, dis-je, pouvoir leur représenter l'intérêt scientifique et l'avenir philosophique de l'étude de ces phénomènes (à laquelle se sont livrés, comme nul ne l'ignore, des hommes éminents parmi nos contemporains). J'aimerais leur faire entrevoir quels horizons inconnus la pensée humaine verra s'ouvrir devant elle, à mesure qu'elle étendra sa connaissance positive des forces naturelles en action autour de nous ; leur montrer que de telles constatations sont l'antidote le plus efficace de la lèpre de l'athéisme, qui semble s'attaquer particulièrement à notre époque de transition, et témoigner enfin publiquement ici, de l'éminent service que l'auteur du Livre des Esprits a rendu à la philosophie en appelant l'attention et la discussion sur des faits qui, jusqu'alors, appartenaient au domaine morbide et funeste des superstitions religieuses.

Ce serait en effet un acte important d'établir ici, devant cette tombe éloquente, que l'examen méthodique des phénomènes appelés à tort surnaturels, loin de renouveler l'esprit superstitieux et d'affaiblir l'énergie de la raison, éloigne au contraire les erreurs et les illusions de l'ignorance, et sert mieux le progrès que la négation illégitime de ceux qui ne veulent point se donner la peine de voir.

Mais ce n'est pas ici le lieu d'ouvrir une arène à la discussion irrespectueuse. Laissons seulement descendre de nos pensées, sur la face impassible de l'homme couché devant nous, des témoignages d'affection et des sentiments de regret, qui restent autour de lui dans son tombeau, comme un embaumement du cœur ! Et puisque nous savons que son âme éternelle survit à cette dépouille mortelle comme elle lui a préexisté ; puisque nous savons que des liens indestructibles rattachent notre monde visible au monde invisible ; puisque cette âme existe aujourd'hui aussi bien qu'il y a trois jours, et qu'il n'est pas impossible qu'elle ne se trouve actuellement ici devant moi, disons-lui que nous n'avons pas voulu voir s'évanouir son image corporelle et l'enfermer dans son sépulcre, sans honorer unanimement ses travaux et sa mémoire, sans payer un tribut de reconnaissance à son incarnation terrestre, si utilement et si dignement remplie.

Je retracerai d'abord, dans une esquisse rapide, les lignes principales de sa carrière littéraire.

Mort à l'âge de soixante-cinq ans, Allan Kardec avait consacré la première partie de sa vie à écrire des ouvrages classiques, destinés surtout à l'usage des instituteurs de la jeunesse. Lorsque, vers 1850, les manifestations en apparence nouvelles des tables tournantes, des coups frappés sans cause ostensible, des mouvements insolites des objets et des meubles, commencèrent à attirer l'attention publique et déterminèrent même, chez des imaginations aventureuses, une sorte de fièvre due à la nouveauté de ces expériences, Allan Kardec, étudiant à la fois le magnétisme et ses effets étranges, suivit avec la plus grande patience et une judicieuse clairvoyance les expériences et les tentatives si nombreuses faites alors à Paris. Il recueillit et mit en ordre les résultats obtenus par cette longue observation, et en composa le corps de doctrine publié en 1857 dans la première édition du Livre des Esprits. Vous savez tous quel succès accueillit cet ouvrage, en France et à l'étranger.

Parvenu aujourd'hui à sa 16^e édition, il a répandu dans toutes les classes, ce corps de doctrine élémentaire, qui n'est point nouveau dans son essence, puisque l'école de Pythagore en Grèce et celle des druides dans notre propre Gaule, en enseignaient les principes, mais qui revêtait une véritable forme d'actualité par sa correspondance avec les phénomènes.

Après ce premier ouvrage parurent successivement : le Livre des Médiams ou Spiritisme expérimental ; - Qu'est-ce que le Spiritisme ? ou abrégé sous forme de questions et de réponses ; - l'Évangile selon le Spiritisme ; - le Ciel et l'Enfer ; - la Genèse ; et la mort vient de le surprendre au moment où, dans son activité infatigable, il travaillait à un ouvrage sur les rapports du magnétisme et du spiritisme.

Par la Revue spirite et la Société de Paris dont il était président, il s'était constitué en quelque sorte le centre où tout aboutissait, le trait d'union de tous les expérimentateurs. Il y a quelques mois, sentant sa fin prochaine, il a préparé les conditions de vitalité de ces mêmes études après sa mort, et établi le Comité central qui lui succède.

Il a soulevé des rivalités ; il a fait école sous une forme un peu personnelle ; il y a encore quelque division entre les « spiritualistes » et les « spirites. » Désormais, messieurs (tel est du moins le vœu des amis de la vérité), nous devons être tous réunis par une solidarité confraternelle, par les mêmes efforts vers l'élucidation du problème, par le désir général et impersonnel du vrai et du bien.

Combien de cœurs ont été consolés d'abord par cette croyance religieuse ! Combien de larmes ont été séchées ! Combien de consciences ouvertes aux rayons de la beauté spirituelle ! Tout le monde n'est pas heureux ici-bas. Bien des affections ont été déchirées ! bien des âmes ont été endormies par le scepticisme. N'est-ce donc rien que d'avoir amené au spiritualisme tant d'êtres qui flottaient dans le doute et qui n'aimaient plus la vie ni physique, ni intellectuelle ?

Allan Kardec était ce que j'appellerai simplement « le bon sens incarné. » Raison droite et judicieuse, il appliquait sans oubli à son œuvre permanente, les indications intimes du sens commun. Ce n'était pas là une moindre qualité, dans l'ordre de choses qui nous occupe. C'était, on peut l'affirmer, la première de toutes et la plus précieuse, sans laquelle l'œuvre n'eût pu devenir populaire ni jeter ses immenses racines dans le monde. La plupart de ceux qui se sont livrés à ces études, se sont souvenus avoir été dans leur jeunesse, ou dans certaines circonstances spéciales, témoins eux-mêmes de manifestations inexplicables ; il est peu de familles qui n'aient observé dans leur histoire, des témoignages de cet ordre. Le premier point était d'y appliquer la raison ferme du simple bon sens, et de les examiner selon les principes de la méthode positive.

Comme l'organisateur de cette étude lente et difficile l'a prévu lui-même, cette doctrine jusqu'alors philosophique, doit entrer maintenant dans sa période scientifique. Les phénomènes physiques, sur lesquels on n'a pas insisté d'abord, doivent devenir l'objet de la critique expérimentale, sans laquelle nulle constatation sérieuse n'est possible. Cette méthode expérimentale, à laquelle nous devons la gloire du progrès moderne et les merveilles de l'électricité et de la vapeur, cette méthode doit saisir les phénomènes de l'ordre encore mystérieux auquel nous assistons, les disséquer, les mesurer et les définir.

Car, messieurs, le Spiritisme n'est pas une religion, mais une science, science dont nous connaissons à peine l'a b c. Le temps des dogmes est fini. La nature embrasse l'univers, et Dieu lui-même, qu'on a fait jadis à l'image de l'homme, ne peut être considéré par la métaphysique moderne que comme un esprit dans la nature. Le surnaturel n'existe pas. Les manifestations obtenues par l'intermédiaire des médiums, comme celles du magnétisme et du somnambulisme, sont de l'ordre naturel, et doivent être sévèrement soumises au contrôle de l'expérience. Il n'y a plus de miracles. Nous assistons à l'aurore d'une science inconnue. Qui pourrait prévoir à quelles conséquences conduira dans le monde de la pensée, l'étude positive de cette psychologie nouvelle ?

La science régit le monde désormais ; et, messieurs, il ne sera pas étranger à ce discours funèbre, de remarquer son œuvre actuelle et les inductions nouvelles qu'elle nous découvre, précisément au point de vue de nos recherches. »

Ici, M. Flammarion entre dans la partie scientifique de son discours. Il expose l'état actuel de l'astronomie et celui de la physique, développant particulièrement les découvertes relatives à l'analyse récente du spectre solaire. Il résulte de ces découvertes que nous ne voyons presque rien de ce qui se passe autour de nous dans la nature. Les rayons calorifiques, qui évaporent l'eau, forment les nuages, causent les vents, les courants, organisent la vie du globe, sont invisibles pour notre rétine. Les rayons chimiques qui régissent les mouvements des plantes et les transformations chimiques du monde inorganique, sont également invisibles. La science contemporaine autorise donc les vues révélées par le Spiritisme et nous ouvre de son côté, un monde invisible réel, dont la connaissance ne peut que nous éclairer sur le mode de production des phénomènes spirites.

Le jeune astronome a présenté ensuite le tableau des métamorphoses, duquel il résulte que l'existence et l'immortalité de l'âme se révèlent par les lois mêmes de la vie. Nous ne pouvons entrer

ici dans cette exposition, mais nous engageons vivement nos frères en doctrine à lire et à étudier le discours de M. Flammarion dans son entier⁹. Après son exposition scientifique, l'auteur a terminé comme il suit :

« Que ceux dont la vue est bornée par l'orgueil ou par le préjugé ne comprennent point ces anxieux désirs de nos pensées avides de connaître ; qu'ils jettent sur ce genre d'études le sarcasme ou l'anathème ! nous élevons plus haut nos contemplations !... Tu fus le premier, ô maître et ami ! tu fus le premier qui, dès le début de ma carrière astronomique, témoigna une vive sympathie pour mes déductions relatives à l'existence des humanités célestes ; car, prenant en main le livre de la Pluralité des mondes habités, tu le posas de suite à la base de l'édifice doctrinaire que tu rêvais. Bien souvent nous nous entretenions ensemble de cette vie céleste si mystérieuse. Maintenant, ô âme ! tu sais par une vision directe, en quoi consiste cette vie spirituelle à laquelle nous retournerons tous, et que nous oublions pendant cette existence.

Maintenant, tu es retourné à ce monde d'où nous sommes venus, et tu recueilles le fruit de tes études terrestres. Ton enveloppe dort à nos pieds, ton cerveau est éteint, tes yeux sont fermés pour ne plus s'ouvrir, ta parole ne se fera plus entendre !... Nous savons que tous nous arriverons à ce même dernier sommeil, à la même inertie, à la même poussière. Mais ce n'est pas dans cette enveloppe que nous mettons notre gloire et notre espérance. Le corps tombe, l'âme reste et retourne à l'espace. Nous nous retrouverons dans un monde meilleur, et dans le ciel immense où s'exerceront nos facultés les plus puissantes, nous continuerons les études qui n'avaient sur la terre qu'un théâtre trop étroit pour les contenir. Nous aimons mieux savoir cette vérité, que de croire que tu gis tout entier dans ce cadavre et que ton âme ait été détruite par la cessation du jeu d'un organe. L'immortalité est la lumière de la vie, comme cet éclatant soleil est la lumière de la nature.

Au revoir, mon cher Allan Kardec, au revoir. »

Au nom des Spirites des centres éloignés

Par M. Alexandre Delanne.

Très cher Maître,

J'ai eu tant de fois l'occasion, par mes nombreux voyages, d'être près de vous, l'interprète des sentiments fraternels et reconnaissants de nos frères de France et de l'étranger, que je croirais manquer à un devoir sacré, si je ne venais, en leur nom, à ce moment suprême, vous témoigner leurs regrets.

Je ne serai, hélas ! qu'un écho bien faible, pour vous dépeindre le bonheur de ces âmes touchées par la foi spirite, qui se sont abritées sous le drapeau de consolation et d'espérance que vous avez si courageusement implanté parmi nous.

Un grand nombre d'entre eux rempliraient assurément mieux que moi, cette mission du cœur.

La distance et le temps ne leur permettant pas d'être ici, j'ose le faire, connaissant votre bienveillance habituelle à mon égard et celle de nos bons frères que je représente.

Recevez donc, cher maître, au nom de tous, l'expression des regrets sincères et profonds que va faire naître, de tous côtés, votre départ précipité d'ici-bas.

Vous connaissez, mieux que personne, la nature humaine ; vous savez qu'elle a besoin d'être soutenue. Allez donc vers eux, verser encore l'espoir dans leur cœur.

Prouvez-leur, par vos sages conseils et votre puissante logique, que vous ne les abandonnez pas, et que l'œuvre à laquelle vous vous êtes si généreusement dévoué, ne périra pas, ne saurait périr, car elle est assise sur les bases inébranlables de la foi raisonnée.

⁹ Le discours prononcé sur la tombe de M. Allan Kardec par M. Flammarion vient d'être imprimé. Il forme une brochure de 24 pages, dans le format du *Livre des Esprits*. *A la librairie spirite* prix : 50 centimes *franco* ; pour le recevoir, il suffit d'envoyer cette somme en timbres-poste. *A la librairie*, 4 fr. 75 *franco*.

Vous avez su, pionnier émérite, coordonner la pure philosophie des Esprits, et la mettre à la portée de toutes les intelligences, depuis les plus humbles que vous avez élevés, jusqu'aux plus érudits qui sont venus à vous, et qui comptent aujourd'hui modestement dans nos rangs.

Merci, noble cœur, pour le zèle et la persévérance que vous avez mis à nous instruire.

Merci, pour vos veilles et vos labeurs ; pour la foi forte que vous avez incrustée en nous.

Merci, pour le bonheur présent dont nous jouissons, pour le bonheur à venir que vous nous avez rendu certain, lorsque nous serons, comme vous, rentré dans la grande patrie des Esprits.

Merci encore, pour les larmes que vous avez tariées, pour les désespoirs que vous avez calmés et l'espérance que vous avez fait naître dans les âmes abattues et découragées.

Merci, mille fois merci, au nom de tous nos confrères de France et de l'étranger ! A bientôt.

Au nom de la Famille et des Amis

Par M. E. Muller.

Chers affligés,

Je parle le dernier auprès de cette fosse ouverte, qui contient la dépouille mortelle de celui qui se nommait Allan Kardec au milieu de nous.

Je parle au nom de sa veuve, de celle qui fut sa compagne fidèle et heureuse, pendant trente-sept années d'un bonheur sans nuages et sans mélange, de celle qui partagea ses croyances et ses travaux, ainsi que ses vicissitudes et ses joies ; qui, restée seule aujourd'hui, est fière de la pureté des mœurs, de l'honnêteté absolue et du désintéressement sublime de son époux. C'est elle qui nous donne à tous l'exemple du courage, de la tolérance, du pardon des injures et du devoir scrupuleusement accompli.

Je parle aussi au nom de tous les amis, présents ou absents, qui ont suivi, pas à pas, la carrière laborieuse qu'Allan Kardec a toujours honorablement parcourue ; de ceux qui veulent honorer sa mémoire, en rappelant quelques traits de sa vie.

Et d'abord, je veux vous dire pourquoi son enveloppe mortelle a été conduite ici directement, sans pompe et sans autres prières que les vôtres ! Était-il besoin de prières pour celui dont toute la vie ne fut qu'un long acte de piété, d'amour pour Dieu et pour l'humanité ? Ne fallait-il pas que tous puissent se joindre à nous dans cette commune démarche qui affirme notre estime et notre affection ?

La tolérance absolue était la règle d'Allan Kardec. Ses amis, ses disciples appartiennent à toutes les religions : israélites, mahométans, catholiques et protestants de toutes sectes ; à toutes les classes : riches, pauvres, savants, libres-penseurs, artistes et ouvriers, etc. Tous ont pu venir jusqu'ici, grâce à cette mesure qui n'engageait aucune conscience et qui sera d'un bon exemple.

Mais à côté de cette tolérance qui nous réunit, faut-il que je cite une intolérance que j'admire ? Je le ferai, parce qu'elle doit légitimer aux yeux de tous, ce titre de maître que beaucoup d'entre nous donnent à notre ami. Cette intolérance est un des caractères les plus saillants de sa noble existence ? Il avait horreur de la paresse et de l'oisiveté ; et ce grand travailleur est mort debout, après un labeur immense qui a fini par dépasser les forces de ses organes, mais non celles de son esprit et de son cœur.

Élevé en Suisse, à cette école patriotique où l'on respire un air libre et vivifiant, il occupait ses loisirs, dès l'âge de quatorze ans, à faire des cours pour ceux de ses camarades qui savaient moins que lui.

Venu à Paris et sachant écrire et parler l'allemand aussi bien que le français, il traduisit pour l'Allemagne les livres de France qui touchaient le plus son cœur. C'est Fénelon qu'il avait choisi pour le faire connaître, et ce choix décèle la nature bienveillante et élevée du traducteur. Puis, il se livra à l'éducation. C'était sa vocation d'instruire. Ses succès furent grands, et les ouvrages qu'il a publiés, grammaire, arithmétique et autres, rendirent populaire son véritable nom, celui de Rivail.

Non content d'utiliser ses facultés remarquables dans une profession qui lui assurait une tranquille aisance, il voulut faire profiter de sa science ceux qui ne pouvaient la payer, et, l'un des premiers, il organisa, à cette époque de sa vie, des cours gratuits qui furent tenus rue de Sèvres, n° 35, et dans lesquels il enseigna la chimie, la physique, l'anatomie comparée, l'astronomie, etc.

C'est qu'il avait touché à toutes les sciences, et qu'ayant bien approfondi, il savait transmettre aux autres ce qu'il connaissait lui-même, talent rare et toujours apprécié.

Pour ce savant dévoué, le travail semblait l'élément même de la vie. Aussi, plus que personne, ne pouvait-il souffrir cette idée de la mort telle qu'on la représentait alors, aboutissant à une éternelle souffrance ou bien à un bonheur égoïste éternel, mais sans utilité ni pour les autres ni pour soi-même.

Il était comme prédestiné, vous le voyez, pour répandre et vulgariser cette admirable philosophie qui nous fait espérer le travail au delà de la tombe et le progrès indéfini de notre individualité qui se conserve en s'améliorant.

Il sut tirer de faits considérés comme ridicules et vulgaires, d'admirables conséquences philosophiques et toute une doctrine d'espérance, de travail et de solidarité, semblant ainsi, par opposition au vers d'un poète qu'il aimait :

Changer le vil plomb en or pur.

Sous l'effort de sa pensée tout se transformait et s'agrandissait aux rayons de son cœur ardent ; sous sa plume tout se précisait et se cristallisait, pour ainsi dire, en phrases éblouissantes de clarté.

Il prenait pour ses livres cette admirable épigraphe : Hors la charité point de salut, dont l'intolérance apparente fait ressortir la tolérance absolue.

Il transformait les vieilles formules, et sans nier l'heureuse influence de la foi, de l'espérance et de la charité, il arborait un nouveau drapeau devant lequel tous les penseurs peuvent et doivent s'incliner, car cet étendard de l'avenir porte écrits ces trois mots :

Raison, Travail et Solidarité.

C'est au nom même de cette raison qu'il plaçait si haut, c'est au nom de sa veuve, au nom de ses amis, que je vous dis à tous de ne plus regarder cette fosse ouverte. C'est plus haut qu'il faut lever les yeux pour retrouver celui qui vient de nous quitter ! Pour contenir ce cœur si dévoué et si bon, cette intelligence d'élite, cet esprit si fécond, cette individualité si puissante, vous le voyez bien vous-mêmes, en la mesurant des yeux, cette fosse serait trop petite, et nulle ne pourrait être assez grande.

Courage donc ! et sachons honorer le philosophe et l'ami en pratiquant ses maximes et travaillant, chacun dans la mesure de nos forces, à faire connaître celles qui nous ont charmés et convaincus.

Revue de la Presse

La plupart des journaux ont annoncé la mort de M. Allan Kardec, et quelques-uns d'entre eux ajoutaient au simple récit des faits des commentaires sur son caractère et ses travaux, qui ne sauraient trouver place ici. Lorsqu'il pouvait victorieusement réfuter certaines diatribes malsaines et mensongères, M. Allan Kardec a toujours dédaigné d'en rien faire, considérant le silence comme la plus noble et la meilleure des réponses. A cet égard, nous suivrons son exemple, nous souvenant d'ailleurs qu'on ne porte envie qu'aux grandes personnalités, et qu'on n'attaque que les grandes œuvres dont la vitalité peut porter ombrage.

Mais, si des railleries sans consistance n'ont pu nous émouvoir, nous avons été, au contraire, profondément touchés de la justice rendue, par un certain nombre d'organes de la presse, à la mémoire de notre regretté président. Nous les prions de vouloir bien recevoir ici, au nom de la famille et des spirites du monde entier, les témoignages de notre profonde gratitude.

Faute d'espace, nous publions seulement deux de ces articles caractéristiques, et qui prouveront surabondamment à nos lecteurs, qu'il est dans la littérature et dans la science des hommes qui

savent, lorsque les circonstances le commandent, porter hautement et courageusement le drapeau qui les réunit dans une commune ascension vers le progrès et la solidarité universels.

Le Journal Paris.

(3 avril 1869.)

« Celui qui, si longtemps, occupa le monde scientifique et religieux sous le pseudonyme d'Allan Kardec, avait pour nom Rivail et est décédé à l'âge de 65 ans.

Nous l'avons vu couché sur un simple matelas, au milieu de cette salle des séances qu'il présidait depuis de longues années ; nous l'avons vu, la figure calme, comme s'éteignent ceux que la mort ne surprend pas, et qui, tranquille sur le résultat d'une vie honnêtement et laborieusement remplie, laissent comme un reflet de la pureté de leur âme sur ce corps qu'ils abandonnent à la matière.

Résignés dans la foi d'une vie meilleure et dans la conviction de l'immortalité de l'âme, de nombreux disciples étaient venus donner un dernier regard à ces lèvres décolorées qui, hier encore, leur parlaient le langage de la terre. Mais ils avaient déjà la consolation d'outre-tombe ; l'Esprit d'Allan Kardec était venu leur dire quels avaient été ses déchirements, quelles ses impressions premières, quels de ses prédécesseurs dans la mort étaient venus aider son âme à se dégager de la matière. Si « le style c'est l'homme, » ceux qui ont connu Allan Kardec vivant, ne peuvent qu'être émus par l'authenticité de cette communication spirite.

La mort d'Allan Kardec est remarquable par une coïncidence étrange. La société formée par ce grand vulgarisateur du Spiritisme venait de prendre fin. Le local abandonné, les meubles disparus, plus rien ne restait d'un passé qui devait renaître sur des bases nouvelles. A la fin de la dernière séance, le président avait fait ses adieux ; sa mission remplie, il se retirait de la lutte journalière pour se consacrer tout entier à l'étude de la philosophie spiritualiste. D'autres, plus jeunes, - des vaillants ! - devaient continuer l'œuvre, et forts de leur virilité, imposer la vérité par la conviction.

A quoi bon raconter les détails de la mort ? Qu'importe la façon dont l'instrument est brisé, et pourquoi consacrer une ligne à ces morceaux désormais rentrés dans l'immense mouvement des molécules ? Allan Kardec est mort à son heure. Par lui est clos le prologue d'une religion vivace qui, irradiant chaque jour, aura bientôt illuminé l'humanité. Nul mieux qu'Allan Kardec ne pouvait mener à bonne fin cette œuvre de propagande, à laquelle il fallait sacrifier les longues veilles qui nourrissent l'esprit, la patience qui enseigne à la longue, l'abnégation qui brave la sottise du présent pour ne voir que le rayonnement de l'avenir.

Allan Kardec, par ses œuvres, aura fondé le dogme pressenti par les sociétés les plus anciennes. Son nom, estimé comme celui d'un homme de bien, est dès longtemps vulgarisé par ceux-ci qui croient et par ceux-là qui craignent. Il est difficile de réaliser le bien sans froisser les intérêts établis.

Le Spiritisme détruit bien des abus ; - il relève aussi bien des consciences endolories en leur donnant la conviction de l'épreuve et la consolation de l'avenir.

Les spirites pleurent aujourd'hui l'ami qui les quitte, parce que notre entendement trop matériel, pour ainsi dire, ne peut se plier à cette idée de passage ; mais le premier tribut payé à l'infériorité de notre organisme, le penseur relève la tête, et vers ce monde invisible qu'il sent exister au-delà du tombeau, il tend la main à l'ami qui n'est plus, convaincu que son Esprit nous protège toujours.

Le président de la Société de Paris est mort, mais le nombre des adeptes s'accroît tous les jours, et les vaillants que le respect pour le maître laissait au second rang, n'hésiteront pas à s'affirmer pour le bien de la grande cause.

Cette mort, que le vulgaire laissera passer indifférente, n'en est pas moins un grand fait dans l'humanité. Ce n'est plus le sépulcre d'un homme, c'est la pierre tumulaire comblant ce vide immense que le matérialisme avait creusé sous nos pieds, et sur lequel le Spiritisme répand les fleurs de l'espérance.

Pagès de Noyez.

L'Union Magnétique

(10 avril 1869)

« Encore une mort, et une mort qui causera un grand vide dans les rangs des adeptes du Spiritisme. Tous les journaux ont consacré un article spécial à la mémoire de cet homme qui a su se faire un nom et prendre un rang parmi les célébrités contemporaines.

Les relations étroites qui, suivant nous, existent bien certainement entre les phénomènes spirites et magnétiques, nous font un devoir de donner un souvenir de sympathie à un homme dont un certain nombre de nos collègues et abonnés partagent les croyances, et qui avait tenté d'ériger en science une doctrine dont il était en quelque sorte la vivante personnification.

A. Bauche.

Constitution nouvelle de la Société de Paris

En présence des difficultés soulevées par la mort de M. Allan Kardec, et pour ne pas laisser en souffrance les graves intérêts qu'il a toujours su sauvegarder avec autant de prudence que de sagesse, la Société de Paris a dû aviser, dans le plus bref délai, à se constituer d'une manière régulière et stable, tant pour les démarches à faire auprès de l'autorité, que pour rassurer les esprits craintifs sur les conséquences de l'événement inattendu, qui a frappé si soudainement la grande famille spirite tout entière.

Nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de leur donner à cet égard, les détails les plus précis ; c'est pourquoi nous nous empressons de leur faire connaître les décisions de la société, condensées dans les discours de M. Levent, vice-président de l'ancien comité, et du nouveau président, M. Malet, que nous reproduisons intégralement.

(Société de Paris, 9 avril 1869.)

M. Levent, prenant la parole au nom du comité, s'exprime en ces termes :

« Messieurs,

C'est encore sous la douloureuse impression que nous a causée, à tous, la délivrance inattendue de notre bien regretté président, que nous inaugurons aujourd'hui le nouveau local de nos réunions hebdomadaires.

Avant de reprendre nos études habituelles, payons à notre vénérable maître, un juste tribut de reconnaissance pour le zèle infatigable qu'il apportait dans ses travaux, le désintéressement absolu, l'abnégation complète de lui-même, la persévérance dont il a donné l'exemple dans la direction de cette société qu'il a toujours présidée depuis sa fondation.

Espérons qu'un si noble exemple ne sera pas perdu ; que tant de travaux ne demeureront pas stériles et que l'œuvre du maître sera continuée ; en un mot, qu'il n'aura pas semé sur un sol ingrat.

Votre comité est d'avis que, pour obtenir ce résultat tant désiré, deux choses importantes sont indispensables : 1° l'union la plus complète entre tous les sociétaires ; 2° le respect au programme nouveau que notre regretté président, dans sa sollicitude éclairée et sa lucide prévoyance, avait préparé, il y a déjà quelques mois, et qui a été publié dans la Revue de décembre dernier.

Prions donc tous le souverain maître, de permettre à ce grand Esprit, qui vient de rentrer dans la patrie céleste, de nous aider de ses lumières et de continuer à présider spirituellement cette Société qui est son œuvre personnelle et qu'il affectionnait tant.

Cher et vénéré maître, qui êtes ici présent, quoique invisible pour nous, recevez de tous vos disciples, qui presque tous furent vos amis, ce faible témoignage de leur reconnaissance, de leur affection, qu'ils reporteront, n'en doutez pas, sur la courageuse compagne de votre existence terrestre. Elle est demeurée parmi nous, bien triste, bien isolée, mais cependant consolée, presque heureuse, par la certitude de votre bonheur actuel.

- « Messieurs, en présence de la perte irréparable que vient de faire la Société, le comité, dont les pouvoirs réguliers cessaient le 1er avril, a cru devoir continuer ses fonctions.

Depuis le premier de ce mois, le bureau s'est réuni déjà deux fois, afin d'aviser immédiatement et de ne pas laisser un seul instant la Société parisienne des études spirites sans direction légale, acceptée et reconnue.

Il y avait, messieurs, vous le reconnaissez, comme votre bureau, nécessité absolue.

Les démarches à faire auprès de l'administration, afin de la prévenir et du changement du président et de la translation du siège de la Société ;

Les rapports de notre Société parisienne avec les autres Sociétés étrangères, qui toutes, aujourd'hui, sont informées du décès de M. Allan Kardec, et qui pour la plupart, nous en ont déjà manifesté leurs sincères regrets ;

La correspondance si nombreuse à laquelle il est indispensable de répondre ; enfin beaucoup d'autres raisons sérieuses qu'on pressent mieux qu'on ne les explique ;

Tous ces motifs ont décidé votre comité actuel à vous présenter une liste de sept noms devant composer le bureau nouveau pour l'année 1869-1870, et qui seraient :

MM. Levent, Malet, Canaguier, Ravan, Desliens, Delanne et Tailleur.

Ainsi que vous le remarquerez, messieurs, la plupart des membres de l'ancien bureau font partie de cette nouvelle liste.

Votre comité a désigné à l'unanimité pour président, M. Malet, dont les titres à cette nouvelle position sont nombreux et parfaitement justifiés.

M. Malet réunit toutes les grandes qualités nécessaires pour assurer à la Société une direction ferme et sage. - Votre bureau est même d'avis qu'il y aurait lieu de remercier M. Malet de vouloir bien accepter cette fonction qui est loin d'être une sinécure, surtout aujourd'hui.

Aussi est-ce avec confiance que nous vous prions d'accepter cette proposition et de voter cette liste par acclamation.

En dehors des motifs développés plus haut, une autre raison sérieuse, grave, a déterminé votre bureau actuel à vous présenter cette proposition.

C'est son grand désir que vous partagerez aussi, nous l'espérons, de nous rapprocher de plus en plus du plan d'organisation conçu par M. Allan Kardec et qu'il devait vous proposer cette année, moment du renouvellement du bureau.

M. Allan Kardec ne devait accepter que la présidence honoraire, et nous savions que son intention était de vous présenter M. Malet comme candidat à la présidence. Nous sommes heureux de remplir le vœu de celui que nous regrettons tous.

En conséquence, messieurs, au nom de votre ancien bureau que j'ai l'honneur de représenter, je vous prie d'accepter la proposition suivante :

Sont nommés membres du bureau pour l'année 1869-1870 :

MM. Levent, Malet, Canaguier, Ravan, Desliens, Delanne et Tailleur, sous la présidence de M. Malet.

Le vice-président :

Levent »

Cette proposition étant acceptée et ratifiée par d'unanimes acclamations, M. le vice-président installe, séance tenante, M. Malet comme président de la Société.

Discours d'installation du nouveau Président

Séance du 9 avril 1869

Mesdames, Messieurs,

Avant de prendre place sur ce siège, où depuis tant d'années vous avez eu le bonheur de voir et d'entendre cet éminent philosophe, à qui chacun de nous doit la lumière et la tranquillité de l'âme, permettez que celui que vous avez appelé à présider vos réunions, vienne vous dire quelques mots sur la marche qu'il compte suivre et l'esprit avec lequel il entend diriger vos travaux.

Je voudrais le faire avec cet accent et cette simplicité qui sont l'expression des convictions profondes ! je le voudrais, mais, sous l'empire d'une émotion que je ne puis dominer et qu'il vous est facile de comprendre, je sens que je ne le pourrais si je n'appelais à mon aide les quelques lignes que je vais vous lire.

C'est qu'en effet, messieurs, lorsqu'il y a à peine quelques semaines, je sollicitais la faveur d'entrer dans vos rangs, comme associé libre de la Société des études spirites de Paris, j'étais loin de songer que je serais un jour appelé à en présider les séances, et bien plus éloigné encore de penser que le départ imprévu de notre cher et vénéré maître, m'appellerait à diriger, avec votre concours, ces intéressantes séances, où viennent chaque jour s'élucider les questions les plus ardues et les plus complexes.

Mais ainsi que notre vice-président vient de le dire, et je tiens à vous le répéter, c'est comme membre du Comité et simple délégué annuel, désigné par votre choix, que j'ai accepté cette difficile fonction, conformément d'ailleurs aux règles prescrites par l'organisation nouvelle que nous a laissée notre maître.

Qui de nous, en effet, messieurs, oserait succéder seul à une aussi grande personnalité que celle qui a rempli le monde de ses hautes et consolantes études, apprenant à l'homme d'où il vient, pourquoi il est sur cette terre, et où il va ensuite ? Quel serait assez orgueilleux pour se croire à la hauteur de sa logique, de son énergie et de sa profonde érudition, lorsque lui-même, écrasé par un travail toujours croissant, avait reconnu qu'un comité de six travailleurs sérieux et dévoués qu'il faudrait sans doute doubler dans un avenir prochain, ne serait pas trop nombreux pour faire face aux développements des études de la doctrine ?

Oui, messieurs, si j'ai répondu au désir que vous m'avez manifesté, c'est parce que les actes doivent toujours être en rapport avec les paroles. J'avais promis mon concours énergique quand vous m'avez admis parmi vous, et quelque difficile que soit le moment, je n'ai pas refusé le mandat que vous m'avez offert, quelque faibles que soient mes forces, persuadé qu'elles seront secondées vigoureusement par notre Comité, par vous tous, mes frères en croyance, et enfin par nos esprits protecteurs, au nombre desquels notre cher et affectionné président se trouve aujourd'hui.

Notre devoir, notre mission à tous, messieurs, est désormais de suivre le sillon tracé par le maître, je veux dire, l'approfondir, l'élargir davantage, plus que de l'étendre au loin, jusqu'à l'heure où un nouvel envoyé, éclairé de l'avenir, viendra planter de nouveaux jalons et tracer une nouvelle étape ! Accomplissons notre tâche, et toute modeste qu'elle puisse paraître à quelques esprits ardents ou trop impatients peut-être, le champ en est assez vaste pour que chacun de nous puisse se dire, en terminant sa journée : « Un repos heureux m'attend, car j'étais du nombre de ceux qui ont travaillé à la vigne du seigneur. »

Mais pour atteindre ce but, l'effort doit être en raison directe de sa grandeur. Chercheurs infatigables de la vérité, acceptons la lumière de quelque côté qu'elle vienne, sans toutefois lui donner droit de cité avant de l'avoir analysée dans tous ses éléments et observée dans les effets multiples de son rayonnement. Ouvrons donc nos rangs à tous les chercheurs de bonne volonté désireux de se convaincre, quand bien même leur route eût été différente de la nôtre jusqu'à cette heure, pourvu qu'ils en acceptent les lois fondamentales de notre philosophie.

Réjouissons-nous, au moment où le Spiritisme, fondé sur des bases inébranlables, entre dans une phase nouvelle, de fixer l'attention de cette jeune génération à qui l'étude de la science est échue en partage, soit qu'elle sonde les profondeurs inconnues de l'océan céleste, soit qu'elle scrute ces myriades de mondes révélés par le microscope, soit enfin, qu'elle demande aux phénomènes du magnétisme le secret qui conduit à la découverte des admirables lois harmoniques du Créateur, qu'une seule renferme toutes : la loi d'Amour.

Ne repoussons pas non plus, messieurs, ces pionniers qu'avec tant de dédain, on appelle matérialistes. - Soyez assurés que plus d'un de ces chercheurs, en satisfaisant à la loi commune de l'erreur, sent sa conscience se révolter en scrutant la matière pour y chercher ce principe vital émané de Dieu seul.

Oui, plaignons leurs efforts infructueux, et ouvrons-leur aussi nos rangs, car nous ne saurions les confondre avec les superbes qu'aveuglent l'erreur et le sophisme ! Oh ! pour ceux-là, suivons le précepte du philosophe de Nazareth : « Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts », et passons.

Montrons-nous donc toujours vrais et sincères spirites, par notre esprit de tolérance, notre amour pour nos frères avec qui nous devons partager ce pain de vie, dont nous a nourris notre cher maître en glanant ces épis échappés de gerbes incomprises !...

Semons, propageons et semons encore, même sur les terrains que le souffle du scepticisme a desséchés, car si quelques grains jetés au vent de l'incrédulité viennent à germer dans quelque sillon caché et creusé par la douleur, le rendement en sera au centuple du labeur.

Surtout ne perdons ni notre temps, ni nos forces, à répondre aux attaques dont nous pouvons être l'objet, car l'homme qui défriche doit s'attendre à être meurtri et déchiré par les ronces qu'il arrache.

- Ne répondons pas davantage à ces timorés de la libre pensée qui feignent de voir dans le Spiritisme une religion, un engin destructeur des choses établies, quand, au contraire, cette doctrine réunit en un seul faisceau, tous les membres épars de la grande famille humaine que l'intolérance des uns, et l'immobilité des autres ont dispersés et déshérités de toute croyance.

Mais si, d'une part, nous devons faire appel à tous les travailleurs dévoués, si la science peut et doit nous être d'un grand secours pour expliquer ce que le vulgaire appelle miracle, n'oublions jamais que le but essentiel et final de notre doctrine consiste dans l'étude des lois psychologiques et morales ; lois qui comprennent la fraternité, la solidarité entre tous les êtres, loi unique, loi universelle qui régit également et l'ordre moral et l'ordre matériel.

- C'est ce drapeau, messieurs, que nous tiendrons haut et ferme quoiqu'il arrive, et devant lequel devront s'incliner toutes les autres considérations.

C'est animé de ces pensées, que votre Comité doit poursuivre l'œuvre du maître ; car ce sont elles qui l'ont conduit à la découverte de cette magnifique étoile, bien autrement brillante, bien autrement puissante pour le bonheur de l'humanité, que toutes celles dont l'ensemble éblouit nos yeux.

- Suivons scrupuleusement le plan de la vaste et sage organisation laissée par le maître, expression dernière de son génie et dans laquelle il compare si heureusement les sociétés spirites à des observatoires dont toutes les études doivent être liées entre elles et reliées au groupe central de Paris, mais tout en laissant à chacun la libre direction de ses observations particulières.

Debout et à l'œuvre donc, spirites des cinq parties du monde ! à l'œuvre aussi, spiritualistes, biologistes, magnétistes et vous tous enfin, hommes de science, chercheurs altérés du vrai, réduits dans cette commune pensée : hors la Vérité point de salut, digne écho de cette devise des spirites : hors la Charité point de salut.

A ces conditions, mais à ces conditions seules, c'est du moins notre profonde conviction, non seulement le Spiritisme, ne restera pas stationnaire, mais il grandira rapidement, guidé toujours par son ancien pilote, bien plus puissant, bien plus clairvoyant encore qu'il ne l'était sur cette terre, et où sa digne compagne a reçu de lui la mission de seconder ses vues généreuses et bienveillantes pour l'avenir de la doctrine.

Pardon, messieurs, d'avoir été si long ; j'aurais cependant encore bien des choses à vous dire... mais je me hâte, comprenant votre impatience à vouloir entendre celui qui sera toujours notre digne et vénéré président. Il est là, au milieu d'une phalange serrée d'Esprits sympathiques et protecteurs ; mais il était du devoir de celui à qui votre choix a fait incomber la tâche difficile de présider à vos travaux et à la direction de vos séances, de vous faire connaître ses vues partagées par le Comité central, et, il en a l'espoir, par la majorité des spirites.

E. Malet.

Caisse générale du Spiritisme

Décision de Madame Allan Kardec

Désirant de tout son pouvoir, et selon les besoins du moment, contribuer à la réalisation des plans d'avenir de son mari, madame Allan Kardec, seule propriétaire légale des ouvrages et de la Revue, veut bien, par dévouement à la doctrine : 1° faire don, chaque année, à la caisse générale du Spiritisme, de l'excédant des bénéfices provenant, soit de la vente des livres spirites et des abonnements à la Revue, soit des opérations de la librairie spirite ; mais à la condition expresse que personne, à titre de membre du Comité central ou autre, n'aura le droit de s'immiscer dans cette affaire industrielle, et que les versements, quels qu'ils soient, seront accueillis sans observation, attendu qu'elle entend tout gérer personnellement, prévoir les réimpressions d'ouvrages, les publications nouvelles, régler à sa convenance les émoluments de ses employés, le loyer, les dépenses à venir, en un mot, tous les frais généraux ;

2° La Revue est ouverte à la publication des articles que le Comité central jugera utiles à la cause du Spiritisme, mais à la condition expresse qu'ils seront d'abord sanctionnés par le propriétaire et le Comité de rédaction, ainsi que cela a lieu pour toutes les publications quelles qu'elles soient ;

3° La caisse générale du Spiritisme est remise entre les mains d'un trésorier, chargé de la gérance des fonds sous la surveillance du Comité directeur. Jusqu'à ce qu'il y ait lieu d'en faire usage, ces fonds seront placés en acquisition de propriétés foncières pour parer à toutes les éventualités. Chaque année le trésorier rendra un compte détaillé de la situation de la caisse, qui sera publié dans la Revue.

Ces décisions communiquées à la Société de Paris, dans sa séance du 16 avril, ont été pour madame Allan Kardec, l'objet de félicitations unanimes.

Ce noble exemple de désintéressement et de dévouement sera, nous n'en doutons pas, apprécié et compris par tous ceux dont le concours actif et incessant est acquis à la philosophie régénératrice par excellence.

Correspondance

Lettre de M. Guilbert, président de la société spirite de Rouen

Rouen, 14 avril 1869.

Monsieur le Président,

Messieurs les membres du Comité directeur de la Société parisienne des Études spirites,

Nous sommes heureux, Messieurs, et nous vous félicitons chaleureusement de la promptitude avec laquelle votre Comité s'est constitué sur les bases indiquées par notre vénéré maître.

Nous étions bien loin de nous attendre au départ foudroyant qui est venu si cruellement frapper la Société de Paris et le Spiritisme tout entier ; mais, si dans les premiers moments, frappés de stupeur et douloureusement émus, nous avons courbé le front vers la terre où repose la dépouille mortelle de M. Allan Kardec, nous devons aujourd'hui nous redresser et agir, car si sa tâche est terminée, la nôtre commence et nous impose des devoirs sérieux et une grave responsabilité.

Au moment où le savant coordonnateur de la philosophie spirite vient de remettre entre les mains du Tout-Puissant, le mandat dont il s'était si dignement et si courageusement chargé, il nous appartient à nous, ses légataires naturels, de tenir haut et ferme, le drapeau où il a gravé en caractères indélébiles des enseignements qui trouvent un écho dans tous les cœurs bien doués.

Tous, nous devons nous réunir au Comité central, siégeant à Paris, qui représente pour nous le maître disparu, et c'est ce qui arrivera, messieurs, si, comme nous en sommes persuadés, vous vous attachez à suivre la voie qu'il nous a tracée.

Mais, pour réaliser en temps opportun, bien entendu, les projets qu'il indiquait dans la Revue de décembre dernier, et que nous pourrions, en quelque sorte, considérer comme son testament ; pour créer la Caisse générale du Spiritisme, vous avez besoin du concours moral et matériel de tous. Tous doivent donc, dans la mesure de leurs forces, apporter leur pierre à l'édifice. Tel est, du moins, le sentiment de la Société spirite de Rouen, qui vous prie de l'inscrire pour mille francs, persuadée qu'elle est, qu'on ne saurait mieux honorer la mémoire du maître qu'en exécutant, d'après les plans

qu'il nous a laissés, ce qu'il eût accompli lui-même, si Dieu, dont les secrets desseins nous sont inconnus, n'en eût décidé autrement.

Agréés, messieurs, avec nos fraternelles salutations, l'assurance de notre inaltérable dévouement à la cause du spiritisme.

Pour les Membres de la Société spirite de Rouen,

Le président :

A. Guilbert.

Dissertations spirites

L'abondance des matières ne nous permettant pas de publier actuellement toutes les instructions dictées à l'occasion des funérailles de M. Allan Kardec, ni même toutes celles qu'il a données lui-même, nous avons réuni, dans une seule et même communication, les enseignements d'un intérêt général obtenus par l'intermédiaire de différents médiums.

(Société de Paris, avril 1869.)

Comment vous remercier, messieurs, de vos bons sentiments et des vérités éloquemment exprimées sur ma dépouille mortelle ; vous ne pouvez en douter, j'étais présent et profondément heureux, touché de la communion de pensée qui nous unissait de cœur et d'esprit.

Merci, mon jeune ami (M. C. Flammarion), merci de vous être affirmé comme vous l'avez fait ; vous vous êtes exprimé avec chaleur ; vous avez assumé une responsabilité grave, sérieuse, et cet acte d'indépendance vous sera doublement compté ; vous n'aurez rien perdu à dire ce que vos convictions et la science vous imposent. En agissant ainsi, vous pourrez être discuté, mais vous serez honoré à juste titre.

Merci, à vous tous, chers collègues, mes amis ; merci au journal Paris, qui commence un acte de justice, par l'article d'un brave et digne cœur.

Merci cher vice-président ; MM. Delanne et E. Muller, recevez l'expression de mes sentiments de vive gratitude, vous tous qui serriez affectueusement aujourd'hui, la main de ma courageuse compagne.

Comme homme, je suis bien heureux des bons souvenirs et des témoignages de sympathie que vous me prodiguez ; comme spirite, je vous félicite des déterminations que vous avez prises pour assurer l'avenir de la doctrine ; car, si le Spiritisme n'est point mon œuvre, je lui ai, du moins, donné tout ce que les forces humaines m'ont permis de lui donner. C'est comme collaborateur énergique et convaincu, comme champion de tous les instants, de la grande doctrine de ce siècle, que je l'aime, et que je serais malheureux de la voir périr si la chose était possible.

J'ai entendu, avec un sentiment de profonde satisfaction, mon ami, votre nouveau et digne président, vous dire : « Agissons de concert ; allons réveiller les échos, qui depuis longtemps ne raisonnent plus ; allons raviver ceux qui résonnent ! Que ce ne soit pas Paris, que ce ne soit pas la France qui soient le théâtre de votre action ; allons partout ! Donnons à l'humanité entière la manne qui lui fait défaut ; donnons-lui l'exemple de la tolérance qu'elle oublie, de la charité qu'elle connaît si peu ! »

Vous avez agi pour assurer la vitalité de la Société ; c'est bien. Vous avez le désir sincère de marcher avec fermeté dans le sillon tracé, c'est encore bien ; mais il ne suffit pas de vouloir aujourd'hui, demain, après-demain ; pour bien mériter de la doctrine, il faut vouloir toujours ! La volonté, qui agit par secousse, n'est plus de la volonté ; c'est le caprice dans le bien ; mais, quand la volonté s'exerce avec le calme que rien ne trouble, avec la persévérance que rien n'arrête, elle est la véritable volonté, inébranlable dans son action, fructueuse dans ses résultats.

Soyez confiants dans vos forces ; elles produiront de grands effets si vous les employez avec prudence ; soyez confiants dans la force de l'idée qui vous réunit, car elle est indestructible. On peut en activer ou en retarder le développement, mais l'arrêter est chose impossible.

Dans la phase nouvelle où nous entrons, l'énergie doit remplacer l'apathie ; le calme doit remplacer la fougue. Soyez tolérants les uns envers les autres ; agissez surtout par la charité, l'amour,

l'affection. Oh ! si vous connaissiez toute la puissance de ce levier ! C'est de celui-là qu'Archimède eût pu dire, qu'avec lui on soulèverait le monde ! Vous le soulèverez, mes amis, et cette transformation splendide, qui s'effectuera par vous au profit de tous, marquera l'une des plus merveilleuses périodes de l'histoire de l'humanité.

Courage donc et espérance. L'espérance !... ce flambeau, que vos frères malheureux ne peuvent apercevoir à travers les ténèbres de l'orgueil, de l'ignorance et du matérialisme, ne l'éloignez pas encore davantage de leurs yeux. Aimez-les ; faites qu'ils vous aiment, qu'ils vous écoutent, qu'ils regardent ! Quand ils auront vu, ils seront éblouis.

Que je serai heureux alors, mes amis, mes frères, de voir que mes efforts n'auront pas été inutiles, et que Dieu lui-même aura béni notre œuvre ! Ce jour-là, il y aura dans le ciel une grande joie, une grande ivresse ! L'humanité sera délivrée du joug terrible des passions qui l'enchaînent et pèsent sur elle d'un poids écrasant. Il n'y aura plus alors, sur la terre, ni mal, ni souffrance, ni douleur ; car, les vrais maux, les souffrances réelles, les douleurs cuisantes viennent de l'âme. Le reste n'est que le frôlement fugitif d'une ronce sur un vêtement !...

A la lueur de la liberté et de la charité humaines, tous les hommes se reconnaissant, diront : « Nous sommes frères » et ils n'auront plus au cœur qu'un même amour, dans la bouche, qu'une seule parole, sur les lèvres, qu'un seul murmure : Dieu !

Allan Kardec.

Avis

Le catalogue des ouvrages de la Librairie spirite sera adressé contre 10 centimes en timbre-poste, à toute personne qui en fera la demande.

A nos correspondants

La mort de M. Allan Kardec a été, pour la plupart de nos correspondants de la France et de l'étranger, l'occasion de nombreux témoignages de sympathie pour madame Allan Kardec, et d'assurances d'adhésion aux principes fondamentaux du Spiritisme.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de répondre à tous, nous les prions de vouloir bien recevoir ici l'expression des sentiments de reconnaissance de madame Allan Kardec.

Persuadée qu'on ne saurait mieux accomplir les vœux de celui que nous regrettons tous, qu'en nous unissant dans une commune entente pour la propagation de nos principes, la Société de Paris est heureuse, dans les douloureuses circonstances où nous nous trouvons, de pouvoir compter sur le concours actif et efficace de tous. Elle verra avec une vive satisfaction des relations régulières s'établir entre elle et les différents centres de la province et de l'étranger.

Avis très important

Nous rappelons à MM. les abonnés que, depuis le 1er avril dernier, le bureau d'abonnement et d'expédition de la Revue spirite est transféré au siège de la Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Pour tout ce qui concerne les abonnements, achats d'ouvrages, expéditions, les personnes qui n'habitent pas Paris, devront envoyer un mandat sur la poste ou une traite à l'ordre de M. Bittard, gérant de la librairie. On ne fait point traite sur les souscripteurs.

Tous les documents, la correspondance, les récits de manifestations pouvant intéresser le Spiritisme et les spirites, devront être adressés à M. Malet, président de la Société parisienne des études spirites, 7, rue de Lille.

Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant :

A. Desliens.

Allan Kardec

Juin 1869

Aux abonnés de la Revue

Jusqu'à ce jour la Revue spirite a été essentiellement l'œuvre, la création de M. Allan Kardec, comme du reste, tous les ouvrages doctrinaux qu'il a publiés.

Lorsque la mort l'a surpris, la multiplicité de ses occupations et la nouvelle phase dans laquelle entraient le Spiritisme, lui faisait désirer de s'adjoindre quelques collaborateurs convaincus, pour exécuter, sous sa direction, des travaux auxquels il ne pouvait plus suffire.

Nous nous attacherons à ne pas nous écarter de la voie qu'il nous a tracée ; mais il nous a paru de notre devoir de consacrer aux travaux du maître, sous le titre d'Œuvres posthumes, les quelques pages qu'il se fût réservées s'il était demeuré corporellement parmi nous. L'abondance des documents accumulés dans son cabinet de travail, nous permettra, pendant plusieurs années, de publier dans chaque numéro, outre les instructions qu'il voudra bien nous donner comme Esprit, un de ces intéressants articles qu'il savait si bien rendre compréhensibles à tous.

Nous sommes persuadés de satisfaire ainsi aux vœux de tous ceux que la philosophie spirite a réunis dans nos rangs, et qui ont su apprécier dans l'auteur du Livre des Esprits, l'homme de bien, le travailleur infatigable et dévoué, le spirite convaincu, s'appliquant dans sa vie privée à mettre en pratique les principes qu'il enseignait dans ses œuvres.

La route de la vie

Œuvres posthumes

La question de la pluralité des existences a depuis longtemps préoccupé les philosophes, et plus d'un a vu dans l'antériorité de l'âme la seule solution possible des problèmes les plus importants de la psychologie ; sans ce principe, ils se sont trouvés arrêtés à chaque pas et acculés dans une impasse d'où ils n'ont pu sortir qu'à l'aide de l'hypothèse de la pluralité des existences.

La plus grande objection que l'on puisse faire à cette théorie, c'est l'absence du souvenir des existences antérieures. En effet, une succession d'existences inconscientes les unes des autres ; quitter un corps pour en reprendre aussitôt un autre sans la mémoire du passé, équivaldrait au néant, car ce serait le néant de la pensée ; ce serait autant de points de départ nouveaux sans liaison avec les précédents ; ce serait une rupture incessante de toutes les affections qui font le charme de la vie présente et l'espoir le plus doux et le plus consolant de l'avenir ; ce serait enfin la négation de toute responsabilité morale. Une telle doctrine serait tout aussi inadmissible et tout aussi incompatible avec la justice et la bonté de Dieu, que celle d'une seule existence avec la perspective d'une éternité absolue de peines pour quelques fautes temporaires. On comprend donc que ceux qui se font une idée pareille de la réincarnation, la repoussent ; mais ce n'est point ainsi que le Spiritisme nous la présente.

L'existence spirituelle de l'âme, nous dit-il, est son existence normale, avec souvenir rétrospectif indéfini ; les existences corporelles ne sont que des intervalles, de courtes stations dans l'existence spirituelle, et la somme de toutes ces stations n'est qu'une très minime partie de l'existence normale, absolument comme si, dans un voyage de plusieurs années, on s'arrêtait de temps en temps pendant quelques heures. Si, pendant les existences corporelles, il paraît y avoir solution de continuité par l'absence du souvenir, la liaison s'établit pendant la vie spirituelle, qui n'a pas d'interruption ; la solution de continuité n'existe en réalité que pour la vie corporelle extérieure et de relation ; et ici l'absence du souvenir prouve la sagesse de la Providence, qui n'a pas voulu que l'homme fût trop détourné de la vie réelle où il a des devoirs à remplir ; mais, dans l'état de repos du corps, dans le sommeil, l'âme reprend en partie son essor, et là se rétablit la chaîne interrompue seulement pendant la veille.

A cela on peut encore faire une objection et demander quel profit on peut tirer de ses existences antérieures pour son amélioration, si l'on ne se souvient pas des fautes que l'on a commises. Le Spiritisme répond d'abord que le souvenir d'existences malheureuses, s'ajoutant aux misères de la vie présente, rendrait celle-ci encore plus pénible : c'est donc un surcroît de souffrances que Dieu a voulu nous épargner ; sans cela, quelle ne serait pas souvent notre humiliation en songeant à ce que nous avons été ! Quant à notre amélioration, ce souvenir serait inutile. Durant chaque existence nous faisons quelques pas en avant ; nous acquérons quelques qualités, et nous nous dépouillons de quelques imperfections ; chacune d'elles est ainsi un nouveau point de départ, où nous sommes ce que nous nous sommes faits, où nous nous prenons pour ce que nous sommes, sans avoir à nous inquiéter de ce que nous avons été. Si, dans une existence antérieure, nous avons été anthropophages, qu'est-ce que cela nous fait, si nous ne le sommes plus ? Si nous avons eu un défaut quelconque dont il ne reste plus de traces, c'est un compte liquidé dont nous n'avons plus à nous préoccuper. Supposons, au contraire, un défaut dont on ne s'est corrigé qu'à moitié, le reliquat se retrouvera dans la vie suivante, et c'est à s'en corriger qu'il faut s'attacher. Prenons un exemple : un homme a été assassin et voleur ; il en a été puni soit dans la vie corporelle, soit dans la vie spirituelle ; il se repent et se corrige du premier penchant, mais non du second ; dans l'existence suivante, il ne sera que voleur ; peut-être grand voleur, mais non plus assassin ; encore un pas en avant, et il ne sera plus qu'un petit voleur ; un peu plus tard et il ne volera plus, mais il pourra avoir la velléité de voler, que sa conscience neutralisera ; puis un dernier effort, et toute trace de la maladie morale ayant disparu, il sera un modèle de probité. Que lui fait alors ce qu'il a été ? Le souvenir d'avoir péri sur l'échafaud ne serait-il pas une torture, une humiliation perpétuelles ? Appliquez ce raisonnement à tous les vices, à tous les travers, et vous pourrez voir comment l'âme s'améliore en passant et repassant par les étamines de l'incarnation. Dieu n'est-il pas plus juste d'avoir rendu l'homme l'arbitre de son propre sort par les efforts qu'il peut faire pour s'améliorer, que d'avoir fait naître son âme en même temps que son corps, et de la condamner à des tourments perpétuels pour des erreurs passagères, sans lui donner les moyens de se purifier de ses imperfections ? Par la pluralité des existences, son avenir est entre ses mains ; s'il est longtemps à s'améliorer, il en subit les conséquences : c'est la suprême justice ; mais l'espérance ne lui est jamais fermée.

La comparaison suivante peut aider à faire comprendre les péripéties de la vie de l'âme. Supposons une longue route, sur le parcours de laquelle se trouvent de distance en distance, mais à des intervalles inégaux, des forêts qu'il faut traverser ; à l'entrée de chaque forêt la route large et belle est interrompue et ne reprend qu'à la sortie. Un voyageur suit cette route et entre dans la première forêt ; mais là, plus de sentier battu ; un dédale inextricable au milieu duquel il s'égaré ; la clarté du soleil a disparu sous l'épaisse touffe des arbres ; il erre sans savoir où il va ; enfin, après des fatigues inouïes, il arrive au confin de la forêt, mais accablé de fatigue, déchiré par les épines, meurtri par les cailloux. Là il retrouve la route et la lumière, et il poursuit son chemin, cherchant à se guérir de ses blessures.

Plus loin il trouve une seconde forêt où l'attendent les mêmes difficultés ; mais il a déjà un peu d'expérience ; il sait les éviter en partie et en sort moins contusionné. Dans l'une, il rencontre un bûcheron qui lui indique la direction qu'il doit suivre, et l'empêcher de s'égarer. A chaque nouvelle traversée son habileté augmente, si bien que les obstacles sont de plus en plus facilement surmontés ; assuré de retrouver la belle route à la sortie, cette confiance le soutient ; puis il sait s'orienter pour la trouver plus facilement. La route aboutit au sommet d'une très haute montagne d'où il en découvre tout le parcours depuis le point de départ ; il voit aussi les différentes forêts qu'il a traversées et se rappelle les vicissitudes qu'il y a éprouvées, mais ce souvenir n'a rien de pénible, parce qu'il est arrivé au but ; il est comme le vieux soldat qui, dans le calme du foyer domestique, se rappelle les batailles auxquelles il a assisté. Ces forêts disséminées sur la route sont pour lui comme des points noirs sur un ruban blanc ; il se dit : « Quand j'étais dans ces forêts, dans les premières surtout, comme elles me paraissaient longues à traverser ! Il me semblait que je n'arriverais jamais au bout ; tout me semblait gigantesque et infranchissable autour de moi. Et quand je songe que, sans

ce brave bûcheron qui m'a remis dans le bon chemin, j'y serais peut-être encore ! Maintenant que je considère ces mêmes forêts du point où je suis, comme elles me paraissent petites ! il me semble que d'un pas j'aurais pu les franchir ; bien plus, ma vue les pénètre et j'en distingue les plus petits détails ; je vois jusqu'aux faux pas que j'ai faits. »

Alors un vieillard lui dit : - Mon fils, te voici au terme du voyage, mais un repos indéfini te causerait bientôt un mortel ennui et tu te prendrais à regretter les vicissitudes que tu as éprouvées et qui donnaient de l'activité à tes membres et à ton esprit. Tu vois d'ici un grand nombre de voyageurs sur la route que tu as parcourue, et qui, comme toi, courent risque de s'égarer en chemin ; tu as l'expérience, tu ne crains plus rien ; va à leur rencontre, et tâche, par tes conseils, de les guider, afin qu'ils arrivent plus tôt.

- J'y vais avec joie, reprend notre homme ; mais, ajoute-t-il, pourquoi n'y a-t-il pas une route directe du point de départ jusqu'ici ? cela épargnerait aux voyageurs de passer par ces abominables forêts.

- Mon fils, reprend le vieillard, regarde bien, et tu en verras beaucoup qui en évitent un certain nombre ; ce sont ceux qui, ayant acquis le plus tôt l'expérience nécessaire, savent prendre un chemin plus direct et plus court pour arriver ; mais cette expérience est le fruit du travail qu'ont nécessité les premières traversées, de telle sorte qu'ils n'arrivent ici qu'en raison de leur mérite. Que saurais-tu toi-même si tu n'y avais pas passé ? L'activité que tu as dû déployer, les ressources d'imagination qu'il t'a fallu pour te frayer un chemin, ont augmenté tes connaissances et développé ton intelligence ; sans cela, tu serais aussi novice qu'à ton départ. Et puis, en cherchant à te tirer d'embarras, tu as toi-même contribué à l'amélioration des forêts que tu as traversées ; ce que tu as fait est peu de chose, imperceptible ; mais songe aux milliers de voyageurs qui en font autant, et qui, tout en travaillant pour eux, travaillent, sans s'en douter, au bien commun. N'est-il pas juste qu'ils reçoivent le salaire de leur peine par le repos dont ils jouissent ici ? Quel droit auraient-ils à ce repos s'ils n'avaient rien fait ?

- Mon père, reprend le voyageur, dans une de ces forêts, j'ai rencontré un homme qui m'a dit : « Sur la lisière est un immense gouffre qu'il faut franchir d'un bond ; mais sur mille, à peine un seul réussit ; tous les autres tombent au fond dans une fournaise ardente, et sont perdus sans retour. Ce gouffre, je ne l'ai point vu. »

- Mon enfant, c'est qu'il n'existe pas, autrement ce serait un piège abominable tendu à tous les voyageurs qui viennent chez moi. Je sais bien qu'il leur faut surmonter des difficultés, mais je sais aussi que tôt ou tard ils les surmonteront ; si j'avais créé des impossibilités pour un seul sachant qu'il devait succomber, c'eût été de la cruauté, à plus forte raison si je l'eusse fait pour le grand nombre. Ce gouffre est une allégorie dont tu vas voir l'explication. Regarde sur la route, dans l'intervalle des forêts ; parmi les voyageurs, tu en vois qui marchent lentement, d'un air joyeux ; vois ces amis qui se sont perdus de vue dans les labyrinthes de la forêt, comme ils sont heureux de se retrouver à la sortie ; mais à côté d'eux, il en est d'autres qui se traînent péniblement ; ils sont estropiés et implorent la pitié des passants, car ils souffrent cruellement des blessures que, par leur faute, ils se sont faites à travers les ronces ; mais ils en guériront, et ce sera pour eux une leçon dont ils profiteront à la nouvelle forêt qu'ils auront à traverser et d'où ils sortiront moins meurtris. Le gouffre est la figure des maux qu'ils endurent, et en disant que sur mille un seul le franchit, cet homme a eu raison, car le nombre des imprudents est bien grand ; mais il a eu tort de dire qu'une fois tombé dedans on n'en sort plus ; il y a toujours une issue pour arriver à moi. Va, mon fils, va montrer cette issue à ceux qui sont au fond de l'abîme ; va soutenir les blessés sur la route, et montrer le chemin à ceux qui traversent les forêts.

La route est la figure de la vie spirituelle de l'âme, sur le parcours de laquelle on est plus ou moins heureux ; les forêts sont les existences corporelles où l'on travaille à son avancement en même temps qu'à l'œuvre générale ; le voyageur arrivé au but et qui retourne aider ceux qui sont en arrière, est celle des anges gardiens, des missionnaires de Dieu, qui trouvent leur bonheur dans sa vue, mais aussi dans l'activité qu'ils déploient pour faire le bien et obéir au maître suprême.

Allan Kardec.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules

Deuxième article, voir la Revue de février 1868

Nos lecteurs se rappellent, sans doute, avoir lu dans le numéro de la Revue de février 1868, la première partie de cette étude intéressante à plus d'un point de vue. Nous en publions aujourd'hui la suite, laissant à l'Esprit qui l'a inspirée, toute la responsabilité de ses opinions, et nous réservant de les analyser un peu plus tard.

Nous livrons ces documents à l'examen de tous les spirites sérieux, et nous serons reconnaissants à ceux qui voudront bien nous transmettre leur appréciation, ou les instructions dont ils pourront être l'objet de la part des Esprits. La Revue spirite est, avant tout, un journal d'étude, et, à ce titre, elle s'empresse d'accueillir tous les éléments de nature à éclairer la marche de nos travaux, laissant au contrôle universel, appuyé sur les connaissances acquises, le soin de juger en dernier ressort.

III – Les fluidiques

On appelle Fluide ce rien et ce tout inanalysable, au moyen duquel le monde spirituel se met en communication avec le monde matériel, et qui maintient notre physique en harmonie, soit avec lui-même, soit avec ce qui est en dehors de lui.

Bien qu'il nous enveloppe et qu'il nous entoure, et que nous vivions en lui et par lui, c'est dans l'âme qu'il se réunit et se condense. Il est non seulement cette portion de notre âme qui nous met en action, nous dirige et nous guide, mais encore il est, pour ainsi dire, l'âme générale qui plane sur nous tous ; c'est le lien mystérieux et indispensable qui établit l'unité en nous-mêmes et en dehors de nous ; et s'il vient à se briser momentanément, c'est alors que se manifeste cette modification immense que nous appelons la mort.

Le fluide, c'est donc la vie elle-même : C'est le mouvement, l'énergie, le courage, le progrès ; c'est le bien et le mal. C'est cette force qui semble animer à son tour du souffle de sa volonté, soit la charrue bienfaisante qui fertilise la terre et fait de nous les nourriciers du genre humain, soit le fusil maudit qui la dépeuple et nous transforme en meurtriers de nos frères.

Le fluide facilite entre l'Esprit de l'inspirateur et celui de l'inspiré, des rapports qui, sans lui, seraient impossibles.

Les hallucinés sont nerveux, mais non pas fluidiques, en ce sens que rien ne se dégage d'eux. C'est ce défaut de dégagement, cet excès ou ce manque de fluide, cette rupture violente d'équilibre en eux qui les exalte jusqu'à la folie, jusqu'au délire, ou tout au moins jusqu'à la divagation momentanée, et fait défiler devant eux des fantômes imaginaires, ou qui se rattachent plus ou moins à la pensée dominante, qui, en excitant les fibres cérébrales, a fait entrer en révolte la quintessence du fluide circulant, trop plein de cette notion impressionnable qui tend incessamment à s'en dégager.

Qu'un fou, qu'un halluciné meure ; que l'on fasse l'autopsie de son cadavre, et tout paraîtra sain dans sa nature physique ; on ne découvrira rien de particulier dans son cerveau. On pourra cependant observer le plus ordinairement, une légère lésion au cœur, la partie morale atteinte exerçant une puissante influence matérielle sur cet organe.

Eh bien ! ces désordres que le scalpel ne met pas à nu, que le doigt ne touche pas, que l'œil ne voit pas, ils existent dans le fluide, que la science, toujours trop matérialiste, nie pour n'avoir pas à l'étudier.

La vapeur n'avait pas besoin pour être une force, que Salomon de Caus ou Papin en devinassent l'emploi, pas plus que l'électricité n'avait attendu pour exister, que Galvani vînt lui faire accorder ses droits de cité au milieu des savants officiels. Le fluide ne se montre pas plus révérencieux à l'endroit de leurs doctes arrêts. L'électricité et la vapeur qui ne sont que d'hier, ont déjà révolutionné le monde matériel. Le Spiritisme, en affirmant la réalité du fluide, modifiera bien plus profondément encore le monde intellectuel et moral.

Non seulement le fluide existe, mais il est double, il se présente sous deux aspects divers, ou du moins, ses manifestations sont de deux ordres très différents.

Il y a le fluide latent, que chacun possède, et qui, à notre insu, met en mouvement toute la machine. Celui-là demeure en nous, sans que nous en ayons conscience parce que nous ne le sentons pas, et les natures lymphatiques vivent sans se douter qu'il existe.

Puis, il y a les fluides circulants qui sont en action perpétuelle et en ébullition constante dans les organisations nerveuses et impressionnables. Lorsqu'ils ne servent qu'à nous donner une activité extrême, nous les laissons agir au hasard, et ils n'excitent notre préoccupation que quand, faute d'équilibre, ou par une cause quelconque, leur action se traduit par des attaques de nerfs ou d'autres désordres apparents dont il importe de rechercher la cause.

Il arrive assez fréquemment que lorsque la crise nerveuse est calmée et après l'accablement qui la suit, un fluide se dégage de certains sensitifs, qui leur permet d'exercer une action curative sur d'autres êtres plus faibles et atteints d'un mal contraire au leur. Un simple attouchement sur la partie souffrante, suffit pour les soulager. C'est une sorte de magnétisme circulant, momentané, inconscient, car l'action fluidique se produit immédiatement ou ne se produit pas du tout.

Lorsque les inspirés sont fluidiques de naissance, ils jouissent au plus haut degré de cette précieuse faculté curative. Mais c'est une rare exception.

Ordinairement l'état fluidique se développe à l'heure de la puberté, dans ce moment transitoire où l'on n'est pas fort encore, mais où l'on va le devenir pour supporter la lutte de la vie.

On a vu certains êtres devenir fluidiques pendant quelques années, quelques mois même, et cesser de l'être après que tout avait repris en eux sa situation normale et régulière.

Quelquefois même, et notamment chez les femmes, cet état se manifeste à l'heure critique où la faiblesse commence à se faire sentir.

Il arrive parfois que des enfants en sont doués dans un âge encore très tendre. Un secret instinct nous rapproche d'eux. On dirait qu'une auréole de pureté rayonne autour de ces blondes têtes de chérubins. Encore si près de Dieu, ils sont sains de corps, de cœur et d'âme ; la santé se dégage d'eux, et leur vue, leur présence, leur contact rassèrent notre être tout entier.

Vous vous sentez bien de leur baiser, vous êtes heureux de les bercer dans vos bras. Il y a chez eux quelque chose de plus que le charme qui s'attache aux douces caresses de l'enfant, il y a un dégagement qui calme vos agitations, vous rajeunit et rétablit en vous l'harmonie un moment compromise. Vous vous sentez attiré vers celui-ci et non vers celui-là. Vous ne savez pas pourquoi, et c'est parce que le premier vous procure un bien-être que vous ne ressentiriez pas auprès de tout autre.

Qui de nous n'a pas cherché, souvent pendant bien longtemps et sans le trouver, hélas ! l'être qui doit nous soulager ! Il existe cependant, ainsi que le remède qui peut nous guérir.

Cherchons sans nous décourager, et nous découvrirons. Frappons et l'on nous ouvrira. Si infirmes que nous soyons, il y a cependant quelque part une âme qui répondra à notre âme. Faibles, elle relèvera notre défaillance ; forts, elle adoucira nos aspérités. Nous nous compléterons avec elle, et tous les deux elles s'attendent pour se faire du bien.

Les natures fortement trempées exercent une action magnétique sur les caractères plus faibles. Pour magnétiser fructueusement, il faut un grand effort de volonté concentrée, par conséquent un dégagement de nous-mêmes, et ce dégagement ne peut avoir une action curative qu'autant qu'il ajoute une force puissante à la faiblesse que nous combattons et qui fait souffrir celui qu'on magnétise.

Les magnétiseurs ne peuvent que rarement être magnétisés par d'autres. Il semble que cet effort de volonté qu'il faut réaliser, creuse une sorte de réservoir dans lequel s'accumule le fluide à l'état latent, qui déverse son trop-plein sur les autres ; mais il ne reste plus de place pour pouvoir rien recevoir d'eux.

L'intuition est le rayonnement du fluide qui, se dégageant de celui sur lequel nous voulons agir, vient éveiller le nôtre et le fait se déverser sur l'être que nous voulons soulager. De ce choc de deux agents contraires, une étincelle jaillit ; elle éclaire notre Esprit et nous montre ce qu'il convient de faire pour atteindre ce but. C'est la charité mise en action. Ce fluide agissant, toujours prêt à

s'éveiller au premier appel de la souffrance, se rencontre surtout chez les âmes sensibles et tendres plus préoccupées du bien des autres que du leur propre.

Il existe certains médecins chez lesquels ce dégagement fluïdique s'opère sans même qu'ils s'en rendent compte, et qui ont reçu de Dieu le don de guérir plus sûrement ceux qui souffrent.

Puis enfin il y a les natures vraiment fluïdiques dont le trop-plein exige un dégagement continu sous peine de réagir contre eux. L'action qu'ils exercent sur ceux qui leur sont sympathiques est toujours salutaire, mais elle peut devenir funeste à ceux qui leur sont antipathiques.

C'est parmi ceux-là que se rencontrent les sensitifs qui, dans l'obscurité, perçoivent les lueurs odieuses qui se dégagent de certains corps, tandis que les autres n'aperçoivent rien.

Les fluïdiques et les sensitifs sont les plus sujets à ces sentiments instinctifs de sympathie ou d'antipathie, en présence de ceux dont le contact ou la vue seulement leur fait éprouver du bien ou du mal.

Certains enfants exercent une pression physique ou morale sur leurs frères ou sur leurs camarades. C'est le fluide de dégagement qui va vers ces derniers et les domine.

Chacun de nous exerce sur autrui un pouvoir attractif ou répulsif, mais à des degrés différents, car la nature est multiple et infinie dans ses combinaisons.

Qui n'a senti l'effet d'une simple poignée de main pour remettre l'être en équilibre ou pour détruire en soi cet équilibre ; pour nous unir à la personne qui nous la donne, ou pour nous repousser loin d'elle ; pour nous faire ressentir une sensation de bien-être ou de souffrance ?

Qui n'a senti le froid ou la chaleur d'un baiser ?

Qui n'a senti ce frémissement intérieur qui ébranle tout notre être au moment où nous sommes mis en rapport avec un autre, et qui nous fait dire : C'est un ami !... ou bien un ennemi ?

Les personnes dont les mains sont froides et moites sont de complexion faible ; d'une sensibilité peu développée, elles ne donnent pas de fluide et elles ont besoin qu'on leur en prodigue.

Les inspirés jouissent habituellement du privilège de pouvoir secourir, par un fluide qui se dégage d'eux, ceux qui en ont besoin.

Mais rarement ils jouissent d'une bonne santé, rarement l'équilibre et l'harmonie règnent dans leur personne.

Ils ont trop ou pas assez de fluide, et ce n'est guère que dans le moment de l'inspiration qu'ils se trouvent en complète harmonie.

Mais alors ils n'en ressentent pas les bienfaits, puisqu'une autre individualité est unie à la leur et qu'elle les abandonne momentanément, après qu'ils ont donné ce qu'ils avaient en réserve.

Les guérisseurs de la campagne, les sorciers, ceux qui font disparaître les entorses, sont généralement des fluïdiques. Leur puissance est réelle ; ils l'exercent sans savoir comment. Mais on se tromperait à croire qu'ils puissent agir également sur tout le monde. Il faut que le fluide qui se dégage d'eux soit en harmonie avec celui de la personne qui doit l'absorber, autrement l'effet contraire se produit. De là vient le mal très réel que l'on ressent parfois après une visite chez l'un de ces prétendus sorciers.

Il n'y a ni remèdes ni fluides dont l'action soit universelle. Toute action est modifiée par la nature de celui qui la reçoit. Il faut que l'étincelle frappe juste, sinon il y a choc et aggravation dans le mal que l'on prétend soulager.

Le magnétisme subit la même loi et ne peut pas davantage être efficace dans tous les cas.

Les sensitifs et les fluïdiques sont les plus généreuses natures, celles qui sentent le mieux tous ces mille riens qui composent l'être humain dans sa partie morale, physique et intellectuelle. Mais ce sont aussi les plus malheureuses, parce qu'elles donnent plus aux autres que ceux-ci ne leur rendent.

Les plus fluïdiques ont généralement un grand dégoût de leur personnalité. Elles pensent aux autres, jamais à elles-mêmes. Cela tient peut-être aussi à une sorte d'intuition secrète ; elles sentent que sans ce dégagement de leur trop-plein qu'elles déversent sur autrui, elles ne pourraient pas avoir de repos.

Plaignons les fluïdiques et les sensitifs. La vie a pour eux plus de douleurs que de joies ; elle n'est qu'une continuelle souffrance.

Mais admirons-les en même temps, car ils sont bons, généreux et doués de la charité humanitaire. Une force se dégage d'eux pour le soulagement de leurs frères et c'est pour être plus complètement tout à tous, qu'ils sont si peu à eux-mêmes.

Et peut-être leur avancement sera-t-il plus rapide et plus grand dans un autre monde, parce qu'ils ont passé dans celui-ci en ne s'appliquant qu'à faire du bien aux autres.

Parfois, après un trop grand dégagement, le fluide souffre et arrive à un extrême degré de faiblesse, jusqu'au moment où, de nouveau, il rentre en possession de sa force. Quand une personne souffre, il ne calcule pas et va vers elle. Le cœur l'y entraîne victorieusement, adviene que pourra ! Ce n'est plus un homme que de froides convenances retiennent ; c'est une âme qui s'éveille au premier cri de la souffrance, et qui ne se souvient plus après que le soulagement est arrivé !

IV – Les somnambules

Le somnambulisme, que l'on peut diviser en trois catégories, ne se rapporte directement ni à l'une ni à l'autre des trois phases que nous venons de décrire.

1° Le somnambule naturel sera bien rarement un bon magnétiseur. Il peut n'être accessible ni à l'inspiration ni au fluide forcé et concentré sur un seul point par la volonté de celui-ci. D'autres fois, son état annonce une prédisposition favorable à recevoir une impulsion.

Le somnambulisme naturel est le rêve mis en action. La pensée suit son cours pendant le sommeil des organes. C'est encore là ce qui prouve que quelque chose vit en nous, en dehors de la matière, que nous pensons et que nous vivons pendant le sommeil, de la vie active de l'Esprit, bien que nous ayons pour un temps toutes les apparences de l'anéantissement.

La vie active se continue donc chez le somnambule ; seulement elle change de forme et prend celle d'un rêve. L'esprit agite la matière, puisque les organes physiques sont remis en action par une force énergique dont au réveil l'individu a perdu jusqu'au souvenir.

L'inspiré véritable étant imprégné d'une force puissante et inconnue, a quelque chose du somnambule naturel en ce sens qu'il obéit à une impulsion qui lui est étrangère, et qu'il cesse de la ressentir aussitôt qu'il est rentré dans son état naturel.

Le somnambule agit sous la simple inspiration qui émane de lui ; il est concentré sur un seul objet, c'est pourquoi dans tous les actes qu'il accomplit alors, il paraît bien supérieur à lui-même. Si on l'éveille, il se trouble, il s'écrie comme au milieu d'un cauchemar et cette brusque transition n'est pas sans danger pour lui.

Cet état bizarre n'attaque ni ne fatigue les organes. Ces êtres se portent très bien, parce que, tandis qu'ils agissent, l'être physique dort, se repose pendant que l'imagination seule travaille.

2° Chez l'inspiré, on peut dire qu'il y a toujours une grande somme de repos physique. Empreint d'une autre individualité, son corps ne participe pas à l'action qu'il accomplit, et son Esprit même sommeille d'une certaine façon, puisqu'on vient le forcer à s'assimiler les pensées d'un autre dont il perd ensuite jusqu'à la plus légère trace, à mesure qu'il s'éveille à la vie ordinaire.

Chez les natures dociles (et tous les somnambules ne le sont pas), ce travail de concentration, d'emparement de l'être, se fait sans lutte, c'est pourquoi ces pensées leur sont plus particulièrement données, précisément parce qu'elles n'interrompent pas le repos chez ceux à qui on les apporte.

On confond parfois les somnambules avec les inspirés, parce qu'il y a ressemblance dans les résultats.

Les uns et les autres prescrivent des remèdes. Mais l'inspiré seul est un révélateur ; c'est en lui-même que le progrès réside, puisque seul il est l'écho, l'instrument passif d'un Esprit autre que le sien, et plus avancé.

Le magnétisme réveille chez le somnambule, surexcite et développe l'instinct que la nature a donné à tous les êtres pour leur guérison, et que la civilisation incomplète au milieu de laquelle nous nous débattons, a étouffé en nous pour le remplacer par les fausses lueurs de la science.

Les inspirés n'ont nullement besoin du secours du fluide magnétique. Ils vivent paisibles, ne pensant à rien. Tout à coup un mot, obscur et indistinct tout d'abord, est murmuré à leur oreille ; ce mot les pénètre ; il prend un sens, grandit, s'élargit, devient une pensée ; d'autres se groupent à l'entour, puis

l'élaboration intime étant arrivée à maturité, une force irrésistible les dompte, et, soit par la parole, soit par l'écriture, il faut qu'ils chassent au dehors la vérité qui les obsède.

Ils sont tellement imprégnés de leur objet, tellement possédés par lui, que, pendant ces heures d'élaboration ou de diversion, ils ne sont plus accessibles aux souffrances du corps, puisqu'ils ne le sentent plus et qu'ils n'ont plus conscience d'eux-mêmes, puisque, enfin, un autre vit en eux à leur place.

Peu à peu, à mesure que le souffle inspirateur les abandonne, la douleur revient ; ils reprennent possession d'eux-mêmes, ils vivent de leur volonté propre, subordonnée à leurs perceptions personnelles, et il ne reste plus, de l'apparition évanouie, rien qu'une sorte de vide dans le cerveau, suivant l'expression consacrée, mais vide qui existe en réalité dans l'organisme tout entier.

Souvent l'inspiré se trouve inconsciemment imprégné depuis longtemps de l'Esprit d'autrui. Il a, à son insu, des instants de recueillement forcé ; il sait et peut mieux concentrer des idées, tout en paraissant vivre de la vie commune et échanger avec les autres ses pensées ordinaires. Mais ses distractions sont plus fréquentes, même sans que son Esprit soit encore concentré sur une chose plutôt que sur une autre. Il flotte dans le vague ; il se laisse bercer par une sorte d'engourdissement qui est le commencement de l'infusion de communications encore au premier travail de transmission.

Par lui-même, le magnétisme ne donne pas l'inspiration : tout au plus la provoque-t-il, la rend-il plus facile. Le fluide est comme un aimant qui attire les morts bien-aimés vers ceux qui restent. Il se dégage abondamment des inspirés et va éveiller l'attention des êtres partis les premiers et qui leur sont similaires. Ceux-ci, de leur côté, épurés et éclairés par une vie plus complète et meilleure, jugent mieux et connaissent mieux ceux qui peuvent leur servir d'intermédiaires dans l'ordre de faits qu'ils croient utiles de nous révéler.

C'est ainsi que ces êtres plus avancés découvrent souvent chez celui qu'ils adoptent pour leur élu, des dispositions qu'il ne se connaissait pas lui-même. Ils le développent dans ce sens, malgré les obstacles que leur opposent les préjugés du milieu social, ou les préventions de la famille, sachant bien que la nature a préparé le terrain pour recevoir la semence qu'ils veulent répandre.

Voici un médecin demeuré médiocre parce que des considérations plus fortes que sa volonté lui ont imposé une vocation factice : l'inspiration ne fera jamais de lui un révélateur en médecine. L'Esprit ne viendra jamais lui communiquer les choses qui ont trait au métier qu'on l'a contraint d'exercer, mais bien celles qui sont en rapport avec les facultés naturelles qui, à son arrivée sur la terre, lui ont été départies pour qu'il les développât par le travail, et qui sont demeurées à l'état latent. C'était là l'œuvre qu'il devait réaliser. L'Esprit l'a remis dans la voie, et lui a fait comprendre sa véritable mission.

Le magnétisme, en tant qu'inspiration, ne peut rien pour cette créature fatalement dévoyée. Seulement, comme il y a désaccord entre les tendances que lui impriment ses fluides et les fonctions que les circonstances l'ont condamné à exercer, il est mécontent, malheureux ; il souffre, et, à ce point de vue, le magnétisme peut venir calmer un moment les regrets qu'il éprouve en présence de son avenir brisé.

C'est donc bien à tort que l'on croit généralement dans le monde que, pour être inspiré, il faut être magnétisé. Encore une fois, le magnétisme ne donne pas l'inspiration ; il fait circuler le fluide et nous remet en équilibre, voilà tout. De plus, il est incontestable qu'il développe le pouvoir de concentration.

Les somnambules du plus haut titre, ceux qui répandent autour d'eux des lumières nouvelles, sont en même temps des inspirés ; seulement il ne faut pas croire qu'ils le sont également à toutes les heures.

3° Les somnambules sont plus généralement des fluidiques que des inspirés ; alors on conçoit l'opportunité de l'action magnétique. L'attouchement, soit du magnétiseur, soit d'une chose qui lui a appartenu, peut leur donner ce pouvoir de concentration provoquée et préalablement augmentée par les passes magnétiques. Joint à la prédisposition somnambulique, le magnétisme développe la

seconde vue et produit des résultats extraordinaires, surtout au point de vue des consultations médicales.

Le somnambule est tellement concentré par le désir de guérir la personne dont le fluide est en rapport avec le sien, qu'il lit dans son être intérieur.

S'il ajoute à cette disposition celle d'être inspiré, chose extrêmement rare, c'est alors qu'il devient complet. Il voit le mal ; on vient lui indiquer le remède !

Les Esprits qui viennent imprégner l'inspiré ne sont pas des êtres surnaturels. Ils ont vécu dans notre monde ; ils vivent dans un autre, voilà tout. Peu importe la forme physique qu'ils revêtent ; leur âme, leur souffle est identique au nôtre, parce que la loi qui régit l'univers est une et immuable.

Le fluide étant le principe de vie, l'animation, et notre âme ayant, grâce à des fluides différents, des attractions et par suite des destinées multiples et diverses, si, par l'action magnétique, on détourne de sa spontanéité le pouvoir de concentration sur la pensée qui doit nous être transmise, l'Esprit ne peut plus exercer son action, conserver sur nous sa même force, sa volonté intacte pour nous faire écrire, ou lire à haute voix, au monde qui en a besoin, ce qu'il est venu nous apporter.

Aussi les médecins qui dirigent les somnambules, doivent-ils éviter autant que possible de les magnétiser, sous peine de remplacer la véritable inspiration par une simple transmission de leur propre pensée.

Les somnambules, pas plus que les inspirés ou les fluidiques, ne peuvent agir sur tous leurs frères incarnés. Chacun n'est puissant que sur un petit nombre. Mais tous, en somme, y trouveront leur part, lorsqu'on n'aura plus frayeur de ces forces généreuses qui se dégagent de nous à des degrés plus ou moins intenses.

Pour les somnambules fluidiques, l'emploi du magnétisme est utile en exerçant sur eux son influence de concentration. Seulement il y a dans cet état plus encore que dans tout autre, une force d'attraction ou de répulsion contre laquelle il ne faut jamais lutter.

Les plus richement doués sont accessibles à des antipathies trop extrêmes pour qu'ils puissent les étouffer. Ils en éprouvent comme ils en inspirent. Leurs prescriptions sont alors rarement bonnes. Mais, doués ordinairement d'une grande force morale en même temps que d'une excessive bienveillance, ils acquièrent un grand pouvoir de modération sur leur personne, et s'il ne leur est pas toujours permis de faire le bien, du moins ils ne feront jamais le mal.

Eugène Bonnemère.

Pierre tumulaire de M. Allan Kardec

Dans la réunion de la Société de Paris qui suivit immédiatement les obsèques de M. Allan Kardec, les spirites présents, membres de la société et autres, émirent unanimement le vœu qu'un monument, témoignage de la sympathie et de la reconnaissance des spirites en général, fût édifié pour honorer la mémoire du coordonnateur de notre philosophie. Un grand nombre de nos adhérents de la province et de l'étranger se sont associés à cette pensée. Mais l'examen de cette proposition a dû nécessairement être retardé, parce qu'il convenait d'abord de s'assurer si M. Allan Kardec avait fait des dispositions à cet égard et quelles étaient ces dispositions.

Tout bien examiné, rien ne s'opposant plus à l'étude de cette question, le comité, après y avoir mûrement réfléchi, s'est arrêté, sauf modification, à une décision qui, tout en permettant de satisfaire au vœu légitime des spirites, lui paraît le mieux s'harmoniser avec le caractère bien connu de notre regretté président.

Il est bien évident pour nous, comme pour tous ceux qui l'ont connu, que M. Allan Kardec, comme Esprit, ne tient en aucune façon, à une manifestation de ce genre, mais l'homme ici s'efface devant le chef de la doctrine, et il est de la dignité, je dirai plus, du devoir de ceux qu'il a consolés et éclairés, de consacrer par un monument impérissable, la place où repose sa dépouille mortelle.

Quel que soit le nom sous lequel elle a été désignée, il est hors de doute pour tous ceux qui ont un peu étudié la question et pour nos adversaires même, que la doctrine spirite a existé de toute

antiquité, et cela est tout simple puisqu'elle repose sur des lois de nature aussi anciennes que le monde ; mais il est bien évident aussi que, de toutes les croyances antiques, c'est encore le Druidisme pratiqué par nos ancêtres les Gaulois, qui se rapproche le plus de notre philosophie actuelle. Aussi est-ce dans les monuments funéraires qui couvrent le sol de l'antique Bretagne que le comité a reconnu la plus parfaite expression du caractère de l'homme et de l'œuvre qu'il s'agissait de symboliser.

L'homme était la simplicité incarnée, et si la doctrine est simple elle-même comme tout ce qui est vrai, elle est aussi indestructible que les lois éternelles sur lesquelles elle repose.

Le monument se composerait donc de deux pierres levées de granit brut, surmontées d'une troisième pierre reposant un peu obliquement sur les deux premières, d'un dolmen, en un mot. Sur la face inférieure de la pierre supérieure, on graverait simplement le nom d'Allan Kardec, avec cette épigraphe : Tout effet a une cause, tout effet intelligent a une cause intelligente ; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

Cette proposition, accueillie par les marques unanimes d'assentiment des membres de la Société de Paris, nous a paru devoir être portée à la connaissance de nos lecteurs. Le monument n'étant pas seulement la représentation des sentiments de la Société de Paris, mais des spirites en général, chacun devait être mis à même de l'apprécier et d'y concourir.

Musée du Spiritisme

Dans les plans d'avenir que M. Allan Kardec publiait dans la Revue de décembre et dont son départ imprévu retardera nécessairement l'exécution, se trouve le paragraphe suivant :

« Aux attributions générales du comité seront annexés, comme dépendances locales :

1° - - - - -

2° Un musée où seront réunies les premières œuvres de l'art spirite, les travaux médianimiques les plus remarquables, les portraits des adeptes qui auront bien mérité de la cause par leur dévouement, ceux des hommes que le Spiritisme honore, quoique étrangers à la doctrine, comme bienfaiteurs de l'humanité, grands génies missionnaires du progrès, etc.

Le futur musée possède déjà huit tableaux de grande dimension, qui n'attendent qu'un emplacement convenable, vrais chefs-d'œuvre de l'art, spécialement exécutés, en vue du Spiritisme, par un artiste en renom, qui en a généreusement fait don à la doctrine. C'est l'inauguration de l'art spirite par un homme qui réunit la foi sincère au talent des grands maîtres. Nous en ferons en temps utile, un compte rendu détaillé. »

(Revue de décembre 1868, page 385.)

Ces huit tableaux comprennent : le portrait allégorique de M. Allan Kardec ; le Portrait de l'auteur ; trois scènes spirites de la vie de Jeanne d'Arc, ainsi désignées : Jeanne à la fontaine, Jeanne blessée et Jeanne sur son bûcher ; l'Auto-da-Fé de Jean Huss ; un tableau symbolique des trois Révélations, et l'Apparition de Jésus au milieu de ses apôtres, après sa mort corporelle.

Lorsque M. Allan Kardec publia cet article dans la Revue, il avait l'intention de faire connaître le nom de l'auteur, afin que chacun pût rendre hommage à son talent et à la fermeté de ses convictions. S'il n'en a rien fait, c'est que celui-ci que la plupart d'entre vous connaissent, par un sentiment de modestie que vous comprendrez facilement, désirait garder l'incognito et n'être connu qu'après sa mort.

Aujourd'hui les circonstances ont changé, M. Allan Kardec n'est plus, et, si nous devons nous efforcer d'exécuter ses desseins autant qu'il est en nous, nous devons aussi, toutes les fois que nous en avons la possibilité, mettre notre responsabilité à couvert et parer aux éventualités que des événements imprévus ou des manœuvres malveillantes pourraient faire surgir.

C'est dans cette intention, messieurs, que madame Allan Kardec me charge de vous faire savoir que six des tableaux désignés ci-dessus, ont été remis entre les mains de son mari, qu'ils se trouvent actuellement entre les siennes, et qu'elle les conservera en dépôt jusqu'à ce qu'un local approprié,

acheté avec les fonds provenant de la caisse générale, et gérée par conséquent sous la direction du comité central chargé des intérêts généraux de la doctrine, permette de les disposer d'une manière convenable.

Jusqu'ici, les embarras multiples d'une translation de domicile, dans les conditions douloureuses que vous connaissez, n'ont pas laissé la latitude de visiter les tableaux. Désormais, tout spirite pourra, si tel est son désir, les examiner et les apprécier, à la résidence particulière de madame Allan Kardec, les mercredis, de deux heures à quatre heures.

Les deux autres tableaux sont encore entre les mains de l'auteur, que vous avez sans doute tous déjà reconnu. C'est, en effet, M. Monvoisin qui, puisant une nouvelle énergie dans la fermeté de ses convictions, a voulu, malgré son grand âge, concourir au développement de la doctrine, en ouvrant une ère nouvelle pour la peinture, et en se mettant à la tête de ceux qui, dans l'avenir, illustreront l'art spirite.

Nous n'en dirons pas davantage à cet égard. M. Monvoisin est connu et apprécié par tous, tant comme artiste de talent que comme spirite dévoué, et il prendra place à côté du maître, dans les rangs de ceux qui auront bien mérité du Spiritisme.

(Extrait du procès-verbal de la séance du 7 mai 1869.)

Variétés

Les miracles de Bois-d'Haine.

Deuxième article, voir la Revue d'avril 1869

Sous ce titre, nous avons publié, dans un précédent numéro, l'analyse d'un article du Progrès thérapeutique, journal de médecine, rendant compte d'un phénomène singulier, qui excitait au plus haut point la curiosité publique à Bois-d'Haine (Belgique). Il s'agissait, comme on se le rappelle, d'une jeune fille de 18 ans, nommée Louise Lateau qui, tous les vendredis, de une heure et demie à quatre heures et demie, tombe dans un état d'extase cataleptique.

Pendant la crise, elle reproduit, par la position de ses membres, la crucifixion de Jésus, et cinq plaies s'ouvrent aux endroits précis où furent celles du Christ.

Différents médecins ont examiné attentivement ce curieux phénomène, dont on trouve d'ailleurs plusieurs exemples dans les annales de la médecine. L'un d'eux, le docteur Huguet, a adressé au Petit Moniteur la lettre suivante, que nous reproduisons sans commentaires, ajoutant seulement que nous partageons sans réserve l'opinion du docteur Huguet sur les causes probables de ces manifestations.

« L'explication des curieux phénomènes observés sur Louise Lateau et relatés dans votre estimable journal (le Petit Moniteur universel du soir, du samedi 10 avril 1869) nécessite la connaissance complète du composé humain.

Tous ces phénomènes, ainsi que vous le faites très judicieusement observer, sont dus à l'imagination.

Mais que faut-il entendre par là si ce n'est la faculté de retenir, à l'aide de la mémoire, des impressions imaginées ?

Comment reçoit-on les impressions, et comment, les impressions reçues, expliquer la représentation physiologique du crucifiement ?

Voici, monsieur, les explications que je prends la liberté de vous soumettre.

La substance humaine est une unité ternaire composée de trois éléments ou plutôt de trois modalités substantielles : l'esprit, le fluide nerveux et la matière organisée ; ou, si l'on veut, de deux manifestations phénoménales solidaires : l'âme et le corps.

Le corps est une agrégation sérielle et harmonieusement disposée des éléments du globe.

Le fluide nerveux est la mise en commun de toutes les forces cosmiques et de la force vitale reçue avec l'existence.

Ces forces, élevées à la plus haute puissance, constituent l'âme humaine qui est de même nature que toutes les autres âmes du monde.

Cette analyse succincte de l'homme ainsi présentée, cherchons à en expliquer les faits.

Une étude sérieuse de la catalepsie et de l'extase nous a confirmé dans cette théorie, et nous a permis d'émettre les propositions suivantes :

1° L'âme humaine, répandue dans toute l'économie, a sa plus grande tension dans le cerveau, point d'arrivée des impressions de toute sorte et point de départ de tous les mouvements ordonnés.

2° Le fluide nerveux, résultat de l'organisation de toutes les forces cosmiques et natives réunies, est le levier dont l'âme se sert pour établir ses rapports avec les organes et avec le monde extérieur.

3° La matière est l'étui, la cellule multiple et agrandie qui se moule sur la forme fluide déterminée et spécifiée par la nature même de l'homme.

4° Les organes ne sont que les médiateurs entre les forces organiques et celles du milieu ambiant.

5° Les organes sont sous l'influence de l'âme qui peut les modifier de diverses façons, suivant ses divers états, par l'intermédiaire du système nerveux.

6° L'âme est mobile, elle peut aller et venir, se porter, avec plus ou moins de puissance sur tel ou tel point de l'économie, suivant les circonstances et le besoin.

Les migrations de l'âme dans son corps entraînent les migrations du fluide nerveux qui, à leur tour, entraînent celles du sang.

Or, quand l'âme de la jeune Lateau était en consonance similaire, par sa foi, avec la passion du Christ imaginée dans son sentiment, cette âme se portait, par rayonnement similaire, sur tous les points de son corps, qui correspondaient dans sa mémoire à ceux du corps du Christ par où le sang s'était écoulé.

Le fluide nerveux, ministre fidèle de l'âme, suivait la direction de son chef de file, et le sang chargé d'un dynamisme de même nature que le fluide nerveux, prenait la même direction.

Il y avait donc :

1° Entraînement du fluide nerveux par le rayonnement expansif, centrifuge et spécialiste de l'âme ;

2° Entraînement du sang par le rayonnement similaire, centrifuge et spécialiste du fluide nerveux.

3° L'âme, le fluide nerveux et le sang se mettaient donc en marche consécutivement à un fait d'imagination devenant le point de départ de leur expansion centrifuge.

De même s'expliquent la mise en croix du corps et ses diverses attitudes.

Abordons maintenant les faits contradictoires relatifs à l'expérience du crucifix en bois ou en cuivre et de la clef.

Pour nous, la catalepsie est, quelle qu'en soit la cause, un retrait des forces vitales vers les centres, de même que l'extase est une expansion de ces mêmes forces loin de ces centres.

Lorsqu'on plaçait un crucifix dans la main de la jeune fille, celle-ci centralisait ses forces pour retenir une sensation affective en rapport avec sa foi, avec son amour pour le Christ.

Les forces retirées dans les centres, les membres n'avaient plus la souplesse que leur donnent les forces à l'état d'expansion centrifuge ; de là, la catalepsie ou roideur des membres.

Lorsqu'on remplaçait la croix par un autre objet moins symbolique de l'idée chrétienne, les forces revenaient dans les membres et la souplesse renaissait.

Les faits relatifs à la torsion des bras appellent la même explication.

Quant aux tentatives de réveil infructueuses, par des cris, par la mise en mouvement des bras, par des aiguilles perçant la peau, en plaçant de l'ammoniaque sous le nez, ce n'est que de la physiologie expérimentale relative aux sensations.

L'insensibilité tient à une solution de continuité plus ou moins prononcée, plus ou moins durable entre les centres perceptifs et les organes du corps impressionnés : solution de continuité due, soit à un retrait centripète exagéré des forces vitales, soit à une dispersion centrifuge trop forte de ces forces.

Voilà, monsieur, l'explication rationnelle de ces faits étranges. Elle sera, je l'espère, favorablement accueillie par vous et tous ceux qui cherchent à comprendre le jeu de la vie dans les phénomènes transcendants de la biologie.

Toutefois il est un fait bien remarquable à noter, et c'est par là que je terminerai cette trop longue communication. Je veux parler du fonctionnement de la mémoire, malgré l'état d'insensibilité

absolue résultant de la catalepsie et de l'extase et l'abolition présumée, par cela même, de toutes les facultés mentales.

Voici, je crois, la seule explication possible de ce phénomène étrange : il est des cas, très rares il est vrai, et celui qui nous occupe est de ce nombre, où l'exercice de certaines facultés persiste malgré la catalepsie, surtout quand il s'agit de vives impressions reçues ; or, ici le drame de la croix avait, sans nul doute, produit une impression tellement profonde sur l'âme de la jeune fille, que cette impression avait survécu à la perte de la sensibilité.

Dr H. Huguet, »

d. m. p.

(Petit Moniteur universel du soir, 13 avril 1869.)

Dissertations spirites

L'agent de propagation le plus puissant, c'est l'exemple.

(Société de Paris, séance du 30 avril, 1869.)

Je viens ce soir, mes amis, vous parler quelques instants. A la dernière séance je n'ai pas répondu, j'étais occupé ailleurs. Nos travaux comme Esprits sont beaucoup plus étendus que vous ne pouvez le supposer, et les instruments de nos pensées ne sont pas toujours disponibles. J'ai encore quelques conseils à vous donner sur la marche que vous devez suivre vis-à-vis du public, dans le but de faire progresser l'œuvre à laquelle j'avais voué ma vie corporelle et dont je poursuis le perfectionnement dans l'erraticité.

Ce que je vous recommanderai d'abord et surtout, c'est la tolérance, l'affection, la sympathie à l'égard les uns des autres, et aussi à l'égard des incrédules.

Lorsque vous voyez dans la rue un aveugle, le premier sentiment qui s'impose à vous est la compassion ; qu'il en soit de même pour vos frères dont les yeux sont clos et voilés par les ténèbres de l'ignorance ou de l'incrédulité ; plaignez-les avant de les blâmer. Montrez, par votre douceur, votre résignation à supporter les maux de cette vie, votre humilité au milieu des satisfactions, des avantages et des joies que Dieu vous envoie, montrez qu'il y a en vous un principe supérieur, une âme obéissant à une loi, à une vérité supérieure aussi : le Spiritisme.

Les brochures, les journaux, les livres, les publications de toutes sortes sont des moyens puissants d'introduire partout la lumière, mais le plus sûr, le plus intime et le plus accessible à tous, c'est l'exemple dans la charité, la douceur et l'amour.

Je remercie la Société de venir en aide aux infortunes véritables qui lui sont signalées. Voilà de bon Spiritisme, voilà de la vraie fraternité. Être frères : c'est avoir les mêmes intérêts, les mêmes pensées, le même cœur !

Spirites, vous êtes tous frères dans la plus sainte acception du terme. En vous priant de vous aimer les uns les autres, je ne fais que rappeler la divine parole de celui qui, il y a dix-huit cents ans apporta sur la terre le premier germe de l'égalité. Suivez sa loi, elle est la vôtre ; je n'ai fait que rendre plus palpables quelques-uns de ses enseignements. Obscur ouvrier de ce maître, de cet Esprit supérieur émané de la source de lumière, j'ai reflété cette lumière comme le ver luisant reflète la clarté d'une étoile. Mais l'étoile brille aux cieux, le ver luisant brille sur terre dans les ténèbres, telle est la différence.

Continuez les traditions que je vous ai laissées en vous quittant.

Que le plus parfait accord, la plus grande sympathie, la plus sincère abnégation règnent au sein du Comité. Il saura, je l'espère, remplir avec honneur, fidélité et conscience, le mandat qui lui est confié.

Ah ! quand tous les hommes comprendront tout ce que renferment les mots amour et charité, il n'y aura plus sur terre ni soldats ni ennemis, il n'y aura plus que des frères ; il n'y aura plus de regards irrités et farouches, il n'y aura que des fronts inclinés vers Dieu !

Au revoir, chers amis, et merci encore au nom de celui qui n'oublie pas le verre d'eau et l'obole de la veuve.

Allan Kardec.

Poésies spirites

L'Ère nouvelle

(Paris, 16 avril 1869. - Médium, M. X.)

Je vous parle ce soir en vers, et mon langage
Va bien vous étonner, messieurs, probablement ;
Le langage des dieux est celui d'un autre âge,
Et les vers sont fort peu prisés pour le moment.
Mais un jour renaîtra pour la Muse attristée,
Et les cœurs, rallumés, bientôt applaudiront
Les accents fraternels d'une lyre vantée,
Vibrant entre les doigts d'un homme au jeune front.
Bientôt on entendra s'élever de la terre
Un cri mystérieux, un hymne colossal
Couvrant, de son écho, les éclats du tonnerre
Gémissant, des canons au service du mal.
Ce cri sera pour tous : progrès, amour, lumière !
Tous les hommes, enfin, se tenant par la main,
Viendront se réunir sous la sainte bannière ;
La douce liberté montrera le chemin.
Merci, Dieu ! Liberté ! l'un père, l'autre fille,
Mais immortels tous deux ; vous avez délivré
De son entrave enfin, votre pauvre famille,
L'humanité souffrante, au cœur sombre et navré.
Vous montrez à la fin l'espoir au prolétaire,
Mais en lui défendant la révolution.
Vous faites triompher le dogme égalitaire
Par la bonté, l'amour et l'abnégation.
Unique est l'étendard, et sa devise est sainte.
Amour et liberté, progrès, fraternité !
Que ces mots généreux vibrent dans cette enceinte
Avant d'atteindre au cœur toute l'humanité !
Voilà l'enseignement qu'aujourd'hui je vous donne
Par mon cher médium, dont je guide la main.
Si je lui parle en vers, il faut qu'on me pardonne !
En vers, non contre tous, car mon vers est humain.
A. de Musset.

Merveilles du Monde invisible

Si Musset a parlé, je ne veux pas me taire,
Et ma voix ne doit pas demeurer solitaire,
Muette devant vous.
Si mon corps, sous les fleurs, ce soir, dort et repose,
Mon Esprit, doucement, a soulevé la rose
Pour vous saluer tous.
Bonjour, amis, bonjour : je revis, et l'aurore

Paraissant à mes yeux, est plus brillante encore
 Que le plus brillant jour ;
 Et, par delà la tombe, ardente est l'étincelle.
 Le beau voile d'azur, en s'entrouvrant, ruisselle
 De lumière et d'amour.
 Il est bien beau le ciel ! bien douce est la patrie
 Que mon Esprit voyait, vivant ; terre chérie,
 Où son aile parfois
 En prenant son essor, où ma sainte pensée
 Était subitement d'un rayon traversée,
 Vif éclair de la foi.
 Je dirai quelque jour ce que, sous cette tombe,
 Où, quand on ne croit pas, toute espérance tombe,
 L'Esprit peut entrevoir,
 Quand il a, comme vous, une clarté divine
 Qui laisse la vertu briller dans la poitrine
 Comme un ardent miroir.
 Cette ardente clarté, vous le savez sans doute,
 C'est la croyance à l'âme ; elle montre la route
 A l'Esprit inquiet,
 Qui scrute dans le ciel chaque astre, chaque étoile,
 Demandant pour son âme un pilote, une voile,
 Un bienfaisant reflet.
 A. de Lamartine.

Notices Bibliographiques

*Nouvelles histoires à mes bonnes petites amies*¹⁰

Par Mademoiselle Sophie Gras de Haut-Castel, âgée de 10 ans.

Sous ce titre vient de paraître, chez Dentu, un ouvrage qui, au premier abord, ne paraît pas devoir se rattacher directement à nos études ; mais on comprendra facilement de quel intérêt ce recueil d'historiettes enfantines peut être pour nous, en prenant connaissance de cette note de l'éditeur : - Le volume qu'on va lire est textuellement l'œuvre d'une enfant, qui l'a composé depuis l'âge de huit ans et demi jusqu'à dix ans et demi.

Le premier sentiment qui naît dans l'esprit du lecteur est certainement le doute. En ouvrant les premières pages, un sourire d'incrédulité erre sur les lèvres ; on se demande qui a pu s'aveugler au point de publier les élucubrations incohérentes d'un cerveau d'enfant. Mais l'esprit critique s'envole, et l'attention, la curiosité s'éveillent en découvrant dans ces historiettes de l'intérêt, des situations vraisemblables, une conclusion logique, des caractères bien développés, une moralité.

Mademoiselle Sophie Gras n'en est pas d'ailleurs à son coup d'essai ; elle publia, il y a une couple d'années, un premier ouvrage, sous le titre de : Contes à mes petites amies. Il est, comme ce dernier, entièrement l'œuvre d'une petite fille de huit ans et demi, qui, dans un âge où l'on ne songe guère qu'à jouer et folâtrer, donne carrière aux compositions écloses dans son ardente imagination.

On retrouve, sans doute, dans ces œuvres enfantines, des réminiscences de lecture, mais, en outre, on sent des idées personnelles, de l'observation, jointes à une instruction remarquablement développée. Mademoiselle Sophie Gras connaît certainement tous les grands faits de l'histoire de son pays ; les difficultés de la grammaire, de l'arithmétique et de la géométrie sont un jeu pour elle. Elle a dû étudier avec fruit la botanique et la géologie, car la Faune et la Flore des différents pays

¹⁰ Paris, 1869, 1 vol. in-18 - Prix, 3 fr. 30, *franco*.

qu'elle décrit lui sont parfaitement connues. Quelques citations prises au hasard prouveront mieux que tout ce que nous pourrions dire l'attrait de ce livre.

On y trouve à chaque page des tableaux comme celui-ci :

« La vieille grand-mère ranima d'un souffle haletant les charbons presque éteints qui dormaient sous la cendre. Elle fit un peu de feu avec les débris de sarments qui étaient les seules provisions de l'hiver, et mit quelques charbons dans les chaufferettes d'argile. Elle accrocha la lampe de fer à un roseau, réchauffa la couchette de ses petites-filles et se mit à chanter une vieille balade gaélique pour les endormir, tandis qu'elle filait au rouet afin de leur faire un habit.

Là chaumière était ornée de vieilles images de saints clouées aux murs de terre. Quelques ustensiles de cuisine, ainsi qu'une grosse table de chêne, formaient tout l'ameublement, et une simple croix de bois était suspendue à un clou. »

Ou bien encore des descriptions :

« Le soleil à son déclin ne répand plus que quelques rayons d'or qui s'éteignent au milieu des nuages roses. Il pénètre faiblement au travers du feuillage transparent auquel il laisse une couleur vert tendre ; il éparpille le reste de son éclat sur les feuilles des lauriers roses dont il attendrit les nuances, tandis que l'astre de la nuit quitte lentement son sommeil prolongé. »

Page 18 : « Le lendemain, au lever de l'aurore, Delphine se leva, prit son petit paquet sous son bras et un panier rempli de provisions. - Elle ferma sa maison et partit en folâtrant. Adieu, rochers, ruisseaux, bois et fontaines, qui m'avez si souvent amusée de votre doux murmure ; adieu, claires eaux que je buvais...

... Le soleil venant à paraître marchait majestueusement et faisait briller les fleurs de toutes couleurs. Celles-ci, humectées d'une douce rosée, exhalaient les plus doux parfums. On approchait de l'hiver, mais la matinée était radieuse et des gouttes d'eau pendaient aux arbres qui relevaient leurs branches affaissées sous le poids de leurs fruits. »

Page 36 : « Madame de Rozan, qui était demeurée dans un cachot infect où pénétraient avec peine les rayons d'un jour blafard, était éblouie de la clarté du soleil... Elle entendait bouillonner à ses côtés les ruisseaux écumeux dont elle écoutait le murmure avec volupté. Elle considérait le lis blanc des eaux, où tremblait une goutte de rosée et ses boutons tordus prêts à éclore. - « Ta demeure, ô Delphine, disait-elle, est plus délicieuse que n'était mon palais. »

Pages 55-56 : « Aucun bruit ne se faisait entendre que le pétilllement des flammes dont les flamèches apparaissaient comme des flambeaux sinistres au milieu de la nuit. Bientôt la violence de l'incendie redoubla. Des tourbillons de flammes entremêlées de fumée noire et rousse s'élevaient dans les airs. - Les vieux bananiers et les ifs séculaires tombaient avec d'affreux craquements. - Les cris plaintifs des colombes gémissant dans les bocages de la savane, retentissaient au loin comme le son des cloches qui se lamentent. »

Page 77 : « Les bords du torrent étaient émaillés de fleurs parfumées qui formaient une bigarrure de toutes les couleurs sur le vert tapis des herbes. La fille du printemps, l'aimable violette, emblème de la simplicité, croissait en abondance dans ce lieu où la main des hommes ne l'avait jamais cueillie. »

Page 101 : « Non loin de là était une prairie remplie d'orobanches, de silènes, de violettes et d'amarantes ; quelques tilleuls presque morts, aux feuilles jaunes, étaient de loin en loin, placés sans symétrie. Des milliers d'oiseaux voltigeaient sur les rameaux fleuris, chantant leurs airs les plus harmonieux ; les arbres étaient chargés de fruits et leurs branches moussues, rompant sous le poids au moindre orage, faisaient entendre de sourds craquements. Dans ce jardin, image du paradis terrestre, entouré d'une noire forêt, on ne ressentait ni le malheur, ni les remords de l'âme ; tout y était charmant et paisible ; l'on y était pur... Que manquait-il à ce lieu que la divine Providence s'était plu à parer de toutes les beautés de la nature ? »

Page 286 : « Marguerite avait choisi deux de ses amies, au nombre desquelles était Ethéréda, pour marcher derrière elle et porter sa couronne. Ces deux petites filles, qui lui servaient de suivantes, étaient gentilles comme des déesses ; vous auriez pris chacune d'elles pour Vénus enfant, en ajoutant toutefois que leur visage avait la douceur et la bonté des vierges chrétiennes. C'étaient deux boutons de rose avant de s'ouvrir.

Nous voudrions tout citer, et démontrer jusqu'à l'évidence la poésie naïve, la connaissance réelle des sentiments qui s'affirment, à chaque page, au milieu de réflexions enfantines, comme les éclairs d'un génie qui s'ignore encore, mais qui transparaît malgré les obstacles que lui oppose un instrument cérébral incomplètement développé.

En supposant que la mémoire joue ici un certain rôle, le fait n'en est pas moins remarquable et important par ses conséquences psychologiques. Il appelle forcément l'attention sur les faits analogues de précocité intellectuelle et les connaissances innées. Involontairement, on cherche à se les expliquer, et avec les idées de pluralités des existences qui, chaque jour, acquièrent davantage d'autorité, on arrive à n'en trouver de solution rationnelle que dans le principe de la réincarnation.

Cet enfant a acquis dans une existence antérieure, et son organisme, extrêmement malléable, lui permet d'épancher en œuvres littéraires ses connaissances variées, et de s'assimiler les formes actuelles. Les exemples de ce genre ne sont pas rares, tel fut Mozart enfant, comme compositeur ; tel Jean-Baptiste Rey qui mourut grand-maître de la chapelle impériale. Agé à peine de neuf ans, il chantait, les pieds dans la rosée et la tête au soleil, précisément près de la ville de Lauzerte, dans la vallée du Quercy, où est née et où habite notre héroïne. C'était une âme en exil qui se rappelait les mélodies de la patrie absente et s'en faisait l'écho. L'expression et la justesse de son chant frappèrent un étranger que le hasard avait amené dans ce lieu. Il l'emmena avec lui à Toulouse, le fit entrer dans la maîtrise de Saint-Sernin, d'où l'enfant, devenu homme, sortit pour aller diriger, à l'orchestre de l'Opéra, les chefs-d'œuvre de Gluck, Grétry, Sacchini, Salieri et Paësiello. Telle fut aussi madame Clélie Duplantier, l'un de nos plus remarquables esprits instructeurs qui, dès l'âge de huit ans et demi, traduisait l'hébreu à livre ouvert et enseignait le latin et le grec à ses frères et à ses cousins plus âgés qu'elle-même.

En faut-il conclure que les enfants qui n'apprennent qu'à force d'études persévérantes ont été ignorants ou sans moyens dans leur précédente existence ? Non, sans doute ; la faculté de se souvenir est inhérente au dégagement plus ou moins facile de l'âme et qui, chez quelques individualités, est poussé aux plus extrêmes limites. Il existe chez quelques-uns une sorte de vue rétrospective qui leur rappelle le passé ; tandis que pour d'autres qui ne la possèdent pas, ce passé ne laisse aucune trace apparente. Le passé est comme un rêve dont on se souvient plus ou moins exactement ou qu'on a parfois totalement oublié.

Plusieurs journaux ont rendu compte des œuvres de mademoiselle Sophie Gras, en outre, le Salut public de Lyon, qui tout en donnant des éloges mérités à l'intelligence précoce de l'auteur, ajoute ce qui suit :

« Je suis tenté de dédier le début de ma causerie aux amateurs de phénomènes, de phénomènes moraux et intellectuels s'entend, car dans l'ordre physique rien n'est pénible à voir, selon moi, comme ces dérogations vivantes aux lois de la nature...

...« La famille de mademoiselle Sophie Gras, qui jouit d'une grande fortune et d'une haute considération dans le Quercy, n'a pas prémédité ce système d'éducation ; elle a laissé faire, mais n'est-ce pas trop encore ? Cette enfant prodigieuse n'a rien connu des joies enfantines et déflore par une hâte prématurée celles de l'adolescence, etc., etc. »

Nous partageons complètement l'opinion du rédacteur du Salut public, en ce qui concerne les monstruosité physiques. On est péniblement affecté à la vue de certaines exhibitions de ce genre ; mais sont-ce bien là des dérogations aux lois de la nature ? Ne serait-il pas plus logique d'y voir, au contraire, comme l'enseigne le Spiritisme, une application de lois universelles encore imparfaitement connues et une démonstration de nature opposée, mais aussi concluante que la première, de la pluralité des existences ?

Quant au danger de laisser mademoiselle Sophie Gras à ses inspirations ; nous sommes d'avis qu'il n'existe pas. Le danger serait de comprimer ce besoin de s'épancher qui la domine. Il serait aussi imprudent de forcer à la concentration les intelligences qui s'affirment de la sorte, que d'accumuler dans l'esprit de certains petits prodiges, des connaissances qui se déroulent sur un geste, serinnettes agréables à une première audition, mais dont on se fatigue rapidement ; intelligences remarquables

peut-être, mais qui s'étiolent et s'abâtardissent dans une température de serre chaude pour laquelle elles n'étaient pas nées.

Les vocations naturelles, conséquences d'acquets antérieurs, sont irrésistibles ; les combattre, c'est vouloir briser les individualités qui les possèdent. Laissons donc gouverner par l'inspiration les Esprits qui, comme mademoiselle Gras, sont arrivés en passant par la filière commune des incarnations successives.

La Doctrine de la vie éternelle des âmes et de la réincarnation

Enseignée il y a quarante ans par l'un des plus illustres savants de notre siècle.

Nous sommes heureux d'annoncer à nos frères en doctrine que la traduction française d'un ouvrage très intéressant de sir Humphry Davy, par M. Camille Flammarion, est enfin sous presse et sera publiée dans un mois environ.

Sir Humphry Davy, le célèbre chimiste auquel on doit la féconde théorie de la chimie moderne, substituée à celle de Lavoisier, la découverte du chlore, celle de l'iode, la décomposition de l'eau par l'électricité, la lampe des mineurs, etc. ; sir Humphry Davy, le savant professeur de l'Institution royale de Londres, président de la Société royale d'Angleterre, membre de l'Institut de France, - et plus grand encore par ses immenses travaux scientifiques que par tous ses titres, - a écrit avant 1830 un livre que Cuvier lui-même a qualifié de sublime, mais qui est presque complètement inconnu en France, et qui a pour titre : « The Last Days of a Philosopher. Les Derniers Jours d'un Philosophe. » Cet ouvrage commence par une vision au Colysée de Rome. L'auteur, solitaire au milieu des ruines, est transporté par un Esprit, qu'il entend sans le voir, dans le monde de Saturne et ensuite dans les comètes. L'Esprit lui expose que les âmes ont été créées à l'origine des temps, libres et indépendantes ; que leur destinée est de progresser toujours ; qu'elles se réincarnent dans les différents mondes ; que notre vie actuelle est une vie d'épreuves, etc., en un mot, les vérités qui constituent actuellement la base de la doctrine philosophique du Spiritisme.

Diverses questions de science, d'histoire, de philosophie et de religion composent en même temps ce remarquable ouvrage.

M. Camille Flammarion en avait entrepris la traduction depuis deux ans, et nous savons que M. Allan Kardec pressait fort le jeune astronome de la terminer.

Nous avons voulu faire connaître cette bonne nouvelle avant même la publication de l'ouvrage. Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir annoncer définitivement cette publication, à moitié imprimée déjà (en format populaire), et donner en même temps un extrait de cette intéressante traduction.

Avis très important

Nous rappelons à messieurs les abonnés que pour tout ce qui concerne les abonnements, achats d'ouvrages, expéditions, changements d'adresses, les personnes qui n'habitent pas Paris devront s'adresser à M. Bittard, gérant de la librairie, 7, rue de Lille.

Allan Kardec

Juillet 1869

L'égoïsme et l'orgueil

Leurs causes, leurs effets et les moyens de les détruire

Œuvres posthumes

Il est bien reconnu que la plupart des misères de la vie ont leur source dans l'égoïsme des hommes. Dès lors que chacun pense à soi avant de penser aux autres et veut sa propre satisfaction avant tout, chacun cherche naturellement à se procurer cette satisfaction à tout prix, et sacrifie sans scrupule les intérêts d'autrui, depuis les plus petites choses jusqu'aux plus grandes, dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel ; de là tous les antagonismes sociaux, toutes les luttes, tous les conflits et toutes les misères, parce que chacun veut évincer son voisin.

L'égoïsme a sa source dans l'orgueil. L'exaltation de la personnalité porte l'homme à se considérer comme au-dessus des autres ; se croyant des droits supérieurs, il se blesse de tout ce qui, selon lui, est une atteinte portée à ses droits. L'importance que, par orgueil, il attache à sa personne, le rend naturellement égoïste.

L'égoïsme et l'orgueil ont leur source dans un sentiment naturel : l'instinct de conservation. Tous les instincts ont leur raison d'être et leur utilité, parce que Dieu ne peut rien faire d'inutile. Dieu n'a point créé le mal ; c'est l'homme qui le produit par l'abus qu'il fait des dons de Dieu, en vertu de son libre arbitre. Ce sentiment, renfermé dans de justes limites, est donc bon en soi ; c'est l'exagération qui le rend mauvais et pernicieux ; il en est de même de toutes les passions que l'homme détourne souvent de leur but providentiel. Dieu n'a point créé l'homme égoïste et orgueilleux : il l'a créé simple et ignorant ; c'est l'homme qui s'est fait égoïste et orgueilleux en exagérant l'instinct que Dieu lui a donné pour sa conservation.

Les hommes ne peuvent être heureux s'ils ne vivent en paix, c'est-à-dire, s'ils ne sont animés d'un sentiment de bienveillance, d'indulgence et de condescendance réciproques, en un mot, tant qu'ils chercheront à s'écraser les uns les autres. La charité et la fraternité résument toutes ces conditions et tous les devoirs sociaux ; mais elles supposent l'abnégation ; or, l'abnégation est incompatible avec l'égoïsme et l'orgueil ; donc, avec ces vices, point de véritable fraternité, partant, point d'égalité ni de liberté, parce que l'égoïste et l'orgueilleux veulent tout pour eux. Ce seront toujours là les vers rongeurs de toutes les institutions progressives ; tant qu'ils régneront, les systèmes sociaux les plus généreux, les plus sagement combinés crouleront sous leurs coups. Il est beau, sans doute, de proclamer le règne de la fraternité, mais à quoi bon, s'il existe une cause destructive ? C'est bâtir sur un terrain mouvant ; autant vaudrait décréter la santé dans un pays malsain. Dans un tel pays, si l'on veut que les hommes se portent bien, il ne suffit pas d'y envoyer des médecins, car ils y mourront comme les autres : il faut détruire les causes d'insalubrité. Si vous voulez qu'ils vivent en frères sur la terre, il ne suffit pas de leur donner des leçons de morale, il faut détruire les causes d'antagonisme ; il faut attaquer le principe du mal : l'orgueil et l'égoïsme. Là est la plaie ; là doit se concentrer toute l'attention de ceux qui veulent sérieusement le bien de l'humanité. Tant que cet obstacle subsistera, ils verront leurs efforts paralysés, non seulement par une résistance d'inertie, mais par une force active qui travaillera sans cesse à détruire leur ouvrage, parce que toute idée grande, généreuse et émancipatrice, ruine les prétentions personnelles.

Détruire l'égoïsme et l'orgueil est chose impossible, dira-t-on, parce que ces vices sont inhérents à l'espèce humaine. S'il en était ainsi, il faudrait désespérer de tout progrès moral ; cependant, quand on considère l'homme aux différents âges, on ne peut méconnaître un progrès évident ; donc, s'il a progressé, il peut progresser encore. D'un autre côté, est-ce qu'on ne trouve aucun homme dépourvu d'orgueil et d'égoïsme ? Ne voit-on pas, au contraire, de ces natures généreuses, en qui le sentiment de l'amour du prochain, de l'humilité, du dévouement et de l'abnégation, semble inné ? Le nombre en est moins grand que celui des égoïstes, cela est certain, autrement ces derniers ne feraient pas la

loi ; mais il y en a plus qu'on ne croit, et s'ils paraissent si peu nombreux, c'est que l'orgueil se met en évidence, tandis que la vertu modeste reste dans l'ombre. Si donc l'égoïsme et l'orgueil étaient dans les conditions nécessaires de l'humanité, comme celles de se nourrir pour vivre, il n'y aurait pas d'exceptions ; le point essentiel est donc d'arriver à faire passer l'exception à l'état de règle ; pour cela, il s'agit avant tout de détruire les causes qui produisent et entretiennent le mal.

La principale de ces causes tient évidemment à la fausse idée que l'homme se fait de sa nature, de son passé et de son avenir. Ne sachant d'où il vient, il se croit plus qu'il n'est ; ne sachant où il va, il concentre toute sa pensée sur la vie terrestre ; il la veut aussi agréable que possible ; il veut toutes les satisfactions, toutes les jouissances ; c'est pourquoi il marche sans scrupule sur son voisin, si celui-ci lui fait obstacle ; mais pour cela, il faut qu'il domine : l'égalité donnerait à d'autres des droits qu'il veut avoir seul ; la fraternité lui imposerait des sacrifices qui seraient au détriment de son bien-être ; la liberté, il la veut pour lui, et ne la concède aux autres qu'autant qu'elle ne porte aucune atteinte à ses prérogatives. Chacun ayant les mêmes prétentions, il en résulte des conflits perpétuels qui font acheter bien cher les quelques jouissances qu'on parvient à se procurer.

Que l'homme s'identifie avec la vie future, et sa manière de voir change complètement, comme celle de l'individu qui ne doit rester que peu d'heures dans un mauvais logis, et qui sait qu'à sa sortie, il en aura un magnifique pour le reste de ses jours.

L'importance de la vie présente, si triste, si courte, si éphémère, s'efface devant la splendeur de l'avenir infini qui s'ouvre devant lui. La conséquence naturelle, logique de cette certitude, c'est de sacrifier un présent fugitif à un avenir durable, tandis qu'avant il sacrifiait tout au présent. La vie future devenant son but, peu lui importe d'avoir un peu plus ou un peu moins dans celle-ci ; les intérêts mondains sont l'accessoire au lieu d'être le principal ; il travaille dans le présent en vue d'assurer sa position dans l'avenir, et de plus, il sait à quelles conditions il peut être heureux.

Pour les intérêts mondains, les hommes peuvent lui faire obstacle : il faut qu'il les écarte, et il devient égoïste par la force des choses ; s'il porte ses vues plus haut, vers un bonheur qu'aucun homme ne peut entraver, il n'a intérêt à écraser personne, et l'égoïsme n'a plus d'objet ; mais il lui reste toujours le stimulant de l'orgueil.

La cause de l'orgueil est dans la croyance que l'homme a de sa supériorité individuelle ; et c'est ici que se fait encore sentir l'influence de la concentration de la pensée sur la vie terrestre. Chez l'homme qui ne voit rien avant lui, rien après lui, rien au-dessus de lui, le sentiment de la personnalité l'emporte, et l'orgueil n'a point de contrepoids.

L'incrédulité non seulement ne possède aucun moyen de combattre l'orgueil, mais elle le stimule et lui donne raison en niant l'existence d'une puissance supérieure à l'humanité. L'incrédule ne croit qu'à lui-même ; il est donc naturel qu'il ait de l'orgueil ; tandis que, dans les coups qui le frappent, il ne voit que le hasard et se redresse, celui qui a la foi voit la main de Dieu et s'incline. Croire en Dieu et en la vie future est donc la première condition pour tempérer l'orgueil, mais cela ne suffit pas ; à côté de l'avenir, il faut voir le passé pour se faire une idée juste du présent.

Pour que l'orgueilleux cesse de croire à sa supériorité, il faut lui prouver qu'il n'est pas plus que les autres et que les autres sont autant que lui ; que l'égalité est un fait et non simplement une belle théorie philosophique ; vérités qui ressortent de la préexistence de l'âme et de la réincarnation.

Sans la préexistence de l'âme, l'homme est porté à croire que Dieu l'a exceptionnellement avantage, quand il croit en Dieu ; quand il n'y croit pas, il en rend grâce au hasard et à son propre mérite. La préexistence l'initiant à la vie antérieure de l'âme, lui apprend à distinguer la vie spirituelle infinie de la vie corporelle temporaire ; il sait par là que les âmes sortent égales des mains du Créateur ; qu'elles ont un même point de départ et un même but, que toutes doivent atteindre en plus ou moins de temps selon leurs efforts ; que lui-même n'est arrivé à ce qu'il est qu'après avoir longtemps et péniblement végété comme les autres dans les degrés inférieurs ; qu'il n'y a entre les plus arriérés et les plus avancés qu'une question de temps ; que les avantages de la naissance sont purement corporels et indépendants de l'Esprit ; que le simple prolétaire peut, dans une autre existence, naître sur un trône, et le plus puissant renaître prolétaire. S'il ne considère que la vie corporelle, il voit les inégalités sociales du moment ; elles le frappent ; mais s'il porte ses regards sur l'ensemble de la vie

de l'Esprit, sur le passé et sur l'avenir, depuis le point de départ jusqu'au point d'arrivée, ces inégalités s'effacent, et il reconnaît que Dieu n'a avantage aucun de ses enfants au préjudice des autres ; qu'il a fait la part égale à chacun et n'a pas aplani la route aux uns plus qu'aux autres ; que celui qui est moins avancé que lui sur la terre, peut arriver avant lui s'il travaille plus que lui à son perfectionnement ; il reconnaît enfin que chacun n'arrivant que par ses efforts personnels, le principe d'égalité se trouve être ainsi à la fois un principe de justice et une loi de nature, devant lesquels tombe l'orgueil du privilège.

La réincarnation, en prouvant que les Esprits peuvent renaître dans différentes conditions sociales, soit comme expiation, soit comme épreuve, apprend que dans celui qu'on traite avec dédain peut se trouver un homme qui a été notre supérieur ou notre égal dans une autre existence, un ami ou un parent. Si l'homme le savait, il le traiterait avec égards, mais alors il n'aurait aucun mérite ; et par contre, s'il savait que son ami actuel a été son ennemi, son serviteur ou son esclave, il le repousserait ; or, Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, c'est pourquoi il a jeté un voile sur le passé ; de cette manière, l'homme est conduit à voir dans tous des frères, et des égaux ; de là une base naturelle pour la fraternité ; sachant qu'il pourra lui-même être traité comme il aura traité les autres, la charité devient un devoir et une nécessité fondés sur la nature elle-même.

Jésus a posé le principe de la charité, de l'égalité et de la fraternité ; il en a fait une condition expresse du salut ; mais il était réservé à la troisième manifestation de la volonté de Dieu, au Spiritisme, par la connaissance qu'il donne de la vie spirituelle, par les horizons nouveaux qu'il découvre, et les lois qu'il révèle, de sanctionner ce principe en prouvant que ce n'est pas seulement une doctrine morale, mais une loi de nature, et qu'il va de l'intérêt de l'homme de le pratiquer. Or, il le pratiquera quand, cessant de voir dans le présent le commencement et la fin, il comprendra la solidarité qui existe entre le présent, le passé et l'avenir. Dans le champ immense de l'infini que le Spiritisme lui fait entrevoir, son importance personnelle s'annule ; il comprend que seul il n'est rien et ne peut rien ; que tous ont besoin les uns des autres et ne sont pas plus les uns que les autres : double échec pour son orgueil et son égoïsme.

Mais, pour cela, il lui faut la foi, sans laquelle il restera forcément dans l'ornière du présent ; non la foi aveugle qui fuit la lumière, restreint les idées, et par cela même entretient l'égoïsme, mais la foi intelligente, raisonnée, qui veut la clarté et non les ténèbres, qui déchire hardiment le voile des mystères et élargit l'horizon ; c'est cette foi, premier élément de tout progrès, que le Spiritisme lui apporte, foi robuste parce qu'elle est fondée sur l'expérience et les faits, parce qu'elle lui donne des preuves palpables de l'immortalité de son âme, lui apprend d'où il vient, où il va, et pourquoi il est sur la terre ; parce qu'enfin elle fixe ses idées incertaines sur son passé et sur son avenir.

Une fois entré largement dans cette voie, l'égoïsme et l'orgueil n'ayant plus les mêmes causes de surexcitation, s'éteindront peu à peu faute de but et d'aliment, et toutes les relations sociales se modifieront sous l'empire de la charité et de la fraternité bien comprises.

Cela peut-il arriver par un brusque changement ? Non, cela est impossible : rien n'est brusque dans la nature ; jamais la santé ne revient subitement à un malade ; entre la maladie et la santé, il y a toujours la convalescence. L'homme ne peut donc instantanément changer son point de vue, et porter son regard de la terre au ciel ; l'infini le confond et l'éblouit ; il lui faut le temps de s'assimiler les idées nouvelles. Le Spiritisme est, sans contredit, le plus puissant élément moralisateur, parce qu'il sape l'égoïsme et l'orgueil par la base, en donnant un point d'appui à la morale : il a fait des miracles de conversion ; ce ne sont encore, il est vrai, que des cures individuelles, et souvent partielles ; mais ce qu'il a produit sur des individus, est le gage de ce qu'il produira un jour sur les masses. Il ne peut arracher les mauvaises herbes tout d'un coup ; il donne la foi ; la foi est la bonne semence, mais il faut à cette semence le temps de germer et de donner des fruits ; voilà pourquoi tous les spiritistes ne sont pas encore parfaits. Il a pris l'homme au milieu de la vie, dans le feu des passions, dans la force des préjugés, et si, dans de telles circonstances, il a opéré des prodiges, que sera-ce quand il le prendra à la naissance, vierge de toutes les impressions malsaines ; quand celui-ci sucera la charité avec le lait, et sera bercé par la fraternité ; quand enfin toute une génération sera élevée et nourrie dans des idées que la raison grandissant fortifiera au lieu de désunir ? Sous

l'empire de ces idées devenues la foi de tous, le progrès ne rencontrant plus d'obstacle dans l'égoïsme et l'orgueil, les institutions se réformeront d'elles-mêmes et l'humanité avancera rapidement vers les destinées qui lui sont promises sur la terre en attendant celles du ciel.
Allan Kardec.

Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton

Les Hallucinés, les Inspirés, les Fluidiques et les Somnambules.
(Troisième article, voir la Revue de juin 1869.)

IV - Les somnambules (Suite et fin)

Il existe donc dans le somnambulisme trois degrés bien distincts.

D'abord se présente le somnambule naturel, qui peut rester sans aucune action sur personne, bien qu'il y soit prédisposé par la nature de son fluide.

Vient ensuite le somnambule inspiré, qui ne prend rien en lui-même, mais qui est en quelque sorte le récipient où se déversent les pensées des autres. Le magnétisme, entendons-le bien, ne lui donne pas l'inspiration. Seulement si, après l'avoir subie, il tombe dans un état de prostration qui ne lui permet pas de l'émettre au dehors, le magnétisme peut, en rétablissant la circulation fluidique, lui rendre l'équilibre détruit et le remettre en possession de lui-même.

Puis enfin il y a le somnambule fluidique, de qui la puissance curative se dégage spontanément, et qui peut, comme nous l'avons dit, être conduit à l'inspiration par l'emploi du magnétisme. Alors, c'est l'être arrivé au complet développement de ses facultés.

L'utilité du magnétisme est donc immense. D'abord, c'est un agent curatif puissant, principalement pour les affections nerveuses, que lui seul peut guérir. En outre, dans certains cas où l'homme cherche à débrouiller, à travers le chaos de ses pensées, une forme, une révélation qu'il ne sait ou ne peut trouver, il vient lui donner ce pouvoir de concentration que possèdent seuls les hommes de génie, et qui les met en situation de créer de grandes œuvres, de faire de grandes découvertes.

Nous distrayons notre intelligence, nous la gaspillons sur mille sujets divers, c'est pourquoi si rarement nous pouvons produire quelque chose de durable. Le magnétisme nous donne artificiellement et pour quelques moments, cette faculté qui nous manque ; mais il ne faut pas en abuser, car au lieu de cette force de concentration que nous lui devons, il jetterait le désordre dans le jeu des fluides et pourrait exercer une action funeste sur l'organisme.

Si l'attraction existe véritablement entre le somnambule et celui qui le consulte, alors il y a tout à parier que les prescriptions du premier seront bonnes et salutaires. Dans les cas contraires, il ne faut les accepter que sous bénéfice d'inventaire.

Souvent le somnambule et le consultant éprouvent du bien-être par leur contact réciproque, parce que l'un prend le trop-plein de l'autre, ou lui rend ce qui est en excès chez lui-même, et par ce moyen tous les deux sont remis dans leur situation normale. Aussi, les fluidiques se passionnent-ils volontiers pour ceux qui leur sont sympathiques. L'action morale se confond avec l'action physique pour agir avec elle. D'autres fois enfin le magnétiseur peut prendre la maladie de celui qu'il prétend guérir.

Il faut alors chasser par un dégagement magnétique, ce fluide qui n'est pas en harmonie avec le nôtre.

Le magnétiseur ne parvient pas toujours à guérir, parce que tout en s'emparant d'un fluide qui ne lui appartient pas et qui le fait souffrir, il a pu communiquer au patient une partie du sien qui est en désaccord avec celui-ci ; mais ces phénomènes se produiront rarement, et le magnétisme sagement administré, amènera presque toujours d'excellents résultats.

Le fluide est la pile électrique qui fait jaillir l'étincelle destinée à reconstituer un état sain et régulier.

Il arrive souvent que les individus prédisposés à recevoir l'inspiration par les fluides qui se dégagent d'eux-mêmes, sont somnambules à de certains moments lorsque l'action magnétique les domine, et inspirés dans d'autres.

Si l'on impose sa volonté à un somnambule, pour obtenir la guérison d'individus qui ne lui sont connus que par des objets qui les ont touchés, il faut, pour qu'il agisse, que les fluides se rencontrent et aient une action les uns sur les autres.

L'harmonie la plus riche naît de contrastes et de dissonances. Deux fluides semblables se neutralisent : pour qu'ils agissent les uns sur les autres, il faut qu'il y ait un point de contact seulement, et qu'il y ait opposition dans les natures.

Quand on est inspiré, on l'est souvent par plusieurs personnes à la fois et sur des sujets différents. Chacun apporte son contingent à l'élaboration commune. Seulement, certaines révélations sont immédiates et complètes, d'autres se font plus lentement et d'une manière continue, c'est-à-dire que chaque jour, chaque heure apporte son atome de vérité qui lentement s'infuse avant d'arriver à maturité et de pouvoir être mis au grand jour.

Le progrès se fait sur le globe par la succession des générations qui héritent des connaissances que le passé leur laisse ou leur apporte, et qui, par leur labeur dans le présent, préparent l'avènement de l'avenir.

Lorsqu'il plaît aux Esprits d'agir, il peut arriver qu'on soit en proie à quelque préoccupation qui absorbe et rend moins docile à s'assimiler les pensées qu'ils apportent. Souvent, alors, l'inspiration vient pour la chose que l'on désire avant que d'autres Esprits ne s'emparent du sujet pour lui dicter des choses inconnues et plus avancées.

C'est ainsi que, par une touchante précaution pour l'avenir, des remèdes sont livrés pour des personnes aimées dans les moments où elles n'en ont pas encore besoin.

D'autres fois, lorsque le péril presse, un mot vient, non pas frapper votre oreille, mais vous pénétrer et vous déborder en quelque sorte. Ce mot, c'est le nom du remède, c'est le dégagement nécessaire de votre esprit qui, étant tout rempli de cette préoccupation ardente de faire du bien, ne se prêterait pas aisément à se laisser envahir par une autre ordre d'idées. Ce sont des amis qui accourent à votre aide et apportent le soulagement pour vous ou pour ceux auxquels vous prenez intérêt.

On rencontre, dans l'état spirite ou somnambulique, autant de phases différentes que dans l'état ordinaire. Nous l'avons dit, tout suit une loi unique, immuable, et Dieu ne permet pas que le surnaturel et le miraculeux viennent jamais la renverser. Qui peut saisir toutes les nuances, toutes les pensées qui, dans un jour, traversent le cerveau d'un homme ? Les Esprits vivent comme nous ; leurs tendances, leurs aspirations sont les nôtres ; seulement, quoique bien loin eux-mêmes de la perfection, ils sont plus avancés et marchent d'un pas rapide, dégagés qu'ils sont de toutes les mesquineries de notre triste existence.

Il y a donc des médiums qui sont plus souvent et plus complètement inspirés que d'autres. Attendons, recueillons avec reconnaissance les révélations qu'il leur est permis de nous faire, mais ne violentons pas ces indiscretions d'outre-tombe. Si ceux qui nous inspirent ont besoin de venir, ils viendront ; sinon, ils garderont le silence.

N'abdiquons jamais la puissance de notre raison. Il est des charlatans qui trompent ; il est des enthousiastes qui se trompent.

Le charlatanisme fleurit aux époques et dans les pays de despotisme, où dire une vérité nouvelle fait peur et est poursuivi à l'égal d'un crime. La terre libre de l'Amérique était plus favorable que toute autre aux hommes d'expérimentation, toujours poussés à la recherche de l'inconnu. Aussi les Américains ont-ils pu comprendre les premiers les rapports de ce monde-ci avec l'autre, et constater l'existence de cette chaîne plutôt fluidique que mystérieuse, qui unit ceux qui partent à ceux qui restent.

Le Spiritisme, c'est la loi qui régit la correspondance des âmes entre elles.

Aux jours maudits du moyen âge, et même à des temps plus rapprochés de nous, alors que l'Église distribuait parcimonieusement aux hommes la lumière dont elle s'attribuait le monopole, et punissait d'une mort effroyable ce qu'elle décidait être une erreur, il fallait bien se cacher pour étudier les

secrets de la nature. C'était le temps des sorciers, des alchimistes, pauvres hallucinés bien peu dangereux, ou hommes habiles qui exploitaient la crédulité populaire ; mais quelquefois aussi êtres inspirés, fluidiques ou somnambules, grands éclaireurs de l'humanité, vulgarisateurs des connaissances révélées par les Esprits perfectionnés, soulageant de leur mieux leurs frères, apportant leur grain de poussière au lent et laborieux édifice du progrès, et payant parfois de leur vie, l'œuvre providentielle qu'ils accomplissaient.

Les pythonisses étaient des somnambules ; les tireuses de cartes sont souvent des extatiques plus ou moins lucides, qui, pour frapper les imaginations vulgaires, se servent d'un intermédiaire grossier dont il leur serait facile de se passer. Mais les hommes aiment qu'on les trompe, même pour leur apprendre la vérité.

Mesmer avait recours à un baquet, d'autres font voir l'avenir dans une carafe d'eau, d'autres encore dans un miroir magique. La science marche, on reconnaît l'inutilité de la mise en scène, la vanité des procédés matériels. On a découvert l'existence du fluide, l'action que l'homme peut exercer sur son semblable. On est arrivé à l'adoption des procédés les plus simples. Les passes magnétiques ont suffi. Un magnétiseur puissant peut même agir par la seule force de sa volonté, les bras croisés, par le dégagement de son fluide, qui va frapper sur telle ou telle personne en rapport fluidique avec lui.

Car le magnétisme n'agit ni sur tout le monde indistinctement ; ni de la même manière sur tous. Dans une réunion nombreuse, il arrivera que, tandis qu'on voudra endormir celui-ci, c'est cet autre à l'angle opposé de l'appartement qui s'emparera du fluide.

D'autres sont inspirés ou tombent en somnambulisme lucide, spontanément, ou quand ils le veulent, ou même quand ils voudraient résister à l'influence qui les possède.

Dans son horreur instinctive du matérialisme et de l'anéantissement, l'homme a soif de merveilleux, de surnaturel, d'apparitions et d'évocations. De là, le succès de la magie dans le monde.

De l'Inde, son berceau, la magie passa jadis en Égypte, où on la vit soutenir des luttes contre Moïse, que l'inspiration animait d'un souffle si puissant, mais non cependant sans quelques intermittences. Israël ne traversa pas stérilement la terre des Pharaons. C'est à ce foyer vivifiant de l'Égypte que vint se réchauffer souvent le génie des sages de la Grèce.

Les croisades furent chercher chez les Arabes le secret des sciences occultes, dont elles apportèrent l'usage en Italie, en France, en Espagne. Les Maures et les Juifs furent les premiers médecins ; on les consulta en secret, on les brûla en public, et les docteurs d'aujourd'hui croient défendre la science, en raillant dans leurs cénacles et en poursuivant devant les tribunaux, les derniers enfants perdus de ceux qui furent leurs ancêtres communs.

Mais beaucoup d'entre eux ne sont-ils pas quelque peu charlatans à leur manière ? Il n'en est plus guère qui repoussent le magnétisme d'une façon absolue. D'autres en font clandestinement, mais n'osent pas le confesser tout haut, dans la crainte de mettre en fuite leur clientèle effarouchée. Dans tous les cas, bien peu de ceux qui le nient, l'ont étudié de bonne foi, sans autre idée préconçue que le désir de s'éclairer.

Ils seront les derniers à l'admettre. Il leur en coûte d'aider de leurs mains à renverser l'échafaudage scientifique qu'ils ont eu tant de peine à édifier.

Quelle révolution terrible si, à côté de ceux qui, incontestablement, possèdent une si grande somme de science acquise, et qui n'en ignorent qu'une, - celle de guérir leurs semblables, - des êtres simples, les premiers venus, pouvaient lire à livre ouvert dans le corps humain sans avoir étudié l'anatomie, le percer du regard comme s'il était de verre, et, au lieu de ces remèdes généraux qui agissent toujours d'une manière différente, imprévue, suivant la nature de chacun, indiquer l'agent précis qu'il convient d'employer ? Que de positions compromises, le jour où le Spiritisme et le magnétisme combinés auront remplacé, pour le plus grand bonheur de tous, la médecine si largement faillible et si ruineuse de la faculté, par cette médecine de famille qui sera à la disposition de presque tous ceux qui voudront la faire.

La chiromancie est une science d'observation au secours de laquelle viennent la phrénologie et la physiognomonie aidées de l'intuition, disposition fluidique particulière et spéciale. Tout le monde peut observer les prééminences qui existent sur la tête, la variété infinie des traits, les lignes

multiples tracées dans les mains ; seulement tout le monde n'en peut pas déduire, au juste ou à peu près, les résultats et les effets sur l'organisme. Mais le fluide qui se dégage du consultant allant frapper celui qu'il consulte, permet à ce dernier de découvrir, d'une façon plus ou moins vraisemblable, les faits du passé de l'autre, et même de prédire ce qui, suivant les probabilités, doit lui arriver dans l'avenir. La simple pression des mains ou l'attouchement de la tête met le fluide en vibration, par suite de la tension et de la concentration d'esprit dont il a pris l'habitude.

Ainsi s'expliquent ces faits de révélation, de prédiction, qui, lorsqu'ils viennent à se réaliser, étonnent, charment et effrayent à la fois.

Mais il n'y a rien de merveilleux ni de surnaturel dans tout cela. Les nervures de nos mains peuvent se comparer à celles des feuilles de la plante. L'ensemble, l'aspect, la forme générale, tout se ressemble, et cependant rien n'est semblable. Étudiez les feuilles : peut-être dans leur configuration découvrirez-vous si l'arbre qui les porte est plus ou moins bien conformé pour vivre longtemps ?

Nos mains sont comme les feuilles attachées à l'extrémité des branches. Ce sont nos extrémités à nous ; elles se meuvent, agissent, nous mettent en rapport avec les autres, et c'est elles qu'on consulte pour connaître l'état général de la santé. De même que par les petites branches arrive une sève plus délicate, de même la main de l'homme est une merveille au milieu de toutes les merveilles de son corps.

C'est le bout de la tige qui, flexible et comme animée et dirigée par une intelligence particulière, se recourbe autour des appuis qui soutiennent sa faiblesse. Ainsi, la capucine, les clématites, la glycine, la vigne... C'est donc, chez les végétaux comme chez l'homme, l'extrémité qui est douée du toucher, qui présente la partie la plus délicate, la plus parfaite.

Le tronc a la force ; la sève et le sang donnent l'impulsion ; les tiges et les mains sont les instruments dociles.

Si l'arbre porte des feuilles maigres, panachées de blanc ou de jaune, tombant aux premières bises de l'automne, il est chlorotique et l'on peut pronostiquer sûrement qu'il ne vivra pas vieux. L'homme dont les mains sont petites, froides, blanches, exsangues, ne comptera ni parmi les athlètes ni parmi les centenaires.

Comment une terre maigre et privée de suc nourriciers pourrait-elle prodiguer une sève abondante, qui s'élancera jusqu'à l'extrémité des rameaux pour les faire croître et allonger sans cesse ?

La plante, comme l'animal, comme l'homme, prend proportionnellement à ses énergies vitales, sa part du fluide qui circule partout. Seulement la plante, l'animal, n'ayant à dépenser de leur force et de leur volonté que dans un ordre de faits plus restreint, sont doués d'un fluide moins puissant. On leur apporte leur part de progrès, mais ils ne le font pas sans y être provoqués.

L'homme, au contraire, a charge de direction. Dieu l'accepta pour son collaborateur dans l'œuvre sublime de la création. Dieu crée les types, et réserve à son auxiliaire le soin de découvrir les variétés infinies, de les multiplier, de les perfectionner sans limites. Il lui faut donc un fluide plus abondant, plus riche, pour satisfaire à sa tâche plus noble et pour accomplir la mission providentielle qui lui est réservée.

Ces différences entre les lignes des mains, les nervures des feuilles, se retrouvent sur les pattes des animaux, et partout enfin. Seulement chez l'homme et chez les créations plus avancées, ces nuances sont plus multiples, plus saisissables. Mais en descendant même jusqu'aux plus infimes, une observation attentive permettra de découvrir, dans les différents rameaux qui terminent chacune d'elles, des symptômes, des pronostics de caractère et de santé, que l'active direction de l'homme peut modifier en bien ou en mal. C'est son droit et son devoir d'améliorer par son travail toutes les choses inférieures. La nature met à sa disposition des moyens curatifs qu'il est insensé et coupable même, de ne pas employer pour prolonger et ennoblir sa vie et celle des autres créatures, ou tout au moins pour la remettre en équilibre pendant le cours qu'elle doit avoir.

Il y a action et réaction des hommes les uns sur les autres, et sur les animaux, les végétaux, les minéraux et tout ce qui nous entoure. Aussi l'homme, l'animal, la plante ne vivent-ils pas indifféremment auprès de tous les êtres.

Une création n'a jamais eu lieu que lorsque toutes les conditions qui lui étaient indispensables, sont venues la favoriser. Mais, insoucieux de ces détails essentiels, nous prétendons acclimater les animaux sans les végétaux qui leur conviennent, sans préparer à ceux-ci les terreaux qu'ils exigent, sans étudier leurs attractions ni leurs répulsions, et sans observer si nous ne leur donnons pas des voisins avec lesquels ils seront en lutte perpétuelle.

Nos paysans placent parfois un bouc au milieu de leurs bœufs et de leurs génisses. Ils disent que c'est pour purifier l'air. Pour nous, cela l'empesterait. Mais, puisque les hôtes de l'étable laissent le bouc errer librement autour d'eux, c'est qu'un secret instinct les avertit sans doute qu'il compose ses acres senteurs avec des gaz qui seraient nuisibles pour eux et dont il change les propriétés.

Le milieu dans lequel chaque créature vit et se développe, influe énormément et sur son caractère, et sur sa santé, et sur la part d'intelligence qui lui est dévolue pour accomplir sa destinée.

L'intelligence du végétal, comme celle de l'animal, se manifeste surtout dans l'œuvre de la reproduction. L'homme la viole souvent. Étudions les conditions dans lesquelles chaque être doit accomplir sa destinée plus ou moins importante, et les créations ébauchées que les grands cataclysmes du passé ont épargnées, feront place à des créations supérieures, et beaucoup des maux qu'elles engendrent disparaîtront avec elles.

Tout ressent donc, par l'attouchement, quelquefois même par le seul rapprochement, des commotions électriques et fluidiques qui exercent une influence salutaire ou funeste sur l'attitude générale de l'individu.

Le magnétisme n'a été inventé par personne ; il existe de toute éternité ! On n'en connaissait pas l'emploi, il était comme la vapeur, l'électricité, que l'on a niées d'abord, et qui ont cependant révolutionné le monde après quelques années d'existence. Il en sera de même de ce fluide qui, plus subtil que tous les autres, va frapper en toute liberté, et en apparence un peu au hasard, les sexes contraires, les âges opposés, les castes jusqu'ici hostiles, pour les confondre tous au sein d'une immense solidarité.

Le fluide, en effet, c'est l'attraction, loi unique de l'univers. C'est la source du mouvement moral, matériel et intellectuel, la source du progrès. La charité commande que nous ayons le pouvoir et la volonté de nous soulager mutuellement. Ce fluide commun, qui nous relie tous, afin d'établir entre nous la fraternité universelle, non seulement nous permet de nous guérir les uns les autres, mais encore, associés à notre insu avec les amis disparus qui nous ont légué en partant l'héritage de leurs travaux, il nous donne les moyens d'inventer de grandes choses qui concourent puissamment à l'avancement de tous, au bien-être universel.

Déjà nous ne nous parquons plus derrière les murailles de notre égoïsme personnel pour nous contenter d'être heureux dans notre isolement. Nous voulons que chacun soit satisfait autour de nous, et la souffrance des autres chasse de sombres nuages sur l'azur de notre beau ciel bleu.

L'enthousiasme fuit la solitude pour ne laisser éclater sa puissance entraînante qu'au milieu des foules électrisées. C'est que ce fluide qui se dégage de chacun de nous, additionné, confondu, multiplié, se froissant et se heurtant au besoin, par ses discordes mêmes fait éclater l'harmonie.

Le travail, le plaisir même, tout ennuie lorsque nous sommes seuls. Mais qu'un ami arrive et d'autres à sa suite, et voilà la fougue qui peu à peu se développe et entraîne. Que viennent à côté des groupes rivaux, et l'enthousiasme fera enfanter des merveilles.

La communication fluidique, cette quintessence de notre être, crée l'harmonie en se dégageant de nous pour aller embraser celui qui en manque. Les forts entraînent les faibles, les élèvent pour un moment jusqu'à eux, et l'égalité règne ; elle gouverne les hommes charmés de son empire.

A bien dire, tout le monde est fluidique, puisque chacun ressent des impressions, éprouve des attractions. Seulement, les manifestations sont plus ou moins intenses, et leur influence se montre plus ou moins puissamment. Les uns s'en servent pour eux seuls, pour leur propre consommation, pourrait-on dire, et n'ont qu'une faible action sur leurs semblables. Les autres, au contraire, rayonnent au loin et exercent autour d'eux une pression énergétique en bien ou en mal.

Il en est qui, ne pouvant rien sur les autres hommes, possèdent une faculté de domination puissante sur les animaux et sur les végétaux, qui se modifient et se perfectionnent plus volontiers sous leur action intelligente.

Le magnétisme étant le fluide circulant que toute créature s'assimile à sa manière et à des degrés différents, on peut voir en lui cet immense enchaînement et cette immense attraction qui unit et désunit, attire et repousse tous les êtres créés, et fait de chacun d'eux une petite unité qui va, obéissant à la même loi, se confondre dans la majestueuse unité de l'univers.

Le magnétisme qui n'est, d'ailleurs, que le procédé dont on se sert pour la concentration ou le dégagement du fluide, est cette association magnifique de toutes les forces créées. Le fluide, c'est ce circulant qui met les êtres en vibration les uns avec les autres.

Dans certains cas de délire momentané, l'attouchement d'une personne sympathique, son baiser, sa parole suffisent pour calmer le malade. On en a vu le soulager rien qu'en entrant dans sa chambre, comme aussi l'on peut voir l'excitation se produire lorsqu'une autre approche.

C'est le résultat des attractions ou des répulsions expliqué par le jeu des fluides entre eux.

On dit souvent de gens qui se marient, mais qui ne s'aiment pas :

- Ils s'aimeront plus tard !

Cela est bien peu probable, au contraire, parce que l'attraction est libre et ne se viole pas. Il est sans doute des natures peu fluidiques chez lesquelles l'estime peut suppléer l'amour ; mais les grandes et généreuses natures ne sauraient se contenter de ces sentiments tièdes. L'indifférence prend alors la place de l'amour qui fait défaut, et il est rare que, malgré tous les plus beaux raisonnements que l'on se fait, l'un ou l'autre de ces époux mal assortis ne se laisse pas charmer par une autre personne. Peut-être aura-t-il la force de résister à son entraînement, mais il sera incurablement malheureux.

Fermons donc l'oreille à ces faux enseignements, et que les familles ne fassent jamais du mariage une affaire, une question de trafic. Dieu a voulu que l'amour présidât à la perpétuité de la création ; respectons ses desseins et ne heurtons pas les fluides. L'homme et la femme obéissent au charme, c'est la loi naturelle, et lorsqu'on tente de lui résister, on paye sa désobéissance par le malheur de l'existence tout entière.

Eug. Bonnemère.

Le Spiritisme partout

La littérature contemporaine s'empreint chaque jour davantage des idées spirites. Notre doctrine, en effet, est une source féconde pour les travaux d'imagination ; les écrivains peuvent y puiser des descriptions poétiques, des tableaux émouvants et vraisemblables, des situations attachantes et entièrement neuves, qu'ils ne sauraient faire surgir du champ borné et prosaïque que leur offrent les doctrines matérialistes. Aussi les auteurs, même matérialistes, commencent-ils à explorer les nouveaux horizons ouverts à la pensée par le Spiritisme, tant ils sentent la nécessité de parler à l'âme et de poétiser le caractère de leurs personnages, s'ils veulent que leurs lecteurs s'y intéressent. La Revue a souvent signalé déjà les romans, nouvelles, œuvres théâtrales, etc., qui exploitent nos enseignements et caractérisent la réaction qui commence à s'opérer dans les idées ; nous continuerons de temps à autre à enregistrer les faits qui rentrent dans le cadre du Spiritisme.

Le Comte Octave

(Légende du dix-neuvième siècle.)

Tel est le titre d'une nouvelle publiée dans le journal la Liberté des 26, 27 et 28 mai, par M. Victor Pavé, et qui comporte l'acceptation la plus complète des doctrines spirites et le détail d'une histoire absolument fondée sur l'intervention des Esprits.

Deux êtres beaux et intelligents qui n'habitent pas les mêmes lieux et ne se sont jamais vus, sont désespérés de la vie et ne voient que le désordre dans le monde et dans les intelligences. Ils sont

trop grands pour les mesquineries qu'ils entrevoient et sont prêts à se suicider, l'un moralement, l'autre effectivement.

Deux Esprits qui les aiment, actuellement désincarnés, mais qui leur ont été unis, sur la terre, par les liens du sang, s'entendent pour les sauver et agissent par inspiration sur un incarné dont ils prennent possession pour opérer la réunion et l'union de ces deux êtres et conséquemment leur salut.

L'auteur qui bien certainement a sérieusement étudié les ouvrages spirites, décrit d'une manière intéressante et vraie le mode d'existence et de communication des Esprits, et affirme par des faits le dégagement et l'indépendance de l'Esprit incarné pendant le sommeil du corps. Nous avons cru devoir signaler cette nouvelle intéressante à plus d'un point de vue, et publiée dans un grand journal qui s'adresse à un nombre considérable de lecteurs. Puisse le sujet de cette histoire courte, attachante et bien écrite leur inspirer de salutaires réflexions et les porter à apprécier sainement et sérieusement les principes de la philosophie spirite.

Pluralité des existences

Nous lisons dans le n° 19 du Lien, journal des églises réformées, le passage suivant concernant la pluralité des existences et que nous reproduisons sans commentaires :

« Pour ce qui regarde l'éternité du Christ, l'on nous cite ce texte : « Père, rends-moi la gloire que j'ai eue auprès de toi avant que le monde fût fait, » Jean, XVII, 5 ; et celui-ci : « Avant qu'Abraham fût, je suis, » VIII, 58. Mais ces paroles, à supposer qu'elles soient authentiques, n'emportent nullement l'idée d'éternité absolue et telle que notre conscience la conçoit en Dieu, telle que le Christ lui-même la contemple dans l'Essence divine ; tout ce qu'il nous est permis d'en déduire, c'est la préexistence, une existence antérieure à celle dont il jouissait ici-bas, et, si l'on veut, à celle de notre monde, c'est-à-dire de notre terre¹¹. Jésus ne veut donc rien dire autre chose, savoir, qu'il était même avant le monde dont nous faisons partie. A nos yeux, une telle prétention n'a rien qui ne réponde parfaitement à la nature éminente et au caractère unique du Christ, et les trente à quarante années de sa carrière terrestre n'auraient pu suffire à réaliser les immenses progrès que nous remarquons en sa personne. L'hypothèse de la préexistence, en soi, n'a rien qui choque la raison, et elle seule, au contraire, peut rendre compte d'une multitude de phénomènes psychologiques et moraux dont on ne donne ordinairement que des explications peu satisfaisantes ou tout à fait contradictoires. Nous l'admettons donc, même pour les êtres personnels de tous ordres, mais à titre de supposition fortement probable et jetant plus de lumière que toute autre sur notre situation présente et sur notre éternel avenir. Que Jésus ait eu conscience d'une vie antérieure plongeant dans les plus lointaines profondeurs du passé, nous le comprenons parfaitement, et c'est ce souvenir qui le séparait du commun des hommes, et même des âmes d'élite ; mais, encore une fois, cette préexistence n'est pas l'éternité absolue. »

Biographie d'Allan Kardec

Sous ce titre le Sétifien, des 20 et 27 mai, publie sur la vie de M. Allan Kardec, un article dont nous reproduisons quelques extraits, heureux de reconnaître que s'il est dans la presse quelques organes systématiquement hostiles à nos principes, il en est d'autres qui savent apprécier et honorer les hommes de bien, quelle que soit la bannière philosophique à laquelle ils appartiennent.

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que M. Armand Greslez soutient ouvertement nos doctrines, et nous nous empressons de saisir ici l'occasion de lui en témoigner toute notre gratitude.

« S'il fallait, dit-il, chercher un emblème, une personnification de la fausseté et du mensonge, on ne ferait peut-être pas mal de prendre la Muse de l'histoire ; car si l'homme, en général, a l'amour et le sentiment du vrai, il est aussi entraîné par des préjugés, des penchants et des intérêts qui le font presque toujours s'écarter du sentier de la vérité, qu'il s'agisse des choses ou des hommes.

¹¹ On sait que, par suite de leurs imparfaites notions astronomiques, les Juifs confondaient la formation de l'univers avec celle de notre planète qui, selon eux, en était le centre et le chef-d'œuvre, et qu'ainsi, toute existence, qu'on disait avoir précédé cette formation, était nécessairement une existence divine.

Un critérium de quelque valeur a jusqu'à présent manqué aux biographies après décès : C'est qu'on n'a pas admis les morts à décliner l'honneur des éloges immérités ou à repousser des accusations injustes.

Ne nous étonnons donc pas qu'Allan Kardec n'ait pu échapper à cette loi commune. Cette destinée, plus qu'un autre, il l'a éprouvée, même de son vivant ; il a été victime d'odieuses calomnies, d'extravagantes et d'impudentes diffamations. Cependant il a des titres réels au respect de ses contemporains et de la postérité, titres qu'on ne saurait lui contester sans injustice.

Le premier, il a publié des livres sur une doctrine que les uns ont accueillie avec indifférence, les autres avec haine et mépris, et toutes ces oppositions, toutes ces tribulations, il avait dû les prévoir ; car elles lui avaient été révélées à l'avance. A ce point de vue, il a donc fait preuve de courage et d'abnégation.

Il n'a jamais revendiqué le titre d'inventeur, de chef d'école ; car son rôle s'est borné à colliger, à centraliser des documents, écrits en dehors de son influence et quelquefois même de ses idées personnelles. Ces documents, il s'est borné à les accompagner de ses commentaires et de ses réflexions ; puis il a mis tous ses soins à les vulgariser. A cette tâche ardue et ingrate, il a consacré uniquement, pleinement, entièrement, quinze années de son existence.

Il a lutté contre ses adversaires, mais toujours avec succès ; car il avait pour lui le bon sens, la logique, la connaissance du vrai, puis la sagesse, la prudence, l'habileté et le talent.

La mort d'Allan Kardec a été l'occasion d'un véritable succès pour le Spiritisme. Parmi les discours qui ont été prononcés sur sa tombe, figure en première ligne celui de Camille Flammarion, qui a affirmé hautement et publiquement les vérités de cette doctrine, en les expliquant par les données de la science la plus avancée.

Pour ceux qui l'ignorent, je dois dire que Camille Flammarion est un savant officiel et un écrivain de premier mérite, parfaitement posé dans la littérature ; c'est une autorité que personne n'oserait récuser. Il s'est déclaré franchement spirite. Maintenant il n'est plus permis de traiter les spirites de niais ou d'imposteurs ; car ce serait porter une accusation contre un homme d'une grande valeur ; ce serait aujourd'hui une présomption ridicule.

Aussi les journaux qui habituellement attaquaient le Spiritisme d'une façon plaisante ou mordante, se sont renfermés dans un silence prudent ; car ils avaient à éviter le double écueil de la rétractation ou d'une critique devenue dangereuse par le puissant adversaire qu'ils auraient eu à combattre, si indirectement que ce fût.

Que serait-ce donc si tous ceux qui croient au Spiritisme se faisaient connaître ? Il y a parmi les croyants des personnes d'un mérite hors ligne, d'autres qui occupent les positions sociales les plus élevées. Dès qu'elles pourront le faire, ces personnes avoueront leurs croyances ; alors les anti-spirites seront couverts de confusion et échapperont par divers subterfuges aux embarras de leur position.

Armand Greslez. »

Variétés

La ligue de l'enseignement. - Constitution officielle du groupe parisien.

Nous avons assisté, samedi 19 juin, à la première assemblée générale, tenue par le Cercle parisien de la Ligue de l'Enseignement, dans la salle des Conférences du boulevard des Capucines, sous la présidence de M. Jean Macé.

Cette réunion avait pour objet spécial de donner une constitution officielle au groupe parisien, et de rendre compte des travaux accomplis depuis sa fondation. - Ainsi que le disait M. Allan Kardec, en parlant de la Ligue de l'Enseignement (Revue spirite de mars, avril et août 1867, pages 79, 110 et 240), - nos sympathies sont acquises à toutes les idées progressives, à toutes les tentatives qui ont pour objet d'élever le niveau intellectuel. Nous sommes donc heureux d'avoir pu constater les résultats pratiques de cette belle institution, et nous regrettons vivement que l'abondance des

matières nous oblige à remettre à un prochain numéro l'analyse de la constitution adoptée dans la séance à laquelle nous avons eu l'honneur d'assister.

Dissertations spirites

La Régénération – marche du progrès

(Paris, 20 juin 1869.)

Depuis de longs siècles les humanités poursuivent uniformément leur marche ascendante à travers le temps et l'espace. Chacune parcourt, étape par étape, la route du progrès, et si elles diffèrent par les moyens infiniment variés que la Providence a mis entre leurs mains, elles sont toutes appelées à se fusionner, à s'identifier dans la perfection, puisque toutes elles partent de l'ignorance et de l'inconscience d'elles-mêmes pour se rapprocher indéfiniment d'un même but : Dieu ; pour atteindre au bonheur suprême par la connaissance et l'amour.

Il en est des univers et des mondes comme des peuples et des individus. Les transformations physiques de la terre qui nourrit le corps, peuvent se diviser en deux modes, de même que les transformations morales et intelligentes qui élargissent l'esprit et le cœur.

La terre se modifie par la culture, par le défrichement et les efforts persévérants de ses possesseurs intéressés ; mais à ce perfectionnement incessant, doivent s'ajouter les grands cataclysmes périodiques qui sont pour le régulateur suprême, ce que sont la pioche et la charrue pour le laboureur.

Les humanités se transforment et progressent par l'étude persévérante et par l'échange des pensées. En s'instruisant, en instruisant les autres, les intelligences s'enrichissent, mais des cataclysmes moraux régénérant la pensée sont nécessaires pour déterminer l'adoption de certaines vérités.

On s'assimile sans secousse et progressivement les conséquences des vérités adoptées ; il faut un concours immense d'efforts persévérants pour faire accepter de nouveaux principes. On marche lentement sans fatigue sur une route plane ; il faut réunir toutes ses forces pour gravir un sentier agreste et renverser les obstacles qui surgissent. C'est alors que, pour avancer, l'homme doit nécessairement briser la chaîne qui l'attache au pilori du passé, par l'habitude, la routine et le préjugé ; sinon l'obstacle reste toujours debout, et l'on tourne dans un cercle sans issue, jusqu'à ce qu'on ait compris que pour vaincre la résistance qui ferme la route de l'avenir, il ne suffit pas de briser des armes vieilles et ébréchées, mais qu'il est indispensable d'en créer d'autres.

Détruire un navire qui fait eau de toutes parts avant d'entreprendre une traversée maritime, est une œuvre de prudence, mais encore faut-il, pour accomplir le voyage, se créer de nouveaux moyens de transport. Voilà cependant où en sont actuellement un certain nombre d'hommes de progrès dans le monde moral et philosophique comme dans les autres mondes de la pensée ! Ils ont tout sapé, tout attaqué ! Les ruines se font partout, mais ils n'ont pas encore compris que sur ces ruines, il faut élever quelque chose de plus sérieux qu'une libre pensée et une indépendance morale, indépendantes seulement de la morale et de la raison. Le néant sur lequel ils s'appuient n'est un mot bien profond que parce qu'il est bien creux. Dieu n'a pas plus créé les mondes de rien que l'homme ne peut se créer de nouvelles croyances sans bases. Ces bases sont dans l'étude et l'observation des faits.

La vérité éternelle, comme la loi qui la consacre, n'attend pas pour exister le bon plaisir des hommes ; elle est et gouverne l'univers en dépit de ceux qui ferment les yeux pour ne point la voir. L'électricité existait avant Galvani et la vapeur avant Papin, comme la croyance nouvelle et les principes philosophiques de l'avenir existent avant que les publicistes et les philosophes ne les aient consacrés.

Soyez des pionniers persévérants et infatigables !... Si l'on vous traite de fous comme Salomon de Caus, si l'on vous repousse comme Fulton, marchez toujours, car le temps, ce juge suprême, saura faire sortir des ténèbres ceux qui alimentent le phare qui doit, un jour, éclairer toute l'humanité.

Sur la terre, le passé et l'avenir sont les deux bras d'un levier qui a le présent pour point d'appui. Tant que la routine et les préjugés ont cours, le passé est à l'apogée. Dès que la lumière se fait, la bascule joue, et le passé, qui obscurcit, disparaît pour laisser surgir l'avenir qui rayonne.
Allan Kardec.

La Science et la Philosophie

(Société de Paris, 23 avril 1869.)

La science est lente dans ses affirmations, mais elle est sûre ; elle repousse quelquefois la vérité, mais jamais l'erreur absolue n'est son partage. Elle procède avec une rigueur toute mathématique ; elle n'admet que ce qui est, tandis que la philosophie admet tout ce qui peut être ; de là, la différence que l'on remarque entre l'acheminement au but de l'une et de l'autre. La philosophie arrive de prime-saut ; la science gravit péniblement et à pas comptés le sentier aride de la connaissance positive. Mais philosophie et science sont sœurs ; elles partent de la même origine pour fournir la même carrière et faire la même fin. Seule, la philosophie peut faire des écarts que la raison et l'expérimentation scientifique doivent réprimer, et la science isolée conduirait peut-être à l'anéantissement des sentiments, si elle n'était rectifiée par la régénératrice par excellence des sentiments du cœur et des aspirations aux progrès moraux.

Dans les périodes originelles de l'élaboration des mondes, le sophisme possède les hommes de concert avec l'erreur scientifique. Puis les penseurs et les savants, prenant des voies diverses, se séparent pendant les phases consacrées à la lutte, pour se réunir plus tard dans un triomphe commun.

Vous êtes, sans doute, bien loin encore d'avoir le dernier mot de toutes choses ; mais vous arrivez à grands pas à cette époque où l'humanité avancera vers l'infini sur une seule route, large, sûre, tolérante et solidaire. L'homme ne sera plus une unité combattant pour sa propre gloire et cherchant à se grandir sur les cadavres intellectuels de ses contemporains. Il sera un élément de la grande famille, une modalité faisant partie d'un tout harmonieux, un instrument raisonnant juste dans un concert sans défaut ! Ce sera l'ère du bonheur par excellence, l'ère bénie, l'ère de la paix par la fraternité et du progrès par l'union des efforts intelligents.

Honneur à la philosophie qui sait s'adjoindre la science pour obtenir un tel résultat.

Honneur à ceux de la science qui osent affirmer leurs croyances philosophiques, et tirer de son enveloppe pour le déployer aux yeux étonnés du monde de la pensée, le drapeau sur lequel ils ont inscrit ces trois mots : Travail, expérimentation, certitude.

La philosophie privée de la science s'élance dans l'infini, mais elle ne vole que d'une aile et retombe épuisée des hauteurs où elle aspire. La science sans la philosophie, c'est un borgne qui ne voit bien que d'un seul côté ; elle n'aperçoit pas l'abîme qui se creuse sous son œil absent. La science et la philosophie unies dans un commun essor vers l'inconnu, c'est la certitude, c'est la vérité allant à Dieu.

Clélie Duplantier.

Notices Bibliographiques

Les derniers jours d'un philosophe par Sir Humphry Davy

Entretiens sur les sciences, sur la nature et sur l'âme. Ouvrage traduit de l'anglais et annoté par Camille Flammarion¹².

(Deuxième article. - Voir la Revue de juin 1869.)

¹² 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50. Paris, 1869, Didier, et à la *Librairie spirite*, 7, rue de Lille.

Comme nous l'avions espéré, nous pouvons annoncer aujourd'hui l'apparition de cette traduction si longuement élaborée. Nous l'avons fait remarquer déjà dans le dernier numéro de la Revue, cet ouvrage écrit dans les dernières années de sa vie, par l'un des plus grands chimistes du monde, a livré à l'examen des penseurs, il y a quarante ans, - en 1829, - les théories sur lesquelles s'appuie aujourd'hui la doctrine spirite ; c'est-à-dire la pluralité des mondes habités, la pluralité des existences de l'âme, la réincarnation (sur la terre et sur les autres planètes), la communication avec les Esprits par les rêves et les pressentiments, et jusqu'à la théorie du périsprit.

La traduction de M. Flammarion paraît aujourd'hui, en même temps que la Revue. Cet ouvrage sera bientôt entre les mains de tous nos lecteurs. Sa lecture sera d'ailleurs d'autant plus instructive, que l'auteur passe en revue les principaux sujets de la science moderne et les grands faits de l'histoire de l'humanité, et que le traducteur a eu soin de compléter par des notes sur les progrès accomplis depuis par la science. Le livre se divise en six dialogues, qui ont pour titre : la Vision, - la Religion, - l'Inconnu, - l'Immortalité, - la Philosophie de la Chimie - et le Temps. En annonçant cette œuvre excellente, nous nous faisons un devoir d'en extraire quelques passages, qui donneront une juste idée des opinions philosophiques de l'illustre chimiste anglais.

Le premier dialogue, la Vision, et dont la scène se passe à Rome, au Colisée, a pour objet un voyage dans les planètes, sous la conduite d'un Esprit que sir Humphry Davy entend sans le voir.

L'Esprit a fait apparaître le tableau des phases primitives de l'humanité, et adresse ensuite la question suivante à l'auteur.

« Tu vas me dire : « Est-ce que l'Esprit s'engendre ? L'âme est-elle créée avec le corps ? » Ou bien : « La faculté mentale est-elle le résultat de la matière organisée et un perfectionnement nouveau donné à la machine, perfectionnement amenant le mouvement et la pensée ? »

Après avoir mis cette question dans ma tête, comme si j'avais eu l'intention de la lui adresser moi-même, dit Davy, mon Génie inconnu modifia l'intonation de sa voix, qui prit, au lieu de sa mélodieuse douceur, un timbre sonore et majestueux. « Je vous proclame, me dit-il, que ni l'une ni l'autre de ces vues ne sont vraies. Mon intention est de vous révéler les mystères des natures spirituelles ; mais il est à craindre que, voilé comme vous l'êtes par les sens corporels, ces mystères ne puissent vous être compréhensibles.

Les âmes sont éternelles et indivisibles, mais leurs manières d'être sont aussi infiniment variées que les formes de la matière. Elles n'ont rien de commun avec l'espace, et, dans leurs transitions, sont indépendantes du temps, de sorte qu'elles peuvent passer d'une partie de l'univers à l'autre, par des lois entièrement étrangères au mouvement. Les âmes sont des êtres intellectuels de divers degrés, appartenant en fait à l'Esprit infini. Dans les systèmes planétaires (de l'un desquels dépend ce globe que tu habites), elles sont transitoirement dans un état d'épreuve, tendant constamment et gravitant sans cesse en général vers un mode d'existence plus élevé.

S'il m'était permis d'étendre ta vision jusqu'aux destinées des existences individuelles, je pourrais te montrer comment le même Esprit, qui dans le corps de Socrate, développa les fondations des vertus morales et sociales, fut dans celui du czar Pierre, doué de la puissance suprême, et jouit du bonheur incomparable d'améliorer un peuple grossier. Je pourrais te montrer la monade spirituelle, qui avec les organes de Newton, laissa voir une intelligence presque surhumaine, située maintenant dans un meilleur et plus haut état d'existence planétaire, puisant la lumière intellectuelle à une source plus pure et s'approchant plus près encore de l'Esprit infini et divin. Prépare donc ta pensée, et tu entreverras au moins cet état supérieur et splendide, dans lequel vivent depuis leur mort les êtres qui ont déjà montré une haute intelligence sur la Terre, et qui s'élèvent dans leurs transitions à des natures nouvelles et plus célestes. »

Ici, sir Humphry, transporté par l'Esprit à travers notre système planétaire, fait une description des plus intéressantes du spectacle qu'il a sous les yeux, et en particulier du monde de Saturne. - Le défaut d'espace nous oblige, à regret, à la passer sous silence. - Sir Humphry Davy considérait avec étonnement l'aspect étrange des êtres qu'il avait sous les yeux lorsque l'Esprit reprit :

« Je sais quelles réflexions t'agitent, L'analogie te fait défaut ici, et il te manque les éléments du savoir pour comprendre la scène qui se déroule devant toi. Tu es à présent dans le cas où se

trouverait une mouche si son œil multiple était tout à coup métamorphosé en un œil semblable à celui de l'homme, et tu es complètement incapable de mettre ce que tu vois en relation avec tes connaissances normales antérieures. Eh bien, ces êtres, qui sont devant toi, ce sont les habitants de Saturne. Ils vivent dans l'atmosphère. Leur degré de sensibilité et de bonheur intellectuel surpasse de beaucoup celui des habitants de la Terre. Ils sont doués de sens nombreux, de moyens de perception dont tu ne pourrais saisir l'action. Leur sphère de vision est beaucoup plus étendue que la tienne et leurs organes du toucher incomparablement plus délicats et plus finement perfectionnés. Il est inutile que j'essaie de t'expliquer leur organisation, tu ne saurais évidemment la concevoir ; quant à leurs occupations intellectuelles, je vais essayer de t'en donner quelque idée.

Ils ont asservi, modifié et appliqué les forces physiques de la nature, d'une manière analogue à celle qui caractérise l'œuvre industrielle de l'homme terrestre ; mais jouissant de pouvoirs supérieurs, ils ont obtenu des résultats également supérieurs. Leur atmosphère, ayant beaucoup plus de densité que la vôtre, et la pesanteur spécifique de leur planète étant moindre, ils ont pu déterminer les lois qui appartiennent au système solaire avec beaucoup plus de précision qu'il ne vous serait possible d'en apporter à cette connaissance ; et le premier venu de ces êtres saurait t'annoncer quels sont en ce moment la position et l'aspect de votre lune, avec une telle précision que tu serais convaincu qu'il la voit, tandis que sa connaissance ne serait pourtant que le résultat du calcul.

Ils n'ont point de guerres, et n'ambitionnent que la grandeur intellectuelle ; ils ne ressentent aucune de vos passions, si ce n'est un grand sentiment d'émulation dans l'amour de la gloire. Si je devais te montrer les diverses parties de la surface de cette planète, tu apprécierais les résultats merveilleux du pouvoir dont sont douées ces hautes intelligences, et la manière admirable dont elles ont su appliquer et modifier la matière.

Je pourrais maintenant te transporter en d'autres planètes et te montrer dans chacune des êtres particuliers, offrant certaines analogies les unes avec les autres, mais différant essentiellement dans leurs facultés caractéristiques.

Sur Jupiter, tu verrais des créatures analogues à celles que tu viens d'observer sur Saturne, mais munies de moyens de locomotion bien différents. Dans les mondes de Mars et de Vénus, tu trouverais des races dont les formes sont plus rapprochées de celles qui appartiennent à la Terre ; mais, dans chaque partie du système planétaire, il existe un caractère spécial à toutes les natures intellectuelles : c'est le sens de la vision, la faculté organique de recevoir les impressions de la lumière.

Les systèmes organisés les plus parfaits, même dans les autres parties de l'univers, possèdent encore cette source de sensibilité et de jouissance ; mais leurs organismes d'une subtilité inconcevable pour vous, sont formés de fluides autant élevés au-dessus de l'idée générale que vous vous faites de la matière, que les gaz les plus subtils que tes études t'ont montrés, sont au-dessus des solides terrestres les plus lourds.

Le grand univers est partout occupé par la vie ; mais le mode de manifestation de cette vie est infiniment diversifié, et il faut que les formes possibles, en nombre infini, soient revêtues par les natures spirituelles avant la consommation de toutes choses.

La comète, s'enfuyant à travers les cieux avec sa traînée lumineuse, s'est déjà montrée à tes regards ; eh bien ! ces mondes singuliers sont aussi le séjour d'êtres vivants, qui puisent les éléments et les joies de leur existence dans la diversité des circonstances auxquelles ils sont exposés ; traversant pour ainsi dire l'espace infini, ils sont continuellement charmés par la vue de mondes et de systèmes nouveaux. Imagine si tu le peux, l'étendue incommensurable de leurs connaissances !

Ces êtres tellement grands, tellement glorieux, doués de fonctions qui te sont incompréhensibles, jadis appartenirent à la Terre ; leurs natures spirituelles se sont élevées par les degrés différents de la vie planétaire, se sont dépouillées de leur poussière et n'ont emporté avec elles que leur puissance intellectuelle. Ils habitent maintenant ces astres glorieux, qui les mettent en relation avec les diverses régions du grand univers.

Tu me demandes en esprit s'ils ont quelque connaissance ou souvenir de leurs transmigrations ? Raconte-moi tes propres souvenirs dans le sein de ta mère, et je te donnerai ma réponse...

Apprends-le donc, c'est la loi de la sagesse suprême : qu'aucun Esprit n'apporte dans un autre état d'existence des habitudes ou des qualités mentales autres que celles qui sont en rapport avec sa situation nouvelle. Le savoir relatif à la Terre ne serait pas plus utile à ces êtres glorifiés, que ne le serait leur poussière terrestre organisée, laquelle dans une température pareille serait réduite à son dernier atome ; sur la Terre même, le papillon n'emporte pas, avec lui dans l'air, les organes ou les appétits de la chenille rampante dont il est sorti. Toutefois, il y a un sentiment, une passion, que la monade ou essence spirituelle conserve toujours avec elle dans tous les étages de son existence, et qui chez ces êtres heureux et élevés, s'augmente perpétuellement encore. C'est l'amour du savoir, c'est cette faculté intellectuelle, qui devient en effet, dans son dernier et plus parfait développement, l'amour de la sagesse infinie et l'union avec Dieu. Voilà la grande condition du progrès de l'âme en ses transmigrations dans la vie éternelle.

Même dans la vie imparfaite de la terre, cette passion existe à quelque degré ; elle s'accroît avec l'âge, survit au perfectionnement des facultés corporelles, et au moment de la mort se conserve dans l'être conscient. La destinée future de l'être dépend de la manière dont cette passion intellectuelle a été exercée et agrandie pendant son épreuve terrestre transitoire. Si elle a été mal appliquée, l'être est dégradé, et continue d'appartenir à la Terre ou à quelque système inférieur, jusqu'à ce que ses défauts soient corrigés par les épreuves pénibles d'existences nouvelles. (Nous nous faisons nous-mêmes ce que nous sommes.) Au contraire, quand l'amour de la perfection intellectuelle s'est exercé sur de nobles objets, dans la contemplation et dans la découverte des propriétés des formes créées, lorsque l'Esprit s'est efforcé d'appliquer ses études à un but utile et bienfaisant pour l'humanité, aussi bien qu'à la connaissance des lois ordonnées par l'intelligence suprême, la destinée du principe pensant continue de s'effectuer dans l'ordre ascendant ; il monte à un monde planétaire supérieur. »

Voici quelques-unes de ses hautes conceptions sur la nature de l'âme :

« Le monde externe ou matériel n'est, en définitive, pour nous qu'un amoncellement de sensations. En remontant aux premiers souvenirs de notre existence, nous trouvons un principe constamment présent, ce qu'on peut nommer la monade, ou moi, qui s'associe intimement avec des sensations particulières produites par nos organes. Ces organes sont en rapport avec des sensations d'un autre genre et les accompagnent pour ainsi dire à travers les métamorphoses corporelles de notre existence, laissant temporairement une ligne de sensation qui les réunit toutes ; mais la monade ne s'absente jamais, et nous ne pourrions assigner ni commencement ni fin à ses opérations. Dans le sommeil, on perd quelquefois le commencement et la fin d'un rêve, et l'on se souvient du milieu. Un rêve n'a pas le moindre rapport avec un autre, et cependant on a la conscience d'une variété infinie de rêves qui se sont succédé sans que la plupart du temps nous puissions clairement en retrouver le fil, - parce qu'il y a entre eux des diversités et des lacunes apparentes.

Nous avons les mêmes analogies pour croire à une infinité d'existences antérieures, qui ont dû avoir entre elles de mystérieux rapports. L'existence humaine peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. Que nos idées proviennent des sensations dues à nos organes, on ne peut pas plus le nier que la relation qui existe entre les vérités mathématiques et les formules qui les démontrent. Toutefois, ces signes ne sont pas eux-mêmes des faits, pas plus que les organes ne sont la pensée.

L'histoire entière de l'âme présente le tableau d'un développement effectué selon une certaine loi ; nous ne gardons le souvenir que des changements qui nous ont été utiles. L'enfant a oublié ce qu'il faisait au sein de sa mère ; bientôt il ne se rappellera plus rien des souffrances et des jeux qui composèrent ses deux premières années. Cependant, on voit quelques habitudes prises dès cet âge subsister en nous pendant toute la vie ; c'est à l'aide des organes matériels que le principe pensant compose le trésor de ses pensées et les sensations de modification avec le changement des organes. Dans la vieillesse, l'esprit émoussé tombe dans une sorte de sommeil, d'où il se réveillera pour une existence nouvelle.

Ne pouvant mettre sous les yeux de nos lecteurs que quelques fragments trop courts de cette intéressante publication, nous terminerons par une théorie de pénétration qu'on croirait extraite des

ouvrages spirites modernes. Voici en quels termes s'exprime sir Humphry Davy, dans le dialogue l'Immortalité, page 275 et suiv.

Essayer d'expliquer de quelle manière le corps est uni à la pensée, serait assurément du temps perdu. Les nerfs et le cerveau y sont évidemment en liaison intime ; mais dans quel rapport ? Voilà ce qu'il est impossible de définir. A en juger par la rapidité et la variété infinies des phénomènes de la perception, il paraît extrêmement probable qu'il y a dans le cerveau et dans les nerfs une substance infiniment plus subtile que tout ce que l'observation et l'expérience y fait découvrir. Ainsi, on peut supposer que l'union immédiate du corps avec l'âme, de la matière avec l'esprit, a lieu par l'intermédiaire d'un corps fluide invisible, d'une sorte d'élément éthéré insaisissable par nos sens, et qui est peut-être à la chaleur, à la lumière et à l'électricité ce que celles-ci sont aux gaz. Le mouvement est plus facilement produit par la matière légère, et chacun sait que des agents impondérables, tels que l'électricité, renversent les plus fortes constructions. Il ne me paraît pas improbable que quelque chose du mécanisme raffiné et indestructible de la faculté pensante n'adhère, même après la mort, au principe sensitif. Car, malgré la destruction par la mort des organes matériels, tels que les nerfs et le cerveau, l'âme peut sans doute, garder indestructiblement quelque chose de cette nature plus éthérée. Parfois je pense que les facultés appelées instinctives appartiennent à cette nature raffinée. La conscience paraît avoir une source insaisissable et rester en relation occulte avec une existence antérieure. »

Nous avons voulu signaler ces passages à nos lecteurs. Sir Humphry Davy fut un des grands apôtres du progrès. Le Spiritisme ne peut avoir de meilleurs auxiliaires que dans le témoignage indirect de ces savants illustres qui, par l'étude de la nature, sont arrivés à la découverte des vérités nouvelles. De telles œuvres font donc de droit partie de la bibliothèque du Spiritisme, et nous devons savoir gré à M. Camille Flammarion de s'être imposé la tâche de traduire et d'annoter le remarquable ouvrage de sir Humphry Davy.

Instruction pratique sur l'organisation des groupes spirites spécialement dans les campagnes.
Par M. C...13.

Ce livre dont nous sommes heureux de saluer l'apparition, car il nous semble appelé à rendre de grands services et remplir une lacune importante, comme application spéciale, est un résumé des principes les plus essentiels qui doivent présider à l'organisation des groupes pour assurer leur vitalité et les mettre en mesure de produire des résultats satisfaisants.

M. Allan Kardec, à qui l'auteur, spirite fervent et dévoué, avait confié son manuscrit, en faisait grand cas, et se proposait de le faire paraître en même temps que d'autres travaux de même nature malheureusement interrompus par sa mort, mais qui, pour être retardés, ne seront pas perdus, nous l'espérons, pour ceux qui ont su apprécier l'éminente logique, la clarté et la concision de l'auteur du Livre des Esprits.

L'auteur s'est donné pour but particulier d'éclairer et de rendre utile la propagation du Spiritisme dans les campagnes. La modestie de ses vues n'empêche pas que cet ouvrage ne puisse être d'une utilité incontestable même dans les grandes villes et dans les groupes déjà organisés.

Ce qui manque souvent, en effet, non-seulement dans les campagnes, mais encore à un certain nombre de nos frères en croyance habitant les villes, nous ne devons pas craindre de le dire, c'est l'esprit d'organisation et de méthode, sans lequel les meilleures intentions deviennent improductives. On se figure généralement que, pour s'instruire soi-même et faire des prosélytes, il est absolument nécessaire d'avoir des médiums et d'obtenir des manifestations. C'est une erreur. Nous pouvons même dire, et c'est là un résultat d'expérience, que, pour la plupart de ceux qui ne sont pas préparés par l'étude des ouvrages et par le raisonnement, les manifestations ont, en général, peu de poids ; plus elles sont extraordinaires, plus elles rencontrent d'opposition, parce qu'on est naturellement porté à douter d'une chose qui n'a pas une sanction rationnelle ; chacun l'envisage à son point de vue, et le scepticisme d'une part, l'ignorance et la superstition de l'autre, font voir les causes sous un

¹³ Librairie spirite, 7, rue de Lille. Paris, 1 vol. in-12. Prix : 1 fr.

faux jour, tandis qu'une explication préalable a pour effet de combattre les idées préconçues et de démontrer, sinon la réalité, du moins la possibilité des phénomènes ; on comprend avant d'avoir vu, et dès ce moment la conviction est au trois quarts accomplie.

Il n'est pas toujours utile non plus de chercher à faire des convictions quand même. Il est souvent préférable de se tenir sur la réserve, et de laisser à la Providence le soin d'amener les circonstances favorables. Le nombre des hommes de bonne volonté est plus grand qu'on ne le croit et leur exemple, en se multipliant, produira plus d'effet que les paroles.

M. C... examine toutes ces questions avec autant de logique que de clarté, ainsi que les moyens à employer pour combattre les causes de divisions qui peuvent naître entre les membres d'un même groupe. Aussi sommes-nous persuadé que ces instructions seront fécondes en résultats satisfaisants, si chacun s'attache à s'en assimiler l'esprit et à en mettre les préceptes en pratique. Nous devons à l'auteur des remerciements et des félicitations pour cette publication qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous ceux qui désirent coopérer activement au développement de la philosophie spirite.

En vente au 1er Juin 1869

Librairie spirite, 7, rue de Lille. Nouvelle édition de la brochure la Révélation, dont plus de dix mille exemplaires se sont déjà écoulés. - Broch. in-18, 15 cent. ; Vingt exemplaires, 2 fr. ; par la poste, 2 fr. 60. c.

Onzième édition du Livre des Médioms (partie expérimentale), guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations ; 1 vol. in-12, prix : 3 fr. 50.

Quatrième édition du Ciel et Enfer, ou la justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Remarque. La partie doctrinale de cette nouvelle édition entièrement revue et corrigée par M. Allan Kardec, a subi d'importantes modifications. Quelques chapitres notamment ont été entièrement refondus et considérablement augmentés.

Sous presse : Lumen par C. Flammarion.

Cet intéressant travail, dont la première partie a été insérée dans la Revue du xixe siècle, aujourd'hui complété par d'importantes additions, sera prochainement publié en un volume (Revue spirite de mars et mai 1867, pages 93 et 151.)

Avis important

Histoire de Jeanne d'Arc, dictée par elle-même à mademoiselle Ermance Dufaux. 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. ; franco, 3 fr. 30 c. Nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de retrouver une centaine de volumes de cet intéressant ouvrage, considéré depuis longtemps déjà comme entièrement épuisé. Ceux de nos abonnés qui ont cherché en vain jusqu'ici à l'acquérir, pourront se le procurer, en s'adressant à M. Bittard, gérant de la Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Pour le comité de rédaction, le Secrétaire-gérant, A. Desliens.

Allan Kardec

Août 1869

Théorie de la beauté

Œuvres posthumes

La beauté est-elle une chose de convention, et relative à chaque type ? Ce qui constitue la beauté chez certains peuples n'est-il pas, pour d'autres, une affreuse laideur ? Les nègres se trouvent plus beaux que les blancs, et vice versa. Dans ce conflit des goûts, y a-t-il une beauté absolue, et en quoi consiste-t-elle ? Sommes-nous réellement plus beaux que les Hottentots et les Cafres, et pourquoi ? Cette question qui, au premier abord, semble étrangère à l'objet de nos études, s'y rattache pourtant d'une manière directe, et touche à l'avenir même de l'humanité. Elle nous a été suggérée, ainsi que sa solution, par le passage suivant d'un livre fort intéressant et très instructif, intitulé : *Les révolutions inévitables dans le globe et dans l'humanité*, par Charles Richard¹⁴.

L'auteur s'attache à combattre l'opinion de la dégénérescence physique de l'homme depuis les temps primitifs ; il réfute victorieusement la croyance à l'existence d'une race primitive de géants, et s'attache à prouver qu'au point de vue de la force physique et de la taille, les hommes d'aujourd'hui valent les anciens, si même ils ne les surpassent pas.

Passant à la beauté des formes, il s'exprime ainsi, pages 41 et suivantes :

« En ce qui touche à la beauté du visage, à la grâce de la physionomie, à cet ensemble qui constitue l'esthétique du corps, l'amélioration est encore plus sensible et peut être plus facilement constatée. Il suffit pour cela de jeter un regard sur les types que les médailles et les statues antiques nous ont transmis intacts à travers les siècles.

L'iconographie de Visconti et le musée du comte de Clarol sont, entre plusieurs autres, deux sources où il est facile de puiser les éléments variés de cette étude intéressante.

Ce qui frappe tout d'abord dans cet ensemble de figures, c'est la rudesse des traits, l'animalité de l'expression, la cruauté du regard. On sent avec un frisson involontaire qu'on a affaire là à des gens qui vous couperaient sans pitié en morceaux pour vous donner à manger à leurs murènes, ainsi que le faisait Pollion, riche gourmet de Rome et familier d'Auguste.

Le premier Brutus (Lucius-Junius), celui qui fit trancher la tête à ses deux fils et assista de sang-froid à leur supplice, ressemble à une bête de proie. Son profil sinistre emprunte à l'aigle et au hibou ce que ces deux carnassiers de l'air ont de plus farouche. On ne peut douter, en le voyant, qu'il n'ait mérité le honteux honneur que l'histoire lui confère ; s'il a tué ses deux fils, il eût certainement égorgé sa mère pour le même motif.

« Le second Brutus (Marius), qui poignarda César, son père adoptif, précisément à l'heure où celui-ci comptait le plus sur sa reconnaissance et son amour, rappelle dans ses traits un niais fanatique ; il n'a pas même cette beauté sinistre que l'artiste découvre souvent dans cette énergie outrée qui pousse au crime.

Cicéron, le brillant orateur, l'écrivain spirituel et profond, qui a laissé un si grand souvenir de son passage dans ce monde, a une figure écrasée et commune qui devait le rendre beaucoup moins agréable à voir qu'à écouter.

Jules César, le grand, l'incomparable vainqueur, le héros des massacres, qui a fait son entrée dans le royaume des ombres avec un cortège de deux millions d'âmes qu'il y avait expédiées de son vivant, est tout aussi laid que son prédécesseur, mais dans un autre genre. Sa figure maigre et osseuse, montée sur un long cou orné mal à propos d'une pommette saillante, le fait plutôt ressembler à un grand Gilles forain qu'à un grand guerrier.

¹⁴ 1 vol. in-12, Paris Pagnerre, prix 2 fr. 50, franco 2 fr. 75, librairie spirite, 7, rue de Lille.

Galba, Vespasien, Nerva, Caracalla, Alexandre Sévère, Balbin, ne sont pas seulement laids, mais hideux. C'est à peine si dans ce musée des anciens types de notre espèce, l'œil peut rencontrer çà et là quelques figures à saluer d'un regard sympathique. Celle de Scipion l'Africain, de Pompée, de Commode, d'Héliogabale, d'Antinoüs le mignon d'Adrien, sont de ce petit nombre. Sans être belles, dans le sens moderne du mot, ces figures sont néanmoins régulières et d'un aspect agréable.

Les femmes ne sont guère mieux traitées que les hommes, et donnent lieu aux mêmes remarques. Livie, fille d'Auguste, a le profil pointu d'une fouine ; Agrippine fait peur à voir, et Messaline, comme pour dérouter Cabanis et Lavater, ressemble à une grosse servante, plus amoureuse de bonne soupe que d'autre chose.

Les Grecs, il faut le dire, sont généralement moins mal que les Romains. Les figures de Thémistocle et de Miltiade, entre autres, peuvent être comparés aux plus beaux types modernes. Mais Alcibiade, cet aïeul si lointain de nos Richelieu et de nos Lauzun, dont les exploits galants remplissent à eux seuls la chronique d'Athènes, a, comme Messaline, fort peu le physique de son emploi. A voir ses traits solennels et son front réfléchi, on le prendrait plutôt pour un jurisconsulte accroché à un texte de loi, que pour cet audacieux plaisant, qui se faisait exiler à Sparte, uniquement pour coiffer ce pauvre roi Agis, et se vanter après d'avoir été l'amant d'une reine.

Quoi qu'il en soit du petit avantage qui peut être accordé, sur ce point, aux Grecs sur les Romains, quiconque se donne la peine de comparer ces vieux types avec ceux de notre temps, reconnaîtra sans peine que le progrès s'est fait dans cette voie comme dans toutes les autres. Seulement, il sera bon de ne pas oublier, dans cette comparaison, qu'il s'agit ici de classes privilégiées, toujours plus belles que les autres, et que, par suite, les types modernes à opposer aux anciens devront être choisis dans les salons, et non dans les bouges. Car la pauvreté, hélas ! dans tous les temps et sous tous les aspects, n'est jamais belle, et elle est précisément ainsi pour nous faire honte et nous forcer à nous en affranchir un jour.

Je ne veux donc pas dire, tant s'en faut, que la laideur est entièrement disparue de nos fronts, et que l'empreinte divine se retrouve enfin sous tous les masques qui voilent une âme ; loin de moi une affirmation qui pourrait si facilement être contestée par tout le monde. Ma prétention se borne seulement à constater que dans une période de deux mille ans, si peu de chose pour une humanité qui a tant à vivre, la physionomie de l'espèce s'est améliorée d'une manière déjà sensible.

Je crois, en outre, que les plus belles figures antiques sont inférieures à celles que nous pouvons journellement admirer dans nos réunions publiques, dans nos fêtes et jusque dans le courant des rues. Si je ne craignais de blesser certaines modesties, et aussi d'exciter certaines jalousies, cent exemples connus de tous, dans le monde contemporain, confirmeraient l'évidence du fait.

Les adorateurs du passé ont constamment la bouche pleine de leur fameuse Vénus de Médicis, qui leur paraît l'idéal de la beauté féminine, et ils ne prennent pas garde que cette même Vénus se promène tous les dimanches sur les boulevards d'Arles, tirée à plus de cinquante exemplaires, et qu'il est peu de nos villes, particulièrement parmi celles du Midi, qui n'en possèdent quelques-unes...

... Dans tout ce que nous venons de dire, nous n'avons comparé notre type actuel qu'à celui des peuples qui nous ont précédés de quelques milliers d'années seulement. Mais si, remontant plus loin dans les âges, nous perçons les couches terrestres où dorment les débris des premières races qui ont habité notre globe, l'avantage en notre faveur deviendra à ce point sensible, que toute dénégation à ce sujet s'évanouira d'elle-même.

Sous cette influence théologique qui avait arrêté Copernic, Tycho-Brahé, qui persécuta Galilée, et qui, dans ces derniers temps, obscurcit un instant le génie de Cuvier lui-même, la science hésitait à sonder les mystères des époques antédiluviennes. Le récit biblique admis au pied de la lettre dans son sens le plus étroit, paraissait avoir dit le dernier mot de notre origine et des siècles qui nous en séparent. Mais la vérité impitoyable dans ses accroissements, a fini par rompre la casaque de fer dans laquelle on voulait l'emprisonner pour toujours, et par montrer à nu des formes jusques alors cachées.

L'homme qui vivait avant le déluge, en compagnie des mastodontes, de l'ours des cavernes et autres grands mammifères aujourd'hui disparus, l'homme fossile, en un mot, si longtemps nié, est enfin retrouvé, et son existence mise hors de doute. Les travaux récents des géologues, particulièrement ceux de Boucher de Perthes¹⁵, de Filippi et de Lyell, nous permettent d'apprécier maintenant les caractères physiques de ce vénérable aïeul du genre humain. Or, malgré les contes imaginés par les poètes, sur sa beauté originelle, malgré le respect qui lui est dû comme à l'antique chef de notre race, la science est obligée de constater qu'il était d'une laideur prodigieuse.

Son angle facial ne dépassait guère 70° ; ses mâchoires, d'un volume considérable, étaient armées de dents longues et saillantes ; le front était fuyant, les temporaux aplatis, le nez écrasé, les narines larges ; en un mot, ce père vénérable devait ressembler beaucoup mieux à un orang-outang qu'à ses fils lointains d'aujourd'hui. C'est au point que si l'on n'avait trouvé près de lui les haches de silex qu'il avait fabriquées, et, dans quelques cas, les animaux qui portaient encore les traces des blessures produites par ces armes informes, on aurait pu douter du rôle important qu'il jouait dans notre filiation terrestre. Non-seulement il savait fabriquer des haches en silex, mais encore des massues et des pointes de javelots de même matière. La galanterie antédiluvienne allait même jusqu'à confectionner des bracelets et des colliers avec de petites pierres arrondies qui ornaient, dans ces temps reculés, les bras et le cou du sexe enchanteur, devenu beaucoup plus exigeant depuis, ainsi que chacun peut s'en convaincre.

Je ne sais ce qu'en penseront les élégantes de nos jours, dont les épaules étincellent de diamants ; quant à moi, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une émotion profonde, en songeant à ce premier effort tenté par l'homme, à peine dégagé de la brute, pour plaire à sa compagne, pauvre et nue comme lui, au sein d'une nature inhospitalière, sur laquelle sa race doit régner un jour. O nos lointains aïeux ! si vous aimiez déjà, sous vos faces rudimentaires, comment pourrions-nous douter de votre paternité à ce signe divin de notre espèce ?

Il est donc manifeste que ces informes humains sont nos pères, puisqu'ils nous ont laissé des traces de leur intelligence et de leur amour, attributs essentiels qui nous séparent de la bête. Nous pouvons donc, en les examinant attentivement, débarrassés des diluvions qui les couvrent, mesurer comme avec un compas le progrès physique accompli par notre espèce depuis son apparition sur la terre. Or, ce progrès qui, tout à l'heure, pouvait être contesté par l'esprit de système et les préjugés d'éducation, acquiert ici une telle évidence, qu'il n'y a plus qu'à le reconnaître et à le proclamer.

Quelques milliers d'années pouvaient laisser des doutes, quelques centaines de siècles, les dissipent irrévocablement...

... Combien nous sommes jeunes et récents en toutes choses ? Nous ignorons encore notre place et notre voie dans l'immensité de l'univers, et nous osons nier des progrès qui, faute de temps, n'ont pu encore être suffisamment constatés. Enfants que nous sommes, ayons donc un peu de patience, et les siècles, en nous approchant du but, nous révéleront des splendeurs qui échappent dans l'éloignement, à nos yeux à peine entrouverts.

Mais, dès aujourd'hui, proclamons hautement, puisque la science nous le permet déjà, le fait capital et consolateur du progrès lent mais sûr de notre type physique vers cet idéal entrevu par les grands artistes, à travers les inspirations que le ciel leur envoie pour nous révéler ses secrets. L'idéal n'est pas un produit trompeur de l'imagination, un songe fugitif destiné à donner de temps à autre le change à nos misères, c'est un but assigné par Dieu à nos perfectionnements, but infini, parce que l'infini seul, dans tous les cas, peut satisfaire notre esprit et lui offrir une carrière digne de lui. »

De ces observations judicieuses, il résulte que la forme des corps s'est modifiée dans un sens déterminé, et suivant une loi, à mesure que l'être moral s'est développé ; que la forme extérieure est en rapport constant avec l'instinct et les appétits de l'être moral ; que plus ces instincts se rapprochent de l'animalité, plus la forme s'en rapproche également ; enfin, qu'à mesure que les instincts matériels s'épurent et font place aux sentiments moraux, l'enveloppe extérieure, qui n'est

¹⁵ Voir les deux savants ouvrages de M. Boucher de Perthes : *De l'Homme antédiluvien et de ses œuvres*, broch. in-4, 2 fr., franco, 2 fr. 25, et *des Outils de pierre*, broch. in-8, 1 fr. 50 ; franco, 1 fr. 75. Paris, Librairie spirite.

plus destinée à la satisfaction de besoins grossiers, revêt des formes de moins en moins lourdes, plus délicates, en harmonie avec l'élévation et la délicatesse des pensées. La perfection de la forme est ainsi la conséquence de la perfection de l'esprit ; d'où l'on peut conclure que l'idéal de la forme doit être celle que revêtent les Esprits à l'état de pureté, celles que rêvent les poètes et les véritables artistes, parce qu'ils pénètrent, par la pensée, dans les mondes supérieurs.

On a dit depuis longtemps que la figure est le miroir de l'âme. Cette vérité, devenue axiomatique, explique ce fait vulgaire, que certaines laideurs disparaissent sous le reflet des qualités morales de l'Esprit, et que bien souvent, on préfère une personne laide, douée d'éminentes qualités, à celle qui n'a que la beauté plastique. C'est que cette laideur ne consiste que dans des irrégularités de forme, mais n'exclut pas la finesse des traits nécessaire à l'expression des sentiments délicats.

De ce qui précède, on peut conclure que la beauté réelle consiste dans la forme qui s'éloigne le plus de l'animalité, et réfléchit le mieux la supériorité intellectuelle et morale de l'Esprit, qui est l'être principal. Le moral influant sur le physique, qu'il approprie à ses besoins physiques et moraux, il s'ensuit : 1° que le type de la beauté consiste dans la forme la plus propre à l'expression des plus hautes qualités morales et intellectuelles ; 2° qu'à mesure que l'homme s'élèvera moralement, son enveloppe se rapprochera de l'idéal de la beauté, qui est la beauté angélique.

Le nègre peut être beau pour le nègre, comme un chat est beau pour un chat ; mais il n'est pas beau dans le sens absolu, parce que ses traits gros, ses lèvres épaisses accusent la matérialité des instincts ; ils peuvent bien exprimer les passions violentes, mais ne sauraient se prêter aux nuances délicates du sentiment et aux modulations d'un esprit délié.

Voilà pourquoi nous pouvons, sans fatuité, je crois, nous dire plus beaux que les nègres et les Hottentots ; mais peut-être bien aussi serons-nous pour les générations futures améliorées, ce que les Hottentots sont par rapport à nous ; et qui sait si, lorsqu'elles retrouveront nos fossiles, elles ne les prendront pas pour ceux de quelque variété d'animaux.

Cet article ayant été lu à la Société de Paris fut l'objet d'un assez grand nombre de communications présentant toutes les mêmes conclusions. Nous ne rapportons que les deux suivantes, comme étant les plus développées :

Paris, 4 février 1869. - (Méd., madame Malet)

Vous l'avez bien pensé, la source première de toute bonté et de toute intelligence est aussi la source de toute beauté. - L'amour engendre la perfection de toute chose, et il est lui-même la perfection. - L'esprit est appelé à acquérir cette perfection, son essence et sa destinée. Il doit par son travail s'approcher de cette intelligence souveraine et de cette bonté infinie ; il doit donc aussi revêtir de plus en plus la forme parfaite qui caractérise les êtres parfaits.

Si, dans vos sociétés malheureuses, sur vos globes encore mal équilibrés, l'espèce humaine est si loin de cette beauté physique, cela vient de ce que la beauté morale est à peine développée encore. La connexité entre ces deux beautés est un fait certain, logique et dont l'âme a, dès ici-bas, l'intuition. En effet, vous savez tous combien est pénible l'aspect d'une charmante physionomie démentie par le caractère. Si vous entendez parler d'une personne de mérite avéré, vous la revêtez de suite des traits les plus sympathiques, et vous êtes douloureusement impressionnés à la vue d'une figure qui contredit vos prévisions.

Que conclure de là ? sinon que, comme toute chose que l'avenir tient en réserve, l'âme a la prescience de la beauté à mesure que l'humanité progresse et s'approche de son type divin. Ne tirez point d'arguments contraires à cette affirmation de la décadence apparente où se trouve la race la plus avancée de ce globe. Oui, il est vrai, l'espèce semble dégénérer, s'abâtardir ; les infirmités s'abattent sur vous avant la vieillesse ; l'enfance même souffre de maladies qui n'appartiennent d'habitude qu'à un autre âge de la vie ; mais c'est une transition. Votre époque est mauvaise ; elle finit et elle enfante ; elle finit une période douloureuse et enfante une époque de régénération physique, d'avancement moral, de progrès intellectuel. La race nouvelle dont j'ai parlé déjà, aura plus de facultés, plus de cordes aux services de l'esprit ; elle sera plus grande, plus forte, plus belle. Dès le commencement, elle se mettra en harmonie avec les richesses de la création que votre race

insouciant et fatiguée dédaigne ou ignore ; vous aurez fait de grandes choses pour elle, elle en profitera et marchera dans la voie des découvertes et des perfectionnements, avec une ardeur fiévreuse dont vous ne connaissez pas la puissance.

Plus avancés aussi en bonté, vos descendants feront ce que vous n'avez pas su faire de cette terre malheureuse, un monde heureux, où le pauvre ne sera ni repoussé, ni méprisé, mais secouru par des institutions larges et libérales. Déjà l'aurore de ces pensées arrive ; la lueur nous en parvient par moments. Amis, voici le jour enfin où la lumière luira sur la terre obscure et misérable, où la race sera bonne et belle suivant le degré d'avancement qu'elle aura conquis, où le signe mis au front de l'homme ne sera plus celui de la réprobation, mais un signe de joie et d'espérance. Alors la foule des Esprits avancés viendra prendre rang parmi les colons de cette terre ; ils seront en majorité et tout cédera devant eux. Le renouvellement se fera et la face du globe sera changée, car cette race sera grande et puissante, et le moment où elle viendra marquera le commencement des temps heureux.

Pamphile.

(Paris, 4 février 1869.)

La beauté, au point de vue purement humain, est une question bien discutable et bien discutée. Pour en bien juger, il faut l'étudier en amateur désintéressé ; celui qui est sous le charme ne saurait avoir voix au chapitre. Le goût de chacun entre aussi en ligne de compte dans les appréciations qui sont faites.

Il n'est de beau, de réellement beau que ce qui l'est toujours, et pour tous ; et, cette beauté éternelle, infinie, c'est la manifestation divine sous ses aspects incessamment variés, c'est Dieu dans ses œuvres, dans ses lois ! Voilà la seule beauté absolue. - Elle est l'harmonie des harmonies, et elle a droit au titre d'absolue, parce qu'on ne peut rien concevoir de plus beau.

Quant à ce qu'on est convenu d'appeler beau, et qui est véritablement digne de ce titre, il ne faut le considérer que comme une chose essentiellement relative, car on peut toujours concevoir quelque chose de plus beau, de plus parfait. Il n'y a qu'une seule beauté, qu'une seule perfection, c'est Dieu. En dehors de lui, tout ce que nous décorons de ces attributs, ne sont que de pâles reflets du beau unique, un aspect harmonieux des mille et une harmonies de la création.

Il y a autant d'harmonies que d'objets créés, autant par conséquent de beautés types déterminant le point culminant de perfection que peut atteindre une des subdivisions de l'élément animé. - La pierre est belle et diversement belle. - Chaque espèce minérale a ses harmonies, et l'élément qui réunit toutes les harmonies de l'espèce, possède la plus grande somme de beauté à laquelle l'espèce puisse atteindre.

La fleur a ses harmonies ; elle aussi, elle peut les posséder toutes ou isolément, et être différemment belle, mais elle ne sera belle que lorsque les harmonies qui concourent à sa création seront harmoniquement fusionnées. - Deux types de beauté peuvent produire par leur fusion un être hybride, informe, repoussant d'aspect. - Il y a alors cacophonie ! Toutes les vibrations étaient harmoniques isolément, mais la différence de leur tonalité a produit un désaccord à la rencontre des ondes vibrantes ; de là le monstre !

En descendant l'échelle créée, chaque type animal donne lieu aux mêmes observations, et la férocité, la ruse, l'envie même pourront donner naissance à des beautés spéciales, si le principe qui détermine la forme est sans mélange. L'harmonie, même dans le mal, produit le beau. Il y a le beau satanique et le beau angélique ; la beauté énergique et la beauté résignée. - Chaque sentiment, chaque faisceau de sentiments, pourvu que le faisceau soit harmonique, produit un type de beauté particulier, dont tous les aspects humains sont, non des dégénérescences, mais des ébauches. Aussi est-il vrai de dire, non qu'on est plus beau, mais qu'on s'approche d'avantage de la beauté réelle à mesure qu'on s'élève vers la perfection.

Tous les types s'unissent harmoniquement dans le parfait. Voilà pourquoi il est le beau absolu. - Nous qui progressons, nous ne possédons qu'une beauté relative affaiblie et combattue par les éléments inharmoniques de notre nature.

Lavater.

Allan Kardec.

Aux Spirites

*Constitution de la Société Anonyme à Parts d'Intérêt et à Capital Variable de la Caisse Générale et Centrale du Spiritisme*¹⁶.

Lorsque la mort frappait si cruellement la grande famille spirite tout entière en la personne de son chef vénéré, tous nous perdions un guide éminent et dévoué, consacrant par la pratique les principes si sagement et si solidement élaborés par quinze années d'un travail assidu. Madame Allan Kardec perdait plus encore, car elle était privée inopinément du compagnon de toute sa vie, de l'ami dévoué à qui elle devait tout son bonheur. Frappée dans ses plus chères affections, rien ne pouvait certainement combler le vide immense creusé à ses côtés par le départ du maître ; mais s'il était quelque chose capable d'affermir son courage et d'adoucir l'amertume de ses regrets, ce sont à coup sûr les nombreuses et chaleureuses marques de sympathies qui lui ont été données par tous les spiritistes de la France et de l'étranger, et dont elle est profondément touchée.

Dans l'impossibilité matérielle de répondre à tous, elle nous charge de nouveau de leur transmettre ici l'expression de sa vive reconnaissance et de toute sa gratitude.

Les témoignages qu'on veut bien lui donner sont pour elle de puissants encouragements et de bien douces compensations qui lui aident à supporter les tracas et les fatigues de toute nature, inséparables de la lourde tâche qu'elle s'est imposée. Il n'est douteux pour personne que, si elle eût écouté seulement son intérêt personnel, elle pouvait facilement assurer sa tranquillité et son repos en laissant les choses aller d'elles-mêmes et en se tenant à l'écart ; mais se plaçant à un point de vue plus élevé, et guidée d'ailleurs par la certitude que M. Allan Kardec comptait sur elle, pour continuer dans la voie tracée, l'œuvre moralisatrice qui a été l'objet de toute sa sollicitude pendant les dernières années de sa vie, elle n'a pas hésité un seul instant. Profondément convaincue de la vérité des enseignements spiritistes, elle ne saurait, dit-elle, mieux employer qu'à assurer la vitalité du Spiritisme dans l'avenir, le temps qu'elle doit encore passer sur la terre avant de rejoindre dans l'espace, le coordonnateur par excellence de notre consolante philosophie.

D'ailleurs, dans les circonstances présentes, il est évident qu'il lui appartient plus qu'à tout autre de réaliser matériellement et moralement, dans la mesure du possible, les plans de M. Allan Kardec, puisque seule, elle possède les éléments indispensables pour en déterminer solidement les bases constitutives.

A ceux qui s'étonneraient de la lenteur apparente avec laquelle ces plans ont été élaborés, nous rappellerons que madame Allan Kardec avait à supporter les nombreuses formalités auxquelles donnent lieu les successions ; qu'elle devait, ainsi que ses conseillers, étudier avec soin l'esprit de ces plans et s'attacher spécialement à l'exécution des parties actuellement praticables, comptant sur l'avenir pour en réaliser l'ensemble au fur et à mesure des besoins nouveaux. Nous laissons apprécier à tous ceux qui ont l'habitude des affaires, l'activité réelle qu'il a fallu déployer pour élaborer au milieu des embarras de toute nature, un projet que M. Allan Kardec comptait exécuter à loisir, et avec des ressources intellectuelles auxquelles nul d'entre nous ne saurait prétendre.

Ses idées définitivement arrêtées, madame Allan Kardec s'est empressée de les communiquer à plusieurs spiritistes de Paris et de la province, choisis parmi ceux qui se sont le plus affirmés dans le Spiritisme par leurs actes et par leurs dons, ou qui avaient été plus spécialement désignés par M. Allan Kardec, comme devant l'aider par leur travail quotidien, à constituer l'organisation première qu'il avait espéré fonder personnellement.

C'est la décision à laquelle elle s'est arrêtée de concert avec ces messieurs, que madame Allan Kardec vient aujourd'hui mettre sous les yeux des spiritistes.

¹⁶ L'acte de Société, du 3 juillet 1869, se trouve annexé à la déclaration faite le 22 dudit mois, devant un notaire de Paris, portant que le capital social de fondation est entièrement souscrit et libéré.

Après en avoir mûrement et sérieusement délibéré, il a été décidé que le plus urgent était de former une base d'association commerciale, comme le seul moyen légal possible d'arriver à fonder quelque chose de durable.

En conséquence, elle a établi, avec le concours de six autres spirites, une société anonyme à capital variable, d'une durée de 99 ans, conformément aux prévisions de M. Allan Kardec qui s'exprimait naguère à cet égard, dans les termes suivants (Revue de décembre 1868, pag. 391) : « Pour donner à cette institution une existence légale, à l'abri de toute contestation, lui donner en outre le droit d'acquérir, de recevoir et de posséder, elle sera constituée, si cela est jugé nécessaire par acte authentique, sous forme de société commerciale anonyme, pour 99 ans, indéfiniment prorogeable, avec toutes les stipulations nécessaires pour que jamais elle ne puisse s'écarter de son but, et que les fonds ne puissent être détournés de leur destination.

Pag. 390. - L'administration peut, en commençant, être organisée sur une plus petite échelle. Les membres du comité peuvent être provisoirement réduits à cinq ou six, le personnel et les frais administratifs réduits à leur plus simple expression, sauf à proportionner le développement à l'accroissement des ressources et des besoins de la cause. »

Si madame Allan Kardec n'a pas proposé à un plus grand nombre de spirites d'être fondateurs de cette Société, c'est, en dehors des raisons énoncées ci-dessus, que la loi exige des formalités entraînant des déplacements et des pourparlers sans nombre qui en auraient nécessairement retardé longtemps la constitution définitive. Elle ne doute pas que de nombreuses adhésions ne viennent par la suite concourir à l'œuvre. Il fallait avant tout établir un centre de ralliement où pourraient se réunir les ressources intellectuelles et matérielles éparses dans le monde entier. Ce centre établi, c'est à ceux qui en comprendront l'urgence et dont le dévouement actif est acquis à nos principes, de l'asseoir par leur concours sur des bases solides et indestructibles.

Nous sommes heureux de le constater ici, loin de s'être acquis des millions par le Spiritisme, comme on l'en a maintes fois accusé, c'est en majeure partie avec ses propres ressources, avec le fruit de ses labeurs et de ses veilles, que M. Allan Kardec a pourvu aux nécessités matérielles de l'installation du Spiritisme. Il y a consacré entièrement le produit de ses ouvrages, qu'il aurait certainement pu considérer comme une juste rémunération de ses travaux, et dont il n'a voulu distraire aucune parcelle à son profit personnel. Ceux qui ont aidé à la propagation de ses œuvres, ont ainsi contribué indirectement au développement de la doctrine, puisque le produit tout entier profite au Spiritisme en général et non à un individu.

Animée des mêmes sentiments et voulant personnellement concourir à l'œuvre, madame Allan Kardec viendra par ses dispositions dernières ajouter encore aux ressources du fonds commun. Elle aura ainsi noblement donné l'exemple, en remplissant son devoir de spirite dévouée, et sera heureuse de combler les vœux de celui dont elle a partagé les travaux et les peines.

Afin de satisfaire au légitime désir de nos lecteurs, nous nous faisons un devoir de publier dans la Revue divers extraits de l'acte de Société, nous attachant surtout à mettre en lumière les clauses d'un intérêt général et de nature à ne leur laisser aucune incertitude sur le but et la stabilité de la Société.

Objet, - Dénomination, - Durée, - Siège de la Société.

La Société anonyme a pour objet de faire connaître le Spiritisme par tous les moyens autorisés par les lois. Elle a pour base la continuation de la Revue spirite fondée par M. Allan Kardec, la publication des ouvrages de ce dernier, y compris ses œuvres posthumes et de tous ouvrages traitant du Spiritisme.

Elle prend la dénomination de : Société anonyme à parts d'intérêt et à capital variable de la caisse générale et centrale du spiritisme.

La durée de la Société est fixée à quatre-vingt-dix-neuf ans à dater de sa constitution définitive, qui doit avoir lieu dans le courant du mois d'août.

Le siège de la Société est actuellement 7, rue de Lille.

Le fonds social, capital de fondation, est fixé à 40,000 fr.

Il est susceptible d'augmentation, notamment par l'admission de nouveaux sociétaires. Ce capital, entièrement souscrit dès aujourd'hui, est divisé en quarante parts de 1,000 francs chacune.

La loi autorise l'augmentation du capital dans la proportion de 200,000 fr. par an.

En aucun cas, le fonds social ne pourra être diminué par la reprise totale ou partielle des apports effectués.

Chaque part est indivisible ; la Société ne reconnaît qu'un propriétaire pour chacune d'elles.

Administration de la Société.

La Société est administrée par un comité de trois membres au moins, nommés par l'assemblée générale des associés, et choisis parmi eux.

Les administrateurs doivent être propriétaires, pendant toute la durée de leur mandat, de chacun deux parts d'intérêt, au moins, affectées à la garantie de leur gestion, et inaliénables jusqu'à l'apurement final de leurs comptes.

Ce comité est nommé pour six ans, révocable par l'assemblée générale et indéfiniment rééligible.

Les administrateurs ont un traitement fixe de 2,400 fr. par an, et une part dans les bénéfices.

Cette part de bénéfices et le traitement fixe réunis ne doivent jamais excéder 4,000 francs.

Des Commissaires de surveillance.

Il est nommé chaque année un comité de surveillance de deux membres au moins, pris parmi les associés ou en dehors de ceux-ci.

Ils se rendent au siège social quand ils le jugent convenable, prennent communication des livres et se livrent à l'examen des opérations de la Société.

Ils convoquent l'assemblée générale en cas d'urgence. Ceux pris en dehors de la Société ont voix délibératives, exercent, en un mot, la surveillance et font à l'assemblée générale les rapports déterminés par la loi.

Des assemblées générales.

L'assemblée générale régulièrement constituée représente tous les associés.

Il est tenu, au siège social, une assemblée générale ordinaire, en juillet. - Elle délibère et statue souverainement sur les intérêts de la Société.

Les délibérations sont prises, suivant les cas, à l'unanimité au 2/3 ou à la majorité des membres présents.

Le président et le secrétaire sont choisis à chaque séance.

Les délibérations sont constatées par des procès-verbaux inscrits sur un registre spécial.

L'assemblée générale délibère notamment sur les demandes d'admission d'associés nouveaux, sur les modifications à apporter aux statuts, sur la nomination ou la révocation des administrateurs, sur la nomination des commissaires de surveillance.

Etats de situation. - Inventaire. - Bénéfices.

L'année sociale commence le 1er avril et finit le 31 mars.

Tous les six mois, les administrateurs dressent un état sommaire de la situation active et passive de la Société.

Un inventaire est dressé à la fin de chaque année sociale et mis à la disposition des associés.

Il est prélevé sur les bénéfices nets :

1° 1/20 pour le fonds de réserve légal ;

2° 3 p. cent du fonds social pour être payés à chaque part ;

3° 10 p. cent aux administrateurs salariés, mais sans que ces 10 p. cent réunis au traitement fixe, puissent dépasser 4,000 francs ;

4° Le surplus des bénéfices nets retourne au fonds social.

Fonds de réserve.

Le fonds de réserve se compose :

1° De l'accumulation des sommes prélevées sur les bénéfices nets annuels ;

2° De tous les dons légalement faits à la Société, à quelque titre que ce soit.

Il est destiné au remboursement du capital dans les cas prévus par les statuts.

Lorsque ce fonds de réserve a atteint le dixième du fonds social, le prélèvement des bénéfices nets affectés à sa création, pourra cesser de lui profiter et être appliqué notamment, soit à l'augmentation du capital, soit à des dépenses dans l'intérêt du Spiritisme.

L'assemblée générale règle seule l'emploi des capitaux appartenant au fonds de réserve.

Dissolution. - Liquidation.

En cas de perte des 3/4 du capital, tout associé peut demander la dissolution de la Société devant les tribunaux.

La Société ne sera point dissoute par la mort, la retraite, l'interdiction, la faillite ou la déconfiture de l'un des associés ; elle continuera de plein droit entre les autres associés.

Par suite de l'avènement de l'une de ces causes, le capital est remboursé aux ayants droit, au taux de mille francs pour chaque part, dans le cours de cinq ans du jour de la perte de la qualité d'associé, avec intérêt de 5 p. cent. Ce remboursement est effectué avec les capitaux du fonds de réserve.

Aucun associé ne pourra de son vivant se retirer de la Société, à moins qu'il ne fasse agréer un cessionnaire par l'assemblée générale annuelle. - La résolution est prise à l'unanimité des membres présents.

La durée de la Société peut être prorogée au delà du terme de 99 ans.

Tels sont les principaux articles des statuts de la Société. Nous ne doutons pas que le désintéressement absolu qui a dirigé ses fondateurs ne soit apprécié à sa valeur par tout observateur consciencieux. Il est d'ailleurs facile de se rendre compte, en se reportant à la constitution transitoire du Spiritisme, publiée par M. Allan Kardec dans le numéro de décembre 1868, que la Société s'est laissé uniquement et absolument guider par l'esprit de cette constitution. Si elle s'est bornée au stricte nécessaire, aux besoins urgents, c'est qu'elle n'a pas oublié, selon les préceptes du maître, qu'il faut en toute chose prendre conseil des circonstances, et que vouloir appuyer prématurément certaines institutions spéciales sur la doctrine, ce serait s'exposer à des échecs certains dont l'impression serait désastreuse, et qui auraient pour résultat probable, sinon de détruire une philosophie impérissable, au moins d'en retarder de longtemps la propagation définitive¹⁷. Nos adversaires ne manqueraient certainement pas, dans un cas semblable, d'imputer à l'impuissance de la doctrine, un insuccès qui ne serait cependant que le résultat de l'imprévoyance.

« Faute de savoir attendre pour arriver à point, dit M. Allan Kardec (Revue de décembre 1868, page 369), les trop pressés et les impatients ont de tout temps compromis les meilleures causes.

Il ne faut demander aux choses que ce qu'elles peuvent donner, à mesure qu'elles sont en état de produire ; on ne peut exiger d'un enfant ce qu'on peut attendre d'un adulte, ni d'un jeune arbre nouvellement planté ce qu'il produira dans toute sa force. Le Spiritisme, en voie d'élaboration, ne pouvait donner que des résultats individuels ; les résultats collectifs et généraux seront les fruits du Spiritisme complet qui se développera successivement. »

Comme il est facile de le remarquer, la base des opérations de la société sera, avant toute chose, la librairie spécialement fondée dans le but de soustraire les ouvrages fondamentaux de la doctrine aux conditions onéreuses du commerce ordinaire, et d'en faire l'objet de publications populaires à bon marché. Tel a toujours été le plus vif désir de M. Allan Kardec, qui s'exprimait à cet égard dans les termes suivants :

Beaucoup de personnes regrettent que les ouvrages fondamentaux de la doctrine soient d'un prix trop élevé pour un grand nombre de lecteurs, et pensent, avec raison, que s'il en était fait des éditions populaires à bas prix, ils seraient bien plus répandus, et que la doctrine y gagnerait.

Nous sommes complètement de cet avis ; mais les conditions dans lesquelles ils sont édités ne permettent pas qu'il en soit autrement dans l'état actuel des choses. Nous espérons arriver un jour à ce résultat, à l'aide d'une nouvelle combinaison qui se rattache au plan général d'organisation ; mais cette opération ne peut être réalisée qu'étant entreprise sur une vaste échelle ; de notre seule part, elle exigerait, soit des capitaux que nous n'avons pas, soit des soins matériels que nos travaux, qui réclament toutes nos méditations, ne nous permettent pas de donner. Aussi la partie commerciale proprement dite a-t-elle été négligée, ou, pour mieux dire, sacrifiée à l'établissement de la partie

¹⁷ La question des institutions spirites a été spécialement traitée dans la Revue de juillet 1866, p. 193. Nous y renvoyons nos lecteurs pour plus de développement.

doctrinale. Ce qu'il importait, avant tout, c'est que les ouvrages fussent faits et les bases de la doctrine posées.

A ceux qui ont demandé pourquoi nous vendions nos livres, au lieu de les donner, nous avons répondu que nous le ferions si nous avions trouvé un imprimeur qui nous imprimât pour rien, un marchand qui fournit le papier gratis, des libraires qui n'exigeassent aucune remise pour se charger de les répandre, une administration des postes qui les transportât par philanthropie, etc. En attendant, comme nous n'avons pas des millions pour subvenir à ces charges, nous sommes obligé d'y mettre un prix.

Un des premiers soins du comité sera de s'occuper des publications dès qu'il en aura la possibilité, sans attendre de pouvoir le faire à l'aide du revenu ; les fonds affectés à cet usage ne seront, en réalité, qu'une avance, puisqu'ils rentreront par la vente des ouvrages, dont le produit retournera au fonds commun. »

Les opérations nécessaires, ayant pour objet de réunir entre les mains de la Société anonyme tous les ouvrages fondamentaux de la doctrine, et en général tous ceux qui peuvent être d'un intérêt capital pour les études spirites, ne laisseront pas que de prendre un certain temps et d'exiger un maniement de fonds relativement considérable. Selon le vœu de M. Allan Kardec, c'est à cette concentration dont l'importance est évidente pour tous, que se consacreront tout d'abord les membres fondateurs de la Société.

Parmi les attributions actuellement praticables de la Société anonyme, il faut également compter le soin de réunir tous les documents de nature à intéresser les spirites et à déterminer le mouvement progressif de la doctrine, et de continuer avec nos correspondants de la France et de l'étranger les rapports amicaux et bienveillants qu'ils entretenaient avec le centre, rapports qui, par leur étendue et leur objet multiple, ne pouvaient plus reposer sur la tête d'un individu. - Telle est encore une des considérations importantes qui engageaient M. Allan Kardec à remplacer une direction unique, par un comité central, une collectivité intelligente, dont les attributions seraient définies de manière à ne rien laisser à l'arbitraire.

« Il est bien entendu, disait-il à ce propos, qu'il s'agit ici d'une autorité morale, en ce qui concerne l'interprétation et l'application des principes de la doctrine, et non d'un pouvoir disciplinaire quelconque.

Pour le public étranger, un corps constitué a plus d'ascendant et de prépondérance ; contre les adversaires surtout, il présente une force de résistance et possède des moyens d'action que ne saurait avoir un individu ; il lutte avec infiniment plus d'avantage. On s'attaque à une individualité, on la brise ; il n'en est pas de même d'un être collectif.

Il y a également dans un être collectif une garantie de stabilité qui n'existe pas lorsque tout repose sur une seule tête. Que l'individu soit empêché par une cause quelconque, tout peut être entravé. Un être collectif, au contraire, se perpétue sans cesse ; qu'il perde un ou plusieurs de ses membres, rien ne périlite.

Conséquent avec les principes de tolérance et de respect de toutes les opinions que professe le Spiritisme, nous ne prétendons imposer cette organisation à personne, ni contraindre qui que ce soit à s'y soumettre. Notre but est d'établir un premier lien entre les spirites, qui le désirent depuis longtemps et se plaignent de leur isolement. Or, ce lien, sans lequel le Spiritisme resterait à l'état d'opinion individuelle, sans cohésion, ne peut exister qu'à la condition de se rattacher à un centre par une communauté de vue et de principe. Ce centre n'est pas une individualité, mais un foyer d'activité collective, agissant dans l'intérêt général, et où l'autorité personnelle s'efface. »

Les fondateurs de la Société anonyme sont tellement persuadés que le Spiritisme ne peut ni ne doit résider dans une seule personnalité, que, pour éviter le danger de le voir servir de marchepied à l'ambition d'un seul ou de quelques-uns, et d'en faire un objet quelconque de spéculation personnelle, ils invitent les spirites de la manière la plus instante, à faire abstraction des individus ; ils ne sauraient trop leur recommander d'adresser leurs lettres, quel qu'en soit l'objet, à l'administration de la Société anonyme, sans aucune désignation personnelle. La répartition des lettres deviendra purement du ressort administratif.

Toutefois, et pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres à l'adresse de la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous surveillance du comité d'administration de la Société.

A ceux qui s'étonneraient de voir une Société fondée dans un but éminemment philanthropique et moralisateur, se constituer sur les bases ordinaires des sociétés commerciales, nous ferons remarquer qu'on ne peut légalement fonder aucune société de cette nature, sans intérêt. Du reste, par un article spécial concernant les modifications à apporter aux statuts, la Société sera toujours en mesure de marcher avec les événements, et de se modifier, de se transformer, si les circonstances le lui permettent, ou si l'intérêt général du Spiritisme lui en fait une nécessité.

Quant au traitement des administrateurs, juste rémunération de leur travail, outre qu'il est assez peu élevé pour ne pas donner prise à l'envie, il est pleinement et entièrement justifié par le passage suivant extrait de la Revue de décembre 1868 :

« Les attributions du comité central seront assez nombreuses, comme on le voit, pour nécessiter une véritable administration. Chaque membre ayant des fonctions actives et assidues, si l'on ne prenait que des hommes de bonne volonté, les travaux pourraient en souffrir, car nul n'aurait le droit de faire des reproches aux négligents. Pour la régularité des travaux et de l'expédition des affaires, il est nécessaire d'avoir des hommes sur l'assiduité desquels on puisse compter, et dont les fonctions ne soient pas de simples actes de complaisance. Plus ils auraient d'indépendance par leurs ressources personnelles, moins ils s'astreindraient à des occupations assidues ; s'ils n'en ont pas, ils ne peuvent donner tout leur temps. Il faut donc qu'ils soient rétribués, ainsi que le personnel administratif ; la doctrine y gagnera en force, en stabilité, en ponctualité, en même temps que ce sera un moyen de rendre service à des personnes qui pourraient en avoir besoin. »

Les différentes clauses concernant le remboursement du capital, en cas de retraite ou de décès d'un associé, sont assez explicites pour qu'il ne nous paraisse point utile de les commenter. Nous rappellerons seulement que ces remboursements très certainement exceptionnels, ayant lieu sur le fonds de réserve, le capital de la Société ne pourra jamais être amoindri.

Si un associé se retire volontairement, il n'y aura encore aucune atteinte portée à l'intégralité du capital, puisque l'associé devra, dans ce cas, faire agréer un cessionnaire de ses parts, qui apporte en entrant, la somme retirée par le démissionnaire. Peut-être objectera-t-on qu'il y a dans ce paragraphe une cause de danger pour la vitalité de la Société, parce qu'il permettra à des personnes étrangères au Spiritisme de s'y introduire et d'apporter des éléments de trouble et de désorganisation ; mais ce danger a été prévu et écarté puisque l'admission des cessionnaires n'est prononcée qu'en assemblée générale et à l'unanimité des membres présents.

Comme nous l'avons dit en commençant, les démarches légales, la nécessité de se déplacer, sont les seules raisons qui ont obligé à limiter à sa plus simple expression, le nombre des fondateurs.

La Société qui désire avant tout accomplir les desseins de M. Allan Kardec en satisfaisant aux vœux de la majorité, sera heureuse des adhésions qui lui seront données, et de trouver des associés et des commissaires de surveillance parmi les spirites connus pour leur dévouement à la cause et leur participation à son incessante propagation.

La Société s'est constituée à Paris, parce qu'il faut à toute fondation sérieuse un siège d'opération déterminé, mais les membres qui la constitueront et s'y associeront, au fur et à mesure de son développement, pourront évidemment appartenir à tous les centres qui reconnaîtront son autorité et accepteront ses principes.

Mais quelle sera l'étendue des opérations de la Société anonyme ? Nous ne saurions mieux répondre à cette question qu'en citant textuellement les réflexions de M. Allan Kardec sur ce sujet.

« Quelle sera l'étendue du cercle d'activité de ce centre ? Est-il destiné à régir le monde, et à devenir l'arbitre universel de la vérité ? S'il avait cette prétention, ce serait mal comprendre l'esprit du Spiritisme qui, par cela même qu'il proclame les principes du libre examen et de la liberté de conscience, répudie la pensée de s'ériger en autocratie ; dès le début, il entrerait dans une voie fatale.

Le Spiritisme a des principes qui, en raison de ce qu'ils sont fondés sur les lois de la nature, et non sur les abstractions métaphysiques, tendent à devenir, et seront certainement un jour, ceux de l'universalité des hommes ; tous les accepteront, parce que ce seront des vérités palpables et démontrées, comme ils ont accepté la théorie du mouvement de la terre ; mais prétendre que le Spiritisme sera partout organisé de la même manière ; que les spirites du monde entier seront assujettis à un régime uniforme, à une même manière de procéder ; qu'ils devront attendre la lumière d'un point fixe vers lequel ils devront fixer leurs regards, serait une utopie aussi absurde que de prétendre que tous les peuples de la terre ne formeront un jour qu'une seule nation, gouvernée par un seul chef, régie par le même code de lois, et assujettie aux mêmes usages. S'il est des lois générales qui peuvent être communes à tous les peuples, ces lois seront toujours, dans les détails de l'application et de la forme, appropriées aux mœurs, aux caractères, aux climats de chacun.

Ainsi en sera-t-il du Spiritisme organisé. Les spirites du monde entier auront des principes communs qui les rattacheront à la grande famille par le lien sacré de la fraternité, mais dont l'application pourra varier selon les contrées, sans, pour cela, que l'unité fondamentale soit rompue, sans former des sectes dissidentes se jetant la pierre et l'anathème, ce qui serait antispirite au premier chef. Il pourra donc se former, et il se formera inévitablement, des centres généraux en différents pays, sans autre lien que la communauté de croyance et la solidarité morale, sans subordination de l'un à l'autre, sans que celui de France, par exemple, ait la prétention de s'imposer aux spirites américains et réciproquement. »

Il nous reste enfin à expliquer l'emploi des fonds de la caisse générale qui ne font pas partie du capital social et qui se composent des dons faits jusqu'à ce jour, dans le but de concourir à la propagation des principes du Spiritisme. La Société anonyme ne doute pas de remplir les vœux des donateurs en appliquant la quotité de ces dons, à la constitution du fonds de réserve, conformément aux articles des statuts qui en déterminent l'objet.

Pour décharger complètement madame Allan Kardec et la Société, à cet égard, nous nous faisons un devoir de publier la liste des sommes reçues et des noms des souscripteurs, afin que ceux dont les intentions n'auraient pas été bien comprises et qui désireraient donner une autre destination à leurs fonds, puissent adresser leurs réclamations à la Société.

Nous sommes heureux de trouver ici l'occasion de faire agréer nos remerciements et nos félicitations sincères à tous ceux qui s'empressent de concourir, soit moralement, soit matériellement, à la constitution définitive du Spiritisme.

Liste des souscriptions versées à la caisse générale pour la propagation du Spiritisme.

1868.	Décembre	20.	Groupe Mendy, de Nancy	60
1869.	Janvier	7.	D..., d'Angers	5
		8.	J... et B..., de Paris	10
		8.	Ch..., de Paris	20
		9.	Guibert..., de Rouen	1000
		11.	D..., de Toulouse	10
		16.	F..., de Saint-Étienne	10
		29.	Mad. Al..., de Meschers	20
	Février	1er.	B..., de Dijon	10
		8.	De Th...	2,75
		27.	Hug..., de la Guadeloupe	50
		27.	Les Spirites de l'île d'Oléron	50
	Mars	2.	Y..., de Paris	500
		16.	Groupe Fr..., de Poitiers	26
		19.	C..., de Toulon	30
	Avril	16.	X..., de Béthune	2,20
		16.	Cr..., de Paris	100

	16.	F..., de Guerche (Cher)	5
	16.	Groupe de Saint-Jean-d'Angely	20
	19.	M..., de Cognac	2
	23.	Divers	1
Mai	7.	De V...,	20
	14.	Société de Constantine	105
	22.	D..., de Philippeville	20
	28.	Société Spirite de Rouen, président M. Guilbert	1000
	29.	Société Spirite de Toulouse	224,50
Juin	10.	Groupe Spirite de la Paix, à Liège	20
		Total des sommes perçues	<u>3323,45</u>
		Dépenses diverses	3
		En caisse, le 1er août	<u>3320,45</u>

A cet encaisse nous devons ajouter le produit de la brochure publiée par M. C... sous le titre : Instruction pratique pour l'organisation des groupes spirites, et dont la totalité est destinée par l'auteur, à accroître les moyens d'action de la Société anonyme.

Bon nombre de nos frères de la province et de l'étranger se sont empressés de concourir par leurs dons à l'érection du monument funèbre que le Spiritisme se propose d'élever à la mémoire de M. Allan Kardec ; nous nous faisons également un devoir de leur en témoigner notre profonde gratitude. De nombreuses lettres d'adhésion à la détermination prise à cet égard, nous ont été adressées ainsi que des propositions de modifications de diverses natures. Cette correspondance qui fait l'objet d'un dossier spécial, sera en temps utile, soumise à l'appréciation de la commission qui sera nommée à cet effet¹⁸.

Comme on le voit, la Société s'est surtout préoccupée d'assurer la vitalité du Spiritisme et de le soustraire aux entreprises de l'orgueil et de la spéculation. Réunira-t-elle tous les suffrages ? n'aura-t-elle pas à lutter contre l'ambition de ceux qui veulent attacher quand même leur nom à une innovation quelconque ? Nul ne peut se flatter de contenter tout le monde. Le vœu de la Société, et, nous l'espérons, ce vœu ne sera pas déçu, c'est de satisfaire au désir de la majorité en demeurant dans la voie tracée.

Quant aux dissidents, aux critiques, quels qu'ils soient, nous leur dirons avec M. Allan Kardec : « Qu'est-ce qui vous barre le chemin ? Qui vous empêche de travailler de votre côté ? Qui vous interdit de mettre au jour vos œuvres ? La publicité vous est ouverte comme à tout le monde ; donnez quelque chose de mieux que ce qui est, nul ne s'y oppose ; soyez mieux goûtés du public, et il vous donnera la préférence.

De ce que la doctrine ne se berce pas de rêves irréalisables pour le présent, il ne s'ensuit pas qu'elle s'immobilise dans le présent. Exclusivement appuyée sur des lois de la nature, elle ne peut pas plus varier que ces lois ; mais si une nouvelle loi se découvre, elle doit s'y rallier ; elle ne doit fermer sa porte à aucun progrès sous peine de se suicider ; s'assimilant toutes les idées reconnues justes, de quelque ordre qu'elles soient, physiques ou métaphysiques, elle ne sera jamais débordée, et c'est là une des principales garanties de sa perpétuité.

La vérité absolue est éternelle, et, par cela même, invariable ; mais qui peut se flatter de la posséder tout entière ? Dans l'état d'imperfection de nos connaissances, ce qui nous semble faux aujourd'hui peut être reconnu vrai demain, par suite de la découverte de nouvelles lois ; il en est ainsi dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique. C'est contre cette éventualité que la doctrine ne doit jamais se trouver au dépourvu. Le principe progressif, qu'elle inscrit dans son code, sera, comme

¹⁸ Les souscriptions pour le monument de M. Allan Kardec doivent être adressées, sous le couvert de la Société anonyme, à M. Bittard, 7, rue de Lille.

nous l'avons dit, la sauvegarde de sa perpétuité, et son unité sera maintenue précisément parce qu'elle ne repose pas sur le principe de l'immobilité. L'immobilité, au lieu d'être une force, devient une cause de faiblesse et de ruine pour qui ne suit pas le mouvement général ; elle rompt l'unité, parce que ceux qui veulent aller en avant, se séparent de ceux qui s'obstinent à rester en arrière. Mais, tout en suivant le mouvement progressif, il faut le faire avec prudence et se garder de donner tête baissée dans les rêveries des utopies et des systèmes. Il faut le faire à temps, ni trop tôt ni trop tard, et en connaissance de cause.

« On comprend qu'une doctrine assise sur de telles bases doit être réellement forte ; elle défie toute concurrence et neutralise les prétentions de ses compétiteurs. C'est à ce point que nos efforts tendent à amener la doctrine spirite.

« L'expérience, d'ailleurs, a déjà justifié cette prévision. La doctrine ayant marché dans cette voie depuis son origine, elle a constamment avancé, mais sans précipitation, regardant toujours si le terrain où elle pose le pied est solide, et mesurant ses pas sur l'état de l'opinion. Elle a fait comme le navigateur qui ne marche que la sonde à la main et en consultant les vents. »

Variétés

L'Opium et le Haschich

On écrit d'Odessa à l'un de nos abonnés de Russie, en ce moment à Paris :

« Si vous assistez à une séance spirite, chez M. Allan Kardec, proposez, je vous prie, la question si intéressante sur les effets de l'opium et du haschich. Les Esprits y prennent-ils une part quelconque ? Que se passe-t-il dans l'âme dont toutes les facultés semblent triplées ? Il faut supposer qu'elle se sépare presque entièrement du corps, puisqu'il lui suffit de penser à une chose pour la voir apparaître, et cela sous des formes si distinctes qu'on la prendrait pour la réalité. Il doit y avoir là une analogie quelconque avec la photographie de la pensée décrite dans la Revue spirite de juin 1868, et dans la Genèse selon le Spiritisme, chap. xiv. Cependant, dans les rêves provoqués par le haschich, on voit parfois des choses auxquelles on n'a jamais pensé, et quand on pense à n'importe quel objet, il vous apparaît dans des proportions exagérées, impossibles. Vous pensez à une fleur, et vous voyez se dresser devant vous des montagnes de fleurs qui passent, disparaissent et reparaissent à vos yeux avec une rapidité effrayante, une beauté et une vivacité de couleurs dont on ne peut se faire aucune idée. Vous pensez à une mélodie, et vous entendez tout un orchestre. Des souvenirs depuis longtemps oubliés vous reviennent comme s'ils étaient d'hier.

J'ai beaucoup lu sur le haschich, entre autres l'ouvrage de Moreau de Taur ; ce qui m'a plu davantage, c'est la description qu'en donne un savant docteur anglais (le nom m'échappe), et qui a fait des expériences sur lui-même. Celles que j'ai faites avec quelques-uns de mes amis n'ont réussi que partiellement, ce qui tenait peut-être à la qualité du haschich. »

Cette lettre ayant été lue à la société de Paris, l'Esprit du docteur Morel Lavallée en fit l'objet de la dissertation suivante :

Société de Paris (12 février 1869).

L'opium et le haschich sont des anesthésiques bien différents de l'éther et du chloroforme. Tandis que ces derniers, en supprimant momentanément l'adhérence du périsprit au corps, provoquent un dégagement particulier de l'Esprit, le haschich et l'opium condensent les fluides périspritaux, diminuent leur flexibilité, les soudent au corps, pour ainsi dire, et enchaînent l'Esprit à l'organisme matériel. Dans cet état, les visions nombreuses et variées qui se produisent sous l'excitation des désirs de l'Esprit, sont de l'ordre du rêve purement matériel. Le fumeur d'opium s'endort pour rêver, et il rêve comme il le désire, matériellement et sensuellement. Ce qu'il voit, ce sont les panoramas particuliers à l'ivresse provoquée par la substance qu'il a ingérée. Il n'est pas libre : il est ivre, et, comme dans l'ivresse alcoolique, la pensée dominante de l'Esprit prenant une forme arrêtée, tranchée, sensible, apparaît et varie selon la fantaisie du dormeur.

Si la sensation désirée se trouve centuplée dans le résultat, cela provient de ce que l'Esprit, n'ayant plus la force et la liberté nécessaires pour mesurer et limiter ses moyens d'action, agit, pour obtenir l'objet de ses désirs, avec une puissance centuplée par son état inaccoutumé. Il ne sait plus régler son mode d'action sur le fluide périsprital et sur le corps. De là, la différence de puissance entre l'effet produit et le désir qui le provoque.

Comme on l'a dit déjà, dans le rêve spirituel, l'Esprit détaché du corps va recueillir des réalités, dont il ne garde souvent qu'un souvenir confus. Dans l'ivresse due aux éléments opiacés, il s'enferme dans sa cage matérielle où le mensonge et la fantaisie, matérialisés, se sont donné rendez-vous.

Il n'y a de dégagement réel et utile que le dégagement normal d'un Esprit, désireux de s'avancer dans l'ordre moral et intellectuel. Les sommeils provoqués, quels qu'ils soient, sont toujours des entraves à la liberté de l'Esprit, et une menace pour la sûreté corporelle.

L'éther et le chloroforme qui peuvent, dans certains cas, provoquer le dégagement spirituel, exercent une influence particulière sur la nature des relations corporelles. L'Esprit s'échappe du corps, il est vrai, mais il n'a pas toujours une notion extrêmement nette des objets extérieurs. Dans l'ivresse opiacée, on a un Esprit sain enfermé dans un corps ivre, et soumis aux sensations surexcitées de ce corps. Dans le dégagement éthériforme, on a affaire à un Esprit ivre périspritalement, et soustrait à l'action corporelle. L'opium enivre le corps ; l'éther ou le chloroforme enivrent le périsprit ; ce sont deux ivresses différentes, et qui entravent chacune, selon un mode différent, le libre exercice des facultés de l'Esprit.

Docteur Morel Lavallée.

Remarque. Cette instruction remarquable à plus d'un point de vue, tant pour la clarté et la concision du style que pour l'originalité et la nouveauté des idées, nous paraît destinée à mettre en lumière une question jusqu'ici peu étudiée.

Si l'on admet facilement l'ivresse corporelle ou sensuelle, dont les faits de la vie journalière offrent de si nombreux exemples, au premier abord, l'étude de l'ivresse périspritale, si tant est qu'elle existe, semble se soustraire aux investigations des penseurs. – Peut-être quelques réflexions à cet égard, simple expression de notre opinion personnelle, ne seront-elles pas déplacées ici.

Il n'est douteux pour aucun spirite que l'homme, dans son état normal, ne soit un composé de trois principes essentiels : l'Esprit, le périsprit et le corps. « Si dans l'existence terrestre ces trois principes sont constamment en présence, ils doivent nécessairement réagir l'un sur l'autre, et de leur contact résultera la santé ou la maladie, selon qu'il y aura entre eux harmonie parfaite ou désaccord partiel. (Revue spirite de 1867, page 55, Les trois causes principales des maladies.)

L'ivresse, quelle qu'en soit d'ailleurs la cause et le siège, est une maladie passagère, une rupture momentanée de l'équilibre organique et de l'harmonie générale qui en est la conséquence. L'être tout entier, privé momentanément de raison, présente aux yeux de l'observateur, le triste spectacle d'une intelligence sans gouvernail, livrée à toutes les inspirations d'une imagination vagabonde que ne viennent plus gouverner et tempérer la volonté et le jugement. - Quelle que soit la nature de l'ivresse, tel en est toujours, dans tous les cas, le résultat apparent.

Il en est de l'homme, sous l'empire de l'ivresse, comme d'un appareil télégraphique désorganisé dans une de ses parties essentielles, et qui ne transmettra que des dépêches incompréhensibles, ou même ne transmettra rien du tout, que la cause de désordre soit dans l'appareil producteur, dans le récepteur, ou enfin dans l'appareil de transmission.

Et maintenant si nous examinons attentivement les faits, ne semblent-ils pas donner raison à notre théorie ? Est-ce que l'ivresse de l'homme terrassé par l'abus des liqueurs alcooliques ressemble aux désordres provoqués par la surexcitation ou l'épuisement du fluide locomoteur qui anime le système nerveux ? N'est-ce pas encore une ivresse spéciale que la divagation momentanée de l'homme frappé soudainement dans ses plus chères affections ? Nous en sommes profondément convaincu, il y a trois sortes d'ivresse chez l'incarné, l'ivresse matérielle, l'ivresse fluidique ou périspritale, et l'ivresse mentale. Le corps, le périsprit et l'Esprit sont trois mondes différents associés pendant l'existence terrestre, et l'homme ne se connaît psychologiquement et physiologiquement que

lorsqu'il consentira à étudier attentivement la nature de ces trois principes et de leurs rapports intimes.

Nous le répétons, ces quelques réflexions sont purement et simplement l'expression de notre opinion personnelle, que nous ne prétendons imposer à personne. C'est une théorie particulière qui nous paraît reposer sur quelques probabilités et que nous serons heureux de voir discuter et contrôler par nos lecteurs. - La vérité ne peut être le privilège d'un seul, ni de quelques-uns. Elle se dégage de la discussion éclairée et de l'universalité des observations, seuls critères des principes fondamentaux de toute philosophie durable.

Nous serons reconnaissants aux spirites de tous les centres qui voudront bien mettre cette théorie au nombre des questions à l'étude et nous transmettre les réflexions ou les instructions dont elle pourra être l'objet.

Nécrologie

M. Berbrugger, d'Alger

On nous écrit de Sétif (Algérie) :

« Décidément depuis quelque temps la mort ne se lasse pas de frapper nos gloires nationales. Qui les remplacera ? Ne nous en inquiétons pas ! l'avenir est entre les mains de Dieu, et la nouvelle génération ne sera pas plus privée que celles qui l'ont précédée, des éléments de nature à assurer la marche incessamment progressive des humanités.

Aujourd'hui notre capitale déplore la perte de M. A. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque d'Alger, homme aussi remarquable par sa profonde érudition, que par l'urbanité et l'élévation de son caractère, par sa modestie et sa simplicité, que par la rectitude remarquable de son jugement. »

M. Berbrugger était, depuis près de treize ans, président de la Société historique algérienne, et rédacteur en chef de la Revue africaine. En dehors des savants articles publiés mensuellement dans la Revue africaine, M. Berbrugger est l'auteur de plusieurs traités d'archéologie très recherchés, et lorsqu'il a succombé, il venait de mettre la dernière main à un petit ouvrage intitulé : le Tombeau de la Chrétienne¹⁹, que nous signalons à l'attention des amateurs. Il était, en outre, inspecteur général des monuments historiques et des musées archéologiques de l'Algérie, membre de plusieurs sociétés savantes, etc.

Ses aspirations philosophiques en avaient fait, dès l'origine du Spiritisme, un partisan éclairé et profondément convaincu de nos principes. Sa situation particulière, les fonctions spéciales dont il était revêtu, l'ont obligé à ne prendre part au mouvement qu'avec la plus extrême réserve. Néanmoins, il entretenait une correspondance très suivie avec M. Allan Kardec, et participait autant qu'il le pouvait à la propagation de la doctrine, en faisant parvenir au centre les documents utiles au développement de nos études.

Nous ne doutons pas que cet Esprit éminent, réuni aujourd'hui à celui de notre maître vénéré, ne soit entré dans le monde spirituel, comme dans un pays connu, et qu'il n'y jouisse de la félicité réservée aux hommes de bien. - Lorsqu'il aura pleinement pris possession de sa nouvelle situation, nous serons heureux qu'il veuille bien participer à nos travaux et nous communiquer le résultat de ses études et de ses observations.

Dissertations spirites

Nécessité de l'Incarnation

¹⁹ Le Tombeau de la Chrétienne, mausolée des derniers rois de Mauritanie, par Adrien Berbrugger ; 1 vol. in-8, prix 2 fr. Paris, Challamel aîné.

(Paris, 11 Mars 1869, méd. M. D.)

La question suivante a été faite à propos d'une ancienne communication, dans laquelle il était dit que certains Esprits n'avaient pas eu d'incarnations charnelles, mais seulement un corps périsprital. C'est ce que l'on appelait à tort incarnation spirituelle, ce qui serait un contre-sens, attendu que le mot incarnation implique l'idée d'une substance charnelle. Il eût été plus exact de dire que certains Esprits n'avaient rien que de la vie spirituelle.

Question. Y a-t-il des Esprits qui ne soient pas soumis à l'incarnation matérielle ? Peut-on, sans se soumettre aux épreuves de la vie ordinaire, acquérir certaines connaissances et parvenir à la perfection ? Que penser des communications données dans ce sens ?

RÉponse. Non, l'incarnation purement spirituelle, ou, pour parler plus exactement, l'incarnation périspritale, l'existence incorporelle ne peut suffire, pour acquérir toutes les connaissances nécessaires à un certain état d'avancement moral et intellectuel. Les Esprits étant destinés, à mesure qu'ils avancent davantage, à prendre une part de plus en plus active dans le mécanisme de la création, devant diriger l'action des éléments matériels, présider aux lois qui mettent les fluides en vibration et déterminent tous les phénomènes naturels, ils ne peuvent parvenir à un tel résultat que par la connaissance de ces lois, et ils ne peuvent connaître ces lois, et apprendre à les diriger, sans y être tout d'abord soumis.

Malgré l'apparence un peu paradoxale de mon début, je ne doute pas de vous prouver qu'il en est ainsi, parce que c'est la vérité, et non une théorie qui me soit particulière.

Établissons d'abord que ce n'est pas l'homme qui est soumis aux lois physiques, mais bien les éléments physiques qui le constituent. Il les subit, tant qu'il les ignore, mais il les domine et les dirige à mesure qu'il apprend à les connaître. L'humble passager d'un navire à vapeur subit la loi de la puissance qui dirige le navire ; le mécanicien domine et dirige la machine ; il emprisonne la puissance et fait servir les lois qu'il a découvertes à l'accomplissement de ses volontés. Il en est de même de toutes les lois de la nature. Inconnues de l'homme et heurtées par lui, elles le frappent et le blessent ; mais ce qu'il découvre, ce qu'il acquiert lui devient soumis. Il commande à la vitesse des courants d'eau, il les transforme en force et les utilise dans ses machines ; la vapeur le transporte, et l'électricité devient un organe de transmission de sa pensée.

Mais comment la puissance lui est-elle venue ? De son contact avec cette puissance ; des souffrances et des bienfaits qu'elle lui a apportés ! Il a voulu diminuer les unes et accroître les autres, et par l'expérience et l'observation, il parvient chaque jour à obtenir davantage ce résultat. Mais comment aurait-il acquis s'il n'avait pas eu le désir d'acquérir ? Qui lui aurait mis ce désir au cœur, sans la nécessité ? Que faites-vous que vous n'y soyez contraints et forcés ?... Le besoin de savoir n'est que la conséquence du besoin de jouissance ; vous avez des aspirations, parce que le bonheur vous manque, et qu'il est dans la nature de tout être de chercher le bien quand il est mal, et le mieux quand il est bien.

Pourquoi en serait-il autrement pour d'autres êtres ? Pourquoi le désir de travailler viendrait-il aux uns, sans que la nécessité les pousse, tandis que tant d'autres travaillent avec si peu d'ardeur, lors même que l'instinct de conservation le leur commande ? Et puis, Dieu serait-il juste et sensé de poser un pareil dilemme à l'homme ? Si l'incarnation est inutile, pourquoi l'aurait-il créée ? Si elle est nécessaire et juste, comment d'autres créatures pourraient-elles s'en passer ?... Non, c'est une théorie que rien ne justifie, mais qu'il était utile d'établir, ne fût-ce que pour en démontrer l'impossibilité. Ce n'est que lorsque tous les systèmes seront reconnus faux que la vérité triomphera. L'Esprit qui vous a parlé ainsi, était de bonne foi ; il croyait à ce qu'il disait, et, si d'autres ne vous ont pas détrompés, c'est que le temps n'était pas arrivé de vous en dire davantage. La vérité vous eût paru improbable ! Aujourd'hui, vous voyez mieux, parce que vos connaissances sont plus étendues. Demain, ce que vous savez aujourd'hui, ne sera qu'une faible partie des connaissances que vous aurez acquises, et ainsi pendant l'éternité.

Clélie Duplantier.

Poésies spirites

L'Ame et la goutte d'eau

(Médium, M. J.)

Petite goutte d'eau qu'emporte le nuage,
Sais-tu quel sera ton destin ?
Sur quelle couche de feuillage
Viendront te déposer les baisers du matin ?
Quel sillon brûlant dans la plaine,
Quel torrent écumeux sur le flanc du coteau,
Quel océan, quelle fontaine
Attendent ton baiser, petite goutte d'eau ?
Formeras-tu d'Iris la robe diaprée ?
Iras-tu dans la fange expier ta candeur,
Ou dormir, amante adorée,
Dans le calice de la fleur ?

.
Eh ! que te font, à toi, les hasards de la vie,
Ses voluptés ou ses douleurs ?
Sous le niveau de l'harmonie,
Esclave, tu nais et tu meurs...
Mais l'âme, sublime mystère,
Rayon tombé du ciel pour l'immortalité,
L'âme grandit ou dégénère
Au souffle de la liberté.
(Esprit frappeur de Carcassonne)

Bibliographie

Comme nous nous y attendions, la brochure de M. C..., intitulée : *Instruction pratique pour l'organisation des groupes spirites*²⁰, a été partout favorablement accueillie. Son objet et l'intérêt que l'auteur a su y attacher, en feront un ouvrage de première utilité, de fondation, non-seulement pour les groupes en voie de formation, mais aussi pour les groupes déjà formés et les spirites isolés. Des lenteurs indépendantes de notre volonté, presque toujours inséparables des publications nouvelles, nous ont obligé à retarder la mise en vente de cet ouvrage qui n'a réellement paru qu'à la fin de la première quinzaine de juillet.

Il en est de même du remarquable ouvrage traduit de l'anglais et annoté par M. Camille Flammarion²¹. Nous sommes aujourd'hui en mesure de faire parvenir promptement ces deux volumes à ceux de nos correspondants qui nous en feront la demande.

Avis important.

A partir du 15 août : Toutes les correspondances, quel qu'en soit l'objet, devront être adressées à l'administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille, sans aucune désignation personnelle. La répartition des lettres deviendra purement du ressort administratif.

²⁰ 1 vol. in-12, prix, 1 franc, librairie spirite, 7, rue de Lille.

²¹ *Les Derniers jours d'un philosophe*, 1 fort vol. in-12, prix, 3 fr., 50.

Remarque. - Pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant, A. Desliens.

Allan Kardec

Septembre 1869

Courte réponse aux détracteurs du spiritisme

Œuvres posthumes

Le droit d'examen et de critique est un droit imprescriptible auquel le Spiritisme n'a pas plus la prétention de se soustraire, qu'il n'a celle de satisfaire tout le monde. Chacun est donc libre de l'approuver ou de le rejeter ; mais encore faudrait-il le discuter en connaissance de cause : or, la critique n'a que trop souvent prouvé son ignorance de ses principes les plus élémentaires, en lui faisant dire précisément le contraire de ce qu'il dit, en lui attribuant ce qu'il désavoue, en le confondant avec les imitations grossières et burlesques du charlatanisme, en donnant, enfin, comme la règle de tous, les excentricités de quelques individus. Trop souvent aussi, la malveillance a voulu le rendre responsable d'actes répréhensibles ou ridicules où son nom s'est trouvé mêlé incidemment, et s'en est fait une arme contre lui.

Avant d'imputer à une doctrine l'incitation à un acte répréhensible quelconque, la raison et l'équité veulent qu'on examine si cette doctrine contient des maximes propres à justifier cet acte.

Pour connaître la part de responsabilité qui incombe au Spiritisme dans une circonstance donnée, il est un moyen bien simple, c'est de s'enquérir de bonne foi, non chez les adversaires, mais à la source même, de ce qu'il approuve et de ce qu'il condamne. La chose est d'autant plus facile, qu'il n'a rien de secret ; ses enseignements sont au grand jour, et chacun peut les contrôler.

Si donc les livres de la doctrine spirite condamnent d'une manière explicite et formelle un acte justement réprouvé ; s'ils ne renferment, au contraire, que des instructions de nature à porter au bien, c'est que l'individu coupable du méfait n'y a pas puisé ses inspirations, eût-il même ces livres en sa possession.

Le Spiritisme n'est pas plus solidaire de ceux à qui il plaît de se dire spirites, que la médecine ne l'est des charlatans qui l'exploitent, ni la saine religion des abus ou même des crimes commis en son nom. Il ne reconnaît pour ses adeptes que ceux qui mettent en pratique ses enseignements, c'est-à-dire qui travaillent à leur propre amélioration morale, en s'efforçant de vaincre leurs mauvaises inclinations, d'être moins égoïstes et moins orgueilleux, plus doux, plus humbles, plus patients, plus bienveillants, plus charitables envers le prochain, plus modérés en toutes choses, parce que c'est le signe caractéristique du vrai spirite.

L'objet de cette courte notice n'est pas de réfuter toutes les fausses allégations dirigées contre le Spiritisme, ni d'en développer ou prouver tous les principes, et encore moins de chercher à convertir à ses idées ceux qui professent des opinions contraires, mais de dire, en quelques mots, ce qu'il est et ce qu'il n'est pas, ce qu'il admet et ce qu'il désavoue.

Ses croyances, ses tendances et son but se résument dans les propositions suivantes :

1° L'élément spirituel et l'élément matériel sont les deux principes, les deux forces vives de la nature, se complétant l'une par l'autre et réagissant incessamment l'une sur l'autre, indispensables toutes deux au fonctionnement du mécanisme de l'univers.

De l'action réciproque de ces deux principes naissent des phénomènes que chacun d'eux, isolément, est impuissant à expliquer.

La science, proprement dite, a pour mission spéciale l'étude des lois de la matière.

Le Spiritisme a pour objet l'étude de l'élément spirituel dans ses rapports avec l'élément matériel, et trouve dans l'union de ces deux principes la raison d'une foule de faits jusqu'alors inexpliqués.

Le Spiritisme marche de concert avec la science sur le terrain de la matière ; il admet toutes les vérités qu'elle constate ; mais où s'arrêtent les investigations de celle-ci, il poursuit les siennes sur le terrain de la spiritualité.

2° L'élément spirituel étant une des forces de la nature, les phénomènes qui s'y rattachent sont soumis à des lois, et par cela même tout aussi naturels que ceux qui ont leur source dans la matière seule.

Certains phénomènes n'ont été réputés surnaturels que par l'ignorance des lois qui les régissent. En conséquence de ce principe, le Spiritisme n'admet pas le caractère miraculeux attribué à certains faits, tout en constatant la réalité ou la possibilité. Pour lui, il n'y a pas de miracles, en tant que dérogations aux lois naturelles ; d'où il suit que les spirites ne font point de miracles, et que la qualification de thaumaturges que quelques-uns leur donnent est impropre.

La connaissance des lois qui régissent le principe spirituel, se rattache d'une manière directe à la question du passé et de l'avenir de l'homme. Sa vie est-elle bornée à l'existence actuelle ? En entrant dans ce monde, sort-il du néant, et y rentre-t-il en le quittant ? A-t-il déjà vécu et vivra-t-il encore ? Comment vivra-t-il et dans quelles conditions ? En un mot, d'où vient-il et où va-t-il ? Pourquoi est-il sur la terre, et pourquoi y souffre-t-il ? Telles sont les questions que chacun se pose, parce qu'elles sont pour tout le monde d'un intérêt capital, et qu'aucune doctrine n'en a encore donné de solution rationnelle. Celle qu'en donne le Spiritisme, appuyée sur les faits, satisfaisant aux exigences de la logique et de la justice la plus rigoureuse, est une des principales causes de la rapidité de sa propagation.

Le Spiritisme n'est ni une conception personnelle, ni le résultat d'un système préconçu. Il est la résultante de milliers d'observations faites sur tous les points du globe, et qui ont convergé vers le centre qui les a colligées et coordonnées. Tous ses principes constituants, sans exceptions, sont déduits de l'expérience. L'expérience a toujours précédé la théorie.

Le Spiritisme s'est ainsi trouvé, dès le début, avoir des racines partout ; l'histoire n'offre aucun exemple d'une doctrine philosophique ou religieuse qui ait, en dix ans, réuni un aussi grand nombre d'adeptes ; et cependant il n'a employé pour se faire connaître, aucun des moyens vulgairement en usage ; il s'est propagé de lui-même, par les sympathies qu'il a rencontrées.

Un fait non moins constant, c'est que, dans aucun pays, la doctrine n'a pris naissance dans les bas-fonds de la société ; partout elle s'est propagée du haut en bas de l'échelle sociale ; c'est dans les classes éclairées qu'elle est encore à peu près exclusivement répandue, et les personnes illettrées y sont en infime minorité.

Il est encore avéré que la propagation du Spiritisme a suivi, depuis l'origine, une marche constamment ascendante, malgré tout ce qu'on a fait pour l'entraver et en dénaturer le caractère, en vue de le discréditer dans l'opinion publique. Il est même à remarquer que tout ce qu'on a fait dans ce but en a favorisé la diffusion ; le bruit qu'on a fait à son occasion l'a porté à la connaissance de gens qui n'en avaient jamais entendu parler ; plus on l'a noirci ou ridiculisé, plus les déclamations ont été violentes, plus on a piqué la curiosité ; et comme il ne peut que gagner à l'examen, il en est résulté que ses adversaires s'en sont faits, sans le vouloir, les ardents propagateurs ; si les diatribes ne lui ont porté aucun préjudice, c'est qu'en l'étudiant à sa source vraie, on l'a trouvé tout autre qu'il n'avait été représenté.

Dans les luttes qu'il a eu à soutenir, les gens impartiaux lui ont tenu compte de sa modération ; il n'a jamais usé de représailles envers ses adversaires, ni rendu injure pour injure.

Le Spiritisme est une doctrine philosophique qui a des conséquences religieuses comme toute philosophie spiritualiste ; par cela même il touche forcément aux bases fondamentales de toutes les religions : Dieu, l'âme et la vie future ; mais ce n'est point une religion constituée, attendu qu'il n'a ni culte, ni rite, ni temple, et que, parmi ses adeptes, aucun n'a pris ni reçu le titre de prêtre ou de grand prêtre. Ces qualifications sont une pure invention de la critique.

On est spirite par cela seul qu'on sympathise avec les principes de la doctrine, et qu'on y conforme sa conduite. C'est une opinion comme une autre, que chacun doit avoir le droit de professer comme on a celui d'être juif, catholique, protestant, fouriériste, saint-simonien, voltairien, cartésien, déiste et même matérialiste.

Le Spiritisme proclame la liberté de conscience comme un droit naturel ; il la réclame pour les siens, comme pour tout le monde. Il respecte toutes les convictions sincères, et demande pour lui la réciprocité.

De la liberté de conscience découle le droit au libre examen en matière de foi. Le Spiritisme combat le principe de la foi aveugle, comme imposant à l'homme l'abdication de son propre jugement ; il dit que toute foi imposée est sans racine. C'est pourquoi il inscrit au nombre de ses maximes : « Il n'y a de foi inébranlable que celle qui peut regarder la raison face à face à tous les âges de l'humanité. »

Conséquent avec ses principes, le Spiritisme ne s'impose à personne ; il veut être accepté librement et par conviction. Il expose ses doctrines et reçoit ceux qui viennent à lui volontairement.

Il ne cherche à détourner personne de ses convictions religieuses ; il ne s'adresse pas à ceux qui ont une foi et à qui cette foi suffit, mais à ceux qui, n'étant pas satisfaits de ce qu'on leur a donné, cherchent quelque chose de mieux.

Allan Kardec.

Constitution de la Société anonyme

A parts d'intérêt et à capital variable de la Caisse Générale et Centrale du Spiritisme

Deuxième article

L'article sur la constitution de la Société anonyme, publié dans le dernier numéro de la Revue, a été, de la part d'un grand nombre de nos correspondants, l'objet de chaleureuses félicitations, et les marques non équivoques de la satisfaction générale témoignées par les nombreuses et flatteuses lettres d'adhésion que nous recevons de toutes parts, nous encouragent puissamment et nous autorisent à poursuivre, selon le vif désir de madame Allan Kardec, l'exécution du plan du maître.

Certes, M. Allan Kardec nous a légué une tâche bien lourde pour nos faibles forces ; mais nous le reconnaissons avec un sentiment de vive satisfaction, notre appel a éveillé un écho sympathique dans le cœur de tous les hommes vraiment dévoués au triomphe de nos idées, et les promesses de concours matériel et l'assentiment moral de tous nous laissent profondément convaincus que nos efforts ne seront pas improductifs.

Chacun apportant son épi, mettant ses connaissances en commun, et contribuant à grossir la gerbe féconde destinée à donner à tous le pain de vie, nous parviendrons sans aucun doute, avec l'aide des bons Esprits, à assurer le développement et la diffusion universels de nos principes.

Nous publierons dans un prochain numéro une nouvelle liste des sommes versées à la caisse générale, depuis le 1er août. Nous nous bornerons aujourd'hui à annoncer que nous avons reçu un certain nombre de demandes d'admission comme membre de la Société, demandes dont nous avons dû ajourner l'examen à la première assemblée générale, conformément à l'article 23, § 3 des statuts.²² « Je viens vous prier, nous dit un de nos correspondants de Villevert (Oise), de m'inscrire pour quatre ou cinq actions dans la Société anonyme, aussitôt qu'on jugera opportun d'augmenter le capital... Inutile d'ajouter que j'applaudis hautement à l'idée d'une Société commerciale, moyen efficace de répandre la doctrine. »

M***, de Bordeaux, est plus affirmatif encore : « Je viens de voir avec beaucoup de plaisir, dit-il, les dispositions prises ; elles sont fermes, et nous pouvons dire que le Spiritisme a maintenant un point d'appui indépendant de toute personnalité. Sa marche en avant n'en sera que plus rapide, parce que les plus grands problèmes qu'il renferme pourront être étudiés, et les résultats produits sans entraves. »

Le président de la Société Spirite de Bordeaux, pendant l'exercice 1867-1868, qui adhère également de la manière la plus absolue à l'organisation nouvelle, a bien voulu mettre à la disposition de la

²² *Les Statuts de la Société anonyme du Spiritisme* paraîtront dans la première quinzaine de septembre. Broch. in-8, prix 1 franc. Paris, Administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

Société anonyme une centaine d'exemplaires de sa brochure : Rapports des Travaux de la Société spirite de Bordeaux, en abandonnant à la caisse générale le produit de la vente.

Les Sociétés et des spirites isolés de Liège, Bruxelles (Belgique), Lyon, Toulouse, Avignon, Blois, Carcassonne, Rouen, Oloron-Sainte-Marie, Marseille, etc., etc., ont également bien voulu nous assurer de leur adhésion aux statuts de la Société, et de leur concours actif pour en assurer la vitalité.

Dans un prochain article, exclusivement consacré à une revue générale du mouvement de la presse et des Sociétés spirites françaises et étrangères, nous nous attacherons à démontrer l'opportunité du moment pour la fondation d'une organisation et d'une direction sérieuses.

En quelques mois deux nouvelles Sociétés, deux journaux se fondent en Espagne, la Société de Florence crée un organe de publicité, un journal en polonais paraît à Léopold (Galicie autrichienne), et nous apprenons, ces jours derniers, qu'un journal en langue portugaise est en voie de formation à Bahia (Brésil). Les anciennes Sociétés prennent de l'extension ; dans un seul centre de Belgique, quinze instituteurs primaires se rallient à nos enseignements ; à Liège, à Lyon, etc., les différents groupes de la localité expriment le désir de se réunir sous une direction unique. Partout la doctrine, loin de dépérir et de dégénérer, se développe et acquiert de l'influence. Tous les spirites ont compris que le moment de s'affirmer était venu, et chacun s'attache avec ardeur à concourir au mouvement régénérateur.

Aucune objection ne nous a été faite sur le versement des dons à la caisse générale, mais nous avons reçu quelques demandes de rectification sur la manière dont notre liste a été dressée. Plusieurs des sommes inscrites au nom d'une Société ou d'un individu étaient en réalité le produit de la cotisation de tous les membres d'un groupe. Nous avons eu pour motif de simplifier autant que possible les détails, mais dans notre prochaine liste, nous nous ferons un devoir de faire droit aux observations qui nous ont été communiquées.

A côté des adhésions sans restriction que nous venons de mentionner, nous en avons reçu un certain nombre, mitigées d'observations critiques, non sur le but, mais sur le mode et la forme de la Société. Pour quelques-uns, les expressions employées dans les statuts sont un peu trop commerciales. Pour d'autres, le chiffre des parts semble un peu élevé, et la portion des bénéfices attribués au fonds de réserve trop considérable. Nous rappellerons aux premiers les explications que nous avons données à cet égard dans le dernier numéro de la Revue et les réflexions que M. Allan Kardec publiait sur le même sujet dans le numéro de décembre dernier (p. 391).

Nous sommes persuadés que tous les spirites applaudiront à la formation de la nouvelle Société, lorsqu'ils verront que les fondateurs, s'inspirant des idées du maître, ont eu surtout en vue d'assurer l'avenir du Spiritisme en le plaçant sous l'égide de la loi, seul moyen, à leurs yeux, de paralyser à certains moments les influences nuisibles, en substituant ainsi le régime du droit à celui de la tolérance, presque toujours sujet à des variations selon les hommes et les circonstances.

Quant à ce qui concerne la quotité fixée pour les parts d'intérêt et le petit nombre des fondateurs, nous rappellerons que ce qu'il importait avant tout, c'était d'établir une base, un centre d'action, où toutes les activités, tous les dévouements pourraient se rallier. La Société est aujourd'hui constituée ; ses statuts, essentiellement modifiables et progressifs, comme tout ce qui est d'origine humaine, pourront subir dans l'avenir les transformations qui paraîtront utiles pour remplir le vœu général et satisfaire aux besoins nouveaux.

Toutes les correspondances adressées à la Société anonyme concernant les demandes d'admission comme membres de la société, les modifications à apporter aux statuts, seront conservées dans un dossier spécial pour être soumises aux délibérations des associés dans la première assemblée générale annuelle qui, aux termes de l'acte de Société, a seule le pouvoir de délibérer et de statuer sur ces intéressantes questions.

Nous n'avons qu'un but : qu'un désir, assurer la vitalité du Spiritisme en satisfaisant aux aspirations générales. Si, comme nous l'espérons, les mesures prises par la Société anonyme nous permettent d'obtenir ce résultat, nous nous croirons récompensés au delà de nos mérites, lorsque l'heure du

repos aura sonné pour nous et que de plus dignes, sinon de plus dévoués, seront appelés à nous remplacer.

Les précurseurs du Spiritisme

Jean Huss

Nous lisons dans le Siècle du 11 juillet 1869 :

Le cinq centième anniversaire de Jean Huss.

« Les journaux de la Bohême ont publié récemment l'appel suivant :

Cette année tombe le cinq centième anniversaire de la naissance du grand réformateur, du patriote et du savant maître Jean Huss. Cette date impose avant tout au peuple bohème le devoir de se remémorer solennellement l'époque où a surgi de son sein l'homme qui avait pris pour but de sa vie la réalisation de la liberté de la pensée. C'est pour cette idée qu'il a vécu, qu'il a souffert ; c'est pour cette idée qu'il est mort.

Sa naissance a fait luire l'aurore de la liberté à l'horizon de notre pays ; ses œuvres ont répandu la lumière sur le monde, et par sa mort sur le bûcher, la vérité a reçu son baptême de flammes !

Nous aurons pour nous, nous n'en doutons pas, non-seulement les sympathies des Bohèmes et de tous les Slaves, mais encore celles des peuples éclairés, en les invitant à fêter le souvenir de ce grand esprit qui eut le courage de soutenir sa conviction à la face d'un monde esclave des préjugés, et qui, électrisant le peuple bohème, le rendit capable d'une lutte héroïque qui restera gravée dans l'histoire.

Des siècles se sont écoulés ; le progrès s'est accompli, les étincelles ont produit des flammes ; la vérité a pénétré des millions de cœurs. La lutte continue, la nation pour laquelle l'immortel martyr s'est sacrifié n'a pas encore quitté le champ de bataille sur lequel l'avait appelée la parole du maître.

Nous conjurons tous les admirateurs de Jean Huss de se réunir à Prague, afin de puiser dans le souvenir des souffrances du grand martyr de nouvelles forces pour de nouveaux efforts.

C'est à Prague, le 4 septembre prochain, et, le 6, à Hussinecz, où il naquit, que nous célébrerons la mémoire de Jean Huss.

Tout patriote viendra donc en ce jour attester que la nation bohème honore encore l'héroïque champion de ses droits, et qu'elle n'oubliera jamais le héros qui l'a élevée à la hauteur des idées qui sont encore le phare vers lequel marche l'humanité !

Notre appel s'adresse aussi à tous ceux qui, en dehors de la Bohême, aiment la vérité et honorent ceux qui sont morts pour elle. Qu'ils viennent à nous, et que toutes les nations civilisées s'unissent pour acclamer avec nous le nom impérissable de Jean Huss !

Le président du comité,

Dr Sladkowsky. »

Suivent trente signatures de membres du comité, avocats, hommes de lettres, industriels.

L'appel des patriotes bohèmes ne saurait manquer d'exciter une vive sympathie parmi les amis de la liberté.

Un journal de Prague avait eu la malencontreuse idée de proposer une pétition au futur concile pour demander la révision du procès de Jean Huss. Le journal les Narodni Listy a vigoureusement réfuté cette étrange proposition, en disant que la révision avait eu lieu devant le tribunal de la civilisation et de l'histoire, qui juge les papes et les conciles.

La nation bohème, ajoute les Narodni, a poursuivi cette révision l'épée à la main, dans cent batailles, au lendemain même de la mort de Jean Huss. »

La feuille tchèque a raison : Jean Huss n'a pas plus besoin d'être réhabilité que Jeanne d'Arc n'a besoin d'être canonisée par les successeurs de ces évêques et de ces docteurs qui les ont brûlés tous deux. »

Nous venons à notre tour ajouter aux hommages rendus à la mémoire de Jean Huss, notre témoignage de sympathie et de respect pour les principes de liberté religieuse, de tolérance et de

solidarité qu'il a popularisés de son vivant. Cet esprit éminent, ce novateur convaincu a droit au premier rang parmi les précurseurs de notre consolante philosophie. Il avait, comme tant d'autres, sa mission providentielle qu'il a accomplie jusqu'au martyre, et sa mort, comme sa vie, a été une protestation des plus éloqu岸tes contre la croyance à un Dieu mesquin et cruel, et à des enseignements routiniers qui devaient céder devant le réveil de l'esprit humain et l'examen approfondi des lois naturelles.

Comme tous les novateurs, Jean Huss a été incompris et persécuté ; il venait redresser des abus, modifier des croyances qui ne pouvaient plus satisfaire aux aspirations de son époque ; il devait nécessairement avoir pour adversaires tous les intéressés à conserver l'ancien ordre des choses. Comme Wiclef, comme Jacobel et Jérôme de Prague, il succomba sous les efforts de ses ennemis coalisés ; mais les vérités qu'il avait enseignées, fécondées par la persécution, servirent de base aux nouveautés philosophiques des temps ultérieurs, et provoquèrent l'ère de rénovation qui devait donner naissance à la liberté de conscience et à la liberté de penser en matière de foi.

Nous ne doutons pas que, soit comme Esprit, soit comme incarné, s'il est revenu comme homme sur notre terre, Jean Huss ne se soit constamment consacré au développement et à la propagation de ses croyances sur l'avenir philosophique de l'humanité.

Nous sommes autorisés à penser que l'appel du peuple bohème sera entendu par tous ceux qui apprécient et qui vénèrent les défenseurs de la vérité. Les grands philosophes n'ont pas de patrie. Si par la naissance ils appartiennent à une nationalité particulière, par leurs œuvres ils sont les éclaireurs de l'humanité tout entière qui marche sous leur impulsion à la conquête de l'avenir.

Persuadés de satisfaire au vœu de la majorité de nos lecteurs, nous nous faisons un devoir de faire connaître par une courte notice, ce que fut toute sa vie l'homme éminent dont la Bohème célébrera, le 4 septembre prochain, le cinq centième anniversaire.

Jean Huss naquit le 6 juillet 1373 sous le règne de l'empereur Charles IV et sous le pontificat de Grégoire XI, environ cinq ans avant le grand schisme d'Occident que l'on peut regarder comme une des semences du hussitisme. L'histoire ne nous apprend rien du père et de la mère de Jean Huss, si ce n'est que c'étaient des gens de probité, mais d'une naissance obscure. Selon l'usage du moyen âge, Jean Huss, ou plutôt Jean de Huss, fut ainsi nommé parce qu'il naquit à Hussinecz, petite bourgade située au midi de la Bohème, dans le district de Prachen, sur les frontières de la Bavière.

Ses parents prirent le plus grand soin de son éducation. Ayant perdu son père en bas âge, sa mère lui fit apprendre les premiers éléments de la grammaire à Hussinecz, où il y avait une école. Ensuite elle le mena à Prachen, ville du même district, où il y avait un collège illustre. Il fit bientôt de grands progrès dans les lettres et s'attira l'amitié de ses maîtres par sa modestie et sa docilité, ainsi que cela résulte du témoignage que l'Université de Prague lui rendit après sa mort. Quand il fut assez avancé pour aller à Prague, sa mère l'y conduisit elle-même. On rapporte que cette pauvre femme, pleine de zèle pour l'éducation de son fils, avait pris avec elle une oie et un gâteau, pour en faire présent à son régent²³. Mais, par malheur, l'oie s'envola en chemin, de sorte qu'à son grand regret elle n'eut que le gâteau à présenter au maître. Touchée jusqu'au vif de ce petit accident, elle se mit plusieurs fois en prière pour demander à Dieu qu'il voulût être le père et le gouverneur de son fils.

Quand il eut acquis à Prague de solides connaissances en littérature, les maîtres remarquant en lui beaucoup d'intelligence et de vivacité d'esprit aussi bien qu'une grande activité pour la science, jugèrent à propos de le faire immatriculer dans le livre de l'Université qui avait été fondée en 1247 par l'empereur Charles VI, roi de Bohême, et confirmée par le pape Clément VI.

Éloigné des amusements de la jeunesse, Jean Huss employait ses heures perdues à de bonnes lectures. Il prenait surtout plaisir à celle des anciens martyrs. On raconte qu'un jour, lisant la légende de saint Laurent, il voulut éprouver s'il aurait la même constance que ce martyr en se

²³ Il est à remarquer que Huss en bohémien signifie oie ; il paraîtrait que la patrie de Jean Huss fut ainsi appelée parce que les oies y abondaient.

mettant le doigt dans le feu ; mais on ajoute qu'il le retira bientôt fort mécontent de sa faiblesse, ou qu'un de ses camarades s'y opposa.

Quoi qu'il en soit, il ne faisait pas mal de se préparer au feu comme il paraîtra par l'événement. D'ailleurs, lorsqu'il voulut faire cet essai, il pouvait déjà être assez avancé en âge pour que l'édit de 1276 par lequel Charles VI condamnait les hérétiques au feu, lui donnât en quelque sorte le pressentiment de ce qui devait lui arriver.

Un grand obstacle s'opposait à l'ardeur qu'avait Jean Huss de s'instruire, c'était la pauvreté. Dans cette extrémité, il accepta l'offre que lui fit un professeur, dont on ignore le nom, de le prendre à son service et de lui fournir les livres et tout ce qui lui était nécessaire pour pousser ses études. Quoique cette situation fût assez humiliante, il la trouvait heureuse par rapport à son but, et il la mit si bien à profit qu'il contenta tout ensemble et son maître, dont il gagna l'amitié, et sa passion pour les lettres. Jean Huss fit des progrès considérables à l'Université ; il paraît par ses livres qu'il était versé dans la lecture des Pères grecs et latins, puisqu'il les cite souvent. On peut juger par ses commentaires qu'il savait le grec et avait des teintures de l'hébreu. Il fut reçu bachelier en 1393 à l'âge de vingt ans environ, et maître es arts deux ans après. On ne sait qui furent ses maîtres que par ce qu'il dit lui-même de Stanislas Znoima qui fut depuis un de ses plus grands adversaires. Il reçut l'ordre de prêtrise en 1400 et fut fait la même année prédicateur de la chapelle de Bethléem. Ce fut là qu'il eut l'occasion d'exercer ses talents, chéri des uns, suspect et odieux aux autres, admiré de tous. A la même époque, il fut nommé confesseur de Sophie de Bavière, reine de Bohême.

Ce fut de 1403 à 1408 que Jean Huss, de concert avec Jérôme de Prague étudia les œuvres de Wicléf et de Jacobel et commença à se séparer de l'enseignement orthodoxe. Dès l'origine, un certain nombre de disciples qui lui demeurèrent toujours fidèles, s'attachèrent à lui.

Le 22 octobre 1409, il fut nommé recteur de l'Université de Prague et s'acquitta de cette nouvelle charge aux applaudissements de tout le monde. Jusqu'alors, il n'avait approuvé les doctrines de Wicléf qu'en termes vagues et avec ménagements. Il commença de cette époque, à parler plus ouvertement de ses croyances personnelles.

Parmi ses ouvrages antérieurs au concile de Constance, on remarque le Traité de l'église d'où l'on tira tous les arguments pour sa condamnation. Pendant sa captivité, il se consacra spécialement et entièrement à l'exécution de ses dernières œuvres philosophiques. C'est ainsi qu'il fit les manuscrits du Traité du mariage, du Décalogue, de l'amour et de la connaissance de Dieu, de la Pénitence, des trois ennemis de l'homme, de la cène du Seigneur, etc.

Tous les historiens contemporains, même parmi ses adversaires, rendent témoignage à la pureté de sa vie : « C'était, disent-ils, un philosophe, en grande réputation pour la régularité de ses mœurs, sa vie rude, austère et entièrement irréprochable, sa douceur et son affabilité envers tout le monde ; il était plus subtil qu'éloquent, mais sa modestie et son grand esprit de conciliation persuadaient plus que la plus grande éloquence. »

Le défaut d'espace ne nous permettant pas de nous étendre autant que nous le désirons, nous nous bornerons à quelques citations caractéristiques. Loin de craindre la mort, il semblait quelquefois l'attendre avec impatience, comme le terme de ses travaux et le commencement de la récompense. Il avait coutume de dire que : « Personne n'est récompensé dans l'autre vie qu'autant qu'il a mérité dans celle-ci, et que les modes et les lieux de récompense étaient variés selon les mérites. » A ceux qui voulaient le persuader de se rétracter et d'abjurer, il fit à plusieurs reprises cette réponse digne de remarque : « Abjurer c'est renoncer à une erreur qu'on a tenue ; si quelqu'un m'enseigne quelque chose de meilleur que ce que j'ai avancé, je suis prêt à faire de bon cœur ce que vous exigez de moi. »

Nous terminons par le témoignage de l'Université de Prague en sa faveur après sa mort.

« Il avait, dit-on, dans cette pièce, un esprit supérieur, une pénétration vive et profonde ; nul n'était plus prêt à écrire sur-le-champ ni à faire des réponses plus fortes aux objections. Personne n'avait un zèle plus véhément ni mieux conduit en choix ; on ne l'a jamais trouvé dans aucune erreur que dans le conseil des méchants qui l'ont déchiré à cause de son amour pour la justice. O homme d'une vertu inestimable, d'une sainteté éclatante, d'une humilité et d'une piété inimitables, d'un désintéressement

et d'une charité sans exemple ! Il méprisait les richesses au souverain degré, il ouvrait ses entrailles aux pauvres ; on le voyait souvent à genoux au pied du lit des malades ; les naturels les plus indomptables, il les gagnait par sa douceur et il ramenait les impénitents par des torrents de larmes ; il tirait de l'Écriture sainte, ensevelie dans l'oubli, des motifs puissants et tout nouveaux pour engager les ecclésiastiques vicieux à revenir de leurs égarements et à remplir les engagements de leur caractère, et pour réformer les mœurs de tous les ordres sur le pied de la primitive Église.

« Les opprobres, les calomnies, la famine, l'infamie, mille tourments inhumains et enfin la mort qu'il a soufferts, non-seulement avec patience, mais même d'un visage tranquille et riant ; toutes ces choses sont un témoignage authentique d'une vertu à toute épreuve et d'une constance aussi bien que d'une foi et d'une piété inébranlables. Nous avons cru devoir exposer toutes ces choses aux yeux de la chrétienté, pour empêcher que les fidèles, trompés par de fausses imputations, ne donnent quelque atteinte à la renommée de cet homme juste, ni d'aucun de ceux qui suivent sa doctrine. »

L'esprit de Jean Huss, évoqué par un de nos bons médiums, a bien voulu nous donner la communication suivante que nous nous empressons de mettre sous les yeux de nos lecteurs, ainsi qu'une instruction de M. Allan Kardec sur le même sujet, parce qu'elles nous paraissent bien caractériser la nature de l'homme éminent qui s'occupa si ardemment, dès le quinzième siècle, de préparer les éléments de l'émancipation et de la régénération philosophiques de l'humanité.

Paris, 14 août 1869.

L'opinion des hommes peut s'égarer momentanément, mais la justice de Dieu, éternelle et immuable, sait récompenser, lorsque la justice humaine châtie, égarée par l'iniquité et l'intérêt personnel. A peine cinq siècles (une seconde dans l'éternité) se sont-ils écoulés depuis la naissance de l'obscur et modeste travailleur, et déjà la gloire humaine à laquelle il ne tient guère, a remplacé la sentence infamante et la mort ignominieuse qui n'avaient pu ébranler la fermeté de ses convictions.

Que tu es grand, mon Dieu, et que ta sagesse est infinie ! Ma mort sous ton souffle puissant est devenue un instrument de progrès. La main qui m'a frappé a porté du même coup une atteinte terrible aux erreurs séculaires dont on abreuvait l'esprit humain. Ma voix a trouvé des échos dans les cœurs indignés par l'injustice de mes bourreaux, et mon sang répandu comme une rosée bienfaisante sur un sol généreux, a fécondé et développé dans les esprits avancés de mon temps les principes de l'éternelle vérité. Ils ont compris, ils ont creusé, analysé, travaillé, et sur les bases informes, rudimentaires des premières croyances libérales, ils ont édifié dans la suite des âges, des doctrines philosophiques véritablement larges, profondément religieuses et éternellement progressives.

Grâce à eux, grâce à leurs travaux persévérants, le monde sait que Jean Huss a vécu, qu'il a souffert et qu'il est mort pour ses croyances ; c'est trop, mon Dieu, pour mes faibles efforts, et mon esprit réhabilité a peine à résister aux sentiments de reconnaissance et d'amour qui l'enivrent. Reconnaître qu'on s'était trompé en me condamnant, c'était justice ; les hommages et les témoignages de sympathie dont on m'honore sont trop pour mes faibles mérites.

L'esprit humain a marché depuis que le feu a consumé mon corps. Une flamme non plus destructive, celle-là, mais régénératrice, embrase l'humanité ; son contact épure, sa chaleur agrandit et vivifie. A ce bienfaisant foyer, viennent se réchauffer tous ceux que la douleur a frappés, tous ceux que l'épreuve du doute et de l'incrédulité a torturés ; le souffrant s'éloigne consolé et fort, et l'indécis, l'incrédule, le désespéré, viennent pleins d'ardeur, de fermeté et de conviction, grossir l'armée active et féconde des phalanges émancipatrices de l'avenir.

A ceux qui me demandaient une rétractation, j'ai répondu que je ne renoncerais à mes croyances que devant une doctrine plus complète, plus satisfaisante, plus vraie. Eh bien, depuis ce temps, mon Esprit a grandi ; j'ai trouvé mieux que ce que j'avais acquis ; et fidèle à mes principes, j'ai successivement repoussé ce que mes anciennes convictions avaient d'erroné pour accueillir les vérités nouvelles plus larges, plus en rapport avec l'idée que je me faisais de la nature et des attributs de Dieu. Esprit, j'ai progressé dans l'espace : revenu sur la terre, j'ai acquis encore : aujourd'hui, rentré de nouveau dans la patrie des âmes, je suis au premier rang avec tous ceux qui, sous un nom ou sous un autre, marchent sincèrement et activement vers la vérité et se dévouent de cœur et d'esprit au développement progressif de l'esprit humain.

Merci à tous ceux qui honorent en ma personnalité terrestre, la mémoire d'un défenseur de la vérité ; merci surtout à ceux qui savent qu'au-dessus de l'homme il y a l'esprit délivré par la mort, des entraves matérielles, l'intelligence libre qui travaille de concert avec les intelligences exilées, l'âme qui gravite sans cesse vers le centre d'attraction de toutes les créations : l'infini, Dieu !

Jean Huss.

Paris, 17 août 1869.

En analysant, à travers les âges, l'histoire de l'humanité, le philosophe et le penseur reconnaissent bientôt dans la naissance et le développement des civilisations, une gradation insensible et continue.

- D'un ensemble homogène et barbare surgit tout d'abord une intelligence isolée, méconnue et persécutée, mais qui néanmoins fait époque, et sert de jalon, de point de repère pour l'avenir. - La tribu, ou si vous voulez la nation, l'univers s'avancent en âge et les jalons se multiplient, semant çà et là les principes de vérité et de justice qui seront le partage des générations arrivées. Ces jalons épars sont des précurseurs ; ils sèment une idée, la développent pendant leur vie terrestre, la surveillent et la protègent à l'état d'Esprit, et reviennent, périodiquement à travers les siècles apporter leur concours comme leur activité, à son développement.

Tel fut Jean Huss et tant d'autres précurseurs de la philosophie spirite.

Ils ont semé, labouré et récolté une première moisson ; puis ils sont revenus semer encore et attendent que l'avenir et l'intervention providentielle viennent féconder leur œuvre.

Heureux celui qui du haut de l'espace, peut contempler les différentes étapes parcourues et les travaux accomplis par amour pour la vérité et la justice ; le passé ne lui donne que des joies, et si ses tentatives ont été incomplètes et improductives dans le présent, si la persécution et l'ingratitude sont encore parfois venues troubler sa quiétude, il pressent les joies que lui réserve l'avenir.

Honneur sur la terre et dans les espaces à tous ceux qui ont consacré leur existence entière au développement de l'esprit humain. Les siècles futurs les vénèrent et les mondes supérieurs leur tiennent en réserve la récompense due aux bienfaiteurs de l'humanité.

Jean Huss a trouvé dans le Spiritisme une croyance plus complète, plus satisfaisante que ses doctrines et l'a acceptée sans restriction. - Comme lui, j'ai dit à mes adversaires et à mes contradicteurs : « Faites quelque chose de mieux et je me rallierai à vous. »

Le progrès est la loi éternelle des mondes, mais nous ne serons jamais devancés par lui, parce que, de même que Jean Huss, nous accepterons toujours comme nôtres, les principes nouveaux, logiques et vrais qu'il appartient à l'avenir de nous révéler.

Allan Kardec.

Le Spiritisme partout

La pluralité des existences, la pluralité des mondes habités et la communication avec les Esprits, enseignées Par les RR. PP. Graty et Hyacinthe.

Nous lisons dans le Gaulois du 22 juillet 1869 :

« Il n'y a pas loin des idées qui se dégagent sous une espèce d'illumination pieux, de certains passages des Lettres sur la religion du P. Graty, aux croyances exposées par les spirites contemporains. »

Je ne puis penser aux habitants des autres mondes, dit le P. Graty, sans qu'aussitôt ma raison et ma foi reprennent toute leur vigueur et leur élan... Je me suis souvent demandé si l'indomptable foi, qui quelquefois saisit nos cœurs avec une force capable de soulever le monde, avec une force qui fait croire au triomphe absolu de l'amour, de la justice, de la beauté, de la lumière et du bonheur, ne serait pas l'inspiration venue des êtres et des mondes où le triomphe a déjà commencé... Cela même est la loi : Sperandarum substantia rerum, argumentum non apparentium. »

Le Gaulois a raison : c'est là du bel et bon Spiritisme, et on ne peut exposer en moins de mots et d'une manière plus caractéristique, les enseignements fondamentaux de notre philosophie. La loi du

progrès, conséquence nécessaire de la pluralité des existences, la pluralité des mondes habités, la communication par l'inspiration entre les habitants de la terre et des Esprits plus avancés, tels sont les principes que le P. Gratry ne craint pas d'appuyer de sa plume autorisée ; ce n'est point d'ailleurs le premier exemple de sa sympathie pour nos croyances.

Nous sommes heureux de nous rencontrer sur un terrain commun avec des hommes qui, comme le P. Gratry, se sont consacrés à l'étude des sciences psychologiques, sans se laisser dominer par des vues étroites et mesquines. Ils ont compris, et nous les en félicitons vivement, que le plus puissant moyen de ramener les esprits égarés à une saine application des lois éternelles, était de leur faire toucher la vérité du doigt et de l'œil ; de remplacer le Dieu vengeur et passionné, les conceptions erronées du moyen âge sur ses attributs et ses rapports avec l'humanité, par les enseignements d'une philosophie plus large, plus libérale, plus tolérante et d'accord avec l'influence émancipatrice qui dirige toutes les grandes intelligences de notre époque.

Tels sont les sentiments du R. P. Hyacinthe, qui pense avec raison que la philosophie doit marcher avec les progrès de l'esprit humain, ainsi que le témoignent les extraits suivants du sermon qu'il a prononcé le 11 mars 1869, à l'église de la Madeleine, en faveur du tremblement de terre de l'Amérique du Sud :

« Châtiment, péché, justice ! Mais qu'ont à faire ces mots en face d'une douleur qu'ils offensent sans l'expliquer ? Est-il donc expédient pour le prêtre de s'attacher à cette superstition des vieux âges, jugée désormais sans appel par la raison du savant et par la conscience de l'honnête homme ? – Non, s'écrie la science moderne, le monde n'est pas le jouet de volontés capricieuses ! Tout y porte au contraire l'empreinte majestueuse de l'universalité et de l'immutabilité des lois. Ce n'est donc point à Dieu, c'est à la nature qu'il convient de demander compte de ces bouleversements physiques, que l'on nommait autrefois des fléaux divins. Sachons en pénétrer les causes : peut-être un jour saurons-nous en gouverner les effets !

La science a raison, mes frères, le monde n'appartient pas au miracle, mais à la loi. Laissons seulement la loi à la hauteur d'elle-même. Ne la confondons pas, comme Épicure, avec les combinaisons d'un hasard heureux, ni, comme Zénon, avec les exigences d'une aveugle nécessité. Qu'elle soit ce qu'elle est, la pensée souveraine qui crée l'ordre parce qu'elle l'a conçu, qui se respecte elle-même en respectant son œuvre, et qui ne donne pour limite à son infinie puissance que son infinie sagesse et son infinie bonté ! Alors, dans tous les mondes, dans celui des espaces comme dans celui des Esprits, la formule par excellence du règne de Dieu sera le règne des lois !...

On dit que, durant l'horrible catastrophe qui vient de frapper ces contrées, dans le cimetière de l'une des villes écroulées, on a vu des momies indiennes arrachées à leurs tombes, par les secousses du sol et l'envahissement des flots : elles semblaient se dresser dans une joie funèbre pour assister à la vengeance tardive, mais fidèle, des fils de leurs oppresseurs...

... Pour payer une telle rançon, l'Équateur et le Pérou avaient-ils une part plus large dans la faute d'Adam ? Avaient-ils accru cette dette de tous par des prévarications plus nombreuses, par des iniquités plus criantes ? Et, dans ces contrées en deuil, vais-je donc vous montrer en chacune des vingt mille victimes, au lieu d'un malheureux frappé par accident, un coupable désigné à la vengeance ?

Dieu me garde de ces excès de fanatisme et de cruauté ! Pensez-vous, disait le divin Maître, que ces dix-huit hommes sur qui s'est écroulée la tour de Siloé fussent plus redevables que le reste des habitants de Jérusalem ?

... Et vous, à quelque rang et à quelque foi que vous apparteniez, vous tous qui êtes venus à cette fête de la charité, mes amis et mes frères, oubliez ce qui nous désunit. En secourant cette grande infortune, travaillons en commun à hâter le moment du Seigneur, etc. »

Nécrologie

Berbrugger, conservateur de la bibliothèque d'Alger

Deuxième article

Dans le dernier numéro de la Revue, nous nous faisons un devoir d'annoncer à nos lecteurs le départ pour un monde meilleur, de M. A. Berbrugger, le savant conservateur de la bibliothèque d'Alger, et nous étions heureux d'honorer en sa personne, la mémoire d'un spirite éclairé et profondément convaincu de la vérité de nos principes. De plus amples détails nous sont parvenus sur les travaux qui illustrèrent sa vie ; nous ne doutons pas de voir accueillir favorablement, par tous nos adhérents, les extraits suivants du discours prononcé sur sa tombe par M. Cherbonneau, le nouveau président de la Société historique et archéologique d'Algérie (voir le n° 76 de la Revue africaine, de juillet 1869, pages 321 et suiv.) :

« Lorsque s'éteint une personnalité de cette trempe, on considère comme un devoir de recueillir ses dernières pensées : tant il est vrai que la porte du tombeau est la pierre de touche des âmes. Dans certaines paroles, vous le savez, il y a des révélations. Hier, assis près du lit de Berbrugger, je l'écoutais pieusement. Tout d'un coup, ses yeux, où brillaient les dernières lueurs de cette belle intelligence, se fixèrent sur moi, et il me dit avec un accent que je n'oublierai jamais : « Voilà où mène l'excès de travail !... Ne faites pas comme moi !... » Tels sont les derniers mots qu'il a prononcés. La mort, contre laquelle il luttait en homme, l'étreignit de nouveau pour ne plus le rendre...

... Messieurs, le savant dont la perte sera vivement sentie dans toute l'Algérie, était né à Paris, le 11 mai 1801. De solides études, faites au collège Charlemagne, l'avaient préparé à suivre les cours de l'école des Chartes. Son début dans la paléographie lui assignait déjà un rang dans la science. Il fut chargé, en 1832, par le gouvernement anglais, de recueillir les pièces originales relatives à l'occupation de la France au quinzième siècle. Vers le milieu de l'année 1834, comme averti par un de ces pressentiments auxquels nul esprit ne résiste, il abandonnait en quelque sorte la théorie pour la pratique, et venait en Afrique à la suite du maréchal Clauzel, dont il fut le secrétaire particulier. Il l'accompagna dans ses excursions, et suivit le maréchal Vallée à Constantine. De ces expéditions militaires, il rapporta un grand nombre de manuscrits arabes qui formèrent le noyau de la bibliothèque d'Alger. De nouveaux horizons s'étaient ouverts devant la sagacité de Berbrugger.

Admirant le pays que nos armes venaient de conquérir, il entreprit sans relâche de le faire connaître, dans l'espoir, sans doute, que la conquête en deviendrait plus assurée. C'est alors que, tantôt sous la tente, à côté des soldats qui pansaient leurs blessures ; tantôt dans le calme de la ville, il composait cet ouvrage important qui fut publié sous le titre de l'Algérie historique, pittoresque et monumentale.

Non content de travailler, il aimait à répandre autour de lui le feu sacré qui l'animait. Doué d'une élocution facile, qui s'était exercée plus d'une fois en France, dans des conférences publiques, il possédait à un haut degré le talent de semer les idées et de les faire accepter. Dès qu'il eut remarqué que les premiers colons mis en possession du sol par une autorité aussi patriotique que vigoureuse, commençaient à exhumer avec la pioche les débris de la domination romaine, on le vit grouper autour de lui les chercheurs et les hommes d'étude. La Société historique algérienne était fondée. Douze volumes remplis de documents précieux, de cartes et de dessins, constituent le Compendium archéologique que nous devons, en grande partie, au Président de cette Société ; car il n'est pas un mémoire ou une notice qui ne porte l'empreinte bien marquée de cette critique éclairée dont chaque auteur respectait les décisions.

On compte, en outre, parmi les écrits de Berbrugger, un Cours de langue espagnole, un Dictionnaire espagnol-français, la Relation de l'expédition ; de Mascara, les Époques militaires de la grande Kabylie, une Notice sur les puits artésiens du Sahara, l'Histoire du martyr Géronimo, et la Notice sur le tombeau de la Chrétienne, ce problème historique dont ses calculs patients ont dévoilé l'énigme après vingt siècles ; enfin de nombreux mémoires insérés dans les journaux d'Algérie et de France.

Heureux, notre Président, si les travaux de l'esprit avaient suffi à son désir d'être utile ! Mais il eût regardé sa tâche comme incomplète, s'il n'avait pas apporté le fruit de son expérience dans les conseils où se traitent les intérêts du pays. En effet, il y trouvait plus de liberté pour faire le bien, et,

par conséquent, plus de devoirs à accomplir. C'est que l'expérience, chez lui, ne résultait ni de l'intérêt personnel, ni de l'esprit de parti, le progrès de la colonie étant son seul objectif. Hélas ! un dévouement convaincu l'entraîna à d'autres sacrifices et fit accepter à l'archéologue émérite le commandement de la milice d'Alger, sans lequel il lui paraissait difficile d'entretenir parmi ses concitoyens, l'esprit de confraternité bienveillante dont il était lui-même tout pénétré. Que de soucis dans cette position ! Mais aussi que de services il a rendus avec cette simplicité qui en doublait le prix !

Ce n'est pas en quelques traits, et surtout au milieu de l'émotion causée par une perte aussi douloureuse, qu'il est possible à son compagnon d'études, à son ami, de retracer l'existence si utile et si bien caractérisée d'Adrien Berbrugger. Certains hommes, d'ailleurs, ont eu la rare bonne fortune de se faire connaître de leur vivant, autant par leurs qualités que par leurs écrits.

A défaut de fortune, les honneurs ne manquèrent point au savant conservateur de la bibliothèque. Pendant le voyage de Sa Majesté l'Empereur, au mois de juin 1865, il reçut la croix de commandeur de la Légion d'honneur, en récompense de ses travaux littéraires. Précédemment, il avait été nommé membre correspondant de l'Institut.

Adieu, Berbrugger ! Sur le bord de cette tombe où vous allez dormir de l'éternel sommeil, nous avons du moins une consolation : vous laissez à votre fille chérie un nom sans tache et justement honoré. Les habitants d'Alger conserveront pieusement le culte de votre mémoire, et, lorsque la Société historique algérienne se réunira pour résoudre un problème des annales d'Afrique, elle s'inspirera de votre érudition. »

Le Président :

A. Cherbonneau.

Dans, une des dernières séances de la Société de Paris, nous nous sommes fait un devoir de donner un dernier témoignage de sympathie à la mémoire de M. A. Berbrugger en en sollicitant l'évocation. Nous nous empressons de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs la communication que nous en avons reçue et qui nous paraît bien caractériser le travailleur infatigable et consciencieux si éloquemment dépeint par M. Cherbonneau. L'élévation de son intelligence et sa grande érudition nous font espérer qu'il voudra bien de temps à autre, participer à nos travaux et enrichir nos archives de communications et de documents utiles et intéressants.

(Société de Paris, 30 juillet 1869.)

« Je suis heureux, messieurs, de votre sympathique accueil. Bien que je ne fisse pas ouvertement partie de la phalange spirite, je n'en étais pas moins fermement et intimement convaincu de la vérité de vos principes. J'ai le regret d'avoir contribué à grossir le nombre des timides, que la crainte de l'opinion ou la dépendance de leur situation, obligent à garder le silence sur leurs secrètes aspirations ! mais, je dois le dire pour ma défense, toutes les fois que j'en ai trouvé l'occasion, j'ai compulsé et adressé au centre, les documents intéressant notre philosophie, et, dans l'intimité, j'ai essayé, quelquefois avec succès, à communiquer mes croyances et à les faire partager. Aujourd'hui je suis au-dessus de l'opinion, et ma famille s'est agrandie. Si les liens du sang m'attachent toujours à mes parents de la terre, les liens éternels des âmes, les principes de charité, de tolérance et d'union de la philosophie spirite, m'unissent à tous ceux de ses membres qui concourent à en assurer l'avenir, par leurs œuvres comme incarnés et par leurs inspirations comme Esprits.

Partout l'humanité dépouille ses anciens vêtements philosophiques, et remplace les errements de la routine et des préjugés par une croyance raisonnée et basée sur la logique et l'expérimentation. Je le sais par expérience : guidé par les connaissances acquises, l'homme, véritable sphinx, déchiffre les problèmes réputés insolubles. Si, nous autres archéologues, nous reconstruisons avec quelques phrases éparses, quelques mots tronqués, quelques lettres incomplètes, les inscriptions à demi effacées du grand livre historique de l'humanité, le philosophe et le penseur dégagent de leur cortège d'erreurs et de mensonges, les vérités qui ont présidé à la fondation de toutes les croyances humaines, et partout ils retrouvent le Dieu unique adoré et honoré dans ses œuvres multiples et les

lois merveilleuses que nos savants modernes se sont flattés de découvrir. Mais nous ne découvrons, nous n'inventons rien !... Nous ne sommes pas des inventeurs, nous sommes des chercheurs... nous avons perdu la route et nous la retrouvons quelquefois !...

Bon courage, messieurs, je suis des vôtres par le cœur, je serai encore avec vous par l'Esprit et par un concours plus actif et plus personnel que par le passé. Usez de moi ; je serai heureux de me rendre utile et de concourir à vos travaux dans la mesure de mes connaissances.

A. Berbrugger. »

M. Grégoire Girard ; M. Degand ; Madame Vauchez.

Le Spiritisme vient de perdre un de ses plus fervents adeptes dans la personne de M. Grégoire Girard, mort à Sétif (Algérie), dans les premiers jours de juillet dernier.

M. Girard était un des fondateurs de Sétif et l'un de nos plus anciens abonnés ; c'est un des spirites qui ont le plus contribué au développement de nos croyances dans cette localité. Homme simple et de mœurs irréprochables, il a vu approcher la mort sans crainte ; pour lui, c'était la délivrance, le retour de l'exilé dans la véritable patrie. Son dégagement a été rapide et le trouble de courte durée ; aussi a-t-il pu se manifester quelques jours après son inhumation. Sa mort et son réveil ont été ceux d'un spirite de cœur, qui s'est constamment efforcé de mettre en pratique les préceptes de la doctrine.

Le Spiritisme a vu partir un autre de ses représentants dans la personne de M. Hippolyte Degand, mort dans sa cinquante et unième année, le 25 juillet, à Philippeville (Algérie), après quelques jours de maladie. M. Hippolyte Degand était depuis longtemps aussi un adepte sincère et dévoué, comprenant le véritable but de la doctrine ; c'était, dans toute l'acception du mot, un homme de bien, aimé et estimé de tous ceux qui le connaissaient et un de ceux que le Spiritisme s'honore de compter dans ses rangs. Bien qu'il soit parti presque subitement pour le monde des Esprits, nous ne doutons pas que sa situation ne soit satisfaisante. Sans appréhension de l'inconnu, plein de confiance en Dieu, il savait où il allait, et la tranquillité de sa conscience lui permettait d'espérer d'être accueilli avec sympathie par nos frères de l'espace. Nous en sommes persuadés, son espérance n'aura pas été déçue, et il occupe certainement là haut, la place réservée aux hommes de bien.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons la lettre de faire part de la mort de madame Vauchez, née Anne-Octavie Van Metcher, décédée le 16 août, à l'âge de 27 ans, en son domicile, 51, rue de la Montagne, à Bruxelles (Belgique).

M. Vauchez, son mari, un de nos plus anciens adhérents, est un de ceux qui se sont consacrés avec le plus de zèle et de dévouement au développement de notre philosophie. Président depuis plusieurs années de la Société spirite de Bruxelles, il a su toujours par sa modération et sa persévérance faire apprécier et respecter nos principes dans sa localité.

M. Vauchez, qui s'est toujours distingué par le courage de l'opinion, n'a pas voulu se démentir devant l'épreuve cruelle qui l'a frappé. La note suivante, extraite de la lettre de décès de madame Vauchez, en est une preuve convaincante :

Nota. A 2 heures, le 18 août, à la maison mortuaire, évocation et prières à Dieu et aux bons Esprits de l'accueillir dans le monde spirituel.

Nous nous faisons un devoir de nous associer à nos frères de Bruxelles pour appeler sur madame Vauchez l'assistance spirituelle des bons Esprits. – Nous ne doutons pas que sa profonde conviction de la vérité de nos principes et sa vie de souffrances et d'épreuves supportées avec une résignation exemplaire, ne lui aient mérité une situation satisfaisante dans le monde de l'espace. – Son Esprit, dès longtemps préparé à une autre vie, et dégagé dès avant la mort de ses liens matériels, a dû prendre possession de son nouvel état avec la satisfaction du prisonnier qui, ayant enfin brisé les barreaux de son cachot, respire avec délice l'air de la liberté.

Variétés

L'Opium et le Haschich

Deuxième article, voir la Revue d'août 1869

Selon le vœu que nous avons exprimé dans le dernier numéro de la Revue, plusieurs de nos correspondants ont bien voulu mettre à l'étude la question si intéressante concernant les ivresses diverses auxquelles peut être soumis l'être humain, et nous transmettre le résultat de leurs observations. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de publier tous ces documents dont nous prenons néanmoins bonne note, nous nous bornerons à appeler l'attention de nos lecteurs sur le Rapport des travaux de la Société spirite de Bordeaux pendant l'année 1867/24, qui contient, pages 12 et 13, des réflexions très judicieuses et très rationnelles sur l'ivresse périspiritale provoquée chez les désincarnés, par l'absorption des fluides vineux.

Nous reproduisons également une instruction obtenue sur le même sujet dans un groupe de Genève et qui nous a paru renfermer des considérations d'une grande profondeur et d'un intérêt général.

(Genève, 4 août 1869. Médium, madame B.)

Question. Est-ce que l'ivresse de l'homme terrassé par l'abus des liqueurs alcooliques ressemble aux désordres provoqués par la surexcitation ou l'épuisement du fluide locomoteur qui anime le système nerveux ? – N'est-ce pas encore une ivresse spéciale que la divagation momentanée de l'homme frappé soudainement dans ses plus chères affections ?

Réponse. Il y a, en effet, trois sortes d'ivresse chez l'incarné : l'ivresse matérielle, l'ivresse fluidique ou périspiritale et l'ivresse mentale.

La matière proprement dite renferme une essence qui donne la vie aux plantes, et cette essence circule dans leurs tissus au moyen d'un système de fibres et de vaisseaux d'une extrême ténuité ; on pourrait à juste titre appeler cette essence fluide végétal. Malgré sa parfaite homogénéité, il se transforme et se modifie dans le corps qu'il occupe, et, à mesure qu'il développe la plante, il lui donne une forme matérielle, un parfum et des qualités de nature et de puissance diverses. Ainsi la rose n'a pas l'apparence du lis, ni son parfum, ni ses propriétés ; l'épi de blé n'a point la forme de la vigne, ni son goût, ni ses qualités. On peut donc déterminer sous trois formes bien distinctes les rapports des plantes avec le fluide général qui les alimente et les transforme suivant leur nature et le but qu'elles sont appelées à remplir dans l'échelle des êtres animés. Cette même loi préside au développement de toutes les créations et il en résulte un enchaînement non interrompu de tous les êtres, depuis l'atome organique, invisible à l'œil humain, jusqu'à la créature la plus parfaite. Dans son état normal chaque être possède la quantité de fluide nécessaire pour constituer l'équilibre et l'harmonie de ses facultés, mais l'homme, par l'abus des liqueurs alcooliques, rompt cet équilibre qui doit exister entre ses fluides divers ; de là la désorganisation de ses facultés, la divagation des idées et le désordre momentanée de l'intelligence ; c'est comme dans une tempête dans laquelle les vents se croisent et élèvent des tourbillons de poussière qui rompent pour un instant le calme de la nature.

L'ivresse fluidique ou périspiritale est la conséquence de l'infusion dans l'économie, des parfums des plantes et de l'absorption de la partie semi-matérielle, étheriforme, des éléments terrestres. Les narcotiques, les anesthésiques sont de ce nombre ; ils provoquent quelquefois des insomnies, le plus souvent des visions, des sommeils profonds et parfois sans réveil. On pourrait dire que le parfum est le périsprit de la plante et qu'il correspond au périsprit de l'homme. L'usage excessif des parfums donne plus d'expansion au lien fluidique et le rend plus apte à subir les influences occultes, mais le détachement provoqué par un abus est incomplet et irrégulier et apporte le trouble dans l'harmonie des trois principes constitutifs de l'être humain. On pourrait alors comparer l'Esprit à un prisonnier qui s'évade et qui court au hasard, profitant mal du moment de liberté qu'il craint incessamment de perdre. Les visions qui sont la conséquence de l'ivresse fluidique ne sont ni complètes ni suivies, parce que l'équilibre n'existe plus dans les fluides régulateurs et conservateurs de la vie.

L'ivresse mentale est provoquée par les secousses morales violentes et inattendues ; la joie ou la douleur peuvent en être les promoteurs. On pourrait établir une analogie lointaine entre cette ivresse

²⁴ Brochure in-8, prix : 60 c., franco : 70 c. - Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille.

et ce qui se passe dans la plante qui, outre son individualité et son parfum, possède des propriétés qu'elle conserve et qu'on peut utiliser, lorsqu'elle n'appartient plus à la terre. Elle peut ou guérir ou tuer. La violette, par exemple, calme les douleurs, tandis que la ciguë donne la mort. Les plantes vénéneuses sont alimentées par la partie impure du fluide végétal. Tout fluide vicié, à quelque section animique qu'il appartienne, provoque des désordres, soit dans le corps, soit dans l'esprit. Une impression trop vive de joie ou de douleur peut donner naissance à l'ivresse mentale et une secousse semblable peut rétablir l'équilibre momentanément rompu, de même que l'ingestion dans l'économie d'un élément nuisible peut, dans de certaines circonstances, être un contre-poison pour un élément de même nature.

Mais tout en admettant l'existence des trois ivresses, matérielle, fluïdique et mentale, nous devons ajouter que ces trois ivresses ne se présentent jamais isolément à l'œil de l'observateur. Une étude superficielle permet, d'après les effets produits, de reconnaître la nature de la cause déterminante, mais dans tous les cas les désordres atteignent à la fois, et plus ou moins gravement, l'esprit, le pèrisprit et le corps. On pourrait peut-être dire avec quelque raison que la folie morale est une ivresse mentale chronique.

Nous reviendrons d'ailleurs sur cette question intéressante pour le médecin et le psychologue, ce médecin de l'âme.

Un Esprit.

Ligue de l'enseignement

Constitution officielle du groupe Parisien

(Deuxième article. Voir la Revue de juillet 1869.)

Dans un des derniers numéros de la Revue nous nous sommes fait un devoir d'annoncer à nos lecteurs la constitution prochaine et définitive du Groupe parisien de la Ligue de l'enseignement ; nous sommes heureux aujourd'hui de faire connaître le programme des hommes dévoués qui veulent bien se consacrer au développement de l'instruction, surtout parmi les populations rurales. Nous applaudissons à leur généreuse tentative, et nous faisons des vœux pour qu'elle soit couronnée par un prompt et entier succès.

Nous ne saurions mieux témoigner notre sympathie aux travaux de la Ligue qu'en reproduisant les extraits suivants des dernières circulaires publiées par le Cercle parisien. Nous laisserons apprécier à nos lecteurs l'esprit méthodique et pratique qui a présidé à la rédaction de ce programme.

« Une Société s'est créée à Paris, sous le titre de Cercle parisien de la ligue de l'enseignement, dans le but de propager l'instruction. C'est principalement aux populations rurales qu'elle s'adresse. Elle provoque et encourage l'initiative individuelle pour la fondation d'Écoles, de Cours gratuits, de Conférences publiques, de Bibliothèques populaires ; elle ne s'occupe que de répandre les notions les plus élémentaires et les plus générales, et s'interdit d'entrer dans les discussions politiques ou religieuses. La Ligue, qui compte déjà en France, des Cercles importants et multipliés, verra, on doit l'espérer, s'augmenter chaque jour le nombre de ses adhérents, quand on saura trouver à Paris même un centre de renseignements.

Respectant la volonté librement exprimée d'un groupe fondateur quelconque, le Cercle parisien offre son concours désintéressé ; il aspire à mettre en communication les points extrêmes du pays ; il répond aux questions, vient en aide aux individualités et s'abstient de toute pression.

Le Cercle parisien se met gratuitement à la disposition de ceux qui ont décidé d'organiser dans une école, un matériel scientifique, et les guide dans le choix des meilleurs instruments, soit Cartes, Globes, Appareils de physique, etc. A ceux qui veulent doter leur commune d'une bibliothèque, le Cercle parisien peut offrir les catalogues des Éditeurs français et étrangers, et donne ses conseils, si on les réclame, pour la formation de catalogues spéciaux à l'usage des lecteurs appartenant à une population soit industrielle, soit agricole. Il y joindra des dons en argent, pour autant que ses ressources le permettront.

Le Cercle publiera, dès qu'il sera en mesure de le faire, un bulletin qui rendra compte des résultats obtenus.

Œuvre de propagande et de fraternité, le Cercle cherche la lumière dans un but d'intérêt général. Il sollicite donc l'expression des besoins intellectuels collectifs ; il s'efforcera, d'y pourvoir dans la mesure de ses moyens...

... Le Cercle parisien de la ligue de l'enseignement, fondé dès l'année 1866, vient de se constituer définitivement. Il compte aujourd'hui 450 adhérents qui ont souscrit pour une somme annuelle de 2,300 fr. »²⁵

Dissertations spirites

L'unité de langage

(Paris, 23 mars 1869.)

L'unité de langage est impossible au même degré que l'unité de gouvernement, au moins jusqu'à une époque reculée. Laissons donc aux enfants de nos petits-enfants le soin de songer aux transformations linguistiques que nécessiteront leurs époques. Ce qui est important aujourd'hui, c'est d'augmenter les moyens de relation, de supprimer les entraves qui séparent les nationalités, de considérer les hommes comme des êtres qui parlent à Dieu dans un langage différent, qui ont appris à le respecter et à le vénérer sous des formes dissemblables, mais qui sont tous ses créatures au même titre.

Dispensez largement l'instruction, faites la philosophie simple et lucide, débarrassez-la de tous les fatras des coteries scolastiques ; que vos discussions aient pour objet des principes et non des formes de langage, et vous arriverez, sinon à la vérité absolue, du moins à vous en rapprocher chaque jour davantage.

Étudiez les langues étrangères, mais connaissez bien d'abord celle de votre pays ; servez-vous-en pour étudier l'histoire, pour apprécier les progrès de l'esprit humain, et vous créer une méthode d'expérimentation par la manière dont ils se sont accomplis. Ce n'est pas la variété, ni la multitude des connaissances qui font l'homme vraiment instruit : ce n'est pas à savoir beaucoup à quoi il faut s'attacher, c'est à savoir sûrement et logiquement.

Les fautes des générations passées devraient être pour la génération contemporaine comme autant de récifs, désignés par l'étude aux expérimentateurs, afin qu'ils évitent d'aller s'y briser !... Les explorateurs des mers inconnues s'exposent à des dangers sérieux, car ils ignorent la cause et la nature des périls qu'ils auront à affronter ; s'ils n'en découvrent pas tous les récifs, ils en signalent au moins le plus grand nombre à ceux qui doivent parcourir les mêmes routes après eux, et chacun se tient sur ses gardes. Dans l'océan infini que nous avons à parcourir pour atteindre la perfection, il semblerait au contraire que les écueils attirent, que les courants perfides sont doués d'une puissance attractive, d'une influence magnétique irrésistibles. Chacun veut échouer par lui-même et ne pas s'en rapporter à ceux qui ont péri en découvrant l'abîme !

Quand donc serez-vous sages, ô hommes !... Quand abandonnerez-vous vos folles et téméraires excursions sans méthode et sans frein ?... Quand ferez-vous de la raison et de la logique vos guides les plus sûrs ?

Mais si vous voulez aplanir la route et obtenir ce résultat, oubliez vos dissensions intestines ; que l'intérêt particulier disparaisse devant l'intérêt général, et que votre devise commune soit : Chacun pour tous et tous pour chacun.

Mais vous voulez la paix ? Donnez l'instruction !...

Vous voulez l'essor du commerce, des arts, de l'industrie, répandez à profusion l'instruction !...

²⁵ Les souscriptions, qui ne peuvent être inférieures à un franc, sont reçues au siège de *la Ligue*, chez M. E. Vauchez, 53, rue Vivienne.

L'instruction partout et toujours !... c'est par elle, et par elle seule que disparaîtront les ombres ; c'est elle qui fera de l'intelligence une puissance et de la matière un sujet ; de Dieu le pouvoir créateur et rémunérateur ; de l'homme une intelligence régénérée et progressive ; de tous enfin, les membres coopérants d'une seule et même famille : l'humanité.

Channing.

La vue de Dieu

(Genève, 11 janvier 1869.)

Tu me demandes comment il puisse se faire que la créature parvienne à voir le Créateur, elle finie et bornée, et lui infini et sans forme visible.

Frère, la vue de Dieu ne consiste pas à voir avec l'organe visuel, tel que tu peux l'imaginer ou le comprendre maintenant, mais cela s'entend de la vue de l'esprit ou intelligence. C'est une vision sans image ; c'est une perception, une connaissance, une expansion d'amour irrésistible, à la vue réelle des manifestations magnifiques et inénarrables de la divinité, une certitude ineffable de la présence et de l'amour infini de Dieu, plutôt que la vue d'une forme déterminée, qui serait par conséquent finie, et qui ne pourrait pas être Dieu.

D'ailleurs, toute chose visible est bientôt connue et approfondie, car elle est bornée, et ne peut pas être par conséquent une source de bonheur éternel et infini. Dans cette manière de se représenter la vue de Dieu, on retombe forcément dans des idées peu intelligentes et retardataires, et dans l'immobilité des bienheureux extatiques à tout jamais dans le paradis. Or, ceux qui, après avoir épuisé les épreuves des vies transitoires, sont arrivés au sommet de l'échelle spirite, ne cessent point d'être actifs ; car, à mesure que l'Esprit se purifie et se rapproche de Dieu, il participe de plus en plus aux perfections divines ; et, comme Dieu est le centre et le foyer de l'éternelle activité et de la vie, il s'ensuit que les purs Esprits agissent sans cesse pour contribuer de toute leur liberté et de toute leur puissance, à l'accomplissement des volontés de l'Éternel. Ils sentent que le foyer de la charité infinie les enveloppe, que la lumière qui jaillit de la face de l'Éternel les éclaire, que l'omniscience du Seigneur leur ouvre ses trésors, et que la toute-puissance les rend libres et forts pour dominer les éléments, diriger les forces vitales, influencer sur les intelligences des Esprits élevés, mais non encore parvenus au sommet, et contribuer éternellement à maintenir l'harmonie de la création.

Les paroles de l'apôtre Paul : « Videbimus Deum facie ad faciem », et « videbimus Deum sicuti est » ne doivent point être prises à la lettre ; car jamais créature ne pourra limiter Dieu à sa mesure, ni devenir infinie, ce qu'il faudrait pour accomplir à la lettre le texte de Paul. Entendons plutôt que les purs Esprits auront des notions de Dieu toujours plus parfaites, à mesure qu'ils grandiront dans la perfection ; que jamais plus l'erreur ne pourra troubler leur entendement ; que les délices et l'amour de ce bien et de cette beauté harmonique sans limite, leur seront dévoilés toujours davantage, pendant les siècles des siècles, mais sans jamais parvenir à imposer à la divinité ni limites, ni formes, ni images plus ou moins analogues à celles qui sont enfantées par l'imagination de l'homme terrestre.

Adieu, travaille avec courage, car, par le travail et l'exercice des facultés que Dieu t'a données, tu ne fais à présent, avec peine, que ce que tu feras autrement, et avec délices sans fin, pendant l'éternité, lorsque ces mêmes facultés auront reçu le développement nécessaire.

Bibliographie

L'Education maternelle. Conseils aux mères de famille, par madame E.-C., de Bordeaux. – Br. in-8°, 50 cent., franco 60 cent., Bordeaux ; Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille (Revue spirite de juillet 1864, page 223).

Nous empressons d'annoncer à nos lecteurs que nous venons de retrouver un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage, aussi recommandable par la forme que par le fond, et que nous

croyions épuiser. Ceux de nos abonnés qui désireraient l'acquérir, pourront se le procurer en adressant leur demande à l'administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

Ouvrages recommandés. – Vie de Germaine Cousin, de Pibrac, bienheureuse en la charité, donnée médianimiquement par elle-même, à mademoiselle M. S..., dans un groupe de famille. Br. in-12 ; prix, 1 fr. ; franco, 1 fr. 10 (Revue spirite de juillet 1865, page 223).

Ecrin littÉraire, par madame la vicomtesse de Vivens ; 1 vol. in-12 ; prix, 3 fr. ; franco, 3 fr. 40 ; Toulouse, 1869 ; Paris, librairie spirite, 7, rue de Lille.

Recueil de pensées spiritualistes et spirites de divers auteurs anciens et modernes, parmi lesquels figurent les extraits de différents ouvrages de MM. Allan Kardec, Flammarion, Pezzani, etc.

Etudes sur le matérialisme et sur le spiritualisme, par A. Cahagnet. Br. in-18. Prix, 1 fr. 25 ; franco, 1 fr. 40. Paris.

Le défaut d'espace nous oblige à remettre à un prochain numéro le compte rendu de cet ouvrage intéressant et qui traite de l'existence d'outre-tombe à un point de vue spécial, qui sera l'objet de notre examen.

Démission de M. Malet, Président de la Société parisienne des Études spirites.

Nous sommes priés d'annoncer aux spirites de la province et de l'étranger que M. Malet qui, à la mort de M. Allan Kardec avait bien voulu se charger provisoirement de la présidence de la Société parisienne des études spirites, par suite de ses nombreuses occupations personnelles, s'est vu dans l'obligation de se démettre de ses fonctions à la date du 28 juillet 1869.

Les membres du bureau réunis en comité le 30 du même mois, appréciant les motifs exposés dans sa lettre d'avis, ont accepté sa démission.

Avis

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la Société anonyme du Spiritisme

7, rue de Lille

Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société. Pour le Comité de rédaction, le Secrétaire-gérant, A. Desliens.

Allan Kardec

Octobre 1869

Questions et Problèmes

Les expiations collectives

Œuvres posthumes

Question. – Le Spiritisme nous explique parfaitement la cause des souffrances individuelles, comme conséquences immédiates des fautes commises dans l'existence présente, ou expiation du passé ; mais, puisque chacun ne doit être responsable que de ses propres fautes, on s'explique moins les malheurs collectifs qui frappent les agglomérations d'individus, comme parfois toute une famille, toute une ville, toute une nation ou toute une race, et qui atteignent les bons comme les mauvais, les innocents comme les coupables.

Réponse. – Toutes les lois qui régissent l'univers, qu'elles soient physiques ou morales, matérielles ou intellectuelles, ont été découvertes, étudiées, comprises, en procédant de l'étude de l'individualité, et de celle de la famille à celle de tout l'ensemble, en généralisant graduellement, et en constatant l'universalité des résultats.

Il en est de même aujourd'hui pour les lois que l'étude du Spiritisme vous fait connaître ; vous pouvez appliquer, sans crainte d'errer, les lois qui régissent l'individu à la famille, à la nation, aux races, à l'ensemble des habitants des mondes, qui sont des individualités collectives. Il y a les fautes de l'individu, celles de la famille, celles de la nation, et chacune, quel que soit son caractère, s'expie en vertu de la même loi. Le bourreau expie envers sa victime, soit en se trouvant en sa présence dans l'espace, soit en vivant en contact avec elle dans une ou plusieurs existences successives jusqu'à la réparation de tout le mal commis. Il en est de même lorsqu'il s'agit de crimes commis solidairement par un certain nombre ; les expiations sont solidaires, ce qui n'anéantit pas l'expiation simultanée des fautes individuelles.

En tout homme il y a trois caractères : celui de l'individu, de l'être en lui-même ; celui de membre de la famille, et enfin celui de citoyen ; sous chacune de ces trois faces, il peut être criminel ou vertueux, c'est-à-dire qu'il peut être vertueux comme père de famille, en même temps que criminel comme citoyen, et réciproquement ; de là les situations spéciales qui lui sont faites dans ses existences successives.

Sauf exception, on peut donc admettre comme règle générale que tous ceux qu'une tâche commune réunit dans une existence, ont déjà vécu ensemble pour travailler au même résultat, et se trouveront encore réunis dans l'avenir jusqu'à ce qu'ils aient atteint le but, c'est à dire expié le passé, ou accompli la mission acceptée.

Grâce au Spiritisme, vous comprenez maintenant la justice des épreuves qui ne ressortent pas des actes de la vie présente, parce que vous vous dites que c'est l'acquit des dettes du passé ; pourquoi n'en serait-il pas de même des épreuves collectives ? Vous dites que les malheurs généraux frappent l'innocent comme le coupable ; mais ne savez-vous pas que l'innocent d'aujourd'hui peut avoir été le coupable d'hier ? Qu'il soit frappé individuellement ou collectivement, c'est qu'il l'a mérité. Et puis, comme nous l'avons dit, il y a les fautes de l'individu et celles du citoyen ; l'expiation des unes n'affranchit pas de l'expiation des autres, car il faut que toute dette soit payée jusqu'à la dernière obole. Les vertus de la vie privée ne sont pas celles de la vie publique ; tel qui est excellent citoyen peut être très mauvais père de famille, et tel qui est bon père de famille, probe et honnête dans ses affaires, peut être un mauvais citoyen, avoir soufflé le feu de la discorde, opprimé le faible, trempé la main dans des crimes de lèse-société. Ce sont ces fautes collectives qui sont expiées collectivement par les individus qui y ont concouru, lesquels se retrouvent pour subir ensemble la peine du talion, ou avoir l'occasion de réparer le mal qu'ils ont fait, en prouvant leur dévouement à la chose publique, en secourant et assistant ceux qu'ils avaient jadis maltraités. Ce qui est incompréhensible, inconciliable avec la justice de Dieu, sans la préexistence de l'âme, devient clair et logique par la connaissance de cette loi.

La solidarité, qui est le véritable lien social, n'est donc pas seulement pour le présent ; elle s'étend dans le passé et dans l'avenir, puisque les mêmes individualités se sont trouvées, se retrouvent et se retrouveront pour graviter ensemble l'échelle du progrès, en se prêtant un concours mutuel. Voilà ce que fait comprendre le Spiritisme par l'équitable loi de la réincarnation et la continuité des rapports entre les mêmes êtres.

Clélie Duplantier.

Remarque. Bien que cette communication rentre dans les principes connus de la responsabilité du passé et de la continuité des rapports entre les Esprits, elle renferme une idée en quelque sorte neuve et d'une grande importance. La distinction qu'elle établit entre la responsabilité des fautes individuelles ou collectives, celles de la vie privée et de la vie publique, donne la raison de certains faits encore peu compris, et montre d'une manière plus précise la solidarité qui relie les êtres les uns aux autres, et les générations entre elles.

Ainsi, souvent on renaît dans la même famille, ou du moins les membres d'une même famille renaissent ensemble pour en constituer une nouvelle dans une autre position sociale, afin de resserrer leurs liens d'affection, ou réparer leurs torts réciproques. Par des considérations d'un ordre plus général, on renaît souvent dans le même milieu, dans la même nation, dans la même race, soit par sympathie, soit pour continuer avec les éléments déjà élaborés les études que l'on a faites, se perfectionner, poursuivre des travaux commencés que la brièveté de la vie ou les circonstances n'ont pas permis d'achever. Cette réincarnation dans le même milieu est la cause du caractère distinctif des peuples et des races ; tout en s'améliorant, les individus conservent la nuance primitive jusqu'à ce que le progrès les ait complètement transformés.

Les Français d'aujourd'hui sont donc ceux du siècle dernier, ceux du moyen âge, ceux des temps druidiques ; ce sont les exacteurs et les victimes de la féodalité ; ceux qui ont asservi les peuples et ceux qui ont travaillé à leur émancipation, qui se retrouvent sur la France transformée, où les uns expient dans l'abaissement, leur orgueil de race, et où les autres jouissent du fruit de leurs labeurs. Quand on songe à tous les crimes de ces temps où la vie des hommes et l'honneur des familles étaient comptés pour rien, où le fanatisme élevait des bûchers en l'honneur de la divinité, à tous les abus de pouvoir, à toutes les injustices qui se commettaient au mépris des droits naturels les plus sacrés, qui peut être certain de n'y avoir pas plus ou moins trempé les mains, et doit-on s'étonner de voir de grandes et terribles expiations collectives ?

Mais de ces convulsions sociales sort toujours une amélioration ; les esprits s'éclairent par l'expérience ; le malheur est le stimulant qui les pousse à chercher un remède au mal ; ils réfléchissent dans l'erraticité, prennent de nouvelles résolutions, et quand ils reviennent ils font mieux. C'est ainsi que s'accomplit le progrès, de génération en génération.

On ne peut douter qu'il y ait des familles, des villes, des nations, des races coupables, parce que, dominées par les instincts d'orgueil, d'égoïsme, d'ambition, de cupidité, elles marchent dans une mauvaise voie, et font collectivement ce qu'un individu fait isolément ; une famille s'enrichit aux dépens d'une autre famille ; un peuple subjugué un autre peuple, y porte la désolation et la ruine ; une race veut anéantir une autre race. Voilà pourquoi il y a des familles, des peuples et des races sur qui s'appesantit la peine du talion.

« Qui a tué par l'épée périra par l'épée, » a dit le Christ ; ces paroles peuvent se traduire ainsi : Celui qui a répandu le sang verra le sien répandu ; celui qui a promené la torche de l'incendie chez autrui, verra la torche de l'incendie se promener chez lui ; celui qui a dépouillé sera dépouillé ; celui qui asservit et maltraite le faible, sera faible, asservi et maltraité à son tour, que ce soit un individu, une nation ou une race, parce que les membres d'une individualité collective sont solidaires du mal comme du bien qui se fait en commun.

Tandis que le Spiritisme élargit le champ de la solidarité, le matérialisme le réduit aux mesquines proportions de l'existence éphémère d'un homme ; il en fait un devoir social sans racines, sans autre sanction que la bonne volonté et l'intérêt personnel du moment ; c'est une théorie, une maxime philosophique, dont rien n'impose la pratique ; pour le Spiritisme, la solidarité est un fait reposant sur une loi universelle de la nature, qui relie tous les êtres du passé, du présent et de l'avenir, et aux

conséquences de laquelle nul ne peut se soustraire. Voilà ce que tout homme peut comprendre, quelque peu lettré qu'il soit.

Quand tous les hommes comprendront le Spiritisme, ils comprendront la véritable solidarité, et par suite, la véritable fraternité. La solidarité et la fraternité ne seront plus des devoirs de circonstance que l'on prêche bien souvent plus dans son propre intérêt que dans celui d'autrui. Le règne de la solidarité et de la fraternité sera forcément celui de la justice pour tous, et le règne de la justice sera celui de la paix et de l'harmonie entre les individus, les familles, les peuples et les races. Y arrivera-t-on ? En douter serait nier le progrès. Si on compare la société actuelle, chez les nations civilisées, à ce qu'elle était au moyen âge, certes la différence est grande ; si donc les hommes ont marché jusqu'ici, pourquoi s'arrêteraient-ils ? A voir le chemin qu'ils ont fait depuis un siècle seulement, on peut juger de celui qu'ils feront d'ici un autre siècle.

Les convulsions sociales sont les révoltes des Esprits incarnés contre le mal qui les étroit, l'indice de leurs aspirations vers ce même règne de la justice dont ils ont soif, sans toutefois se rendre encore un compte bien net de ce qu'ils veulent et des moyens d'y arriver ; c'est pourquoi ils se remuent, s'agitent, renversent à tort et à travers, créent des systèmes, proposent des remèdes plus ou moins utopiques, commettent même mille injustices, soi-disant par esprit de justice, espérant que de ce mouvement sortira peut-être quelque chose. Plus tard ils définiront mieux leurs aspirations, et la route s'éclaircira.

Quiconque va au fond des principes du Spiritisme philosophique, considère les horizons qu'il découvre, les idées qu'il fait naître et les sentiments qu'il développe, ne saurait douter de la part prépondérante qu'il doit avoir dans la régénération, car il conduit précisément, et par la force des choses, au but auquel aspire l'humanité : le règne de la justice par l'extinction des abus qui en ont arrêté les progrès, et par la moralisation des masses. Si ceux qui rêvent le maintien du passé ne le jugeaient pas ainsi, ils ne s'acharneraient pas autant après lui ; ils le laisseraient mourir de sa belle mort comme il en a été de maintes utopies. Cela seul devrait donner à penser à certains railleurs qu'il doit y avoir là quelque chose de plus sérieux qu'ils ne se l'imaginent. Mais il y a des gens qui rient de tout, qui riraient de Dieu s'ils le voyaient sur la terre. Puis il y a ceux qui ont peur de voir se dresser devant eux, l'âme qu'ils s'obstinent à nier.

Quelque influence que doive un jour exercer le Spiritisme sur l'avenir des sociétés, ce n'est pas à dire qu'il substituera son autocratie à une autre autocratie, ni qu'il imposera des lois ; d'abord, parce que, proclamant le droit absolu de la liberté de conscience et du libre examen en matière de foi, comme croyance il veut être librement accepté, par conviction et non par contrainte ; par sa nature, il ne peut ni ne doit exercer aucune pression ; proscrivant la foi aveugle, il veut être compris ; pour lui, il n'y a point de mystères, mais une foi raisonnée, appuyée sur les faits, et qui veut la lumière ; il ne répudie aucune des découvertes de la science, attendu que la science est le recueil des lois de la nature, et que ces lois étant de Dieu, répudier la science, serait répudier l'œuvre de Dieu.

En second lieu, l'action du Spiritisme étant dans sa puissance moralisatrice, il ne peut affecter aucune forme autocratique, car alors il ferait ce qu'il condamne. Son influence sera prépondérante, par les modifications qu'il apportera dans les idées, les opinions, le caractère, les habitudes des hommes et les rapports sociaux ; cette influence sera d'autant plus grande qu'elle ne sera pas imposée. Le Spiritisme, puissant comme philosophie, ne pourrait que perdre, dans ce siècle de raisonnement, à se transformer en puissance temporelle. Ce n'est donc pas lui qui fera les institutions sociales du monde régénéré ; ce sont les hommes qui les feront sous l'empire des idées de justice, de charité, de fraternité et de solidarité mieux comprises par l'effet du Spiritisme.

Le Spiritisme, essentiellement positif dans ses croyances, repousse tout mysticisme, à moins qu'on n'étende ce nom, comme le font ceux qui ne croient à rien, à toute idée spiritualiste, à la croyance en Dieu, en l'âme, et en la vie future. Il porte certainement les hommes à s'occuper sérieusement de la vie spirituelle, parce que c'est la vie normale, et que c'est là que doivent s'accomplir leurs destinées, puisque la vie terrestre n'est que transitoire et passagère ; par les preuves qu'il donne de la vie spirituelle, il leur apprend à n'attacher aux choses de ce monde qu'une importance relative, et par là leur donne la force et le courage pour supporter patiemment les vicissitudes de la vie terrestre ; mais

en leur apprenant qu'en mourant ils ne quittent pas ce monde sans retour ; qu'ils peuvent y revenir perfectionner leur éducation intellectuelle et morale, à moins qu'ils ne soient assez avancés pour mériter d'aller dans un monde meilleur ; que les travaux et les progrès qu'ils y accomplissent, ou y font accomplir leur profiteront à eux-mêmes, en améliorant leur position future, c'est leur montrer qu'ils ont tout intérêt à ne pas le négliger ; s'il leur répugne d'y revenir, comme ils ont leur libre arbitre, il dépend d'eux de faire ce qu'il faut pour aller ailleurs ; mais qu'ils ne se méprennent pas sur les conditions qui peuvent leur mériter un changement de résidence ! Ce n'est pas à l'aide de quelques formules en paroles ou en actions qu'ils l'obtiendront, mais par une réforme sérieuse et radicale de leurs imperfections ; c'est en se modifiant, en se dépouillant de leurs mauvaises passions, en acquérant chaque jour de nouvelles qualités ; en enseignant à tous, par l'exemple, la ligne de conduite qui doit amener solidairement tous les hommes au bonheur par la fraternité, la tolérance et l'amour.

L'humanité se compose des personnalités qui constituent les existences individuelles, et des générations qui constituent les existences collectives. Les unes et les autres marchent au progrès par des phases variées d'épreuves, qui sont ainsi, individuelles pour les personnes et collectives pour les générations. De même que pour l'incarné chaque existence est un pas en avant, chaque génération marque une étape du progrès pour l'ensemble ; c'est ce progrès de l'ensemble qui est irrésistible, et entraîne les masses en même temps qu'il modifie et transforme en instrument de régénération, les erreurs et les préjugés d'un passé appelé à disparaître. Or, comme les générations sont composées des individus qui ont déjà vécu dans les générations précédentes, le progrès des générations est ainsi la résultante du progrès des individus.

Mais qui me démontrera, dira-t-on peut-être, la solidarité qui existe entre la génération actuelle et les générations qui l'ont précédée ou qui la suivront ? Comment pourra-t-on me prouver que j'ai vécu au moyen âge, par exemple, et que je reviendrai prendre part aux événements qui s'accompliront dans la suite des temps ?

Le principe de la pluralité des existences a été assez souvent démontré dans la Revue et dans les ouvrages fondamentaux de la doctrine, pour que nous ne nous y arrêtions pas ici ; l'expérience et l'observation des faits de la vie journalière fourmillent de preuves physiques et d'une démonstration presque mathématique. Nous engageons seulement les penseurs à s'attacher aux preuves morales résultant du raisonnement et de l'induction.

Est-il absolument nécessaire de voir une chose pour y croire ? En voyant des effets, ne peut-on avoir la certitude matérielle de la cause ?

En dehors de l'expérimentation, la seule voie légitime qui s'ouvre à cette recherche, consiste à remonter de l'effet à la cause. La justice nous offre un exemple bien remarquable de ce principe, lorsqu'elle s'applique à découvrir les indices des moyens qui ont servi à la perpétration d'un crime, les intentions qui ajoutent à la culpabilité du malfaiteur. On n'a pas pris ce dernier sur le fait et cependant il est condamné sur ces indices.

La science qui ne prétend marcher que par expérience, affirme tous les jours des principes qui ne sont que des inductions des causes dont elle n'a vu que les effets.

En géologie on détermine l'âge des montagnes ; les géologues ont-ils assisté à leur soulèvement, ont-ils vu se former les couches de sédiment qui déterminent cet âge ?

Les connaissances astronomiques, physiques et chimiques permettent d'apprécier le poids des planètes, leur densité, leur volume, la vitesse qui les anime, la nature des éléments qui les composent ; cependant les savants n'ont pu faire d'expérience directe et c'est à l'analogie et à l'induction que nous devons tant de belles et précieuses découvertes.

Les premiers hommes, sur le témoignage de leur sens, affirmaient que c'est le soleil qui tourne autour de la terre. Cependant, ce témoignage les trompait et le raisonnement a prévalu.

Il en sera de même pour les principes préconisés par le Spiritisme, dès qu'on voudra bien les étudier sans parti pris, et c'est alors que l'humanité entrera véritablement et rapidement dans l'ère de progression et de régénération, parce que les individus ne se sentant plus isolés entre deux abîmes, l'inconnu du passé et l'incertitude de l'avenir, travailleront avec ardeur à perfectionner et à multiplier

des éléments de bonheur qui sont leur œuvre ; parce qu'ils reconnaîtront qu'ils ne tiennent pas du hasard la position qu'ils occupent dans le monde, et qu'ils jouiront eux-mêmes dans l'avenir et dans de meilleures conditions, des fruits de leurs labeurs et de leurs veilles. C'est qu'enfin le Spiritisme leur apprendra que si les fautes commises collectivement sont expiées solidairement, les progrès accomplis en commun sont également solidaires, et c'est en vertu de ce principe que disparaîtront les dissensions des races, des familles et des individus, et que l'humanité dépouillée des langes de l'enfance, marchera rapidement et virilement à la conquête de ses véritables destinées.

Allan Kardec.

Les précurseurs du Spiritisme

Dupont de Nemours

Parmi les hommes qui ont préparé par leurs écrits, l'avènement définitif du Spiritisme, il en est qui tiennent leurs croyances sur nos principes, de la tradition et de l'enseignement, tandis que d'autres sont arrivés à ces convictions par leurs propres méditations aidées de l'inspiration divine.

Dupont de Nemours, écrivain presque oublié aujourd'hui, et dont nous nous faisons un devoir de signaler les travaux à nos lecteurs, admirateur et adepte des doctrines de Leibnitz, partisan de l'école théosophique, fut certainement à la fin du siècle dernier, un des précurseurs les plus éminents des enseignements de la doctrine spirite actuelle.

Nous l'affirmons avec la plus entière certitude, il serait difficile de trouver soit parmi ses contemporains, soit parmi les penseurs de notre époque, un écrivain qui ait mieux compris par la seule puissance du raisonnement, les véritables destinées de l'âme, son origine probable, et les conditions morales et spirituelles de son existence terrestre.

Personne mieux que lui n'a exprimé en termes virils et bien sentis, le rôle de Dieu dans l'univers, l'harmonie et la justice infinies des lois qui gouvernent la création, la progression sans limite qui régit tous les êtres depuis l'infusoire invisible jusqu'à l'homme, et de l'homme jusqu'à Dieu ; personne n'a mieux apprécié l'importance de nos communications avec le monde invisible, ni mieux conçu la nature des épreuves, des récompenses et des expiations humaines. Certainement jamais avant lui la pluralité des existences n'a été mieux affirmée, la nécessité de la réincarnation et de l'oubli du passé mieux établie, la vie de l'espace mieux déterminée.

Dupont de Nemours considère les animaux comme des frères cadets de l'humanité, comme les anneaux inférieurs de la chaîne continue par lesquels l'homme a dû passer avant d'arriver à l'état humain. C'est là, du reste, une pensée qui lui est commune avec son maître Leibnitz. Ce grand philosophe soutenait la possibilité pour l'Esprit humain, d'avoir animé les végétaux, puis les animaux. Nous ferons remarquer qu'il n'y a aucune analogie entre ce système, incessamment progressif, et celui de la métempsychose animale pour l'avenir, qui est évidemment absurde. Nous livrons sans commentaire, à nos lecteurs, cette conception qui se retrouve dans les ouvrages d'un grand nombre de philosophes contemporains, nous réservant d'exprimer plus tard notre opinion à cet égard.

En attendant, nous serons heureux de voir s'ajouter au dossier volumineux réuni par M. Allan Kardec sur cette intéressante question, les réflexions et les communications dont elle pourrait être l'objet, soit de la part des spirites isolés, soit des groupes et des sociétés qui jugeraient opportun de la mettre à l'étude.

Les passages suivants, extraits du principal ouvrage de Dupont de Nemours, la Philosophie de l'univers, dédié au célèbre chimiste Lavoisier, prouveront mieux que de plus longs commentaires, ses droits à la reconnaissance et à l'admiration des spiritualistes en général et plus particulièrement des spirites.

Epigraphe : Rien de rien ; rien sans cause ; rien qui n'ait d'effet. Pages 41 et suiv. : Il n'y a point de hasard.

« Que des êtres intelligents aient pu être produits par une cause inintelligente, cela est absurde ; par hasard, c'est un mot imaginé pour voiler l'ignorance. Il n'y a point de hasard : non pas même dans les événements les plus insignifiants, pas même dans les chances du jeu ; mais parce que nous ignorons les causes, nous supposons, nous croyons, nous disons qu'il y a du hasard, et nous calculons même le nombre de nos maladresses comme des chances de hasard, quoique ces maladresses ne soient point des hasards, mais des effets physiques de causes physiques mises en mouvement par une intelligence peu éclairée.

Que tous les êtres intelligents aient le pouvoir, plus ou moins étendu, non pas de dénaturer, mais d'arranger, de combiner, de modifier les choses inintelligentes ; c'est ce que nous prouvent tous nos travaux, et ceux des animaux nos frères.

Nous avons rejeté le mot et l'idée de hasard, comme vides de sens et indignes de la philosophie. Rien n'arrive, rien ne peut arriver que conformément à des lois.

Théorie du périsprit.

« Deux espèces de lois physiques nous ont frappé : celles qui communiquent le mouvement à la matière inanimée et qui sont l'objet des sciences exactes ; celles qui le lui impriment par la volonté des êtres intelligents.

Il nous a paru que cette manière d'imprimer le mouvement devait tenir à l'extrême expansibilité d'une matière très subtile, et nous en avons trouvé un exemple dans l'effet de la machine à vapeur, dans celui de la poudre à canon ; mais la difficulté est demeurée la même, car il n'est pas plus compréhensible, qu'une intelligence, une volonté, des passions, rendent expansible la matière la plus subtile comme la plus compacte. Cependant le fait est si fréquemment constaté par chacun de nos mouvements, qu'il nous a bien fallu reconnaître dans l'intelligence, cette puissance, plus ou moins étendue, selon l'organisation des Esprits qui en sont doués.

Pages 51 et suiv. : Solidarité ; voix intérieure.

« Chaque bonne action est une espèce de prêt fait au genre humain ; c'est une avance, mise dans un commerce où toutes les expéditions ne profitent pas, mais où la plupart amènent cependant des retours plus ou moins avantageux, de sorte que personne ne les a multipliées sans qu'elles lui produisent en masse un grand bénéfice.

La conscience est au fond du cœur humain, le ministre perpétuel du créateur. Elle établit une âme dans l'âme pour juger l'âme. Il semble qu'il y ait un nous qui agit, et un autre nous qui décide si le désir est honnête, si l'action est bonne. Point de bonheur quand ils ne sont pas d'accord, quand le plus impétueux des deux cesse de respecter le meilleur et le plus sage, car celui-ci ne perd pas ses droits ; il peut céder passagèrement dans un combat, mais il prend sa revanche ; il est né pour commander et finalement il commande. Il peut récompenser, quand les hommes oppriment et croient punir. Il peut punir, quand les hommes accumulent les éloges et multiplient les récompenses. La société ne voit et ne doit juger que les actions. La conscience voit et juge de plus les intentions et les motifs. Elle fait rougir de la reconnaissance mal acquise et de la réputation usurpée.

Pages 127 et suiv. : Existence et communication des Esprits désincarnés.

« N'y a-t-il que les hommes qui aient reçu ce pouvoir protecteur des actions honnêtes et qui soient susceptibles du sentiment qui l'excite, qui le dirige ? Sont-ils bien certainement les plus ingénieux, les plus nobles, les plus riches en sensations et en faculté de tous les citoyens de l'univers, de tous les êtres intelligents créés ? Oui, de ceux qui nous sont connus. Mais connaissons-nous tous les êtres ? Connaisssons-nous seulement tous ceux qui habitent notre globe ? Avons-nous les sens qu'il faudrait pour les connaître ? L'orgueil peut-être répondra encore oui ; et ce sera un orgueil insensé.

Homme, ta vue plonge au-dessous de toi ; tu distingues très bien la gradation non interrompue établie par nuances imperceptibles, entre tous les animaux. (...) Est-ce à toi que la progression doit s'arrêter ? Lève les yeux, tu en es digne : tu penses, tu es né pour penser. Oses-tu comparer la distance effrayante que tu reconnais entre toi et Dieu, avec celle si petite qui m'a fait hésiter entre toi et la fourmi ? Cet espace immense est-il vide ?

Il ne l'est pas, il ne peut pas l'être, l'univers est sans lacune. S'il est rempli, par qui l'est-il ? Nous ne pouvons le savoir ; mais puisque la place existe, il doit s'y trouver quelqu'un et quelque chose. Pourquoi n'avons-nous aucune connaissance évidente de ces êtres dont la convenance, l'analogie, la nécessité dans l'univers, frappent la réflexion, qui peut seule nous les indiquer ? De ces êtres qui doivent nous surpasser en perfection, en facultés, en puissance, autant que nous surpassons les animaux de la dernière classe et les plantes ?... C'est que nous n'avons pas les organes et les sens qu'il nous faudrait pour que notre intelligence communiquât avec eux, quoi qu'ils puissent très bien avoir des sens et des organes propres à nous discerner et à influencer sur nous, de même que nous discernons et que nous régissons des races entières d'animaux qui nous ignorent et qui ne sont nos inférieurs que d'un très petit nombre de sens. Quelle pauvreté de n'en avoir que cinq ou six, et de n'être que des hommes. On peut en avoir dix, cent... et c'est ainsi que les mondes embrassent les mondes et que sont classifiés les êtres intelligents.

Ce que nous faisons pour nos frères cadets (les animaux)... les génies, les anges (permettez-moi d'employer des noms en usage pour désigner des êtres que je devine et que je ne connais pas), ces êtres qui valent bien mieux que nous, le font pour nous... Mais ne supposez pas cependant que je traite de purs Esprits les êtres qui nous sont supérieurs...

Nous savons parfaitement que nos passions et notre volonté meuvent notre corps, par un moyen qui nous est inconnu et qui semble fortement contrarier les lois de la gravitation, de la physique, de la mécanique, etc. Cela nous suffit pour comprendre quelle doit être dans le monde et sur nous l'action des intelligences surhumaines qui peuvent nous être connues par l'induction, le raisonnement, la comparaison de ce que nous sommes à d'autres animaux, même assez intelligents, et qui n'ont pas de nous la moindre idée.

« Nous ne pouvons espérer de plaire aux intelligences d'un grade supérieur par les actes que l'homme même trouverait odieux. Nous ne pouvons pas nous flatter davantage de les tromper comme les hommes, par un extérieur hypocrite, qui ne fait que rendre le crime plus méprisable. Elles peuvent assister à nos actions les plus secrètes. Elles peuvent être instruites de nos soliloques et même de nos pensées non formulées. Nous ignorons combien elles ont de manières de lire dans notre cœur ; nous, dont la misère, la grossièreté, l'ineptie, bornent nos moyens de connaître à toucher, voir, entendre et quelquefois analyser, conjecturer. Cette maison qu'un Romain célèbre voulait faire bâtir ouverte à la vue de tous les citoyens, elle existe et nous y logeons. Nos voisins, ce sont les chefs et les magistrats de la grande république, revêtus du droit et du pouvoir de récompenser et de punir, même l'intention qui pour eux n'est pas un mystère. Et ceux qui en pénètrent plus complètement les moindres variations, les inflexions les plus légères, ce sont les plus puissants et les plus sages.

Ils ne nous abandonnent jamais ; nous les trouvons, surtout, dès que nous sommes seuls. Ils nous accompagnent en voyage, dans l'exil, en prison, au cachot. Ils voltigent autour de notre cerveau réfléchissant et paisible. Nous pouvons les interroger, et toutes les fois que nous le tentons, on dirait qu'ils nous répondent. Pourquoi ne le feraient-ils pas ? Nos amis nous rendent bien un pareil service, mais seulement ceux de nos amis qui nous inspirent un grand respect. »

Pages 161 et suiv. : Pluralité des existences.

« Si le véritable nous ne renferme que notre intelligence, notre faculté de sentir, celle de raisonner nos sensations ; si notre corps et les organes dont il est composé ne sont qu'une machine à notre service, c'est-à-dire à celui de l'intelligence qui serait le nous ; si les bornes du pouvoir présent de cette intelligence ne tiennent pas à sa nature intelligente, mais seulement à la plus ou moins grande perfection de la machine qui lui a été donnée à régir ; si elle peut même perfectionner et cette machine et le parti qu'elle en tire, la thèse change, et toutes les conséquences doivent changer.

J'avoue que cette supposition me paraît la vraie, et j'espère vous montrer avant de finir cet écrit, qu'elle est celle qui s'accorde le mieux avec les lois générales, avec l'ordre équitable et plein de raison qui règne dans l'univers. Il me semble que le moi n'est ni mon bras, ni ma tête, ni un mélange de membres et d'esprit, mais le principe intelligent qui marche par mes jambes, frappe ou travaille par mon bras, combine par ma tête, jouit ou souffre par tous mes organes. Je ne vois dans ceux-ci

que des conducteurs propres à m'amener des sensations, et des serviteurs à mon usage. Jamais je ne me persuaderai que le moi soit autre chose que ce qui sent, pense ou raisonne en moi.

Si je n'ai pas tort, et s'il n'y a point d'autre Dupont que celui qui vous aime, où est la difficulté que lorsque sa maison sera détruite, il en cherche une nouvelle par son intelligence qui lui resterait ; qu'il la sollicite ou la reçoive soit des êtres intelligents qui lui sont supérieurs, soit plutôt du Dieu rémunérateur ; soit même de quelque loi de la nature qui nous serait inconnue, et qui, pour animer les corps des êtres intelligents supérieurs, donnerait la priorité aux principes intelligents qui auraient tenu la meilleure conduite dans un corps d'un ordre inférieur ; à celui qui se serait le plus élevé au-dessus de la portée commune des autres êtres intelligents emmaillotés comme lui, sous les organes d'un animal de la même espèce... »

Pages 166 et suiv. : Origines animales.

« Il y a peut-être quelque induction à tirer de la ressemblance frappante qu'on trouve entre certains hommes et certains animaux. Quand je me vois les yeux, le front, le nez, le menton, le cou, les reins, la marche, les passions, le caractère, les défauts, les vertus, la prud'homie, l'orgueil, la douceur, la colère, la paresse, la vigilance, l'opiniâtreté à ne point lâcher prise d'un dogue de forte race, je n'ai aucune répugnance à croire que j'étais naguère, un très honnête chien, singulièrement fidèle et obéissant à son maître, cherchant et rapportant à merveille ; caressant les enfants, exact à la règle, défendant les récoltes, gardant les troupeaux le jour et la nuit, levant la jambe contre les roquets, brave jusqu'à oser attaquer le tigre au risque d'en être mangé, coiffant le sanglier et n'ayant aucune peur du loup. Pour ces bonnes qualités obscurcies par quelques hogneries, quelques querelles déplacées et quelques caresses inopportunes, on devient l'animal que je suis : assez généralement estimé, aimé de quelques personnes, et les aimant bien davantage ; à tout prendre, fort heureux ; tracassé quelquefois mal à propos par ses amis, ne pouvant l'être impunément que par eux, et sensible à ces accidents, comme un pauvre chien qu'on fouette avec injustice.

Oubli des existences antérieures.

Le souvenir de la vie précédente serait un puissant secours pour celle qui la suit : Quelques êtres supérieurs à l'homme, lorsqu'ils sont en marche graduelle de perfection et d'un avancement non interrompu, ont peut-être cet avantage comme récompense de leur vertu passée ; il ne peut être accordé, sans doute, à ceux qui sont encore éprouvés et qui doivent monter à Dieu, en commençant ou recommençant entièrement à neuf cette carrière, initiative de haute moralité. »

Variétés

L'Esprit d'un chien

Nous reproduisons, d'après la Petite Presse du 23 avril 1869, l'anecdote suivante concernant l'intelligence des animaux. C'est un document de plus à ajouter au dossier volumineux que M. Allan Kardec nous a légué sur cette étude intéressante. Il en avait fait l'objet d'un traité spécial qu'il se proposait de publier personnellement dans un avenir prochain. Nous nous efforcerons de remplir ses vues en le faisant en temps utile et dès que les travaux de toutes natures qui nous incombent nous permettront de nous y consacrer tout particulièrement. Jusque-là nous serons reconnaissants à ceux de nos correspondants qui voudront nous communiquer soit leurs réflexions personnelles à cet égard, soit les communications ou faits de nature à nous éclairer aussi complètement que possible, sur cette création si intéressante parmi toutes les œuvres du créateur.

« Le dernier mot de l'intelligence des chiens n'a pas encore été dit, écrit à l'Italia un officier de l'armée italienne. Un curieux épisode de brigandage, dont nous pouvons garantir l'exactitude, nous en fournit une nouvelle preuve.

Dans une des dernières opérations militaires destinées à purger les provinces napolitaines du brigandage, l'escadron du capitaine *** se dirigeait silencieusement, à la faveur de la nuit, vers un petit bois que des informations très sûres et très précises désignaient comme le repaire habituel d'une bande de brigands.

A la petite pointe du jour, nos cavaliers, qui avaient eu soin d'étouffer le bruit de leurs armes et des sabots de leurs chevaux, se trouvaient à une faible distance de l'endroit désigné, quand tout à coup un petit chien, appartenant évidemment à la bande des brigands et qui se tenait immobile sur la lisière du bois, l'œil inquiet, l'oreille aux écoutes et fièrement campé sur ses pattes, se prit à aboyer de toutes ses forces.

L'éveil était donné, et lorsque l'escadron fut entré dans le fourré, des traces récentes et irrécusables témoignaient de la fuite précipitée et désordonnée d'une troupe de bandits à cheval.

Le capitaine se mord la moustache, et dans un accès de mauvaise humeur facile à comprendre, tout en groggelant entre ses dents : « Le maudit chien ! » saisit son revolver et vise la malheureuse vigie des brigands, qui accompagnait toujours l'escadron en aboyant de plus belle.

Le coup part, le chien roule dans la poussière, se relève, puis retombe encore en poussant des hurlements plaintifs, et reste couché sur le dos, les quatre pattes en l'air, raide, inanimé.

L'escadron reprend sa marche sans grand espoir de revoir les brigands, mais au bout d'un grand quart d'heure, quelle n'est pas la surprise du capitaine en voyant le fantôme du chien, ou pour mieux dire le chien lui-même, qu'il croyait avoir bel et bien mis à mort, trotinant frais et dispos sur les flancs de l'escadron, se dissimulant derrière les arbres et les hautes herbes, épiant la marche et la direction de la troupe, remplissant enfin jusqu'au bout sa mission de sentinelle avancée !

Le capitaine, tout étonné, l'appelle ; le chien, malgré le souvenir de l'accueil peu gracieux reçu quelques instants auparavant, s'approche en frétilant. On le tâte, on l'examine ; pas la moindre égratignure, pas une mèche de son poil brûlée ou même roussie.

Il n'y avait pas à en douter, le chien avait joué la comédie, et avec un talent et un succès dignes d'une meilleure cause.

Son intelligence, son petit air futé trouvèrent grâce près de nos soldats, et ce fut à qui le caresserait et partagerait avec lui ses provisions.

Hâtons-nous de dire qu'il se montra sensible et reconnaissant de ces bons procédés : il ne quitta plus l'escadron et devint l'ami et le compagnon des soldats.

De plus, revenu de ses sympathies et de ses velléités brigandesques, et tout à fait converti aux idées d'ordre et de respect à la loi, il est à cette heure le plus fin dénicheur de brigands, et par conséquent leur ennemi le plus redoutable et le plus acharné. »

(Petite Presse du 23 avril 1869.)

La Médiurnité au verre d'eau et la Médiurnité guérissante en Russie

Un de nos correspondants d'Odessa (Russie méridionale) nous transmet d'intéressants détails sur la médiurnité voyante au moyen du verre d'eau. (Voir la Revue spirite des mois d'octobre 1864 et 1865, page 289, et du mois de juin 1868, page 161.) Cette faculté, paraît-il, est très répandue dans toutes les classes de l'échelle sociale et employée comme moyen de divination et de consultation pour les malades. Les personnes qui en sont douées voient, dans une glace ou dans un verre d'eau, sans aucune magnétisation, et il est rare qu'elles n'y voient pas des images qui souvent changent plusieurs fois d'aspect.

Voici les renseignements qui nous sont donnés et que notre correspondant tient d'un témoin oculaire, dont la véracité ne peut être mise en doute.

« Un de mes amis, dit-il, vieux colonel en retraite, spirite et médium écrivain, à qui je fis part de ma lecture de l'article de Genève (n° de juin de la Revue spirite, 1868), me raconte le fait suivant, qui lui est personnel.

Pour éviter tout changement, je laisserai parler mon interlocuteur, me bornant simplement à traduire du russe en français :

Longtemps avant qu'il ne fût question de Spiritisme, je demeurais à Nicolajeff. La fille de mon cocher, enfant d'une douzaine d'années, était idiote et restait telle malgré tous les moyens employés par ses parents pour la rendre à la raison.

Un jour, le père vint me trouver pour me demander la permission d'appeler une ruakharka (littéralement : femme savante), qui, à ce qu'on lui assurait, pouvait guérir son enfant. N'ayant rien à objecter, on fit venir la ruakharka, et je me rendis moi-même à la cuisine pour assister à la séance. La femme se fit donner un vase plat en grès, le remplit d'eau et se mit à y regarder en murmurant des paroles incompréhensibles.

Bientôt elle se retourna en nous disant que la fille était incurable, et m'engagea à regarder moi-même dans le vase pour y voir la preuve de ce qu'elle disait.

Prenant le tout pour un tour de passe-passe, j'y jetai un regard incrédule, et j'y vis reproduite, à mon étonnement extrême, l'image de l'enfant malade, dans sa position habituelle, c'est-à-dire assise par terre, les mains entre les jambes et balançant son corps comme le balancier d'une horloge. Devant l'enfant se tenait, comme s'il voulait se jeter sur elle, un effroyable chien noir, la regardant fixement. Croyant être dupe de quelque adroit escamotage, je mis la main dans le vase et je remuai l'eau, ce qui fit disparaître l'image, mais naturellement je n'y trouvai rien.

Les ruakharky ou rnakharky pullulent chez nous en Russie ; il n'y a pas jusqu'au moindre bourg, jusqu'au plus petit hameau qui n'en ait un ou plusieurs, bien connus, vénérés ou craints, selon les bons ou les mauvais effets qu'ils produisent sur leur entourage.

Ils s'occupent parfois de divination, mais ordinairement du traitement des maladies, le plus souvent au moyen du nachept-chivanié (murmurement), c'est-à-dire en murmurant parfois des prières, parfois des formules cabalistiques, en imposant un doigt, ou la main, ou les deux mains sur la partie malade.

On peut dire, en un mot, qu'il y a autant de façons de guérir qu'il y a de ruakharky.

La plupart d'entre eux ne traitent pas toutes les maladies, mais ont des spécialités, et les effets qu'ils produisent sont parfois prodigieux, d'autant plus qu'ils n'emploient que rarement des médicaments substantiels.

Il est bien naturel qu'entre ces ruakharky, à plusieurs desquels on ne peut refuser une grande force magnétique ou même une médiumnité guérissante, il se mêle des charlatans qui pratiquent la plus grossière superstition, au grand détriment moral, physique et pécunier des pauvres gens qui tombent en leurs mains.

Vu les effets souvent bienfaisants et souvent pernicieux qu'ils produisent, le peuple regarde ces ruakharky avec une confiance mêlée de crainte, qu'ils savent parfois très bien employer à leur propre avantage ; mais il y en a qui n'acceptent rien.

Les faits ci-dessus, ajoute notre correspondant en terminant, prouvent une fois de plus que ni la médiumnité dans ses phases différentes, ni l'emploi du magnétisme ne sont des inventions nouvelles, mais que, bien au contraire, ils sont disséminés partout, même où on s'attendrait le moins à les trouver ; qu'ils sont même passés dans les us et coutumes de presque tous les peuples depuis la plus haute antiquité, et qu'il ne s'agit que de faire un triage consciencieux et raisonnable du vrai et du faux, des lois de la nature et des pratiques superstitieuses, d'éclairer et non de renverser, pour grouper autour de la vraie doctrine des millions d'adhérents, auxquels il ne manque qu'un enseignement rationnel pour être spirites, sinon de nom, au moins de fait.

S'il vous paraissait utile de publier ces lignes, je vous autorise à y mettre mon nom, car on ne devrait pas craindre de dire hautement ses convictions, quand elles sont honnêtes et loyales.

Agréé, messieurs, l'expression de ma plus haute considération,

Gustave Zorn »

Négociant à Odessa (Russie méridionale), 24 août 1869.

Remarque. - Nous saisissons avec empressement l'occasion de féliciter M. Zorn de son désir de ne cacher en aucune façon sa qualité de spirite ; il serait à désirer que tous nos frères en croyance eussent le même courage devant l'opinion ; car ils y gagneraient certainement, ainsi que la doctrine, en considération et en dignité.

Cet intéressant récit ayant été lu dans un groupe spirite de Paris, a donné lieu à la communication suivante :

(Paris, 7 septembre 1869.)

A mesure que vos relations s'étendront et que les spirites épars en tous les centres étudieront les usages populaires de leurs localités, ils reconnaîtront bientôt que partout les principes du Spiritisme parfois dénaturés, mais encore reconnaissables, sont profondément enracinés dans toutes les croyances primitives ou traditionnelles. Il n'y a rien là qui puisse étonner, et on n'y doit voir qu'une preuve de plus de la réalité de l'enseignement des Esprits. Si, depuis quinze ans environ, le Spiritisme a pris un essor nouveau ; si, depuis moins de temps encore, il a été réuni en corps de doctrine et popularisé dans le monde entier, il n'en est pas moins vrai qu'il repose sur des lois aussi anciennes que la création, et qui, par conséquent, ont toujours régi les rapports des hommes et des Esprits entre eux.

Depuis le paganisme, qui n'était qu'une déification poétique des croyances spirites, et dès avant les temps mythologiques, les principes de la philosophie nouvelle, conservés par quelques sages, se sont transmis d'âge en âge jusqu'à nos jours, soulevant parfois la persécution et la souffrance contre ces précurseurs de nos croyances, mais aussi burinant leur nom en lettres d'or sur le grand livre des bienfaiteurs de l'humanité.

Chaque époque a eu ses missionnaires et ses révélateurs, dont le langage était approprié à l'avancement et à l'intelligence de ceux qu'ils devaient éclairer.

Sous un nom ou sous un autre, le Spiritisme a dominé depuis l'origine des sociétés jusqu'à l'époque actuelle, et quelles que soient les apparences, c'est encore lui qui préside à tous les mouvements philosophiques des temps présents et qui prépare ceux de l'avenir. Que repousse-t-on, en effet ? Un mot, une forme ; mais l'esprit de la doctrine est chez tous les êtres véritablement avancés et même, et peut-être surtout, chez ces prétendus matérialistes réduits à diviniser la matière, parce qu'ils trouvent trop petit et trop mesquin le Dieu qu'on leur avait appris à adorer. Ce n'est plus, en effet, un Dieu personnel et vengeur qui peut présider désormais à la direction des humanités. La forme doit s'effacer pour ne laisser subsister que les principes.

Qu'importent les obstacles et les difficultés de la route ; marchez courageusement en avant, obéissez à l'impulsion de vos convictions raisonnées, laissez à ceux à qui ils suffisent encore les enseignements routiniers et à demi discrédités d'un passé qui s'efface davantage chaque jour, et ne vous attachez à chercher l'être divin que dans la logique, la sagesse, l'intelligence et la bienveillance infinies qui surgissent à chaque pas de l'étude de la nature.

Clélie Duplantier.

Les sœurs jumelles

Le 15 mars 1865, il est né à M. et madame Lewis E. Waterman, de Cambridge (Massachusetts), deux jumelles. L'une d'elle seulement vécut ; ils la nommèrent Rose. Ils avaient déjà à cette époque deux petites filles âgées de quatre ans. M. et madame Waterman croyaient aux enseignements de la doctrine orthodoxe ; mais ils connaissaient le spiritualisme et le considéraient comme une dérision, particulièrement madame Waterman. Si par hasard ils assistaient à une conférence ou à une séance, ils considéraient cela comme un sujet de distraction.

Avant de pouvoir parler, la petite Rose manifesta un grand amour pour les fleurs, affectionnant particulièrement les boutons de roses, et, pour la contenter, on lui attachait sur la poitrine des fleurs artificielles qu'on remplaçait quand elles étaient fanées.

Quand Rose commença à marcher seule, elle fuyait ses sœurs et paraissait avoir un grand plaisir à s'amuser seule ou avec une compagne imaginaire, car ses parents avaient remarqué qu'elle tendait toujours la main pour avoir un second morceau de pomme ou de gâteau, comme si elle avait eu à pourvoir aux besoins d'un autre enfant.

Elle commença à parler à l'âge de deux ans, et un jour qu'elle s'amusait avec sa compagne invisible, on lui demanda qui est-ce qui s'amusait ainsi avec elle ? « Ma petite sœur Lily, » répondit-elle. « – Pourquoi demandez-vous deux pommes ? – J'en veux une pour Lily. » Quand des visiteurs lui demandaient son nom : « Bouton-de-Rose, » répondait-elle. – C'est-il pour cela que vous en portez

toujours un attaché sur votre poitrine ? – Non, c'est parce que ma petite sœur Lily en porte un. – Où est votre petite sœur Lily ? – Ma petite sœur est au ciel. – Où est le ciel ? – Ici, ma petite Lily est ici. »

Beaucoup de questions semblables étaient faites à cette intéressante enfant et ses réponses étaient toujours conformes, impliquant la présence de sa petite Lily, qui non-seulement jouait avec elle le jour, mais qui était encore la nuit sa camarade de lit, car Rose prenait son oreiller dans ses bras, le caressait en l'appelant sa petite Lily ; elle en faisait la description à ses parents, disant qu'elle avait de beaux cheveux blonds, des yeux bleus, une belle robe et voulait que sa mère lui en fit une semblable.

Un jour du mois de janvier 1868, on trouva en sa possession un bouton de rose frais et odoriférant. Où l'avait-elle pris ? c'était un mystère pour la famille, car il n'y en avait pas à la maison, et il n'était venu personne qui eût pu le lui donner. « Où avez-vous pris cette jolie fleur ? lui demanda-t-on. – C'est ma Lily qui me l'a donnée, » répondit-elle. D'autres fois c'étaient des pensées qui lui étaient données. Les parents n'attachaient à ces faits aucune importance, lorsqu'un jour quelqu'un parla du spiritualisme et engagea M. Waterman à consulter un médium. Ayant suivi le conseil il acquit par lui la preuve que Lily n'était pas un être imaginaire ; mais bien l'Esprit de sa fille, la sœur jumelle de Rose. Madame Waterman étant devenue médium écrivain, ils obtinrent par son intermédiaire des communications de différents Esprits qui leur donnèrent des preuves remarquables d'identité, notamment une de l'Esprit Abby, une tante de M. Waterman, chez laquelle il avait passé sa jeunesse.

Ces preuves, jointes aux faits et gestes de Rose avec sa petite Lily, prouvèrent aux époux Waterman la réalité de la communication des Esprits avec les mortels.

Un matin Rose apporta à sa mère une mèche de cheveux en disant : « Maman, ma petite Lily m'a dit de te donner cela. » La mère, très étonnée, fut impressionnée pour écrire et elle obtint une communication de l'Esprit de la tante de M. Waterman, dans laquelle elle disait que ces cheveux étaient les siens et que bientôt ils en auraient aussi de la petite Lily. En effet, le même soir, ils en trouvèrent une mèche sur le lit de Rose, mèche dorée comme ils n'en avaient jamais vu.

(Extrait du Spiritual Magazine de Londres.)

Réincarnation – Préexistence

Un de nos correspondants a bien voulu nous adresser les extraits suivants du préambule de l'Histoire de la Révolution française, par Louis Blanc. Comme ils sont entièrement conformes aux principes de la philosophie spirite, nous nous faisons un devoir de les communiquer à nos lecteurs.

« Mais quoi ! même quand c'est la souveraineté de l'idée pure qui se débat, du sang ! toujours du sang ! Quelle est donc cette loi qui, à tout grand progrès, donne pour condition quelque grand désastre ? Semblables à la charrue, les révolutions ne fécondent le sol qu'en le déchirant ; pourquoi ? D'où vient que la durée n'est que la destruction qui se prolonge et se renouvelle ? D'où vient à la mort ce pouvoir de faire germer la vie ? Lorsque, dans une société qui s'écroule, des milliers d'individus périssent écrasés sous les décombres, qu'importe, disons-nous ? L'espèce chemine. Mais est-il juste que des races entières soient tourmentées et anéanties, afin qu'un jour, plus tard, dans un temps déterminé, des races différentes viennent jouir des travaux accomplis et des maux soufferts ? Cette immense et arbitraire immolation des êtres d'hier à ceux d'aujourd'hui, et de ceux d'aujourd'hui à ceux de demain, n'est-elle pas de nature à soulever la conscience jusque dans ses plus intimes profondeurs ? Et aux malheureux qui tombent égorgés devant l'autel du progrès, le progrès peut-il paraître autre chose qu'une idole sinistre, qu'une exécration et fausse divinité ?

Ce seraient là, on en doit convenir, des questions terribles, si, pour les résoudre, on n'avait que ces deux croyances : Solidarité des races, immortalité du genre humain. Car, quand on admet que tout se transforme et que rien n'est détruit ; quand on croit à l'impuissance de la mort ; quand on se persuade que les générations successives sont des modes variés d'une même vie universelle qui, en

s'améliorant, se continue ; quand on adopte, enfin, cette admirable définition échappée au génie de Pascal : « L'humanité est un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse, » alors le spectacle de tant de catastrophes accumulées perd ce qu'il avait d'accablant pour la conscience ; on ne doute plus de la sagesse des lois générales, de l'éternelle justice ; et, sans pâlir, sans fléchir, on suit les périodes de cette longue et douloureuse gestation de la vérité, qu'on nomme l'histoire. »

Lettres de Machiavel à M. De Girardin

Le journal la Liberté publie depuis quelque temps, sous la signature de M. Aimé Dolfus, une série d'articles politiques, sous la rubrique : Lettres de Machiavel à M. de Girardin²⁶, et dont il ne nous appartient pas d'analyser l'esprit ; mais nous reconnaissons avec une vive satisfaction que si les rédacteurs de la Liberté ne sont pas spirites, ils trouvent néanmoins assez adroit de se servir des principes du Spiritisme pour intéresser leurs lecteurs. Il ne faut certainement voir dans ces lettres qu'une forme, qu'un produit de l'imagination approprié par l'auteur aux circonstances actuelles. Il faudrait, pour juger ces lettres, les lire en entier. Notre cadre et l'objet spécial de nos études, nous oblige à ne reproduire que le passage suivant, que nous publions sans autres commentaires, renvoyant nos lecteurs pour plus de détails à l'appréciation qui en est faite par M. Allan Kardec, dans la communication intitulée : Le Spiritisme et la littérature contemporaine. Nous citons textuellement :

« Parmi les quelques hommes de votre génération qui ont su le mieux saisir et s'assimiler mes idées, mettre en pratique mes doctrines, abandonner la politique de passion pour la politique de conciliation, négliger les formes gouvernementales pour s'attacher au fond des choses, il en est un dont la vie publique semble une page détachée de l'histoire de mon temps.

Il est mon contemporain presque autant qu'il est le vôtre ; il est votre ami comme il fut le mien. C'est pour la seconde fois qu'il se donne une mission d'apaisement et qu'il joue un rôle modérateur dont le dix-neuvième siècle ne semble deviner guère mieux que les partis du seizième, la portée et la grandeur. Il avait essayé déjà, mais sans succès, sous les Médicis ce qu'il vient de tenter plus heureusement sous les Napoléons. Avant de porter le nom que vous lui connaissez, monsieur, et que je n'ai pas besoin d'écrire, il s'était appelé François Guichardin.

Historien et homme d'État sous sa première incarnation, il s'est révélé, la seconde, orateur de premier ordre : les deux personnalités ont tant de points de contact, que je crois pouvoir les confondre en une seule. »

(Liberté, du 4 septembre 1869.)

Correspondance

Aux nombreux témoignages de sympathie pour madame Allan Kardec et d'assurances d'adhésion que nous avons reçus de nos correspondants de la France et des pays circonvoisins, à propos de la mort de M. Allan Kardec, viennent s'ajouter aujourd'hui les hommages rendus à la mémoire de notre maître vénéré par les spirites des centres d'outre-mer.

Nous nous faisons un devoir de mettre sous les yeux de nos lecteurs des extraits de deux de ces lettres, ainsi que les adhésions des sociétés de Rouen et de Saint-Aignan à la constitution de la Société anonyme.

Un de nos correspondants de Saint-Pétersbourg (Russie), M. Henri Stecki, l'auteur du Spiritisme dans la Bible (Revue spirite, novembre 1868, page 350), adhère également de la manière la plus absolue à l'organisation nouvelle. Désireux de concourir personnellement à la vulgarisation universelle de nos principes, M. Henri Stecki veut bien consacrer le produit entier de la vente de son

²⁶ Voir la Liberté, des 31 août, 2 et 4 septembre.

intéressant ouvrage à l'alimentation du fonds de réserve de la caisse générale. Nous le prions d'en agréer, au nom du Spiritisme et des spirites du monde entier, nos chaleureuses félicitations et nos vifs remerciements.

Tous ces témoignages prouvent surabondamment que, selon nos plus intimes convictions, le Spiritisme réunira dans un avenir prochain, sans distinction de caste, ni de nationalité, les hommes sincèrement dévoués aux véritables intérêts et à la régénération de l'humanité²⁷.

Saint-Denis (Réunion), le 30 juillet 1869.

Monsieur le Président de la Société parisienne des Etudes spirites.

Monsieur,

C'est du bout du monde que vous parviendra cette lettre ; mais, si éloigné que je sois de mes frères en doctrine et de la souscription que vous avez ouverte si fraternellement pour permettre aux spirites du monde entier d'accomplir un devoir de reconnaissance envers leur bon et regretté maître Allan Kardec, je conserve l'espoir que je n'arriverai pas trop tard pour déposer mon offrande parmi les vôtres et être compris au nombre de ceux qui se font gloire et honneur d'ériger un monument funèbre à la mémoire de l'homme de bien qui avait voué toute son existence au bonheur de l'humanité, et qui a si complètement réussi à apporter l'espérance et l'amour dans tant de cœurs.

Je charge à cet effet, mon correspondant de Paris de verser entre vos mains la somme de 50 fr.

Recevez, etc. A. M...

Port-Louis, le 1er juillet 1869.

A Monsieur le Président de la Société spirite de Paris.

Monsieur,

C'est avec un sentiment de pénible surprise que nous avons reçu votre circulaire en date du 1er avril 1869, nous apprenant la mort subite de notre bien-aimé maître et vénéré instructeur M. Allan Kardec.

La première impression faisant place à la réflexion, nous conduit à constater que rien ne se fait inutilement dans le monde, et que tout doit suivre la loi du progrès.

Notre bien-aimé maître, depuis longtemps nous a appris à le comprendre, puisqu'il nous a dit, par l'épigraphe de la Revue : « Tout effet a une cause ; tout effet intelligent a une cause intelligente ; la puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet. » Sa mort, dans les circonstances qui l'ont précédée et suivie, contribuera, nous en sommes sûr, à imposer silence aux calomnieux, à surprendre les ignorants, et à conduire les retardataires du monde civilisé, à étudier, à voir, à comprendre et à progresser.

Si nous sommes bien convaincu des solides principes de la doctrine que M. Allan Kardec a implantés dans nos cœurs et dans nos esprits, nous devons mieux que tous autres comprendre que le mouvement transitoire qui s'opère en ce moment, est le prélude de l'ère nouvelle qui doit régénérer le monde dans un avenir prochain ; et tous les grands Esprits qui émigrent en ce moment, doivent être, à notre avis, les messies qui viendront conduire l'humanité à sa plus belle transformation.

Quel Esprit mieux que celui de M. Allan Kardec pourra prendre une part plus active dans ce beau résultat ? Quel homme durant son existence corporelle depuis 1869 ans s'est consacré à instruire d'une manière plus solide, un nombre plus grand de frères dans les principes humanitaires ?

Quel conquérant sur notre globe, quel poète, quel auteur d'invention utile, a contribué par le succès de ses conquêtes, par le charme de sa poésie, ou par la puissance de son invention à faire plus d'heureux sur la terre en douze ans de travaux soutenus, que ne l'a fait M. Allan Kardec ?

Quel homme a entrepris, poursuivi et complété un travail plus progressif et plus moralisateur que celui que nous a légué M. Allan Kardec, nous faisant comprendre par son exemple, qu'il faut toujours laisser la porte ouverte à toute heure et à tout âge, au progrès transitoire qui doit tendre à une perfection relative.

²⁷ Au moment de mettre sous presse, nous recevons du groupe de Montauban (Tarn-et-Garonne) une lettre d'adhésion, dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

C'est pour nous tous aujourd'hui un devoir absolu d'accueillir avec empressement votre appel fraternel, et de venir de tous les points du globe terrestre, apporter le faible contingent que doit isolément tout frère spirite, au centre qui, à son tour, doit être le creuset où toutes les harmonies spirites viendront s'épurer.

J'ai l'honneur, etc. Ch. L. L...

Saint-Aignan, 16 septembre 1869.

Messieurs les Membres du Comité de la caisse générale et centrale du Spiritisme, à Paris.

Messieurs,

Les membres du groupe spirite de Saint-Aignan, près Rouen, après avoir pris connaissance des statuts de la Société anonyme du Spiritisme, se font un devoir de féliciter les fondateurs d'une organisation qui assure définitivement la stabilité de nos principes dans l'avenir.

Les spirites de Saint-Aignan sont peu nombreux et peu fortunés, mais ils sont de ceux qui ont le plus acquis par l'étude de la doctrine, car ils ont trouvé en elle la force de supporter les épreuves souvent cruelles de la vie, et l'espérance de conquérir le bonheur pour l'avenir par leur patience et leur soumission à la volonté de Dieu.

Ayant beaucoup reçu, ils ne craignent pas de donner peu, car ils se souviennent que l'obole de la veuve a plus de prix devant Dieu que la prodigalité du riche ; mais si leurs ressources matérielles sont modiques, ils espèrent néanmoins concourir activement et effectivement à la vulgarisation de leurs croyances en en faisant apprécier la justesse et la logique à ceux qui les entourent, en leur communiquant le courage et la confiance qu'ils y ont puisés.

Notre modeste souscription s'élève à la somme de 27 fr.

Veillez agréer, messieurs, l'assurance de notre fraternelle sympathie.

Pour tous les membres du groupe.

Le président : J. Chevalier.

Tisserand à Saint-Aignan, près Rouen (Seine-Inférieure).

Rouen, 29 août 1869.

A Messieurs les Membres du Comité de la caisse générale et centrale du Spiritisme, à Paris.

Messieurs,

Les membres de la Société spirite de Rouen, réunis en séance le dimanche, 29 août 1869, après avoir étudié avec le plus grand soin les extraits des statuts de la Société anonyme du Spiritisme, publiés dans le numéro d'août de la Revue spirite, ayant reconnu l'utilité de cette organisation et appréciant la stabilité que la doctrine acquerra par suite des dispositions qui lui assurent une existence légale et indépendante, ont décidé ce qui suit :

1° Des félicitations seront adressées par les spirites de Rouen aux membres fondateurs de la nouvelle Société, dont ils apprécient le dévouement et le désintéressement ;

2° Ils approuvent les articles des statuts concernant la manière d'alimenter le fonds de réserve, et adhèrent de la manière la plus absolue au versement qui a été fait à la Caisse générale des 1,000 fr. provenant de la souscription de la Société de Rouen, pour le développement progressif des principes de notre consolante philosophie.

La Société de Rouen doit, avant tout, pourvoir à son existence ; ses moyens d'action sont limités, mais toutes les fois que les circonstances et ses ressources le lui permettront, son appui matériel et son assentiment moral seront acquis aux dispositions prises par la Société anonyme pour assurer la vitalité et l'extension du Spiritisme dans l'avenir.

(Extrait du registre de procès-verbaux de la séance du 29 août 1869.)

(Suivent les signatures des principaux membres.)

Dissertations spirites

Le Spiritisme et la Littérature contemporaine

(Paris, 14 septembre 1869.)

Le Spiritisme est de sa nature modeste et peu bruyant ; il existe par la toute-puissance de la vérité et non par le bruit soulevé autour de lui par ses adversaires ou ses partisans. Utopie ou rêve d'une imagination désordonnée, après un succès d'un jour, il fût tombé sous la conspiration du silence ou mieux encore sous celle du ridicule qui, à ce qu'on prétend, tue tout en France. Mais le silence n'anéantit que les œuvres sans consistance et le ridicule ne tue que ce qui est mortel. Si le Spiritisme a vécu, bien qu'il n'ait rien fait pour échapper aux pièges de toute nature qui lui ont été tendus, c'est qu'il n'est l'œuvre ni d'un homme, ni d'un parti, c'est qu'il est le résultat de l'observation des faits et de la coordination méthodique des lois universelles. En supposant que ses adhérents humains disparaissent, que les ouvrages qui l'érigent en corps de doctrine soient anéantis, il survivrait encore et aussi longtemps qu'il existera des mondes et des lois pour les régir.

On est matérialiste, catholique, musulman ou libre penseur, de par sa volonté ou sa conviction ; il suffit d'exister sinon pour être spirite, du moins pour subir le Spiritisme. Penser, réfléchir, vivre, c'est en effet faire acte de spirite, et quelque singulière que paraisse cette prétention, elle sera promptement justifiée après quelques minutes d'examen pour ceux qui admettent une âme, un corps, et un intermédiaire entre cette âme et ce corps, pour ceux qui, ainsi que Pascal et Louis Blanc, considèrent l'humanité comme un homme qui vit toujours et qui apprend sans cesse ; pour ceux qui, comme la Liberté, acceptent qu'un homme puisse vivre successivement dans deux siècles différents et exercer sur les institutions et la philosophie de son temps une influence de même nature.

Qu'on soit convaincu ou non, penser, écouter la voix intérieure de la méditation, n'est-ce pas faire acte de spirite, si réellement il existe des Esprits ? Vivre, c'est-à-dire respirer, n'est-ce pas faire subir au corps une impression transmise à l'Esprit par l'intermédiaire du pèrisprit ? Admettre ces trois principes constitutifs de l'être humain, c'est admettre une des bases fondamentales de la doctrine, c'est être spirite, ou du moins, c'est avoir un point de contact avec le Spiritisme, une croyance commune avec les spirites.

Entrez chez nous ouvertement ou par la porte dérobée, messieurs les savants, eh ! que nous importe !... pourvu que vous entriez. La doctrine pénètre en vous désormais, et, comme la tache d'huile, elle s'étend et s'agrandit sans cesse. Vous êtes à nous, car la science humaine entre à pleines voiles dans la voie philosophique, et la philosophie spirite admet toutes les conclusions rationnelles de la science. Sur ce terrain commun, que vous le vouliez ou non, que vous appeliez vos concessions d'un nom quelconque, vous êtes avec nous et la forme nous est indifférente si le fond est le même.

Vous êtes bien près de croire et surtout de convaincre, monsieur de Girardin, qui trouve habile d'emprunter au Spiritisme ses mots, ses formes et ses principes fondamentaux pour intéresser vos lecteurs ! Et vous tous, poètes, romanciers, littérateurs, n'êtes-vous pas un peu spirites, lorsque vos personnages rêvent à un passé qu'ils n'ont jamais connu, lorsqu'ils reconnaissent les lieux qu'ils n'ont jamais visités, lorsque la sympathie ou la répulsion naissent entre eux du premier contact. Vous faites, sans doute, du Spiritisme, comme les machinistes font de la féerie ; c'est pour vous peut-être un truc, une mise en scène, un cadre. Que nous importe ! Vous n'en popularisez pas moins des enseignements qui trouvent de l'écho partout, car beaucoup pressentent et subissent, sans pouvoir les définir, ces convictions sur lesquelles vos plumes savantes ou poétiques viennent jeter la lumière de l'évidence. C'est une source féconde que le Spiritisme, messieurs ! C'est la Golconde inépuisable qui enrichit l'esprit et le cœur des écrivains qui l'exploitent et de ceux qui lisent leurs productions ! Merci ! messieurs, vous êtes nos alliés, sans le vouloir, sans le savoir peut-être, mais nous vous laissons juges de vos intentions pour n'apprécier que les résultats.

On se plaignait de la pénurie des instruments de convictions ; le nombre des médiums diminuait ; leur zèle se refroidissait ; mais aujourd'hui, n'est-ce pas le poète à la mode, le littérateur dont on s'arrache les œuvres, le savant chargé d'éclairer les intelligences, qui popularisent et qui répandent partout la conviction ?

Ah ! ne craignez plus pour l'avenir du Spiritisme ! Enfant, il a échappé à toutes les étreintes de l'ennemi ; adolescent, et adopté bon gré mal gré par la science et la littérature, il ne cessera sa marche envahissante que lorsqu'il aura inscrit dans tous les cœurs, les principes régénérateurs qui rétabliront la paix et l'harmonie partout où règnent encore le désordre et les dissensions intestines.
Allan Kardec

La charité

(Société de Paris, 9 juillet 1869, méd. M. Leymarie.)

La charité, mais ce mot existe depuis le commencement de l'humanité. Depuis le jour où un homme tendit la main à un autre homme, il y eut acte de charité, et depuis ce temps inconnu, que de faits, que d'exemples vivaces de cette pensée profonde de la conscience humaine. Ces exemples : des historiens, des moralistes, les ont relatés dans des ouvrages présents à la mémoire de tous.

Mais ce que je voudrais vous voir réellement aimer, messieurs, c'est cette charité du cœur vraiment spirite qui ne disserte pas sur un procédé, sur une manière de faire, sur des distinctions subtiles.

Donner est douce chose, et jamais la main droite dût-elle voir ce que fait la main gauche !

Chers spirites, frères aimés, soulagez vos semblables sans parti pris, donnez à ceux qui souffrent, à ceux qui attendent ; à ces mères, à ces enfants abandonnés, à tous les déshérités et vous ferez œuvre véritable.

Mais ce n'est là que de la charité banale que tous les hommes pratiquent comme vous à quelque croyance qu'ils appartiennent. Le spirite doit voir plus loin ; le spirite doit par étude, par intention, sonder ces douleurs cachées, honteuses, douloureuses qui rongent tant de belles et excellentes natures, tous ces martyrs du devoir, de la conscience, tous ces forçats de l'épreuve humaine, voués par des fautes antérieures à se purifier de toute une existence de méfaits ignorés. Ah ! pour ceux-là ayez du cœur, des attentions délicates, des paroles consolantes ; partagez avec ces vaillants de la vie qui luttent sourdement contre la force irritée, mais juste qui les frappe et les frappe sans cesse.

Voyez-les, ces parias au front inspiré ; les uns sont des épaves commerciales frappées et coulées comme des navires en détresse ; d'autres voient toutes les affections les fuir ; femme, enfants bien-aimés, intérieur laborieusement édifié, tout disparaît. Celui-là, c'est la maladie qui le frappe lui ou les siens ; torture incessante, enfer de la vie, où l'espoir semble fuir devant des douleurs sans cesse renaissantes.

Oui, sondez ingénieusement les plaies de tous ces déshérités, allez à eux ; consolez, donnez votre cœur, votre bourse, votre main, votre appui, car savoir chercher délicatement, c'est le mérite de la charité spirite ; c'est là l'œuvre choisie et le sens intime de l'épigramme chérie du maître : « Hors la Charité point de salut. »

Quatre mots doivent être la base de la langue spirite : Pardon, amour, solidarité, charité. Bernard.

Poésies spirites

Les Lunettes

Fable

Devant les grands reflets d'or, de pourpre et d'opale,

Que le déclin du jour à l'Occident étale,

Simon, l'homme des champs, est muet et rêveur ;

Même une larme brille au bord de sa paupière.

Cet immense foyer d'éclatante lumière

D'un émoi doux et vague a pénétré son cœur.

Simon n'est pas un homme de science

Ne voyant que matière et mécaniques lois ;

Il a plus de bon sens ; il a sa conscience ;

Il est intelligent et modeste à la fois.

Dans le cours de sa rêverie,
 Il murmurait les mots : Ame, Dieu, Créateur,
 Quand un rire léger, rire de moquerie,
 Surgit à ses côtés. Quel était le railleur ?
 Monsieur son fils !... jeune homme encore imberbe,
 Et pourtant diplômé déjà... savant en herbe.
 - Enfant, j'admire la splendeur
 De ce tableau grandiose, harmonique,
 Je vois, je sens et je crois par le cœur.
 - Et le fils, gravement et toujours ironique :
 Vous voyez, dites-vous, et vous croyez... c'est bien !
 Mais moi je ne vois rien, rien, absolument rien.
 - Facétieux dans ses attaques,
 Autant qu'opiniâtre à se donner raison,
 Le jeune bachelier regardait l'horizon,
 Avec des lunettes opaques.
 Matérialistes savants,
 Du moins prétendus tels, qui jetez à tous vents
 Vos démonstrations boiteuses, incomplètes,
 Ne sont-ce pas là vos lunettes ?
 Dombre.

Bibliographie

Nouveaux journaux étrangers

Swiarto Zagrobowe (la lumière d'outre-tombe) journal spirite mensuel, publié en cahier de 16 pages in-octavo à Léopold (Gallicie autrichienne) rédacteur-gérant : W. Letronne.

Conditions d'abonnement par an : Gallicie autrichienne : 10 fr. – Provinces autrichiennes limitrophes : 11 fr. – Pays étrangers : 12 fr.

L'Écho d'outre-tombe, moniteur du Spiritisme au Brésil, publié mensuellement à Bahia, en langue portugaise par cahier de 60 pages in-octavo sous la direction de M. Luiz Olympio-Telles-de-Menezes, membre de l'Institut historique de Bahia.

Conditions d'abonnement par an :

Bahia - 9 000 réis.

Provinces brésiliennes - 11 000 réis.

Étranger - 12 000 réis.

Bahia. - Largo d'o desterra n° 2.

Statuts de la Société anonyme du Spiritisme ; brochure in-8. – prix : 1 fr. Paris ; administration de la Société anonyme, 7, rue de Lille.

Avis

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la Société anonyme du Spiritisme,

7, rue de Lille,

Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société. Nous prévenons nos correspondants que la Librairie spirite peut leur fournir contre un mandat de poste, et sans augmentation de prix, tous les ouvrages parus en librairie ; le port en sus pour l'étranger.
Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens.

Allan Kardec

Novembre 1869

La vie future

Œuvres posthumes

La vie future n'est plus un problème ; c'est un fait acquis à la raison et à la démonstration pour la presque unanimité des hommes, car ses négateurs ne forment qu'une infime minorité, malgré le bruit qu'ils s'efforcent de faire. Ce n'est donc pas sa réalité que nous nous proposons de démontrer ici ; ce serait se répéter sans rien ajouter à la conviction générale. Le principe étant admis, comme prémisses, ce que nous nous proposons, c'est d'examiner son influence sur l'ordre social et la moralisation, selon la manière dont il est envisagé.

Les conséquences du principe contraire, c'est-à-dire du néantisme, sont également trop connues et trop bien comprises pour qu'il soit nécessaire de les développer à nouveau. Nous dirons seulement que, s'il était démontré que la vie future n'existe pas, la vie présente serait sans autre but que l'entretien d'un corps qui, demain, dans une heure, pourrait cesser d'exister, et tout, dans ce cas, serait fini sans retour. La conséquence logique d'une telle condition de l'humanité, serait la concentration de toutes les pensées sur l'accroissement des jouissances matérielles, sans souci du préjudice d'autrui, car pourquoi se priver, s'imposer des sacrifices ? quelle nécessité de se contraindre pour s'améliorer, se corriger de ses défauts ? Ce serait encore la parfaite inutilité du remords, du repentir, puisqu'on n'aurait rien à espérer ; ce serait enfin la consécration de l'égoïsme et de la maxime : Le monde est aux plus forts et aux plus adroits. Sans la vie future, la morale n'est qu'une contrainte, un code de convention imposé arbitrairement, mais elle n'a aucune racine dans le cœur. Une société fondée sur une telle croyance, n'aurait d'autre lien que la force, et tomberait bientôt en dissolution.

Qu'on n'objecte pas que, parmi les négateurs de la vie future, il y a d'honnêtes gens, incapables de faire sciemment du tort à autrui et susceptibles des plus grands dévouements ! Disons d'abord que, chez beaucoup d'incrédules, la négation de l'avenir est plutôt une fanfaronnade, une jactance, l'orgueil de passer pour des esprits forts, que le résultat d'une conviction absolue. Dans le for intime de leur conscience, il y a un doute qui les importune, c'est pourquoi ils cherchent à s'étourdir ; mais ce n'est pas sans une secrète arrière pensée qu'ils prononcent le terrible rien qui les prive du fruit de tous les travaux de l'intelligence, et brise à jamais les plus chères affections. Plus d'un de ceux qui crient le plus fort, sont les premiers à trembler à l'idée de l'inconnu ; aussi, quand approche le moment fatal d'entrer dans cet inconnu, bien peu s'endorment du dernier sommeil avec la ferme persuasion qu'ils ne se réveilleront pas quelque part, car la nature ne perd jamais ses droits.

Disons donc que chez le plus grand nombre, l'incrédulité n'est que relative ; c'est-à-dire que, leur raison n'étant satisfaite ni des dogmes, ni des croyances religieuses, et n'ayant trouvé nulle part de quoi combler le vide qui s'était fait en eux, ils ont conclu qu'il n'y avait rien et bâti des systèmes pour justifier la négation ; ils ne sont donc incroyants que faute de mieux. Les incroyants absolus sont fort rares, si toutefois il en existe.

Une intuition latente et inconsciente de l'avenir peut donc en retenir un certain nombre sur la pente du mal, et l'on pourrait citer une foule d'actes, même chez les plus endurcis, qui témoignent de ce sentiment secret qui les domine à leur insu.

Il faut dire aussi que, quel que soit le degré de l'incrédulité, les gens d'une certaine condition sociale sont retenus par le respect humain ; leur position les oblige à se maintenir dans une ligne de conduite très réservée ; ce qu'ils redoutent par-dessus tout, c'est la flétrissure et le mépris, qui, en leur faisant perdre, par la déchéance du rang qu'ils occupent, la considération du monde, les priveraient des jouissances qu'ils s'y procurent ; s'ils n'ont pas toujours le fond de la vertu, ils en ont au moins le vernis. Mais pour ceux qui n'ont aucune raison de tenir à l'opinion, qui se moquent du

qu'en dira-t-on, et l'on ne disconvient pas que ce ne soit la majorité, quel frein peut être imposé au débordement des passions brutales et des appétits grossiers ? Sur quelle base appuyer la théorie du bien et du mal, la nécessité de réformer leurs mauvais penchants, le devoir de respecter ce que possèdent les autres, alors qu'eux-mêmes ne possèdent rien ? Quel peut être le stimulant du point d'honneur pour des gens à qui l'on persuade qu'ils ne sont pas plus que des animaux ? La loi, dit-on, est là pour les maintenir ; mais la loi n'est pas un code de morale qui touche le cœur ; c'est une force qu'ils subissent et qu'ils éludent s'ils le peuvent ; s'ils tombent sous ses coups, c'est pour eux une mauvaise chance ou une maladresse qu'ils tâchent de réparer à la première occasion.

Ceux qui prétendent qu'il n'y a plus de mérite pour les incrédules à faire le bien sans l'espoir d'une rémunération dans la vie future à laquelle ils ne croient pas, s'appuient sur un sophisme tout aussi peu fondé. Les croyants disent aussi que le bien accompli en vue des avantages qu'on en peut recueillir, est moins méritoire ; ils vont même plus loin, car ils sont persuadés que, selon le mobile qui fait agir, le mérite peut être complètement annulé. La perspective de la vie future n'exclut pas le désintéressement dans les bonnes actions, parce que le bonheur dont on y jouit est avant tout subordonné au degré d'avancement moral : or, les orgueilleux et les ambitieux y sont parmi les moins bien partagés. Mais les incrédules qui font le bien sont-ils aussi désintéressés qu'ils le prétendent ? S'ils n'attendent rien de l'autre monde, n'espèrent-ils rien de celui-ci ? L'amour-propre n'y trouve-t-il jamais son compte ? Sont-ils insensibles au suffrage des hommes ? Ce serait là un degré de perfection rare, et nous ne croyons pas qu'il y en ait beaucoup qui y soient amenés par le seul culte de la matière.

Une objection plus sérieuse est celle-ci : Si la croyance à la vie future est un élément moralisateur, pourquoi les hommes, à qui on la prêche depuis qu'ils sont sur la terre, sont-ils généralement si mauvais ?

D'abord, qui dit qu'ils ne seraient pas pires sans cela ? On n'en saurait douter, si l'on considère les résultats inévitables du néantisme popularisé. Ne voit-on pas, au contraire, en observant les différents échelons de l'humanité depuis la sauvagerie jusqu'à la civilisation, marcher de front le progrès intellectuel et moral, l'adoucissement des mœurs, et l'idée plus rationnelle de la vie future ? Mais cette idée, encore très imparfaite, n'a pu exercer toute l'influence qu'elle aura nécessairement à mesure qu'elle sera mieux comprise, et que l'on acquerra des notions plus justes sur l'avenir qui nous est réservé.

Quelque ferme que soit la croyance en l'immortalité, l'homme ne se préoccupe guère de son âme qu'à un point de vue mystique. La vie future, trop peu clairement définie, ne l'impressionne que vaguement ; ce n'est qu'un but qui se perd dans le lointain, et non un moyen, parce que le sort y est irrévocablement fixé, et que nulle part on ne l'a présentée comme progressive ; d'où l'on conclut que l'on sera pour l'éternité, ce que l'on est en sortant d'ici. D'ailleurs, le tableau que l'on en fait, les conditions déterminantes du bonheur ou du malheur que l'on y éprouve, sont loin, surtout dans un siècle d'examen comme le nôtre, de satisfaire complètement la raison. Puis, elle ne se rattache pas assez directement à la vie terrestre ; entre les deux, il n'y a aucune solidarité, mais un abîme, de sorte que celui qui se préoccupe principalement de l'une des deux, perd presque toujours l'autre de vue.

Sous l'empire de la foi aveugle, cette croyance abstraite avait suffi aux aspirations des hommes ; alors ils se laissaient conduire ; aujourd'hui, sous le règne du libre examen, ils veulent se conduire, eux-mêmes, voir par leurs propres yeux, et comprendre ; ces vagues notions de la vie future ne sont pas à la hauteur des idées nouvelles, et ne répondent plus aux besoins créés par le progrès. Avec le développement des idées, tout doit progresser autour de l'homme, parce que tout se tient, tout est solidaire dans la nature : sciences, croyances, cultes, législations, moyens d'action ; le mouvement en avant est irrésistible, parce qu'il est la loi de l'existence des êtres ; quoi que ce soit qui reste en arrière, au-dessous du niveau social, est mis de côté, comme des vêtements qui ne sont plus à la taille, et, finalement, est emporté par le flot qui monte.

Ainsi en est-il des idées puériles sur la vie future dont se contentaient nos pères ; persister à les imposer aujourd'hui, serait pousser à l'incrédulité. Pour être acceptée par l'opinion, et pour exercer

son influence moralisatrice, la vie future doit se présenter sous l'aspect d'une chose positive, tangible en quelque sorte, capable de supporter l'examen ; satisfaisante pour la raison, sans rien laisser dans l'ombre. C'est au moment où l'insuffisance des notions de l'avenir ouvrait la porte au doute et à l'incrédulité, que de nouveaux moyens d'investigation sont donnés à l'homme pour pénétrer ce mystère, et lui faire comprendre la vie future dans sa réalité, dans son positivisme, dans ses rapports intimes avec la vie corporelle.

Pourquoi prend-on, en général, si peu de souci de la vie future ? C'est cependant une actualité, puisque chaque jour on voit des milliers d'hommes partir pour cette destination inconnue ! Comme chacun de nous doit fatalement partir à son tour, et que l'heure du départ peut sonner à toute minute, il semble naturel de s'inquiéter de ce qu'il en adviendra. Pourquoi ne le fait-on pas ? Précisément parce que la destination est inconnue, et qu'on n'a eu, jusqu'à présent, aucun moyen de la connaître. L'inexorable science est venue la déloger des lieux où on l'avait circonscrite. Est-elle près ? Est-elle loin ? Est-elle perdue dans l'infini ? Les philosophies des temps passés ne répondent pas, parce qu'elles n'en savent rien elles-mêmes ; alors on se dit : « Il en sera ce qu'il en sera ; » de là l'indifférence.

On nous apprend bien qu'on y est heureux ou malheureux selon qu'on a bien ou mal vécu ; mais cela est si vague ! En quoi consistent ce bonheur et ce malheur ? Le tableau qu'on nous en fait est tellement en désaccord avec l'idée que nous nous faisons de la justice de Dieu, semé de tant de contradictions, d'inconséquences, d'impossibilités radicales, qu'involontairement on est saisi par le doute, si ce n'est par l'incrédulité absolue ; et puis l'on se dit que ceux qui se sont trompés sur les lieux assignés aux séjours futurs, ont pu de même être induits en erreur sur les conditions qu'ils assignent à la félicité et la souffrance. D'ailleurs, comment serons-nous dans ce monde-là ? Y serons-nous des êtres concrets ou abstraits ? Y aurons-nous une forme, une apparence ? Si nous n'avons rien de matériel, comment peut-on y endurer des souffrances matérielles ? Si les heureux n'ont rien à faire, l'oisiveté perpétuelle au lieu d'une récompense devient un supplice, à moins d'admettre le Nirvana du Bouddhisme qui n'est guère plus enviable.

L'homme ne se préoccupera de la vie future que lorsqu'il y verra un but nettement et clairement défini, une situation logique, répondant à toutes ses aspirations, résolvant toutes les difficultés du présent, et qu'il n'y trouvera rien que la raison ne puisse admettre. S'il se préoccupe du lendemain, c'est parce que la vie du lendemain se lie intimement à la vie de la veille ; elles sont solidaires l'une de l'autre : il sait que de ce qu'il fait aujourd'hui dépend la position de demain, et de ce qu'il fera demain dépendra la position du surlendemain, et ainsi de suite.

Telle doit être pour lui la vie future ; quand celle-ci ne sera plus perdue dans les nuages de l'abstraction, mais une actualité palpable, complément nécessaire de la vie présente, une des phases de la vie générale, comme les jours sont des phases de la vie corporelle ; quand il verra le présent réagir sur l'avenir, par la force des choses, et surtout quand il comprendra la réaction de l'avenir sur le présent ; quand, en un mot, il verra le passé, le présent et l'avenir s'enchaîner par une inexorable nécessité, comme la veille, le jour et le lendemain dans la vie actuelle, oh ! alors ses idées changeront du tout au tout, parce qu'il verra dans la vie future, non-seulement un but, mais un moyen ; non un effet éloigné, mais actuel ; c'est alors aussi que cette croyance exercera forcément, et par une conséquence toute naturelle, une action prépondérante sur l'état social et la moralisation.

Tel est le point de vue sous lequel le Spiritisme nous fait envisager la vie future.

Allan Kardec.

Société anonyme du Spiritisme

Troisième article, voir la Revue des mois d'août et de septembre 1869

Courtes explications

Nous nous sommes aperçus à regret que, par suite d'un malentendu inconcevable en présence de la clarté des explications données dans la Revue, quelques personnes, en petite minorité par rapport à la généralité des spirites, confondaient et considéraient comme une seule et même chose, la Société parisienne des études spirites et la Société anonyme du Spiritisme.

Quelques-uns de nos correspondants nous ayant demandé de les éclairer à cet égard, nous nous empressons de satisfaire à leur légitime désir et de leur communiquer les réflexions suivantes, dans le but de bien définir la situation.

Comme toutes les Sociétés spirites, la Société parisienne des études spirites qui n'existe qu'en vertu d'une simple autorisation, s'occupe purement et simplement, conformément à son règlement, d'études psychologiques et morales. Elle poursuit, par des moyens identiques, le même but que les Sociétés de Lyon, Marseille, Toulouse, Bordeaux, etc. Elle se consacre uniquement, en un mot, à l'étude des enseignements qui sont l'objet de ses travaux ; elle acquiert de nouvelles connaissances par les communications qu'elle reçoit des Esprits à l'aide des médiums, par l'examen sérieux que font ses membres coopérants des questions à l'ordre du jour, et elle vulgarise la doctrine par l'admission d'auditeurs à ses réunions. Son désintéressement étant absolu, on serait certes mal venu à l'accuser d'exploitation.

La Société anonyme du Spiritisme est une organisation essentiellement distincte. Tandis que la Société parisienne des études spirites est purement locale, ou du moins restreinte à quelques correspondances limitées avec la province et l'étranger, la Société anonyme du Spiritisme devient, par la Revue spirite, un organe de centralisation presque universelle. C'est une Société commerciale, il est vrai, mais il n'est personne de bonne foi qui, après en avoir analysé la constitution sans parti pris, ne convienne que le désintéressement le plus absolu et le dévouement le plus entier ont présidé à sa fondation.

M. Allan Kardec le premier²⁸, lorsqu'il était encore de ce monde, et quelques spirites éclairés ont reconnu que les conditions de la librairie ordinaire rendaient impossible la vulgarisation du Spiritisme dans les masses, au moyen des ouvrages qui sont encore, à notre avis, les meilleurs agents de propagation. Mais, pour soustraire les ouvrages aux éditeurs, pour les réunir dans une seule main, et arriver dans un avenir plus ou moins éloigné à en faire des éditions populaires, il fallait tout d'abord des capitaux qu'une personne isolée ne pouvait fournir et une organisation qui fît des ouvrages fondamentaux, non plus une propriété particulière, mais la propriété du Spiritisme en général. C'est pour arriver à ce résultat que la Société anonyme a été fondée, et aussi pour assurer au Spiritisme une existence légale inébranlable et des ressources pour l'avenir.

Il y aurait certes mauvaise grâce et mauvaise volonté à voir dans cette entreprise aussi peu commerciale que possible, autre chose qu'un moyen de concentration et de diffusion plus puissant, qu'un lien destiné à réunir en faisceau et à utiliser les efforts de tous les spirites, efforts souvent dépensés en pure perte naguère, en raison même de l'isolement de la plupart des éléments actifs.

La Société anonyme a pour objet des opérations commerciales ; elle est constituée par parts d'intérêt et peut recevoir des dons destinés à alimenter une partie du fonds de réserve. Mais quel sera l'emploi des ressources qui pourront résulter des intérêts et bénéfices capitalisés ? Quel est son but et celui de tous ceux qui, comprenant ses véritables intentions, s'empressent de la soutenir de leur appui moral et de leur concours matériel ? Il suffit de prendre connaissance de ses statuts pour s'en rendre compte²⁹.

Loin de chercher un lucre, un gain dont ses membres bénéficieraient, elle prétend consacrer purement et uniquement à la vulgarisation de nos enseignements et par tous les moyens légaux, les ressources qui lui adviendront par quelque voie que ce soit. Qui pourrait suspecter de telles dispositions et y voir des tendances à l'exploitation !...

²⁸ Voir la *Revue* de décembre 1868, d'avril 1869 ; les préliminaires du catalogue la Librairie spirite, etc.

²⁹ Voir la *Revue* de septembre 1869, et les statuts de la Société anonyme du Spiritisme, broch. in-12, prix : 1 fr., Librairie spirite, 7, rue de Lille, Paris.

La Société a des administrateurs, des employés qu'elle paye ; mais il ne viendra certainement à l'idée de personne qu'on puisse consacrer son temps et ses facultés à un travail quelconque sans être en droit d'en attendre une juste rémunération.

Comme nous désirons avant tout que la lumière se fasse et que la vérité soit connue, nous nous faisons un devoir de communiquer à tous ces quelques réflexions.

La Société anonyme du Spiritisme est donc une chose essentiellement distincte de la Société parisienne des études spirites, et par son organisation et par ses moyens d'action ; mais si les deux Sociétés marchent au même but par des moyens différents, il est parfaitement évident que d'excellents résultats pour le Spiritisme en général seront la conséquence d'une entente cordiale et de rapports bienveillants entre elles. Or, cette bonne harmonie, qui doit exister entre tous ceux qui désirent concourir au progrès de l'esprit humain, cette bonne harmonie n'a jamais été troublée. Les bons rapports qui existaient entre la Revue spirite et la Société parisienne, antérieurement à la création de la Société anonyme, n'ont pas cessé d'exister depuis qu'elle est fondée. La Société anonyme, comme le faisait le rédacteur de la Revue, se fait un devoir de communiquer à la Société de Paris les documents qui peuvent ajouter à l'intérêt de ses travaux, et elle reçoit, avec la plus vive satisfaction, les communications, études morales, documents de la Société de Paris, qui lui paraissent devoir intéresser le Spiritisme en général, et qu'elle insère en temps utile dans sa Revue pour les porter à la connaissance de tous.

Y a-t-il parmi nous quelques dissidents, quelques mécontents ? Nous l'ignorons et nous ne voulons pas le savoir, car nous sommes d'avis que l'intérêt particulier doit s'effacer devant l'intérêt général, et que, devant le but que se propose le Spiritisme, les animosités individuelles doivent céder la place aux questions de principes. Les hommes sont faillibles et peuvent se tromper, mais lorsqu'ils concourent au grand mouvement régénérateur, nous pensons que les spirites doivent ne plus s'occuper que du bien commun avec la charité, la fraternité, la tolérance, qui doivent présider à tous les travaux d'une philosophie qui a pris pour devise : « Hors la charité, point de salut. »

Il nous est également revenu que quelques-uns de nos correspondants se plaignaient de la tiédeur de la Revue à reproduire les instructions émanées de groupes et de centres, même d'une certaine importance pour le Spiritisme. Nous ne craignons pas de l'avouer ici, si nous avons agi ainsi, c'est que, désirant avant tout demeurer dans la voie du maître, nous avons dû, pour ne pas blâmer directement des attaques que nous ne pouvions sanctionner, nous borner à protester par le silence contre une manière d'agir qui, si elle était généralement adoptée, pourrait jeter le Spiritisme hors des errements tracés par la main prudente de M. Allan Kardec. Par sa nature, le Spiritisme essentiellement philosophique doit, en toutes circonstances, s'abstenir de traiter les questions religieuses dogmatiques, et surtout d'aborder le terrain brûlant de la politique. Nous l'avons constaté à regret, quelques spirites, heureusement en petite minorité, s'attachent avec une opiniâtreté trop persistante, à riposter par des attaques sans merci, aux violentes attaques dont nous avons été et dont nous sommes encore souvent l'objet. Nous les voyons avec peine persévérer dans une ligne de conduite que nous ne pouvons approuver. Laissons à d'autres la tâche de signaler les abus et de les combattre par la parole et par la presse. Notre mission à nous n'est pas de détruire, mais d'édifier ; attachons-nous à faire mieux que nos adversaires, et nous serons goûtés et appréciés. D'autres peuvent employer la violence et la critique acerbe ; nos seules armes, à nous, doivent être l'esprit de conciliation et de persuasion.

On nous a souvent demandé pourquoi nous ne répondions pas aux attaques dont nous étions l'objet ; c'est qu'à cet égard nous partageons complètement la manière de voir de M. Allan Kardec. Comme lui, nous ne pensons pas le Spiritisme atteint par les diatribes, et nous croyons que la meilleure réfutation à leur faire est le silence, et que le Spiritisme ne doit se préoccuper d'y répondre qu'en multipliant la diffusion de ses enseignements, et en faisant le plus de bien possible.

Pourquoi ne nous trouverions-nous pas bien d'une méthode qui jusqu'ici nous a toujours été si salutaire ? Ce n'est pas notre doctrine, c'est un Spiritisme de fantaisie, le Spiritisme imaginé par nos adversaires, qui est attaqué dans les écrits qu'on nous signale. Laissons-les frapper dans le vide, et

ne donnons pas d'importance à des railleries qui, ne s'adressant pas au vrai Spiritisme, ne peuvent lui porter d'ombrage.

Au lieu de perdre notre temps et de dépenser nos forces en vaines disputes qui réjouiraient la galerie, unissons-nous, au contraire, pour faire grandir la philosophie spirite par nos travaux persévérants et la populariser par nos actes.

Revue de la Presse

Réincarnation – préexistence

Dans une communication intitulée : Le Spiritisme et la littérature contemporaine, et publiée dans le dernier numéro de la Revue spirite, l'Esprit de M. Allan Kardec se félicitait de voir la littérature et la science entrer plus ouvertement dans les voies du Spiritisme philosophique. Quelques auteurs, en effet, acceptent un certain nombre de nos convictions et les popularisent dans leurs écrits ; d'autres se servent de nos enseignements comme d'une source féconde en situations nouvelles, en tableaux de nature à intéresser leurs lecteurs. Quelques-uns enfin, entièrement convaincus, ne craignent pas de consacrer à la vulgarisation de nos principes, leur profonde érudition et leur remarquable talent d'écrivain.

Parmi ces derniers, nous citerons M. Victor Tournier, déjà connu du monde spirite par la publication d'une brochure intitulée : le Spiritisme devant la raison³⁰, et ayant pour objet de démontrer, par la seule puissance du raisonnement, la réalité de nos enseignements. – Poursuivant son œuvre avec une activité infatigable, M. Victor Tournier publie, dans la Fraternité de Carcassonne, une série d'articles, où la question philosophique est traitée au point de vue spirite avec une hauteur de conception et une lucidité d'expression au-dessus de tout éloge. Plusieurs de ces articles ont déjà paru, et M. Tournier a bien voulu nous les faire parvenir. Dès que toute la série aura été publiée, l'auteur se propose de les coordonner et d'en composer une brochure qui trouvera certainement sa place dans la bibliothèque de tous les spirites désireux de posséder les ouvrages vraiment sérieux où la doctrine est soumise au contrôle irrécusable de la logique et de la raison.

Nous empruntons aujourd'hui à la Fraternité un de ces articles qui, sous le titre : Préexistence-Réincarnation, réunit en quelques pages intéressantes les opinions émises en faveur de ce principe par des philosophes et des littérateurs, dont on ne saurait contester l'autorité. Nous citons textuellement la première partie de ce travail, dont nous publierons la fin dans un prochain numéro.

« C'est une opinion bien ancienne que les âmes, en quittant ce monde, vont dans les enfers, et que de là, elles reviennent dans ce monde, et retournent à la vie après avoir passé par la mort. – ... Il me semble aussi, Cébès, qu'on ne peut rien opposer à ces vérités, et que nous ne nous sommes pas trompés quand nous les avons reçues ; car il est certain qu'il y a un retour à la vie ; que les vivants naissent des morts ; que les âmes des morts existent, et que les âmes vertueuses sont mieux et les méchants plus mal. » (Socrate, dans le Phédon.)

Il est digne de remarque que presque tous les peuples anciens ont cru à la préexistence de l'âme et à sa réincarnation. Les philosophes spiritualistes considéraient la renaissance comme une conséquence de l'immortalité ; pour eux, ces deux vérités étaient solidaires, et l'on ne pouvait nier l'une sans nier l'autre. On ne sait pas bien si Pythagore reçut cette doctrine des Égyptiens, des Indiens ou de nos pères les Gaulois. S'il voyagea chez tous ces peuples, il l'y trouva également, puisqu'elle leur était commune.

« Ce même sol, que nous habitons aujourd'hui, dit Jean Reynaud, a porté avant nous un peuple de héros, qui tous étaient habitués à se considérer comme ayant pratiqué l'univers de longue date avant leur incarnation actuelle, fondant ainsi l'espérance de leur immortalité sur la conviction de leur préexistence. »

³⁰ Broch. in-12, prix : 1 fr. - Librairie spirite, 7, rue de Lille, Paris. (Voir la *Revue spirite* de mars 1868, page 94.)

Et le poète Lucain : « Selon vous, Druides, les ombres ne descendent pas dans les silencieuses demeures de l'Érèbe, dans les pâles royaumes du Dieu de l'abîme. Le même Esprit anime un nouveau corps dans une autre sphère. La mort (si vos hymnes contiennent la vérité) est le milieu d'une longue vie. »

Cette croyance était si fortement enracinée chez nos pères qu'ils se prêtaient volontiers des sommes payables dans un autre monde où ils étaient sûrs de se rencontrer et de se reconnaître.

Si les Hébreux ne l'adoptèrent jamais d'une manière aussi générale et aussi entière, ils n'y restèrent pourtant pas étrangers. On sait que les pharisiens, la secte qui se piquait le plus d'orthodoxie, croyaient à une damnation éternelle pour les méchants et à un retour à la vie pour les bons. C'était le contraire de la religion du Sintos, la plus ancienne du Japon, qui, suivant Kempfer, cité par Boulanger, enseigne que les méchants seuls reviennent à la vie pour expier leurs crimes.

Certains passages de la Bible justifient la doctrine des pharisiens et expriment d'une manière très claire la croyance à la réincarnation. Je pourrais en citer plusieurs ; je me contente des deux suivants : – « C'est le Seigneur qui ôte et qui donne la vie ; qui conduit aux enfers et qui en retire. » (I. Rois, ch. II, v. 6.) C'est-à-dire qui fait mourir et qui fait revivre.

On sait qu'un des procédés de la poésie hébraïque était de redire, en termes différents, dans la seconde partie de la strophe, la pensée déjà exprimée dans la première partie. Ici, ôte la vie correspond évidemment à conduit aux enfers, et donne la vie à en retire. D'ailleurs, dans la Bible, comme dans Platon et chez tous les anciens, les enfers sont synonymes de la tombe, de la mort ; et retirer des enfers veut dire faire revivre dans ce monde, faire renaître.

Ceux de votre peuple qu'on avait fait mourir vivront de nouveau, ceux qui étaient tués au milieu de moi ressusciteront. » (Isaïe, ch. XXVI, v. 19.)

Les Juifs modernes chez qui s'est conservée cette croyance appellent gilgul, roulement, le passage de l'âme d'un corps à un autre.

Si le Christ, qui prévoyait sans doute toutes les divisions qu'enfanteraient des dogmes imposés et tout le sang qu'ils feraient verser, ne donna pour loi à ses disciples que l'amour de Dieu et du prochain, il n'en manifesta pas moins, dans plusieurs occasions, sa croyance à la réincarnation. – 13. Car jusqu'à Jean, dit-il au peuple qui se presse autour de lui, tous les prophètes aussi bien que la loi ont prophétisé ; - 14. et si vous voulez comprendre ce que je vous dis, c'est lui-même qui est cet Élie qui doit venir. - 15. Que celui-là l'entende qui a des oreilles pour entendre. » (S. Math., ch. XI).

Ici, ce ne peut être d'Élie descendu du ciel qu'il s'agit, puisque nous savons que Jean-Baptiste était né de Zacharie et d'Élisabeth, cousine de Marie, mais d'Élie réincarné.

I. Lorsque Jésus passait, il vit un homme qui était aveugle dès sa naissance ; - 2. et ses disciples lui firent cette demande : Maître, est-ce le péché de cet homme ou le péché de ceux qui l'ont mis au monde, qui est cause qu'il est né aveugle ? » - (S. Jean, ch. IX.)

Pourquoi les disciples demandent-ils à Jésus, comme une chose toute simple, si c'est à cause de son péché que cet homme est aveugle ? – C'est que les disciples et Jésus étaient convaincus qu'on pouvait avoir péché avant de naître, et, par conséquent, qu'on avait déjà vécu. Est-il possible de donner une autre explication ?

Comment s'étonner dès lors de ce que nous assurent des écrivains érudits que la croyance à la pluralité des existences était généralement répandue parmi les chrétiens des premiers siècles ? – Du reste, il y a toujours eu et il y aura encore parmi eux, comme parmi les Juifs, des hommes qui la professent, sans croire pour cela sortir, de l'orthodoxie.

Pendant que cette ligne de conduite prévalait dans l'Église et se terminait par la condamnation d'Origène, dont nous avons vu la providentielle justesse, des docteurs vénérés, qui ont été mis au nombre des saints, n'en continuaient pas moins à soutenir la pluralité des existences et la non-réalité de la damnation éternelle. C'est saint Clément d'Alexandrie qui enseigne la rédemption universelle de tous les hommes par le Christ sauveur ; il s'indigne contre l'opinion qui ne fait profiter de cette rédemption que des privilégiés ; il dit qu'en créant les hommes, Dieu a tout disposé, ensemble et détails, dans le but du salut général. (Stromat., liv. VII. Oxford, 1715.) C'est ensuite saint Grégoire de Nysse, qui nous dit qu'il y a nécessité de nature pour l'âme immortelle d'être guérie et purifiée, et

lorsqu'elle ne l'a pas été par sa vie terrestre, la guérison s'opère dans les vies futures et subséquentes. Voilà bien la pluralité des existences enseignée clairement et en termes formels. Nous retrouvons même de nos jours la préexistence et partant les réincarnations, approuvées dans le mandement d'un évêque de France, Mgr de Montal, évêque de Chartres, au sujet des négateurs du péché originel, auquel il oppose la croyance permise aux vies antérieures de l'âme. Ce mandement est de l'année 1843. (A. Pezzani, Plur. des exist. de l'âme.)

Voici les propres paroles de Mgr de Montal. Je les prends dans le n° du 27 octobre 1864 du journal l'Avenir. « Puisque l'Église ne nous défend pas de croire à la préexistence des âmes, qui peut savoir ce qui a pu se passer dans le lointain des âges, entre des intelligences ? »

Dans une lettre à M. Balathier, qui a paru dans la Petite Presse du 20 septembre 1868 et dont je parlerai de nouveau, M. Ponson du Terrail raconte qu'à son domaine des Charmettes où il se trouve, il a eu pour convive le curé de son village. Celui-ci s'est montré fort surpris d'entendre son hôte lui affirmer qu'il se souvenait d'avoir vécu du temps de Henri iv et d'avoir connu particulièrement ce roi ; qu'il croyait que nous avions déjà vécu et que nous vivrions de nouveau. « Mais enfin, dit l'auteur, il m'accorda que les croyances chrétiennes n'excluent point cette opinion, et il me laissa aller mon train. »

Même pendant le sombre moyen âge, où, selon l'expression de Michelet, Satan a tellement grandi qu'il a enténébré le monde, la croyance à la réincarnation n'a pas pu complètement être étouffée. J'en trouve une preuve dans la Divine Comédie où Dante, qui partageait l'opinion alors générale à ce sujet dans le peuple, place l'empereur Trajan en paradis. Celui-ci, après avoir passé cinq cents ans dans l'enfer, en est sorti par la vertu des prières de saint Grégoire le Grand. Mais, chose digne d'attention, il n'est pas allé directement au ciel ; il a repris un corps sur la terre, - tornò all'ossa, - et ce n'est qu'après avoir séjourné peu de temps dans ce corps - in che fu poco - qu'il a été admis au nombre des élus.

Chez les philosophes et les savants, cette idée n'a jamais cessé d'avoir des représentants. L'illustre Franklin, un des hommes qui ont le plus honoré l'humanité par le génie et la sagesse, se composa à lui-même l'épithète suivante qui témoigne de sa foi à la réincarnation :

Ici repose, livré aux vers, le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre dont les feuillets sont arrachés, et le titre et la dorure effacés ; mais pour cela l'ouvrage ne sera pas perdu, car il reparaitra, comme il le croyait, dans une nouvelle et meilleure édition, revue et corrigée par l'auteur. »

Dans une lettre à madame de Stein, Goethe s'écrie : « Pourquoi le destin nous a-t-il liés si étroitement ? Ah ! dans des temps écoulés, tu fus ma sœur ou mon épouse ! »

Le grand chimiste anglais, sir Humphry Davy, dans un ouvrage intitulé : Les derniers jours d'un philosophe, s'applique à démontrer la pluralité des existences de l'âme et ses incarnations successives. « L'existence humaine, dit-il, peut être regardée comme le type d'une vie infinie et immortelle, et sa composition successive de sommeils et de rêves pourrait certainement nous offrir une image approchée de la succession de naissances et de morts dont la vie éternelle est composée. »

Charles Fourier était tellement convaincu que nous renaissions sur cette terre, qu'on trouve dans ses ouvrages la phrase suivante : « Tel mauvais riche pourra revenir mendier à la porte du château dont il a été le propriétaire. »

Aujourd'hui la croyance à la pluralité des existences est presque générale chez nos grands écrivains. Je regarde comme superflu de faire des citations qu'on trouve partout et qui me feraient dépasser le cadre dans lequel je dois me renfermer. « Je n'ai, dit M. Chaseray, dans ses Conférences sur l'âme³¹, que l'embarras du choix en fait de citations pour montrer que la foi à une série d'existences, les unes antérieures, les autres postérieures à la vie présente, grandit et s'impose chaque jour davantage aux esprits éclairés. »

³¹ *Conférences sur l'âme*, par CHASERAY, 1868. Brochure in-12, prix 1 fr. 50, *franco* 1 fr. 75. Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Il n'est pas jusqu'à Proudhon lui-même qui ne se soit senti un moment entraîné de ce côté. Le passage suivant d'une lettre adressée par le grand démolisseur à M. Villiaumé, le 13 juillet 1857, en est la preuve : « En y songeant, dit-il, je me demande si je ne traîne pas la chaîne de quelque grand coupable, condamné dans une existence antérieure, comme l'enseigne Jean Reynaud ! »

On le voit, c'est la vieille métempsycose qui reparaît et tend à redevenir la religion de l'humanité. Elle a d'autant plus de chances de réussir cette fois, qu'elle s'est dépouillée de la souillure qui la fit abandonner : - On ne croit plus aujourd'hui que l'âme humaine puisse rétrograder et rentrer dans le corps d'un animal. Les anciens n'avaient pas le sentiment du progrès continu de l'être et de l'économie de ressorts qui préside à l'œuvre de Dieu : voilà pourquoi ils tombèrent dans cette grossière erreur.

Dans un prochain article, nous soumettrons cette doctrine au contrôle de la raison.

V. Tournier.

Voyage de M. Peebles en Europe

Parmi les partisans de l'école spiritualiste américaine, avec lesquels nous nous félicitons de multiplier nos relations, nous sommes heureux de citer M. Peebles, bien connu du monde spirite américain comme rédacteur du « Banner of Light » journal « spiritualiste » de Boston.

M. Peebles s'est également distingué comme conférencier, et nous avons pu apprécier, par la lecture de quelques-uns des discours qu'il a prononcés pour populariser nos convictions, la hauteur de ses conceptions, et la profondeur et l'impartialité de son esprit.

Nous empruntons au Human nature, journal spiritualiste publié à Londres, quelques détails intéressants sur la vie de M. Peebles. Dans sa jeunesse, il a étudié pour être ministre du culte calviniste baptiste, une des communions orthodoxes des plus strictes de l'Amérique. Ses aptitudes et son éducation libérale le portèrent à franchir les limites étroites des connaissances requises pour être pasteur. Il lut, observa et pensa par lui-même, combattant hardiment ce que son éducation première condamnait et défendant consciencieusement ce qu'il croyait être la vérité. De l'école calviniste, il entra dans les vues plus larges professées par les Universalistes, dont il a enseigné les croyances pendant plusieurs années.

Pendant que son esprit oscillait entre le cercle étroit des théories classiques et l'impuissance du doute et de la négation, le mouvement spiritualiste se répandit dans toute l'Amérique ; des manifestations eurent lieu chez quelques-uns de ses amis et devant ses propres yeux. Il examina avec prudence les phénomènes et les communications, et après bien des doutes et des défiances, ses objections succombant devant la vérité, il entra dans les rangs des spiritualistes. Depuis, il s'est consacré à la propagation de nos convictions ; il a voyagé de la nouvelle Angleterre à la Californie, du nord au sud, dans les villes civilisées de l'Est, parmi les montagnards et les habitants des plaines, répandant la nouvelle doctrine et acquérant de l'expérience en visitant ainsi tous les degrés de civilisation.

M. Peebles a publié plusieurs ouvrages spirites remarquables, et entre autres un volume intitulé : « les Voyants du siècle », dont il a bien voulu nous faire hommage et qui a pour objet spécial de démontrer l'existence des Esprits et la possibilité d'entrer en communication avec eux.

M. Peebles ne visite pas l'Europe en spiritualiste seulement ; il se rend à Trébizonde en qualité de consul des États-Unis. Nous sommes heureux de le compter au nombre des hommes sans prévention ni parti pris, qui sont le plus disposés à admettre la réincarnation, ce principe essentiel si longtemps contesté par l'école américaine, et qui tend aujourd'hui à s'y populariser. Nous ne doutons pas que d'une entente cordiale entre tous les hommes intelligents qui, dans tous les centres, ont sérieusement étudié cette question intéressante, ne résulte bientôt pour tous, l'acceptation de la vérité.

La communication suivante a été obtenue dans un cercle intime, en présence de M. Peebles. Nous nous faisons un devoir de la porter à la connaissance de nos lecteurs, parce qu'elle nous paraît expliquer logiquement et rationnellement les véritables causes de la divergence des enseignements des Esprits dans les centres français et les centres américains.

Le Spiritisme et le Spiritualisme

Paris, 14 septembre 1869, chez miss Anna Blackwell

Je suis plus heureux que vous ne sauriez croire, mes bons amis, de vous trouver réunis. Je suis au milieu de vous, dans une atmosphère sympathique et bienveillante qui satisfait à la fois mon esprit et mon cœur.

Depuis longtemps, j'eusse vivement désiré voir des relations régulières s'établir entre l'école française et l'école américaine. Pour nous entendre, mon Dieu, il faudrait simplement nous voir et nous communiquer nos opinions. J'ai toujours considéré votre salon, chère demoiselle, comme un pont jeté entre l'Europe et l'Amérique, entre la France et l'Angleterre, et qui contribuerait puissamment à supprimer les divergences qui nous séparent et à établir en un mot, un courant d'idées communes d'où surgiraient, dans l'avenir, la fusion et l'unité.

Cher monsieur Peebles, permettez-moi de vous féliciter de votre vif désir d'entrer en relation avec nous. Nous ne devons pas nous souvenir si nous sommes des spirites ou des spiritualistes. Nous serons les uns pour les autres, des hommes, des Esprits qui cherchent consciencieusement la vérité et qui l'accueilleront avec reconnaissance, qu'elle résulte des études françaises ou des études américaines.

Les Esprits de l'espace conservent leurs sympathies et leurs habitudes terrestres. Les Esprits des Américains morts sont encore des Américains, comme les désincarnés qui ont vécu en France sont encore Français dans l'espace. De là, la différence des enseignements dans certains centres. Chaque groupe d'Esprits, par sa nature même, par esprit national, approprie ses instructions au caractère, au génie spécial de ceux à qui il parle. Mais de même que, sur terre, les barrières qui séparent les nationalités tendent à disparaître, de même, dans l'espace, les caractères distinctifs s'effacent, les nuances se confondent et, dans un temps à venir, moins éloigné que vous ne le supposez, il n'y aura plus sur terre comme dans l'espace, ni Français, ni Anglais, ni Américains, mais des hommes et des Esprits, fils de Dieu au même titre, et aspirant par toutes leurs facultés, au progrès et à la régénération universelle.

Messieurs, je salue ce soir, dans cette réunion, l'aurore d'une fusion prochaine entre les diverses écoles spirites, et je me félicite de compter M. Peebles, au nombre des hommes sans préventions, dont le concours et la bonne volonté assureront la vitalité de nos enseignements dans l'avenir et leur universelle vulgarisation.

Traduisez mes ouvrages ! On ne connaît en Amérique que les arguments contre la réincarnation ; lorsque les démonstrations en faveur de ce principe y seront populaires, le Spiritisme et le Spiritualisme ne tarderont pas à se confondre et deviendront par leur fusion, la philosophie naturelle adoptée par tous.

Allan Kardec.

Dissertations spirites

Les Anniversaires

(Paris, 21 septembre 1869.)

Il est chez tous les hommes du monde moderne une habitude digne d'éloges sans aucun doute et qui, par la force des choses, se verra certainement bientôt érigée en principe. Je veux parler des anniversaires et des centenaires !

Une date célèbre dans l'histoire de l'humanité, soit par une conquête glorieuse de l'esprit humain, soit par la naissance ou la mort des bienfaiteurs illustres dont le nom est inscrit en caractères ineffaçables au grand livre de l'immortalité, une date célèbre, dis-je, vient, chaque année rappeler à tous, que ceux-là seuls qui ont travaillé à améliorer le sort de leurs frères, ont droit à tous les respects, à toutes les vénération. Les dates sanglantes se perdent dans la nuit des temps, et si on rappelle quelquefois encore avec orgueil les victoires d'un grand guerrier, c'est avec une profonde émotion qu'on se souvient de ceux qui ont cherché, par des armes plus pacifiques, à renverser les barrières qui séparent les nationalités. C'est bien, c'est digne, mais est-ce assez ? L'humanité sanctifie ses grands hommes ; elle le fait avec justice, et ses arrêts entendus au tribunal divin, sont sans appel, car c'est la conscience universelle qui les a rendus.

Peuple, l'admiration, le respect, la sympathie émeuvent ton cœur, échauffent ton esprit, excitent ton courage, mais il faut plus encore ; il faut que l'émotion que tu éprouves, trouve un écho chez tous les grands Esprits qui assistent invisibles et attendris à l'évocation de leurs généreuses actions ; il faut que ces derniers reconnaissent des disciples et des émules dans ceux qui font revivre leur passé. Souvenez-vous ! la mémoire du cœur est le sceau des Esprits progressifs appelés au baptême de la régénération, mais prouvez que vous comprenez le dévouement de vos héros de prédilection, en agissant comme eux, sur un théâtre moins vaste peut-être, mais tout aussi méritant, pour acquérir ou faire acquérir à ceux qui vous entourent, les principes de liberté, de solidarité et de tolérance, qui sont l'unique législation des univers.

Après cinq cents ans, Jean Huss vit dans la mémoire de tous, lui qui ne versa jamais que son propre sang pour la défense des libertés qu'il avait proclamées. Mais se souvient-on du prince qui, à la même époque, au prix de sacrifices énormes d'hommes et d'argent, tenta de s'emparer des possessions de ses voisins ? Se souvient-on des détresseurs armés qui levaient contribution sur les voyageurs imprudents ? Cependant la célébrité s'est attachée au guerrier, au brigand et au philosophe ; mais le guerrier et l'assassin sont morts pour la postérité. Leur souvenir gît enfermé entre deux feuillets jaunis des histoires du moyen âge ; le penseur, le philosophe, celui qui a éveillé le premier l'idée du droit et du devoir, celui qui a remplacé l'esclavage et le joug par l'espérance de la liberté, celui-là vit dans tous les cœurs. Il n'a pas cherché son bien-être et sa gloire ; il a cherché le bonheur et la gloire de l'humanité à venir !

La gloire des conquérants s'éteint avec la fumée du sang qu'ils ont versé, avec l'oubli des pleurs qu'ils ont fait couler ; celle des régénérateurs grandit sans cesse, car l'esprit humain, grandissant lui-même, recueille les feuillets épars où sont inscrits les actes glorieux de ces hommes de bien.

Soyez comme eux, mes amis ; cherchez moins l'éclat que l'utile ; ne soyez pas du nombre de ceux qui combattent pour la liberté avec le désir de se mettre en vue ; soyez de ceux qui luttent obscurément, mais incessamment, pour le triomphe de toutes les vérités, et vous serez aussi de ceux dont la mémoire ne s'éteindra pas.

Allan Kardec.

Intelligence des animaux

Société de Paris ; 8 octobre 1869. - Médium, M. Leymarie

Permettez-moi, messieurs, de venir quelques instants solliciter votre attention. Vous vous occupez beaucoup de l'Esprit de vos inférieurs dans la nature, de ces petits êtres assez intelligents pour rendre populaire la croyance aujourd'hui admise par un grand nombre de grands Esprits, que dans l'échelle ascendante des créations, l'homme est le sommet, après avoir passé par tous les degrés hiérarchiques des êtres.

Ici, je rendrai, à mon tour, hommage aux Harmonies, de Képler, ce savant prédestiné qui avait conçu et dicté, pour ainsi dire, aux générations à venir, les fondements inébranlables des lois qui guident aujourd'hui les chercheurs consciencieux.

J'avais vécu d'abord péniblement par mon travail ; puis, l'aisance étant arrivée, je pus étudier et apprendre. Pour compagne, j'avais une femme douce et intelligente, et sans enfants nous attendions les cheveux blancs avec tranquillité. Quand ma femme mourut, j'avais soixante ans, et ma tristesse était si grande que, toujours seul avec mes souvenirs, je parcourais les grands bois qui environnent Mézières ; j'aurais voulu mourir et je ne le pouvais.

Un jour, à mes pieds tomba un oiseau, un petit geai. Le ramasser, le réchauffer, le faire revivre, fut ma première pensée ; et, en effet, le pauvre petit devint bien vite grand et gentil, drôle au possible. Il me suivait partout, semblant deviner ma pensée. Si j'étais triste, il s'appuyait bien fort contre moi, et faisant mille grimaces et mille cris étranges, il me forçait à rire. Devant une visite, il était menaçant ; il me suivait au jardinage, émiettant la terre et rejetant les cailloux. A table, il demandait sa provende avec insistance et chantait ou imitait le serin, la fauvette, le chat, le chien, etc.

Que voulez-vous ? Les jours si tristes pour moi s'égayaient, et ce petit ami, cette singulière providence, animait l'intérieur. Il me fit aimer la vie et penser que Dieu avait toujours mis à notre portée une compensation à nos peines. Je pensais, comme vous, que l'animal doit être traité en ami, en commensal, et que le dernier mot de l'égoïsme et de la fierté humaine devait être détruit par l'enseignement que votre vénéré maître cherchait à propager. Cette idée consolante devint une certitude, et j'en fis l'objet de mes études de prédilection. Je trouvais, avec la lecture, des amis parmi les commentateurs, les philosophes ; et, si je vau quelque chose aujourd'hui dans le monde des invisibles, je le dois sans nul doute à mon geai, jeté brutalement hors du nid par quelque malveillant ennemi de sa race.

Les petites causes produisent souvent de grands effets. Je cherchais la mort, et j'ai trouvé la vie rayonnante et pleine des promesses attrayantes et vraies de l'erraticité.

Sylvestre.

Remarque. - Pendant la séance où cette communication fut obtenue, il fut question du remarquable ouvrage de Képler sur les Harmonies des mondes, dont quelques passages furent lus et commentés par un des assistants. C'est à cet incident que l'Esprit fait, sans doute, allusion.

Nous sommes heureux d'annoncer que l'ouvrage de Képler³², dont la traduction est très avancée, sera publié dans un avenir prochain. Nous nous proposons d'en faire un compte rendu détaillé dans la Revue, et de signaler particulièrement à nos lecteurs un grand nombre de chapitres où la plupart des problèmes spirites sont traités avec une élévation de pensée et une puissance de logique, qui attireront peut-être d'une manière sérieuse l'attention du monde savant sur notre philosophie.

Les Déshéritées

Société spirite de Paris, 2 juillet 1869. - Méd., M. Leymarie

Je viens aujourd'hui vous parler des déshéritées si nombreuses encore, mais dont le nombre est bien amoindri, nous le reconnaissons avec satisfaction, par rapport au cas général qui existait il y a quelques vingtaines d'années.

Ces déshéritées, ce sont nos mères, nos filles, nos sœurs. Jadis, elles s'occupaient de travaux rebutants. Bêtes de somme, machines à procréer, battues et mises à l'index comme une chose, elles semblaient résumer par leurs souffrances toutes les brutalités du maître, toutes les puissances de la force sur la faiblesse.

Le moyen âge nous retrace encore leur passé douloureux et leur continuel esclavage.

Mais aujourd'hui elles sont respectées et aimées, car l'instruction s'est répandue et l'homme commence à apprécier à sa valeur, la compagne qui lui aide à traverser les épreuves de la vie avec tant de sollicitude et de soins tendres et délicats.

³² L'ouvrage *Les Harmonies des mondes* formera un beau volume in-8 de 500 pages, du prix de 5 francs. Les personnes qui désireraient l'acquérir aussitôt son apparition peuvent, dès à présent, adresser leur demande à M. Bittard, gérant de la Librairie, 7, rue de Lille, à Paris.

Oui, malgré l'éducation énervante que nos mères et nos sœurs reçoivent, malgré cette inoculation de pensées opposées à celles de l'homme, la femme se modifie profondément. Bien qu'elle obéisse à un préjugé enraciné, à de séculaires habitudes, que ses croyances ne soient pas les nôtres, que trop souvent la patrie, l'avenir, le progrès, la liberté, soient pour elle des lettres mortes ; malgré cette éducation énervante, tout se transforme autour de nous ; nos intérieurs se rassèrent, et la nouvelle génération, grâce aux dispositions maternelles, sera plus forte, plus décidée, aimant les arts, l'industrie, la paix, la fraternité et la solidarité.

Que dans nos villes s'ouvrent des cours, une réunion, une œuvre intelligente, et les salles sont trop petites. Nos compagnes ont soif de littérature, de sciences, d'astronomie ; elles aiment la parole vibrante et forte des conférenciers, et cette parole souvent inspirée ne tombe pas dans un terrain stérile, sachez-le, car les enfants recueillent les fruits de ces belles et fortifiantes soirées.

L'heure de rédemption est enfin venue pour elles ; mères ! elles doivent revivre dans leurs enfants ; elles doivent à la société compte de leurs œuvres, et comme des vaillantes, elles veulent savoir et n'être étrangères à rien ; elles sont nos égales et doivent nous compléter. Demandons pour elles l'appui trois fois saint de toutes les connaissances humaines mises à leur portée.

Qui pourrait donc mieux comprendre le Spiritisme que les femmes ; par lui, elles ont la preuve intime de leur force, de leur droit ; ce qui était un pressentiment devient une réalité ; par lui, elles apprennent le but de leurs longues étapes à travers l'humanité, et devant la sanction spirite, elles sont les bons ouvriers de l'œuvre nouvelle. La famille, c'est l'avenir, et nos mères transformeront cette bien-aimée famille en un foyer d'union, d'amour, de bienveillance et de pardon. Par la famille, il y aura révolution profonde dans le monde de la pensée, et les déshéritées accompliront l'œuvre dernière au grand bénéfice de l'humanité.

Bernard.

Deux Esprits aveugles

Étude morale

Parmi les groupes et Sociétés spirites qui veulent bien nous adresser des documents et soumettre à notre appréciation les instructions qui leur sont données, nous nous félicitons de compter la Société de Marseille, qui pourrait servir de modèle tant par la gravité et l'importance de ses travaux que par la méthode intelligente et logique avec laquelle elle procède à l'étude des problèmes spirites. Il serait à désirer que tous les centres se comportassent de la sorte ; les spirites y gagneraient à coup sûr en science et en dignité, et la doctrine en considération et en développement.

Nous nous faisons un devoir de faire connaître à nos lecteurs le compte rendu d'une manifestation obtenue dans cette Société par la médiumnité parlante, faculté qui tend aujourd'hui à se généraliser, et qui deviendra à coup sûr, pour tous les amis de la vérité et du progrès, une source d'études fécondes en heureux résultats.

(Marseille, septembre 1869. - Médium parlant, madame G.)

I. Un des guides protecteurs du groupe amène deux Esprits souffrants qu'il annonce en ces termes :
« Chers amis, je vous amène deux aveugles ; veuillez leur prêter une oreille attentive et les accueillir avec sympathie. Je vous quitte un moment pour leur faire place, mais je reviendrai bientôt concourir à votre instruction.

Brunat. »

A peine l'Esprit de Brunat s'est-il retiré, que la physionomie du médium change brusquement et annonce l'approche d'un Esprit souffrant. Ce dernier prend la parole et dit :

« Où suis-je, mon Dieu ? Quelle est ma situation ? Est-il permis de souffrir comme je souffre, et cependant qu'ai-je fait ? Je n'ai pas fait trop de bien, je le sais, mais je n'ai pas fait de mal !... O vous qui m'écoutez, sachez combien mes souffrances sont cruelles !... Apprenez que j'ai subitement été arraché à la terre, alors que je m'y attendais le moins, et que sur cette terre que je regrette si amèrement, j'ai laissé une femme que j'adorais.

Depuis combien de temps suis-je errant, je n'en sais rien ; mais bien des jours se sont passés avant que je comprisse que j'étais mort. Y a-t-il de cela quelques heures ou un grand nombre d'années, je n'en sais rien ; mais il me semble que j'ai enduré les souffrances de toute une éternité. Attaché à mon corps par des liens puissants, j'ai senti les vers qui rongeaient ma chair ; j'ai subi toutes les tortures de la putréfaction. Aussi, je comprends bien aujourd'hui que je suis mort. Mais, hélas ! je suis aveugle... Ainsi, j'arrive au milieu de vous, conduit par je ne sais qui, poussé par je ne sais quoi ! Je suis comme un pauvre malheureux qui ne voit plus et qui retrouve encore en tâtonnant les lieux qui lui sont familiers ; mais, tandis que l'aveugle sait qu'il est conduit par son chien, bien qu'il ne le voie pas, moi, je ne sais rien. – Oh ! qu'il est pénible de souffrir ainsi, de chercher sans cesse, sans jamais rien trouver !...

Comme je vous l'ai dit, j'ai laissé sur la terre un être que j'aimais ; c'est ma femme. Depuis que la mort m'a frappé, je n'ai pas cessé de la chercher, et je n'ai pu encore la découvrir. Qu'est-elle devenue ?... Combien de fois n'ai-je pas fait claquer mon fouet devant la porte de la maison ! Combien de fois ai-je monté l'escalier ; j'arrivais à la porte de la chambre, et je ne pouvais entrer... Comment puis-je entrer dans la maison ? Je n'en sais rien ; c'est là le tourment incessant, la souffrance cruelle qui me font parfois désespérer de l'existence de Dieu. Il est puissant, dit-on, et il ne peut m'ouvrir les yeux ! Il est bon, et il ne peut calmer ma douleur !... Enfin, je l'ai sans doute mérité, ce supplice qui ne me laisse aucun repos. Oh ! chercher toujours, et toujours chercher en vain... Si l'amour n'était pas un vain mot, il me semble que je l'aurais déjà attiré, cet être que j'aime et sans lequel je ne puis vivre...

Ne savez-vous pas ce qu'elle est devenue ? - Non. Je le vois, vous ne savez rien ! personne ne peut me donner de ses nouvelles ; je crois que je serais plus calme si je pouvais la voir et lui parler ! Il y a peu de temps, j'étais plus résigné, car j'espérais encore ; mais aujourd'hui ma patience est à bout !...

Je souffre, mon Dieu ! Pourquoi ? Rien... point de consolation, point de réponse, point de lumière... Partout, autour de moi, un silence lugubre et une obscurité, glaciale... Que doivent donc souffrir ceux qui ont semé leur vie de crimes !... Le remords doit les consumer, puisque moi qui n'ai rien fait, mes angoisses sont telles que je ne puis les décrire... et puis j'ai tout oublié, sauf celle que je ne puis retrouver ; j'ai oublié jusqu'à la rue où nous demeurions, et pourtant j'y vais sans me rendre compte... Je monte l'escalier... j'appelle, et personne ne me répond ; cependant quelque chose me dit qu'elle m'entend.

Oh ! si seulement je pouvais prendre patience ! Vous êtes bon, je le sens : si vous croyez que la prière me fasse quelque bien, priez pour moi, priez pour un malheureux aveugle. « Mouraille. »

II. A cet Esprit, succéda celui de Brunat, protecteur du groupe ; s'adressant au malheureux Mouraille, il lui dit :

« Cher Esprit, si j'emprunte l'organe d'un incarné pour te parler, c'est que sous l'étreinte des liens charnels qui te dominant encore, tu pourras mieux, de la sorte, entendre mes paroles et en comprendre la signification.

Nous avons entendu tes plaintes, et ta douleur nous a touchés ; nous y compassions vivement et nous désirons de toute notre âme concourir à t'éclairer. Mais pour cela, nous devons te faire connaître d'où vient ce nuage épais qui obscurcit ta vue !

Tu te plains avec raison, car tu souffres réellement beaucoup !... mais si tu crois à l'existence de Dieu, tu ne dois pas ignorer que tu lui dois tout. Les joies de ton existence et cette existence elle-même, c'est lui qui te les a données !... Qu'as-tu fait pour les malheureux de la terre que tu as quittée ? Es-tu venu à leur secours ? as-tu été dans la mansarde du malade et du pauvre honteux ? as-tu jamais consolé les affligés ? as-tu enfin réglé ta vie, selon ta conscience, cette voix divine qui parle à chacun le langage de la charité, de la fraternité et de la justice ? Hélas ! que peux-tu me répondre ?...

Tu le vois ! ta vie a été celle d'un égoïste : et si tu n'as pas commis de crimes comme tu l'entends, tu as vécu comme beaucoup d'autres pour la satisfaction de tes passions. Tu t'es cramonné à la

matière ; tu as fait un dieu de ton ventre... et tout à coup, dans un festin, au milieu d'une fête, la mort est venue te frapper. En quelques secondes tu es passé des plaisirs orageux d'une existence égoïste à l'obscurité profonde dans laquelle tu erres aujourd'hui. Cet isolement et ces ténèbres, ne les as-tu pas mérités ? pourquoi verrais-tu maintenant, toi qui as laissé dans la nuit de l'ignorance ceux que tu aurais pu éclairer ? pourquoi serais-tu recherché et accueilli, puisque tu ne peux plus offrir à tes amis de la terre les plaisirs qui vous réunissaient, puisque tu n'as pas accueilli et recherché ceux auxquels tu aurais pu donner un peu d'espérance et de résignation, ces richesses du cœur que les plus pauvres peuvent posséder en abondance ? Pourquoi es-tu si malheureux ? Ah ! nous le voyons, nous, à qui rien n'est caché ; ce que tu regrettes, ce sont les plaisirs que tu ne peux plus goûter, c'est la compagne qui partageait ta vie joyeuse, et à qui l'orgie faisait oublier comme à toi, le souffrant et le malheureux.

De tous ces plaisirs dont tu avais fait le but unique de ta vie, que te reste-t-il, maintenant que ton corps est retourné à la terre ? Crois-nous, résigne-toi à une infortune que tu ne dois qu'à toi-même. Consacre à méditer sur l'inutilité de ta vie passée le temps que tu emploies à gémir, et si tu veux obtenir la lumière que tu désires si ardemment, détache-toi entièrement de ces liens matériels qui te tiennent encore enchaîné.

Jusque-là, la femme que tu cherches restera invisible pour toi. Elle-même est aussi frappée par cette obscurité terrible qui ne peut se dissiper qu'après qu'on a reconnu ses torts, et pris de bonnes résolutions pour supporter les épreuves devant lesquelles on a failli.

Tu m'entends, tu me comprends, pauvre Esprit. Écoute ma voix ; c'est un ami qui te parle ; c'est un frère qui a connu la faiblesse et qui se sert de son expérience pour t'éclairer. Réfléchis bien à mes paroles, mets-les à profit et lorsque tu reviendras dans cette assemblée sympathique, nous espérons qu'alors tu regretteras ta vie dissipée si légèrement, et que tu te prépareras un avenir plus digne, par de fermes résolutions. Ne perds pas un temps précieux pour chercher ta femme ; tu ne pourrais encore la trouver, car il entre dans ton épreuve d'ignorer si elle vit ou si elle est elle-même dans le monde des Esprits.

Adieu, frère malheureux ; crois à toute notre sympathie et à la part sincère que nous prenons à tes malheurs.

Brunat. »

III. Après quelques instants, un Esprit plus malheureux encore que le premier, s'empare du médium et le met dans un état d'agitation extrême. Enfin, peu à peu, le calme revient et l'Esprit peut se communiquer et parler.

« Je le veux, je le veux !... je me suis donné la mort pour le revoir !... Pourquoi n'est-il pas là ? Que faut-il donc que je fasse ? Dois-je me pendre encore une fois ?... - Mouraille ! Mouraille ! où es-tu ? Je suis morte, je le sais... je me suis pendue !... je ne pouvais plus supporter la vie ! - et pourtant, je suis maintenant encore séparée de toi... Si je ne sentais pas que je vis, je dirais que la mort anéantit tout ! Mais je vis, mon Dieu, d'une vie terrible !... et alors... alors tu dois vivre aussi, toi !... et tu es perdu pour moi comme au premier jour de ta mort ! - Ah ! que je souffre...

Oh ! combien de fois, quand j'étais encore vivante, ai-je entendu le fouet claquer devant la porte ! j'entendais marcher dans l'escalier... je sentais bien que c'était toi ; mais je ne pouvais te voir... Je ne l'ai pas entendu une fois, mais cent fois, et toujours à la même heure !

Mon Dieu, j'ai quitté ce monde par une mort horrible ; j'ai tout abandonné, et pourquoi ? Pour ne rien voir... pour être sans appui, sans consolation... Je vais encore souvent dans ma chambre, et, quand j'y suis, j'entends toujours claquer le fouet et j'entends marcher, mais je ne vois rien...

Oh ! que cette nuit m'effraye, que ce silence m'accable... Est-ce là la consolation que donne la mort ?... S'il est vrai qu'il existe un Dieu suprême, pourquoi nous fait-il naître ? nous fait-il vivre ? nous fait-il souffrir ?... et puis l'on meurt et il faut souffrir bien plus encore... Mais pourquoi est-ce que je parle ? personne ne m'entend, personne ne me comprend. J'appelle, et l'écho même ne me répond pas. Rien... rien qu'un silence terrible qui m'agite et me fait souffrir... Oh ! s'il y a encore des êtres qui puissent m'entendre, qui puissent m'écouter, venez à mon secours, je vous en supplie !

Où suis-je ?... Je vais au cimetière ; je trouve le corps de celui qui m'a attirée vers l'éternité... Mais point de consolation... Je retourne dans ma maison... rien encore ! Cependant je parle, à ce que je puis comprendre, par une voix inconnue, qui m'est sympathique... Mais à qui parlé-je ? et pourquoi ainsi exprimer mes plaintes et donner des paroles à mes lamentations, puisque personne ne m'entend et ne peut me comprendre.

Oh ! mon Dieu ! que cette nuit est horrible !... Quels tourments ! c'est l'enfer ; oh ! certainement, c'est l'enfer !... Je croyais qu'on brûlait dans l'enfer... Mais brûler ne doit être rien en comparaison de ce que je souffre... Je suis assise dans un endroit isolé et obscur... Je sens une fraîcheur glaciale, et de là, je fais sans cesse deux courses : je vais au cimetière, et du cimetière je vais chez moi, et je reviens toujours accablée de fatigue, la mort dans l'âme !... Point de sommeil pour engourdir mes paupières ! point de trêve ni de repos... point de calme pour mon âme agitée !

« Le vide m'entoure !... Je vais recommencer ma course rude et pénible... Peut-être le verrai-je, et si je ne le vois pas, j'irai au moins entendre les claquements de son fouet et ses pas retentissants !... »

IV. Après une pause de quelques instants, les traits du médium reprennent une expression douce et calme ; l'Esprit Brunat revient, et d'une voix sympathique, s'adressant à ce pauvre Esprit, lui parle ainsi :

« Écoute-moi, pauvre âme souffrante : Tu croyais être seule et abandonnée ; écoute une voix amie, quoique invisible pour toi. Tu disais tout à l'heure que l'écho même ne répondait pas à tes plaintes ; mais rappelle-toi donc que tu as volontairement et violemment tranché ta vie, cette vie qui ne t'appartenait pas, cette vie que tu devais dévouer à tes frères malheureux. Tu savais que tu faisais mal ! Cesse des recherches inutiles. Vous êtes séparés par un abîme de ténèbres. Prie ; remplace tes vaines lamentations par un regret ardent et sincère et par de bonnes résolutions, qui peuvent seules t'amener un rayon de lumière.

Prends courage !... Implore le Dieu de bonté et de miséricorde, et il t'aidera à sortir un jour de cette horrible situation.

Rappelle-toi bien, dans tes crises les plus douloureuses, que tu as en moi un ami et un frère. Brunat. »

Remarque du Président du groupe : « Le médium, ni aucune des personnes présentes ne connaissaient ces deux Esprits souffrants.

« Ayant eu l'occasion d'en parler, il nous a été dit qu'en effet le mari était mort au milieu d'un festin il y a quelques mois, et que sa femme s'était pendue il y a peu de jours.

La personne qui a fourni ces renseignements a ajouté, à propos de la femme, que, dans le quartier, ce suicide n'avait surpris personne, et que madame Mouraille, depuis la mort de son mari, disait souvent qu'elle l'entendait toutes les nuits faire claquer son fouet (il était maquignon), marcher dans l'escalier, et qu'elle désirait vivement mourir pour aller plus vite le rejoindre. »

Bibliographie

L'écho spirite d'outre-tombe, moniteur du Spiritisme à Bahia (Brésil). Directeur : M. Luiz Olympio Telles de Menezes

Dans un des derniers numéros de la Revue, nous avons annoncé l'apparition d'une nouvelle publication spirite en langue portugaise, à Bahia (Brésil), sous ce titre : L'Écho spirite d'Outre-Tombe (O Echo d'Além-Tumulo, monitor d'o Spiritismo 'n-o Brazil). Nous avons fait traduire le premier numéro de ce journal, afin d'en rendre compte, à nos lecteurs en connaissance de cause.

L'Écho d'Outre-Tombe paraît six fois par an, en cahier de 56 pages in-4°, sous la direction de M. Luiz-Olympio Telles de Menezes, auquel nous nous empressons tout d'abord d'adresser de vives

félicitations pour la courageuse initiative dont il a fait preuve. Il fallait, en effet, un grand courage, le courage de l'opinion, pour créer dans un pays réfractaire comme le Brésil un organe destiné à populariser nos enseignements. La clarté et la concision du style, l'élévation des sentiments qui y sont exprimés, nous sont un gage du succès de cette nouvelle publication. L'introduction et l'analyse que fait M. Luiz-Olympio du mode par lequel les Esprits nous ont révélé leur existence, nous ont paru très satisfaisantes. D'autres passages, concernant plus spécialement la question religieuse, nous fournissent l'occasion de quelques réflexions critiques.

Selon nous, le Spiritisme ne doit tendre vers aucune forme religieuse déterminée ; il est et il doit rester une philosophie tolérante et progressive, ouvrant ses bras à tous les déshérités, quelles que soient la nationalité et la conviction auxquelles ils appartiennent. Nous n'ignorons pas que le caractère et la croyance de ceux à qui s'adresse l'Écho d'Outre-Tombe, doivent engager M. Luiz-Olympio à ménager certaines susceptibilités, mais nous sommes fondés à croire, par expérience, que la meilleure manière de concilier tous les intérêts, consiste à éviter de traiter les questions qu'il appartient à la conscience de chacun de résoudre, et à s'attacher à populariser les grands enseignements, qui trouvent un écho sympathique dans tous les cœurs appelés au baptême de la régénération et à la progression infinie.

Les passages suivants, extraits de l'Écho d'Outre-Tombe, prouveront mieux que de longs commentaires, le vif désir de M. Luiz-Olympio de concourir efficacement et rapidement à la propagation de nos principes :

« Le phénomène de la manifestation des Esprits est merveilleux, et voilà qu'il surgit et se vulgarise partout !

Connu depuis l'antiquité la plus reculée, on le voit aujourd'hui, en plein dix-neuvième siècle, renouvelé et observé pour la première fois dans l'Amérique septentrionale, aux États-Unis, où il s'est produit par des mouvements insolites d'objets divers, par des bruits, par des coups frappés vraiment extraordinaires !

De l'Amérique, il passe rapidement en Europe, et là, principalement en France, au bout de quelques années, il sort du domaine de la curiosité et entre dans le vaste champ de la science.

De nouvelles idées, émanées de milliers de communications, puisées dans les révélations des Esprits qui se manifestent soit spontanément, soit par évocation, donnent lieu à la naissance d'une doctrine éminemment philosophique qui, en quelques années, a fait le tour de la terre et pénétré chez toutes les nations, recrutant dans chacune d'elles un si grand nombre de prosélytes qu'on les compte déjà aujourd'hui par millions.

L'idée du Spiritisme n'a été conçue par personne : personne par conséquent n'en est l'auteur.

Si les Esprits ne se fussent point manifestés spontanément, le Spiritisme n'existerait certainement pas : le Spiritisme est donc une question de fait et non d'opinion, et les dénégations de l'incrédulité ne peuvent évidemment prévaloir contre ce fait.

La rapidité de sa propagation prouve surabondamment qu'il s'agit d'une grande vérité qui, nécessairement, doit triompher de toutes les oppositions et de tous les sarcasmes humains, et cela n'est pas difficile à démontrer, si l'on observe que le Spiritisme fait des adeptes, principalement dans les classes élevées de la société.

On remarque toutefois que ces manifestations ont toujours lieu de préférence sous l'influence de certaines personnes douées d'une faculté spéciale et désignées sous le nom de médiums : merveilleuse faculté qui prouve indubitablement, aux yeux étonnés de l'humanité, la toute-puissance, la bonté infinie et la miséricorde de Dieu, suprême créateur de toutes choses.

Toutefois, le Spiritisme n'est le privilège exclusif de personne ; chacun, dans l'intimité de sa famille, peut rencontrer un médium parmi ses parents, et dès lors, s'il le veut, faire lui-même ses observations ; mais il ne doit pas les faire avec précipitation, à sa guise, ni les renfermer dans les limites de ses préventions et de ses préjugés, pour conclure ensuite emphatiquement par la négation, sans s'apercevoir que la négation d'une chose qui, pour quelque motif, n'a pu être bien étudiée, et, par conséquent, a été mal comprise, est plutôt une preuve de légèreté que de sagesse.

L'emploi de quelques heures d'observation ne suffit pas non plus pour que le Spiritisme, en ce qui concerne la doctrine, puisse être parfaitement compris ; il exige, au contraire, comme toute autre science, outre la bonne volonté, une étude longue et sérieuse ; et que l'on ne pense pas, parce que c'est une question de fait, qu'il soit possible d'en savoir beaucoup pour avoir été témoin d'un fait ou autre isolé ; car un fait isolé n'est pas toujours parfaitement compréhensible, si ce n'est après l'observation d'autres faits qui ont quelquefois le plus intime rapport avec le précédent, et sans quoi il pourra paraître incroyable et même contradictoire. Il faut donc compulsier et étudier les travaux connus, pour savoir apprécier les faits qui se présentent à notre observation et pouvoir ainsi comprendre leur raison d'être.

Le merveilleux phénomène de la communication des Esprits et de leur action dans le monde visible n'est plus une nouveauté ; il est démontré comme étant une conséquence des lois immuables qui régissent les mondes ; c'est un fait qui se produit depuis l'apparition du premier homme et qui s'est perpétué chez tous les peuples, à travers tous les temps et sous des caractères divers, et dont on trouve le témoignage le plus complet dans les archives de l'histoire soit sacrée, soit profane, où se trouvent consignés un grand nombre de faits de manifestations spirites.

II. Les avantages que la société tire du Spiritisme sont de la plus grande importance, attendu que cette doctrine sublime et providentielle, qui contribue si efficacement au bonheur de l'homme, exerce sur elle une puissante action tant scientifique que moralisatrice.

L'action scientifique du Spiritisme se révèle par les lumineuses explications et les définitions claires et précises qu'il donne de tous les phénomènes auxquels on a donné le nom de surnaturels ; elle se révèle également par les preuves palpables qu'il nous donne de la préexistence, de l'individualité et de l'immortalité de l'être pensant, en démontrant de la manière la plus évidente la cause des inégalités morales du monde visible et du monde invisible, et partant, la responsabilité morale des âmes, ainsi que les peines et les récompenses futures.

L'action moralisatrice du Spiritisme se démontre, quand nous considérons que l'égoïsme, cette plaie cancéreuse de l'humanité, engendrée par le matérialisme, négation formelle de tout principe religieux, se trouve profondément ébranlé par cette aurore céleste, que le Tout-Puissant, dans son infinie miséricorde, a daigné envoyer à la terre comme messagère de cette ère nouvelle et bienheureuse dans laquelle les hommes, comprenant mieux leurs devoirs réciproques, accompliront sans peine les salutaires préceptes du Christ : « Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. Tout ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-leur également. »

Le Spiritisme est encore l'aurore messagère d'une ère nouvelle, en ce que, à la clarté de sa lumière resplendissante, se dissipent les ténèbres de l'incrédulité, et que, peu à peu, la foi et l'espérance se glissent dans le cœur de ceux qui ne possédaient pas ces vertus.

Si donc le Spiritisme produit incontestablement de bons fruits, parce qu'il donne l'espérance et la foi ; si la foi et l'espérance amènent effectivement les incrédules à de saines croyances, il est évident que le Spiritisme, en opérant de pareils miracles sur la conscience, répand une bienfaisante doctrine qui satisfait à la fois l'esprit et le cœur, parce que c'est un système de vérités philosophiques basées sur l'Évangile que les bons Esprits, fidèles messagers de Dieu, nous viennent confirmer ; c'est l'épée de l'Archange qui vient arracher les arbres et les arbustes de l'incrédulité en confondant les matérialistes et les athées.

Le Spiritisme doit par conséquent marcher le front haut, parce qu'il vient détruire ces erreurs, et en même temps verser un baume consolateur et vivifiant sur les plaies de l'humanité. »

Les merveilles célestes par C. Flammarion

Un grand nombre de nos lecteurs nous demandent depuis longtemps les Merveilles célestes, qui étaient épuisées. Nous sommes heureux d'annoncer que cet ouvrage d'astronomie populaire vient d'être réimprimé en une troisième édition, augmentée de nouvelles découvertes et ornée de 80 gravures représentant les vues télescopiques les plus curieuses. Prix : broché, 2 fr. ; relié, 3 fr.

Causeries mesmériennes, enseignement élémentaire (histoire, théorie et pratique de magnétisme animal) par A. Bauche, membre titulaire de la Société de magnétisme de Paris. Cet ouvrage, écrit sous la forme d'entretiens familiers, a pour but d'aider à la propagation du Mesmérisme ou magnétisme animal. La partie théorique comprend le magnétisme dans l'antiquité et au moyen âge, sa rénovation par Mesmer et son état actuel.

Dans la partie théorique et pratique sont exposés les divers systèmes, les méthodes des principaux maîtres, les procédés, les effets, les applications utiles et raisonnées du magnétisme et les dangers de son emploi par des mains inexpérimentées.

Plusieurs chapitres sont particulièrement consacrés au somnambulisme, à la lucidité et à l'extase. La partie psychologique, la puissance de la volonté, celle de l'imagination, etc., y tiennent également une large place et sollicitent l'attention de ceux qui ont à cœur la recherche de la vérité.

En présentant le magnétisme dans toute sa simplicité, c'est-à-dire dégagé du merveilleux et de l'exagération qui ont dû contribuer à éloigner de son étude un grand nombre de personnes sérieuses, l'auteur espère que la lecture de son livre éveillera, chez celles que la prévention n'aveugle pas et qui tiennent à se former une opinion d'après leur propre jugement, le désir de chercher et l'espoir de trouver la clef de phénomènes considérés à tort comme surnaturels, parce qu'ils sont mal compris.

Les *Causeries mesmériennes* forment un vol. in-8° br. de 212 p.

Prix : 2 fr., et rendu franco par toute la France, 2 fr. 25.

Avis

Pour satisfaire au vœu exprimé par un certain nombre de nos abonnés, nous publions ci-dessous le modèle de suscription des lettres à adresser à la Société anonyme. La forme suivante nous a paru remplir toutes les conditions désirables pour assurer l'arrivée des correspondances à destination et éviter toute désignation personnelle :

A la Société anonyme du Spiritisme,
7, rue de Lille,
Paris.

Remarque. - Nous rappelons que pour réduire les démarches et les pertes de temps à leur plus simple expression, les valeurs ou mandats de poste insérés dans les lettres adressées à la Société, devront être faits à l'ordre de M. Bittard, chargé spécialement des encaissements, sous la surveillance du comité d'administration de la Société.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens.

Allan Kardec

Décembre 1869

Les Déserteurs

Œuvres posthumes

Si toutes les grandes idées ont eu leurs apôtres fervents et dévoués, les meilleures mêmes ont eu aussi leurs déserteurs. Le Spiritisme ne pouvait échapper aux conséquences de la faiblesse humaine ; il a eu les siens, et à ce sujet quelques remarques ne seront pas inutiles.

Au commencement, beaucoup se sont mépris sur la nature et le but du Spiritisme, et n'en ont pas entrevu la portée. Il a tout d'abord excité la curiosité ; beaucoup n'ont vu dans les manifestations qu'un sujet de distraction ; ils se sont amusés des Esprits, tant que ceux-ci ont bien voulu les amuser ; c'était un passe-temps, souvent un accessoire de soirée.

Cette manière de présenter la chose au début, était une adroite tactique de la part des Esprits ; sous forme d'amusement, l'idée a pénétré partout et semé des germes sans effaroucher les consciences timorées ; on a joué avec l'enfant, mais l'enfant devait grandir.

Quand, aux Esprits facétieux, ont succédé les Esprits sérieux, moralisateurs ; quand le Spiritisme fut devenu science, philosophie, les gens superficiels ne l'ont plus trouvé amusant ; pour ceux qui prisent avant tout la vie matérielle, c'était un censeur importun et gênant que plus d'un a mis de côté. Il n'y a pas à regretter ces déserteurs, car les gens frivoles sont partout de pauvres auxiliaires. Cependant cette première phase n'a pas été du temps perdu, bien loin de là. A la faveur de ce déguisement, l'idée s'est cent fois plus popularisée que si elle eût revêtu, dès l'origine, une forme sévère ; mais de ces milieux légers et insoucians sont sortis des penseurs sérieux.

Ces phénomènes, mis à la mode par l'attrait de la curiosité, devenus un engouement, ont tenté la cupidité des gens à l'affût de ce qui est nouveau, dans l'espoir d'y trouver une porte ouverte. Les manifestations semblaient une matière merveilleusement exploitable, et plus d'un songea à s'en faire un auxiliaire de son industrie ; d'autres y virent une variante de l'art de la divination, un moyen peut-être plus sûr que la cartomancie, la chiromancie, le marc de café, etc., etc., pour connaître l'avenir et découvrir les choses cachées, car, selon l'opinion d'alors, les Esprits devaient tout savoir.

Dès que ces gens-là virent que la spéculation glissait dans leurs mains et tournait à la mystification, que les Esprits ne venaient pas les aider à faire fortune, leur donner de bons numéros à la loterie, leur dire la bonne aventure vraie, leur faire découvrir des trésors ou recueillir des héritages, leur donner quelque bonne invention fructueuse et brevetable, suppléer à leur ignorance et les dispenser du travail intellectuel et matériel, les Esprits n'étaient bons à rien, et leurs manifestations n'étaient que des illusions. Autant ils avaient prôné le Spiritisme tant qu'ils ont eu l'espoir d'en tirer un profit quelconque, autant ils le dénigrèrent quand vint le désappointement. Plus d'un critique qui le bafoue, le porterait aux nues s'il lui avait fait découvrir un oncle d'Amérique ou gagner à la Bourse. C'est la plus nombreuse catégorie des déserteurs, mais on conçoit qu'on ne peut consciencieusement les qualifier de spirites.

Cette phase a également eu son utilité ; en montrant ce que l'on ne devait pas attendre du concours des Esprits, elle a fait connaître le but sérieux du Spiritisme ; elle a épuré la doctrine. Les Esprits savent que les leçons de l'expérience sont les plus profitables ; si, dès le principe, ils avaient dit : Ne demandez pas telle ou telle chose parce que vous ne réussirez pas, on ne les aurait peut-être pas crus ; c'est pourquoi ils ont laissé faire, afin que la vérité sortît de l'observation. Ces déceptions ont découragé les exploiters et contribué à en diminuer le nombre ; ce sont des parasites qu'elles ont enlevés au Spiritisme, et non des adeptes sincères.

Certaines gens, plus perspicaces que d'autres, ont entrevu l'homme dans l'enfant qui venait de naître, et en ont eu peur, comme Hérode eut peur de l'enfant Jésus. N'osant attaquer le Spiritisme de front, ils ont eu des agents qui l'ont embrassé pour l'étouffer ; qui en prennent le masque afin de

s'introduire partout, souffler adroitement la désaffection dans les centres, y répandre par-dessous main le venin de la calomnie, y jeter des brandons de discorde, pousser aux actes compromettants, tenter de faire dévoyer la doctrine pour la rendre ridicule ou odieuse, et simuler ensuite des défections. D'autres sont encore plus habiles : tout en prêchant l'union, ils sèment la division ; ils jettent adroitement sur le tapis des questions irritantes et blessantes ; ils excitent une jalousie de prépondérance entre les différents centres ; ils seraient enchantés de les voir se jeter la pierre et élever drapeau contre drapeau à propos de quelques divergences d'opinions sur certaines questions de forme ou de fond, le plus souvent provoquées. Toutes les doctrines ont eu leurs Judas ; le Spiritisme ne pouvait manquer d'avoir les siens, et ils ne lui ont pas fait défaut.

Ce sont là des spirites de contrebande, mais qui ont eu aussi leur utilité ; ils ont appris au vrai spirite à être prudent, circonspect, et à ne pas se fier aux apparences.

En principe, il faut se méfier des ardeurs trop fiévreuses qui sont presque toujours des feux de paille ou des simulacres, des enthousiasmes de circonstance qui suppléent aux actes par l'abondance des paroles. La véritable conviction est calme, réfléchie, motivée ; elle se révèle, comme le vrai courage, par les faits, c'est-à-dire par la fermeté, la persévérance, et surtout l'abnégation. Le désintéressement moral et matériel est la véritable pierre de touche de la sincérité.

La sincérité a un cachet sui generis ; elle se reflète par des nuances souvent plus faciles à comprendre qu'à définir ; on la sent par cet effet de la transmission de la pensée dont le Spiritisme vient nous révéler la loi, et que la fausseté ne parvient jamais à simuler complètement, attendu qu'elle ne peut changer la nature des courants fluidiques qu'elle projette. Elle croit à tort donner le change par une basse et servile flatterie qui ne peut séduire que les âmes orgueilleuses, mais c'est par cette flatterie même quelle se trahit auprès des âmes élevées.

Jamais la glace n'a pu imiter la chaleur.

Si nous passons à la catégorie des spirites proprement dits, là encore nous, nous trouvons aux prises avec certaines faiblesses humaines, dont la doctrine ne triomphe pas toujours immédiatement. Les plus difficiles à vaincre sont l'égoïsme et l'orgueil, ces deux passions originelles de l'homme. Parmi les adeptes convaincus, il n'y a pas de désertions dans l'acceptation du mot, car celui qui déserterait par un motif d'intérêt ou tout autre, n'aurait jamais été sincèrement spirite ; mais il peut y avoir des défaillances. Le courage et la persévérance peuvent fléchir devant une déception, une ambition déçue, une prééminence non obtenue, un amour-propre froissé, une épreuve difficile. On recule devant le sacrifice du bien-être, la crainte de compromettre ses intérêts matériels, la peur du qu'en dira-t-on ; on est désarçonné par une mystification ; on ne renonce pas, mais on se refroidit ; on vit pour soi et non pour les autres ; on veut bien bénéficier de la croyance, mais à la condition qu'il n'en coûtera rien. Certes, ceux qui agissent ainsi peuvent être croyants, mais à coup sûr ce sont des croyants égoïstes, en qui la foi n'a pas mis le feu sacré du dévouement et de l'abnégation ; leur âme a peine à se détacher de la matière. Ils font nombre nominalement, mais on ne peut compter sur eux. Tous autres sont les spirites qui méritent véritablement ce nom ; ils acceptent pour eux-mêmes toutes les conséquences de la doctrine, et on les reconnaît aux efforts qu'ils font pour s'améliorer. Sans négliger plus que de raison les intérêts matériels, c'est pour eux l'accessoire et non le principal ; la vie terrestre n'est qu'une traversée plus ou moins pénible ; de son emploi utile ou inutile dépend l'avenir ; ses joies sont mesquines auprès du but splendide qu'ils entrevoient au-delà ; ils ne se rebutent point des obstacles qu'ils rencontrent sur la route ; les vicissitudes, les déceptions sont des épreuves devant lesquelles ils ne se découragent point, parce que le repos est le prix du travail ; c'est pourquoi on ne voit parmi eux, ni désertions ni défaillances.

Aussi les bons Esprits protègent-ils visiblement ceux qui luttent avec courage et persévérance, dont le dévouement est sincère et sans arrière-pensée ; ils les aident à triompher des obstacles et allègent les épreuves qu'ils ne peuvent leur éviter, tandis qu'ils abandonnent non moins visiblement ceux qui les abandonnent et sacrifient la cause de la vérité à leur ambition personnelle.

Devons-nous ranger parmi les déserteurs du Spiritisme ceux qui se retirent parce que notre manière de voir ne les satisfait pas ; ceux qui, trouvant notre méthode trop lente ou trop rapide, prétendent atteindre plus tôt et dans de meilleures conditions, le but que nous nous proposons ? Non certes, si

la sincérité et le désir de propager la vérité sont leurs seuls guides. - Oui, si leurs efforts tendent uniquement à se mettre en vue et à capter l'attention publique pour satisfaire leur amour-propre et leur intérêt personnel !...

Vous avez une manière de voir qui n'est pas la nôtre ; vous ne sympathisez pas avec les principes que nous admettons ! Rien ne prouve que vous soyez dans le vrai plus que nous. On peut différer d'opinion en matière de science ; cherchez de votre côté, comme nous cherchons du nôtre ; l'avenir fera bien voir qui de nous a tort ou raison. Nous ne prétendons pas être seuls dans les conditions sans lesquelles on ne peut faire d'études sérieuses et utiles ; ce que nous avons fait, d'autres peuvent assurément le faire. Que les hommes intelligents se réunissent avec nous ou en dehors de nous, qu'importe !... Que les centres d'études se multiplient, tant mieux, car ce sera un signe de progrès incontestable, auquel nous applaudirons de toutes nos forces.

Quant aux rivalités, aux tentatives pour nous supplanter, nous avons un moyen infailible de ne pas les craindre. Travaillons à comprendre, à agrandir notre intelligence et notre cœur ; luttons avec les autres ; mais luttons de charité et d'abnégation. Que l'amour du prochain inscrit sur notre drapeau, soit notre devise ; la recherche de la vérité, de quelque part qu'elle vienne, notre unique but ! Avec de tels sentiments, nous braverons la raillerie de nos adversaires et les tentatives de nos compétiteurs. Si nous nous trompons, nous n'aurons pas le sot amour-propre de nous entêter dans des idées fausses ; mais il est des principes sur lesquels on est certain de ne jamais se tromper : c'est l'amour du bien, l'abnégation, l'abjuration de tout sentiment d'envie et de jalousie. Ces principes sont les nôtres ; nous voyons en eux, le lien qui doit unir tous les hommes de bien, quelle que soit la divergence de leur opinion ; l'égoïsme et la mauvaise foi mettent seules entre eux des barrières infranchissables.

Mais quelle sera la conséquence de cet état de choses ? Sans contredit, les menées des faux frères pourront apporter momentanément quelques perturbations partielles. C'est pourquoi il faut faire tous ses efforts pour les déjouer autant que possible ; mais elles n'auront nécessairement qu'un temps et ne sauraient être préjudiciables pour l'avenir : d'abord parce qu'elles sont une manœuvre d'opposition qui tombera par la force des choses ; en outre, quoi qu'on dise et qu'on fasse, on ne saurait ôter à la doctrine son caractère distinctif, sa philosophie rationnelle est logique, sa morale consolante et régénératrice. Aujourd'hui, les bases du Spiritisme sont posées d'une manière inébranlable ; les livres écrits sans équivoque et mis à la portée de toutes les intelligences, seront toujours l'expression claire et exacte de l'enseignement des Esprits, et le transmettront intact à ceux qui viendront après nous.

Il ne faut pas perdre de vue que nous sommes dans un moment de transition, et que nulle transition ne s'opère sans conflit. Il ne faut donc pas s'étonner de voir s'agiter certaines passions : les ambitions compromises, les intérêts froissés, les prétentions déçues ; mais peu à peu tout cela s'éteint, la fièvre se calme, les hommes passent et les idées nouvelles restent. Spirités, si vous voulez être invincibles, soyez bienveillants et charitables ; le bien est une cuirasse contre laquelle viendront toujours se briser les manœuvres de la malveillance !...

Soyons donc sans crainte : l'avenir est à nous ; laissons nos adversaires se débattre sous l'étreinte de la vérité qui les offusque ; toute opposition est impuissante contre l'évidence, qui triomphe inévitablement par la force même des choses. La vulgarisation universelle du Spiritisme est une question de temps, et dans ce siècle-ci, le temps marche à pas de géant sous l'impulsion du progrès.

Allan Kardec.

Remarque. - Nous publions comme complément de cet article, une instruction donnée sur le même sujet par M. Allan Kardec, depuis son entrée dans le monde des Esprits. Il nous a paru intéressant pour nos lecteurs, de joindre aux pages éloquentes et viriles qui précèdent, l'opinion actuelle de l'organisateur par excellence de notre philosophie.

(Paris, novembre 1869.)

Lorsque j'étais corporellement parmi vous, je disais souvent qu'il y aurait à faire une histoire du Spiritisme, qui ne manquerait pas d'intérêt ; c'est encore mon avis aujourd'hui, et les éléments que j'avais rassemblés dans ce but, pourront servir un jour à réaliser ma pensée. C'est qu'en effet, j'étais

placé mieux que tout autre pour apprécier le curieux spectacle provoqué par la découverte et la vulgarisation d'une grande vérité. Je pressentais jadis, je sais aujourd'hui quel ordre merveilleux, quelle harmonie inconcevable président à la concentration de tous les documents destinés à enfanter l'œuvre nouvelle. La bienveillance, la bonne volonté, le dévouement absolu des uns ; la mauvaise foi, l'hypocrisie, les manœuvres malveillantes des autres, tout concourt à assurer la stabilité de l'édifice qui s'élève. Entre les mains des puissances supérieures qui président à tous les progrès, les résistances inconscientes ou simulées, les attaques ayant pour objet de semer le discrédit et le ridicule, deviennent des instruments d'élaboration.

Que n'a-t-on pas fait ! quels mobiles n'a-t-on pas mis en mouvement pour étouffer l'enfant au berceau !

Le charlatanisme et la superstition ont voulu tour à tour s'emparer de nos principes pour les exploiter à leur profit ; toutes les foudres de la presse ont tonné contre nous ; on a tourné en dérision les choses les plus respectables ; on a attribué à l'Esprit du mal les enseignements des Esprits les plus dignes de l'admiration et de la vénération universelles ; et cependant tous ces efforts accumulés, cette coalition de tous tes intérêts froissés, n'ont réussi qu'à proclamer l'impuissance de nos adversaires.

C'est au milieu de cette lutte incessante contre les préjugés établis, contre les erreurs accréditées, qu'on apprend à connaître les hommes. Je savais, en me consacrant à mon œuvre de prédilection, que je m'exposais à la haine des uns, à l'envie et à la jalousie des autres. La route était semée de difficultés sans cesse renaissantes. Ne pouvant rien contre la doctrine, on s'attaquait à l'homme ; mais, de ce côté, j'étais fort, car j'avais fait abnégation de ma personnalité. Que m'importaient les tentatives de la calomnie ; ma conscience et la grandeur du but me faisaient volontiers oublier les ronces et les épines du chemin. Les témoignages de sympathie et d'estime que j'ai reçus de ceux qui ont su m'apprécier, ont été la plus douce récompense que je n'aie jamais ambitionnée ; mais hélas ! que de fois j'eusse succombé sous le poids de ma tâche, si l'affection et la reconnaissance du grand nombre ne m'eussent fait oublier l'ingratitude et l'injustice de quelques-uns : car si les attaques dirigées contre moi m'ont toujours trouvé insensible, je dois dire que j'ai été péniblement affecté toutes les fois que j'ai rencontré de faux amis parmi ceux en qui j'espérais le plus.

S'il est juste de jeter le blâme sur ceux qui ont tenté d'exploiter le Spiritisme ou de le dénaturer dans leurs écrits sans en avoir fait une étude préalable, combien sont coupables ceux qui, après s'en être assimilé tous les principes, non contents de se retirer à l'écart, ont tourné leurs efforts contre lui ! C'est surtout sur les déserteurs de cette catégorie qu'il faut appeler la miséricorde divine ; car ils ont volontairement éteint le flambeau qui les éclairait, et à l'aide duquel ils pouvaient éclairer les autres. Ils ne tardent pas à perdre la protection des bons Esprits, et, nous en avons fait la triste expérience, on les voit bientôt tomber de chute en chute dans les situations les plus critiques !

Depuis mon retour dans le monde des Esprits, j'ai revu un certain nombre de ces malheureux ! Ils se repentent maintenant ; ils regrettent leur inaction et leur mauvais vouloir, mais ils ne peuvent réparer le temps perdu !... Ils reviendront bientôt sur la terre, avec la ferme résolution de concourir activement au progrès, et seront encore en lutte avec leurs anciennes tendances jusqu'à ce qu'ils en aient définitivement triomphé.

On pourrait croire que les spirites d'aujourd'hui, éclairés par ces exemples, éviteront de tomber dans les mêmes erreurs. Il n'en est rien. Longtemps encore, il y aura des faux frères et des amis maladroits ; mais pas plus que leurs aînés, ils ne réussiront à faire sortir le Spiritisme de sa voie. S'ils causent quelques perturbations momentanées et purement locales, la doctrine ne périclitera pas pour cela ; bientôt, au contraire, les spirites dévoyés reconnaîtront leur erreur ; ils viendront concourir avec une nouvelle ardeur à l'œuvre un instant méconnue, et agissant de concert avec les Esprits supérieurs qui dirigent les transformations humanitaires, ils s'avanceront à pas rapides vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée.

Allan Kardec.

La vie éternelle

I – La terre dans l'infini et dans l'éternité

Toutes les religions qui se sont succédé dans l'histoire de l'humanité, depuis la théogonie des Aryens, qui paraît dater de quinze mille ans et nous offre le type le plus ancien, jusqu'au babisme de l'Asie, qui ne date que de ce siècle et compte cependant déjà bien des sectaires ; depuis les théologies les plus vastes et les mieux affermies, qui, comme le bouddhisme en Asie, le christianisme en Europe et l'islamisme en Afrique, ont dominé sur d'immenses contrées et sur de longs siècles, jusqu'aux systèmes isolés et mort-nés qui, comme l'église française de l'abbé Chatel, ou la religion fusionnienne de Toureil, ou le temple positiviste d'Auguste Comte, n'ont vécu que l'espace d'un matin ; - toutes les religions, dis-je, ont eu pour but et pour fin la connaissance de la vie éternelle.

Aucune cependant n'a pu nous dire jusqu'à présent, ce que c'est que la vie éternelle ; aucune même n'a pu nous apprendre ce que c'est que la vie actuelle, en quoi elle diffère ou en quoi elle se rattache à la vie éternelle ; ce que c'est que la Terre où nous vivons ; ce que c'est que le ciel vers lequel tous les regards anxieux s'élèvent pour lui demander le secret du grand problème.

L'impuissance de toutes les religions anciennes et modernes, à nous expliquer le système du monde moral, a été cause que la philosophie, découragée par leur silence ou leurs fictions, est arrivée à former dans son sein, une école de sceptiques qui, non-seulement doutèrent de l'existence du monde moral, mais poussèrent l'exagération jusqu'à nier la présence de Dieu dans la nature et l'immortalité des âmes intellectuelles.

Notre philosophie spiritualiste des sciences, fondée sur la synthèse des sciences positives, et spécialement sur les conséquences métaphysiques de l'astronomie moderne, est plus solide que nulle des religions anciennes, plus belle que tous les systèmes philosophiques, plus féconde que nulle des doctrines, des croyances, ou des opinions émises jusqu'à ce jour par l'esprit humain. Née dans le silence de l'étude, notre doctrine grandit dans l'ombre et va se perfectionnant sans cesse par une interprétation de plus en plus développée de la connaissance de l'univers ; elle survivra aux systèmes théologiques et psychologiques du passé, parce que c'est la nature même que nous observons, sans préjugés, sans spéculation et sans crainte.

Lorsqu'au milieu d'une nuit profonde et silencieuse, notre âme solitaire s'élève vers ces mondes lointains qui brillent au-dessus de nos têtes, nous cherchons instinctivement à interpréter les rayons qui nous viennent des étoiles, car nous sentons que ces rayons sont comme autant de liens fluidiques, rattachant les astres entre eux dans le réseau d'une immense solidarité. Maintenant que les étoiles ne sont plus pour nous des clous d'or fixés à la voûte des cieux ; maintenant que nous savons que ces étoiles sont autant de soleils analogues au nôtre, centres de systèmes planétaires variés, et disséminés à de terrifiantes distances à travers l'infini des espaces ; maintenant que la nuit n'est plus pour nous un fait étendu à l'univers entier, mais simplement une ombre passagère située derrière le globe terrestre relativement au soleil, ombre qui s'étend à une certaine distance mais non pas jusqu'aux étoiles, et que nous traversons chaque jour pendant quelques heures par suite de la rotation diurne du globe ; - nous appliquons ces connaissances physiques à l'explication philosophique de notre situation dans l'univers, et nous constatons que nous habitons la surface d'une planète qui, loin d'être le centre et la base de la création, n'est qu'une île flottante du grand archipel, emportée, en même temps que des myriades d'autres analogues, par les forces directrices de l'univers, et qui n'a été marquée par le Créateur, d'aucun privilège spécial.

Nous sentir emportés dans l'espace est une condition utile à la compréhension exacte de notre place relative dans le monde ; mais physiquement nous n'avons ni ne pouvons avoir cette sensation, puisque nous sommes fixés à la Terre par son attraction et participons intégralement à tous ses mouvements. L'atmosphère, les nuages, tous les objets mobiles ou immobiles appartenant à la Terre, sont entraînés par elle, attachés à elle, et par conséquent relativement immobiles. Quelle que soit la hauteur à laquelle on s'élève dans l'atmosphère, on ne parviendrait jamais à se placer en

dehors de l'attraction terrestre et à s'isoler de son mouvement pour le constater ; la lune elle-même, à 96,000 lieues d'ici, est entraînée dans l'espace par la translation de la Terre. Nous ne pouvons donc sentir le mouvement de notre planète que par la pensée. Nous serait-il possible de parvenir à cette sensation curieuse ? Essayons.

Songeons d'abord que le globe sur lequel nous sommes, vogue dans le vide en raison de 660,000 lieues par jour, ou 27,500 lieues à l'heure ! 30,550 mètres par seconde : c'est une vitesse plus de cinquante fois plus rapide que celle d'un boulet de canon (celle-ci étant de 550 mètres). Nous pouvons, non pas sans doute nous figurer exactement cette rapidité inouïe, mais nous en former une idée en nous représentant une ligne de 458 lieues de long, et en songeant que le globe terrestre la parcourt en une minute. Perpétuellement, sans arrêt, sans trêve, la terre vole ainsi. En nous supposant placés dans l'espace et l'attendant près de son chemin, pour la voir passer devant nous comme un train express, nous la verrions arriver de loin sous la forme d'une étoile brillante. Lorsqu'elle ne serait plus qu'à 6 ou 700,000 lieues de nous, c'est-à-dire vingt-quatre heures avant qu'elle nous arrive, elle paraîtrait plus grosse que nulle étoile connue, moins grosse que la Lune ne nous paraît : comme un gros bolide semblable à ceux qui traversent parfois le ciel. Quatre heures avant son arrivée, elle paraît près de quatorze fois plus volumineuse que la lune, et continuant de s'enfler démesurément, occupe bientôt un quart du ciel. Déjà nous distinguons à sa surface les continents et les mers, les pôles chargés de neige, les bandes de nuages des tropiques, l'Europe aux rivages déchiquetés... et peut-être distinguons-nous une petite place verdâtre qui n'est que la millièème partie de la surface entière du globe, et qu'on appelle la France... Déjà nous avons remarqué son mouvement de rotation sur son axe... mais se gonflant, se gonflant toujours, le globe soudain se déploie comme une ombre gigantesque sur le ciel entier, met six minutes et demie à passer, ce qui peut-être nous permet d'entendre les cris des bêtes fauves des forêts équatoriales et le canon des peuples humains, puis s'éloignant avec majesté dans les profondeurs de l'espace, s'enfonce, en se rapetissant dans l'immensité béante, sans laisser d'autre trace de son passage qu'un étonnement mêlé de terreur dans notre regard foudroyé.

C'est sur ce colossal boulet céleste de 3,000 lieues de diamètre et d'un poids de 5,875 millions de millions de milliards de kilog., que nous sommes disséminés, petits êtres imperceptibles, emportés avec une énergie indescriptible par ses divers mouvements de translation, de rotation, de balancements, et par ses inclinaisons alternatives, à peu près comme les grains de poussière adhérents à un boulet de canon lancé dans l'espace. Connaître cette marche de la Terre et la sentir, c'est posséder l'une des premières et des plus importantes conditions du savoir cosmographique.

Ainsi vole la Terre dans le ciel. La description de ce mouvement peut paraître purement du domaine de l'astronomie. Nous constaterons tout à l'heure que la philosophie religieuse est hautement intéressée à ces faits, et que la connaissance de l'univers physique donne en réalité les bases de la religion de l'avenir. Continuons l'examen scientifique de notre planète.

Les théologies, pas plus que nul édifice, ne peuvent être bâties sur le vide. Elles ont pris pour charpente, l'ancien système du monde qui supposait la Terre immobile au centre. L'astronomie moderne en démontrant la vanité de l'illusion antique, démontre la vanité des théologies fondées sur elle.

Cette planète est peuplée par un nombre considérable d'espèces vivantes, que l'on a classées en deux grandes divisions naturelles : le règne végétal et le règne animal. Chacun de ces êtres diffère des choses purement matérielles, des objets inanimés, en ce qu'il est formé d'une unité animique qui régit son organisme. Que l'on considère une plante, un animal ou un homme, on constate que ce qui constitue la vie est un principe spécial, doué de la faculté d'agir sur la matière, de former un être déterminé, un rosier, par exemple, un chêne, un lézard, un chien, un homme ; de fabriquer des organes, comme une feuille, un pistil, une étamine, une aile, un œil, - principe spécial dont le caractère distinctif est d'être personnel.

Pour nous en tenir à la race humaine, qui depuis plus de cent siècles a établi sur cette planète le règne de l'intelligence, nous remarquons qu'elle est actuellement composée de 1,200 millions d'individus vivant en moyenne 34 ans. En Europe la durée de la vie moyenne, qui a augmenté de 9

pour 100 depuis un siècle avec le progrès du bien-être, est aujourd'hui de 38 ans. Mais il y a encore sur la terre des races arriérées, moins éloignées de la barbarie primitive, misérables et faibles, dont la vie moyenne ne dépasse pas 28 ans. En chiffre rond, il meurt par an 32 millions d'individus humains, 80,000 par jour ou à peu près 1 par seconde. Il en naît 33 millions par an, ou un peu plus d'un par seconde. Chaque battement de nos cœurs, - vivants pendules à seconde, - marque à peu près la naissance et la mort d'un être sur la terre.

Tout en courant dans l'espace avec la rapidité que nous lui avons reconnue plus haut, la Terre voit donc sa population humaine se renouveler constamment avec une rapidité qui ne laisse pas non plus d'être fort étonnante. Seconde par seconde une âme s'incarne dans le monde corporel et une autre âme s'en échappe. Un sixième des enfants meurent dans la première année, un quart est mort avant l'âge de 4 ans, un tiers à l'âge de 14 ans, la moitié à l'âge de 42 ans. Quelle loi préside aux naissances ? quelle loi préside aux morts ? C'est un problème que la science, et la science seule, résoudra un jour.

Il est important, pour tout homme qui cherche la vérité, de voir les choses face à face, telles qu'elles sont, et d'acquiescer ainsi des notions exactes sur l'arrangement de l'univers. Constatons d'abord les faits, purement et simplement, puis servons-nous de la réalité comme pour essayer de pénétrer les lois inconnues dont les faits physiques sont la réalisation.

Eh bien ! d'une part nous constatons que la Terre est un astre du ciel, au même titre que Jupiter ou Sirius, et quelle circule dans l'espace éternel par des mouvements qui nous donnent une mesure du temps : les années et les jours, - mesure du temps que ces mouvements créent eux-mêmes et qui n'existe pas dans l'espace éternel. D'autre part nous observons que les êtres vivants, en particulier les hommes, sont formés d'une âme organisatrice, qui est de principe immatériel, indépendante des conditions d'espace et de temps et des propriétés physiques qui caractérisent la matière, et que les existences humaines ne sont pas le but de la création, mais donnent plutôt l'idée de passages, de moyens. La vie sur la Terre n'est pas son but à elle-même. C'est ce qui ressort incontestablement de l'arrangement même de la vie et de la mort ici-bas.

D'ailleurs, la vie terrestre n'est ni un commencement ni une fin. Elle s'accomplit dans l'univers, en même temps qu'un grand nombre d'autres modes d'existence, après beaucoup d'autres qui ont eu lieu dans les mondes passés, et avant beaucoup d'autres qui s'effectueront dans les mondes à venir. La vie terrestre n'est pas opposée à une autre vie céleste, comme l'ont supposé des théologiens qui ne s'appuyaient pas sur la nature. La vie qui fleurit à la surface de notre planète est une vie céleste, aussi bien que celle qui rayonne sur Mercure ou sur Vénus. Nous sommes actuellement dans le ciel, aussi exactement que si nous habitons l'étoile polaire ou la nébuleuse d'Orion.

Ainsi la Terre, suspendue dans l'espace sur le fil de l'attraction solidaire des mondes, emporte dans l'étendue, les générations humaines qui éclosent, brillent quelques années et s'éteignent à sa surface. Tout est en mouvement, et la circulation des êtres à travers le temps n'est pas moins certaine ni moins rapide que leur circulation à travers l'espace. Cet aspect de l'univers nous surprend, sans contredit, et nous paraît assurément difficile à bien définir. L'aspect apparent dont on s'est contenté pendant tant de siècles était beaucoup plus simple : la Terre, immobile, était la base du monde physique et spirituel. La race d'Adam était la seule race humaine de l'univers ; elle était placée ici pour y vivre lentement, y prier, y pleurer, jusqu'au jour où, la fin du monde étant décrétée, Dieu corporel, assisté des saints et des anges, descendrait de l'empyrée pour juger la Terre et aussitôt après transformer l'univers en deux grandes sections : le ciel et l'enfer. Ce système, plus théologique qu'astrologique était, je le répète, fort simple, et assis sur les traditions vénérées d'un enseignement quinze fois séculaire. Lors donc qu'en ce dix-neuvième siècle, je viens dire : « En vérité, nos anciennes croyances sont fondées sur des apparences mensongères, et nous devons maintenant ne reconnaître d'autre philosophie religieuse que celle qui dérive de la science, » on peut, évidemment, ne pas être prêt à accepter immédiatement l'immense transformation qui résulte de nos études modernes, et vouloir examiner sévèrement notre doctrine avant de s'en reconnaître disciple. Mais c'est précisément là ce que nous désirons tous ; la liberté de conscience doit précéder tout jugement

dans les âmes, et toutes les opinions doivent être librement et successivement ordonnées suivant les indications de l'esprit et du cœur.

La terre est un astre habité, planant dans le ciel en compagnie des myriades d'autres astres, habités comme elle. Notre vie terrestre actuelle fait partie de la vie universelle et éternelle, et il en est de même de la vie actuelle des habitants des autres mondes. L'espace est peuplé de colonies humaines vivant en même temps, sur des globes éloignés les uns des autres, et reliées entre elles par des lois dont nous ne connaissons sans doute encore que les plus apparentes.

L'esquisse générale de notre foi³³ dans la vie éternelle se compose, donc des points suivants :

1° La Terre est un astre du ciel ;

2° Les autres astres sont habités comme elle ;

3° La vie de l'humanité terrestre est un département de la vie universelle ;

4° L'existence actuelle de chacun de nous est une phase de sa vie éternelle, - éternelle dans le passé comme dans l'avenir.

Cette simple esquisse générale de notre conception de la vie éternelle, quoique appuyée sur l'observation et le raisonnement, et indestructible dans ces quatre principes élémentaires, est encore loin cependant de ne permettre aucune objection ; un certain nombre de difficultés, au contraire, peuvent lui être opposées, et l'ont été déjà soit par les partisans des théologies anciennes, soit par les philosophes anti-spiritualistes. Voici les principales difficultés :

Quelles preuves peut-on obtenir que notre existence actuelle soit une phase d'une prétendue vie éternelle ? Si l'âme survit au corps, comment peut-elle exister sans matière et privée des sens qui la mettaient en relation avec la nature ? - Si elle préexiste, de quelle façon s'est-elle incarnée dans notre corps, et en quel moment ? Qu'est-ce que c'est que l'âme ? en quoi cet être consiste-t-il ? occupe-t-il un lieu ? comment agit-il sur la matière ? - Si nous avons déjà vécu, pourquoi n'avons-nous généralement aucun souvenir ? - Comment la personnalité d'un être peut-elle exister sans la mémoire ? Nos souvenirs sont-ils dans notre cerveau ou dans notre âme ? - Si nous nous réincarnerons successivement de monde en monde, quand cette transmigration finira-t-elle, et à quoi sert-elle ? etc., etc.

Au lieu d'éloigner les objections ou de paraître les dédaigner, notre devoir, à nous qui cherchons la vérité et qui ne croyons l'obtenir que par le travail, est de les provoquer, au contraire, et de nous contraindre par là à ne pas nous payer d'illusions et à ne pas nous imaginer que nos croyances sont déjà fondées et inattaquables. La science marche lentement et progressivement, et c'est en sondant la profondeur des problèmes et en attaquant les questions en face que nous appliquerons à ces études philosophiques, la sévérité et la rigueur nécessaires pour assurer à nos arguments la solidité qui leur convient. La révélation moderne ne descend pas de la bouche d'un Dieu incarné, mais des efforts de l'intelligence humaine vers la connaissance de la vérité.

Nous chercherons dans une prochaine étude à savoir quelle est la nature de l'âme, en appliquant à cet examen, non pas les syllogismes de la logomachie scolastique par lesquels on a péroré pendant quinze siècles sans aboutir à rien de sérieux, mais les procédés de la méthode scientifique expérimentale à laquelle notre siècle doit toute sa grandeur. Aujourd'hui, nous avons établi un premier aspect fort important du problème naturel (et non pas surnaturel) de la vie éternelle : c'est de savoir que notre vie actuelle s'accomplit dans le ciel, qu'elle fait partie de la série des existences célestes qui constituent la vie universelle, et que nous sommes actuellement dans le ciel de Dieu, et en présence de l'Esprit éternel, aussi complètement que si nous habitions un autre astre quelconque du grand archipel étoilé.

Que cette certitude physique inspire à nos âmes une sympathie plus directe, plus humaine, envers les mondes qui rayonnent dans la nuit, et que jusqu'ici nous regardions vaguement comme nous étant étrangers ! Ce sont là les résidences des humanités nos sœurs, les résidences les moins

³³ En me servant du mot *foi*, je ne veux pas lui conserver ici le sens théologique sous lequel il est encore employé aujourd'hui. Je parle ici de la foi scientifique, raisonnée, qui n'est que la conséquence légitime de l'étude philosophique de l'univers.

lointaines ! En regardant une étoile qui se lève à l'horizon, nous sommes dans la même situation qu'un observateur qui contemple de son balcon les arbres d'un lointain paysage, ou qui se penche sur le parapet du navire ou de l'aérostat pour examiner un vaisseau sur la mer ou un nuage dans l'atmosphère ; car la Terre est un navire céleste qui vogue dans l'espace, et nous regardons à côté d'elle, quand nos yeux se portent sur les autres mondes qui apparaissent et disparaissent suivant notre sillage. Oui, ces autres mondes sont autant de terres analogues à la nôtre, bercées dans l'étendue sous les rayons du même soleil, et toutes ces étoiles scintillantes sont des soleils autour desquels gravitent des planètes habitées. Sur ces mondes comme sur le nôtre, il y a des paysages silencieux et solitaires. A leur surface aussi sont disséminées des cités populeuses et actives. Là aussi il y a des couchants aux nuages enflammés et des levers de soleil aux magiques éblouissements. Là aussi il y a des mers aux profonds soupirs, des ruisseaux au doux murmure, de petites fleurs aux tendres corolles, baignant dans l'eau limpide leurs têtes parfumées. Là aussi il y a des bois ombreux sous lesquels réside l'inaltérable paix de la nature ; là aussi il y a des lacs au doux miroir qui semblent sourire aux cieux, et des montagnes formidables qui lèvent leur front sublime au-dessus des nuages chargés d'éclairs, et qui, du haut des airs tranquilles, regardent tout d'en haut. Mais en ces mondes variés, il y a de plus ces panoramas inénarrables, inconnus à la Terre, cette inimaginable variété de choses et d'êtres que la nature a développée à profusion dans son empire sans bornes. Qui nous révélera le spectacle de la création sur les anneaux de Saturne ? Qui nous révélera les métamorphoses merveilleuses du monde des comètes ? Qui nous développera les systèmes magiques des soleils multiples et colorés, donnant à leurs mondes les plus singulières variétés d'années, de saisons, de jours, de lumière et de chaleur ? Qui nous fera deviner surtout l'innombrable variété des formes vivantes que les forces de la nature ont construites sur les autres mondes, avec la diversité spéciale à chaque monde dans son volume, son poids, sa densité, sa constitution géologique et chimique, les propriétés physiques de ses diverses substances, en un mot, avec l'infinie variété dont la matière et les forces sont susceptibles ? Les métamorphoses de l'antique mythologie ne sont qu'un rêve, comparées aux œuvres universelles de la nature céleste. Nous avons esquissé aujourd'hui la situation cosmographique de l'âme en son incarnation terrestre. Notre prochaine étude aura pour objet la nature même de l'âme, et résoudra par elle-même les objections résumées plus haut. C'est en étudiant séparément les différents points du grand problème, que nous pourrons parvenir à la solution attendue depuis tant de siècles.

Camille Flammarion

Revue de la Presse

Réincarnation - Préexistence

Deuxième article, voir la Revue de novembre 1869

L'idée de la réincarnation est si naturelle que sans la tyrannie exercée sur nous par l'habitude d'idées contraires que l'éducation nous imposa dès notre enfance, nous l'accepterions sans effort. « Il n'est pas plus surprenant de naître deux fois qu'une ; tout est résurrection dans la nature. » Ces paroles que Voltaire (voyez la Princesse de Babylone) met dans la bouche du Phénix au moment où il renaît de ses cendres, ne vous semblent-elles pas, dans leur simplicité et leur énergique concision, l'expression même de la vérité ?

Que de problèmes dans notre destinée, impossibles à résoudre d'une manière satisfaisante par une autre doctrine, et dont celle-ci nous fournit une solution rationnelle ! Que d'obscurités elle éclaire ! Que de difficultés elle lève !

« A la vérité, dit Montaigne, je treuve si loing d'Epaminondas, comme je l'imagine, jusqu'à tel que je cognois, je dis capable de sens commun, que j'enchériserais volontiers sur Plutarque ; et dirais qu'il n'y a plus de distance de tel à tel homme qu'il n'y a de tel homme à telle beste ; et qu'il y a autant de degrés d'esprits qu'il y a d'ici au ciel de brasses, et autant innumérables. »

Quelle distance, en effet, entre le Hottentot stupide et l'intelligent Européen ! entre Dumolard et Socrate !

Comment expliquer cette inégalité dans le développement intellectuel et moral, que dans certains cas on serait tenté d'appeler une inégalité de nature, si l'on n'admet pas qu'il y a entre l'esprit inférieur et l'esprit supérieur, le même rapport qu'entre l'enfant et l'homme fait, et quelquefois entre l'homme et l'ange ? si l'on n'admet pas que le dernier a plus longtemps vécu que le premier et a pu progresser dans un plus grand nombre de vies successives ?

Dira-t-on que c'est un effet de la différence d'organisation physique et d'éducation ? Nous répondrions à cela que ces causes peuvent tout au plus expliquer les supériorités apparentes, mais non les réelles.

L'organe sert plus ou moins bien la faculté, mais ne la donne pas : nous l'avons surabondamment démontré. De telle sorte qu'un esprit très développé, dans un corps mal conformé, peut faire un homme fort ordinaire, tandis qu'un esprit relativement moins avancé, servi par des bons organes, fera un homme qui lui sera en apparence de beaucoup supérieur. Mais cette fausse supériorité, qui ne consistera que dans la faculté d'expression et non dans la puissance de penser, ne fera illusion qu'à l'observateur superficiel et ne trompera pas l'esprit pénétrant. « Il n'est pas douteux, dit J. Simon, qu'il y ait des esprits d'élite dont la valeur demeurera toujours inconnue, parce la faculté d'expression leur manque. On voit de ces âmes pleines d'idées, que le vulgaire dédaigne, et qui passent pour inférieures et dénuées de sens, quoique les esprits pénétrants saisissent quelquefois dans leur langage, des traits d'une force incomparable. On se demande, en pensant à elles, si on n'est pas en présence d'un Génie enchanté sous une forme qui l'empêche de se manifester dans sa puissance et sa splendeur. »

D'ailleurs, ne sait-on pas que Socrate avait reçu de la nature un corps dont toutes les impulsions le portaient à la débauche, et que de ce libertin que la nature semblait avoir voulu faire de lui, le fils de Sophronisque fit un sage, le modèle des hommes ?

Quant à l'éducation, n'avons-nous pas tous les jours sous nos yeux, la preuve que si son influence est grande, elle ne va pas pourtant jusqu'à changer complètement la nature de l'homme, à faire d'un scélérat un prix Monthyon et d'un idiot un Newton ?

Que d'honnêtes gens qui n'ont jamais reçu de leçons de personne ! combien même ont été obligés de combattre contre de pernicieux enseignements ! et que d'infâmes coquins qu'on a élevés avec tous les soins imaginables ! Commode n'était-il pas le fils et le disciple de Marc-Aurèle ? et peut-on faire un mérite aux leçons des jésuites, ses maîtres, de l'indépendance de pensée de Voltaire, de son horreur pour l'intolérance et le fanatisme religieux, et de son mépris des superstitions ?

Qui fut le précepteur du bûcheron Lincoln, de son successeur, le tailleur Johnson, et de leur illustre compatriote, le forgeron Elihu Burrit, le promoteur de la société de la paix universelle ?

Et n'y a-t-il pas des hommes dont on peut dire qu'ils se ressouvient plutôt qu'ils n'apprennent ? Mozart, par exemple, qui naît grand musicien, et Pascal qui, à l'âge de neuf ans, sans avoir jamais lu aucun livre de mathématiques, seul, sans le secours d'aucun maître, arrive jusqu'à la trente-deuxième proposition d'Euclide et invente la géométrie !

En 1868, les journaux français nous ont entretenus, d'après un journal anglais de médecine, le Quatterly, d'un phénomène bien étrange. C'est une petite fille dont le docteur Hun nous fait connaître l'étonnante histoire. Jusqu'à l'âge de trois ans, elle est restée muette et n'a pu parvenir à prononcer que les mots papa et maman. Puis, tout à coup, elle s'est mise à parler avec une volubilité extraordinaire, mais dans une langue inconnue n'ayant aucun rapport avec l'anglais. Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'elle se refuse à parler cette dernière langue, la seule pourtant qu'on lui parle, et oblige ceux avec qui elle vit, par exemple, son frère, un peu plus âgé qu'elle, à apprendre la sienne où l'on trouve quelques mots de français, quoique, au dire de ses parents, on n'en ait jamais prononcé aucun devant elle.

Comment expliquer ce fait autrement que par le souvenir d'une langue que cette enfant aurait parlée dans une existence antérieure ? - Il est vrai qu'on peut le nier. Mais la petite fille existe ; c'est un journal sérieux, un journal de médecine qui le rapporte, et la négation est un moyen bien commode

et dont on fait peut-être un trop fréquent usage. Il est dans beaucoup de cas l'équivalent du diable, ce Deus ex machinâ qui vient toujours à point pour tout expliquer et dispenser de l'étude.

Du reste, il est des hommes qui affirment avoir conservé le souvenir d'autres existences. Ceci est plus fort. La lettre de M. Ponson du Terrail, dont j'ai parlé plus haut, en est une preuve. On peut dire aussi qu'il a voulu plaisanter. Mais que ne peut-on pas dire ?

Le poète Méry affirmait également qu'il se souvenait d'avoir successivement vécu à Rome du temps d'Auguste et dans l'Inde où il avait été brahme. Peut-être encore une plaisanterie ?

Mais ce qui ne peut pas en être une, c'est le fait suivant dont j'ai été le témoin. J'étais à Pau, chez une parente. Dans la même pièce que moi se trouvaient une des filles de ma parente, âgée de dix ans, et le petit garçon d'un voisin, ouvrier relieur, qui n'en n'avait pas encore trois. Ces enfants jouaient et je ne m'en occupais pas, quand, tout à coup, mon attention fut attirée par une altercation singulière qui s'éleva entre eux. Le petit garçon soutenait, en se fâchant tout rouge contre la petite fille qui refusait de le croire, qu'il se souvenait d'avoir été soldat et d'avoir été tué. Il donnait des détails et citait des lieux. Je crus devoir intervenir. Je lui fis demander ce qu'était son père à l'époque dont il parlait. Il répondit qu'alors son père n'était pas son père ; que c'était lui qui était père. Et comme j'insistais pour qu'il expliquât pourquoi ayant été tué, il était de nouveau vivant, et petit après avoir été grand. « Je n'en sais rien, dit-il ; j'ai été soldat et j'ai été tué ; j'étais grand et je suis petit ; c'est Dieu qui l'a voulu. » Et il frappait de son petit pied avec colère, parce que nous refusions de croire à ses paroles.

Le lendemain, je voulus reprendre avec lui la même conversation. Il me regarda d'un air étonné, et ne comprit pas plus que si je lui avais parlé grec.

Comment supposer qu'un enfant de cet âge voulût plaisanter sur un tel sujet ? Et n'est-il pas plus raisonnable de penser que le voile qui nous cache notre passé s'était un instant soulevé pour lui ?

Le souvenir d'existences passées, quoique très rare, l'est pourtant moins qu'on ne pense : l'histoire en fournit des exemples, et il n'est pas impossible que quelqu'un de mes lecteurs ait été comme moi à même d'en constater.

Maintenant, je le demande, de toutes ces considérations et de tous ces faits réunis auxquels on pourrait en ajouter beaucoup d'autres, ne découle-t-il pas la conséquence légitime et irrésistible que la réincarnation est une réalité, et que dès lors il n'est pas surprenant qu'à toutes les époques de l'histoire il se soit trouvé des esprits élevés dont elle a constitué la foi ?

Bien plus, quand on y réfléchit sérieusement, on arrive à se convaincre que non-seulement cette croyance est vraie, mais encore qu'il est impossible qu'elle ne le soit pas.

Si elle est fausse, comment comprendre la justice de Dieu ? Nous avons reconnu l'absurdité des peines éternelles ; mais même avec des peines et des récompenses temporaires, pour qu'elles pussent être justement appliquées, ne faudrait-il pas, puisqu'il n'y a qu'une seule épreuve, que nous la subissions tous dans les mêmes conditions de durée, d'obstacles à vaincre, de difficultés à surmonter, et que chacun de nous entrât dans la lice armé des mêmes facultés et avec le même poids à porter ? - Eh bien, nous savons tous que cela n'est pas. Est-il besoin de le démontrer ?

Le seul moyen de sortir de la difficulté est donc de reconnaître la vérité de cette idée si naturelle et si juste, que les épreuves sont multiples ; que ceux que nous voyons entrer dans la lice avec de plus grandes facultés sont de vieux lutteurs qui les ont acquises par des efforts antérieurs, tandis que ceux qui y entrent avec des facultés moindres sont des débutants qui n'ont pas le droit d'être jaloux des richesses de leurs aînés, puisqu'il ne tient qu'à eux d'en acquérir autant, en suivant leur exemple.

Quant aux diverses positions sociales, elles ne sont que des épreuves diverses auxquelles l'esprit est soumis, selon le besoin ; par lesquelles nous passons alternativement, tantôt pauvres, tantôt riches, tantôt puissants, tantôt faibles, tantôt maîtres, tantôt esclaves, tantôt doués d'une organisation physique qui, laissant à nos facultés tout leur essor, nous permet de jouer un rôle brillant sur la scène du monde ; tantôt, au contraire, gênés par des organes rebelles, et condamnés à une impuissance et à une infériorité d'autant plus pénible, que nous pouvons quelquefois avoir le sentiment de notre supériorité réelle.

Du reste, le ciel ne peut pas être un lieu fermé dont Dieu nous ouvre ou nous ferme à son gré la porte ; on ne peut le concevoir que comme un état supérieur de l'âme, qu'il dépend de nous d'atteindre, en nous purifiant de nos souillures et en arrivant à cette hauteur intellectuelle et morale, qui constitue la nature que nous sentons devoir être immédiatement au-dessus de la nature humaine et que nous désignons sous le nom de nature angélique.

Oui, nous sommes, pour me servir d'une expression de Dante, la chenille destinée à former l'angélique papillon qui vole vers la Justice sans que rien puisse lui faire obstacle !

Toutefois, si nous voulons bien réfléchir aux efforts qu'exige, je ne dirai pas l'anéantissement, mais seulement la diminution du plus petit de nos défauts et l'accroissement, non l'acquisition, de la moindre de nos qualités, nous pourrions comprendre combien d'existences sont nécessaires pour combler la distance qui sépare le Hottentot, esprit peut-être au début dans l'humanité, de Socrate, ange sans doute descendu des cieux pour nous servir de modèle et de guide.

L'effort, voilà la loi, la condition indispensable du progrès de l'Esprit ; et, dans les phases inférieures de son existence, cet effort nécessaire ne pourrait pas se produire sans les réincarnations ; je le démontrerai dans l'article suivant où je traiterai de la nature des peines et des récompenses futures.

En attendant, je crois pouvoir clore cet article en disant que la seule chose qui doive nous préoccuper sur cette terre, puisqu'elle est le lieu de l'épreuve, c'est de tirer le meilleur parti possible de la position quelle qu'elle soit, dans laquelle nous a placés celui qui connaît mieux que nous ce qu'il nous faut et pour qui il ne peut pas y avoir de préférés. « Souviens-toi, dit l'esclave Épictète, de jouer avec soin le rôle que le souverain maître a imposé : fais-le court, s'il est court ; long, s'il est long. S'il t'a donné le personnage d'un mendiant, tâche de t'en bien acquitter ; sois boiteux, prince ou plébéien, s'il l'a voulu. Ton affaire est de bien jouer ton rôle et la sienne de le choisir. »

Victor Tournier.

Séance annuelle commémorative des morts

Commémoration spéciale de M. Allan Kardec

Comme les années précédentes, la Société parisienne des Études spirites s'est réunie spécialement le 1er novembre, en vue d'offrir un pieux souvenir à ses collègues décédés.

A cette occasion a été donné lecture : 1° du discours d'ouverture, prononcé par M. Allan Kardec à la séance du 1er novembre 1868, intitulé : Le Spiritisme est-il une religion ? 2° d'une communication spontanée dictée, par M. Dozon, sur la solennité de la Toussaint, en 1865, et qui est lue chaque année à la séance commémorative ; 3° d'une remarquable communication sur l'appréhension, de la mort, signée Guillaumin et obtenue par M. Leymarie (Voir la Revue de décembre 1868).

Après avoir appelé les bénédictions de Dieu sur l'assemblée, et remercié notre président spirituel, saint Louis, de son concours habituel, la société s'est fait un devoir de donner par une commémoration spéciale, un témoignage particulier de reconnaissance à la mémoire de M. Allan Kardec.

Se faisant l'interprète des sentiments généraux, un des membres du comité a prononcé l'allocution suivante :

« Mesdames et Messieurs,

Dans cette séance spécialement consacrée à donner des marques de notre reconnaissance aux Esprits qui veulent bien nous prêter leur concours, à honorer la mémoire de nos collègues décédés et de tous ceux qui, par leurs travaux, se sont rendus dignes de l'admiration des hommes, nous devons un témoignage particulier de sympathie et de vénération à l'homme honnête par excellence dont les travaux ont acquis une célébrité universelle, à l'Esprit éminent qui, dans le monde de l'espace comme sur terre, a consacré son temps et ses facultés à l'œuvre bénie de la moralisation et de la régénération de l'humanité.

Vous l'avez tous reconnu, ce penseur laborieux dont le nom est sur toutes les lèvres, ce philosophe convaincu et consciencieux dont les enseignements ont trouvé un écho chez tous les véritables amis du progrès, c'est Allan Kardec, l'immortel auteur du Livre des Esprits.

Après avoir usé sa vie à la coordonnation méthodique de la doctrine spirite, à consoler les affligés, à rassurer les Esprits rongés par le doute et l'incrédulité, en substituant à l'incertitude et à la négation concernant l'avenir de l'âme, une croyance raisonnée fondée sur les lois mêmes de la nature, il est allé dans le monde de l'erraticité, recueillir la récompense bien méritée, la sanction de la mission accomplie, et réunir les éléments nécessaires pour contribuer encore, comme Esprit, à faire de l'humanité un seul peuple de frères, marchant solidairement à la conquête de l'avenir.

Homme, il sut se faire apprécier et aimer, non-seulement par ceux qui le connaissaient personnellement, mais encore par ses nombreux correspondants, par tous ceux enfin qui ont trouvé dans ses ouvrages, la consécration de leurs aspirations les plus légitimes.

Sans souci des critiques de ceux qui, par orgueil ou par préjugé, se refusent à comprendre notre insatiable avidité de connaître, il élevait plus haut ses contemplations. Les obstacles qu'il a eu à surmonter, les déceptions devant lesquelles tant de penseurs sérieux se sont laissé abattre, ne l'atteignaient pas. Devant la grandeur du but, il oubliait toutes les difficultés de la route.

Esprit, il n'a pas tardé à nous donner de nouvelles preuves de son zèle et de son dévouement infatigables. Dans tous les centres, dans tous les pays, il est allé sanctionner par des communications d'une incontestable élévation, la vérité des enseignements qu'il a popularisés de son vivant. Esprit conciliant et persuasif, il enseigne à tous la tolérance et la solidarité. Convaincu plus que jamais que l'intérêt personnel doit s'effacer devant l'intérêt général, continuant son apostolat sous une nouvelle forme, il va en tous lieux, encourager les uns, instruire les autres et donner à tous des preuves irrécusables de son affection et de son dévouement.

A toutes les époques de transition, des Esprits supérieurs, prophètes, messies, missionnaires du progrès, apparaissent dans l'humanité pour rendre populaires les croyances acceptées par un petit nombre. Tels furent, dans l'antiquité, Socrate, Platon, Moïse, le Christ, tous les grands génies qui se sont immortalisés par leurs actions, et plus récemment Jean Huss, Galilée, Newton, Leibnitz, et tant d'autres dont les travaux sont l'objet d'une admiration bien légitime.

Tel est déjà pour nous qui l'avons connu, tel sera pour les générations futures, lorsque les croyances spirites seront généralement adoptées, l'Esprit de celui dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Cher et vénéré maître, vous êtes ici présent, quoique invisible pour nous. Depuis votre départ, vous avez été pour tous un protecteur de plus, une lumière sûre, et les phalanges de l'espace se sont accrues d'un travailleur infatigable. Comme sur terre, sans blesser personne, vous savez faire entendre à chacun les conseils convenables, vous tempérez le zèle prématuré des ardents, vous secondez les sincères et les désintéressés, vous stimulez les tièdes ; vous voyez, vous savez aujourd'hui tout ce que vous prévoyiez naguère encore. Vous, qui n'êtes plus sujet aux incertitudes, soyez notre guide et notre lumière, et par vos conseils, sous votre influence, nous avancerons à pas certains vers les temps heureux promis à l'humanité régénérée. »

Après les prières d'usage (voir la Revue spirite de novembre 1865), un certain nombre de communications furent obtenues par les médiums présents. Le défaut d'espace ne nous permettant pas de les reproduire toutes, nous nous bornerons à la publication des deux suivantes, qui nous ont paru devoir plus particulièrement intéresser nos lecteurs :

La fête des morts n'est pas dans les cimetières

C'est fête aujourd'hui dans les asiles consacrés au repos des morts ; la foule se presse, les toilettes brillent ; on parcourt les champs funèbres à pas lents, et il semble que cette affluence devrait remplir de joie les âmes de ceux qui ne sont plus au nombre des incarnés ! Cependant, comme ils sont peu nombreux les Esprits qui de l'espace, viennent se réunir à leurs anciens amis de la terre ! Les humains sont innombrables, et presque joyeux ou tout au moins indifférents ; un bourdonnement immense s'élève au-dessus de la foule. Mais de quoi s'occupent donc tous ces gens ; quel sentiment

les a réunis ? Pensent-ils aux morts ? Oui, puisqu'ils sont venus ! Mais la pensée salutaire s'est bien vite éclipsée ; et si quelques noms inscrits sur les pierres tumulaires, provoquent les exclamations du passant insoucieux, il lance dans l'éther avec la fumée de son cigare, quelques réflexions banales, quelque éclat de rire sans écho !...

Dans ce tohu-bohu naissent toutes les pensées, tous les sentiments, toutes les aspirations, sauf le recueillement, le sentiment religieux, l'aspiration à la communion intime avec ceux qui sont partis. Beaucoup de curieux, mais bien peu qui possèdent la religion du souvenir !... Aussi les morts qui ne se sentent pas appelés, sont-ils partout ailleurs qu'aux cimetières, et le plus grand nombre de ceux qui planent dans l'espace ou qui circulent dans les étroites allées, sont fatalement rivés par les passions terrestres, à la dépouille mortelle qu'ils aimèrent jadis.

Des ris, des discours oiseux parmi les vivants ; des cris de douleur et de rage chez le plus grand nombre des morts ; un spectacle sans intérêt pour tous, une visite de forme pour quelques-uns, d'habitude pour la plupart, voilà le tableau que présentent les cimetières parisiens, le jour des Morts !...

Il y a fête cependant sur terre et dans l'espace ; fête pour les Esprits qui, ayant accompli la mission acceptée, expié le mal d'une autre existence, sont revenus dans le monde de la vie réelle et normale avec quelques fleurons de plus. C'est fête pour les saints que l'humanité entière a consacrés, non pour une abnégation sans utilité et un isolement égoïste, mais pour leur dévouement à tous, pour leurs travaux féconds, pour leurs enseignements persévérants, pour leur lutte incessante contre le mal, pour le triomphe du bien. Pour ceux-là il y a fête dans l'espace, comme il y a fête sur la terre pour tous ceux qui, éclairés sur les grandes lois par lesquelles sont régis les univers, appellent dans leur for intérieur la visite de ceux qu'ils ont tant aimés et qui ne sont pas perdus pour eux. Il y a fête pour les spirites qui croient et qui pratiquent. Il y a fête pour les Esprits qui instruisent et qui continuent dans l'espace l'œuvre de régénération commencée ici-bas !...

O mes amis, dans le champ des morts, en ces jours consacrés par l'usage, tout est bien du domaine de la mort dans son sens le plus étroit !... Le vêtement dédaigné par l'Esprit n'est plus, et la croyance est nulle au cœur des visiteurs ; ce sont des morts qui n'ont de la vie que les apparences terrestres ; car la vie réelle, la grande vie de l'âme, est encore inconnue pour le plus grand nombre.

Nous vivons, nous qui pensons, nous qui progressons, nous qui travaillons de concert à poser la base des progrès futurs ; et ils meurent eux, ou plutôt ils vont mourir au passé pour naître, grâce au Spiritisme, à l'avenir qui porte dans son sein la source féconde de toute perfection.

La mort n'est plus ; la désagrégation qui porte ce nom, restitue à la terre les éléments que le corps matériel y a puisés ; mais l'âme en qui réside la vie, l'âme qui est l'être tout entier, édifice incessamment perfectionné par l'épreuve humaine, l'âme au seuil de la mort, émerge dans la vie réelle et sans fin de l'erraticité !... Moki.

La communion de pensées

(Méd., M. Leymarie.)

Rarement, il m'a été donné cette jouissance de venir parmi vous, messieurs les spirites. Je n'étais un des vôtres qu'à peu près ; aujourd'hui, je suis un adepte complet, ce dont je me félicite. Quelques points nous séparaient seulement ; pour moi, nos ancêtres celtiques étaient des croyants à l'immortalité de l'âme, et la réincarnation leur semblait la loi des lois. Fils de Gaulois, ayant vécu comme Gaulois aux derniers jours du moyen âge, je viens affirmer la doctrine préconisée aujourd'hui ; elle fut, elle est la grandeur du maître Allan Kardec ; son esprit judicieux, laconique, en a prouvé la réalité. Il est parmi nous, lisant en votre esprit la pensée profonde, inaperçue ; et je puis le répéter avec orgueil, je communique avec lui par la pensée.

La communion de pensées, quelle idée profonde ! quel radicalisme dans la philosophie libérale et rénovatrice de notre société déchirée, endolorie, meurtrie par les dissidences, par les frontières matérielles, fictives, que les intérêts ont élevées entre tous les peuples. Je ne nie point le caractère propre à chaque pays ; comme Henri Martin, mon honorable ami, si prudent, si logique, je reconnais le génie particulier inhérent à chaque population, séparée des autres par des montagnes, des fleuves,

des forêts immenses ; par ce don tout exceptionnel de la Providence, qui introduisait dans l'esprit général de chaque peuple, cet instinct original qui devait, par la suite des siècles, apporter un code régénérateur de l'humanité, code de justice, créant l'harmonie dans la diffusion par la divergence des couleurs ; et ce temps est arrivé où les frontières matérielles s'abaissent, ou les unités fluidiques semblent suivre la vapeur et l'électricité !

Montagnes, abîmes, mers, vous n'existez plus !... L'âme de Dieu s'universalise comme à travers les espaces, la pensée se traduit instantanément. Les Amériques sentent les pulsations du pouls européen, et le progrès, loi divine ! réunit les systèmes les plus opposés. Travail, industrie, science, mécanique, philosophie, sont à la marée montante, et tous vos chers condisciples de l'erraticité bénissent les promoteurs du progrès humain, ces génies disparus corporellement, mais qui président à toutes les phases humanitaires ; et c'est en ce moment surtout que le Maître regrette son départ. Il y a divergence, séparation, lutte entre l'avenir qui surgit et le passé qui disparaît ; mais il sait que le but c'est la loi, et son amertume est adoucie en pensant que le temps, ce guérisseur infailible, sait user toutes les aspérités ; il sait, votre mort vénéré bien plus vivant que jamais, il sait que la lumière sortira des discussions animées, et que la justice réunira tous les hommes en faisceau devant cette désagrégation de l'ancien monde, qui mène les consciences au doute, à l'horreur de l'inconnu. Il sait, le Maître, que les morts vont vite, et, je le répète, je communie de pensée avec lui !

Institutions, formes, croyances surannées, tout meurt et tout se régénère ! Les couches terriennes sont remuées pour s'inoculer ce virus bienfaisant qui s'appelle lecture, savoir, science, jugement, et tous les disparus vont sans cesse frappant à toutes les consciences pour les réveiller et soulever le couvercle de plomb qui les couvrait.

Communion de pensées ! dernier mot de mes travaux de citoyen, deviens donc valeur intrinsèque, joyau national ; inspire mon pays, tous les pays unis comme leurs principes ; crée le bon vouloir, crée la justice, la concorde, l'amour ; fais qu'au lieu de vaines paroles, il y ait du dévouement, et le Maître satisfait verra, par la volonté de tous ceux qui aiment le calme, le vrai et la doctrine spirite, rayonner l'Esprit de solidarité, appelant la famille éternelle des morts et des vivants à concourir à l'édification future de la croyance et à la vie de l'erraticité à laquelle nous convions nos frères présents et absents !

Soyez spirites autant par vos actes que par vos paroles ! Unissez-vous, recueillez-vous, vous tous qui vous approchez de la tombe ; car cheveux blonds, cheveux blancs, vous sentez la vie éternelle, cette surprise du lendemain, surprise de la mort, rayonnement de la vie !...

Jean Reynaud.

Dissertations spirites

La Solidarité universelle

(Société spirite de Paris ; 29 octobre 1869.)

Les questions de l'origine de l'homme et de l'avenir de l'humanité ont une importance capitale, en ce sens que de leur solution, dépend une des phases principales de la morale et des lois qui déterminent les rapports des hommes entre eux, et ceux de l'humanité avec l'animalité.

Lorsque l'on rapportait toutes les créations à l'humanité, que l'univers et toutes ses splendeurs n'étaient faits que pour charmer ses yeux, l'homme, cette création supérieure, ce roi absolu de la nature animée et inanimée, existait surtout par l'orgueil et par l'égoïsme ; il était l'assemblage de toutes les perfections créées ! Dieu avait réuni en lui toutes les facultés, et n'avait rien fait que pour lui !...

Mais le progrès marche ; la science applique son verre grossissant sur toutes les lois ; elle fait apparaître une à une, toutes nos laideurs et sape toutes nos illusions. Ce n'est pas pour le plaisir de nos yeux que ces orbes d'or ont été créés ; des lois immuables et universelles les régissent comme elles nous régissent ; ils ont une vie à part, une existence propre, et des êtres aussi et plus avancés que l'humanité y poursuivent leur marche incessante à travers l'infini, à la conquête de tous les progrès ! L'orgueil et l'égoïsme universels de l'homme se trouvent réduits aux proportions

terriennes ; l'homme n'est plus le maître de l'univers, n'ayant de supérieur que Dieu ; c'est une partie de la création supérieure, mais il n'est pas toute cette création, et il doit reconnaître que s'il a des inférieurs, il est assez imparfait pour avoir des supérieurs qui le distancent sur la route de la perfection !...

Hélas ! serait-il obligé de restreindre encore son empire ?... Au lieu d'être un dominateur terrien de par droit d'origine, ne serait-il qu'un parvenu ? Prendrait-il naissance dans ce chaos obscur qui s'agite à ses pieds ? Les intelligences qui l'entourent et qui s'élèvent à une hauteur remarquable chez des êtres soumis à sa domination, pourraient-elles un jour égaler la sienne ? N'est-il qu'un animal humain, et l'animal serait-il un homme futur ? Quelle perspective pénible pour les dédaigneux et les esprits étroits ! mais quelles nouvelles sources de jouissances intellectuelles ! quelle lueur immense permettant d'entrevoir davantage l'incrédé, pour les Esprits progressistes par excellence !...

Ces créatures inférieures, considérées jusqu'ici comme des produits informes de la divinité s'essayant à la création, ne seraient que les modes successifs d'un même être ?... Aucune ne serait privée du bénéfice de ses actes ?... Cet animal qui souffre, qui sent, qui aime, qui perçoit et se manifeste, pourrait, comme l'homme lui-même, faire son propre avenir par ses actes ? être l'instrument de son bonheur futur ? Qu'y a-t-il de révoltant dans une telle conception ? Et n'injuriez-vous pas Dieu, vous qui trouvez vil pour l'humanité de tirer son origine de l'animalité ? En quoi l'animalité, créée par la même puissance, serait-elle moins noble que l'humanité ?

Allez, depuis que la terre tourne, la morale a perdu l'apparence d'un nain pour prendre le corps d'un géant.

Poursuivez vos recherches ; étudiez, méditez sans cesse, et vous découvrirez que l'humanité n'est qu'un anneau de la chaîne immense, qui de l'infiniment petit (l'atome) conduit à l'infiniment grand (Dieu), et la morale sera sans limite, comme celui qui l'édicte !...

Channing.

Bibliographie

La Femme et la Philosophie spirite

Influence des croyances philosophiques sur la situation de la femme dans l'antiquité, au moyen-âge et de nos jours. 1 vol. in-12. Prix : 2 fr. 50. Librairie spirite, 7, rue de Lille.

Cet ouvrage, qui sera mis en vente à la Librairie spirite, le 10 décembre prochain, vient de nouveau confirmer les prévisions des Esprits en ce qui concerne l'essor de notre philosophie et l'application pratique de ses principes. Il y a peu de temps encore, ils nous annonçaient, en effet, qu'il se préparait plusieurs ouvrages sérieux sur la philosophie du Spiritisme où le nom de la doctrine serait hautement avoué et proclamé.

Le livre de M. H. V., tout en traitant spécialement la question si intéressante de l'avenir de la femme, est caractérisé par une démonstration rigoureuse de tous les principes de la doctrine et où les adeptes eux-mêmes trouveront des aperçus nouveaux. Dans ce plaidoyer en faveur de la femme, on reconnaît l'argumentation à la fois attrayante et serrée du penseur érudit qui veut réduire la réplique à ses dernières limites. L'auteur a certainement étudié sérieusement la question et l'a scrutée jusque dans ses plus minutieux détails. Il ne se borne pas à émettre son opinion ; il la motive, et donne la raison d'être à chaque chose.

L'ouvrage de M. H. V. marquera dans les annales du Spiritisme, non-seulement comme premier en date dans son genre, mais surtout par son importance philosophique.

Nous regrettons que l'abondance des matières ne nous permette pas d'en reproduire autant de passages que nous l'eussions désiré ; nous nous bornerons aux citations suivantes, suffisantes pour en faire apprécier la valeur :

« Sy Tayeb. Mon ami, tu m'as promis d'écouter tout ce que je me propose de te dire sur la question des femmes. Depuis longtemps déjà, je ne cesse de répéter que nos coreligionnaires se conduisent à

l'égard de leurs compagnes, comme de véritables bourreaux, et je consacre toutes mes facultés à solliciter une réforme.

Sy Ahmed. Oui, je le sais ; mais tes opinions m'épouvantent, Tu oublies trop notre livre sacré, le Koran. Comment peux-tu manquer ainsi au respect que tu dois aux paroles de notre prophète, l'inspiré de Dieu ?

Sy Tayeb. Je t'ai dit, à ce sujet, qu'il faut tenir compte des circonstances de temps et de lieu. Notre prophète Mohamed, à l'époque où il vivait, et au milieu de peuplades chez lesquelles les femmes étaient tombées en grand mépris, a pu dire ce qu'on lit dans le Koran ; mais ses enseignements, loin d'autoriser de nouveaux empiètements sur les libertés de la femme, restreignaient les abus qui existaient et cherchaient à donner quelques garanties au sexe opprimé ; mais nous ne sommes plus au commencement de l'ère musulmane.

Sy Ahmed. Je ne sais ce qui se passe chez les autres peuples, mais représente-toi un peu les femmes de nos Arabes de la plaine, celles même des musulmans de la ville, et dis-moi ce qui arriverait si demain elles étaient libres comme des Françaises ?

Sy Tayeb. Il y aurait certainement des excentricités commises, mais peut-être pas autant que tu peux le croire, et puis elles cesseraient bientôt, si les maris se montraient à la hauteur de leur mission, en se faisant les éducateurs de leurs femmes et de leurs filles.

Ne sais-tu pas qu'un certain nombre de filles musulmanes, et qui, certes, ne sortaient pas de nos meilleures familles, se sont unies à des chrétiens dont quelques-uns occupent des positions élevées ? Ces femmes n'ont-elles pas adopté les coutumes françaises, au point que ceux qui ne les connaissent pas, les prennent pour des enfants de la France ? Ce que quelques-unes ont fait, toutes peuvent le faire.

Au reste, je t'en prie, suis avec attention ce que je vais t'exposer.

Les êtres humains se composent d'une âme ou Esprit et d'un corps.

L'Esprit est immortel ; il est aussi immatériel, au moins pour nos sens ; le corps est matériel et périssable, ou plutôt il se désagrège à un certain moment et ses molécules vont se combiner avec d'autres éléments matériels.

Les Esprits n'ont pas de sexe ; ils s'incarnent indistinctement dans des corps d'homme ou de femme comme ils le font dans des corps de race quelconque. C'est là ce qui résulte de l'enseignement des Esprits eux-mêmes, que l'on peut consulter à tout instant. L'observation et la réflexion nous amènent du reste facilement à le reconnaître.

Comment se manifestent les qualités des âmes ? par les facultés morales et intellectuelles. Or, de tout temps, en tout lieu, n'a-t-on pas constaté que les femmes pouvaient avoir autant de valeur morale que les hommes de leur entourage, et qu'en ce qui concerne l'intelligence, quelques-unes d'entre elles pouvaient être comparées aux hommes les mieux doués ? Qu'importe le nombre, dans ce dernier cas ; s'il varie, selon les circonstances sociales d'éducation ou le genre de vie imposé aux femmes, il suffit que certaines d'entre elles aient montré une puissance d'intellect égale à celle qu'on rencontre chez les hommes, pour qu'on puisse en conclure qu'il n'y a pas des Esprits hommes et des Esprits femmes, ces derniers forcément inférieurs aux premiers...

... La civilisation égyptienne faisait aussi à la femme une place honorable aux côtés de son compagnon d'existence. Nous pouvons en juger par la population qu'elle importa sur le territoire qui devint l'Hellade, la Grèce. Là, dès les temps dits héroïques, nous voyons les femmes décider de la paix ou de la guerre, inspirer des entreprises lointaines, en un mot exercer l'autorité la plus complète. En outre, le pouvoir de séduction de quelques-unes d'entre elles est tel qu'on les traite de magiciennes. L'enlèvement d'une princesse suffit pour entraîner une prise d'armes générale et provoquer l'événement le plus important de toute la première partie de l'histoire grecque. D'autres parts, la religion de ce peuple, l'ensemble de ses mythes souvent si pleins de charme, nous font bien vite comprendre ce qu'était la femme chez les Grecs ; car ceux-ci, on le sait, n'ont cherché, dans leurs créations religieuses, qu'à poétiser et même à diviniser ce qui se passait au milieu de leur propre société.

L'Olympe, le séjour des dieux, présente autant de déesses que de divinités masculines. Et ces déesses remplissent des rôles tout aussi importants que ceux des dieux leurs proches. Si le Jupiter Tonnant fait trembler l'univers du froncement de ses sourcils, sa femme, la fière Junon, sait aussi commander, et lorsqu'elle s'avance majestueusement au milieu de l'assemblée des dieux, tous reconnaissent en elle leur véritable souveraine. Si Vénus, déliant sa ceinture, s'incline devant le chef suprême et l'implore, n'obtient-elle pas ce qu'elle veut aux applaudissements de tous ? La sagesse, fait très significatif, n'est-elle pas personnifiée dans une déesse, Minerve ? Et cette fille de Jupiter n'est-elle pas considérée dans l'Olympe, absolument comme le sont chez nous, les penseurs qui font progresser l'humanité ?

Enfin, les divinités qui représentaient les sciences et les arts étaient les neuf Muses, jeunes vierges, filles de Jupiter.

Dans tous les mythes, dans toutes les scènes de la vie supposée des êtres divins créés par l'imagination grecque, nous voyons la femme intervenir, et, dans beaucoup de circonstances, affirmer son intervention, sinon plus, au moins tout aussi énergiquement que le dieu, le demi-dieu ou le héros. Il est facile de le constater, par toutes ces fables charmantes, qui avaient pour but de personnifier les forces de la nature dans des êtres extra-humains, la part faite à la femme est souvent plus importante que celle qui est attribuée à l'homme. Les sources, les végétaux, les divers éléments qui constituent notre globe, sont confiés à la direction de créatures super-terrestres, auxquelles on reconnaît le plus fréquemment le sexe féminin...

... D'après ce que nous venons de dire, on fait aux communications des Esprits le reproche d'être, en général, insignifiantes, monotones, banales. Nous dirons les motifs de cette objection ; voyons d'abord si les relations avec le monde invisible ne satisfont pas un grand nombre de personnes.

Les communications avec les êtres pour lesquels nous avons une grande sympathie et qui ont quitté la terre, sont toujours très intéressantes pour ceux qui les reçoivent, bien que dépourvues d'intérêt pour le public ; elles sont comme ces lettres intimes, qui n'ont de charme que pour les personnes auxquelles elles s'adressent. Ces communications spirites, dont l'origine est presque toujours affirmée par certaines confidences, sont une source inépuisable de consolations ; elles certifient la perpétuité de l'âme individuelle et consciente, et ne font plus de la mort qu'une simple absence. Les relations avec les Esprits n'eussent-elles amené que ce résultat, le bienfait en est si grand, que nous devons y voir un nouveau témoignage de la bonté de Dieu et l'en remercier...

... On prétend aussi que les Esprits parlent souvent de leurs travaux et ne peuvent indiquer que d'une façon très sommaire en quoi ils consistent ! Cependant, si nous admettons qu'ils concourent à la formation des corps célestes, qu'ils sont chargés d'accomplir les lois de Dieu pour tout ce qui concerne les éléments primitifs matériels ou fluidiques qui nous entourent ; s'ils interviennent dans les actes de notre vie journalière ; s'ils vivent, s'ils étudient, s'ils progressent par tous les moyens que nous connaissons et par ceux qui nous sont inconnus, on peut affirmer avec certitude que les travaux des désincarnés sont au moins aussi nombreux que ceux des hommes les plus actifs.

Mais les Esprits n'expliquent pas les procédés employés ; ils prétendent invariablement que nous ne les comprendrions pas.

Il est facile de nous rendre compte de ce fait au moyen de la comparaison suivante, à laquelle nous pourrions avoir recours avec fruit chaque fois que nous nous plaignons de ne pas avoir, de la part du monde invisible, des explications suffisantes :

Imaginons que nous ayons un moyen quelconque de correspondance avec les sauvages les plus arriérés de l'Océanie, et que nous voulions répondre à leurs questions. Ces sauvages ne connaissent d'autre occupation que la chasse, la pêche, l'anthropophagie ! Que leur dirions-nous s'ils nous demandaient à quoi nous passons notre temps ? Comment leur ferions-nous comprendre que, parmi nous, les uns font du commerce, de l'industrie ; que d'autres s'occupent d'administration, d'arts, de sciences, d'études littéraires et philosophiques, etc. ? Quels termes pourrions-nous employer qui soient à la portée des Océaniens ? Il y aurait impossibilité complète ; nous serions réduits à leur faire savoir d'une manière générale que nous avons beaucoup à faire ; pour le moment, nous ne pouvons le leur expliquer ; mais, plus tard, ils feront comme nous, lorsqu'ils auront modifié leur état

de société. Les sauvages ne seraient guère satisfaits de nos explications ; mais seraient-ils fondés à les mettre en doute ? Il en est de même entre nous et les Esprits !... »
H. V.

Les Contemplations scientifiques

Par C. Flammarion, 1 vol. in-12. Prix : 3 fr. 50.

Sous ce titre, la librairie Hachette va faire paraître un nouvel ouvrage du jeune et éminent auteur de *La pluralité des mondes habités*, de *Dieu dans la nature*, des *Merveilles célestes*, etc., etc.

Les Contemplations scientifiques, ainsi que l'indique leur titre, joignent à l'argumentation serrée du savant, la profondeur de conception et l'élévation de pensée du philosophe spiritualiste. En parcourant ces pages éloquentes et poétiques, les spirites trouveront largement à glaner.

Après avoir affirmé et démontré la pluralité et la solidarité des mondes habités, M. C. Flammarion, dans la première partie de son nouvel ouvrage, nous fait assister à l'existence de nos inférieurs sur la terre, depuis l'infiniment petit visible seulement au microscope, depuis la plante rudimentaire et l'insecte, jusqu'aux animaux supérieurs qui précèdent immédiatement l'homme dans l'échelle de la création. Il consacre, à l'application industrielle des découvertes scientifiques modernes, la seconde partie de son livre. Bornés par l'espace, nous ne le suivrons pas dans cet ordre d'idées ; mais nous ne pouvons résister au désir de faire connaître son opinion sur la question à l'ordre du jour, du progrès infini de tout ce qui existe et de l'avenir de l'animalité.

M. Flammarion a bien voulu nous communiquer quelques épreuves de cette nouvelle et intéressante publication, et nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de leur en signaler les passages suivants :

Le monde des plantes

« La vie n'est pas seulement représentée sur la terre par les êtres animés qui marchent à la surface du globe, volent dans les airs, ou nagent dans les profondeurs de l'onde. Composant un même ensemble, les animaux forment les gradins de la pyramide sur laquelle est assis l'homme, ce résumé supérieur de la série zoologique ; ils sont reliés entre eux par les mêmes caractères : le mouvement, la respiration, l'alimentation, les actes, de la vie animale, l'instinct et même la pensée pour un grand nombre d'entre eux ; ils sont rattachés à l'homme par les lois générales de l'organisation, et nous sentons qu'ils appartiennent au même système d'existence auquel nous appartenons nous-mêmes. Mais il est sur la terre une autre vie, bien différente de la précédente, quoiqu'elle en soit la base primitive et l'élément fondamental, une autre vie distincte de la nôtre, qui se perpétue parallèlement à la vie animale et semble se confiner dans une espèce d'isolement au milieu du reste du monde. C'est la vie des Plantes, de ces êtres mystérieux qui nous ont précédés dans cette création, et régnèrent longtemps en souverains sur les continents où depuis nous avons établi notre empire ; véritables racines de notre propre existence, par lesquelles nous suçons la sève nutritive de la terre ; sources sans cesse renouvelées de la vie qui rayonne sur le front de la nature ; créations qui constituent un règne intermédiaire entre le minéral et l'animal, et dont nous ne savons apprécier ni la valeur ni la réelle beauté...

... C'est qu'il y a dans cette loi qui préside à la vie, à la mort, à la résurrection des plantes, un caractère de grandeur, de prévoyance et d'affection, que la pensée humaine pressent sans pouvoir le saisir ; c'est qu'il y a dans ces êtres mystérieux qu'on appelle les plantes, un genre de vie latente et occulte qui étonne et remplit d'une étrange surprise l'esprit observateur...

... Les plantes, les animaux, a dit un poète allemand, sont les rêves de la nature dont l'homme est le réveil. Cette pensée profonde aura du retentissement dans notre âme, si nous consentons à descendre un instant de la vie humaine, et même de la vie animale, à l'observation de la vie végétale...

... Et ne croyez pas qu'elle subisse aveuglément, comme un objet inerte, les conditions d'existence qui lui sont imposées. Non : elle choisit, elle refuse, elle cherche, elle travaille...

... Écoutez, par exemple, cette histoire :

Sur les ruines de New-Abbey, dans le comté de Galloway, croissait un érable au milieu d'un vieux mur. Là, loin du sol au-dessus duquel le monceau de pierres s'élevait encore de quelques pieds, notre pauvre érable mourait de faim, faim de Tantale, puisqu'au pied même du mur aride s'étendait la bonne et nourrissante terre.

Qui dira les sourds tressaillements de l'être végétal qui lutte contre la mort, ses tortures silencieuses et ses muettes langueurs galvanisées par la convoitise ? Qui saura raconter ici en particulier ce qui se passa dans l'organisme de notre pauvre martyr ; quelles attractions s'établirent, quelles facultés s'aiguïsèrent, quelles impérieuses lois se révélèrent, quelles vertus enfin furent créées ?... Toujours est-il que notre érable, érable énergique et aventureux s'il en fut, voulant vivre à tout prix et ne pouvant attirer la terre, marcha, lui, l'immobile, l'enchaîné, vers cette terre lointaine, objet de ses ardents désirs.

Il marcha ? non ; mais il s'étira, s'allongea, tendit un bras désespéré. Une racine improvisée pour la circonstance fut émise, poussée au grand air, envoyée en reconnaissance, dirigée vers le sol, qu'elle atteignit... Avec quelle ivresse elle s'y enfonça ! L'arbre était sauvé désormais. Nourri par cette racine nouvelle, il se déplaça, laissa mourir celles qui vainement plongeaient dans les décombres ; puis se redressant peu à peu, il quitta les pierres du vieux mur et vécut sur l'organe libérateur, qui bientôt se transforma en un tronc véritable.

Que pensez-vous de cette persistance ? Ne trouvez-vous pas que cet instinct ressemble fort à celui de l'animal, et même, osons l'avouer, à la volonté humaine ?...

Sous ces manifestations d'une vie inconnue, le philosophe ne peut s'empêcher de reconnaître dans le monde des plantes, un chant du chœur universel. C'est un monde d'une réalité vivante, plus touchante qu'on n'est porté à le croire, que ce règne végétal, harmonique, doux et songeur, qui, sur les degrés inférieurs à l'animalité, semble rêver dans l'attente de la perfection entrevue. Sans doute il ne faut pas tomber dans l'excès d'une école de l'antiquité qui, sous l'autorité d'Empédocle, n'hésitant pas à accorder aux plantes des facultés d'élite, les avait humanisées, et même divinisées. Non ; les plantes ne sont ni des animaux ni des hommes : une distance immense les sépare de nous ; mais elles vivent d'une vie que nous ne savons pas apprécier, et nous serions bien étonnés s'il nous était permis d'entrer un instant dans les secrets du monde végétal, et d'écouter ce que peuvent dire en leur langue, les petites fleurs et les grands arbres.

Intelligence des animaux

« Des degrés inférieurs de la série zoologique, dont nous venons d'avoir un aspect particulier dans notre précédente étude sur la vie des insectes, élevons-nous plus haut, et mettons-nous maintenant en relation avec les manifestations plus élevées de la vie terrestre.

La nature entière est construite sur le même plan, et manifeste l'expression permanente de la même idée. La grande loi d'unité et de continuité se révèle non-seulement dans la forme plastique des êtres, mais encore dans la force qui les anime, depuis l'humble végétal jusqu'à l'homme le plus éminent. Dans la plante, une force organique groupe les cellules suivant le mode de chaque espèce, en s'approchant vers le type idéal du règne. Le cèdre au sommet du Liban, le saule au bord des rivières, les arbres des forêts profondes et les fleurs de nos jardins rêvent, assoupis aux limbes indécises de la vie. Chez un certain nombre, on constate des mouvements spontanés et des expressions qui paraissent révéler en elles quelque apparition rudimentaire du système nerveux. Les degrés inférieurs du règne animal, qui habitent les mobiles régions de l'Océan, les zoophytes, semblent appartenir sous certains aspects au monde des plantes. A mesure qu'on s'élève sur l'échelle de la vie, l'esprit affirme peu à peu une personnalité mieux déterminée ; il atteint son plus haut développement dans l'homme, dernier anneau de l'immense chaîne sur la terre.

Cette contemplation de la vie dans la nature, embrasse sous une même conception l'ensemble des êtres, et nous met en relation avec l'unité vivante manifestée sous les formes terrestres et sidérales. Inspirée et affirmée par les fécondes découvertes de la science contemporaine, elle surpasse majestueusement les idées d'un autre âge, qui morcelaient la création et ne laissaient subsister que l'homme sur le trône de l'intelligence. Nous savons aujourd'hui que l'homme n'est pas isolé dans

l'univers ni sur la terre ; il est rattaché aux autres mondes par les liens de la vie universelle et éternelle, et à la population terrestre par ceux de l'organisation commune des habitants de notre planète. Il n'y a plus un abîme infranchissable entre l'homme et Jupiter, ni entre l'homme blanc et l'homme noir, ni entre l'homme et le singe, le chien ou la plante. Tous les êtres sont fils de la même loi, et tous tendent au même but, la perfection.

La réaction théologique du dix-septième siècle avait séparé rigoureusement l'homme de ses aînés dans l'œuvre inexplicée de la création. Descartes représenta les animaux comme de simples machines vivantes. De grandes discussions s'élevèrent sur la question de l'âme des bêtes, et de temps en temps nous retrouvons aujourd'hui sur les quais les pièces variées de cet immense plaidoyer. Des nombreux traités écrits à cette époque sur ce sujet, nous citerons surtout celui du P. Daniel, disciple de Descartes, qui complète son voyage à la Lune, et celui du P. Boujeaut, qui prend le parti des bêtes... et même leur trouve tant d'esprit qu'il finit par voir en elles, l'incarnation des diables les plus malins...

... Les animaux sont doués de la faculté de penser ; en eux réside une âme, différente de la nôtre (et peut-être si différente que nulle comparaison ne puisse être établie). La faculté de penser se montre en des degrés divers suivant les espèces, et là reste la grande difficulté du sujet ! Car en accordant une âme au chien, nous sommes conduits de proche en proche à en accorder une à l'huître, et si l'huître est animée par une monade spirituelle, en adoptant même la classification de Leibnitz, nous ne voyons pas pourquoi la sensitive, la rose, en seraient privées. Voici donc une série d'âmes immortelles en nombres incalculables, dont nous serions bien embarrassés si nous étions obligés de diriger leurs métempsycoses. Fort heureusement que le mystérieux auteur de la nature ne nous a pas laissé cet embarras, tout en nous laissant la faculté de rêver et de conjecturer.

Cette étude n'aurait pas de bornes, si nous nous laissions aller à présenter ici tous les matériaux que nous avons sous la main en faveur de l'âme des animaux supérieurs. Nous ne pouvons que reléguer ces faits si nombreux aux notes complémentaires auxquelles nous renvoyons. Par l'amitié comme par la haine, par l'attachement singulier que des espèces différentes d'animaux se sont portés elles-mêmes, on est autorisé à admettre chez les animaux des facultés intellectuelles analogues aux nôtres. Cette question comporte l'un des plus curieux et des plus graves problèmes de la philosophie naturelle. Concluons en déclarant que Buffon s'est trompé en osant dire, après avoir exposé les actions raisonnées du pongo : « cependant le pongo ne pense point ; » et que le grand Leibnitz était dans l'erreur lorsqu'il affirmait que « le plus stupide des hommes est incomparablement plus raisonnable et plus docile que la plus spirituelle des bêtes. » Il est certain qu'il y a de par le monde des hommes grossiers, bruts, plus méchants et moins intelligents que certaines bêtes de bonne nature.

C. Flammarion. »

Avis

La Revue spirite commencera le 1er janvier prochain sa treizième année. MM. les abonnés qui ne voudraient pas éprouver du retard sont priés de renouveler leur abonnement avant le 31 décembre.

Pour le Comité d'administration, le Secrétaire-gérant : A. Desliens.

Allan Kardec.

TABLE DES MATIERES

Janvier 1869	2
A nos correspondants	2
Statistique du Spiritisme	2
Proportion relative des spirites	4
Du Spiritisme au point de vue catholique	7
Qu'est-ce donc que le Spiritisme ?	8
Procès des empoisonneuses de Marseille	10
Le Spiritisme partout	13
Variétés	15
Dissertations spirites	17
Février 1869	20
Statistique du Spiritisme	20
Puissance du ridicule	23
Un cas de folie causée par la peur du diable	26
Un Esprit qui croit rêver	27
Un Esprit qui se croit propriétaire	29
Vision de Pergolèse	31
Bibliographie	33
Mars 1869	38
La chair est faible	38
Apôtres du Spiritisme en Espagne	40
Le Spiritisme partout	41
Variétés	43
Apparition d'un fils vivant à sa mère	44
Un testament aux États-Unis	45
Miss Nichol, médium à apports	46
Les arbres hantés de l'île Maurice	46
Conférence sur le Spiritisme	48
Dissertations spirites	50
La Médiurnité et l'inspiration	54
Avril 1869	56
Librairie spirite	56
Profession de foi spirite américaine	56
Les conférences de M. Chevillard	62
L'enfant électrique	64
Un curé médium guérisseur	65
Variétés	66
Dissertations spirites	68
Bibliographie	70
Mai 1869	74
Biographie de M. Allan Kardec	74
Discours prononcés sur la tombe	77
Le Spiritisme et la Science	78
Au nom des Spirites des centres éloignés	81
Au nom de la Famille et des Amis	82
Revue de la Presse	83
L'Union Magnétique	85

Constitution nouvelle de la Société de Paris	85
Discours d'installation du nouveau Président	86
Caisse générale du Spiritisme	88
Correspondance	89
Dissertations spirites	90
Avis	91
Juin 1869	92
La route de la vie	92
Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton	95
Pierre tumulaire de M. Allan Kardec	100
Musée du Spiritisme	101
Variétés	102
Dissertations spirites	104
Poésies spirites	105
Notices Bibliographiques	106
La Doctrine de la vie éternelle des âmes et de la réincarnation,	109
Juillet 1869	110
L'égoïsme et l'orgueil	110
Extrait des Manuscrits d'un jeune Médium breton	113
Le Spiritisme partout	118
Variétés	120
Dissertations spirites	121
La Science et la Philosophie	122
Notices Bibliographiques	122
Août 1869	128
Théorie de la beauté	128
Aux Spirites	133
Variétés	141
Nécrologie	143
Dissertations spirites	143
Poésies spirites	145
Bibliographie	145
Septembre 1869	147
Courte réponse aux détracteurs du spiritisme	147
Constitution de la Société anonyme	149
Les précurseurs du Spiritisme	151
Le Spiritisme partout	155
Nécrologie	156
Variétés	159
Ligue de l'enseignement	161
Dissertations spirites	162
Bibliographie	163
Octobre 1869	165
Questions et Problèmes	165
Les précurseurs du Spiritisme	169
Variétés	172
La Médiumnité au verre d'eau et la Médiumnité guérissante en Russie	173
Les sœurs jumelles	175
Réincarnation – Préexistence	176
Lettres de Machiavel à M. De Girardin	177

Correspondance	177
Dissertations spirites	179
Poésies spirites	181
Bibliographie	182
Novembre 1869	184
La vie future	184
Société anonyme du Spiritisme	186
Revue de la Presse	189
Voyage de M. Peebles en Europe	192
Le Spiritisme et le Spiritualisme	193
Dissertations spirites	193
Bibliographie	199
Décembre 1869	203
Les Déserteurs	203
La vie éternelle	207
Revue de la Presse	211
Séance annuelle commémorative des morts	214
Dissertations spirites	217
Bibliographie	218